

LA PHILOSOPHIE AFRICAINE DE LA PÉRIODE PHARAONIQUE

2780-330 avant notre ère

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Théophile OBENGA

**LA PHILOSOPHIE
AFRICAINNE
DE LA PÉRIODE
PHARAONIQUE**

2780-330 avant notre ère

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique
75005 Paris

A la glorieuse mémoire de Cheikh Anta Diop

Son ennemi fut l'imprudence
Ses armes, la volonté et la droiture
Son palais, l'Afrique réhabilitée et laborieuse dans le
concert des nations
Il avait fait de son corps le sanctuaire de la bonté
De son cerveau le sabre de la justice

CHEIKH,

Ta mère Nout t'a accueilli en paix ;
Elle étend ses bras autour de toi, chaque jour
Tu ne cesses d'être vivant
O Osiris Diop
Dans la lumière des étoiles impérissables
Tu veilles, et nous arrivons...

« Pour nous, le retour à l'Egypte dans tous les domaines est la condition nécessaire pour réconcilier les civilisations africaines avec l'histoire, pour pouvoir bâtir un corps de sciences humaines modernes, pour rénover la culture africaine. Loin d'être une délectation sur le passé, un regard vers l'Egypte antique est la meilleure façon de concevoir et bâtir notre futur culturel. L'Egypte jouera, dans la culture africaine repensée et renouvelée, le même rôle que les antiquités gréco-latines dans la culture occidentale. »

Cheikh Anta DIOP, *Civilisation ou Barbarie*,
Paris, Présence Africaine, 1981, p. 12.

Les textes et les expressions hiéroglyphiques de l'ouvrage ont été composés sur ordinateur avec la police laser de caractères hiéroglyphiques AMONFONT par Cheik M'Backé Diop, physicien.

Préface

Naguère encore parler de philosophie africaine semblait nécessiter l'usage de guillemets. Ceux-ci entouraient soit le mot « philosophie » soit l'épithète « africaine ». Dans les deux cas, on entendait *alerter* le lecteur en lui « rappelant » qu'en son sens propre, dans son usage technique et « informé », la philosophie est, comme les sciences, grecque et occidentale. L'Orient devait se contenter d'être l'origine des grandes *religions* du monde : l'hindouisme, le bouddhisme, le zoroastrisme, le manichéisme, le judéo-christianisme, l'islam, etc. Quant à l'Afrique, le dogme hégélien et occidental lui déniait et religion et morale, et la moindre trace de l'« esprit objectif », entendez de la production culturelle. Nietzsche, Heidegger, et d'autres (parmi lesquels les « philosophes » africains contemporains mais pour des raisons différentes), nous assuraient dans une bonne foi douteuse, que la philosophie est d'essence grecque et donc occidentale. Certes Hegel, dans son *Introduction à l'histoire de la philosophie*, admet la possibilité d'extraire des concepts philosophiques à partir des « religions orientales ». Mais il estimait que les textes orientaux *en eux-mêmes*, tout comme d'autres mythes, n'avaient pu accéder à la pureté des « concepts » philosophiques. Bien entendu, l'Afrique, enveloppée dans sa « conscience subjective » et confuse, ne pouvait, aux yeux de Hegel, prétendre s'être élevée aux hauteurs de la réflexion philosophique. Les missionnaires, l'ethnologie et l'anthropologie naissantes, brandissant le dogme de l'évolutionnisme, établirent, pour l'Afrique, une attestation de fétichisme et de prélogisme.

Pendant ce temps, d'autres chercheurs n'avaient pas manqué, çà et là, de soupçonner la grandeur des civilisations nègres depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours : métallurgie du fer et du cuivre, poterie, architecture,

littérature, religion, morale, droit, etc. L'on peut se réjouir aujourd'hui, que la plupart des préjugés contre l'Afrique appartiennent au passé. Il n'en va pas de même de la philosophie. Certes, les historiens de la philosophie abandonnent de plus en plus le mythe de l'origine grecque de la philosophie et reconnaissent l'influence des philosophies égyptienne et orientale. Mais, sauf tout récemment, parler de *philosophie africaine* et donc d'*histoire de la philosophie africaine* était considéré comme un abus de langage. L'on appela donc bientôt « ethnophilosophie » tout effort de reconstituer et de reconstruire la philosophie africaine. Pour les détracteurs de l'« ethnophilosophie », l'Afrique précoloniale avait des contes, des mythes et des proverbes mais non une philosophie. Par conséquent, à leurs yeux, la philosophie africaine commence peut-être avec K. N'Krumah, mais pas avant.

Et pourtant, des textes à caractère philosophique, en partie bien plus élaborés que les fragments présocratiques, sont depuis longtemps connus et disponibles. Il y a là plus que de simples sentences ou aphorismes. Les uns sont écrits, les autres oraux, ces derniers ayant été en partie consignés par écrit. Il fallait donc qu'on se rende à l'évidence.

La philosophie africaine de la période pharaonique, tel est le titre d'un ouvrage essentiel, d'une valeur scientifique exceptionnelle, écrit par un savant historien, égyptologue et philosophe : le professeur Théophile Obenga.

Par-delà le dilettantisme navrant de maintes « histoires de la philosophie africaine » de la dernière décennie, le professeur Obenga nous offre, enfin, une authentique histoire de la philosophie africaine commençant vraiment par le commencement. Non certes par le commencement absolu qui, selon nous, coïncide avec l'apparition de l'homme dans le cosmos. Mais par le commencement attesté par les écrits philosophiques africains les plus anciens, ceux de l'Égypte pharaonique de l'Ancien Empire. Ces textes ne sont pas seulement africains du fait que l'Égypte est un pays africain. Ils le sont surtout parce qu'il s'agit de l'Égypte pharaonique qui est, on le sait depuis longtemps et surtout depuis l'œuvre immense et fouillée de Cheikh Anta Diop et de Théophile Obenga lui-même, une Égypte nègre, de civilisation nègre. Les témoignages des savants cités par le professeur Obenga sont, à cet égard, exempts de toute complaisance et partant dignes de foi.

Dans une introduction fort alerte et stimulante, Obenga distingue quatre périodes dans l'histoire de la philosophie africaine écrite :

- 1^{re} — Période pharaonique (2780-2260 av. J.-C. : Ancien Empire) ;
- 2^e — Période patristique (I^{er}-V^e siècle) ;
- 3^e — Période musulmane et négro-musulmane (VII^e-XVII^e siècle) ;
- 4^e — Période négro-africaine contemporaine (depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours).

Ainsi donc l'on peut parler d'une philosophie négro-pharaonique, près de trois millénaires avant l'Antiquité grecque et chinoise, près de deux millénaires avant l'hindouisme. Si donc l'on met entre parenthèses la période patristique dont la philosophie était largement hellénistique, romaine et judéo-chrétienne, tout comme la période purement musulmane, l'on peut dire que la philosophie négro-africaine écrite comporte, outre la philosophie pharaonique, la philosophie négro-musulmane et la philosophie contemporaine que Théophile Obenga fait commencer, à juste titre, au XVIII^e siècle, avec l'œuvre philosophique de A.W. Amo, à la fin du XIX^e siècle avec E.W. Blyden.

S'agissant de la période pharaonique, Obenga reproduit des textes d'une valeur inestimable et qui sont peu connus du public négro-africain : ce sont les *Textes des Pyramides*, l'*Inscription de Shabaka*, les *Maximes* ou *Enseignements de Kagemni*, les *Textes des Sarcophages*, le *Livre des Morts*, etc. Certes, le professeur Cheikh Anta Diop, père de l'égyptologie négro-africaine, nous avait déjà mis en appétit en reproduisant des extraits de la cosmogonie égyptienne et d'autres textes. Mais, cédant quelque peu à une définition eurocentriste et idéalisante de la philosophie, Diop se montre plutôt réservé sinon sceptique à l'égard de la philosophie négro-africaine. De ce fait le mérite de Th. Obenga consiste à avoir vu que les textes qu'il reproduit et accompagne d'une translittération précieuse et d'une sobre interprétation, sont au moins aussi philosophiques que ceux auxquels l'histoire occidentale colle cette épithète. Tels sont les textes présocratiques, d'importantes tranches des textes platoniciens et aristotéliens, des textes de la période post-classique ou gréco-romaine, des textes médiévaux, modernes et même contemporains. Initié à la philosophie occidentale avant mai 1968 par de grands maîtres, Joseph Moreau, René Lacroze, Roger Daval, François Bourricaud, Gérard Granel, Pontevia, Abribat, Jean Chateau, etc., Théophile Obenga connaît ces textes. Le propre de pareils textes c'est d'être des *visions dogmatiques du monde* ou des *maximes morales*. Ils ne sont d'ailleurs pas purement et simplement dogmatiques. Ils représentent, au contraire, un niveau critique certain par rapport à l'attitude naturelle de Monsieur-Tout-le-Monde qui se contente de coïncider avec ce qu'il voit ou sent.

Non seulement les textes philosophiques de la période pharaonique soutiennent la comparaison avec des textes bien plus récents, mais Obenga, comme bien d'autres avant lui, montre que les premiers philosophes grecs furent « les élèves des Egyptiens et des Chaldéens » dont ils ont subi une influence considérable. L'on peut donc, sans emphase, dire que c'est la mère Egypte et non la Grèce qui fut le premier berceau connu de la philosophie.

En rappelant à juste titre le caractère nègre de la philosophie pharaonique ainsi que la parenté spirituelle entre elle et les traditions nègres de l'Afrique contemporaine, Obenga encourage ses collègues

philosophes africains à approfondir la philosophie pharaonique et les traditions orales négro-africaines à caractère philosophique telles que les « révélations » d'Ogotemméli ou la « Haute Science de l'Empire » recueillie dans la « Bible Noire ». Ainsi, à l'exemple de leurs ancêtres proches et lointains, les philosophes négro-africains créeront une philosophie pour notre temps. Par ailleurs, s'ils se tournent vers l'étude des présocratiques et autres philosophies occidentales ou orientales, ils se rappelleront que la plupart de ces philosophies ont subi l'influence de la mère Afrique et iront jusqu'aux sources que constitue la philosophie pharaonique. Le temps n'est donc plus où l'on se demandait s'il existe une philosophie africaine. La plus ancienne est la pharaonique. La plus récente est celle de nos traditions orales, tandis que la plus actuelle est celle que nous créons face aux problèmes d'aujourd'hui et de demain. S'adressant à ses fils et filles philosophes d'aujourd'hui, la mère Afrique pourrait les adjurer en ces termes : « Recréez-moi, mais surtout créez votre propre avenir ! » « Recréer » l'Afrique ne signifie d'ailleurs pas se réfugier dans un *passé dépassé et mort*, mais bien plutôt faire revivre *ce qu'il y a de vivant dans ce passé* en ensevelissant à jamais ce qui est caduc et mort. Cette problématique est aussi fondamentalement celle de Théophile Obenga qui fut ministre des Affaires étrangères du gouvernement de son pays, la République populaire du Congo.

Le passé vivant de la philosophie égyptienne est représenté par sa cosmologie, sa théologie, son anthropologie et sa morale dont bien des enseignements se retrouvent dans les traditions négro-africaines contemporaines. Ainsi la cosmologie égyptienne défend à la fois la thèse du primat de la matière (*Noûn*) et de l'existence non créée du dieu primordial (*Râ*). Elle enseigne également l'« évolution » de la matière à partir du *Noûn* suivant une loi, l'existence des états individuels conscients ou inconscients à partir de l'existence incréée du dieu primordial et par la vertu de son verbe, etc. La théologie pharaonique paraît se situer par-delà le monothéisme et le polythéisme. Quant à la morale et à l'anthropologie égyptiennes, elles sont d'une exigence difficile à dépasser.

En publiant des textes égyptiens dans leur langue originale, Théophile Obenga a compris que, pour un philosophe africain, philosopher c'est partir de la *sève* des langues et problématisations africaines. Ceci est évident mais non trivial. C'est évident, car penser c'est parler et que le parler africain n'est pas le parler occidental ou oriental. Ce n'est pas trivial, car les philosophes africains sont linguistiquement acculturés et amenés de ce fait à philosopher à partir des langues et problématisations étrangères à l'Afrique. Le cadre conceptuel en Afrique est dicté par les langues et problématisations anglo-saxonnes ou françaises : on y parle d'« âme » et de « corps », d'« esprit » et de « matière », de « développement » et de « sous-développement », de « sciences exactes » et de « sciences humaines »,

etc., exactement dans le cadre défini et problématisé par l'Occident. Ainsi, c'est l'Occident qui décide qui est développé et qui est sous-développé, qui développe et qui doit être développé, ce qu'il y a à développer et comment le développer. Et comme l'Occident développe la machine en sous-développant l'homme, l'on mesure le danger qu'il y a à partir des langues et problématisations étrangères à l'Afrique et propres à l'Occident.

Enfin, par l'attention qu'il porte à des textes explicites à caractère philosophique, Théophile Obenga satisfait aux exigences des philosophes africains lorsqu'ils critiquent la tendance à l'équation et à la rétrojection facile, caractéristique de la prétendue « ontologie bantu » du père Placide Tempels. L'on peut certes affirmer *a priori* que chaque culture a sa ou ses philosophies. Mais on ne peut préciser une telle philosophie qu'*a posteriori*, c'est-à-dire à partir de textes philosophiques *explicites*, quelle qu'en soit par ailleurs le genre littéraire, aphorismatique, mythique, rigoureusement argumentatif ou davantage dogmatique. Pl. Tempels a donc eu tort de faire passer sa construction ontologique pour *la philosophie bantu traditionnelle*, sans un seul texte explicite. Et, lorsque nous-mêmes présentons des matrices de lecture linguistique *bantu-luba* du monde, nous faisons certes de la philosophie *bantu-luba contemporaine*. Mais nous ne pouvons prétendre *reconstituer*, ce faisant, *la philosophie bantu traditionnelle*.

En lisant *La philosophie africaine de la période pharaonique* de Théophile Obenga, l'on ne peut s'empêcher de dire adieu à Tempels et aux tempelsiens. Non pas qu'il faille méconnaître le mérite des pionniers de la philosophie africaine contemporaine. Simplement, il est juste de rendre hommage à l'Afrique de la rigueur méthodologique en philosophie comme en sciences.

TSHIAMALENGA NTUMBA

Département de Philosophie
B.P. 1534 — Kinshasa (Zaire)

INTRODUCTION

L'histoire de la philosophie africaine suit bien évidemment la trame de l'histoire générale du continent africain dans son ensemble et, au plan chronologique, nous pouvons distinguer les périodes suivantes :

1. *La philosophie égyptienne*, pharaonique, dès l'Ancien Empire (2780-2260 avant notre ère), avec les *Textes des Pyramides*, l'*Inscription de Shabaka*, les *Maximes* ou *Enseignements* de Kagemni et de Ptahhotep.

2. *Les philosophes et penseurs d'Alexandrie, de Cyrène, de Carthage et d'Hippone*. L'école d'Alexandrie qui vécut pendant plus de six siècles sous les rois grecs de la famille des Ptolémées et sous l'Empire romain, atteignit son plus haut point de gloire entre 323 et 221 avant notre ère, avec Demetrius de Phalère, le sophiste Diodore Cronos, Hégésias qui a beaucoup philosophé sur la mort et fut surnommé par ironie l'apologiste du suicide, Euclide qui trouva en Egypte, berceau de la géométrie, des ouvrages qui servirent à la composition des siens (ses *Eléments* sont considérés comme le livre de géométrie par excellence), Manéthon l'historien égyptien. Aristarque, savant alexandrin, affirma le mouvement de la Terre sur elle-même et autour du Soleil et tenta de mesurer les distances de la Terre à la Lune et au Soleil (voir son traité *De la grandeur et de la distance du Soleil et de la Lune*). Archimède le créateur de la statique des solides et de l'hydrostatique, Sexte l'Empirique, philosophe et médecin, et Plutarque, membre du collège sacerdotal de Delphes qui voyagea en Egypte et séjourna plusieurs fois à Rome, ont conservé les idées principales du système d'Aristarque.

L'école de Cyrène, fondée par Aristippe, élève de Socrate, a joué un grand rôle dans le développement de la pensée grecque, avec des penseurs très libres et vraiment originaux, tels que Théodore

surnommé l'Athée, Aristippe le Jeune, petit-fils du fondateur de l'école. L'influence des idées d'Aristippe s'est exercée sur des hommes comme Bion le Borysthénien, et Evhémère, mort à la fin du III^e siècle avant notre ère, dont le radicalisme philosophique a fait scandale (les dieux de la mythologie ne sont que des rois d'une époque reculée divinisés par la crainte ou l'admiration des peuples, enseignait-il). L'école de Cyrène (Libye) a placé dans le bonheur le but des recherches philosophiques, a conseillé l'action mesurée de même que le plaisir de l'intelligence ; elle a recommandé à la fois le respect des lois et la culture de l'esprit, la spéculation désintéressée, tout en insistant sur les applications pratiques de la science. Aristippe et ses disciples ont été des « intellectuels » presque au sens moderne du mot.

Eratosthène, mathématicien, astronome et philosophe de l'école d'Alexandrie, était originaire de la Cyrénaïque (Libye). L'Antiquité méditerranéenne n'a connu qu'une seule mesure vraie de la Terre, celle d'Eratosthène : la mesure de la circonférence terrestre par ce Cyrénéen est un fait unique dans l'histoire ancienne « classique ». La mesure de la circonférence terrestre par Eratosthène est le résultat de trois opérations distinctes : la détermination par rapport au méridien total d'un arc nettement localisé et assez court, la mesure réelle sur le terrain de la longueur correspondant à cet arc, enfin le calcul qui est la comparaison de ces deux éléments (1).

Au I^{er} siècle de notre ère, Carthage a donné un philosophe, Claudius Maximus, qui présida un procès de magie. Javolenus Priscus, Apulée, Lollianus Avitus, Fronton, Pertinax, ont également illustré la pensée et les lettres carthaginoises, toujours au I^{er} siècle. Nous avons au III^e siècle : Balbin, Gordien ; au IV^e siècle : Avienus, Symmaque, Vindicianus. Au début du V^e siècle : Macrobe, Symmaque le Jeune, Volusianus, ami d'Augustin comme Rutilius Numatianus (2).

Saint Augustin, né à Thagaste (Souk-Ahras, en Algérie) le 13 novembre 354, mort le 28 août 430 dans la cité d'Hippone (Annaba, ancienne Bône, en Algérie orientale), a puissamment médité sur le temps vécu, le temps humain, et sa relation à l'absolu divin, l'Eternel qui donne un sens à l'éphémère.

3. *La philosophie maghrébine* : Ibn Badjdja, mort à Fès en 1138, auteur d'un *Traité de l'âme* ; Ibn Battuta, géographe et ingénieur ethnographe marocain, né à Tanger (1304-1377) ; surtout le grand Ibn Khaldûn, historien, sociologue et philosophe, né à Tunis en 1332, mort au Caire en 1406. Il a exposé sa philosophie de l'histoire dans les *Prolégomènes* (la *Muqaddima*), grandiose discours sur l'histoire universelle qui est en réalité une véritable encyclopédie des sciences (3).

4. *Les écoles philosophiques médiévales de Tombouctou* (université de Sankoré), Gao, Djéné (Dienné), foyers de la culture négro-musulmane au temps des grands empires soudanais (Ghana, Mali, Gao, Songhoy). C'est la perpétuation de la tradition péripatéticienne

islamisée. L'université de Sankoré fut illustrée par le professeur Mohammed Bagayogo, qui eut pour étudiant le célèbre Ahmed Baba, né à Araoune en 1556. Des témoignages directs, nombreux, rapportent que le docte Ahmed Baba possédait près de 1 600 volumes dans sa bibliothèque, et « sa valeur était célèbre au Maghreb et sa renommée se répandit au loin (4) ».

5. *La philosophie africaine moderne et contemporaine*, avec des noms importants comme ceux d'Anton Wilhelm Amo (5), philosophe ghanéen du XVIII^e siècle, qui étudia et enseigna la philosophie et les « arts libéraux » (sciences non-théologiques), de 1727 à 1747, dans trois grandes universités allemandes, Halle, Wittenberg et Iena, — G. W. Leibniz régnant à travers son disciple Christian Wolff (1679-1754), philosophe et mathématicien ; et de Edward Wilmot Blyden (6), penseur nègre de la fin du XIX^e siècle.

La philosophie africaine contemporaine manifeste déjà plusieurs courants, bien dessinés au Zaïre par exemple (7) : le courant « culturaliste » qui entreprend une approche philosophique des réalités africaines ; le courant herméneutique qui exploite le langage, l'art et le symbole africains dans les voies et méthodes récemment développées en Occident ; le courant diachronique qui entend élaborer l'histoire de la philosophie africaine comme domaine de recherche et d'enseignement ; le courant dit « fonctionnel » qui réfléchit sur l'insertion de la science et de la technique dans les réalités sociales, économiques et culturelles africaines, en même temps qu'il tente de fonder les perspectives d'une épistémologie nouvelle. Le professeur Kwasi Wiredu (8), philosophe ghanéen contemporain, considère comme une grande urgence existentielle (« a great existential urgency ») la comparaison entre la philosophie africaine et la philosophie occidentale. Il reprend ainsi une exigence formulée jadis par Marcel Griaule : « La nécessité se fait sentir de mettre sur un même plan d'intérêt, dès aujourd'hui et pour commencer, la pensée bambara, la pensée dogon et celles de l'Asie, comme celle de l'Antiquité classique (9). »

Dans la présente investigation, il est question de la philosophie égyptienne, pharaonique, à partir des textes originels, authentiques, traduits et brièvement commentés. Sont par conséquent pris au sérieux et la langue et les textes pharaoniques. Ils auront ainsi à parler eux-mêmes, pour eux-mêmes et pour nous, comme *Tradition*, désormais mêlée, à la façon d'un héritage assumé, à notre pratique philosophique contemporaine. Il le faut.

Ces textes de notre tradition, repérés et livrés ici au cours de l'effort de ce travail de reconstitution de l'histoire de la pensée africaine (qui doit avoir sa place dans la totalité philosophique et le destin des principes, des langages et des méthodes de la philosophie mondiale), ont à faire à l'homme, à la société, au monde, à l'univers, à l'absolu, témoignant ainsi d'une pensée exigeante, consciente d'elle-même, une

sorte de vigilance affûtée comme « centre » au sein d'une culture et d'un environnement donnés. Une pensée vécue, et pendant plus de vingt siècles à la recherche de la vérité-justice, de l'ordre social, de l'équilibre intérieur humain, de l'intelligence de la globalité cosmique, du bonheur réel, durable, inaltérable, éternel. Les Egyptiens pharaoniques ont médité très tôt, dès le départ de leur histoire nationale, sur leur destinée. A leurs outils, leurs techniques, leurs constructions, ils ont ajouté d'emblée une pensée organisée et systématique, une conscience morale, une éthique.

Voici par conséquent des matériaux que la recherche et l'enseignement doivent désormais exploiter, lire et interpréter en tant qu'assises historiques et fondements théoriques de la philosophie africaine, des millénaires avant la naissance et l'éclosion de la philosophie grecque antique. Celle-ci, au demeurant, bénéficia à ses origines de l'« apport oriental », précisément chaldéen et pharaonique : « Les premiers Hellènes qui philosophèrent sur les choses célestes et divines, comme, par exemple, Phérécyde, Pythagore et Thalès, tous sont d'accord pour admettre qu'ils furent les élèves des Egyptiens et des Chaldéens et écrivirent peu de choses (10.) »

La redécouverte de l'ancienne Egypte depuis les travaux de déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion (1790-1832) fournit des raisons supplémentaires qui font que « l'Egypte fut le berceau de la spéculation philosophique telle que nous la connaissons (11) ».

L'ancien professeur aux universités de Bristol et de Londres fait allusion à l'Inscription de Shabaka qui, trente siècles avant les Grecs, exprime une conception ordonnée de la vie, en un langage qui suggère une tradition déjà vieille de plusieurs siècles.

Ainsi donc, la tradition philosophique africaine qui instaure magistralement sur le continent africain la réflexion systématique sur le monde, la nature et l'homme lui-même (12), constitue en même temps, et d'un même mouvement, les fondements de la philosophie grecque (13).

Un égyptologue de la trempe de Serge Sauneron ne saurait écrire ce qui suit par distraction ou par complaisance : « Aussi les révélations d'Ogotemmêli, ou la "philosophie bantoue" apportent-elles de précieux éléments qui nous aident à mieux comprendre certains aspects de la pensée religieuse égyptienne ; mais nous ne devons rien attendre, dans ce domaine, ou fort peu de choses, de la lecture de Platon... (14). »

Le monde égyptien, pharaonique est effectivement africain, intrinsèquement : « Le culte des nègres est la dernière expression des dogmes de l'Ethiopie et de l'Egypte (15). »

Dans les actes du célèbre colloque international organisé par l'Unesco au Caire en 1974, nous pouvons extraire ces deux passages caractéristiques par leur pertinence et leur justesse convergente :

a) « Le professeur Vercoutter a déclaré que, pour lui, l'Egypte était

africaine dans son écriture, dans sa culture et dans sa manière de penser » ;

b) « Le professeur Leclant a reconnu ce même caractère africain dans le tempérament et la manière de penser des Egyptiens (16). »

Nous savons tout ce que l'Institut de papyrologie et d'égyptologie de l'université de Lille III doit au professeur Jean Vercoutter, directeur de la Mission archéologique française au Soudan (île de Saï, Mirgissa). Professeur au Collège de France, M. Jean Leclant est aujourd'hui membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Le constat et l'appréciation de tels savants en matière d'égyptologie ne peuvent que relever de la réalité, de la science et non de l'idéologie, comme c'est souvent le cas.

Il est par conséquent légitime de lire les cosmogonies et pensées négro-africaines en s'orientant vers la vallée du Nil ; réciproquement, l'égyptologie ne parviendra à comprendre réellement la civilisation pharaonique, son « âme » profonde, ses « mystères », sa spécificité humaine, son originalité, son vrai visage, toutes ses « étrangetés », que du jour où elle englobera l'Egypte antique dans son contexte natif, originel, le monde noir africain, puisque « la psychologie et la culture révélées par les textes égyptiens, s'identifient à la personnalité nègre (17) ».

En résumé, une histoire de la philosophie africaine est possible. Mais son élaboration est fort exigeante. Elle requiert en effet la connaissance parfaite de l'égyptien ancien, du grec, du latin, de l'arabe, en sus des techniques et méthodes propres à l'histoire de la philosophie. Sans grec, pas de connaissance véritable de la tradition philosophique occidentale ; sans égyptien ancien, pas de restitution possible de l'authentique tradition philosophique négro-africaine en sa dimension temporelle la plus ancienne, la plus fondamentale.

Le travail de notre génération ne doit donc pas s'articuler exclusivement autour de l'« ethnophilosophie » et de l'œuvre tempélesienne. C'est au contraire un travail difficile et complexe qui doit explorer toutes les aires culturelles du monde noir africain, examiner les liens unitaires de toutes ces aires, rétablir la tradition philosophique africaine elle-même en elle-même, rénover en conséquence l'enseignement de la philosophie en Afrique noire, développer une philosophie favorable à la liberté et au progrès en Afrique, prendre part activement aux grands problèmes philosophiques et scientifiques du monde contemporain : le matérialisme historique ne commande pas une autre attitude plus féconde, sinon encore et toujours le travail scientifique en philosophie dicté par la vie réelle.

Voici que les monographies et les revues philosophiques se développent en Afrique noire, à côté d'œuvres proprement littéraires. La brèche ainsi ouverte par l'intelligentsia négro-africaine contemporaine a fini par créer une « situation » sur le front philosophique en Afrique noire. Nous voulons contribuer ici au grand besoin de l'essor

du travail philosophique en Afrique noire contemporaine, en examinant un moment de la longue histoire de la philosophie en Afrique, précisément les débuts de cette histoire avec la philosophie pharaonique.

(1) A. Thalamas, *La Géographie d'Eratosthène*, Versailles, Ch. Barbier, 1921, 10 fig., 256 p.

(2) Paul Monceaux, *Les Africains. Etude sur la littérature latine d'Afrique. Les païens*, Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1894, 500 p.

(3) Ibn Khaldûn, *Discours sur l'histoire universelle (al-Muqaddima)*, traduction nouvelle, préface et notes par Vincent Monteil, Beyrouth, 1967-1968, 3 vol.

Cette « philosophie maghrébine » s'inscrit elle-même dans le cadre général de l'histoire de la philosophie islamique, qui bénéficie d'une synthèse complète, avec le remarquable ouvrage édité et introduit par Sharif, du Congrès philosophique du Pakistan : M.M. Sharif, *A History of Muslim Philosophy. With short accounts of other disciplines and the modern renaissance in muslim lands*, Karachi, Royal Book Company, 2 vol., réimpression 1983 ; les 2 volumes forment ensemble 1792 pages.

Cf. également :

— A. Badawi, *Histoire de la Philosophie en Islam*, Paris, J. Vrin, 1972.

— Aldo Mieli, *La Science arabe et son rôle dans l'évolution scientifique mondiale*, Leiden, E.J. Brill, 1966, réimpression anastatique, augmentée d'une bibliographie avec index analytique par A. Mazahéri.

— Ahmad Y. al-Hassan, « L'Islam et la science », in *La Recherche* (Paris), n° 134, juin 1982, vol. 13, pp. 720-728, avec illustrations.

(4) Abderrahmann Es-Sa'di, *Tarikh es-Soudan*, trad. O. Houdas, Paris, Adrien-Maisonneuve, édit. de 1964, pp. 57-58.

(5) Burchard Brentjes, *Anton Wilhelm Amo. Der schwarze Philosoph in Halle*, Leipzig, Koehler & Amelang, 1976, 25 illustr., 116 p.

(6) E.W. Blyden, *Christianity, Islam and the Negro Race* (1887), Edinburgh, At the University Press, édit. de 1967. Collect. African Heritage Books, n° 1.

(7) Cf. la *Revue philosophique de Kinshasa*, vol. I, n° I, janvier-juin 1983, Kinshasa (Zaire). Ce n° I est le signe constitutif de l'écriture ou du savoir du collège des philosophes zaïrois, avec une entière fermeté fondatrice. Le travail de l'époque ne se réduit donc pas à une « simple » attitude (critique ou polémique) vis-à-vis de *La Philosophie bantoue* (1945) du R.P. Placide Tempels !

(8) K. Wiredu, *Philosophy and an African Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, pp. 37-50.

(9) M. Griaule, « Philosophie et religions des Noirs » dans l'ouvrage collectif intitulé *Le Monde noir*, numéro spécial 8-9 de *Présence Africaine*, dirigé par Théodore Monod, Paris, Présence Africaine, 1950, pp. 307-321 ; pour la citation, p. 321.

(10) Flavius Josèphe (général et historien juif, né à Jérusalem en 37, mort en 100), *Contr. Ap.*, I, 2 : *Τους περὶ τῶν οὐρανίων τε καὶ θείων πρῶτος παρ' Ἑλλήσι φιλοσοφῶσαντας ὅτιον Φερεκύδην καὶ Πυθαγόραν καὶ Θαλήτα πάντες συμφωνῶς ὁμολογοῦσιν Αἰγυπτίων καὶ Χαλδαίων γενομένους μαθητάς ὀλίγα συγγράψαι.*

Et ce rappel d'un spécialiste du monde gréco-romain : « Nous devons aussi nous rappeler que l'Egypte et Babylone influencèrent la Grèce par l'intermédiaire des nombreuses civilisations dérivées de la Méditerranée orientale. » Benjamin Farrington, *La science dans l'Antiquité. Grèce-Rome*, traduit de l'anglais par Henri Chéret, Paris, Payot, 1967, p. 11.

(11) Frédéric Tomlin, *Les Grands philosophes de l'Orient*, trad., Paris, Payot, 1952, p. 19.

(12) Lancinay Keita, *The African Philosophical Tradition*, pp. 35-54, dans Richard A. Wright, *African Philosophy: An Introduction*, Washington, University Press of America, 1979.

(13) Henry Olela, *The African Foundations of Greek Philosophy*, pp. 55-69, dans Richard A. Wright, éd., *op. cit.* (1979).

(14) S. Sauneron, *Les Prêtres de l'ancienne Egypte*, Paris, Editions du Seuil, 1957, p. 4. Collect. Le Temps Qui Court, n° 6.

(15) Frédéric Portal, *Des Couleurs symboliques dans l'Antiquité, le Moyen Age et les Temps modernes*, Paris, Editions de la Maisnie, 1979, p. 4.

(16) *Le Peuplement de l'Egypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*, Paris, Unesco, 1978, p. 87.

(17) Cheikh Anta Diop, *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?*, Paris, Présence Africaine, 1967, p. 12.

Un grand spécialiste de la « religion » égyptienne n'est pas d'un avis contraire lorsqu'il écrit : « Les cosmogonies égyptiennes sont en grande partie des légendes qui ressemblent d'assez près à celles de l'Ouganda ; mais cependant on sent que les Egyptiens ont essayé de saisir l'insaisissable et qu'ils ont voulu se rendre compte de l'ultime raison des choses (...). Les idées égyptiennes sont d'une antiquité profonde, telle qu'aucun peuple ne peut avoir conscience d'une époque aussi reculée. » E. Amélineau, *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne*, deuxième partie, Paris, Ernest Leroux, 1916, p. 106.

LANGUE ET ÉCRITURE ÉGYPTIENNES

La langue

La langue égyptienne, pharaonique et copte, n'est ni une langue indo-européenne (comme le hittite ou le grec) ni une langue sémitique (comme l'accadien ou l'hébreu ou encore l'arabe) ni une langue berbère (comme le berbère de Siwa ou encore le rifain).

Autrement dit, aucun savant n'a jamais reconstruit par la méthode de la linguistique historique qui est comparative et inductive, un ancêtre primitif, prédialectal, commun à la langue égyptienne et aux langues indo-européennes, d'une part ; d'autre part commun à la langue égyptienne et aux langues sémitiques et aux langues berbères.

Autrement dit encore, il n'existe pas de parenté linguistique génétique entre l'égyptien, le sémitique et le berbère, d'une part ; d'autre part, entre l'égyptien et l'indo-européen. Cela, en s'en tenant au plan scientifique strict.

En revanche, la langue égyptienne est apparentée génétiquement aux autres langues négro-africaines du continent africain, anciennes et modernes.

Aussi le colloque international organisé par l'Unesco au Caire, en 1974, avait-il expressément recommandé aux spécialistes de linguistique comparée d'« établir toutes les corrélations possibles entre les langues africaines et l'égyptien ancien (1) », devant l'impossibilité de relier génétiquement l'égyptien, le sémitique et le berbère. Ce qui signifie que le « chamito-sémitique » ou l'« afro-asiatique » des uns et des autres n'est qu'une vue de l'esprit, sans consistance aucune.

L'écriture

L'écriture hiéroglyphique apparaît en Egypte vers 3100 av. J.-C., à l'aube de la 1^{re} dynastie, aux temps des rois Narmer, Ka, Den et, peut-être, Senedj.

Dès sa naissance, l'écriture égyptienne qui n'a pas été copiée en Mésopotamie mais a été inventée sur place, aux bords du Nil, par les Egyptiens eux-mêmes, était déjà munie de tous ses moyens intellectuels et techniques (idéogrammes, phonogrammes, support de l'écriture, outils du scribe).

Le système hiéroglyphique a été utilisé en Egypte de la fin du IV^e millénaire avant J.-C. jusqu'à la fin du IV^e siècle de notre ère. Ce sont les Grecs qui ont baptisé les signes pharaoniques du mot *hiéroglyphes*, « images sacrées ». Les hiéroglyphes sont la clef de la civilisation égyptienne. Ils permettent la connaissance et la compréhension, de l'intérieur, d'une des plus grandes civilisations du continent africain dans l'Antiquité. Jean-François Champollion (1790-1832) déchiffra les hiéroglyphes le 14 septembre 1822, devenant ainsi le « premier des égyptologues », avec la nouvelle science qu'il venait justement de créer : *l'égyptologie*.

Les documents écrits ont été trouvés par centaines de milliers sur le sol égyptien : pièces d'archives officielles, inscriptions royales commémorant des faits exceptionnels (combats, alliances, relations de grands travaux, récits d'expédition, etc.), textes religieux, prophéties, songes, oracles, sagesses, biographies de particuliers, romans, légendes, contes, traités mathématiques, astronomiques et médicaux, documents cosmogoniques et philosophiques, graffiti, ostraca, lettres, etc. Voilà les matériaux qui nous rendent familière l'histoire de l'ancienne Egypte.

Au début du II^e millénaire, le système hiéroglyphique ne comprenait pas moins de 700 signes ; plus tard, l'écriture ptolémaïque, employée sous la domination gréco-romaine, utilisait plus de 5 000 hiéroglyphes différents.

Il y a des signes qui représentent des idées. Signes = Idées. Ce sont les *idéogrammes*. Ainsi, pour écrire « poisson », « maison », « bateau », « taureau », les Egyptiens dessineront les signes correspondants (poisson, maison vue en plan, bateau, taureau), par représentation directe : ce sont des idéogrammes qui évoquent des objets ou des animaux perceptibles. Pour une action physique, des idéogrammes ont été fabriqués pour figurer l'action concernée : signe de la bouche, de profil, avec un jet de salive, pour écrire « cracher » ; un homme accroupi, une coupe à la main, pour « boire ». Des mots plus abstraits sont notés par l'image de leur résultat ou de leur moyen : l'image d'une voile gonflée, dessinant en ce cas l'effet, pour signifier la cause, c'est-à-dire le « vent » ; l'image d'un vase versant de l'eau, pour « libation ». La civilisation moderne a de plus en plus tendance à utiliser les idéogrammes : « attention école », « chaussée glissante », « téléphone », etc.

Ce système intéressant qui emploie des images directement évocatrices pour représenter des objets matériels ou des actions, reste néanmoins trop limité.

C'est ainsi que les Egyptiens, pour remédier aux difficultés

rencontrées dans l'expression de notions abstraites (sentiments, relations professionnelles ou familiales, démonstratifs, prépositions, etc.), ont créé des *phonogrammes*, signes qui représentent uniquement un son. Les signes-sons consacrent le passage de la figuration pure et simple de la réalité matérielle (pictographie/idéogrammes) à la transposition artificielle des sons du langage (phonétique articulatoire/phonogrammes). Par exemple l'image d'une bouche que l'on prononce « er » servira à écrire la consonne *r* ; or il existe une préposition *r*, qui signifie « vers ». On a donc : *er*, « bouche » (valeur idéographique initiale conservée) ; *er* simple son de la langue ; *er*, préposition « vers » (partout et toujours l'image de la « bouche »). Un exemple encore : l'œil fardé (lecture *ân*) exprimera le mot *ân*, « agréable ». La houe *mer* servira à écrire le verbe *mer*, « aimer ». La forme des signes importe peu, maintenant. On retient uniquement le son exprimé par de tels signes.

Fondamentalement, l'écriture égyptienne hiéroglyphique est pourvue d'*idéogrammes*, figurant directement l'objet qu'on veut évoquer, et de *phonogrammes* (plus de 150) qui permettent, isolément ou groupés, de transcrire phonétiquement tous les groupes possibles de sons de la langue égyptienne.

Un texte hiéroglyphique peut être disposé de quatre façons possibles : en lignes horizontales ou en colonnes verticales (de haut en bas), et dans chaque cas, soit de droite à gauche, soit de gauche à droite. La bonne *direction* ou sens du texte se repère cependant sans difficulté : on lit en allant à la rencontre des êtres animés (hommes, animaux), qui regardent en direction du début de l'inscription.

Les diverses cursives — *hiératique* et *démotique* — sont des adaptations graphiques de l'écriture hiéroglyphique lapidaire.

Les premiers documents qui attestent l'existence de la cursive hiératique datent des premières dynasties. Cette écriture simplifiée resta d'un usage courant pendant près de 2 000 ans. C'est l'écriture spéciale des papyrus. Les scribes ont utilisé l'écriture hiératique (« écriture sacrée ») pour les documents littéraires, scientifiques, religieux, magiques, pour la correspondance privée, la justice, l'instruction, les affaires (testaments, inventaires, recensements, rapports, etc.).

Vers la fin du ^{vi}e siècle av. J.-C., une cursive nouvelle apparaît : l'écriture démotique (« écriture populaire »). Pendant près d'un millénaire, le démotique restera, en face des hiéroglyphes (inscriptions lapidaires) et de l'hiératique (littérature religieuse), la seule écriture vraiment courante (contrats, textes juridiques, divers documents administratifs).

Dès les origines, l'écriture égyptienne possédait des signes correspondant à une seule consonne. Il s'agit de signes hiéroglyphiques alphabétiques (l'alphabet hiéroglyphique) dont la combinaison aurait été suffisante pour tout écrire. Voici cet alphabet égyptien :

<i>signe</i>	<i>translittération</i>	<i>objet représenté</i>	<i>son approximatif</i>
	3	vautour égyptien	<i>a</i>
	i	roseau fleuri	<i>i</i>
	y	double roseau fleuri	<i>y</i>
	y	double trait oblique	<i>y</i>
	c	avant-bras	<i>â, aa</i>
	w	petite caille	<i>w, ou</i>
	w	abréviation hiératique de la petite caille	<i>w, ou</i>
	b	pied	<i>b</i>
	p	siège	<i>p</i>
	f	vipère cornue	<i>f</i>
	m	chouette	<i>m</i>
	m	côte de gazelle (?)	<i>m</i>
	n	filet d'eau	<i>n</i>
	n	couronne rouge	<i>n</i>
	r	bouche	<i>r</i>
	h	cour de maison	<i>h</i> (non aspiré)
	h	écheveau de lin tressé	<i>h</i> (emphatique)
	h	placenta (?)	<i>kh</i>
	h	ventre et queue d'un mammifère	<i>ch</i> (peut-être <i>ch</i> comme dans l'allemand <i>ich</i>)
	s, z, ś	verrou	<i>s, z</i>
	s, z, ś	étoffe pliée	<i>s, z</i>
	ś	bassin d'eau	<i>sh, ch</i> (chuintante)
	k	pente sablonneuse	<i>k</i> (arrière) ; <i>q</i> (comme dans l'anglais <i>queen</i>)
	k	corbeille à anse	<i>k</i>
	g	support de jarre	<i>g</i>
	t	galette de pain	<i>t</i>
	t	pilon	<i>t</i>
	t	corde pour entraver les animaux	<i>tch, tsh, tj</i>
	d	main	<i>d</i>
	d	serpent	<i>dj</i>

APERÇUS DE GRAMMAIRE ÉGYPTIENNE

Il s'est avéré nécessaire de pouvoir donner ici quelques éléments essentiels de la grammaire égyptienne. Les raisons qui justifient cette décision paraissent évidentes, d'autant plus que ce sont les textes égyptiens qui sont reproduits, traduits et brièvement commentés dans cet ouvrage.

Les phrases égyptiennes sont alignées sans aucun espace pour les séparer : il n'y a ni majuscule ni signe de ponctuation.

La grammaire égyptienne offre des verbes, des noms communs et des noms propres, des adjectifs, des adverbes, des pronoms personnels, indépendants, suffixes, dépendants, démonstratifs, interrogatifs. Employés avec un verbe, les pronoms suffixes jouent le rôle de pronoms personnels (*sdm.i'*, « j'entends »). Utilisés avec un nom, ils tiennent la place des adjectifs possessifs (*pr.i'*, « ma maison »).

Il existe deux genres grammaticaux : le masculin et le féminin. Les mots féminins se reconnaissent au signe *t* (galette de pain) qui les termine. Ex. :  *sn*, « frère » ;  *snt*, « sœur ».

Le pluriel s'exprime par la terminaison *w* (ou, comme dans *cou*) pour les noms masculins et *wt* pour les noms féminins. En général, le pluriel se reconnaît à trois traits placés à la fin du mot. Ex. :  *ntr*, *netjer*, « dieu » ;  *ntrw*, *netjerou*, « dieux ».

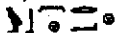
Les articles définis et indéfinis (un, une, des, le, la, les) ne s'écrivent pas en égyptien classique. Les mots ne possèdent pas de déclinaison comme en grec, en latin ou en allemand.

Théoriquement, l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom qu'il qualifie ; il est placé derrière le nom. Ex. :  *Hr nfr*, « Horus le beau » ;  *st nfrt*, « la belle place » ; *shmw nfrw*, « les belles ou parfaites puissances ».

Il existe des phrases sans verbe (a) à prédicat adverbial, (b) à prédicat nominal, et (c) à prédicat adjectival. Ex. :

- (a)  *R^c 'im*, « Râ, là », « le dieu soleil-Râ est là »
- (b)  *rn.k rn R^c*, « ton nom le nom de Râ », « ton nom est le nom de Râ »
- (c)  *nfr.wy thn pn*, « Superbe, cet obélisque ! »

La phrase avec verbe, la phrase verbale, suit un ordre rigoureux : le verbe — le sujet — le complément d'objet direct — le complément d'attribution, enfin le complément circonstanciel.

Ex. :  *wbn r*, *ouben râ*, « le soleil se lève » (mot à mot : « se lève soleil ») ;  *wbn r m 3ht*, *ouben râ em akhet*, « le soleil se lève à l'horizon » (mot à mot : « se lève soleil dans horizon ») ;  *'ir.n.i mnw 33 n ntrw nbw m t3 pn*, *ir.en.i menou âcha en netjerou nebou em to' pen*, « j'ai fait de

nombreux monuments pour tous les dieux dans ce pays » (mot à mot : « fait/j'ai/monuments/nombreux/pour/dieux/tous/dans/pays/ce »).

Les exceptions à cet ordre sont peu nombreuses, à moins de figures de style (préséance : dieux, rois). Toutefois, la priorité est donnée au pronom sur le nom quelle que soit sa fonction grammaticale.

Les distinctions de temps et de mode ne sont pas aussi marquées que dans les langues sémitiques ou indo-européennes. Les deux formes $\overline{nn}$, *nn*, *nen*, et $\overline{n}$, *n*, *en*, servent à obtenir la négation. Ex. : *sd.f*, « il entend » ; *n sdmf*, « il n'entend pas ». Généralement, les pronoms démonstratifs suivent le nom (*tó pen*, « ce pays » ; litt. : « pays ce »).

Ces quelques indications grammaticales peuvent aider à comprendre l'écriture hiéroglyphique et la langue égyptienne (2).

(1) *Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*, Paris, Unesco, 1978, p. 103. L'égyptien ne pouvait être isolé de « son contexte africain » : « Il était donc légitime de lui trouver des parents ou des cousins en Afrique. », (p. 100).

(2) Pour plus de détails, cf. Sir Alan Gardiner, *Egyptian Grammar*, Londres, 1964.

I

L'UNIVERS AVANT L'UNIVERS ACTUEL

· πρὶν γὰρ γενέ-
σθαι ἀεὶ ὑπῆρχεν ἡ πρὸ αὐτοῦ σύστασις

Aristote, *Du Ciel*, I, 10, 280 a.

Traduction : « Avant la naissance du monde
existait toujours la constitution qui lui était
antérieure. »

LE NON-CRÉÉ INITIAL






Textes des Pyramides, §§ 1040 et 1230

TRADUCTION

Quand je naquis dans le Noun (*msi(.i) m Nnw*)
 avant que le ciel ne vint à l'existence (*n sp hpri pt*)
 avant que la terre ne vint à l'existence (*n sp hpri t3*)
 avant que ce qui devait être établi ferme ne vint à l'existence (*n sp hpri smn.ti*)
 avant que le tourment ne vint à l'existence (*n sp hpri hnnw*)
 avant que la crainte qu'inspira l'Œil d'Horus ne vint à l'existence (*n sp hpri snd pw hpr hr iirt Hr*).

COMMENTAIRE

Les grandes pyramides égyptiennes de Gizeh sont construites entre 2700 et 2600 avant notre ère. Leur construction suppose l'existence de solides fondements mathématiques et astronomiques. On peut consulter de façon avantageuse le patient travail de Jean-Philippe Lauer sur les pyramides (1).

Tous ces temples-tombeaux sont dédiés au roi mort déifié. Les pyramides sont par conséquent le centre d'un culte. Les fameux textes dits « Textes des Pyramides » apparaissent pour la première fois dans le tombeau du roi Ounas, à la fin de la V^e dynastie. Les mêmes textes avec quelques variantes, certaines additions ou suppressions, se retrouvent dans les pyramides des principaux successeurs d'Ounas : Teti, Pepi 1^{er}, Merenrê et Neferkarê-Pepi II.

Le professeur Leclant, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, songe, avec le concours de ses collaborateurs, à une édition vraiment complète des *Textes des Pyramides*. A notre demande, M. Leclant nous a fait parvenir bien aimablement les copies de K. Sethe, égyptologue allemand, ainsi que les siennes propres, c'est-à-dire les textes de la Mission archéologique française à Saqqarah, dirigée par M. Leclant lui-même.

Le texte, bref, ici reproduit et traduit, est une saisissante description mythologique de la genèse, mieux du monde avant la création. Or le temps des mythes est la préhistoire de la philosophie, le temps où la substance mythologique n'est pas encore reconnue comme telle : « Le mythe est lié à la première connaissance que l'homme acquiert de lui-même et de son environnement ; davantage encore, il est la structure de cette connaissance (2). »

Plus de 2500 ans avant notre ère, les Egyptiens pharaoniques avaient rencontré la question des questions et réfléchi sur elle : la question des origines, la question de la connaissance du monde, du cosmos, son avènement. Leur pensée est d'une radicalité exceptionnelle : *avant* la naissance de Pharaon lui-même et de tout l'Univers (dieux, ciel, terre, la mort et sa signification), il n'y a ni Dieu-Créateur, ni Néant, ni Chaos, mais le Noun (*Nnw*), c'est-à-dire Cela qui ne ressemble à rien de connu, d'édifié. Une eau abyssale, absolue, contenant *déjà* toute la matière première qui va être mise en œuvre par le démiurge, une sorte de conscience latente au sein de cette même eau primordiale. A l'origine donc, les anciens Egyptiens posent la matière sous forme d'eau abyssale. Cette matière va prendre conscience d'elle-même, se manifester en tant que création, figure multiforme de tout ce qui est, de tout ce qui existe ou existera.

Les origines sont difficiles à imaginer, tout particulièrement la création ou l'avènement du monde. Chez Platon, dans le *Timée*, le

démiurge préexiste à la naissance du monde, et il le crée de par sa bonté. Bien avant la création platonicienne, à Sumer, Enki est l'Ordonnateur du monde, le Créateur de la vie, mais son action s'exerce sur un monde déjà formé, dont on n'explique pas l'origine. On connaît par cœur la naissance du monde selon la Bible : « Au commencement, Elohim créa le ciel et la terre. Or, la terre était déserte et vide : les ténèbres (s'étendaient) sur l'Abîme et le Souffle d'Elohim planait sur les eaux. » (*Genèse*, I, I-II, 4 a). Du côté de l'Inde, nous lisons au chapitre I des *Lois de Manou* : « Il y avait Cela, fait de ténèbres, indistinct, sans caractéristique, indéfinissable, inconnaissable et comme entièrement assoupi. / Alors apparut le seigneur Svayambhou (l'Autonome), l'Inévolué qui fait évoluer la totalité du Cela, depuis les éléments grossiers. C'est lui qui, déployant son énergie, dissipa les ténèbres. » Quant au *Popol-Vuh* (chapitre 2) des Maya-Quiché, il « situe » au commencement de tout, dans les ténèbres, le silence, l'immobilité, « lumière épandue » : « il n'existait rien ».

Ainsi partout ailleurs le Démiurge (Platon), Enki l'Ordonnateur (Sumer), Elohim (les dieux créateurs de la Bible), le seigneur Svayambhou naissent ou apparaissent indépendamment de leur propre création, au-dessus et antérieurement à toute leur œuvre. En Egypte, le démiurge sort du Noun et se met par la suite à créer. Il n'y a pas d'indépendance du Créateur, du Démiurge par rapport à la création, à la naissance du monde. Dans l'Egypte ancienne, on peut dire que l'Idée sort, puissante, de la Matière brute. Au commencement, il y a la matière, une eau faible, obscure, abyssale, mais puissante, dynamique, créatrice, novatrice, génératrice des dieux eux-mêmes et du reste de la création. Toutes les façons et toutes les formes de la Vie sont issues de l'eau initiale, incréée : l'origine même de tout le développement ultérieur.

L'explication pharaonique de l'origine de la totalité de ce qui est, c'est-à-dire de l'Univers ou de tout ce qui existe est étrangement actuelle du fait qu'elle pose dès le départ non Dieu ou le Chaos (les Ténèbres) mais la Matière, sous forme d'eau inaugurale.

De nos jours en effet l'une des explications fondamentales de l'origine de l'Univers est celle-ci : un fond électromagnétique diffus, vestige du commencement de l'Univers, indique que l'Univers a commencé par un état de densité infinie constitué de particules élémentaires libres. Il n'y avait pas de gravitation au commencement de l'Univers, seulement une matière de nature très différente de celle qui constitue notre Univers actuel. C'est l'ère purement radiative de l'Univers dominée par le rayonnement. L'Univers était véritablement opaque. L'équilibre thermique sera rompu entre le rayonnement et la matière à une température proche de 3000 °K. Viendra alors l'ère dominée par la matière produite à partir du rayonnement, et l'expansion de l'Univers, l'éloignement des galaxies les unes des autres s'ensuivra.

Or à 5000 ° aucun corps ne peut être solide ou même liquide. Il n'y a donc pas eu d'« eau primordiale », ni d'« océan primitif ». Seuls les atomes libres, ou même des particules plus petites encore, électrons, protons, peuvent exister en liberté.

Les anciens Egyptiens ont cependant eu l'immense avantage sur la mythologie sumérienne, la création platonicienne et la genèse biblique en ne posant pas de démiurge créateur, distinct de la création et antérieur à celle-ci : ils ont au contraire posé la matière à l'origine même, une matière de nature très différente de celle qui sortira par la suite de cette matière primordiale. Cependant, ils ont eu la faiblesse d'imaginer cette matière abyssale « liquide » en ce tout début, au commencement des commencements. Mais l'essentiel demeure : la matière avant tout autre chose, avant le démiurge et les autres dieux créés de lui, à sa suite ; avant le ciel et la terre, avant les êtres vivants et leur évolution, avant l'ensemble de l'Univers, avant le Tout cosmique.

D'après ce texte des pyramides, tout est donc issu de la matière, une matière primordiale difficile à connaître et l'image de l'eau s'est immédiatement et tout naturellement présentée aux penseurs des bords du Nil, axe vital du Double-Pays (la Haute et Basse-Egypte), depuis les ancêtres prédynastiques (3).

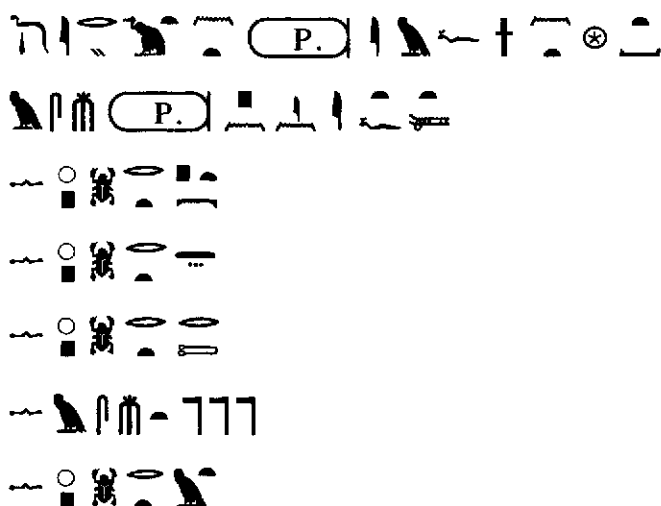
Le *Noun* pharaonique (2500 av. J.-C.) fait penser, en bien des points, à la *raison spermatique* des Stoïciens (vers 300 av. J.-C.).

Pour les Stoïciens, en effet, la substance au début est elle-même, sans qualité : c'est la matière primordiale qui change en eau, par la suite, par l'intermédiaire de l'air. La « raison spermatique du monde » reste dans le liquide. Elle rend la matière apte à recevoir son action pour la génération des autres êtres (4).

D'où le tableau comparatif ci-après, à titre purement indicatif :

<i>Ancienne Egypte</i>	<i>Stoïcisme</i>
1. 2500 av. J.-C.	vers 300 av. J.-C.
2. <i>Noun</i> , matière première, eau abyssale, primordiale	<i>Substance</i> sans qualité, devenue <i>eau</i> grâce à l'air
3. <i>Atoum</i> ou <i>Râ</i> , seul dans le <i>Noun</i> : c'est le démiurge, la raison créatrice issue de la matière abyssale elle-même, d'elle-même ; toute la création se développe par la suite (dieux, mondes célestes et terrestres, etc.)	<i>Raison spermatique du monde</i> : la mutation de la substance sans qualité en eau grâce à l'air donne au fond du liquide naissance à la raison créatrice qui rend ainsi la matière apte à la génération

L'AVANT COSMIQUE



Textes des Pyramides, § 1466.

Kurt Sethe, *Die altägyptischen Pyramidentexte*, Leipzig, J.C. Hinrichs, 1910, édit. de 1969, pp. 302-303.

TRADUCTION

Paroles à dire :

« La mère du (roi) était enceinte avec lui celui qui est dans le ciel inférieur (*dw3t*) ; le (roi) est né de son père Atoum (*'Itm*), alors que le ciel n'existait pas encore (*n sp hppt pt*), alors que la terre n'existait pas encore (*n sp hppt t3*),

alors que les hommes n'existaient pas encore (*n sp hp̄rt rmt*),
 alors que les dieux n'étaient pas encore enfantés (*n ms̄it ntrw*),
 alors que la mort (même) n'existait pas encore (*n sp hp̄rt mt*).

COMMENTAIRE

L'Univers actuel, c'est-à-dire la Totalité de ce qui est, comprend précisément tout ce qui est dans le monde, dans la nature : le séjour des morts (𓂏𓂏𓂏, *dw3t*), le ciel supérieur (𓂏𓂏𓂏𓂏 *pt*), la terre habitable, l'œkoumène (= *t3* ; copte *tó*), les hommes de la planète Terre (𓂏𓂏 *rmt* ; copte *romē, romi, lomi*), les dieux ancestraux et les ancêtres divinisés eux-mêmes (𓂏𓂏𓂏 *ntrw* ; copte *noutē, nouti*), la mort, le trépas (𓂏𓂏 *mt* ; copte *mōu*, « mourir »).

Habituellement, l'esprit humain s'efforce de comprendre comment tout cela fut mis en place. Souvent, un démiurge, un créateur est imaginé au commencement des commencements, aux origines mêmes de l'Univers. La création ou l'avènement du monde avec tout ce qu'il renferme est l'œuvre d'un démiurge. C'est là une constante dans toutes les mythologies du monde (5).

De façon inédite, l'Égypte a eu l'idée d'un univers avant l'univers actuel, un univers autre, avant le démiurge lui-même et toute sa création. La pensée s'engage ici dans un lieu sans interrogations, débarrassé de nos questions familières de « genèse » et d'« origine ». Il y a comme une « matière » non encore thématifiée, absolue dans sa souveraineté, avant qu'elle ne soit impliquée, par le démiurge, dans un processus de devenir : une espèce de « milieu spatial », avant le temps et l'espace, au-delà du temps et de l'espace, et tout le sensible s'exprimera à partir de ce « milieu » et dans lui, pour l'engendrement de l'Univers tel qu'aujourd'hui perçu, connu, exploré, exploité par l'ingéniosité humaine.

Les anciens Égyptiens ont donc imaginé et pensé une origine (« présence », « matière », « milieu spatial encore incapable d'exprimer le réel, le sensible ») antérieure à l'origine de l'Univers actuel. C'est assez extraordinaire, et nous sommes à l'Ancien Empire (2780-2260 avant notre ère).

D'après le *Timée* (6), Dieu n'a pas créé la matière première des corps, c'est-à-dire la substance indéterminée. Cette matière première du monde, le lieu indéterminé, ὕλη, τόπος, χώρα, ἄπειρον, a toujours existé. Platon tient-il Dieu comme l'auteur de la matière première ? Dans le texte, on voit seulement que le chaos est antérieur au monde, mais que l'action de Dieu était absente du chaos, et que par

conséquent Dieu n'en était pas l'auteur. L'opération divine qui a produit le monde (*cosmos*) a eu lieu au moment où Dieu sépare les quatre espèces de corps (ensemble confus des éléments constitutifs de la matière corporelle existant de tout temps dans la matière première) et les réunit ensuite avec harmonie. Dieu sépare ces éléments, il les réunit, mais il ne les fait pas.

Le plus important, c'est que Platon (428 ou 427-348 ou 347 avant notre ère) n'a pas posé l'existence de la cause errante et déraisonnable, lorsqu'il a voulu expliquer ce qui est antérieur à l'action divine du démiurge, en vertu de la nécessité.

Dieu ne produit que la matière seconde des corps. Il n'est pas l'auteur de la matière première.

Bien avant le philosophe grec, les anciens Egyptiens ont conçu, à l'origine du monde, une matière antérieure au monde, incréée mais « apte » à devenir la matière de la création : le milieu spatial de toute existence.

Il faut le souligner : l'Egypte pharaonique conçoit un univers avant le démiurge lui-même et toute sa progéniture universelle, toute son action créatrice. L'univers et le dieu créateur sont distincts, l'univers étant antérieur au démiurge, mais un univers fort différent de celui que nous pouvons connaître ou que nous connaissons actuellement. C'est là une pensée vraiment originale.

Cette pensée, hautement philosophique, de quelque chose qui n'est pas né et qui existe avant la naissance du monde, Aristote, toujours pénétrant, l'a aussi noté bien après les philosophes égyptiens : « Avant la naissance du monde existait toujours la constitution qui lui était antérieure (7). »

Avant la génération et la corruption, il y a l'inengendré, l'incréé : cela qui n'est pas né, engendré, et que les Egyptiens désignaient par le mot *Noun*, substrat sans forme ni figure, l'a-morphe.

Pour Cicéron (106-43 avant notre ère) par exemple, le monde et dieu se confondent. Le monde est un être animé, doué de conscience, d'intelligence et de raison. C'est un être raisonnable et sage. Le monde est dieu : « Le monde est dieu et l'ensemble du monde est embrassé par une nature divine (8). »

La pensée égyptienne, en posant un monde distinct de dieu avant tout avènement, toute genèse, toute naissance, toute génération, toute création, est beaucoup plus « matérialiste » que l'explication stoïcienne, ainsi reprise par l'écrivain latin.

Saint Augustin (354-430), le plus célèbre des Pères de l'Eglise latine qui exerça une influence capitale sur la théologie occidentale, ne pose pas évidemment de matière incréée avant le créateur. Pour ce philosophe et théologien, Dieu crée la matière en même temps que ses propres œuvres.

L'ensemble de la masse du monde (*universa mundi moles*) : le soleil, la lune, les étoiles, le ciel, la terre, les oiseaux, les animaux terrestres, les

eaux, les poissons, l'homme, bref tout ce qui existe est bien l'œuvre de Dieu. Mais le Dieu créateur n'a pas créé ses œuvres (*opera*) de rien (*ex nihilo*), ni d'une matière qui lui serait étrangère ou qui aurait été créée avant le Dieu créateur lui-même. La matière d'où est sorti le Tout cosmique est une *matière concréée*, c'est-à-dire une matière créée par Dieu simultanément avec les œuvres créées à partir de cette même matière créée par Dieu. Matière originelle et créatures issues d'elle par la force créatrice de Dieu sont en fait une seule et même chose : la matière originelle devient diverse en formant le Tout cosmique grâce à Dieu.

Ainsi s'exprime saint Augustin : « Elles (vos œuvres, *opera tua*) ont été créées par vous de rien, — non de vous, ni d'une matière qui vous serait étrangère ou qui aurait été créée avant vous, mais d'une matière *concréée*, c'est-à-dire créée par vous en même temps qu'elles (9). »

Tout au contraire, les anciens Egyptiens posaient un état de matière avant Dieu et toute sa création. Mieux, Dieu créateur et ingénieur est sorti lui-même de cette matière primordiale, *incrée*. Les anciens Egyptiens posent *l'in-créé* avant le dieu démiurge, saint Augustin le *con-créé*, cela qui est créé par Dieu en même temps que les créatures. La conception de l'incrée, du non-créé, est plus matérialiste que celle du con-créé.

Aux alentours de l'an 3000 avant notre ère, avec Ménès, d'un coup, naissent l'institution pharaonique qui unifie le pays du Sud au Nord, une organisation cohérente pour drainer et maîtriser les eaux du fleuve par une irrigation systématique, l'écriture qui sert à régler les rites, le calendrier, et à transmettre au loin les messages de Pharaon. D'un coup aussi, l'Égypte crée un ensemble architectural impressionnant — la Pyramide à degrés et son prodigieux complexe monumental —, passant ainsi de la brique crue et du bois à la pierre de taille.

Toujours à l'Ancien Empire, et d'un coup également, la philosophie première naît, vigoureuse comme la géométrie des pyramides, précise comme le rituel pharaonique. Dès le départ en effet, tout un système dynamique, d'une radicalité étonnante. Au commencement de ce qui est comme nous le percevons maintenant au terme d'une création démiurgique, il y avait l'incrée.

Avec cette pensée de l'incrée qui est une pensée proprement philosophique, l'Égyptien organise son explication du monde. C'est là une trouvaille extraordinaire dès les premiers moments de la pensée égyptienne : « A partir de cet incrée s'organisent les formes de la création (10). »

Ainsi, cette pensée égyptienne qui soutient l'architecture du temple, préside de façon décisive à la construction des pyramides, impose une rigueur presque abstraite dans l'accomplissement des rites essentiels, est, à n'en pas douter, une pensée de l'incrée consciente d'elle-même, faisant du système pharaonique un système dynamique, au sens fort et complet des termes.



Livre des Morts : début du chapitre 17.

TRADUCTION

Je suis Atoum (*ink Itm*) quand je suis seul à exister (*m w^c m wn*) étant seul dans le Noun (*w^c r.k m Nnw*), et je suis Râ quand il apparaît en gloire (*ink R^c m h^ci.f*), quand il commande et gouverne ce qu'il a créé (*m s³ h^k3 ir.n.f s³*).

Qui est-ce ? — C'est Râ (*n R^c*).

Je suis le grand dieu qui est venu à l'existence de lui-même (*ink ntr 3 hpr ds.f*), c'est l'eau (*mw nw*, « ce sont les eaux »), c'est Noun (*Nnw nw*), père des dieux (*it.f ntrw*).

Autre version (*ky dd*, « autre dire ») : c'est Râ (*R^c nw*).

Il composa les noms de ses membres (*km³ rnw h^cw.f*) ; alors vinrent à l'existence ces dieux qui sont dans sa suite (*hpr my nn ntrw imyw smswt*).

C'est Atoum qui est dans son disque (*Itm nw imy m itn.f*).

Autre version : c'est Râ quand il point dans l'horizon oriental du ciel (*ky dd R^c nw m wbn.f m 3ht i³bity nt nwt*).

Je connais hier (*iw.i rh.kwi sf*) et je connais demain (*rh.kwi dw³t*).

Hier c'est Osiris (*ir sf Wsir*) et demain c'est Râ (*ir dw³w R^c nw*).

Les ennemis du maître de l'univers ont été anéantis (*htm.tw hftyw nw nb-r-dr*).

Là il règne avec son fils Horus (*im.f hn^c nw s³.f Hr*).

COMMENTAIRE

Le *Livre des Morts* (11) est le plus ancien livre illustré du monde. Il s'agit de textes d'inégale longueur, écrits presque toujours sur papyrus

et portant le nom et les titres du défunt. Ces textes sont des prières qui accompagnaient le mort dans la tombe.

Bon nombre de textes remontent à la 1^{re} Période intermédiaire et au Moyen Empire, c'est-à-dire s'échelonnent de 2300 à 1700 environ avant notre ère : ce sont les *Textes des Sarcophages* et le *Livre des deux chemins*, réunis par le grand égyptologue hollandais Adriaan A. de Buck (12).

Le commencement de tous les débuts, c'est le Noun (*Nnw*). Autrement dit, les eaux absolues qui contiennent les germes, créatrices en puissance, l'océan antérieur à toute manifestation de la vie et du mouvement, le « monde préalable » qui renferme déjà en lui la « matière première » à l'état latent, le milieu « chaotique » des formes en attente, la forme informée et pré-temporelle du dieu créateur.

La genèse sera alors la mise en place du cosmos tel qu'il est, à partir de l'eau primordiale, antérieure au dieu-créeur émergé de cette même eau originelle. Le démiurge prendra conscience de lui-même dans ce « Chaos primordial » avant de venir de lui-même par lui-même à l'existence (*keper djes-ef*) et de se mettre au travail.

Ainsi, pour la pensée pharaonique, toutes les composantes du monde actuel, les dieux et les astres, le ciel et la terre, le monde des vivants et le séjour des morts, bref toutes les dimensions de l'existence eurent un début, une genèse, un commencement, exceptée l'eau absolue posée en tant que telle dans son absoluité même, c'est-à-dire les profondeurs abyssales humides, aqueuses, fécondantes, créatrices.

Que veut dire tout cela pour une société agraire, rurale ? On sait toute la place, combien centrale, de l'eau dans les cosmologies négro-africaines, par exemple chez les Dogon du Mali, les Bambara, les peuples Akan, les peuples locuteurs de langues bantu en Afrique centrale, orientale et australe. Laissons à des témoignages précis ces révélations :

I. « Eau » et « Nommo » chez les Dogon

« Ogotemméli employait différemment les termes « eau » et « Nommo ».

« Si ce n'est grâce au Nommo, disait-il, on ne pouvait pas même créer la terre, car la terre fut pétrie et c'est par l'eau (par le Nommo) qu'elle reçut la vie.

— Quelle vie est dans la terre ? demanda le Blanc.

— La force vitale de la terre est l'eau (13). »

II. Les « Eaux » centrales du ciel chez les Bambara

« Aux origines, les eaux, qui, venues des “sources centrales du ciel”, ruisselèrent sur la terre, étaient pures, claires, bénéfiques et aisées (...). Actuellement seule l'eau de pluie ruisselante a conservé son caractère, notamment celle de la première pluie qui tombe au début de l'hivernage. Considérée comme purificatrice par excellence, elle est dite *dane sandyi* “eau qui ensemece”, car elle apporte leur âme, *ni*, aux céréales ; la terre, stérile et “vide”, devient pleine et féconde, les plantes renaissent, les animaux et les insectes se reproduisent (14). »

Toujours chez les Bambara, avant d'être réalisé dans un corps, *Faro* est une « voix ». Il est le Verbe réorganisateur de l'Univers. Son lieu ? C'est l'eau. Et M^{me} Dieterlen de préciser : « Lorsqu'il fit descendre sur terre les eaux ruisselantes, il se manifesta longtemps seulement par sa voix. Il n'avait point de corps et comme il lui fallait une matière propice à son achèvement, il attendait son heure, dans les eaux de la mer (15). »

III. Tano, dieu d'eau des Akan du Ghana et de Côte-d'Ivoire

« Le grand dieu fluvial de la Gold Coast (Ghana) et de la Côte-d'Ivoire est *Tano* ou *Ta Kora*. Dans le Nord du Dahomey (Bénin), *Kora* se dit du Niger, et signifie “l'immense”.

« Comme d'autres dieux de la terre, *Tano* est réputé créateur. Ceci se voit dans un extrait d'inscriptions sur tambour :

« Le courant (du fleuve) a son origine dans le créateur.

« Il créa les choses

« Pur, pur Tano (16). »

IV. Trou d'eau tourbillonnante, lieu de la première création chez les Bantu-Venda

« Selon les Venda, et généralement chez les Bantu, le lieu de la première création est un grand trou d'eau tourbillonnante ou un lit de roseaux, situés à l'est (17). »

Cet orient et cette eau, ce lieu de la première création et cet achèvement de l'eau elle-même, ce grand dieu fluvial, ces eaux originelles, cette force vitale de la terre qu'est l'eau : toujours l'eau, les Grandes Eaux, énergie créatrice primordiale, finalement divinisées par toute l'Afrique noire depuis l'Antiquité pharaonique.

L'eau, fascinante, est liée à la fertilité des champs, à la fécondité des êtres et des choses. Ainsi, les mythes et pensées doivent être

nécessairement retrouvés dans leur contexte vécu. Ils ont chair et sang, étant incarnés.

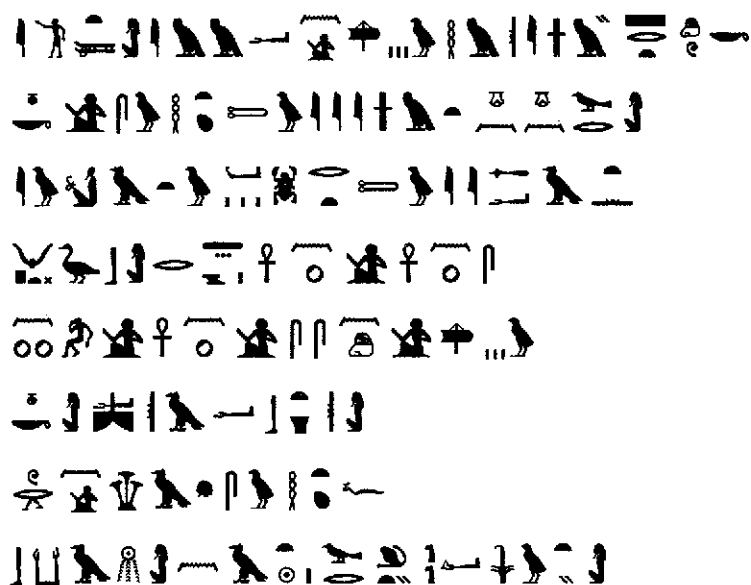
Saisie totale et originaire du monde, la pensée négro-africaine, depuis l'Égypte des Pharaons, en partant de l'existence d'une eau initiale, le *Noun*, le *Tano*, le *Nommo*, « père des dieux » ('*it ntrw*, dit le texte égyptien), s'explique par l'environnement : l'eau des *sources* et celle des *pluies*, l'eau des *mers* et des *lacs*, l'eau des grands *fleuves*, sont autant d'affleurements de l'eau cosmique, ainsi établie dans le réel, généreuse, pour « ensementer », donner leur force et leur âme à toute chose. L'eau est et fait être.

Le flux des fleuves *Nil*, *Niger*, *Sénégal*, *Congo*, *Zambèze* (son arc-en-ciel et ses chutes éternelles), tient du *Noun*, du dedans. Les sociétés agraires négro-africaines, depuis leur haute Antiquité, vivent ainsi à l'échelle cosmique, par la pensée des Grandes Eaux qui permet alors l'action, au cœur des saisons et des jours, inlassablement. Le *Noun* est dès lors toujours repris et recommencé par le flux vitalisant des Grandes Eaux. Nous sommes pour ainsi dire dans un monde de la Répétition, un monde de la Création continuée. Les rituels assurent, en tant que gestes essentiels, la contemporanéité de l'homme avec le cosmos, et un rite agricole n'a d'efficacité que s'il est technique et spirituel à la fois, simultanément.

Le *Noun* est une structure, un progrès. Il donne consistance ontologique au monde primitif des dieux créateurs. Autrement dit, le *Noun* historialise en termes humains les exigences principales de l'être dans le monde tout en « demeurant », dans le lointain et son mystère (l'intemporalité), un chiffre non numéroté, réellement transcendant, indéterminé, c'est-à-dire la Matière tout court, la Matière avant le mouvement. Avec le *Noun*, c'est la pensée de l'Absolu.

Il existe donc une cosmogonie négro-africaine dont les faits ici examinés soulignent précisément la profonde parenté historique à travers toutes les régions du continent africain, depuis l'Égypte pharaonique. Cette cosmogonie fait de l'eau primordiale un principe créateur, et peut-être la tradition négro-africaine pharaonique a-t-elle influencé tant soit peu Thalès dont la pensée plonge également les racines dans les mythes « homériques » et orientaux (18).

L'ŒUF INITIAL



Livre des Morts : chapitre 54.

TRADUCTION

O Atoum (*i Itm*), donne-moi la douce brise qui est dans ton nez !
 (*imi n.i t3w ndm imy šrt.k*) Je suis cet Œuf (*ink swht twy*) qui était dans

(le ventre) du Grand Jargonneur (*imyt Gn-gn Wr*) ; et je fais la garde (*iw [.i] s³wt*) de cette grande entité que Geb a séparée de la terre (*hp^rt twy ʿ3t wipt Gb r t*) : si je vis, elle vit (*ʿnh.i ʿnh.s*). Puissé-je redevenir jeune et vivre (*nhh.i ʿnh.i*), et respirer la brise (*ssn.i t³w*) !

Je suis celui qui a séparé ce qui était réuni (*ink wd^c i^cbt.i*) ; j'ai circulé autour de son Œuf (*phr.n.i h³ swht.f*). Je suis le matin du temps (*bk³.i n ʿ3t*) et grand de puissance (*wr ph^rty*), Seth (*St^h*).

COMMENTAIRE

L'Œuf initial, l'Œuf-Mère (le mot « œuf » est féminin en égyptien ancien  *swht*), d'origine hermopolitaine, contient le Souffle (*t³w*) de Vie , *ʿnh* (*ankh*), à l'aurore du monde. Cet Œuf cosmique d'essence mystérieuse est le matin du monde en train de naître, d'advenir.

On retrouve également cette pensée d'un œuf cosmique dans les grands rituels cosmogoniques de l'Afrique noire profonde. Voici quelques exemples.

Selon les Bambara (Mali, Afrique de l'Ouest), la terre a dans son ensemble la forme d'un œuf, et la disposition en rond des candidats à l'initiation rappelle la configuration, la géométrie de l'œuf initial (19).

Il est ici question d'intégrer l'homme au cosmos à travers rites et gestes initiatiques. Dès lors aucun symbole, aucune figure géométrique n'intervient gratuitement dans un tel contexte dont les schèmes mentaux ont été mis au point depuis des siècles, des millénaires.

Chez les Fali du Nord-Cameroun, l'habitation est la reproduction authentique, à l'échelle humaine, d'un vaste mythe d'origine, précisément le mythe de l'œuf primordial : « La seule pièce de la première demeure représente l'œuf primordial d'où est issue la terre des hommes, carrée, forme qui est figurée par la cour rectangulaire tandis que, par sa rotondité, l'édifice lui-même suggère l'équilibre du monde commençant mais déjà organisé (20). »

La référence au mythe originel de l'œuf cosmique est nette. La maison, chez les Fali, constitue bien une représentation totale de la vie de l'Univers, selon le symbolisme complexe de l'œuf initial. Une philosophie incarnée, vécue, tracée sur le sol : la case africaine lie ainsi l'homme à l'absolu. L'architecture se fait pensée et la pensée architecture.

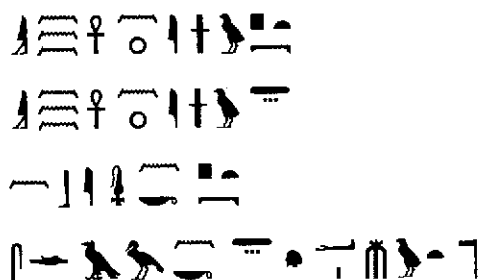
La séparation du ciel (*Nout*) et de la terre (*Geb*) par l'air (*Shou*) est encore liée au mythe de l'œuf primordial. Mais la voûte céleste entretient toujours des relations avec la terre et les activités des hommes, ses habitants.

Chez les Abouré de Côte-d'Ivoire, l'œuf de *Vlohue* (coq de pagode) était utilisé pour déterminer l'heure : « On raconte que l'œuf de cet oiseau, plein vers six et sept heures, se vide de sa substance au fur et à mesure que le soleil monte au firmament et devient complètement vide à midi. L'œuf devient léger. Il est alors l'heure d'interrompre le travail pour manger. Dans l'après-midi, l'œuf se remplit de nouveau avec le soleil déclinant pour être complètement rempli vers dix-huit heures. Il est alors l'heure de cesser le travail champêtre pour rejoindre la maison (21). »

Beau symbolisme, et l'œuf est toujours lié au cosmos, à son mouvement, notamment celui du soleil, qui est tout pour la vie sur terre. Pensée solaire dont les sociétés rurales portent encore avec elles des témoignages, repris de siècle en siècle au rythme même des cycles vitaux, naturels et sociaux.

L'œuf exprime ici l'idée de totalité, de perfection, d'intégrité, voire de pureté, de jeunesse et de vie. Il désigne de ce fait l'avenir, le monde qui va naître à partir de lui.

ÉLÉMENTS FONDAMENTAUX : EAU, FEU ET AIR



Textes des Pyramides, § 2063 a-b.

TRADUCTION

Elle vient l'eau vivante qui est au ciel (*jī mw 'nh' imyw pt*) ; elle vient l'eau vivante qui est sur terre (*ii mw 'nh' imyw t3*). Le ciel brûlait pour toi (*nbi n.k pt*) ; la terre tremblait pour toi, devant la naissance d'un dieu (*sd3 n.k t3 tp-^c mswt ntr*).

COMMENTAIRE

La spéculation, pour l'Europe occidentale, est née en Grèce, plus exactement dans le monde grec d'Asie, de la réflexion sur la nature.

Cette nature (le monde) était pensée comme unité : c'est le naturisme de la spéculation.

Nous sommes précisément à l'âge de la première philosophie ionienne, celle de Milet. Le principe ultime du monde n'est plus posé soit dans le Chaos, soit dans l'Océan ou dans la Nuit : l'école de Milet pose un Un (*archè*), qui pour Thalès est l'Eau, la chose à partir de quoi s'est formé le monde, pour Anaximène l'Air, pour Héraclite le Feu, pour Anaximandre l'Indéterminé infini (*apeiron*) — ni eau, ni air, rien d'autre de fini, mais matière tout de même et donc toujours nature (22).

Ces éléments fondamentaux de la première spéculation grecque avaient déjà été posés, des millénaires auparavant, par la pensée égyptienne :

- l'eau (*l'eau vivante* au ciel et sur terre) ;
- le feu (« le ciel brûlait » : voir le déterminatif du feu 𐀓 et nous avons 𐀓𐀓 *sdt*, « feu », « flamme ») ;
- l'air (« la terre tremblait » ; déterminatif du volatile, G33 de la liste des signes de Gardiner).

La chronologie, bien établie, est celle-ci :

- a) 2780-1260 av. J.-C. : *Textes des Pyramides* qui datent de l'Ancien Empire égyptien
- b) fin du vi^e siècle-début du v^e siècle av. J.-C. : *Thalès*
- c) v. 610-547 av. J.-C. : *Anaximandre*
- d) v^e siècle av. J.-C. : *Anaximène*
- e) v. 540-v. 480 av. J.-C. : *Héraclite*

L'antériorité égyptienne est évidente. Il est également acquis — comme fait d'histoire — que Thalès a puisé dans les sources égyptiennes (23).

La terre (*t3* ; copte *to*) évoque la substance concrète ou la « matière » comme l'eau, le ciel, le feu, l'air tandis que le dieu (*ntr* ; copte *nouté*, *nouti*) évoque l'« esprit ». Cette opposition entre « matière » et « esprit » n'existe pas dans l'Egypte ancienne où la nature forme un tout, matière et conscience mêlées. L'eau est une chose, l'eau vivante, germinatrice, l'eau mâle (*mw* est masculin en égyptien) ; c'est une force, une puissance, une divinité. Esprit et Matière sont tous deux des façons d'être de la Réalité. L'« objet » (« l'objectif ») n'est pas séparable, pour la pensée égyptienne, du « sujet » (« le subjectif »). Le savoir de *ce qui est*, posé là devant, est affirmé par l'esprit humain lui-même. La vie est dans la matière. L'organisation est la tendance générale de l'univers, qui comprend justement la totalité de ce qui est, « esprit » et « matière ».

C'est le réductionnisme cartésien qui a opposé la matière à l'esprit de façon irréconciliable, irréductible : « L'opposition *matière-esprit* est beaucoup plus récente. Elle n'est venue qu'avec la notion de matière purement mécanique et géométrique qui date peut-être de Galilée, en tout cas de Descartes. (...) Cette notion de matière épurée de tout

élément spirituel s'est principalement développée en France et en Grande-Bretagne (24). »

Aujourd'hui, le Réel peut être approché dans un cadre autre que celui de la Physique classique, qui ignore le continuum espace-temps, et traite les phénomènes « mécaniquement ». Aujourd'hui, la dualité sujet/objet n'est plus tellement de mise, — l'objet devenant inséparable du sujet, et l'Univers n'est *que* représentation, c'est-à-dire un Réel d'essence spirituelle : c'est notre esprit qui raisonne pour regarder le monde.

L'Occident cartésien revient à ces approches globalisantes et totalisantes, préconisées par l'Égypte et la pensée orientale depuis des millénaires (25).

Souvent, du fait de son caractère vivant, la philosophie égyptienne est assimilée à la religion. Les dieux sont évoqués, loués, et ce sont eux qui parlent : « Ainsi parla le Seigneur de l'Univers », « Ainsi parla Ptah », « Je suis Atoum », etc.

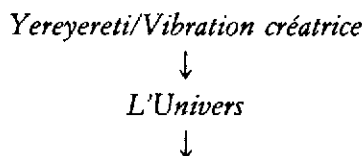
Mais la philosophie de Platon par exemple, précisément le *Timée*, est-ce de la « religion » lorsque avant de discourir sur l'Univers, la naissance du monde et la nature des hommes, Timée invoque les dieux et les déesses, en une introduction nécessaire ?

Voici effectivement le texte de cette invocation aux divinités : « C'est une nécessité d'appeler à l'aide les Dieux et les Déesses, et les prier de nous faire parler en toutes choses selon leur gré à eux avant tout, et, secondement, à notre propre satisfaction (26). »

Pour revenir aux éléments fondamentaux, ceux-ci apparaissent dans un système de pensée à propos justement de la création, chez les Bambara au Mali.

L'ethnologue Germaine Dieterlen commente ainsi la création de l'Univers d'après les explications de ses informateurs bambara : « Au sein du *yereyreti* (vibration créatrice) était l'esprit, *miri*, dans l'esprit le faire, *wali*, dans le faire la venue des choses, *nati*, dans cette dernière, le départ des choses, *tali*. Ces quatre termes définissent également les quatre éléments fondamentaux de la création, respectivement air, terre, feu et eau, air et feu étant mâles, terre et eau femelles (27). »

D'où le tableau des correspondances ci-après :



<i>miri</i> , esprit	air	principe mâle
<i>wali</i> , le faire	terre	principe mâle
<i>nati</i> , la venue des choses	feu	principe femelle
<i>tali</i> , le départ des choses	eau	principe femelle

(1) J.Ph. Lauer, *Le Mystère des Pyramides*, Paris, Presses de la Cité, 1974, avec figures et planches, bibliographie, 378 p.

(2) Georges Gusdorf, *Mythe et Métaphysique. Introduction à la Philosophie*, Paris, Flammarion, 1953, p. 11.

(3) Michael A. Hoffman, *Egypt before the Pharaohs. The Prehistoric Foundations of Egyptian Civilization*, New York, Alfred A. Knopf, 1984, tableaux, 84 planches, XXI-391 pages, bibliographie (pp. 357-376).

(4) *Les Stoïciens*, Paris, Gallimard, textes traduits par Emile Bréhier, 1962, p. 59. Collection : « Bibliothèque de la Pléiade ».

(5) Cf. par exemple Pierre Mabilhe, *Le Miroir du Merveilleux*, Paris, Les Editions de Minuit, 1962, pp. 73-109 : « La création » ; 1^{re} édit., Le Sagittaire, 1940.

(6) Th. Henri Martin, *Etudes sur le Timée de Platon*, Paris, J. Vrin, 1981, reprise de l'édition de 1841.

(7) Aristote, *Du Ciel*, I, 10, 280 a : Πρὶν γὰρ γενέσθαι αἰὲρ ὑπῆρχεν ἢ πρὸ αὐτοῦ σύστασις.

(8) Cicéron, *De la Nature des Dieux*, XI, 20.

(9) Saint Augustin, *Confessions*, Liv. XIII, 48 : « De nihilo enim a te, non de te facta sunt, non de aliqua non tua vel quae antea fuerit, sed de concreata, id est simul a te creata materia. »

(10) Jean Leclant, *Le monde égyptien. Les Pharaons. Volume I. — Le Temps des Pyramides. De la Préhistoire aux Hyksos (1560 av. J.-C.)*, Paris, Gallimard, 1978, p. 17.

(11) Paul Barguet, *Le Livre des Morts des Anciens Egyptiens*, introduction, traduction, commentaire, Paris, Les Editions du Cerf, 1967, 307 pp. Collection : « Littératures anciennes du Proche-Orient », n° 1.

E.A. Wallis Budge, *The Book of the Dead. The Papyrus of Ani*, New York, Dover Publications, 1967 ; 1^{re} édit., British Museum, Londres, 1895. Introduction, texte égyptien, translittération, traduction, bibliographie.

(12) Adriaan A. de Buck, *The Egyptian Coffin Texts*, Chicago, 1935-1961, 7 volumes.

(13) Marcel Griaule, *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemmêli*, Paris, Les Editions du Chêne, 1948, p. 25.

(14) Germaine Dieterlen, *Essai sur la religion bambara*, préface de Marcel Griaule, Paris, PUF, 1951, pp. 44-45.

(15) Germaine Dieterlen, *op. cit.*, p. 41.

(16) Geoffrey Parrinder, *La religion en Afrique occidentale illustrée par les croyances et pratiques des Yorouba, des Ewe, des Akan et peuples apparentés*, Paris, Payot, 1950, p. 68.

(17) Jacqueline Roumeguère-Eberhardt, *Pensée et Société africaines. Essais sur une dialectique de complémentarité antagoniste chez les Bantu du Sud-Est*, Paris, La Haye, Mouton et Cie, 1963, p. 57.

(18) Jean Rudhardt, *Le Thème de l'eau primordiale dans la mythologie grecque*, Berne, Editions Francke, 1971, pp. 110-116 : « Thalès et la tradition mythique. » Collect. Travaux publiés sous les Auspices de la Société suisse des Sciences humaines, n° 12.

(19) Dominique Zahan, *Sociétés d'initiation bambara. Le N'Domo et le Koré*, Paris, La Haye, Mouton et Cie, 1960, 10 fig., XXIV pl., carte, 438 p.

(20) Jean-Paul Lebeuf, *L'Habitation des Fali*, Paris, Hachette, 1961, p. 584.

(21) Georges Niangouran Bouah, *La Division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte-d'Ivoire*, Paris, Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, 1964, p. 36.

(22) Aristote, résumant les anciennes théories, précise qu'il s'agit d'un corps plus subtil que l'eau et plus dense que l'air (*oi d'udatos men leptoteron, aeros de puknoteron*), et qui enveloppe les cieux entiers à cause de son infinité (*o periechein pantas tous ouranous apeiron on*) *o περιχειν παντας τους ουρανους απειρον ον*. Aristote, *Du Ciel*, III, 4, 303 a, 12-13. Une pensée négro-africaine archaïque a noté : « L'Eau et le Feu sont les aînés des choses », *Une Bible Noire*, Bruxelles, 1973, p. 36.

(23) — Th. Hopfner, *Orient und griechische Philosophie*, Leipzig, 1925.

— E. Amélineau, *La cosmologie de Thalès et les doctrines de l'Egypte*, in « Revue de l'Histoire des Religions », 1910, vol. 62.

— Gérard Legrand, « *La pensée des Présocratiques* », Paris, Bordas, 1970. Vigoureuse étude sur l'ensemble des présocratiques.

(24) Marcel Mauss, *Conceptions qui ont précédé la notion de matière*, dans l'ouvrage collectif : *Qu'est-ce que la matière ? Histoire du concept et conception actuelle*, Paris, PUF, 1945, p. 18. Onzième Semaine Internationale de Synthèse.

(25) Voir par exemple : — Jean E. Charon, *L'esprit et la relativité complexe. Introduction à la psychophysique*, Paris, Albin Michel, 1983, 239 p.

— Bernard d'Espagnat, *A la recherche du réel. Le regard d'un physicien*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Gauthier-Villars, 1981, p. 168 : « L'association de l'observation de la nature et d'une activité consciente de l'esprit a des chances de fournir des résultats qui, mystérieusement et de manière bien imparfaite, nous ouvrent des perspectives vers l'être. »

(26) Platon, *Timée*, 27 c : ἀνάγκη θεός τε καὶ θεάς ἐπικαλουμένους εὐχεσθαι πάντα κατὰ νοῦν ἐκείνοις μὲν μάλιστα, ἐπομένως δὲ ἡμῖν εἰπεῖν.

Lucrèce (v. 98-55 avant notre ère) sollicite, lui pourtant, l'aide de la déesse Venus (*dea Venus*) pour écrire son poème sur la nature : « Te sociam studeo scribendis versibus esse/Quos ego de rerum natura pangere conor. » (*De rerum natura*, Liv. I, 24-25). Traduction : « C'est ton aide que je sollicite dans le poème/Que je m'efforce de composer sur la nature. » — Cette invocation de Lucrèce n'a jamais empêché de considérer le poète latin, proche d'Epicure, comme un auteur matérialiste au sens propre du terme car la matière, pour Lucrèce, est la semence des choses : tout doit son origine aux corps premiers (*corpora prima*), matériels, qui sont précisément des corps générateurs (*genitalia corpora*), les semences des choses (*semina rerum*).

(27) Germaine Dieterlen, *Essai sur la religion bambara*, Paris, PUF, 1951, préface de Marcel Griaule, p. 10. Le *miri* est aussi « l'œuf du monde dans lequel était enfermée la nature ». (p. 10).

II

ONTOLOGIE ET COSMOGENÈSE

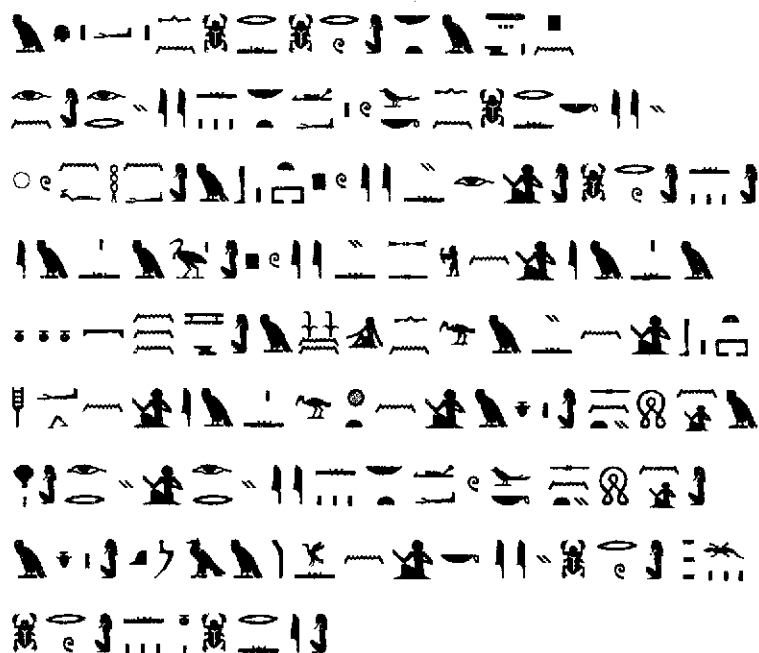
πασῶν μὲν οὖν κοινὸν τῶν ἀρχῶν τὸ
πρῶτον εἶναι ὅθεν ἢ ἔστων ἢ γίγνεται ἢ
γινώσκεται.

Aristote, *Métaphysique*, 1, 1013a, 17 sq.

Traduction : « Ce qu'il y a de commun entre
tous les fondements, c'est d'être le premier à
partir duquel il y a soit de l'être, soit du
devenir, soit de la connaissance. »

COMMENT L'EXISTANT VINT À L'EXISTENCE

一 二 三 四 五 六 七 八 九 十 十一 十二 十三 十四 十五 十六 十七 十八 十九 二十 二十一 二十二 二十三 二十四 二十五 二十六 二十七 二十八 二十九 三十 三十一 三十二 三十三 三十四 三十五 三十六 三十七 三十八 三十九 四十 四十一 四十二 四十三 四十四 四十五 四十六 四十七 四十八 四十九 五十 五十一 五十二 五十三 五十四 五十五 五十六 五十七 五十八 五十九 六十 六十一 六十二 六十三 六十四 六十五 六十六 六十七 六十八 六十九 七十 七十一 七十二 七十三 七十四 七十五 七十六 七十七 七十八 七十九 八十 八十一 八十二 八十三 八十四 八十五 八十六 八十七 八十八 八十九 九十 九十一 九十二 九十三 九十四 九十五 九十六 九十七 九十八 九十九 一百



Papyrus Bremner Rhind, pp. 69-70.

TRADUCTION

Livre de connaître (*md3t nt rh*) les modes d'existence (*hprw*) de Râ (*nw R^c*) et d'abattre (ainsi) le serpent Apopi (*shr 3pp*).

Ainsi parla le Seigneur de l'Univers (*dd mdw Nb-r-dr dd.f*) :

Quand je me suis manifesté à l'existence, l'existence exista (*hpr.i hpr hprw*). Je vins à l'existence sous la forme de l'Existant, qui est venu à l'existence, en la Première Foix (*hprw.kwi m hprw n(w) hpri hpr ms sp tpy*). Venu à l'existence sous le mode d'existence de l'Existant, j'existai donc (*hpr.kwi m hprw n hpri hpr.i*). Et ainsi l'existence vint à l'existence (*hpr hprw*), car j'étais antérieur aux Dieux Antérieurs que je fis (*pw n p3.n.i iw ntr p3wtyw irw.n.i*), car j'avais l'antériorité sur ces Dieux Antérieurs (*p3.n.i. m ntrw p3wtyw*), car mon nom fut antérieur au leur (*p3 rn.i*), car je fis l'ère antérieure ainsi que les Dieux Antérieurs (*isw iri.i sp p3wt ntrw p3wtyw*). Je fis tout ce que je désirais en ce monde (*irry.i mrwty nbt m t3 pn*) et je me dilatai en lui (*wsh.n.i im.f*). Je nouai ma propre main (*ts.n.i dri.i*), tout seul (*wⁱ.i.kwi*), avant qu'ils ne fussent

nés (*nn msi.sn*), avant que je n'eusse craché Shou et expectoré Tefnout (*nn iss.n.i m Sw nn df.n.i m Tfnwt*). Je me servis de ma bouche (*ini.n.i r.i ds.i*) et Magie fut mon nom (*rn.i pw Hk3w*). C'est moi qui suis venu à l'existence en (mon) mode d'existence (*ink hpr.n.i m hprw*), quand je vins à l'existence sous le mode d'existence de l'Existant (*hpr.kwi m hprw nw Hpri*). Je vins (donc) à l'existence dans l'ère antérieure (*hpr.n.i m p3wt t3*) et une foule de modes d'existences vinrent à l'existence dès (ce) début (*hpr °33 hprw m tp°*), (car auparavant) aucun mode d'existence n'était venu à l'existence en ce monde (*nn hpr hprw nbt m t3 pn*). Je fis tout ce que je fis (*iri.n.i irryy nbt*), étant seul (*w°i.kwi*), avant que personne d'autre (que moi) ne se fut manifesté à l'existence (*nn hpr ky*), pour agir en ma compagnie en ces lieux (*iriw.n.f. hn°i m bw pwy*). J'y fis les modes d'existence à partir de cette force (qui est en moi) (*iri.i hprw im m b3 pwy*). J'y créai dans le Noun (*ts.n.i im m Nnw*), étant (encore) somnolent (*m nni*) et n'ayant encore trouvé aucun lieu où me dresser (*nn gmi.n.i bw °hc.n.i im*). (Puis) mon cœur se montra efficace (*3ht n.i ib.i*), le plan de la création se présenta devant moi (*sntt n.i m hr.i*), et je fis tout ce que je voulais faire, étant seul (*iri.n.i irry nbt w°i.kwi*). Je conçus des projets en mon cœur (*sntt n.i m ib.i*), et je créai un autre mode d'existence (*km3.n.i ky hprw*), et les modes d'existence dérivés de l'Existant furent multitude (*°33 hprw nw Hpri*).

COMMENTAIRE

Le manuscrit date du IV^e siècle avant J.-C., mais le texte a dû être composé plusieurs siècles auparavant.

Ce texte est éminemment philosophique, avec les grandes vertus et recettes de l'entendement qui ne sont rien d'autre que la logique et la dialectique, moyens par excellence de la Raison.

L'auteur de ce texte s'est plié à la dure « rigueur du concept », ainsi qu'une lecture attentive le révèle :

𐎎𐎍

hpr, kheper, verbe intransitif qui veut dire : « venir à l'existence », « changer », « transformer », « être effectif », « exister », « être ».

𐎎𐎍𐎎

hpr-ds.f, kheper-djes.ef, « celui qui vint à l'existence de lui-même » : c'est l'épithète du dieu-soleil, Râ ;

𐎎𐎍𐎎

hprw, kheperou, « forme », « configuration », « modes d'être », « modes d'existence », « exis-

𐀀 𐀁 𐀂 𐀃

𐀄 𐀅

𐀆 𐀇

𐀈 𐀉

𐀊 𐀋 𐀌

𐀍 𐀎 𐀏

𐀐 𐀑 𐀒

𐀓 𐀔 𐀕 𐀖

tence » (*hpr hprw, kheper kheperou*, « l'existence vint à être effective », « l'existence exista ») ;

Hpri, Khepri ou *Kheperi*, l'Existant : le jeune dieu-solaire en forme de Scarabée sacré ;

Nb-r-dr, Neb-er-djer, « Seigneur de l'Entier », « Maître de la Totalité », « Seigneur ou Maître de l'Univers » ;

t3, ta, copte *tō*, « terre », « pays », « monde » ;
m t3 pn, em ta pen, « en ce monde » ;
 littéralement : « dans monde ce », c'est-à-dire le démonstratif après la chose démontrée. Séman-
 tique tout à fait négro-africaine, bantou :
 ancien égyptien : *m t3 pn* ; bantou-mbochi : *mo tse pha* (*t3, tō, tse, se, si*, même mot) ; français : dans *ce monde* ; anglais : in *this world* ; l'égyptien et le mbochi sont identiques : *m/mo, tō/tse, pn/pha*.

wⁱi, wouâyi, « seul », « unique ». Il ne s'agit pas de « solitude », d'« isolement solitaire », mais du caractère unique de l'Etre-Un, de l'unicité absolue de l'Un-Démiurge. Dans beaucoup de langues bantou, *wo, wo-si*, signifie : « un », « seul », « unique » ; variantes dialectales : *poo, mo, mō, i-mo-si, chi-mō, fi-mō, fō, mbo, o-mō* : *p>f* ; *p>b>w* ; *p>b>w* ;

p3(w), pa(ou), « avoir fait dans le passé », est à rapprocher de 𐀀𐀏 *p3t (pat)*, « antiquité ». Et nous avons : *p3.n.i, pa.en.i*, « j'étais antérieur », « j'avais l'antériorité » ; *p3 rn. i, pa ren.i*, « mon nom fut antérieur » (*rn*, « nom » ; copte : *ran, rēn, lēn* ; bantou : *rina, lima, dina, ina, zina*, « nom ») ;

ntrw p3wtyw (noutē, nouti, « dieu », en copte), « les dieux antérieurs », c'est-à-dire les dieux les plus anciens qui existent dès l'origine ;

p3wt tpt, « le commencement des temps » ;
 𐀀𐀏 *p3wt*, « les temps primordiaux » ;

𐀀𐀏𐀐𐀑 *p3wty, paouty*, « le Dieu Antérieur » ;

m sp tpy, em sep tepy, « en la Première fois », « dans l'Occasion qui vient en tête », « la toute Première Foie » ; *sp tpy, sep tepy*, « la Première Occasion », « la Création » ;



sntt, senett, « plan », « fondation », « projet » ;



kem3, kema, « créer », « produire ».

Dès qu'il existe, l'Existant amène à l'existence l'existence : cela de façon immédiate, une sorte d'épiphanie soudaine de l'être dans sa manifestation même. Pour l'Existant, être c'est exister effectivement. C'est par sa propre force (*ba*), sa propre énergie, son propre mouvement que l'Existant vient à l'existence. L'Existant s'auto-engendre lui-même de lui-même.

Il est l'Absolu, celui-là qui existe de lui-même, dès l'origine, « étant seul » à être, à exister avant les dieux du commencement eux-mêmes, avant la création, avant les choses désirées et voulues par l'Un lui-même. Il est seul et un à pouvoir exister « dans l'ère antérieure » (*m p3wt t3*) aux dieux antérieurs (*ntrw p3wtwy*).

De l'unicité sortira la multitude. Dialectique de l'Un et du Multiple : « Les modes d'existence dérivées de l'Existant furent multitude » (*asha kheperou nou Khepri*). L'Existant fait être les autres modes d'existence par amour (*merouty* : *irry.i mrwt nbt m t3 pn*) et de par sa propre volonté (*iri*, « faire », « vouloir », « agir » ; *iri.n.i irry nbt*), étant seul (*wfi.kwi*), de par sa propre puissance. L'être est absolu ; il est aussi amour et volonté.

L'être est également, et surtout, raison : il conçoit des projets en son cœur (*ib*), c'est-à-dire en toute conscience et en toute lucidité. Et quand la raison a tout conçu, le plan de la création se présente alors devant l'Un-créateur, devant sa face (*m hr.i*, « devant ma face »), en toute visibilité, sans confusion. La création est une idée claire, nette, distincte, consistante chez le créateur, lui qui est absolu, amour, volonté et raison, force agissante, efficacité par excellence, maître de la totalité.

Les anciens Egyptiens appellent la création : « la première Occasion » (*sp tpy*). C'est un événement qui vient en tête de tous les autres. Un événement premier, mais aussi radical, unique en son genre, dû à l'amour et à la volonté de l'Existant lui-même, qui préexiste à tout, absolument, une sorte d'Aîné des Aînés. Par la création, l'existence de l'Existant devient multiple, foisonnante, diversifiée. La création est un événement général qui produit tout ce qui est. Mais la création ne crée par le démiurge, qui est antérieur à son action, c'est-à-dire antérieur à la création, antérieur aux projets et plans issus de son cœur, de sa bonté, de sa raison.

Œuvre inaugurale, la création est aussi comme une preuve, une démonstration de l'existence de l'Existant : « j'existe, donc l'existence existe ». Se manifester à l'existence, pour l'Existant, c'est faire (*iri*) être d'autres modes d'existence, c'est créer, produire (*kem3*). L'homme donne alors des moyens sensibles au démiurge, qui se sert de sa bouche (*rđ*), de ses mains (*drt*) de son cœur (*ib*) : ce qui est conçu dans le cœur (siège de l'intelligence, de la raison, de la perception intellectuelle, chez les anciens Egyptiens) est dit par la bouche. Ainsi, au commencement

était la Raison, ensuite seulement le Verbe. Avant de faire être concrètement en prononçant le nom (*rn, ran, l'en*) même de ce qui est appelé à être, le démiurge conçoit d'abord cela qui va être par la puissance du verbe, l'efficiencia de la parole créatrice.

Ce texte, important, d'une haute portée philosophique, est d'une subtilité dialectique réelle et fait penser instinctivement, de nos jours, à l'écriture philosophique heideggerienne. Cependant, chez Heidegger, le fond abyssal (*abgründiger Grund*) où réside la vérité est représenté par le *Néant*, l'Indifférenciation absolue. C'est l'*angoisse*, chez le philosophe allemand, qui dévoile le Néant, et l'essence de l'*Etre même* comporte dès l'origine le Néant : « Dans la nuit claire du Néant de l'angoisse se montre enfin la manifestation *originelle* de l'existant comme *tel* (1). »

La question du Néant est une question métaphysique : la manifestation du Néant est l'étonnement, et le philosophe de questionner « pourquoi » pour s'affranchir des « idoles ».

Chez les Egyptiens de l'Antiquité, le *Noun* est imaginé comme *existant*, avant que l'univers ordonné, organisé ne vienne à l'*existence* après que Râ (la Conscience) se soit manifesté de lui-même dans le *Noun* comme « Le Devenant ».

Ni *Néant* ni *Chaos*, le *Noun* est l'être primordial à partir duquel tout va exister : le dieu-créditeur, le ciel et la terre, les êtres vivants, bref le monde global, visible et invisible. Le *Noun* pharaonique, c'est la cause, la raison, le fondement. On pense, pour une simple comparaison, au mot *archè*, « *fondement, principe* », chez Aristote, qui écrit effectivement : *πασῶν μὲν οὖν κοινὸν τῶν ἁρχῶν τὸ πρῶτον εἶναι ὅθεν ἡ ἑστῶν ἢ γίγνεται ἢ γινώσκειται* (2).

Traduction : « Ce qu'il y a de commun entre tous les fondements, c'est d'être le premier à partir duquel il y a soit de l'être, soit du devenir, soit de la connaissance. »

L'*ἀρχή*, c'est donc τὸ πρῶτον ὅθεν, « le premier à partir duquel... » : c'est comme le *Noun* égyptien, le fondement et la raison de tout le devenir ultérieur. C'est à la fois la cause matérielle, la cause formelle, la cause efficiente et la cause finale de tout, des dieux et de leurs créatures. Le *Noun* n'est pas le Réceptacle et son contenu comme dans le *Timée* (52d-53c) : c'est l'Indifférenciation absolue, n'ayant aucune forme descriptible, connaissable, mais le *Noun* fait être Râ, et l'existence existe à partir de cette existence-manifestée de Râ. De Râ, on peut dire que c'est le dieu-créditeur. Du *Noun* d'où émerge et se manifeste Râ, on n'en sait trop rien : c'est le principe radical de tous les principes, le fondement de tous les fondements mais lui-même infondé, une sorte de ténèbre somnolente (il faut tout de même imaginer le *Noun*), d'où Râ (le Soleil divinisé) émerge pour agir, faire être toutes les formes de l'existence.

Ainsi, au IV^e siècle avant notre ère, les Egyptiens pharaoniques

avaient pensé, avec bonheur et finesse, la question primordiale de toute philosophie : « Quoi est ? », « Pourquoi l'être (le *Noun*) plutôt que rien ? », « Que penser au sujet de l'être absolu ? » Ces demandes sont au cœur même de la réflexion philosophique.

La *philosophie*, au sens propre, a donc été pratiquée dans l'Égypte ancienne. Des textes comme celui qui vient d'être lu le démontrent suffisamment. C'est l'erreur des exégètes d'avoir interprété tous les textes importants égyptiens comme des documents religieux, laissés par leurs auteurs pour comprendre leur religion. De l'Égypte antique, on ne parlera que de « religion » jamais de « philosophie » : le tort est imputable aux seuls lecteurs des textes égyptiens. Les égyptologues africains doivent réagir contre cette tendance généralisée qui peut tenir d'un préjugé invoué cependant dangereux. Les anciens Égyptiens ont pensé l'être, la vie, la mort, etc. Ne réduisons plus leurs écrits importants à la seule dimension « sacrée », « religieuse ». Ayons assez d'esprit critique pour les comprendre autrement, désormais.

Une telle pensée hautement abstraite n'est pas spécifique à la vallée du Nil : elle se retrouve également en Afrique noire profonde.

Cette pensée est prodigieuse. Elle ne s'est perpétuée en Afrique noire que dans les sociétés secrètes — véritables cercles philosophiques — pour des hommes grandement initiés.

L'Existant, dit le texte pharaonique, vient à l'existence de lui-même, tout d'un coup, et de ce fait existe en tant que tel. L'Existant est le Premier à exister, l'Aîné qui est antérieur aux Dieux Antérieurs et fait tout ce qu'il veut faire, étant seul. Dès lors, toutes les modes d'existence, multiformes, dérivent de l'Existant.

Ce prodige-là, le voici mot pour mot dans un texte initiatique (philosophique) recueilli chez les Luba du Zaïre :

« Au commencement, de Toutes les Choses (de l'Univers), l'Esprit Aîné, Maweja Nangila, le premier, l'aîné et le grand seigneur de tous les Esprits qui apparurent par la suite, se manifesta, seul, et de par soi-même.

« Puis, et d'abord, il créa les Esprits.

« Il les créa, non pas à la façon dont il créa les autres choses, mais par une métamorphose de sa propre personne, en la divisant magiquement, et sans qu'il ne perde rien (3). »

Maweja Nangila est le premier à exister, de lui-même. Tout seul, de sa propre force, il crée tous les autres dieux (esprits) qui vont exister à sa suite. Cette création des esprits « secondaires » est une métamorphose de Maweja Nangila lui-même, tout comme l'Existant qui a craché Shou et expectoré Tefnout et se servit de sa bouche et Magie (« *hekaou* ») fut son nom.

Dans la vallée du Nil et chez les Luba du Zaïre, la manifestation de l'Existant à l'existence (de par soi-même) et la création, à sa suite, des autres esprits ou dieux, procède d'un même schéma intellectuel,

philosophique, métaphysique, voire initiatique. Une telle parenté est une parenté radicale, profonde, invincible à travers le temps et l'espace. Les choses graves d'un peuple — le peuple noir africain — se perpétuent nécessairement, d'une manière ou d'une autre, au sein des fragments sociaux éduqués pour cela.

Ajoutons à tout ce commentaire cette observation qui nous paraît capitale. Du point de vue du symbolisme, le scarabée sacré égyptien, si caractéristique, intervient dans la création de l'être et des étants : *kheper*, « être, exister » ; *kheper-djes-ef*, « celui qui vient à l'existence de lui-même » ; *kheperou*, « modes d'être de l'être » ; *kheperi*, l'être, l'existant ».

Or ce scarabée sacré égyptien se rencontre ailleurs sur le continent africain, avec la même valeur symbolique, dans un contexte culturel et métaphysique identique.

Ce témoignage pertinent de deux ethnologues connus pour leur patience intellectuelle : « Une boîte très bien sculptée porte un renflement ayant la forme d'un scarabée, l'insecte qui fut créé le premier et qui engendra les autres (...). Il se peut qu'il y ait un rapport entre l'importance que donnaient les anciens Egyptiens au scarabée et celle que lui attribuent ces peuples (...) de l'Afrique. Il existe déjà beaucoup de rapprochements à faire dans ce sens au point de vue des pratiques et des croyances religieuses (4). »

Il s'agit du scarabée, des pratiques et croyances des Kuba (Bushongo) du centre du Zaïre, fort célèbres à travers le monde pour la finesse et la grandeur de leur civilisation ancestrale : organisation poussée d'un puissant royaume, sculptures de très haute qualité (bois, ivoire), tissus velours teints et dessinés avec un goût rare.

De la même manière, le lézard (*asha*, en égyptien), le cobra (*djet*), le faucon (*bik* ; Horus), le taureau (*ka*), le léopard (*aby*) dont la peau fut un costume sacerdotal, l'hippopotame (*khab*), le crocodile (*meseh*), la vipère cornue (*ef*), le vautour (*a*), l'ibis (*akh*, « esprit » : symbole de Thot), la chouette (*em*), l'abeille (*bit* ; signe héraldique de la Basse-Egypte), le jabiru (*Ephippiorhynchus senegalensis*) dont le nom égyptien est *b3*, *ba* (*ba*, « âme », partie essentielle de l'être humain en sa substance profonde, divine ; *baou*, « esprits » « puissance »), et tant d'autres êtres de la faune africaine, reçoivent aussi un traitement symbolique, métaphysique, religieux, transcendant, cosmogonique, dans les autres civilisations négro-africaines du reste du continent en dehors de la vallée du Nil égypto-nubienne.

Une même macrostructure culturelle et psychologique est pour ainsi dire le soubassement historique de toutes les civilisations du monde noir africain.

Voici une cosmogonie négro-africaine qui met en jeu les mêmes éléments : « Au commencement il n'y avait que des ténèbres et il n'existait rien, sur terre, que de l'eau. Dans ce chaos, Bumba, le Chembe, régnait seul. (...). Il vomit d'abord le soleil, puis la lune et

ensuite les étoiles ; c'est ainsi que naquit la lumière. (...). Et Bumba recommença à vomir et cette fois-ci il donna naissance dans l'ordre suivant : au léopard, Koy Bumba ; à l'aigle créte, Pongo Bumba ; au crocodile, Ganda Bumba ; à un petit poisson, Yo Bumba ; à la tortue, Kono Bumba ; au héron blanc, Nyanyi Bumba ; à un scarabée, et à la chèvre, Budi Bumba. Il vomit ensuite des hommes. (...). Les animaux qu'il avait créés de cette façon entreprirent le travail de peupler le monde. (...). Un autre fils, Chonganda, vomit une plante de laquelle sortirent tous les végétaux... (5).

Rien d'établi, d'édifié, au commencement des commencements. Que de l'eau (le *Noun*). Le démiurge (*Râ, Atoum, Chembe*), règne seul, unique, dans cet incréé primordial. En venant de lui-même par lui-même à l'existence, le démiurge se met à créer toutes les créatures, qui vont entrer ainsi dans le cycle évolutif global en créant à leur tour, à travers le temps et l'espace, d'autres formes de créatures issues d'elles. C'est la création continuée, jusqu'à la fin des temps. Donc, un univers en perpétuel changement, en incessante mutation. Un univers toujours actif, toujours créateur. Mais tous les éléments, tous les êtres, toutes les choses, dérivent nécessairement de formes antérieures uniques. Création continuée dans la continuité. L'univers est une immense geste créatrice.

LA NAISSANCE DU MONDE SELON LES PHILOSOPHES DE MEMPHIS (L'INSCRIPTION DE SHABAKA)

[7777]

15-00000















































— 777 —

[illegible]

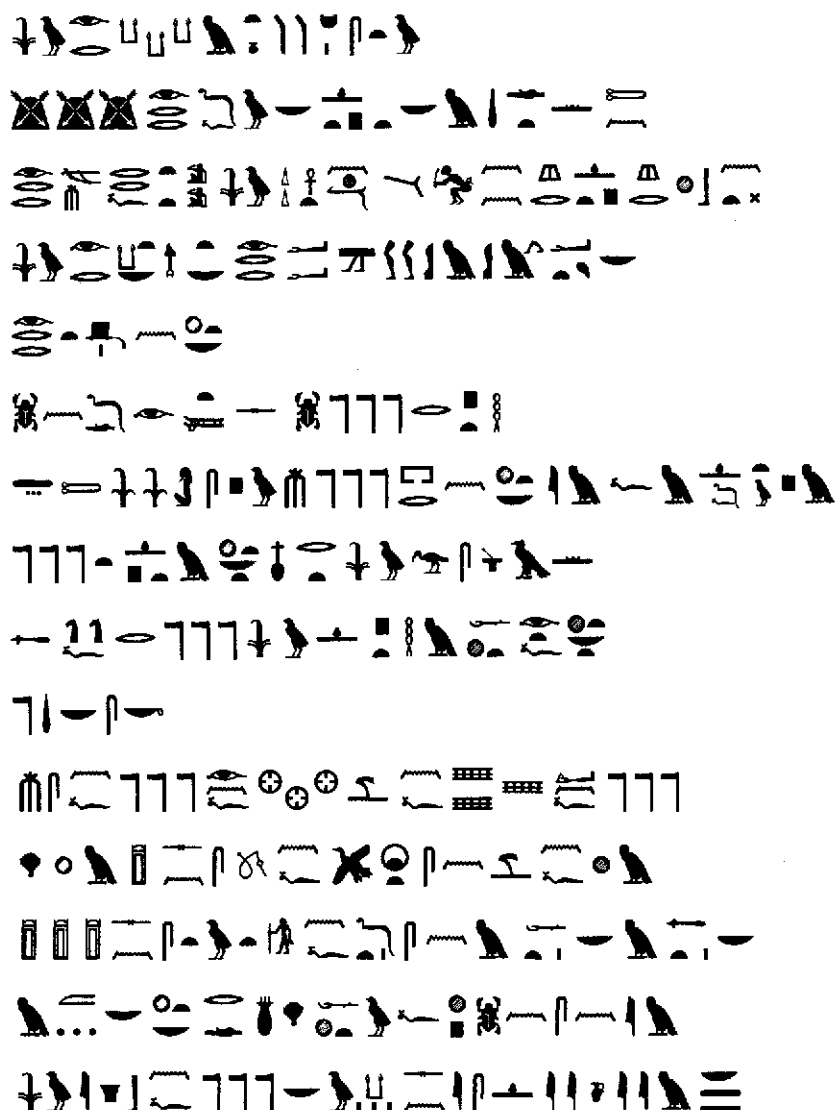
二二五八五 [P] 777


 מכון ספרות — מכון תולדות

𐎧𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝

[illegible]

𐎧𐏁𐎡𐏃𐎢𐏁𐎠𐎫𐎵𐎥𐏁𐎣𐎶𐎤𐎴𐎡𐏁𐎩𐎲𐎦𐎷𐎪𐎠𐎹



- Texte de l'Ancien Empire (2780-2260 av. notre ère) recopié sur une grande stèle de granit (1,37 m sur 0,92) par ordre du pharaon Shabaka (vers 710 av. notre ère). La stèle, assez dégradée, se trouve actuellement au British Museum n°498 ("Shabaka Stone").

- Th. Obenga, L'Afrique dans l'Antiquité, Paris, Présence Africaine, 1973 : chap. VI - "Création des êtres d'après l'Inscription de Shabaka", pp. 129-161.

TRADUCTION

- Les dieux qui sont venus à l'existence en Ptah (*nṯrw ḥprw m Pth*)
- Ptah qui est sur le Grand Trône (*Pth ḥr st wrt*)
- Ptah-Noun, le père qui engendra Atoum (*Pth-Nnw it iri Itm*)
- Ptah-Naunet, la mère qui enfanta Atoum (*Pth-Nnwt mwt msi Itm*)
- Ptah l'Ancien (litt. : « le Grand »), c'est le cœur et la langue de l'Ennéade (*Pth Wr ḥ3ty ns pw n Psdt*)
- enfanta les dieux (..... *msi nṯrw*)
- enfanta les dieux (..... *msi nṯrw*)
-
.....
- Ptah, Nefer tem, qui est placé sous le nez de Râ chaque jour (..... *r srt R^c r nb*)
- Il vient à l'existence au moyen du cœur
- Il vient à l'existence au moyen de la langue (une pensée) en tant que forme d'Atoum. Grand et puissant Ptah, qui a transmis (sa force) à tous les (dieux) et à leurs *kaou* (pl. de *ka*), en vérité au moyen de { ce cœur
cette langue }
- { au moyen duquel est venu à l'existence Horus
au moyen de laquelle est venu à l'existence Thot } en tant que Ptah

TRANSLITÉRATION

$\left. \begin{array}{l} \text{hpr } m \text{ h3ty} \\ \text{hpr } m \text{ ns} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} m \text{ tit Itm iw wr '3 Pth swd3 phty.f n} \\ \text{ntwr nb w k3w.sn isk m} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{h3ty pn} \\ \text{ns pn} \end{array} \right\} \dots \left\{ \begin{array}{l} \text{hpr.n Hr im.f} \\ \text{hpr.n Dbwty im.f} \end{array} \right\} mPth$

- Il arriva que le cœur et la langue eurent pouvoir dans (tous) les membres pour enseigner (*hpr.n šgm ib ns m ʿwt [nbwt] hr sb3*) : il (Ptah) existe (comme cœur dans chaque corps (*wnt.f m-hnt ht nb[t]*) et (comme langue) dans chaque bouche (*m-hnt r nb*) de tous les dieux (*n ntrw, bw*), de tous les hommes (*rmtt nb[t]*), de tous les animaux (*ʿwt nbt* ; *ʿwt*, « petit bétail »), de tous les vermisseaux (*bf3t nb[t]* ; *bf3t*,

« ver intestinal », et de (tout) ce qui vit (*nh̄t* ; *ankhet*) ; pour penser (*hr k33t*) (en tant que cœur) et pour commander (*hr wd-mdw*) (en tant que langue) toute chose (*ht nbt*) qu'il (Ptah) veut (*mr̄rt.f*).

— Son Ennéade (de Ptah) est devant lui (*Psdt.f m-b3h̄.f*) en tant que dents (*m ibhw*) et en tant que lèvres (*m spty*) : ce sont la semence (*mtwt*) et les mains (*ḏrty*) d'Atoum (*Itm*). Alors vint à l'existence l'Ennéade d'Atoum au moyen de sa semence et de ses doigts (*m mtwt.f m ḏb̄w.f Psdt*). L'Ennéade (de Ptah), c'est assurément (*hm pw*) les dents et les lèvres dans cette bouche qui proclame le nom de toutes choses (*ibhw spty m r pn m3t rn n ht nbt* ; *m3t rn*, « proclamer le nom ») et de laquelle (*im.f*) sont sortis Shou et Tefnout (*pri. n Sw Tfnwt*).

— L'Ennéade créa (*msi.n Psdt*, « l'Ennéade enfanta ») ce que voient les yeux (*m33 irty*), ce qu'entendent les oreilles (*sdm msdrwy*), ce que sent le nez (*ssn fnd* ; litt. : « le voir des yeux, l'entendre des oreilles, le sentir du nez »), afin qu'ils informent (*sr̄.n*) le cœur (*hr ib* ; litt. : « afin qu'ils fassent parvenir des informations jusqu'au cœur »). Car c'est lui (le cœur) qui permet que sorte tout ce qui a été conçu (*ntf ddi pri rkyt nbt*), et c'est la langue qui répète ce qui a été pensé par le cœur (*in ns whm k33t h3ty* ; litt. : « par la langue est répété ce qu'a pensé le cœur »).

— Ainsi furent créés (enfantés) tous les dieux, Atoum et son Ennéade (*sw msi ntrw nbw Itm Psdt.f*). Car toute parole divine advint par ce que le cœur a pensé et ce que la langue a ordonné (commandé) (*sk hpr.n is mdw nb k33t wdt ns*).

— Ainsi furent faits les génies Kaou et fixés les génies (femelles) *Hemesout* qui produisent toutes nourritures et tous mets (*htpt*, « offrandes ») au moyen de cette parole (*sw ir k3w mtmw bmswt irr ḏf3w nb(w) htpt nb(t) m mdt tn* (pour *tn*). (Ainsi est récompensé) un qui aime (*irr mrr.t[i]*) et (est puni) un qui hait (*msḏi.t[i]*). Et ainsi la vie est donnée (*di.[n] nh̄*) à (*n*) celui qui est pacifique (*hry htp*) et la mort (*m[w]t*) à celui qui est criminel (*bry hbnt*).

— Ainsi (*sw*) se font tous les travaux (*ir k3t nb[t]*) et tous les arts (*hmt nb[t]*), l'activité des mains (*ir.t wy*), la marche des jambes (*sm.[t] rdwy*) et le fonctionnement (*nmnm*) de tous les membres (*nb[t]*), conformément (*hft*) à ce commandement (*wdt-mdw tn*) qui a été pensé par le cœur (*k33t ib*) et qui est sorti par la langue (*pri.t ns*), et qui fait la signification de toute chose (*irrt im3 ht nb[t]* ; *im3h̄*, « Bedeutung », d'après Sethe et « Wesen », d'après Junker. Il faut comprendre : « selon l'ordre conçu par le cœur, exprimé par la langue et visible désormais en toute chose. »).

— Il arriva que fut dit (*hpr.n dd*) : « Atoum fut engendré, les dieux furent rendus à l'existence par Ptah » (*ir Itm shpr ntrw r Pth*). C'est précisément lui *To-Tenen*, qui enfanta les dieux (*T3-tnn is pw msi ntrw*) ; de lui sortirent, (également) toutes choses en tant que nourritures et mets (*pri.n ht nb[t] im.f m htp ḏf[3]w*), en tant

qu'offrandes des dieux (*m htpt ntrw*) et en tant que toutes bonnes et belles choses (*m ht nbt nfrt*). Ainsi, on a trouvé et reconnu (par sagesse) que sa puissance est plus grande que celle des (autres) dieux (*sw gm s33 3 phty.f r ntrw*). Ainsi, Ptah fut content (*sw htp Pth*), après qu'il eut fait toutes choses et toutes paroles divines assurément (*m-ht irt.f ht nbt mdw ntr nb [i]sk*).

— Il (Ptah) enfanta les dieux (*msi.n.f ntrw*),

Il fit les villes (*ir.n.f niwwt*),

Il fonda les nomes (*grg.n.f sp3wt*),

Il plaça les dieux dans leurs temples (*di.n.f ntrw hr hm[w].sn*),

Il raffermir leurs sacrifices (*srwd.n.f p3wt.sn*),

Il fonda leurs temples (*grg.n.f hmw.sn*),

Il façonna leurs corps selon leur désir (*stwt.n.f dt.sn r htp-ib.sn*).

Ainsi les dieux entrèrent dans leurs corps (*sw k ntrw dt.sn*)

De bois (*m ht nb[t]* ; litt. : « de toute sorte de bois »), de pierre (*m*

3t nb[t]), d'argile (*m im nb*),

De toutes sortes d'autres choses qui croissent sous son autorité (*ht nb[t] rd hr-htw.f* ; pour *hr-htf*, Gradiner, § 178),

Et en lesquelles ils prirent forme (*hpr.n.sn im*).

— Ainsi furent rassemblés en lui (*rb*, verbe intransitif : « être uni ») tous les dieux et leurs *ka*, contents et unis au Maître du Double Pays (*sw rb n.f ntrw nbw k3w.sn is htpy hnmy m nb T3wy* ; *T3wy*, « le Double Pays », c'est-à-dire l'Egypte : le Pays-Haut et le Pays-Bas, la Haute et Basse-Egypte).

COMMENTAIRE

Nous avons ici l'exposé du mécanisme de la création selon les prêtres-philosophes de Memphis. Le cœur (*h3ty*) et la langue (*ns*) ne sont que des images pour exprimer des abstractions : raison et parole, Esprit et Verbe.

C'est par la voie de la parole et de la pensée qu'Atoum (« Le-Tout-en-lui-même »), créa tous les autres dieux et toutes leurs créatures prirent naissance.

Les auteurs de ce texte ont donc eu à rechercher le principe initial de la création, de la genèse, de l'intelligence et de l'ordre qui sous-tend l'univers. Un effort réel de réflexion pour appréhender le dessein qui se cache derrière la naissance du cosmos, l'existence humaine. Ceci plus de deux mille ans avant les civilisations grecque et hébraïque.

Il est clair, d'après notre texte, que les philosophes égyptiens de Memphis avaient conçu l'idée de l'univers aux nombreux phénomènes, peuplé d'êtres divers (hommes, animaux, végétaux, minéraux, célestes,

aquatiques, terrestres, lumineux, etc.), distincts les uns des autres, mais tous régis par un ordre, un principe rationnel.

Un illustre égyptologue parvient à la même conclusion, au cours de sa lecture serrée et critique de ce même texte memphite : « Cette idée de l'existence d'un principe rationnel à l'origine du monde est très proche de la doctrine du Logos (6). »

Et il achève sa lecture en soulignant que ce texte philosophique de l'Égypte antique « marque l'un des plus hauts sommets de la pensée préhellénique, sommet qu'au cours de son histoire l'Égypte n'a jamais dépassé. Ceci nous prouve que l'Égypte antique a produit le meilleur d'elle-même à son aurore, alors qu'elle tâtonnait encore à la recherche de son expression nationale (7). »

La construction des pyramides, l'invention du calendrier de 365 jours, le code de valeurs avec les livres de sagesse ou d'instruction, le cheminement net vers la pensée abstraite pour appréhender le Tout, telles sont les prouesses extraordinaires à mettre au crédit des premières dynasties de l'Égypte pharaonique. Dès le départ et d'emblée des acquis fondamentaux, des inventions colossales, des œuvres sapientiales d'une grande valeur morale, des interrogations essentielles. Par quel « miracle », les anciens Égyptiens ont-ils produit, dès les origines de leur histoire nationale, tant de grandioses merveilles ? La question restera toujours ouverte.

Nous avons dit plus haut que les textes oraux de la tradition négro-africaine, relatifs à la naissance du monde, rejoignent de façon nette la spéculation pharaonique. Voici un exemple proprement éblouissant, attesté dans un effort réflexif *dogon* qui expose l'ordre dans lequel toutes les choses et tous les êtres ont été formés :

Texte oral recueilli par G. Dieterlen et G. de Ganay (18) :

Yara gyina laporo yara tunyo boy
laporo igiru yarabire tunyo boy
laporo nandaru yarabire tunyo boy
laporo wada yarabire tunyo boy
wada pigere yarabire tunyo boy
nandaru wada igiru gyu maraga boy
boro dyenunu boy.

Traduction d'après les auteurs :

Toutes les choses sont les choses d'Amma
Amma (a créé) la terre, il a fait bien
Amma (a créé) le ciel, il a fait bien
Amma (a créé) l'eau, il a fait bien
Amma (a créé) le Nommo, il a fait bien
L'eau du ciel est tombée sur la terre
Est entrée dans les trous.

Amma (dans la vallée du Nil : *Amon*, *Amon-Râ* ; au Rwanda : *Imana* ; partout même squelette consonantique : *m-n*) a donc créé le génie *Nommo*, « maître de l'eau ». Il créa ensuite les génies *Yéban* à qui appartient la terre, laquelle sera longtemps humide. Après eux, *Amma* créa les animaux, les plantes et les hommes.

On croirait lire un texte pharaonique, précisément la stèle de Shabaka. Les parallélismes sont frappants :

- | | |
|-----------------------------|---|
| I. <i>Egyptiens</i> | : « Ainsi furent créés tous les dieux, |
| <i>pharaoniques</i> (E.P.) | Atoum et son Ennéade » |
| <i>Dogon du Mali</i> (D.M.) | : « Ainsi Amma créa le Nommo », maître du monde |
| II. <i>E.P.</i> | : « Les génies Kaou » |
| <i>D.M.</i> | : « Les génies Yéban » |
| III. <i>E.P.</i> | : « Ptah créa tous les dieux, tous les hommes, tous les animaux, tous les vermisseaux, tout ce qui vit », et toute la création participe de l'essence de Ptah |
| <i>D.M.</i> | : « Amma créa les animaux, les plantes et les hommes », tout ce qui vit grâce à Amma |
| IV. <i>E.P.</i> | : « Ainsi Ptah fut content » |
| <i>D.M.</i> | : « Ainsi Amma a fait bien ». |

Dans l'un et l'autre cas, aucune espèce de révélation religieuse. Ptah et Amma ne sont que des images pour nommer l'être-créditeur, ordonnateur du monde, soit le principe rationnel initial. Au-delà du récit mythique, c'est ce principe initial qui est fondamentalement en cause et c'est lui qui est cherché. Les Dogon ont l'avantage de ne point faire intervenir la masturbation divine ni les images de « cœur » et de « langue », tout au moins dans le texte recueilli par les ethnologues et que nous venons de reproduire.

En somme, une même communauté culturelle, un même univers spéculatif, une profonde identité de pensée, entre l'Égypte pharaonique et le reste de l'Afrique noire.

Le philosophe français Paul Masson-Oursel, esprit fort distingué, ouvert à tous les efforts philosophiques de l'humanité en toute sa diversité culturelle et biologique, historique et géographique, a eu raison de souligner que « la mentalité nègre » était « la toile de fond de la civilisation pharaonique (9) ».

En effet, les spéculations pharaoniques sont identiques, absolument, aux autres idées de genèse négro-africaines, contrastant ainsi, singulièrement, avec les réflexions des penseurs grecs avant Socrate qui

ont eu également à chercher à découvrir l'élément ou groupes d'éléments originels d'où était sorti l'univers.

Thalès soutenait que le monde provenait, en dernière analyse, de l'eau. Anaximène affirmait que l'univers provenait d'une sorte de brouillard. Pour Anaximandre, quelque chose encore plus vague, nommé « l'infini », était le principe de toutes choses.

Si la philosophie demeure bien l'effort de l'homme vers une pensée ordonnée, et si la civilisation peut se comprendre comme un système de société dominé par une conception cohérente de la vie, il est dès lors incontestable que l'Egypte pharaonique fut le berceau vrai de la spéculation philosophique telle que nous la connaissons. Elle a atteint une telle spéculation en l'absence de toute révélation religieuse. Shabaka qui a vécu au VIII^e siècle av. J.-C. est contemporain d'Isaïe. Mais le texte qu'il fit recopier sur la pierre pour l'éternité remonte aux origines historiques de la civilisation pharaonique. Ainsi, plus de 2000 ans avant Thalès, l'Egypte pharaonique a magnifiquement philosophé et inventé une conception ordonnée de la vie, couchée en un langage qui suggère une tradition vieille de plusieurs siècles.

Toutes les choses prises isolément ne sont que des manifestations de Un et Tout, monde-force éternel et infini, qui n'a qu'une énergie universelle : les noms de cette énergie qui fait tout être ne sont que des images : Amon, Atoum, Khepri, Râ (dieu-soleil).

Il sied de relever maintenant les termes ayant un contenu dense, philosophique :

𓆎
𓆏
𓆐

ḥ3ty, « cœur » ; pl. *ḥ3tyw*, « pensées ».

ib, « cœur » ; « esprit » (*mind*, en anglais), « compréhension », « intelligence » ; « volonté » ; « désir », « souhait » ; « attention ». Le cœur est, dans le texte memphite, synonyme de : « entendement ».

𓆑

ns, « langue » ; 𓆑 *ns*, « parole ». La parole, c'est l'expression concrète des pensées du démiurge-créditeur. Il s'agit ici de l'efficace absolue du pouvoir de la parole. Le Verbe est discours-créditeur, et les Egyptiens pharaoniques ont cru fermement à l'efficacité de la parole rituelle ou magique. Le cœur conçoit l'idée de l'univers, et la langue réalise concrètement l'idée en émettant des commandements.

𓆒

k3, « âme », « esprit » (*spirit*, en anglais) ; « essence d'un étant », « personnalité », « fortune » (volonté royale). C'est une traduction approximative, de même qu'avec le substantif *b3*, *ba*. Ces deux notions, *ka* et *ba*, sont



répandues dans toute l'Afrique noire, avec les mêmes significations essentielles, presque métaphysiques. Chez les Mbochi du Congo, *o-kaa*, désigne l'essence clanique d'un individu, et *ba*, son intégrité morale et physique, sa force-vitale personnelle.

m3t, « proclamer », « dire à haute et intelligible voix pour faire être ». Ce qui est pro-clamé sort de l'indifférenciation, de l'inexistence, et prend corps ou effet à l'instant même de l'énoncé.

rē, « connaître », « percevoir », « concevoir » (intellectuellement), « avoir pleine connaissance de ».

Tout un vocabulaire philosophique précis apparaît, soulignant la liaison intime du langage avec l'être du monde et de l'homme. La parole a ici un sens nettement ontologique, et cette parole ontologique, prononcée par le démiurge, appelle le monde à l'existence. La façon de parler du démiurge est souveraine, transcendante : une visée réelle de plénitude.

Avant la Bible et le Coran, avant les philosophes grecs eux-mêmes, l'Egypte ancienne avait clairement conçu une doctrine du Verbe, du Logos dans l'institution du réel : « Dans l'ancienne Egypte, le démiurge a créé le monde en prononçant les noms des choses et des êtres. La parole souveraine suffit à constituer toute réalité par le seul énoncé du nom (10). »

Les hiéroglyphes aussi, eux surtout, étaient manifestement des signes essentiels, ontologiques, revêtant charnellement une signification capitale, un ordre du discours consistant qui engage la nature en tant que valeur humaine dans le mouvement global de l'existence. Les hiéroglyphes égyptiens constituaient toute une vision en leur lumière transparente, pour l'œil exercé. Les hiéroglyphes étaient des êtres vivants, des formes essentielles coulant au travers de toutes choses pour faire sentir leur présence.

Plotin (né en Egypte : vers 203-vers 270) avait raison de concevoir les hiéroglyphes comme « une science », « une sagesse », une forme essentielle de l'être : « Les hiéroglyphes, tels que les conçoit Plotin, expriment bien ce que sont les totalités organiques » (11), atteignant sans effort la perfection.

On mesure alors toute la puissance ontologique d'une parole écrite en hiéroglyphes : une capacité extraordinaire de la pensée pour se mobiliser, elle-même et tout le réel.

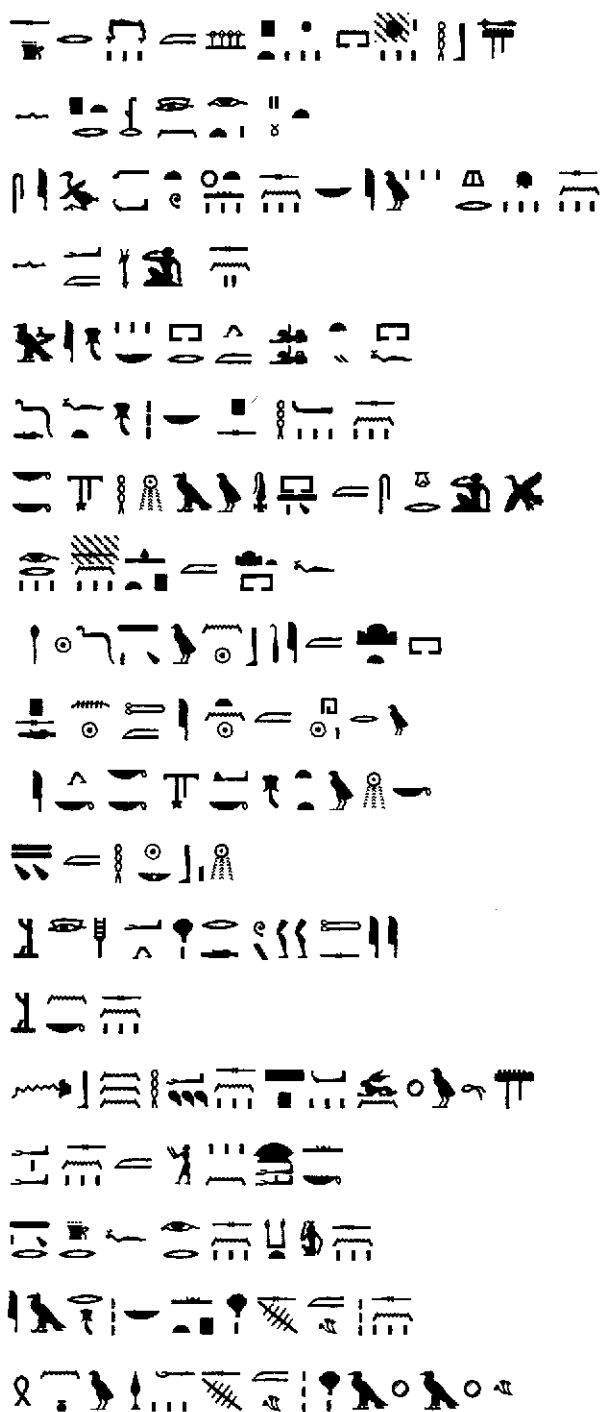
Il est à peine besoin de relever du côté de l'Afrique noire profonde la toute-puissance du Verbe créateur. Il n'est qu'à noter que suivant leur nature, Maweja Nangila créa les créatures en usant de l'un ou

l'autre de ses grands pouvoirs : l'Emission du Verbe, l'Appel par le Geste, le Souffle. Le texte précise : « En outre, il les nomma. Nommer une chose, c'est la qualifier effectivement (12). » Et plus loin, ce passage vraiment saisissant : « La Dénomination possède (entre autres), le pouvoir de métamorphoser, car en donnant leurs noms aux choses, en même temps qu'il les créait, Maweja Nangila leur a conféré leurs formes, leurs caractères, leurs vertus et leurs modes de comportement particuliers (13). »

Appeler quelqu'un en citant son nom, c'est, en Afrique noire profonde, le faire apparaître comme « homme », c'est-à-dire un homme de tel village, de telle ethnie, de tel lignage, de telle famille, ayant eu de tels ancêtres : il s'agit de le situer dans le temps et dans l'espace, au même moment, pour le faire être vraiment « en son entier ». Nommer, c'est engendrer, c'est-à-dire faire apparaître une généalogie, une évolution : lorsqu'on veut appeler *un inconnu*, on le hèle purement et simplement sans le nommer ; lorsqu'on veut appeler *quelqu'un qu'on connaît à peine*, on le regarde sans parler, en avançant les lèvres en avant ; lorsqu'on veut appeler *quelqu'un qu'on connaît de quelques jours*, on l'appelle en pointant l'index droit, ou avec un geste de la main droite ; lorsqu'on veut appeler *quelqu'un qu'on connaît bien*, on l'appelle en citant son nom, et, s'il en a, ses titres : « C'est ainsi que Maweja Nangila a fait apparaître l'homme, qui, à cette époque de la création, lui ressemblait tout à fait (13). »

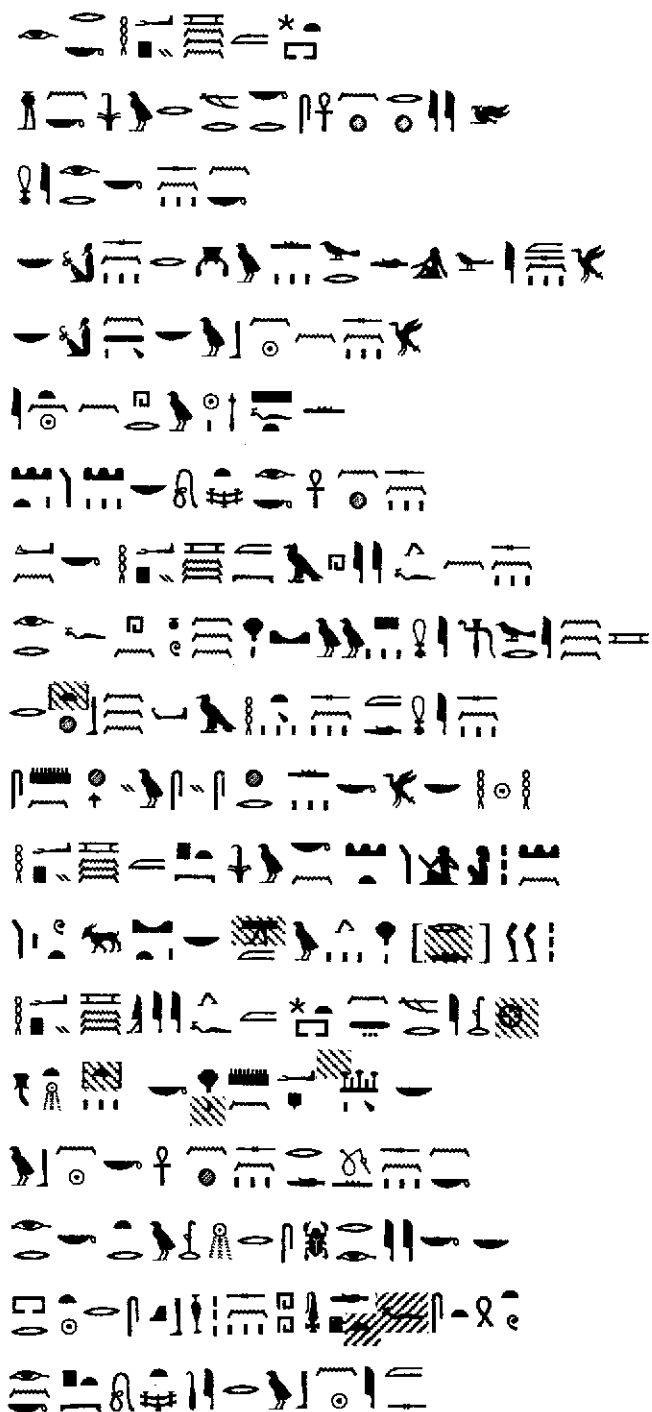
Depuis l'Egypte pharaonique, la parole est souveraine en Afrique Noire où existent, toujours, dès les temps immémoriaux, des civilisations non point de l'oralité (comme l'écrivent les ethnologues et autres anthropologues étrangers), mais des civilisations du Verbe puissant et créateur (l'oralité n'est que secondaire, liée ou non à l'existence d'une écriture : justement, l'Egypte antique fut une haute civilisation du Verbe puissant et « magique », avec tous ses hiéroglyphes !).

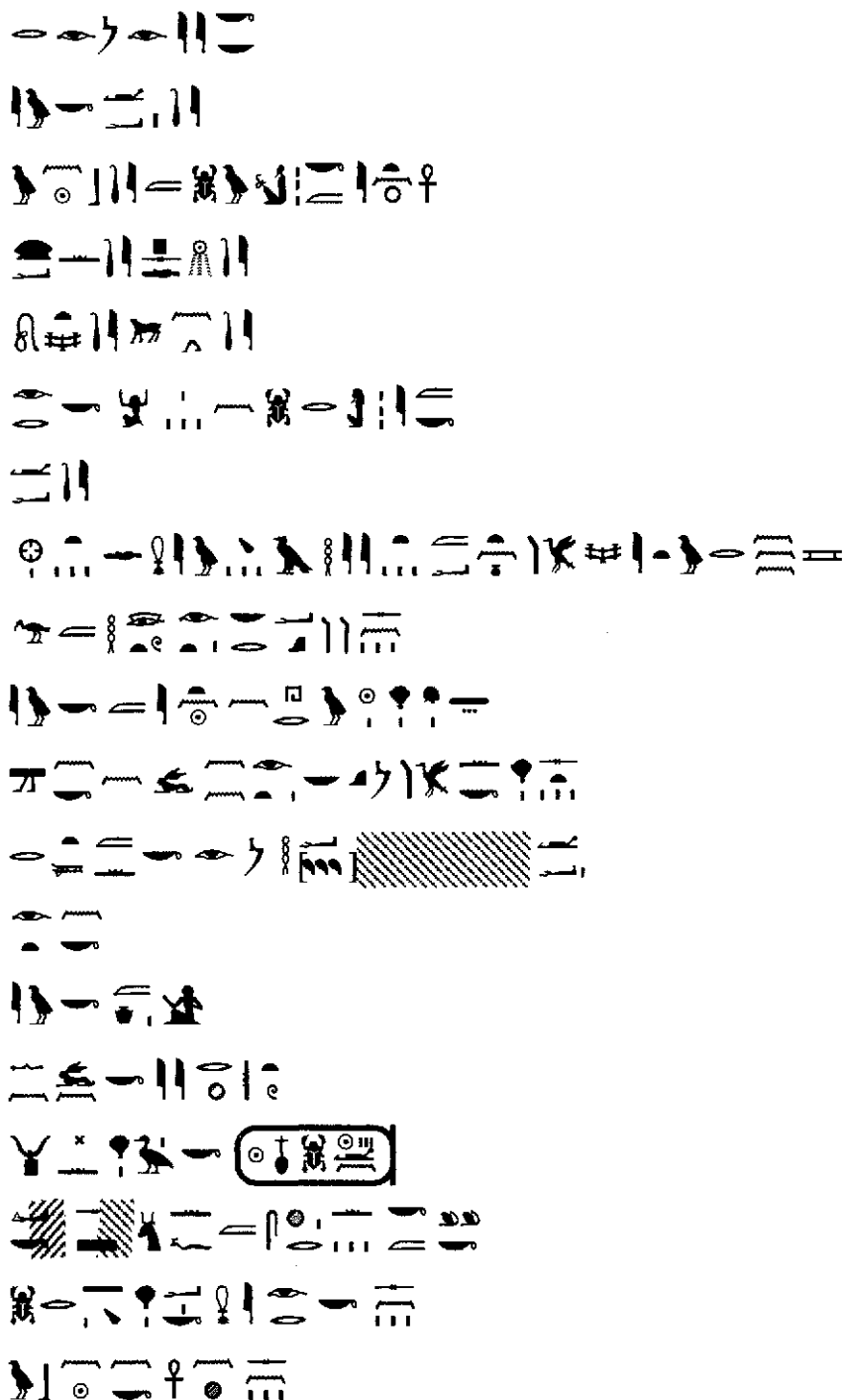
L'ÉCONOMIE DE LA NATURE OU LE GRAND HYMNE À ATON

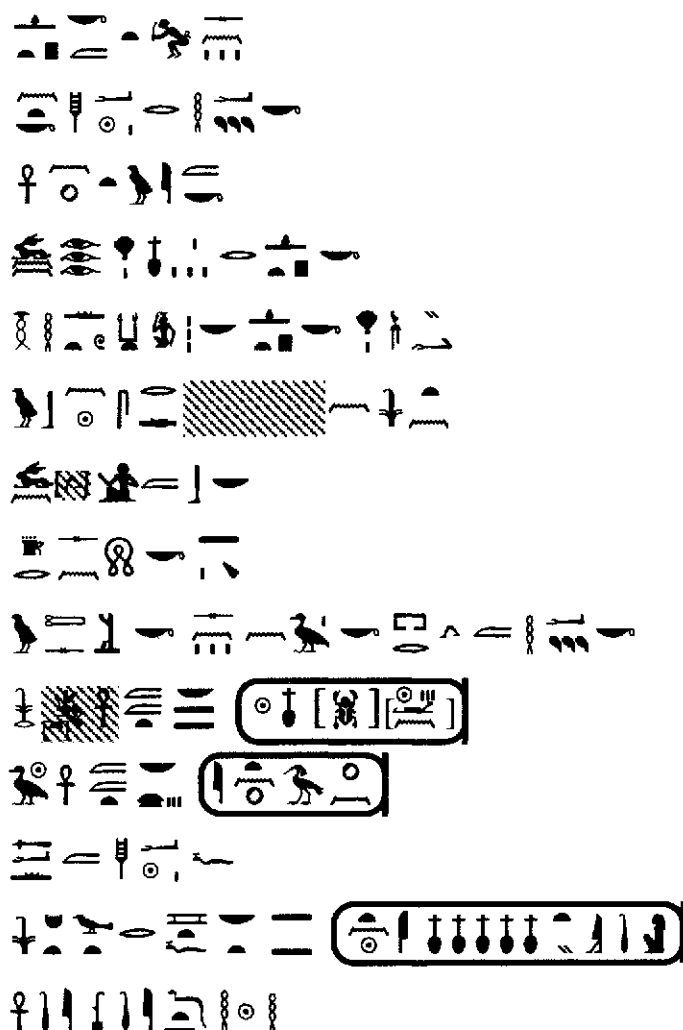


𐀀 𐀁 𐀂 𐀃 𐀄 𐀅 𐀆 𐀇 𐀈 𐀉 𐀊 𐀋 𐀌 𐀍 𐀎 𐀏 𐀐 𐀑 𐀒 𐀓 𐀔 𐀕 𐀖 𐀗 𐀘 𐀙 𐀚 𐀛 𐀜 𐀝 𐀞 𐀟 𐀠 𐀡 𐀢 𐀣 𐀤 𐀥 𐀦 𐀧 𐀨 𐀩 𐀪 𐀫 𐀬 𐀭 𐀮 𐀯 𐀰 𐀱 𐀲 𐀳 𐀴 𐀵 𐀶 𐀷 𐀸 𐀹 𐀺 𐀻 𐀼 𐀽 𐀾 𐀿 𐁀 𐁁 𐁂 𐁃 𐁄 𐁅 𐁆 𐁇 𐁈 𐁉 𐁊 𐁋 𐁌 𐁍 𐁎 𐁏 𐁐 𐁑 𐁒 𐁓 𐁔 𐁕 𐁖 𐁗 𐁘 𐁙 𐁚 𐁛 𐁜 𐁝 𐁞 𐁟 𐁠 𐁡 𐁢 𐁣 𐁤 𐁥 𐁦 𐁧 𐁨 𐁩 𐁪 𐁫 𐁬 𐁭 𐁮 𐁯 𐁰 𐁱 𐁲 𐁳 𐁴 𐁵 𐁶 𐁷 𐁸 𐁹 𐁺 𐁻 𐁼 𐁽 𐁾 𐁿 𐂀 𐂁 𐂂 𐂃 𐂄 𐂅 𐂆 𐂇 𐂈 𐂉 𐂊 𐂋 𐂌 𐂍 𐂎 𐂏 𐂐 𐂑 𐂒 𐂓 𐂔 𐂕 𐂖 𐂗 𐂘 𐂙 𐂚 𐂛 𐂜 𐂝 𐂞 𐂟 𐂠 𐂡 𐂢 𐂣 𐂤 𐂥 𐂦 𐂧 𐂨 𐂩 𐂪 𐂫 𐂬 𐂭 𐂮 𐂯 𐂰 𐂱 𐂲 𐂳 𐂴 𐂵 𐂶 𐂷 𐂸 𐂹 𐂺 𐂻 𐂼 𐂽 𐂾 𐂿 𐃀 𐃁 𐃂 𐃃 𐃄 𐃅 𐃆 𐃇 𐃈 𐃉 𐃊 𐃋 𐃌 𐃍 𐃎 𐃏 𐃐 𐃑 𐃒 𐃓 𐃔 𐃕 𐃖 𐃗 𐃘 𐃙 𐃚 𐃛 𐃜 𐃝 𐃞 𐃟 𐃠 𐃡 𐃢 𐃣 𐃤 𐃥 𐃦 𐃧 𐃨 𐃩 𐃪 𐃫 𐃬 𐃭 𐃮 𐃯 𐃰 𐃱 𐃲 𐃳 𐃴 𐃵 𐃶 𐃷 𐃸 𐃹 𐃺 𐃻 𐃼 𐃽 𐃾 𐃿 𐄀 𐄁 𐄂 𐄃 𐄄 𐄅 𐄆 𐄇 𐄈 𐄉 𐄊 𐄋 𐄌 𐄍 𐄎 𐄏 𐄐 𐄑 𐄒 𐄓 𐄔 𐄕 𐄖 𐄗 𐄘 𐄙 𐄚 𐄛 𐄜 𐄝 𐄞 𐄟 𐄠 𐄡 𐄢 𐄣 𐄤 𐄥 𐄦 𐄧 𐄨 𐄩 𐄪 𐄫 𐄬 𐄭 𐄮 𐄯 𐄰 𐄱 𐄲 𐄳 𐄴 𐄵 𐄶 𐄷 𐄸 𐄹 𐄺 𐄻 𐄼 𐄽 𐄾 𐄿 𐅀 𐅁 𐅂 𐅃 𐅄 𐅅 𐅆 𐅇 𐅈 𐅉 𐅊 𐅋 𐅌 𐅍 𐅎 𐅏 𐅐 𐅑 𐅒 𐅓 𐅔 𐅕 𐅖 𐅗 𐅘 𐅙 𐅚 𐅛 𐅜 𐅝 𐅞 𐅟 𐅠 𐅡 𐅢 𐅣 𐅤 𐅥 𐅦 𐅧 𐅨 𐅩 𐅪 𐅫 𐅬 𐅭 𐅮 𐅯 𐅰 𐅱 𐅲 𐅳 𐅴 𐅵 𐅶 𐅷 𐅸 𐅹 𐅺 𐅻 𐅼 𐅽 𐅾 𐅿 𐆀 𐆁 𐆂 𐆃 𐆄 𐆅 𐆆 𐆇 𐆈 𐆉 𐆊 𐆋 𐆌 𐆍 𐆎 𐆏 𐆐 𐆑 𐆒 𐆓 𐆔 𐆕 𐆖 𐆗 𐆘 𐆙 𐆚 𐆛 𐆜 𐆝 𐆞 𐆟 𐆠 𐆡 𐆢 𐆣 𐆤 𐆥 𐆦 𐆧 𐆨 𐆩 𐆪 𐆫 𐆬 𐆭 𐆮 𐆯 𐆰 𐆱 𐆲 𐆳 𐆴 𐆵 𐆶 𐆷 𐆸 𐆹 𐆺 𐆻 𐆼 𐆽 𐆾 𐆿 𐇀 𐇁 𐇂 𐇃 𐇄 𐇅 𐇆 𐇇 𐇈 𐇉 𐇊 𐇋 𐇌 𐇍 𐇎 𐇏 𐇐 𐇑 𐇒 𐇓 𐇔 𐇕 𐇖 𐇗 𐇘 𐇙 𐇚 𐇛 𐇜 𐇝 𐇞 𐇟 𐇠 𐇡 𐇢 𐇣 𐇤 𐇥 𐇦 𐇧 𐇨 𐇩 𐇪 𐇫 𐇬 𐇭 𐇮 𐇯 𐇰 𐇱 𐇲 𐇳 𐇴 𐇵 𐇶 𐇷 𐇸 𐇹 𐇺 𐇻 𐇼 𐇽 𐇾 𐇿 𐈀 𐈁 𐈂 𐈃 𐈄 𐈅 𐈆 𐈇 𐈈 𐈉 𐈊 𐈋 𐈌 𐈍 𐈎 𐈏 𐈐 𐈑 𐈒 𐈓 𐈔 𐈕 𐈖 𐈗 𐈘 𐈙 𐈚 𐈛 𐈜 𐈝 𐈞 𐈟 𐈠 𐈡 𐈢 𐈣 𐈤 𐈥 𐈦 𐈧 𐈨 𐈩 𐈪 𐈫 𐈬 𐈭 𐈮 𐈯 𐈰 𐈱 𐈲 𐈳 𐈴 𐈵 𐈶 𐈷 𐈸 𐈹 𐈺 𐈻 𐈼 𐈽 𐈾 𐈿 𐉀 𐉁 𐉂 𐉃 𐉄 𐉅 𐉆 𐉇 𐉈 𐉉 𐉊 𐉋 𐉌 𐉍 𐉎 𐉏 𐉐 𐉑 𐉒 𐉓 𐉔 𐉕 𐉖 𐉗 𐉘 𐉙 𐉚 𐉛 𐉜 𐉝 𐉞 𐉟 𐉠 𐉡 𐉢 𐉣 𐉤 𐉥 𐉦 𐉧 𐉨 𐉩 𐉪 𐉫 𐉬 𐉭 𐉮 𐉯 𐉰 𐉱 𐉲 𐉳 𐉴 𐉵 𐉶 𐉷 𐉸 𐉹 𐉺 𐉻 𐉼 𐉽 𐉾 𐉿 𐊀 𐊁 𐊂 𐊃 𐊄 𐊅 𐊆 𐊇 𐊈 𐊉 𐊊 𐊋 𐊌 𐊍 𐊎 𐊏 𐊐 𐊑 𐊒 𐊓 𐊔 𐊕 𐊖 𐊗 𐊘 𐊙 𐊚 𐊛 𐊜 𐊝 𐊞 𐊟 𐊠 𐊡 𐊢 𐊣 𐊤 𐊥 𐊦 𐊧 𐊨 𐊩 𐊪 𐊫 𐊬 𐊭 𐊮 𐊯 𐊰 𐊱 𐊲 𐊳 𐊴 𐊵 𐊶 𐊷 𐊸 𐊹 𐊺 𐊻 𐊼 𐊽 𐊾 𐊿 𐋀 𐋁 𐋂 𐋃 𐋄 𐋅 𐋆 𐋇 𐋈 𐋉 𐋊 𐋋 𐋌 𐋍 𐋎 𐋏 𐋐 𐋑 𐋒 𐋓 𐋔 𐋕 𐋖 𐋗 𐋘 𐋙 𐋚 𐋛 𐋜 𐋝 𐋞 𐋟 𐋠 𐋡 𐋢 𐋣 𐋤 𐋥 𐋦 𐋧 𐋨 𐋩 𐋪 𐋫 𐋬 𐋭 𐋮 𐋯 𐋰 𐋱 𐋲 𐋳 𐋴 𐋵 𐋶 𐋷 𐋸 𐋹 𐋺 𐋻 𐋼 𐋽 𐋾 𐋿 𐌀 𐌁 𐌂 𐌃 𐌄 𐌅 𐌆 𐌇 𐌈 𐌉 𐌊 𐌋 𐌌 𐌍 𐌎 𐌏 𐌐 𐌑 𐌒 𐌓 𐌔 𐌕 𐌖 𐌗 𐌘 𐌙 𐌚 𐌛 𐌜 𐌝 𐌞 𐌟 𐌠 𐌡 𐌢 𐌣 𐌤 𐌥 𐌦 𐌧 𐌨 𐌩 𐌪 𐌫 𐌬 𐌭 𐌮 𐌯 𐌰 𐌱









N. de G. Davies, *The Rock Tombs of El Amarna*, Londres, A.S. Of Egypt, 1908, VI, pp. 18-19, 29-31, pl. XXVII, XLI. Tombeau de Eye (Ayí, Eje, Ayé, Ay).

TRADUCTION

Tu apparais, beau, dans l'horizon du ciel (*h^ci.k nfr m 3ht nt pt p3*),
 Disque solaire vivant, qui as inauguré la vie (*itn ^cnh 53^c ^cnh iw.k*) !
 Sitôt que tu es levé dans l'horizon oriental (*wbn.ti m 3ht i3bty*),
 Que tu as empli chaque pays de ta beauté (*mh.n.k t3 nb m nfrw.k*).
 Tu es beau, tu es grand, tu étincelles, haut au-dessus de tout l'univers
 (*iw.k ^cn.ti wr.ti th.t k3i.ti hr-tp t3 nb*).
 Tes rayons embrassent les pays jusqu'à l'extrémité de tout ce que tu as
 créé (*stwt.k ink.sn t3w r r-^c ir.t[i].n.k nb*).
 Etant le soleil, tu as atteint jusqu'à leurs extrémités (*iw.k m r^c in.n.k
 r-^cwy.sn*),
 Et tu les lies (pour) ton fils que tu aimes (*wf.k sn [n] s3.k mri.w.k*).
 Tu es loin, (mais) tes rayons sont sur la terre (*w3.ti stwt.k hr t3*).
 Tu es sur leurs visages (des hommes), (mais) ta marche n'est pas visible
 (*tw.k m hr.sn bw nw smt.k*).

Lorsque tu te couches dans l'horizon occidental (*htp.k m 3ht imnty*),
 L'univers (est) dans les ténèbres à la manière de la mort (*t3 m kkw m[i]
 shr n mt*).
 Ils dorment (les hommes) dans les chambres, têtes couvertes (*sdrw m
 5spt tpw hbs*),
 Et aucun œil ne voit l'autre (*n ptr.n iri sn-nwt*).
 Si tous leurs biens qui sont sous leurs têtes étaient volés (*si t3w ht.sn nb
 iw hr tpw.sn*),
 Ils ne s'en apercevraient pas (*n ^cm.sn*).
 Tous les lions sortent de leur antre (*m3iw nb pri m rwy.f*),
 Et tous les serpents mordent (*ddfwf nb psh.sn*).
 Ce sont les ténèbres d'un four et le monde gît dans le silence (*kkw h3w
 t3 m sgr p3*).
 C'est que leur créateur repose dans son horizon (*irr.sn htp m 3ht.f*).
 Mais à l'aube, dès que tu es levé à l'horizon (*hd t3 wbn.ti m 3ht*),
 Et que tu brilles, disque solaire dans la journée (*psd.t m itn m hrw*),
 Tu chasses les ténèbres et tu émettes tes rayons (*ini.k kkw di.k stwt.k*).
 Alors le Double-Pays est en fête (*t3wy m hb*),
 Eveillés, ils (les hommes) se tiennent sur leurs pieds (*rs ^ch^c hr rdwy.tsy*)
 Car tu les a éveillés (*rs.n.k sn*).
 Sitôt leurs corps lavés, ils prennent (leurs) vêtements (*wf.b h^cw.sn 5spw
 wnhw*)
 Et leurs bras sont en adoration à ton lever (*^cwy.sn m dw3t n h^cw.k*).
 L'univers entier se livre à son travail (*t3 r-dr.f irr.sn k3t.sn*).
 Tout bétail est satisfait de son herbe (*i3wt nb htp hr smw.sn*) ;
 Arbres et herbes verdissent (*5nw smw hr 3h3h*) ;
 Les oiseaux s'envolent de leurs nids (*3pdw p3w m 5ssn*),

Leurs ailes (déployées) en adoration de ton *ka* (*dnḥw.sn m dw3wt n k3.k*).

Toutes les bêtes se mettent à sauter sur (leurs) pattes (*wt nb ḥr tbbn ḥr rdwy*).

Tous ceux qui volent et tous ceux qui se posent (*p3y ḥnnit nb*),

Ils vivent lorsque tu t'es levé pour eux (*nh.sn wbn.n.k [n].sn*).

Les bateaux descendent et remontent le courant (pareillement) (*hew m ḥdi ḥnty m mitt*).

Tout chemin est ouvert, car tu es apparu (*w3t nb wn n hē i.k*).

Les poissons dans le fleuve bondissent à ta face (*rmw ḥr itrw ḥr tft n hr.k*) :

C'est que tes rayons pénètrent profondément dans la mer (*stwt.k m-ḥnw W3d-wr*).

Tu fais se développer les germes chez les femmes (*shpr m3yw m ḥmwot*),

Et créer la semence chez les hommes (*ir mw m rmt*).

Tu vivifies le fils dans le sein de sa mère (*snḥ s3 m ḥt n mwt.f*),

Et tu l'apaises avec ce qui fait cesser ses larmes (*sgrḥ sw m tmt rmwt.f*) ;

Nourrice dans le sein (*mnēt m ḥt*),

Tu donnes le souffle pour vivifier chacune de tes créatures (*rdi t3w r snḥ irt.f nb*).

Lorsqu'elle sort du sein pour respirer au jour de sa naissance (*h3i.f m ḥt r tpr hrw msw.f*),

Tu ouvres sa bouche tout à fait et tu pourvois à son nécessaire (*wpi.k r.f hr kd ir.k hrt.f*).

Quand le poussin est dans son œuf et pépie (déjà) dans la coquille (*iw t3 m swḥt mdw m inr*),

Tu lui donnes le souffle à l'intérieur, pour le vivifier (*rdi.k n.f t3w m-ḥw.s r snḥ.f*).

Tu as prescrit pour lui son temps fixe pour la briser de l'intérieur (*ir.n.k n.f dmdyt.f r sd.s m swḥt*).

Il sort de l'œuf pour piauler, au temps fixé (*pri.f m swḥt r mdt r dmdyt.f*),

Et il marche sur ses pattes aussitôt qu'il en est sorti (*sm.f ḥr rdwy.f pri.f im.s*).

Quelles sont nombreuses les choses que tu as créées (*š3.wy štry.k*),

Bien qu'elles soient cachées à la vue (*iw št3 m ḥr p3*),

Ô Dieu unique qui n'a point un autre au-dessus de lui (*ntr wē nn ky ḥry.tp.f*) !

Tu as créé l'univers selon ton cœur (*kem3.k t3 n ib.k*),

Etant seul (*iw.k wē*) :

Tous, hommes, troupeaux et bêtes sauvages (*tmw mnmt wt nb*),

Tout ce qui est sur terre et marche sur les pattes (*nty nb ḥr t3 šmw ḥr rdwy*),

Ce qui est dans les hauteurs et vole de ses ailes (*nty m ḥi ḥr p3 m dnḥw.sn*),

Les pays de montagne : Khor et Kouch (*h3swt H3rw Kš*),
Et le pays d'Égypte (*t3 n Kmt*).

Tu as mis chaque homme à sa place et as pourvu à son nécessaire (*rdi.k s nb r st.f ir.k hrt.sn*).

Chacun a sa nourriture et son temps de vie est compté (*w^c nb hry r wnmw.f hsb h^cw.f*).

Les langues sont séparées dans (leurs) expressions (*nsu wpw m mdwt*) ;
Leurs caractères comme leurs peaux sont distincts (*kd.sn m mitt inmw.snstnyw*),

Puisque tu as distingué les étrangers (*stny.k h3styw*).

Tu crées le Nil dans le Monde inférieur (*ir.k H^cpy m dw3t*)

Et tu le fais venir à ta volonté pour faire vivre les gens (*ini.k sw mri.k r s^cnh rhyt*),

Comme tu les as créés pour toi (*mi ir.k sn n.k*),

(Toi), leur Seigneur à tous, qui prends tant de peine avec eux (*nb.sn r-3w wrd im.sn p3*) !

Seigneur de l'univers entier, qui te lèves pour lui (*nb n t3 nb wbn n.sn p3*),

Disque du jour au prodigieux prestige (*itn n hrw 3 šfy*) !

Tout pays étranger, si loin soit-il, tu le fais vivre (*h3swt nb w3t ir.k nh.sn*) :

Tu as placé un Nil dans le ciel qui descende pour eux (*rdi.n.k H^cpy m pt h3y.f n.sn*) ;

Il forme les courants d'eau sur les montagnes comme la mer (*ir.f hnw hr dwu mi W3d-wr*),

Pour irriguer leurs champs et leurs villes (*r thb 3hwt.sn m dmⁱw.sn*).

Qu'ils sont efficients tes desseins, Seigneur de l'éternité (*smnh.wy sy shrw.k p3 nb nhh*) !

Un Nil dans le ciel, c'est le don que tu as fait aux étrangers (*H^cpy m pt sw k n h3styw*)

Et à toute bête des montagnes qui marche sur les pattes (*n wt dw nb smw hr rdwy*),

(Tout comme) le Nil qui vient du Monde inférieur pour le Pays-aimé (*H^cpy ii.f m dw3t n T3-mri*).

Tes rayons nourrissent toute la campagne (*stwt.k hr mn^c 3ht nb*).

Dès que tu brilles, elle vit et pousse pour toi (*wbn.k nh.sn rd.sn n.k*).

Tu fais les saisons pour développer tout ce que tu as créé (*ir.k trw r shpr iry.k nb*) :

La saison Peret pour les rafraîchir et l'ardeur pour qu'ils te goûtent (*Prt r skbh sn hh dp st tw*).

Tu as fait le ciel lointain pour t'y lever (*ir.n.k pt w3t.ti r wbn im.s*)

Et pour embrasser de la vue tout ce que tu as créé (*r m33 iry.k nb*),

Tu es unique (*iw.k w^c.ti*),

Lorsque tu t'es levé en ta forme de disque vivant (*wbn.ti m hprw.k m itn nh*)

Qui apparaît puis resplendit (*h^ci.ti psd.ti*),
 Qui est loin, mais demeure proche (*w3.ti hn.ti*).
 Tu crées des millions de formes de toi-même (*ir.k h^h n hprw im.k*),
 Etant seul (*w^c.ti*).
 Villes, districts, champs, chemins, fleuves (*n^uw^t dm^uw 3hywt m^c t^uw
 w3t itrw r mw*),
 Tout œil te voit en face de lui (*gm^h tw it^u nb r ^ck3 sn*),
 Parce que tu es le disque du jour au-dessus de la terre (*iw.k m it^u n hrw
 hr-tp t3*).

Mais parce que tu es parti, plus aucun des êtres n'existe que tu as créés
 (*šm.n.k n wnn it^u nb km3.k hr st*)
 Pour ne te point contempler (uniquement toi-)même (*r tm. k m33
 h^cw...w^c*).
 (Bien que) nul (ne te voie) de ceux que tu as créés (*irt.n.k*),
 Tu demeures (pourtant) dans mon cœur (*iw.k m ib.i*).
 Il n'y en a point d'autre qui te connaisse (*nn wn ky rh tw*).
 Excepté ton fils Nefer-Kheperou-Râ Wâ-en-Râ (*wpw-hr s3.k Nfr-Hprw-
 R^c W^c-n-R^c*),
 Car tu fais en sorte qu'il connaisse tes desseins et ta puissance (*di.k s33.f
 m shrw.k m phty.k*).

L'univers est venu à l'existence sur ta main, comme tu l'as créé (*hpr t3
 hr ^c.k mⁱ it^u.k sn*).
 Te lèves-tu, il vit (*wbn.n.k ^cnh.sn*) ;
 Te couches-tu, il meurt (*htp.k mt.sn*).
 Tu es la durée de la vie elle-même (*ntk ^ch^cw r h^cw.k*) ;
 On vit de toi (*^cnh.tw im.k*).
 Les yeux ne cessent de fixer (ta) beauté jusqu'à ton coucher (*wnn it^uty
 hr nfrw r htp.k*) ;
 On cesse tout travail lorsque tu te couches à l'Occident (*w3h.tw k3t nb
 htp.k hr imnty*).
 Dès ton lever, tu fais croître (toute chose pour) le roi (*wbn srd...n nswt*)
 Et la hâte s'empare de toute jambe (*wni m rd nb*)
 Depuis que tu as organisé l'univers (*dr snt.k t3*),
 Et que tu les as fait surgir pour ton fils, sorti de ton corps (*wts.k sn n
 s3.k pri m h^cw.k*),
 Le roi de Haute et Basse-Egypte, vivant de vérité, le Seigneur du
 Double-Pays, Nefer-Kheperou-Râ Wâ-en-Râ (*nsw-bit ^cnh m m3^ct nb
 t3wy Nfr-Hprw-R^c W^c-n-Râ*),
 Fils de Râ, vivant de vérité, Seigneur des couronnes, Akhnaton (*s3 R^c
^cnh m m3^ct nb h^uw 3h-n-It^u*),
 Grand dans sa durée de vie (*^c3 m ^ch^cw.f*) !
 Et la grande reine qu'il aime, la dame du Double-Pays, Nefer-Neferou-
 Aton Neferty-Iiti (Nefertiti) (*hmt-nsw wrt r mri.t.f nbt t3wy Nfr-Nfrw-
 It^u Nfrtyi.ti*),

Puisse-t-elle vivre et rajeunir à jamais, éternellement (*ḥnh.ti rnp.ti dt nhh*) !

COMMENTAIRE

Le pharaon Aménophis IV-Akhnaton (1372-1354 av. notre ère) est de la XVIII^e Dynastie, et fils d'Aménophis III (1408-1372), lui-même fils de Thoutmosis IV (1425-1408), lui-même fils d'Aménophis II (1450-1425), lui-même fils de Thoutmosis III (1504-1450), lui-même fils de Thoutmosis II (1520-1504), premier époux d'Hatshepsout (1505-1483), elle-même fille de Thoutmosis I.

Il eut avec son épouse Nefertiti, une noble Egyptienne dont le nom signifie « La Belle est venue », six filles. L'une d'elles fut l'épouse de Toutânkhamon (environ 1354-1345), qui succéda à Akhnaton (Akhenaton, Akhenaten) sur le trône égyptien.

Aménophis IV-Akhnaton fut un grand poète et un grand philosophe, couramment qualifié dans la littérature égyptologique judéo-chrétienne moderne de « mystique » ou d'« hérétique ». Aménophis IV a-t-il jamais professé une « hérésie », c'est-à-dire une « doctrine chrétienne contraire à la foi catholique et condamnée par l'Eglise », car le mot « hérésie », en religion, ne veut pas dire autre chose ? On mesure toutes les précautions qu'il faut prendre vis-à-vis de la littérature des égyptologues indo-européens et chrétiens, interprétant la pensée pharaonique.

En fait, Aménophis IV, en renouant avec le culte du Soleil érigé en une entité divine unique, toute-puissante et universelle, ne faisait que rejoindre, pour l'essentiel, un vieux courant spirituel de ses propres ancêtres de l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère). On le sait, les Pyramides, tombeaux de rois de la III^e Dynastie (vers 2750 avant notre ère) à la XVII^e (vers 1600 av. notre ère), étaient essentiellement des monuments solaires. Par diverses modes d'ascension (escalier, rayons du Soleil), elles permettaient aux pharaons de vivre, dans l'Au-delà, soit en compagnie du dieu-soleil, soit d'être confondus avec le dieu-soleil lui-même. Les obélisques doivent également leur naissance au culte solaire. Ils vont se multiplier au cours du Nouvel Empire (1567-1085). On le sait aussi, à partir du quatrième roi de la IV^e Dynastie (vers 2620 av. notre ère), Chéphren (Khâefrê), qui fit sculpter le Grand Sphinx de Gizeh (roi ou dieu solaire par sa face barbue), les rois eux-mêmes étaient formellement « fils de Râ » : cette filiation solaire sera conservée dans les titres des rois jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique. D'autre part, on le sait également, tous les dieux qui aspireront à l'universalité dans l'Egypte ancienne devaient présenter obligatoire-

ment un aspect solaire : Amon/Amon-Râ, Khnoum/Khnoum-Râ, Montou/Montou-Râ, etc.

La pensée solaire d'Akhnaton a bien sa place, centrale, dans la civilisation égyptienne où le culte du Soleil était un trait presque congénital des anciens bâtisseurs du monde pharaonique.

Le texte d'Aménophis IV-Akhnaton a été célébré pour ses qualités littéraires, son lyrisme intense, l'ampleur exceptionnelle de ses vues : « C'est un des joyaux de la littérature universelle (14). »

Encore ce jugement non simulé : complètement affranchi des allusions mythologiques, « le grand chant du roi Ekhnaton au soleil (est) un chant d'une simplicité si dépouillée, d'une telle émotion et d'une telle chaleur, que nous pouvons hardiment le ranger à côté des plus hautes œuvres lyriques qu'aient jamais produites n'importe quel autre peuple (15) ».

Que contient-il donc, ce chant lyrique, ce poème au Soleil ?

Pour Miriam Lichtheim, l'hymne à Aton exprime la vision cosmopolitaine et humaniste du Nouvel Empire à son point culminant. Tous les peuples sont considérés comme les créatures du dieu-soleil, qui les a faits, différents dans la couleur de la peau, la langue et le caractère. Cette diversité est décrite objectivement, sans complexe de supériorité de la part des Egyptiens (16).

De façon générale, William Kelly Simpson estime que l'hymne à Aton est un texte qui développe une ancienne pensée égyptienne, mais avec des éléments nouveaux, notamment l'observation anthropologique que les races humaines de la Terre diffèrent par leur couleur et leur langue (17).

Presque tous les auteurs admettent, de bonne foi, que l'Hymne à Aton d'Aménophis IV-Akhnaton a pu inspirer des passages du fameux Psaume 104 de la Bible.

Une lecture plus attentive révèle que ce texte condense la matière de plusieurs sciences qui interviennent dans l'examen de *l'économie de la nature*.

Tout un vocabulaire concerne le Soleil :



ḥꜥt, « apparaître »



wbn, « briller », « se lever »



thn, *thnt*, « briller », « étinceler »



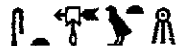
ḥꜥ, « briller », « s'éclairer ». La terre s'éclaircit, devient blanche à l'aube : *ḥꜥ t3*, « l'aube », quand la terre s'éclaircit le matin.



psꜥ, « luire », « briller », « resplendir »,



ꜥn, *ân*, « beau », « brillant » ; copte *anai* (SB), *anēi* (A), « être beau, plaisant, agréa-



ble » ; « beauté » en tant que nom en SB.
nfr, nefer, « beau », « splendide »

w3, wa, « loin », « éloigné », « lointain »

wr, our, « grand », « puissant »

šmt, « mouvements », « marche » (du Soleil)

r, rā, « Soleil » ; copte *rē, rě, rēi, ri*.

itn, aton, aten, « soleil », « disque solaire », le globe solaire considéré comme sphérique

dmḏyt, « cycle », « temps » (fixé, déterminé par le Soleil)

ḥw, « temps de vie », « espace », « période de temps », « durée »

3w, « longueur du temps »

tr, pl. *trw, terou*, « temps », « saison »

stwt, « rayons »

« Le Soleil (*rā*), en son disque solaire (*aton*), est le premier à vivre (*š3^c, shaā*), et tout le reste naît, vit, existe à cause de lui : les hommes, les animaux, les végétaux, les saisons, les travaux domestiques et champêtres, les cours d'eau, les montagnes. Les rayons solaires pénètrent profondément dans la mer (*stwt.k m-bnw W3ḏ-wr*) : beaucoup de peuples dans l'Antiquité n'ont pas soupçonné que l'atmosphère solaire qui prolonge la couronne s'étendait dans l'espace à des millions de kilomètres, jusqu'aux fonds océaniques.

Une autre intuition scientifique capitale : les rayons (*stwt*) émis par le Soleil parviennent sur notre visage (*tw.k m ḥr.sn*), mais les trajectoires (*šmt.k*, « ta marche », « ta venue ») suivies par la lumière solaire ne sont pas visibles (*bw nw*). En effet, toutes les radiations (rayonnement) émises par le Soleil ne sont pas visibles : c'est le cas des radiations ultra-violettes, invisibles à l'œil humain.

Bien qu'il soit loin (*w3.ti, wa.ti*), le Soleil fait néanmoins parvenir ses rayons sur la terre (*stwt.k ḥr t3*, « tes rayons sur la terre ») : le rayonnement solaire est puissant, car il met seulement quelques instants pour franchir la distance, énorme, qui sépare la terre du Soleil (*w3.ti ḥn.ti*, « le Soleil est loin, mais il demeure proche »).

Tout ce qui existe sur la Terre tient de la vie même du Soleil, consubstantiellement : « Tu crées des millions de formes à partir de toi-même (*im.k*) ». Tout être, tout existant est de cette façon solaire,

vivant de l'énergie du Soleil lui-même. Ces formes de vie sont fort nombreuses (*š3.wy*, « combien nombreuses ! »). Leur source unique est le Soleil. Cependant, nous ne les voyons pas toutes (*iw st3 m hr p3*, « elles demeurent cachées à la vue »). Les êtres visibles et invisibles (comme les microbes par exemple) sont toujours selon le mode solaire, créatures du Soleil, déifié à juste titre, tant son pouvoir créateur est réel, immense, indéniable.

Ce texte d'Aménophis IV-Akhnaton fait état également, à plusieurs reprises, des limites du pouvoir voyant de l'œil humain : notre organe pair de la vue voit sans voir tout le réel, toutes les formes, toutes les choses créées par le Soleil, dieu unique (*nir w', noute wâ*).

L'hymne à Aton est un discours construit, à intention théorique, sur l'économie de la nature. Il est plus beau et mieux structuré que ce texte linnéen qui traite du même sujet, bien postérieurement à l'Égypte ancienne.

Voici ce texte : « Le *Jour* suit la même marche que l'année : le *Matin* rend tous les êtres mieux disposés et plus ardents à accomplir leur fonction. Le Soleil répand ses rayons rutilants, les fleurs, envahies par une sorte de sommeil nocturne, s'éveillent et s'épanouissent ; les oiseaux, de leur voix sonore et par leur accent varié, font résonner les bois où, aux heures consacrées à Vénus, ils se réunissent en de nombreuses troupes. Le *Midi* attire les animaux dans les pâturages et les plaines ; la chaleur les persuade de prendre soin de leurs corps et la nécessité les y contraint. Le *Soir* arrive qui rend tout plus indolent ; les fleurs se ferment et les animaux regagnent leur tanière (18). »

Le texte égyptien est évidemment plus riche, d'une inspiration plus réussie et d'une construction plus ample que ce texte de la première moitié du XVIII^e siècle (1749).

Mieux construit, le texte égyptien se veut un discours à intention théorique, philosophique, en se fondant sur des descriptions et des allusions, non pas mythologiques, mais relevant de l'histoire naturelle. C'est ce qu'il faut maintenant examiner, en suivant le texte de près.

Ce texte contient une sorte de géographie physique et humaine. La Terre est nommée avec tous ses éléments : la Mer, les Fleuves, les Montagnes, les Campagnes, les Saisons, et c'est dans cet œkoumène que l'Homme travaille, ouvre des chemins, crée des villes, irrigue ses champs, fait naviguer ses bateaux. Le rapport de l'Homme à la Nature est un rapport créateur, et non passif, englué dans la Fatalité. Sous le Soleil, Aménophis IV-Akhnaton prône la liberté créatrice de l'Homme.

Le Règne Végétal et le Règne Animal qui ont des corps organiques et vivants sont amplement traités par le texte d'Akhnaton, tandis que le Règne Minéral est pratiquement (volontairement) écarté à cause de sa nature « inerte » (les pierres sont privées de vie et d'organismes).

Corps organiques et vivants, les Plantes, Arbres et Herbes, verdissent (*šmw smw hr 3h3h ; 3h3h*, « verdire », en anglais « grow green » : toujours en parlant des plantes). C'est bien l'énergie d'origine

solaire qui fait que « les arbres (*šnw*) et les herbes (*smw*) verdissent (*3h3h*) ». En effet, le pigment vert des végétaux, la chlorophylle, ne se forme qu'à la lumière. Ainsi, cette énergie d'origine solaire est introduite, par la photosynthèse, dans les grands cycles biochimiques du globe. Sans doute, l'action des végétaux chlorophylliens n'était pas connue comme telle, mais il est déjà remarquable que le texte d'Aménophis IV attribue clairement le vert des plantes à la lumière du soleil, directement.

Le texte dit expressément que « les rayons (du soleil) pénètrent profondément dans la mer » (*stwt.k m-hnw W3d-wr*, « tes rayons dans l'intérieur de la mer », « tes rayons dans le sein de la mer »). Il est vrai que la lumière du soleil pénètre dans la mer jusqu'à 200 mètres, et des êtres vivent sur le fond de la mer. Rares sont les écrits antiques, mésopotamiens, sémitiques, grecs, etc., faisant état d'une telle intuition scientifique qui ne peut que renvoyer au benthos.

Les Animaux (Lions, Serpents, Bétail de toutes sortes, Oiseaux, Poissons) et les Hommes (mâles et femelles) sont constamment évoqués dans l'hymne d'Aménophis IV-Akhnaton. Et la question fondamentale, celle de la reproduction même de l'espèce, n'est pas esquivée, mais exposée selon la méthode de l'embryologie descriptive.

Il est en effet question d'une partie essentielle du problème embryologique : « Le simple fait, très extraordinaire, qu'un œuf si peu organisé en apparence se puisse développer en un adulte à organisation complexe, a intrigué les philosophes depuis Aristote jusqu'à Whitehead, et, dans une large mesure, ils ont compris qu'il s'agissait là d'un mystère sans équivalent dans la science (19). »

Pour Aménophis IV-Akhnaton, il ne s'agit point de « mystère », mais de quelque chose de naturel, à comprendre rationnellement. Le fait est que le mâle dépose la semence (*mw*, « eau », « sperme », « semence virile ») dans le corps de la femme où existent des œufs, des germes (*m3yw*), qui sont alors fécondés et se développent (*šhpr*, « se développer », « se devenir à l'existence »). Le fait est aussi que « semence » et « germes », « spermatozoïde » et « ovule », sont des « créations » de l'énergie solaire en l'Homme. Le développement (*šhpr*, « le devenir ») embryonnaire est posé clairement par le texte : l'organisme en voie de développement est « suivi » depuis l'œuf fécondé jusqu'à la réalisation d'une forme capable de vie autonome et active : « Tu vivifies le fils dans le sein de sa mère ». En effet, l'embryon humain habite pendant longtemps dans l'utérus maternel. Quand l'enfant naît, « Tu l'apaises avec ce qui fait cesser ses larmes. »

A propos du jeune de la poule, le texte est fort surprenant. Il y est question du « poussin (qui) est dans son œuf » (*šw t3 m swht*), déjà capable de « parler » (*mdw*), de pépier dans (*m*) la « pierre » (*inr*), la coquille (*inr n r*, « coquillage ») : pour le vivifier (*sānkh*, causatif de *ānkh*, « vivre »), le soleil lui donne le souffle (*t3w, tjaou*) à l'intérieur (*m-hnw.s*, « dans l'intérieur d'elle » - œuf étant féminin en égyptien

ancien). Au temps propice, prescrit par le soleil qui fait mûrir tout, le poussin brise, de l'intérieur, la coquille calcaire poreuse qui la protégeait : dès qu'il sort de l'œuf ainsi brisé, il piaule et se met à marcher sur ses pattes, heureux de voir le soleil.

Des sciences de la nature (rayons solaires invisibles à l'œil humain dans leurs déplacements, géographie physique et humaine, embryologie descriptive), le texte se meut pour ainsi dire aux sciences sociales.

Certes, la lumière du Soleil est pour toutes les races, tous les peuples : habitants de Khor au nord-est (Syrie), habitants de Kouch au sud (Soudan), habitants de l'Égypte. Chaque peuple a son habitat propre, sa niche écologique particulière : là, « chacun a sa nourriture et son temps de vie est compté » (*wnmw.f*, « sa nourriture » ; *hsb h'w.f*, « son temps de vie est compté »).

Les langues (*nsw*) parlées par ces hommes qui composent l'Humanité sont séparées, divisées, différenciées (*wpw*) dans (*m*) leurs expressions, leurs mots (*mdwt*). Systèmes de signes verbaux propres à une communauté, à un groupe, et servant de communication au sein de tels ensembles humains, les langues diffèrent d'une communauté linguistique à une autre, limitant par là même la communication au-delà de son propre groupe, à moins d'un apprentissage préalable d'une ou des langues des communautés « étrangères ». Cette observation pertinente est proprement d'ordre scientifique, linguistique. Si les langues diffèrent par leurs mots, leurs expressions, il s'agit par conséquent de différences fondamentales, de caractère morpho-syntaxique et lexical. Parce que différentes les unes des autres, d'une communauté linguistique à une autre, les langues sont donc extrêmement variées. Autant de parlers différents, autant de communautés linguistiques distinctes. La langue identifie parfaitement, sans confusion, chaque groupe humain.

Différents, séparés, variés, les hommes le sont aussi par la couleur de la peau (Noirs, Blancs, Jaunes, etc.) et le tempérament national, l'*éthos* ( *kd*, « forme », « caractère », « disposition »). En anthropologie, l'*éthos* est bien le caractère commun à un groupe d'individus appartenant à une même société. Ainsi, quand les Égyptiens présentent dans un tableau ethnique les hommes, les peuples et les races connues d'eux dans l'Antiquité, avec force de détails dans les costumes, les traits physiques, la couleur de la peau, il ne saurait être question de « simples » conventions esthétiques ou du « symbolisme » des couleurs, mais bien de réalités vues, appréciées, « objectivisées ». Et dans ces tableaux différentiels, les Égyptiens sont toujours peints en noir, comme leurs voisins méridionaux, les Nubiens.

L'hymne d'Aménophis IV à Aton est un texte riche, d'une grande portée philosophique.

Toute forme de vie sur terre est liée au soleil et dépend de lui. Les organismes vivants, avec tous leurs systèmes, leurs appareils, ne sont que des « machines » fabriquées par l'énergie solaire, qui se fait

« sentir » jusqu'aux fonds des mers. Cette énergie nous parvient de si loin, mais la marche et la venue des rayons ne sont pas visibles à l'œil humain. Et parmi les formes vivantes existantes, certains nous sont cachées, invisibles.

Quoi qu'il en soit, le visible et l'invisible dépendent tous deux de l'énergie solaire : « Le monde visible est l'organisation invisible de l'énergie (20). »

Pour la pensée solaire égyptienne, si familière avec l'immensité du cosmos (« le Ciel lointain »), si créatrice de symboles vivants, si puissante dans la recherche du bonheur, l'humanité n'est pas en exil dans le monde où tout glorifie l'énergie solaire, qui a inauguré, pour nous, la vie.

Ce texte philosophique luba, dicté dans les écoles initiatiques de l'ethnie concernée, est comme un écho au grand hymne au Soleil d'Akhnaton : « Le Soleil est une part de la Vie du corps des créatures de la Terre. Lorsqu'il meurt, c'est-à-dire lorsqu'il disparaît chaque soir, les créatures s'endorment du sommeil de la mort ; elles s'éveillent lorsqu'il se réveille et réapparaît. Si le Soleil mourait à jamais, les créatures mourraient à jamais (21). »

Une même image, forte, s'est imposée dans la vallée du Nil et chez les Bantu de la zone centrale de l'actuel Zaïre : lorsque le Soleil se couche, l'univers est dans les ténèbres à la manière de la mort (vallée du Nil), les créatures s'endorment du sommeil de la mort (Bantu du Centre du Zaïre). Ici et là, c'est l'image de la mort qui est trouvée lorsque le Soleil disparaît, chaque soir. Autrement, avec le Soleil, c'est la Vie. Mieux, toutes les formes de Vie sur Terre sont des « dérivés » du Soleil : « Quelles sont nombreuses les choses que tu as créées » (vallée du Nil), « Le Soleil est une part de la Vie du corps des créatures de la Terre » (Bantu du Centre du Zaïre).

De telles correspondances et concordances militent pour ainsi dire dans le sens du renforcement, objectivement, de la parenté culturelle radicale de l'Égypte pharaonique et du reste de l'Afrique noire : une seule pensée profonde se dégage, en dépit de variantes et de nuances dues à la longue séparation dans le temps et dans l'espace.

Ce qui manque, jusqu'ici, c'est la récolte et le traitement des textes philosophiques oraux de l'Afrique noire profonde. Mais le peu qui a été révélé (Dogon, Yoruba, Luba, etc.) est déjà propice à une lecture d'ordre comparatif entre l'Égypte pharaonique et le reste de l'Afrique noire. Ce travail, long, pénible, exigeant, attend toujours ses meilleurs ouvriers parmi les jeunes universitaires africains, acquis à la philosophie.

Retenons, d'ores et déjà, que la pensée pharaonique est une pensée solaire, c'est-à-dire une pensée qui a tenté de comprendre le Soleil en tant que vie, force et durée éternelle, inséparable du destin de l'homme sur cette planète Terre. Cet effort s'est présenté, au niveau du dire, sous forme de mythes. Mais la pensée est là, rigoureuse, exigeante, à la

recherche du Réel et de la Totalité qui vit de ce Réel et qui est ce Réel lui-même.

Un grand savant contemporain, spécialiste fort connu de la domestication de l'énergie solaire, a su exprimer, avec des mots adéquats, la nature solaire de la philosophie égyptienne : « Il y eut d'abord Rê, le Soleil, qui régna le premier, puis ses enfants, qui gouvernèrent par couple. Deux d'entre eux, Osiris et Isis, eurent un fils, Horus, l'ancêtre des Pharaons.

« Tous ces dieux de l'antique Egypte étaient détenteurs des trois vertus du soleil : la *vie*, la *force* et la *durée*.

« Quoi de plus permanent, de plus puissant et de plus efficace, en effet, dans l'esprit des hommes de tous les temps, que les manifestations du soleil ? Tous ses frémissements ont leur répercussion sur la terre, et l'on peut dire encore aujourd'hui, avec Pierre Rousseau : "Destin du soleil, destin des hommes" (22). »

LES QUATRE FAITS EXCELLENTS ACCOMPLIS PAR RÂ AU TEMPS DE LA CRÉATION

𐀀𐀁𐀂𐀃𐀄𐀅𐀆𐀇𐀈𐀉𐀊𐀋𐀌𐀍𐀎𐀏𐀐𐀑𐀒𐀓𐀔𐀕𐀖𐀗𐀘𐀙𐀚𐀛𐀜𐀝𐀞𐀟𐀠𐀡𐀢𐀣𐀤𐀥𐀦𐀧𐀨𐀩𐀪𐀫𐀬𐀭𐀮𐀯𐀰𐀱𐀲𐀳𐀴𐀵𐀶𐀷𐀸𐀹𐀺𐀻𐀼𐀽𐀾𐀿𐁀𐁁𐁂𐁃𐁄𐁅𐁆𐁇𐁈𐁉𐁊𐁋𐁌𐁍𐁎𐁏𐁐𐁑𐁒𐁓𐁔𐁕𐁖𐁗𐁘𐁙𐁚𐁛𐁜𐁝𐁞𐁟𐁠𐁡𐁢𐁣𐁤𐁥𐁦𐁧𐁨𐁩𐁪𐁫𐁬𐁭𐁮𐁯𐁰𐁱𐁲𐁳𐁴𐁵𐁶𐁷𐁸𐁹𐁺𐁻𐁼𐁽𐁾𐁿𐂀𐂁𐂂𐂃𐂄𐂅𐂆𐂇𐂈𐂉𐂊𐂋𐂌𐂍𐂎𐂏𐂐𐂑𐂒𐂓𐂔𐂕𐂖𐂗𐂘𐂙𐂚𐂛𐂜𐂝𐂞𐂟𐂠𐂡𐂢𐂣𐂤𐂥𐂦𐂧𐂨𐂩𐂪𐂫𐂬𐂭𐂮𐂯𐂰𐂱𐂲𐂳𐂴𐂵𐂶𐂷𐂸𐂹𐂺𐂻𐂼𐂽𐂾𐂿𐃀𐃁𐃂𐃃𐃄𐃅𐃆𐃇𐃈𐃉𐃊𐃋𐃌𐃍𐃎𐃏𐃐𐃑𐃒𐃓𐃔𐃕𐃖𐃗𐃘𐃙𐃚𐃛𐃜𐃝𐃞𐃟𐃠𐃡𐃢𐃣𐃤𐃥𐃦𐃧𐃨𐃩𐃪𐃫𐃬𐃭𐃮𐃯𐃰𐃱𐃲𐃳𐃴𐃵𐃶𐃷𐃸𐃹𐃺𐃻𐃼𐃽𐃾𐃿𐄀𐄁𐄂𐄃𐄄𐄅𐄆𐄇𐄈𐄉𐄊𐄋𐄌𐄍𐄎𐄏𐄐𐄑𐄒𐄓𐄔𐄕𐄖𐄗𐄘𐄙𐄚𐄛𐄜𐄝𐄞𐄟𐄠𐄡𐄢𐄣𐄤𐄥𐄦𐄧𐄨𐄩𐄪𐄫𐄬𐄭𐄮𐄯𐄰𐄱𐄲𐄳𐄴𐄵𐄶𐄷𐄸𐄹𐄺𐄻𐄼𐄽𐄾𐄿𐅀𐅁𐅂𐅃𐅄𐅅𐅆𐅇𐅈𐅉𐅊𐅋𐅌𐅍𐅎𐅏𐅐𐅑𐅒𐅓𐅔𐅕𐅖𐅗𐅘𐅙𐅚𐅛𐅜𐅝𐅞𐅟𐅠𐅡𐅢𐅣𐅤𐅥𐅦𐅧𐅨𐅩𐅪𐅫𐅬𐅭𐅮𐅯𐅰𐅱𐅲𐅳𐅴𐅵𐅶𐅷𐅸𐅹𐅺𐅻𐅼𐅽𐅾𐅿𐆀𐆁𐆂𐆃𐆄𐆅𐆆𐆇𐆈𐆉𐆊𐆋𐆌𐆍𐆎𐆏𐆐𐆑𐆒𐆓𐆔𐆕𐆖𐆗𐆘𐆙𐆚𐆛𐆜𐆝𐆞𐆟𐆠𐆡𐆢𐆣𐆤𐆥𐆦𐆧𐆨𐆩𐆪𐆫𐆬𐆭𐆮𐆯𐆰𐆱𐆲𐆳𐆴𐆵𐆶𐆷𐆸𐆹𐆺𐆻𐆼𐆽𐆾𐆿𐇀𐇁𐇂𐇃𐇄𐇅𐇆𐇇𐇈𐇉𐇊𐇋𐇌𐇍𐇎𐇏𐇐𐇑𐇒𐇓𐇔𐇕𐇖𐇗𐇘𐇙𐇚𐇛𐇜𐇝𐇞𐇟𐇠𐇡𐇢𐇣𐇤𐇥𐇦𐇧𐇨𐇩𐇪𐇫𐇬𐇭𐇮𐇯𐇰𐇱𐇲𐇳𐇴𐇵𐇶𐇷𐇸𐇹𐇺𐇻𐇼𐇽𐇾𐇿𐈀𐈁𐈂𐈃𐈄𐈅𐈆𐈇𐈈𐈉𐈊𐈋𐈌𐈍𐈎𐈏𐈐𐈑𐈒𐈓𐈔𐈕𐈖𐈗𐈘𐈙𐈚𐈛𐈜𐈝𐈞𐈟𐈠𐈡𐈢𐈣𐈤𐈥𐈦𐈧𐈨𐈩𐈪𐈫𐈬𐈭𐈮𐈯𐈰𐈱𐈲𐈳𐈴𐈵𐈶𐈷𐈸𐈹𐈺𐈻𐈼𐈽𐈾𐈿𐉀𐉁𐉂𐉃𐉄𐉅𐉆𐉇𐉈𐉉𐉊𐉋𐉌𐉍𐉎𐉏𐉐𐉑𐉒𐉓𐉔𐉕𐉖𐉗𐉘𐉙𐉚𐉛𐉜𐉝𐉞𐉟𐉠𐉡𐉢𐉣𐉤𐉥𐉦𐉧𐉨𐉩𐉪𐉫𐉬𐉭𐉮𐉯𐉰𐉱𐉲𐉳𐉴𐉵𐉶𐉷𐉸𐉹𐉺𐉻𐉼𐉽𐉾𐉿𐊀𐊁𐊂𐊃𐊄𐊅𐊆𐊇𐊈𐊉𐊊𐊋𐊌𐊍𐊎𐊏𐊐𐊑𐊒𐊓𐊔𐊕𐊖𐊗𐊘𐊙𐊚𐊛𐊜𐊝𐊞𐊟𐊠𐊡𐊢𐊣𐊤𐊥𐊦𐊧𐊨𐊩𐊪𐊫𐊬𐊭𐊮𐊯𐊰𐊱𐊲𐊳𐊴𐊵𐊶𐊷𐊸𐊹𐊺𐊻𐊼𐊽𐊾𐊿𐋀𐋁𐋂𐋃𐋄𐋅𐋆𐋇𐋈𐋉𐋊𐋋𐋌𐋍𐋎𐋏𐋐𐋑𐋒𐋓𐋔𐋕𐋖𐋗𐋘𐋙𐋚𐋛𐋜𐋝𐋞𐋟𐋠𐋡𐋢𐋣𐋤𐋥𐋦𐋧𐋨𐋩𐋪𐋫𐋬𐋭𐋮𐋯𐋰𐋱𐋲𐋳𐋴𐋵𐋶𐋷𐋸𐋹𐋺𐋻𐋼𐋽𐋾𐋿𐌀𐌁𐌂𐌃𐌄𐌅𐌆𐌇𐌈𐌉𐌊𐌋𐌌𐌍𐌎𐌏𐌐𐌑𐌒𐌓𐌔𐌕𐌖𐌗𐌘𐌙𐌚𐌛𐌜𐌝𐌞𐌟𐌠𐌡𐌢𐌣𐌤𐌥𐌦𐌧𐌨𐌩𐌪𐌫𐌬𐌭𐌮𐌯𐌰𐌱𐌲𐌳𐌴𐌵𐌶𐌷𐌸𐌹𐌺𐌻𐌼𐌽𐌾𐌿𐍀𐍁𐍂𐍃𐍄𐍅𐍆𐍇𐍈𐍉𐍊𐍋𐍌𐍍𐍎𐍏𐍐𐍑𐍒𐍓𐍔𐍕𐍖𐍗𐍘𐍙𐍚𐍛𐍜𐍝𐍞𐍟𐍠𐍡𐍢𐍣𐍤𐍥𐍦𐍧𐍨𐍩𐍪𐍫𐍬𐍭𐍮𐍯𐍰𐍱𐍲𐍳𐍴𐍵𐍶𐍷𐍸𐍹𐍺𐍻𐍼𐍽𐍾𐍿𐎀𐎁𐎂𐎃𐎄𐎅𐎆𐎇𐎈𐎉𐎊𐎋𐎌𐎍𐎎𐎏𐎐𐎑𐎒𐎓𐎔𐎕𐎖𐎗𐎘𐎙𐎚𐎛𐎜𐎝𐎞𐎟𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝𐞞𐞟𐞠𐞡𐞢𐞣𐞤𐞥𐞦𐞧𐞨𐞩𐞪𐞫𐞬𐞭𐞮𐞯𐞰𐞱𐞲𐞳𐞴𐞵𐞶𐞷𐞸𐞹𐞺𐞻𐞼𐞽𐞾𐞿𐟀𐟁𐟂𐟃𐟄𐟅𐟆𐟇𐟈𐟉𐟊𐟋𐟌𐟍𐟎𐟏𐟐𐟑𐟒𐟓𐟔𐟕𐟖𐟗𐟘𐟙𐟚𐟛𐟜𐟝𐟞𐟟𐟠𐟡𐟢𐟣𐟤𐟥𐟦𐟧𐟨𐟩𐟪𐟫𐟬𐟭𐟮𐟯𐟰𐟱𐟲𐟳𐟴𐟵𐟶𐟷𐟸𐟹𐟺𐟻𐟼𐟽𐟾𐟿𐠀𐠁𐠂𐠃𐠄𐠅𐠆𐠇𐠈𐠉𐠊𐠋𐠌𐠍𐠎𐠏𐠐𐠑𐠒𐠓𐠔𐠕𐠖𐠗𐠘𐠙𐠚𐠛𐠜𐠝𐠞𐠟𐠠𐠡𐠢𐠣𐠤𐠥𐠦𐠧𐠨𐠩𐠪𐠫𐠬𐠭𐠮𐠯𐠰𐠱𐠲𐠳𐠴𐠵𐠶𐠷𐠸𐠹𐠺𐠻𐠼𐠽𐠾𐠿𐡀𐡁𐡂𐡃𐡄𐡅𐡆𐡇𐡈𐡉𐡊𐡋𐡌𐡍𐡎𐡏𐡐𐡑𐡒𐡓𐡔𐡕𐡖𐡗𐡘𐡙𐡚𐡛𐡜𐡝𐡞𐡟𐡠𐡡𐡢𐡣𐡤𐡥𐡦𐡧𐡨𐡩𐡪𐡫𐡬𐡭𐡮𐡯𐡰𐡱𐡲𐡳𐡴𐡵𐡶𐡷𐡸𐡹𐡺𐡻𐡼𐡽𐡾𐡿𐢀𐢁𐢂𐢃𐢄𐢅𐢆𐢇𐢈𐢉𐢊𐢋𐢌𐢍𐢎𐢏𐢐𐢑𐢒𐢓𐢔𐢕𐢖𐢗𐢘𐢙𐢚𐢛𐢜𐢝𐢞𐢟𐢠𐢡𐢢𐢣𐢤𐢥𐢦𐢧𐢨𐢩𐢪𐢫𐢬𐢭𐢮𐢯𐢰𐢱𐢲𐢳𐢴𐢵𐢶𐢷𐢸𐢹𐢺𐢻𐢼𐢽𐢾𐢿𐣀𐣁𐣂𐣃𐣄𐣅𐣆𐣇𐣈𐣉𐣊𐣋𐣌𐣍𐣎𐣏𐣐𐣑𐣒𐣓𐣔𐣕𐣖𐣗𐣘𐣙𐣚𐣛𐣜𐣝𐣞𐣟𐣠𐣡𐣢𐣣𐣤𐣥𐣦𐣧𐣨𐣩𐣪𐣫𐣬𐣭𐣮𐣯𐣰𐣱𐣲𐣳𐣴𐣵𐣶𐣷𐣸𐣹𐣺𐣻𐣼𐣽𐣾𐣿𐤀𐤁𐤂𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐦀𐦁𐦂𐦃𐦄𐦅𐦆𐦇𐦈𐦉𐦊𐦋𐦌𐦍𐦎𐦏𐦐𐦑𐦒𐦓𐦔𐦕𐦖𐦗𐦘𐦙𐦚𐦛𐦜𐦝𐦞𐦟𐦠𐦡𐦢𐦣𐦤𐦥𐦦𐦧𐦨𐦩𐦪𐦫𐦬𐦭𐦮𐦯𐦰𐦱𐦲𐦳𐦴𐦵𐦶𐦷𐦸𐦹𐦺𐦻𐦼𐦽𐦾𐦿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜𐭝𐭞𐭟𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘𐯙𐯚𐯛𐯜𐯝𐯞𐯟𐯠𐯡𐯢𐯣𐯤𐯥𐯦𐯧𐯨𐯩𐯪



Adriaan de Buck, *Coffin Texts*, vol. VII,
Spell 1130, pp. 461-465.

TRADUCTION

Paroles dites par Celui-dont-les-noms-sont-cachés, le Maître-de-l'Univers (*mdw in St3w-rn[w] Nb-r-dr*), ainsi il parle devant ceux qui font taire l'orage, lors de la navigation des compagnons (de Râ) :

« Acclamez en paix (*q3 m htp*) ! Je répète à vous les faits excellents que mon cœur fit pour moi (*whm.i n.tn spw nfrw ir.n n.i ib.i*) à partir de l'intérieur du serpent-rouleau (le dragon Apophis), pour faire taire les conflits (*m-hnw mhn n mrwt sgrt isft*). Je fis quatre faits excellents (*iw ir.n.i spw 4 nfrw*) à l'intérieur du portail de l'horizon (*m-hnw sbht 3ht*) :

« Je fis les quatre vents pour que chaque homme puisse respirer en son temps. C'est un des faits (*iw ir.n.i t3w 4 ssn s nb m h3w.f sp im pw*).

« Je fis la grande inondation pour que l'humble puisse en bénéficier comme le noble. C'est un des faits (*iw ir.n.i 3gb wr shm hwrw mi wr sp im pw*).

« Je fis chaque homme semblable à son compagnon (*iw ir.n.i s nb mi snwx.f*) ; et je n'ordonnai pas qu'ils agissent mal (*n wd.i ir. sn isft*). C'est leurs cœurs qui ont désobéi à ce que j'avais dit (*in ibw.sn hdi ddt.n.i*). C'est un des faits (*sp im pw*).

« J'ai fait en sorte que leurs cœurs ne soient pas disposés à oublier l'Occident (*iw ir.n.i tm ibw.sn r shmt Imnt*), afin que (*n mrwt*) les offrandes sacrées soient faites aux dieux des nomes (*ir.t htp-ntr n ntrw sp3wt*). C'est un des faits (*sp im pw*).

« J'ai créé les dieux à partir de ma sueur (*shpr.n.i ntrw m fdt.i*), et les hommes (*rmf*) à partir (*m*) des larmes (*rmyt*) de (*n*) mon œil (*irit.i*).

COMMENTAIRE

Les *Textes des Sarcophages* (« Coffin Texts ») qui descendent directement des *Textes des Pyramides* sans avoir toujours une origine royale, datent du Moyen Empire (2060-1785 av. notre ère : XI et XII dynasties).

Râ, principe créateur issu du Noun, fait ici état de geste créatrice, en énumérant quatre grands actes accomplis par lui au temps de la Première Foie, c'est-à-dire au temps de la création :

1. *l'air* que chacun de nous respire pendant son temps de vie terrestre (*m h3w.f*, « dans son laps de temps »). La couche gazeuse qui enveloppe la Terre, l'atmosphère, est précisément l'air que nous respirons aux quatre points cardinaux (*t3w fdw*, « les quatre vents »), à savoir le nord, le sud, l'est et l'ouest. Les « doux souffles du vent du Nord » étaient promis dans l'Égypte ancienne à la narine des défunts bienheureux ;

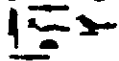
2. *les eaux*, c'est-à-dire le Nil et son limon, les lacs du pays, la mer, toutes les eaux utiles, bienfaisantes. L'étonnante pulsation du Nil (« la Grande Inondation », *3gb wr*) au mois de juillet était un événement cosmique essentiel dans la vie du pays, chez les administrateurs comme chez les humbles paysans ;

3. *l'égalité et la fraternité entre les hommes* : « Je fis *iw ir.n.i* chaque homme *s nb* comme *mî* ses frères *snw.f* ». Le mal (*isft*) dans le monde est dû à l'homme lui-même, à sa liberté : l'homme, ainsi individualisé, peut obéir (*hdi*) ou non à l'ordre transcendant. Le cœur (*ib*) symbolise ici le siège de la liberté, c'est-à-dire le siège du « principe dirigeant » (*hégémonicon*, en grec philosophique des Stoïciens) de notre pratique. Du coup, « Dieu » est innocenté du mal que nous faisons. Le cœur, soit l'intérieur même du sujet, son « dedans », exprime à la fois le caractère ontologique et logique de l'étant. La sagesse est donc une conquête de l'homme accomplissant son œuvre sans obéir nécessairement à une puissance. Nous sommes responsables de ce que nous faisons, en dépit de notre solidarité à l'égard de nos ancêtres et de notre milieu. Ainsi, 2000 av. notre ère, les anciens Égyptiens ont clairement affirmé *l'égalité et la fraternité* entre les hommes, *la liberté morale*, *la volonté humaine*, *la responsabilité* de l'être humain qui doit assumer ses actes en tant qu'individu ;

4. *les liquides* : l'eau, le sperme, la sueur, la salive, les larmes, ont servi au démiurge pour créer toutes les formes vivantes de la nature, à savoir les dieux, les hommes, les animaux et tout ce qui vit. L'habitude est de dire qu'il s'agit d'un « jeu de mots » entre les hommes (*rmt* ; *rômë*, *lōmi* en copte) et les larmes (*rmyt*). Ce niveau du commentaire est le plus

superficiel qui soit. Il est en fait question d'un code qui exprime la pensée sous le régime de l'imaginaire, du mythe. Le code est ici extrêmement complexe : il réunit de façon étroite, intime, vivante le conceptuel et l'imaginaire à travers des mots semblables phonétiquement, mais il n'est nullement question de « jeu de mots » (c'est l'exégèse qui serait naïve et non l'écriture codée pharaonique), purement et simplement. A travers cette facilité apparente, il faut au contraire saisir la pensée, la sagesse au cœur de l'imagerie (23).

Faisons maintenant quelques remarques d'ordre sémantique et philologique :



isft signifie bien : faute, mal, mauvaise action ;



sp : c'est l'un des mots égyptiens ayant toute une multitude de significations souvent assez éloignées les unes des autres. Ce mot veut dire en effet : temps ; affaire, cas, matière ; action, acte, faute ; occasion, chance (la création est justement la « Première Occasion ») ; aventure ; succès ; condition. Dans notre texte, il s'agit bien de fait, d'acte, de geste, en tant qu'œuvre accomplie par le démiurge-créditeur ;



rmt, « homme », « humanité » et



rmyt, « larmes » : sous l'imagerie du mythe, la pensée, la réflexion. Les hommes seraient une partie du corps du démiurge. Les hommes seraient des dieux, tout au moins dans ce texte. En effet, le mot *rmt* (copte *rômē, rōmi, lōmi*) est affecté du déterminatif (qui est un sémantème, en toute rigueur) de dieu, de la divinité : . Il en va de même avec les autres mots « homme » contenus dans le texte : *s*, « homme » et *s*, « homme », toujours avec le déterminatif de la catégorie propre des choses divines et des dieux eux-mêmes qui apparaît en tant que pronom personnel suffixe de la première personne du singulier quand le démiurge parle de lui-même *iw ir.n.i*, « j'ai fait », « je fis » (*i*, « je », sagissant de dieu).

Quand les hommes forment l'humanité, ils deviennent des « frères », des « compagnons » égaux entre eux, des « humbles », des « grands » : *sn*, « frère », « compagnon » ; *hwrw*, « humble », et *wr*, « grand », « noble », n'ont que le déterminatif de l'être humain : .

Il ne s'agit donc pas d'une « distraction » du scribe, mais d'une écriture qui note consciemment la parenté charnelle entre le démiurge-créditeur et l'homme. Ici, Dieu ne crée pas l'homme à son « image » comme dans d'autres traditions religieuses et philosophiques. Ici, l'homme est dieu : l'homme-dieu, re-créditeur encore et toujours, sans angoisse du « Salut », propre à une pensée qui va de la chute au rachat et, dans un tel contexte, on peut célébrer « la mort de Dieu » comme celle de l'homme.

Les Négro-Africains de l'Égypte pharaonique et de toutes les Afriques postérieures ont voulu souligner au contraire l'unité radicale

entre l'homme et tout ce qui existe, « de la moindre parcelle de la terre à l'univers (24) ».

Une vision anthropocentriste du monde développe nécessairement une ontologie anthropologique, une pensée de la totalité.

Certes, Epictète (philosophe stoïcien du 1^{er} siècle) a écrit que tout homme porte dieu en lui : « Tu es un fragment de dieu ; tu as en toi-même une part de divinité (25). »

Toutefois, dans l'ancienne Egypte, l'homme est proprement dieu ; il est homme-dieu, d'une seule couture pour ainsi dire. Une pensée de la totalité devait naître, comme univers spirituel de la « polis » pharaonique.

En effet, la société égyptienne est une grande machine universelle qui comprend les *éléments* (ciel, soleil, lune, étoiles, feu, eau, terre, végétation), les *êtres* (dieux, déesses, esprits, rois et reines, vizirs, famille royale), les *fonctionnaires* de l'administration centrale, provinciale, locale (finances, justice, armée, temples), les *scribes* et autres artisans (charpentiers, graveurs, fondeurs, cordonniers, etc.) et les *paysans* et bouviers, sur près de vingt-cinq mille ans d'histoire nationale. Rien n'est vraiment indépendant, sans lien avec l'ensemble du « domaine » pharaonique. Le sacré et le profane ne sont que les deux aspects d'une seule et même réalité socio-politique, incarnée par Pharaon, roi-dieu.

Un égyptologue a su le dire avec précision : « La société égyptienne englobe l'Univers entier : les éléments, autant que les êtres, sont immatriculés, comme parties d'un même tout, collaborateurs d'une tâche commune (26). »

Une pensée de la totalité devait nécessairement émerger d'une société si cosmique, intégrant en son sein toutes les dimensions du Réel, qui est ce qu'il est, sacré et profane à la fois (encore qu'une telle distinction n'ait jamais eu plus d'importance qu'il n'en faut au pays des Pharaons).

Au demeurant, un vieux prêtre égyptien a exposé à Solon le système pharaonique, solidaire en tous ses aspects, en tous ses éléments, toutes ses composantes : « Quant à la vie intellectuelle, tu vois sans doute quelle attention la loi, chez nous (Egyptiens), y apporte : à partir des premiers principes qui touchent l'Univers, elle a réglé toutes les découvertes jusqu'à la divination et la médecine, qui a en vue la santé ; des spéculations divines elle a tiré des applications humaines, veillé à l'acquisition de toutes les autres connaissances qui s'ensuivent de celles-là (27). »

Cosmogénèse, divination, médecine, sciences divines, sciences humaines et sociales, bref toutes les connaissances, théoriques et empiriques, fondamentales et appliquées, tout cela fait partie, au même titre, de la vie intellectuelle, et tout cela est uni, de l'intérieur, pour former une vue d'ensemble sur le Réel : une vue d'ensemble holistique, systémique, intégrant toutes les manifestations de la nature et toutes les

connaissances, toutes les sciences de la nature, de la société et de l'homme.

- (1) Martin Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Paris, Gallimard, 1951, p. 34.
- (2) Aristote, *Métaphysique*, Δ 1, 1013a, 17 sq.
- (3) T. Fourche et H. Morlighem, *Une Bible Noire*, Bruxelles, Max Arnold, 1973, p. 15.
- (4) E. Torday et T.A. Joyce, *Notes ethnographiques sur les peuples communément appelés Bakuba, ainsi que sur les peuplades apparentées. Les Bushongo*, Bruxelles, Annales du Musée du Congo Belge, 1910, p. 213.
- (5) E. Torday et T.A. Joyce, *op. cit.*, p. 20.
- (6) John A. Wilson, *L'Égypte. Vie et mort d'une civilisation*, Paris, Arthaud, 1961, préface de Georges Posener, p. 59. Collection Signes des Temps, n° 9.
- (7) John A. Wilson, *op. cit.*, p. 60.
- (8) G. Dieterlen et G. de Ganay, *Génie des Eaux chez les Dogons*, Paris, Paul Geuthner, 1942, p. 3.
- (9) Paul Masson-Oursel, *Histoire de la Philosophie. 1^{re} Fascicule supplémentaire. La Philosophie en Orient*. Collection Histoire de la Philosophie par Emile Bréhier, Paris, PUF, 1957, p. 42.
- (10) Georges Gusdorf, *La parole*, Paris, PUF, 1977, p. 16 ; 1^{re} édition, 1952.
- (11) Pierre Hadot, *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris, Etudes Augustiniennes, 1973, p. 50 ; 1^{re} édition chez Plon, 1963.
- (12) T. Fourche et H. Morlighem, *op. cit.*, Bruxelles, Max Arnold, 1973, p. 39.
- (13) T. Fourche et H. Morlighem, *op. cit.*, p. 42.
- (14) François Daumas, *La Civilisation de l'Égypte pharaonique*, Paris, Arthaud, 1967, p. 322. Collection Les Grande Civilisations, dirigée par Raymond Bloch.
- (15) A. Erman et H. Ranke, *La Civilisation égyptienne*, trad. de l'allemand par Charles Mathien, Paris, Payot, 1963, p. 520. Collection Bibliothèque Historique.
- (16) M. Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, vol. II : *The New Kingdom*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1976, p. 100.
- (17) W.K. Simpson, édité., *The Literature of Ancient Egypt*, nouvelle édition, New Haven, Yale University Press, 1973, p. 289.
- (18) C. Linné, *L'Équilibre de la Nature*, trad. par Bernard Jasmin, Paris, J. Vrin, 1972, p. 63. Mots soulignés dans le texte. Collection L'Histoire des Sciences. Textes et Etudes.
- (19) Thomas Hunt Morgan, *Embryologie et Génétique*, trad. de l'américain par Jean Rostand, Paris, Gallimard, 1936, p. 16. Collection L'Avenir de la Science, dirigée par Jean Rostand.
- (20) Heinz Pagels, *L'Univers quantique*, trad. de l'américain par Jacques Corday, Paris, Inter-Editions, 1985, pp. 342-343.
- (21) T. Fourche et H. Morlighem, *Une Bible Noire*, Bruxelles, Max Arnold, 1973, p. 35. Et ce passage : « Lorsque le Soleil s'éveille et se lève à l'Amont, dès l'aube, toutes les créatures de la Terre, les animaux et les hommes, s'éveillent à la Vie. », T. Fourche et H. Morlighem, *op. cit.*, p. 190.
- (22) Félix Trombe, *L'énergie solaire*, p. 73, dans l'ouvrage collectif *Grandes découvertes du xx^e siècle*, sous la direction de Louis Leprince-Ringuet, Paris, Librairie Larousse, 1956.
- (23) De tels codes existent dans d'autres contextes philosophiques, et cela a été relevé avec pertinence : Clémence Ramnoux, *Etudes présocratiques II. Suivi de Etudes mythologiques ou de la légende à la sagesse*, Paris, Klincksieck, 1983. Au demeurant, l'ontologie grecque de quoi est-elle l'analyse ? Cette réponse bien documentée :

« L'ontologie grecque est l'analyse du système de représentations mythologiques et épiques que les penseurs grecs ont hérité de leurs ancêtres indo-européens. Analyse réussie, du moins pour l'essentiel, analyse encore à l'œuvre, tout près de nous dans les écrits de Nietzsche et de Heidegger, les deux derniers philosophes de notre époque. », Jean-Louis Tristani, *L'idéologie indo-européenne : mythe, épopée, philosophie*, dans l'ouvrage *Histoire des idéologies*, tome I, édition par François Châtelet et Gérard Mairat, Paris, Hachette, 1978, pp. 131-156 ; pour la citation, p. 133. Voir par ailleurs : V. Brochard, *Etudes de philosophie ancienne et de philosophie moderne*, Paris, J. Vrin, 1954, pp. 46-59 : « Les mythes dans la philosophie de Platon ».

(24) Alassane Ndaw, *La Pensée Africaine. Recherches sur les fondements de la pensée négro-africaine*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines, 1983, p. 231. Voir tout le chap. V : « Le savoir de dieu ou la conception de la divinité dans la pensée négro-africaine », pp. 209-235.

(25) Epictète, *Entretiens*, VIII, 11.

(26) A. Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, Albin Michel, 1926, p. 547. Collection l'Evolution de l'Humanité.

(27) Platon, *Timée*, 24-c. τὸ δ'αὖ περὶ τῆς φρονήσεως, ὁρᾷς πῶς τὸν νόμον τῆδε ὁσπὴν ἐπιμέλειαν ἐποίησατο εὐθύς κατ'ἀρχάς, περὶ τε τὸν κόσμον ἀπαντὰ μέχρι μαντικῆς καὶ ἰατρικῆς πρὸς ὑγίειαν, ἐκ τούτων θείων ὄντων εἰς τὰ ἀνθρώπινα, ἀνευρών, ὅσα τε ἄλλα τούτοις ἐπεται μαθήματα, πάντα κτησάμενος.

III

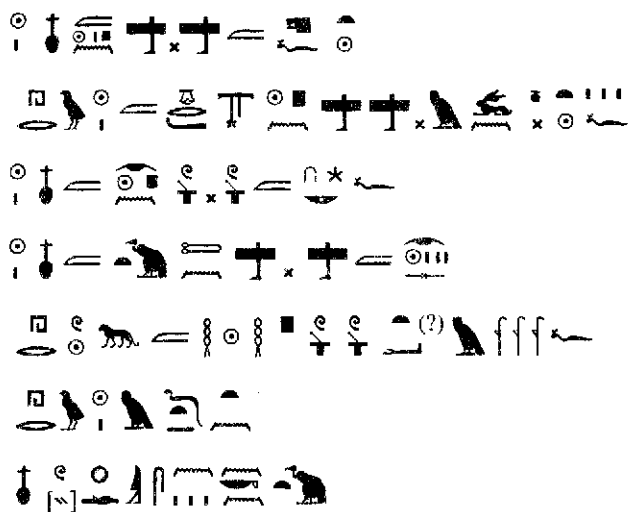
DU TEMPS - DU CIEL

ὦ Σόλων, Σόλων, Ἕλληνες αἰὲ παιῖδες
ἔστε, γέρον δὲ Ἕλλην οὐκ ἔστιν.

Platon, *Timée*, 22 b.

Traduction : « Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes perpétuellement enfants ! Vieux, pas un Grec ne l'est. »
Paroles d'un prêtre et philosophe égyptien à Solon.

LE TEMPS, UNE NORME TRANSEMPIRIQUE



Etienne Drioton, *Le texte dramatique d'Edfou*, Le Caire, IFAO, 1958.
 Supplément aux « Annales du Service des Antiquités de l'Egypte »,
 cahier n° 11, p. 23.

TRADUCTION

Heureux jour que soit ce jour distribué en ses minutes (*ṛ nfr m ṛ pn šbšb m ³t*),

Heureux jour que soit cette nuit distribuée en ses heures (*hrw m grh pn šbšb m wnw.t.f*) !

Heureux jour que soit ce mois distribué en ses quinzaines (*ṛ nfr m ³bd pn šbšb m ...nt.f*),

Heureux jour que soit cette année distribuée en ses mois (*ṛ nfr m nrt tn šbšb m ³bdw.s*) !

Heureux jour que cette éternité distribuée en ses années (*hrw (nfr) m nhh pn šbšb m rnpwt.f*),

Heureux jour que soit cette pérennité (*hrw (nfr) m dt tn*) !

Que tout aille bien quand ils viendront pour toi, périodiquement (*nfr.wy hd ii.sn n.k nrt*) !

COMMENTAIRE

Il s'agit des inscriptions qui accompagnent onze bas-reliefs appartenant à l'ensemble du mythe d'Horus, qui couvre les faces intérieures est et ouest du mur d'enceinte dans le temple d'Edfou.

Heureux jour, dit Thoth à Horus tout en le félicitant. Horus, seigneur du pays, commence à régner sur l'Égypte en ce moment-là, après le jugement de Seth par le tribunal de Râ.

L'expression *ṛ nfr* () est ici une salutation : « L'heureux jour ! ». Le verbe *šbšb* () a un double sens, pratique et théorique. Au sens pratique, il signifie : « Répartir, distribuer », et au sens théorique : « Diviser correctement ». Les deux sémantiques se rejoignent en fait, et le temps est divisé et distribué, correctement, en ses moindres parties :

— *éternité* () *nhh* ; copte *ēnēh* ; *sha ēnēh*, « jusqu'à l'éternité. En copte toujours, *ēnēh* signifie aussi : « siècle » ;

— *pérennité* () *dt* ; avec le sens également de « éternellement », « à jamais » ;

— *année* () *rnpt* ; copte *rompē*, *rompi*. Le mot *nrt* () signifie : « période ». Ici, une certaine liberté poétique permet de le traduire par « année ». Le temps, c'est essentiellement le retour de l'an : le Nouvel An ;

— *mois* () *³bd* ; copte *abōt* ;

- *quinzaine* (). Il faut comprendre $\star = 15$; $\cap = 10$; et $\star = 30/2 = 15$;
- *jour* () et aussi *hrw* (). Le soleil est nommé comme le jour : *râ*, de même que le Dieu-Soleil, *Râ*, venu à l'existence de lui-même (*hpr-ds.f*). Le jour (*r*) s'oppose à la nuit ( *grh*). En langue pharaonique, « nuit » et « jour » sont tous deux du genre grammatical masculin. Dans beaucoup de langues négro-africaines, bantu notamment, « soleil » et « jour » sont souvent désignés par un même lexème ;
- *heures* () *wnwt* ; *imy-wnwt*, « astronome », littéralement : « Celui qui est dans les heures », « celui qui observe les heures » ;
- *minutes* () *3t*, « moment », « instant », « minute ».
- Le mot au pluriel écrit  et translittéré *3wt* signifie : « durée », « longueur » (du temps, de la temporalité).

L'éternité, définie ici comme un certain cycle d'années, est comprise dans les temps qui doivent « venir » vers Horus (*Hr*).

L'année *rnpt* était divisée en 12 mois (*3bdw*) de 30 jours (*hrw*), plus 5 jours épagomènes (*5 bryw rnpt*). Soit au total 365 jours/an. Le calendrier actuel est issu en ligne directe des acquisitions pharaoniques. La chronométrie égyptienne est ainsi devenue, par l'intermédiaire des Romains, un bien universel, et ce n'est pas la seule grande contribution de la pensée égyptienne à l'histoire générale de l'humanité.

Trois saisons  *tr* de quatre mois chacune rythmaient les travaux et les jours des habitants de l'Egypte ancienne :  *3ht*, « Inondation » ;  *pri*, « hiver » (le moment de l'émergence, de la « sortie » des champs de l'eau) ;  *šmw*, « été » (il n'y a pas d'eau).

Le mot « jour » employé dans les dates n'est pas *hrw* mais *sw*  variante . De même le mot « année » dans les dates n'est pas *rnpt* qui n'a jamais le déterminatif du soleil, mais  qui se lit *h3t-sp* où le signe rond est l'idéogramme du mot  *sp* qui signifie : « occasion », « circonstance ».

L'Oeil d'Horus, d'après le mythe, fut sectionné en petites portions par Seth. Selon ce mythe, le signe  est employé par 1/2, 0 pour 1/4,  pour 1/8,  pour 1/18,  pour 1/32 et  pour 1/64. Le total est : 63/64. Il manque par conséquent 1/64 pour avoir un œil complet, convenable (*wq3t*). C'est Thoth qui rendit miraculeusement la portion qui manquait à l'Oeil d'Horus :



D'après les quelques indications qui précèdent, il est aisé de constater que les anciens Egyptiens avaient une grande maîtrise du

temps plus qu'aucun autre peuple de l'Antiquité dite classique. La connaissance du ciel (l'astronomie), la construction des pyramides, la momification des morts, l'archaïque mythe osirien, le renouvellement périodique de la force vitale du Pharaon, tout cela reflète une pensée éperdument lancée à la recherche du temps, de sa maîtrise. Un effort extraordinaire au cœur de la destinée humaine, si complexe, et qui ne se joue que dans le temps. Le temps revêt ainsi une dimension cosmique : le temps global conçu comme une éternité en train de venir.

Le temps est dynamique dans son va-et-vient périodique pour mettre toujours l'homme en relation avec l'ensemble du cosmos, — cet essentiel pour la pensée pharaonique. Le temps réintègre l'homme dans la totalité, en tant que dynamisme venu des origines mêmes du monde. Tous les grands rythmes vitaux (années, saisons, mois, calendriers rituels, travaux journaliers) sont autant d'affirmations de la destinée humaine dans la temporalité. Si tout s'écoule, tout reçoit aussi signification et valeur dans cet écoulement même du temps. Au fond, le temps maintient et stabilise tout.

Il y a aussi, dans la conception du temps et de l'éternité en Afrique noire, depuis l'Égypte antique, les idées d'« ordre » et de « mesure » qui permettent à l'homme de s'identifier avec l'essentiel et réaliser ainsi, concrètement, par ses propres moyens sans révélation, une pensée de l'essentiel, une ontologie. L'immédiat est divers, éparé. Il est nécessaire de le systématiser abstraitement en vue de l'action utile. La réflexion met de l'ordre dans le désordre originaire de la conscience immédiate.

C'est ainsi que les anciens Égyptiens ont réellement senti l'unité de nature entre le temps et l'étendue du temps (*3wt*), entre la durée en son éternité et en sa pérennité et le temps vécu, divisé, chronométré, distribué pratiquement en vue de l'agir. L'unification de l'espace et du temps devient l'unité du moi et du monde, solidairement, consubstantiellement.

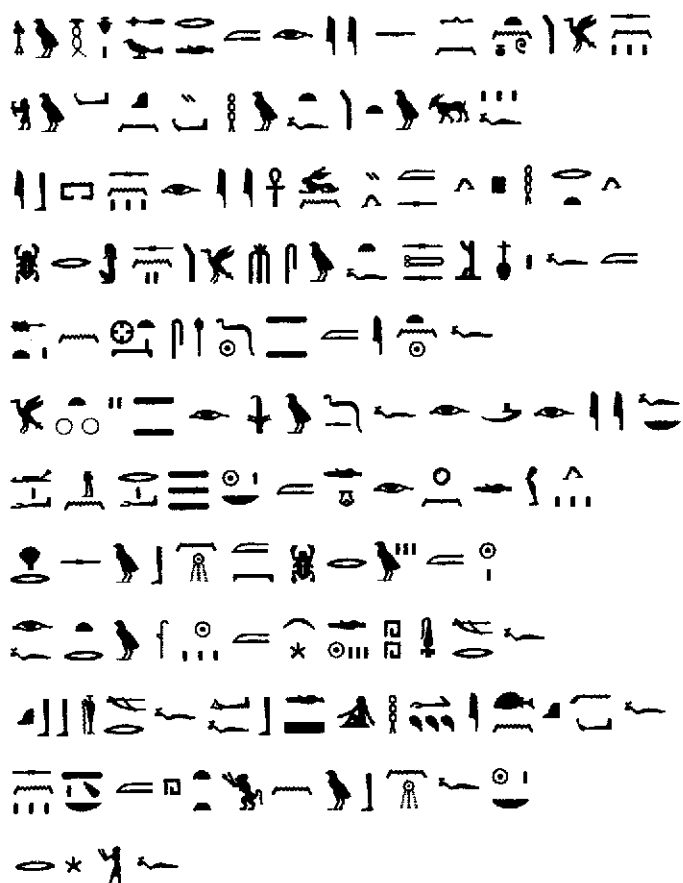
Depuis l'Antiquité pharaonique, les peuples noirs d'Afrique conçoivent le temps comme *une norme transempirique*. Ce que nos ethnologues africanistes n'ont pas toujours voulu comprendre.

Il est difficile de réfléchir sur le temps et sa transitivité sans une affirmation personnelle, sans s'interroger sur sa propre liberté. Le passage à un âge mental supérieur est nécessaire pour lier homme et cosmos, généralité et personnalité. Et cela ne peut s'appeler que « philosophie », « pensée », réflexion sur le monde, le tout cosmique, le Tout au sein duquel nous vivons et mourons.

Au fond, toute pensée commence toujours par une audace extraordinaire : penser l'organisation du temps, se faire une idée de l'origine de toute chose, dire ce qu'était le cosmos au début (cosmologie), se saisir comme pensée autonome, face à la Totalité universelle. Les anciens Égyptiens ont conçu une organisation du temps, ainsi que nous venons de le constater en lisant un texte précis (1).

VITESSE DE LA LUMIÈRE ET DISTANCES ASTRONOMIQUES DE L'UNIVERS

[illegible]



Stèle 826 du British Museum

TRADUCTION

Adorer Amon (*dw3 Imn*) quand il se lève comme Harakhtès ; par le directeur des travaux (*in k3wt*) d'Amon (*n Imm*) Souhti (*Swty*) et le directeur des travaux d'Amon, Hor (*in k3wt n Imn Hr*). Ils disent (*qd.sn*) :

Salut à toi (*ind-br.k*), beau Râ de chaque jour (*R^c nfr r nb*),
 qui te lèves le matin, sans cesse (*wbn dw3w n ir.f 3bw*) ;
 Khepri qui te fatigues en travaux (*Hpri wrd m k3wt*).

Bien que tes rayons (*stwt.k*) soient sur le visage (*m hr*),
 on ne les connaît pas (*n rh.tw s*).
 L'or fin (*d'm*) n'est pas comparable à ton éclat (*nn sw imw.k*).
 Tu es le Sculpteur (*Pth tw*) qui t'es fondu toi-même (*nbi.k h'w.k*),
 ô modelleur (*mss*) qui n'a jamais été modelé (*nty msi.tw.f*),
 l'Unique en son genre (*W^c hr h'w.f*) qui parcourt l'éternité (*sbbi nhh*),
 si éloigné que des chemins (*hry w3wt*) par millions (*m hh*) sont sous sa
 conduite (*hr ssm.f*).
 Comme ton éclat (*mi imw.k*), tel l'éclat du ciel lointain (*mi imw hrt pt*).
 Ta couleur est plus brillante que la sienne (*thn iwnw.k r inm.s*).
 Si tu traverses le ciel-lointain (*d3i.k pt hr*), tout visage te voit (*nbw hr
m33.k*).
 Mais tu chemines aussi (*sm.k*) caché (*imn.tw*) à leurs visages (*m hr.sn*).
 Quand tu te montres au matin (*hnk.tw.k dw3w*), chaque jour (*hrt-hrw*),
 ta navigation est prospère (*rwd skwt.k*) sous ta majesté (*hr hm.k*).
 En une brève journée (*hrw ktw*) tu parcours la route (*hpt.k w3t*), des
 lieues (*itrw*) par millions (*m hh*) et centaines de milliers (*hfn*).
 C'est un instant (*3t*) pour toi que chaque journée (*hrw nb hr.k*), et,
 quand elle est passée (*sm.s*), tu te couches (*hpt.k*).
 Pour toi, les heures de la nuit sont accomplies pareillement (*km n.k
wnwwt grb mitt*)
 car tu les as réglées (*msms.n.k sw*) pour que ne cesse point un instant
 ton œuvre (*n hpr 3bw m k3wt.k*).
 Tout œil voit par toi (*irt nb[t] m33.sn m.k*)
 et l'activité cesse (*nn km.sn*) quand Ta Majesté se couche (*hpt hm.k*).
 Tu es matinal (*snhp.k*) pour te lever le matin (*r wbn dw3w*),
 ta clarté (*hddtw.k*) ouvre les yeux (*wb3.s irty*) qui alors s'éveillent (*rsi*).
 Et quand tu te couches dans Manou (*m.k M3nw*)
 alors ils s'endorment (*hrd.sn*) comme en la condition (*mi shr*) de la mort
 (*mt*).
 Salut à toi (*ind-hr.k*), disque du jour (*itn n hrw*),
 qui crées les hommes (*km3 tmw*) et les fais vivre (*ir 'nh.sn*) !
 Grand Faucon (*bik '3*) au plumage moucheté (*s3b*),
 venu à l'existence pour s'élever lui-même (*hpr r sts.f*) sans avoir été
 enfanté (*nty msi.tw.f*).
 Horus l'Aîné qui réside en Nout (*Hr smsw hr-ib n Nwt*),
 pour qui l'on ne cesse de pousser des cris de joie (*ir n.f ibhy n*)
 à son apparition-glorieuse (*h'ci n*) comme à son coucher (*hpt.f mitt*).
 Ô toi qui as façonné ce que produit le sol (*nbi n km3 'kw*),
 Khnoum et Amon des *henememet* (des hommes),
 qui a pris possession (des habitants) du Double-Pays (*sm t3wy*)
 depuis le plus grand jusqu'au plus petit (*m '3 r nds*) ;
 mère magnifique (*mwt 3h*) des dieux et des hommes (*ntrw rmt*) ;
 ouvrier très habile
 qui peine en ses (?) œuvres innombrables ;
 berger vaillant qui mène ses bêtes,

leur refuge (*ibw.sn*) et celui qui les fait vivre (*iry ^cnh.sn*) ;
 coureur rapide (*wny ms phrt*, « coureur qui hâte sa course »),
 Khepri de sublime naissance (*Hpri tny mswt.f*),
 qui élève sa beauté du sein de Nout (*stsi nfrt.f m ht n Nwt*)
 et illumine le Double-Pays par son disque (*shd t3wy m itn.f*).
 C'est le dieu primordial du Double-Pays (*p3wty t3wy*),
 qui s'est créé lui-même (*ir sw ds.f*),
 qui contemple tout ce qu'il a fait (*m33 iry.f nb*).
 C'est l'Unique qui atteint les limites du pays chaque jour (*W^c in r^c t3wy
 r^c nb*),
 à la vue de ceux qui y marchent (*m dgi hnd hr*),
 lui qui se lève dans le ciel en devenant Râ (*sw wbn m pt hprw m R^c*).
 Il répartit les saisons en mois (*m 3bdw*)
 (donnant) la chaleur s'il le veut (*hb mri.f*),
 la fraîcheur s'il le veut (*kbb mri.f*).
 Il rend les membres flasques ou les affermit (*di.f bdš h^cw ink.f sn*).
 Tout pays jubile à son lever, chaque jour, pour l'adorer (*t3 nb m htt n
 wbn.f r^c nb r dw3.f*).

COMMENTAIRE

Cette stèle n° 826 du British Museum est datée avec certitude du règne d'Aménophis III Nebmarê (1408-1372 av. notre ère : durée du règne).

Il s'agit d'un hymne à Amon-Râ, signé conjointement par deux personnages : les deux jumeaux Southi et Hor, tous deux directeurs des travaux d'Amon, — des ingénieurs philosophes en somme.

Et la poésie se fait ici raison, philosophie : « La poésie atteint ainsi une dignité plus haute (2). »

Le lien de la poésie et de la raison, c'est quelque chose d'exceptionnel : la transformation des idées en œuvres d'art, et « seule la poésie survivra aux autres sciences et aux autres arts... (3). »

Il en va ainsi de cette stèle qui est un hymne, un chant de louange au dieu Amon-Râ, le maître de Thèbes et de toute l'Égypte, dieu-soleil supranational : toute contrée (*t3 nb, to neb*) jubile à son lever.

Les Anciens Égyptiens ont par conséquent pratiqué une mythologie rationnelle, une mythologie au service de la raison, développée sous les auspices de la poésie. Et ceci bien avant Hölderlin qui écrivait admirablement :

« En cette nuit également, ô Déesse sainte, tu m'es apparue...

« Tu es l'Esprit profond, la Foi fidèle, qui, telle une divinité,
« Même quand tout s'effondre, ne chancelle pas... (4). »

Le Soleil est la totalité par excellence du « paganisme » : il est vie et amour, révélateur des « profondeurs de Dieu » et de la grandeur de l'homme, du monde, de l'univers tout entier.

Cette prière de Southi et de Hor contient de ce fait un savoir énorme, étonnant, digne du véritable effort intellectuel.

I. Le Soleil

Le Soleil est décrit en tant que tel, surtout par sa réalité apparente, visible à l'œil nu : sa *beauté* (R^c nfr, Râ nefer, « beau Râ »), ses rayons, son fantastique *rayonnement* (𓂏𓂐𓂑𓂒 stwt), son *éclat* (𓂏𓂐𓂑𓂒 imw) plus éclatant que l'or le plus fin, sa *clarté* (𓂏𓂐𓂑𓂒 bddtw).

Ce disque du jour ( *itn n hrw*) est éminemment actif. Il se lève et se couche de par sa propre force. Il est la mère des dieux et des hommes : (*mwt ntrw rmt* ; en copte : *mo-ou noultë römë*). Il façonne ce que produit la terre. Toute vie dépend de son énergie. Les saisons, les années, les mois, les jours, tout cela est l'œuvre magnifique du Soleil, c'est-à-dire toute l'écologie avec tous ses cycles ( *k3wt*, « œuvre », « construction » ; *ko*, « construire », en copte). L'écologie est vivante, de la vie même du Soleil. Chaleur et fraîcheur sont dons du Soleil. C'est effectivement le rayonnement solaire qui apporte à la terre tout ce dont elle a besoin pour vivre, pour faire vivre tous ses produits, y compris les êtres humains.

Le beau Soleil d'Egypte, si clair, si éblouissant, avec un ciel parfaitement lumineux, un fleuve aux cycles réguliers de la régularité même des saisons, devait s'imposer à la raison des Egyptiens comme un rite essentiel. Une mythologie rationnelle devait en naître : la mythologie solaire pharaonique, fondement de la religion et de la philosophie égyptienne.

II. La vitesse de la lumière et les distances astronomiques de l'Univers

Ce qui est proprement fascinant dans cet hymne à Amon, c'est l'intuition relative à la vitesse de la lumière solaire et aux distances astronomiques du Cosmos, de l'Espace lointain.

Le Soleil parcourt l'éternité (  *nhh*; copte *ēnēh*). Il traverse le ciel-lointain ( *hrt pt*), c'est-à-dire l'Espace immense, illimité, infini. La lumière du Soleil franchit en une brève journée (  *hrw ktw*) des lieues par millions et des centaines de milliers (   *irw m hh hfn*). L'hymne de Southi et de Hor souligne explicitement l'immensité du Cosmos dans lequel vit le

Soleil et tout ce qui dépend de son énergie créatrice. Le ciel-lointain, c'est effectivement l'Univers tout entier, peuplé de galaxies, et il est vrai que le Soleil participe avec d'autres étoiles et composantes galactiques à la rotation d'ensemble de notre galaxie (la Voie Lactée).

Il est dit que dans sa course rapide et lointaine, le Soleil accomplit chaque jour, en un instant, un chemin (, *w3t, wouat*) de millions et de centaines de milliers de lieues.

Calculons : une lieue (*itrw*) équivaut à 10,5 km (5). Un million de lieues = 10 500 000 km, et une centaine de milliers de lieues = 1 050 000 km. Or le texte dit que le Soleil accomplit en un instant (« c'est un instant pour toi que chaque journée ») une distance (« un chemin », « une route », en égyptien) de plusieurs millions et de plusieurs centaines de milliers de lieues, c'est-à-dire, en langage moderne, plusieurs millions de kilomètres.

Or la lumière parcourt les 150 millions de km qui séparent le Soleil et la Terre en 8'22". On sait aussi que la lumière du Soleil met 5 h pour parvenir à la plus éloignée des Planètes, Pluton. Et la Lune n'est à peu près qu'à une seconde de lumière de la Terre. Enormes distances parcourues en un clin d'œil, en un instant par la lumière du Soleil.

Ainsi l'hymne à Amon de Southi et de Hor est l'un des très rares textes sacrés anciens à faire état de la vitesse de la lumière solaire, avec des approximations chiffrées et vraisemblables pour les distances cosmiques qui sont proprement astronomiques, inimaginables.

Les anciens Egyptiens, rappelons-le, avaient mesuré les dimensions de la Terre qu'ils savaient être ronde en suivant l'ombre du Soleil à la trace. Ils connaissaient la Grande Ourse. La Grande Pyramide coïncide presque exactement avec la direction du Nord vrai. Pour Somers Clarke et R. Engelbach (1930), cette orientation précise aurait été donnée par visées sur une étoile levée pendant quelques heures, en prenant la bissectrice de l'angle formé par les deux positions de son lever et de son coucher. Les anciens habitants de la vallée du Nil, responsables de la civilisation pharaonique, étaient des hommes solaires à en juger par le grand nombre d'hymnes consacrés à Râ, à Amon-Râ.

Les connaissances astronomiques d'autres régions de l'Afrique noire ne sont pas encore étudiées en profondeur. Mais nous savons, grâce aux travaux pionniers de Griaule et de son école ethnologique, qu'il existe quatorze systèmes solaires, à terres plates et circulaires disposées en pile, chez les Dogon des Falaises de Bandiagara, au Mali. Les étoiles provenaient de boulettes de terre lancées dans l'espace par le dieu Amma, dieu unique. Il avait créé le Soleil et la Lune selon une technique plus compliquée (6).

Du côté de la Grèce antique, il est vrai que les philosophes grecs ont eu pour premier souci d'embrasser d'une vue totale le monde de l'expérience. La notion du Tout (*to holon*) a été de tout temps

essentielle dans la philosophie hellène. Le Cosmos (mot évidemment grec) s'identifie au Tout et en dehors du Tout il n'y a rien.

Justement, à propos de la connaissance de l'Univers, les Egyptiens pouvaient dire aux Grecs : « Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes perpétuellement enfants ! Vieux, pas un Grec ne l'est (7). »

C'est-à-dire qu'il n'existe « aucune opinion antique », aucune « tradition reculée », ni « aucun savoir blanchi par le temps » en Grèce comme c'est au contraire le cas en Egypte. Les Grecs recevront donc beaucoup de l'étranger, notamment du pays des Pharaons, engagé des millénaires avant dans la voie de la civilisation.

Pour Héraclite d'Ephèse (vers 540 - vers 480 av. notre ère), Dieu, Harmonie, était le principe de l'Univers, un Univers éternel comme son principe. L'Univers est un, puisque son âme est une. La fin dernière de l'homme consiste à s'intégrer dans l'âme universelle qui est Dieu (8). On connaît aussi la thèse de Platon (428 ou 427-348 ou 347 av. notre ère) : le Cosmos est bien né comme œuvre du Démonia dans sa bonté divine. Confectionné par lui, il dure éternellement parce qu'il l'a voulu.

Ce n'est là qu'une reprise des idées égyptiennes. Râ est l'âme et la conscience du monde : monde-dieu éternel et infini, agissant en tant que force universelle unique que des images rendent compte tant bien que mal, Amon (Bélier solaire), Khepri (Scarabée sacré), Râ ou Rê (Soleil), Atoum, etc. Dans le *Livre des Morts*, la fusion de l'âme du défunt en Râ est souvent exprimée.

Plus explicitement, Platon a repris à l'Egypte pharaonique l'idée qu'elle se faisait de l'Univers. Elle le concevait comme sorti du *Noun*, pénétré d'esprit (*Atoum*) et doué d'énergie, d'une âme consciente (*Râ*). De la même manière, Platon donne à l'Univers un corps (*sôma*) pénétré de raison (*noûs*), et doué d'une âme (*psychè*) (9).

Mais toutes les spéculations grecques demeureront pour ainsi dire en deçà des idées égyptiennes à propos de la vitesse de la lumière solaire et des distances astronomiques de l'Univers.

Il est vrai que dès le milieu du IV^e siècle avant notre ère, les astronomes grecs spéculaient déjà mathématiquement sur les distances et les dimensions du Soleil et de la Lune, mais avec une moindre précision que ce que rapporte ce texte qui date du règne d'Aménophis III (1408-1372 av. notre ère : temps de règne).

Aristote se réfère à ces recherches qui ne donnent pas pourtant des approximations quantifiées : « En outre, si la réalité est bien ce que révèlent les recherches actuelles en astronomie, si le volume du Soleil est supérieur à celui de la Terre, et si la distance des étoiles à la Terre est plusieurs fois celle du Soleil à la Terre, de même que la distance du Soleil à la Terre est supérieure à celle de la Lune à la Terre, le cône d'ombre formé par le Soleil doit faire converger les rayons qui le délimitent en un point qui ne soit pas trop éloigné de la Terre, et l'ombre de la Terre, qu'on appelle la nuit, ne peut pas atteindre les astres (10). »

UNE LISTE ÉGYPTIENNE DES DÉCANS

1	2	3	4	5	6
					
* *	*	*	* * *	*	* *
* *		*			* *
	* *	*		*	
*					
*	*	*		*	*
*					* *

J.J. Clère, *Un texte astronomique de Tanis*, in
« Kémi », 1949, p. 6.

TRADUCTION

1. (Décan) *Knmt*(*t*) (grec Κνουμις) ;
2. (Décan) *Hr(y)-Knmt*(*t*), entièrement détruit (anciennement *Hryhpd-Knmt* ; grec Χαριανουμις) ;
3. (Décan) *H3t-D3(ty)* (grec Ήτητ) ;
4. (Décan) *D3(ty)*, *Djaty* ;
5. (Décan) *Ph(wy)-D3(ty)* (grec Φουτητ) ;
6. (Décan) *Tm* (anciennement *Tm3t*, *Tchematy*), entièrement détruit.

COMMENTAIRE

Cette séquence date de l'époque gréco-romaine. Elle se retrouve entre autres sur le zodiaque de *Dendérah* (Louvre D38) et au temple de *Kôm Ombo*.

Des étoiles (*sb3*, *seba*, « étoiles », « décan ») arrangées de façon particulière sont attribuées à chaque décan (région du ciel s'étalant sur 10° de longitude dans chacun des signes du zodiaque).

Au Nouvel Empire (1580-1085 av. J.-C.), le décan (*sb3*) *Tpy* - ^C - *Knmt*, *Tepy* - *Aa* - *Kenemt*, placé avant *Knmt*, est composé de 3 étoiles (*sb3*, pl. *sb3w*, *sebaou*) et *Knmt* de 6 : *Knmt* des listes tardives, avec ses 9 étoiles, est donc une fusion des deux premiers décans des listes anciennes. Au temple de *Kôm Ombo*, une représentation figure *Knmt* sous l'aspect d'un dieu hiéracocéphale debout dans une barque et entouré de neuf étoiles.

Souvent en effet des noms de divinités accompagnent ceux des décans. Les personnifications des heures du jour et de la nuit sont précédées par un décan du début de la nuit (*tp grh*), soit le crépuscule, et par un décan du début du jour (*tp hrw*), soit l'aube.

L'observation de cette liste des décans fournissait aux anciens Egyptiens un moyen de connaître les heures de la nuit.

Aristote (384-322 av. notre ère) reconnaît — ce qui est exact — que le Ciel nocturne d'Egypte est particulièrement lumineux pour permettre l'observation de certains astres, autrement invisibles dans les régions septentrionales (11).

Le même Aristote admet comme un fait évident que les Egyptiens et les Babyloniens, « autrefois, et depuis un très grand nombre d'années », se sont livrés à des observations astronomiques : et les

Grecs tiennent d'eux, « sur chacun des astres, beaucoup d'indications dignes de foi (12) ».

Jamais Aristote ne mettra en doute l'autorité des astronomes égyptiens qu'il cite assez souvent dans ses nombreux traités scientifiques.

DURÉE DU JOUR ET DE LA NUIT À DIFFÉRENTS MOMENTS DE L'ANNÉE

𐎎𐎍𐎏𐎔𐎕𐎖𐎗𐎘𐎙𐎚𐎛𐎜𐎝𐎞𐎟𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝𐞞𐞟𐞠𐞡𐞢𐞣𐞤𐞥𐞦𐞧𐞨𐞩𐞪𐞫𐞬𐞭𐞮𐞯𐞰𐞱𐞲𐞳𐞴𐞵𐞶𐞷𐞸𐞹𐞺𐞻𐞼𐞽𐞾𐞿𐟀𐟁𐟂𐟃𐟄𐟅𐟆𐟇𐟈𐟉𐟊𐟋𐟌𐟍𐟎𐟏𐟐𐟑𐟒𐟓𐟔𐟕𐟖𐟗𐟘𐟙𐟚𐟛𐟜𐟝𐟞𐟟𐟠𐟡𐟢𐟣𐟤𐟥𐟦𐟧𐟨𐟩𐟪𐟫𐟬𐟭𐟮𐟯𐟰𐟱𐟲𐟳𐟴𐟵𐟶𐟷𐟸𐟹𐟺𐟻𐟼𐟽𐟾𐟿𐠀𐠁𐠂𐠃𐠄𐠅𐠆𐠇𐠈𐠉𐠊𐠋𐠌𐠍𐠎𐠏𐠐𐠑𐠒𐠓𐠔𐠕𐠖𐠗𐠘𐠙𐠚𐠛𐠜𐠝𐠞𐠟𐠠𐠡𐠢𐠣𐠤𐠥𐠦𐠧𐠨𐠩𐠪𐠫𐠬𐠭𐠮𐠯𐠰𐠱𐠲𐠳𐠴𐠵𐠶𐠷𐠸𐠹𐠺𐠻𐠼𐠽𐠾𐠿𐡀𐡁𐡂𐡃𐡄𐡅𐡆𐡇𐡈𐡉𐡊𐡋𐡌𐡍𐡎𐡏𐡐𐡑𐡒𐡓𐡔𐡕𐡖𐡗𐡘𐡙𐡚𐡛𐡜𐡝𐡞𐡟𐡠𐡡𐡢𐡣𐡤𐡥𐡦𐡧𐡨𐡩𐡪𐡫𐡬𐡭𐡮𐡯𐡰𐡱𐡲𐡳𐡴𐡵𐡶𐡷𐡸𐡹𐡺𐡻𐡼𐡽𐡾𐡿𐢀𐢁𐢂𐢃𐢄𐢅𐢆𐢇𐢈𐢉𐢊𐢋𐢌𐢍𐢎𐢏𐢐𐢑𐢒𐢓𐢔𐢕𐢖𐢗𐢘𐢙𐢚𐢛𐢜𐢝𐢞𐢟𐢠𐢡𐢢𐢣𐢤𐢥𐢦𐢧𐢨𐢩𐢪𐢫𐢬𐢭𐢮𐢯𐢰𐢱𐢲𐢳𐢴𐢵𐢶𐢷𐢸𐢹𐢺𐢻𐢼𐢽𐢾𐢿𐣀𐣁𐣂𐣃𐣄𐣅𐣆𐣇𐣈𐣉𐣊𐣋𐣌𐣍𐣎𐣏𐣐𐣑𐣒𐣓𐣔𐣕𐣖𐣗𐣘𐣙𐣚𐣛𐣜𐣝𐣞𐣟𐣠𐣡𐣢𐣣𐣤𐣥𐣦𐣧𐣨𐣩𐣪𐣫𐣬𐣭𐣮𐣯𐣰𐣱𐣲𐣳𐣴𐣵𐣶𐣷𐣸𐣹𐣺𐣻𐣼𐣽𐣾𐣿𐤀𐤁𐤂𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐦀𐦁𐦂𐦃𐦄𐦅𐦆𐦇𐦈𐦉𐦊𐦋𐦌𐦍𐦎𐦏𐦐𐦑𐦒𐦓𐦔𐦕𐦖𐦗𐦘𐦙𐦚𐦛𐦜𐦝𐦞𐦟𐦠𐦡𐦢𐦣𐦤𐦥𐦦𐦧𐦨𐦩𐦪𐦫𐦬𐦭𐦮𐦯𐦰𐦱𐦲𐦳𐦴𐦵𐦶𐦷𐦸𐦹𐦺𐦻𐦼𐦽𐦾𐦿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜𐭝𐭞𐭟𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘𐯙𐯚𐯛𐯜𐯝𐯞𐯟𐯠𐯡𐯢𐯣𐯤𐯥𐯦𐯧𐯨𐯩𐯪𐯫𐯬𐯭𐯮𐯯𐯰𐯱𐯲𐯳𐯴𐯵𐯶𐯷𐯸𐯹𐯺𐯻𐯼𐯽𐯾𐯿𐰀𐰁𐰂𐰃𐰄𐰅𐰆𐰇𐰈𐰉𐰊𐰋𐰌𐰍𐰎𐰏𐰐𐰑𐰒𐰓𐰔𐰕𐰖𐰗𐰘𐰙𐰚𐰛𐰜𐰝𐰞𐰟𐰠𐰡𐰢𐰣𐰤𐰥𐰦𐰧𐰨𐰩𐰪𐰫𐰬𐰭𐰮𐰯𐰰𐰱𐰲𐰳𐰴𐰵𐰶𐰷𐰸𐰹𐰺𐰻𐰼𐰽𐰾𐰿𐱀𐱁𐱂𐱃𐱄𐱅𐱆𐱇𐱈𐱉𐱊𐱋𐱌𐱍𐱎𐱏𐱐𐱑𐱒𐱓𐱔𐱕𐱖𐱗𐱘𐱙𐱚𐱛𐱜𐱝𐱞𐱟𐱠𐱡𐱢𐱣𐱤𐱥𐱦𐱧𐱨𐱩𐱪𐱫𐱬𐱭𐱮𐱯𐱰𐱱𐱲𐱳𐱴𐱵𐱶𐱷𐱸𐱹𐱺𐱻𐱼𐱽𐱾𐱿𐲀𐲁𐲂𐲃𐲄𐲅𐲆𐲇𐲈𐲉𐲊𐲋𐲌𐲍𐲎𐲏𐲐𐲑𐲒𐲓𐲔𐲕𐲖𐲗𐲘𐲙𐲚𐲛𐲜𐲝𐲞𐲟𐲠𐲡𐲢𐲣𐲤𐲥𐲦𐲧𐲨𐲩𐲪𐲫𐲬𐲭𐲮𐲯𐲰𐲱𐲲𐲳𐲴𐲵𐲶𐲷𐲸𐲹𐲺𐲻𐲼𐲽𐲾𐲿𐳀𐳁𐳂𐳃𐳄𐳅𐳆𐳇𐳈𐳉𐳊𐳋𐳌𐳍𐳎𐳏𐳐𐳑𐳒𐳓𐳔𐳕𐳖𐳗𐳘𐳙𐳚𐳛𐳜𐳝𐳞𐳟𐳠𐳡𐳢𐳣𐳤𐳥𐳦𐳧𐳨𐳩𐳪𐳫𐳬𐳭𐳮𐳯𐳰𐳱𐳲𐳳𐳴𐳵𐳶𐳷𐳸𐳹𐳺𐳻𐳼𐳽𐳾𐳿𐴀𐴁𐴂𐴃𐴄𐴅𐴆𐴇𐴈𐴉𐴊𐴋𐴌𐴍𐴎𐴏𐴐𐴑𐴒𐴓𐴔𐴕𐴖𐴗𐴘𐴙𐴚𐴛𐴜𐴝𐴞𐴟𐴠𐴡𐴢𐴣𐴤𐴥𐴦𐴧𐴨𐴩𐴪𐴫𐴬𐴭𐴮𐴯𐴰𐴱𐴲𐴳𐴴𐴵𐴶𐴷𐴸𐴹𐴺𐴻𐴼𐴽𐴾𐴿𐵀𐵁𐵂𐵃𐵄𐵅𐵆𐵇𐵈𐵉𐵊𐵋𐵌𐵍𐵎𐵏𐵐𐵑𐵒𐵓𐵔𐵕𐵖𐵗𐵘𐵙𐵚𐵛𐵜𐵝𐵞𐵟𐵠𐵡𐵢𐵣𐵤𐵥𐵦𐵧𐵨𐵩𐵪𐵫𐵬𐵭𐵮𐵯𐵰𐵱𐵲𐵳𐵴𐵵𐵶𐵷𐵸𐵹𐵺𐵻𐵼𐵽𐵾𐵿𐶀𐶁𐶂𐶃𐶄𐶅𐶆𐶇𐶈𐶉𐶊𐶋𐶌𐶍𐶎𐶏𐶐𐶑𐶒𐶓𐶔𐶕𐶖𐶗𐶘𐶙𐶚𐶛𐶜𐶝𐶞𐶟𐶠𐶡𐶢𐶣𐶤𐶥𐶦𐶧𐶨𐶩𐶪𐶫𐶬𐶭𐶮𐶯𐶰𐶱𐶲𐶳𐶴𐶵𐶶𐶷𐶸𐶹𐶺𐶻𐶼𐶽𐶾𐶿𐷀𐷁𐷂𐷃𐷄𐷅𐷆𐷇𐷈𐷉𐷊𐷋𐷌𐷍𐷎𐷏𐷐𐷑𐷒𐷓𐷔𐷕𐷖𐷗𐷘𐷙𐷚𐷛𐷜𐷝𐷞𐷟𐷠𐷡𐷢𐷣𐷤𐷥𐷦𐷧𐷨𐷩𐷪𐷫𐷬𐷭𐷮𐷯𐷰𐷱𐷲𐷳𐷴𐷵𐷶𐷷𐷸𐷹𐷺𐷻𐷼𐷽𐷾𐷿𐸀𐸁𐸂𐸃𐸄𐸅𐸆𐸇𐸈𐸉𐸊𐸋𐸌𐸍𐸎𐸏𐸐𐸑𐸒𐸓𐸔𐸕𐸖𐸗𐸘𐸙𐸚𐸛𐸜𐸝𐸞𐸟𐸠𐸡𐸢𐸣𐸤𐸥𐸦𐸧𐸨𐸩𐸪𐸫𐸬𐸭𐸮𐸯𐸰𐸱𐸲𐸳𐸴𐸵𐸶𐸷𐸸𐸹𐸺𐸻𐸼𐸽𐸾𐸿𐹀𐹁𐹂𐹃𐹄𐹅𐹆𐹇𐹈𐹉𐹊𐹋𐹌𐹍𐹎𐹏𐹐𐹑𐹒𐹓𐹔𐹕𐹖𐹗𐹘𐹙𐹚𐹛𐹜𐹝𐹞𐹟𐹠𐹡𐹢𐹣𐹤𐹥𐹦𐹧𐹨𐹩𐹪𐹫𐹬𐹭𐹮𐹯𐹰𐹱𐹲𐹳𐹴𐹵𐹶𐹷𐹸𐹹𐹺𐹻𐹼𐹽𐹾𐹿𐺀𐺁𐺂𐺃𐺄𐺅𐺆𐺇𐺈𐺉𐺊𐺋𐺌𐺍𐺎𐺏𐺐𐺑𐺒𐺓𐺔𐺕𐺖𐺗𐺘𐺙𐺚𐺛𐺜𐺝𐺞𐺟𐺠𐺡𐺢𐺣𐺤𐺥𐺦𐺧𐺨𐺩𐺪𐺫𐺬𐺭𐺮𐺯𐺰𐺱𐺲𐺳𐺴𐺵𐺶𐺷𐺸𐺹𐺺𐺻𐺼𐺽𐺾𐺿𐻀𐻁𐻂𐻃𐻄𐻅𐻆𐻇𐻈𐻉𐻊𐻋𐻌𐻍𐻎𐻏𐻐𐻑𐻒𐻓𐻔𐻕𐻖𐻗𐻘𐻙𐻚𐻛𐻜𐻝𐻞𐻟𐻠𐻡𐻢𐻣𐻤𐻥𐻦𐻧𐻨𐻩𐻪𐻫𐻬𐻭𐻮𐻯𐻰𐻱𐻲𐻳𐻴𐻵𐻶𐻷𐻸𐻹𐻺𐻻𐻼𐻽𐻾𐻿𐼀𐼁𐼂𐼃𐼄𐼅𐼆𐼇𐼈𐼉𐼊𐼋𐼌𐼍𐼎𐼏𐼐𐼑𐼒𐼓𐼔𐼕𐼖𐼗𐼘𐼙𐼚𐼛𐼜𐼝𐼞𐼟𐼠𐼡𐼢𐼣𐼤𐼥𐼦𐼧𐼨𐼩𐼪𐼫𐼬𐼭𐼮𐼯𐼰𐼱𐼲𐼳𐼴𐼵𐼶𐼷𐼸𐼹𐼺𐼻𐼼𐼽𐼾𐼿𐽀𐽁𐽂𐽃𐽄𐽅𐽆𐽇𐽋𐽍𐽎𐽏𐽐𐽈𐽉𐽊𐽌𐽑𐽒𐽓𐽔𐽕𐽖𐽗𐽘𐽙𐽚𐽛𐽜𐽝𐽞𐽟𐽠𐽡𐽢𐽣𐽤𐽥𐽦𐽧𐽨𐽩𐽪𐽫𐽬𐽭𐽮𐽯𐽰𐽱𐽲𐽳𐽴𐽵𐽶𐽷𐽸𐽹𐽺𐽻𐽼𐽽𐽾𐽿𐾀𐾁𐾃𐾅𐾂𐾄𐾆𐾇𐾈𐾉𐾊𐾋𐾌𐾍𐾎𐾏

II ^e mois d'Akhet, 1 ^{er} jour : jour, 11 1/2 <i>3h_t sw 1 mtr(t) 11 1/2 grh 12 1/2</i>	— nuit, 12 1/2 (<i>3bd 2</i>
II ^e mois d'Akhet, 15 ^e jour : jour, 12 <i>sw 15 mtr(t) 12 grh 12)</i>	— nuit, 12 (<i>3bd 2 3h_t</i>
III ^e mois d'Akhet, 1 ^{er} jour : jour, 12 1/4 <i>sw 1 mtr(t) 12 1/4 grh 11 3/4)</i>	— nuit, 11 3/4 (<i>3bd 3 3h_t</i>
III ^e mois d'Akhet, 15 ^e jour : jour, ... <i>sw 15 mtr(t)... grh...</i>	— nuit, (<i>3bd 3 3h_t</i>
IV ^e mois d'Akhet, 1 ^{er} jour : jour, 13 3/4 <i>sw 1 mtr(t) 13 3/4 grh 10 1/4)</i>	— nuit, 10 1/4 (<i>3bd 4 3h_t</i>
IV ^e mois d'Akhet, 15 ^e jour : jour, ... <i>sw 15 mtr(t)... grh...)</i>	— nuit, ... (<i>3bd 4 3h_t</i>
1 ^{er} mois de Peret, 1 ^{er} jour : jour, 14 <i>mtr(t) 14 grh 10)</i>	— nuit, 10 (<i>3bd 1 prt sw 1</i>
1 ^{er} mois de Peret, 15 ^e jour : jour, ... <i>mtr(t)... grh...)</i>	— nuit, ... (<i>3bd 1 prt sw 15</i>
II ^e mois de Peret, 1 ^{er} jour : jour, 14 <i>mtr(t) 14 grh 10)</i>	— nuit, 10 (<i>3bd 2 prt sw 1</i>
II ^e mois de Peret, 15 ^e jour : jour... <i>sw 15 mtr(t)... grh)</i>	— nuit, ... (<i>3bd 2 prt</i>
III ^e mois de Peret, 1 ^{er} jour : jour, 13 <i>mtr(t) 13 grh 11)</i>	— nuit, 11 (<i>3bd 3 prt sw 1</i>
III ^e mois de Peret, 15 ^e jour : jour, 12 1/4 1/6 <i>(3bd 3 prt sw 15 mtr(t) 12 1/4 1/6 grh 11 1/3 1/4)</i>	— nuit, 11 1/3 1/4
IV ^e mois de Peret, 1 ^{er} jour : jour... <i>sw 1 mtr(t)... grh...)</i>	— nuit, ... (<i>3bd 4 prt</i>
IV ^e mois de Peret, 15 ^e jour : jour, 12 <i>mtr(t) 12 grh 12)</i>	— nuit, 12 (<i>3bd 4 prt sw 15</i>
1 ^{er} mois de Chemou, 1 ^{er} jour : jour... <i>sw 1 mtr (t)... grh...)</i>	— nuit,... (<i>3bd 1 šmw</i>
1 ^{er} mois de Chemou, 15 ^e jour : jour, 11 1/3 1/4 <i>(3bd 1 šmw sw 15 mtr(t) 11 1/3 1/4 grh 12 1/4 1/6)</i>	— nuit, 12 1/4 1/6
II ^e mois de Chemou, 1 ^{er} jour : jour, 22 (<i>sic</i>) <i>sw 1 mtr(t) 22 (sic) grh...)</i>	— nuit, ... (<i>3bd 2 šmw</i>
II ^e mois de Chemou, 15 ^e jour : jour, ... <i>sw 1 mtr(t)... grh...)</i>	— nuit, ... (<i>3bd 2 šmw</i>

III^e mois de Chemou, 1^{er} jour : jour,... — nuit, ... (3 *bd* 3
sw 1 *mtr(t)*... *grh*...) *šmw*

III^e mois de Chemou, 15^e jour : jour, 9 1/3
šmw sw 15 *mtr(t)* 9 1/3 *grh* 14 1/2 1/6)
 — nuit, 14 1/2 1/6 (3*bd* 3

IV^e mois de Chemou, 1^{er} jour : jour... — nuit, ... (3*bd* 4 *šmw*
sw 1 *mtr(t)*... *grh*...)

IV^e mois de Chemou, 15^e jour : jour... — nuit, ... (3 *bd* 4
šmw

COMMENTAIRE

Ce texte de l'époque gréco-romaine est certainement la copie d'un ancien document. Si l'on s'en tient à la dernière période sothiaque, commençant en 1318 av. J.-C., on aboutit alors à environ 718-698, donc à la XXV^e dynastie, ce qui est une date vraisemblable.

Quoi qu'il en soit de la date exacte de ce document pharaonique, il reste toujours qu'il est d'une grande importance : il fournit en « heures égales » la durée du jour et de la nuit le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Autrement dit, il indique clairement la durée du jour (*mtr[t]*) et celle de la nuit (*grh*) à différents moments de l'année.

On est en présence d'un *calendrier systématisé* : les jours épagomènes sont ignorés. Les jours de 12 heures, le jour le plus long et le jour le plus court (les équinoxes et les solstices), tombent tous les 15^e du mois, de trois mois en trois mois.

Au demeurant, l'Égypte pharaonique a laissé beaucoup de *calendriers*, plus que tout pays voisin, dans ces temps antiques :

— « calendriers diagonaux » du Moyen Empire (2060-1785 av. J.-C.)

— « calendrier du Louvre »

— au début de la XVIII^e dynastie, un certain Amenemhat construit un nouveau type d'horloge hydraulique

— « tables stellaires » des tombeaux royaux de la XX^e dynastie

— verso d'un papyrus ramesside du Caire (E.86637) dont le texte principal est un calendrier des jours fastes et néfastes.

Le calendrier ici concerné témoigne de la connaissance qu'avaient les anciens Égyptiens du phénomène des équinoxes : les durées de 12 h qui, placées à 6 mois d'intervalle et à mi-distance entre les jours solisticiaux, doivent avoir été régularisés intentionnellement.

En effet, les deux dates auxquelles le jour a une durée de 12 heures

sont à 6 mois l'une de l'autre (II^e mois d'Akhet, 15^e jour — IV^e mois de Peret, 15^e jour) : ces dates correspondent réellement aux équinoxes : *3h̄t*, Akhet, équinoxe de printemps et *p̄rt*, Peret, équinoxe d'automne.

D'habitude, le système égyptien consistait à diviser le jour et la nuit en 12 heures dont la longueur variait selon les saisons. Or, le rédacteur de notre texte a employé une unité invariable de mesure, c'est-à-dire des « heures égales », pareilles à celles de nos horloges. La notion des *heures égales* n'était donc pas étrangère aux anciens Égyptiens.

La mesure de temps est constituée par l'heure et des fractions d'heure : les signes qui expriment ces fractions, simples et composées, sont empruntés au démotique, sauf celui pour 1/2. C'est sur la base du *système duodécimal* qu'est effectuée la division de l'heure égale. En effet, toutes les fractions qui divisent l'heure en 12 parties égales peuvent s'exprimer en douzième, c'est-à-dire en des mesures de temps inférieures à l'heure. Ainsi :

𐀓	1/4	= 3/12
𐀔	3/4	= 9/12
𐀕	1/2	= 6/12
𐀖	1/4 1/6	= 5/12
𐀗	1/3 1/4	= 7/12
𐀘	1/3	= 4/12
𐀙	1/2 1/6	= 8/12

Ces mesures de temps précises, inférieures à l'heure, témoignent sûrement de bonnes connaissances astronomiques. Voici quelques termes liés à l'astronomie :

𐀚	<i>3w</i> , âaou, « grandeur » ; « durée », « longueur » (du jour ou de la nuit) ; « différence » (papyrus mathématiques)
𐀛	<i>m̄tr(t)</i> , « midi », « jour », « temps pendant lequel il fait jour » (entre le lever et le coucher du soleil) ; copte : <i>mēri</i>
𐀜	<i>grh</i> , « nuit »
𐀝	<i>sw</i> , « jour » (date)
𐀞	<i>wnwt</i> , « heure »
𐀟	<i>3bd</i> , « mois » (croissant lunaire), copte : <i>abōt</i>
𐀠	<i>3h̄</i> , akhet, équinoxe de printemps
𐀡	<i>p̄rt</i> , peret, équinoxe d'automne
𐀢	<i>šmw</i> , chemou, solstice d'hiver.

Pythagore (VI^e s. av. J.-C.) fréquenta l'Égypte « hermétique », « initiatique » (scientifique), étudiant l'astronomie et la géométrie pharaoniques, pendant près de 22 ans (13).

Par conséquent, Pythagore a dû être initié à la vraie science pharaonique.

Aristote (384-322 av. notre ère) lui-même s'appuyait sur l'autorité scientifique égyptienne en matière d'astronomie, notamment à propos de la théorie des comètes et de la conjonction de planètes.

En effet, les opinions des savants grecs étaient fort diverses au sujet des comètes. Anaxagore (v. 500-v. 428 av. notre ère) et Démocrite (v. 460-v. 370 av. notre ère) par exemple prétendaient que les comètes étaient une conjonction de planètes, c'est-à-dire la rencontre apparente de deux ou de plusieurs astres dans la même partie du ciel, tandis que les cercles pythagoriciens de la Grande Grèce (Italie du Sud et Sicile, colonisées par les Grecs à partir du VIII^e siècle avant notre ère) tenaient les comètes pour des planètes qui n'étaient visibles qu'à de longs intervalles. Pour Hippocrate de Chio (géomètre du V^e s. av. notre ère qui s'efforça de donner une démonstration de la quadrature de certains lunules, sans parvenir toutefois à indiquer comment faire la quadrature du cercle) et son disciple, le mathématicien Eschyle, la queue (chevelure) des comètes ne faisait pas partie de celles-ci. Les comètes ne prenaient la queue qu'à certains moments de leur course à travers l'espace.

Aristote réfutait toutes ces explications : la comète n'est pas une planète (astre sans lumière propre), mais un astre du système solaire d'aspect diffus dont l'éclat augmente suffisamment au voisinage du Soleil ; la comète n'est pas non plus une conjonction de planètes ; enfin, la queue appartient à la comète elle-même (c'est une projection de gaz et de poussière sous l'effet du rayonnement solaire, toujours opposée au Soleil). Et Aristote, pour faire valoir ses idées et ses observations propres dans ce débat scientifique, recourait, en quête d'appui irréfutable, à l'autorité des Egyptiens et non à celle des Babyloniens.

Voici le texte d'Aristote : « D'autres objections s'adressent à la fois à ces auteurs et à ceux qui disent que la comète est une conjonction de planètes. La première est que même certaines étoiles fixes prennent une queue. Le fait doit être considéré comme acquis, non seulement sur la foi des Egyptiens, qui eux aussi sont affirmatifs, mais encore parce que nous l'avons observé nous-même ; une étoile de la constellation du Chien, l'une de celles sur la hanche, avait une queue, peu distincte à vrai dire (14). »

Il est également inexact de soutenir avec Démocrite et Anaxagore que les comètes sont le résultat d'une conjonction de planètes. Cependant Démocrite a défendu son opinion avec grande conviction (*prospephiloneikèke tè doxè tè autoû*). Il avait évidemment tort.

Ici encore, Aristote sait recourir à la grande autorité égyptienne pour trancher le débat dans le sens de la vérité scientifique : « De plus les Egyptiens eux aussi disent qu'il y a des conjonctions de planètes, soit avec d'autres planètes, soit avec des étoiles fixes, et pour notre part nous avons vu deux fois déjà la planète Jupiter entrer en conjonction

avec l'une des étoiles Gémeaux et la cacher, sans qu'il y ait production de comète (15). »

Ces constantes références à la science astronomique pharaonique de la part d'un esprit aussi puissant qu'Aristote doivent être considérées comme des appels à une autorité scientifique supérieure, en l'occurrence l'autorité des astronomes égyptiens. Ce sont-là des références précises qui sont des dépositions d'Aristote lui-même, dans un traité exceptionnel qui aborde plusieurs domaines à la fois : l'astronomie, la géographie, la physique, la géométrie, l'optique, la géologie, la sismologie, la volcanologie, la chimie et la météorologie (la prévision du temps).

DE LA NATURE DU CIEL



Textes des Pyramides, § 782.

TRADUCTION

Ô Grande qui es devenue Ciel (*ʿ3t ḥpṛt m pṭ*) parce que tu fus puissante (*n šhm.n.t*), parce que tu as parcouru (*n mm.n.t*) et rempli tout lieu de ta beauté (*mḥ.n.t bw nb m nfrwt.t*) ! La terre entière sous toi, tu l'as prise (*t3 ḥr.t r-dr.f ʿūt.i.n.t sw*). Tu as enveloppé pour toi la terre et toutes choses dans tes bras (*šn.i.n.tn.t t3 ḥt nbt m-ḥnw ʿwy.t*). Et tu y as placé, pour toi, le roi comme l'Etoile Impérissable (*d(w).n.t n.t P pn m ihm-sk imy.t*) !

COMMENTAIRE

Les *Textes des Pyramides* remontent à l'Ancien Empire (2780-2260 av. J.-C.). Ce fragment peut instruire sur la nature astrale et cosmogonique du Ciel aux temps pharaoniques.

Féminin dans la langue égyptienne, le Ciel (*pt* ) est un lieu (*bw* ) . Il se compose de nombreux endroits :

— le *Ciel Inférieur* (*dw3t*  ; *niwt*  ; *nnt* ) : c'est une région cosmogonique. Ceux de l'au-delà y habitent, précisément les *dw3tyw*, *douatiou*. Le Soleil (*r* ) passe la nuit dans le Ciel Inférieur ;

— le *Ciel Supérieur* (*hrt* ), « celui-qui-est-au-dessus », est le lieu par excellence des astres dont la lumière donne à l'ensemble du Ciel une coloration étincelante : c'est la Déesse-Ciel elle-même, la Déesse *Nut*, *Nout*, *Nwt*  .

Dans sa représentation topographique, la Déesse-Ciel est un magnifique corps de jeune femme nue, couvrant de tout son long dans une attitude voûtée la Terre : sur ses flancs naviguent les dieux, brillent les étoiles, se poursuivent les combats des éléments célestes, des phénomènes cosmiques. Le Ciel est un beau corps féminin. Il conçoit. Il enfante. Il est mère. Il a des membres, des bras, des jambes, des yeux, etc. Il connaît des affections. Le roi-dieu habite au Ciel parmi les Etoiles Impérissables. Déesse ou Vache, le Ciel est un être vivant, avec ses innombrables lumières nocturnes, les unes plus ou moins vertes, les autres plus ou moins bleues, d'autres encore plus ou moins étincelantes. Le Ciel égyptien est exactement cela en certaines nuits d'été. Les étoiles qu'il fait paraître sont de teinte verte, brillantes comme l'émail et bleuâtres comme la turquoise (*Textes des Pyramides*, § 567 où il est justement question du Ciel constellé, « La Grande de marche », qui « sème les étoiles », c'est-à-dire les fait naître à profusion, en parcourant à grandes enjambées l'Espace infini).

Les anciens Egyptiens avaient une conception à la fois divine, humaine et animale du Ciel : une entité surhumaine, puisant à pleines mains dans sa corbeille et jetant la multitude des feux qui font la splendeur incomparable des nuits d'Egypte et d'Orient.

Situé sous le Tropique du Cancer, le Ciel égyptien se prête admirablement à la contemplation. Sa luminosité nocturne, son étendue, le nombre colossal des constellations visibles à l'œil nu, l'inclination innée de l'Egyptien à la spéculation, tout cela devait amener l'Egyptien à développer l'astronomie et la mythologie céleste, dès la plus haute époque de l'histoire égyptienne.

L'idée d'une nature astrale du Ciel est éminemment pharaonique.

Le pays des Pharaons a pour ainsi dire inscrit la philosophie dans le Ciel (16).

Voici maintenant quelques notions liées au Ciel :

♂* *Spdt* : Sirius, étoile de la constellation du Grand Chien, la plus brillante du Ciel.

* 1 *Hps* : constellation de la Grande Ourse ou Grand Chariot, qui forme avec la Petite Ourse ou Petit Chariot les deux constellations boréales voisines du pôle céleste Nord. La Grande Ourse était figurée sous la forme d'un taureau, d'une jambe de taureau ou d'une tête de taureau : ces formes étaient comblées de 7 étoiles. La Petite Ourse renferme l'étoile Polaire, visible à l'œil nu, actuellement l'étoile la plus proche du pôle Nord de la sphère céleste.

!•A-! * *'ihm-sk* : « L'étoile impérisable. » C'est l'étoile circumpolaire, étoile qui reste toujours au-dessus de l'horizon, en un lieu donné ; !•A!...S*! *'ihmw-wrd*, les étoiles non circumpolaires.

7-8 * *ntr-dw3w* ou encore 11 * -8 * *sb3-dw3w*, « l'Etoile du Matin » : c'est Vénus, planète du système solaire située entre Mercure et la Terre. Vénus tantôt suit le Soleil après son coucher, tantôt le précède avant son lever.

sb3, seba, « étoile », astre doué d'un éclat propre.

*** 3h3h, « étoiles » (vertes).

*** *mftk sb3w*, « la turquoise des étoiles ».

 *** J3h**, Orion, constellation de la zone équatoriale, visible à l'œil nu grâce à ses étoiles brillantes, qui dessinent un grand quadrilatère dans lequel s'inscrit une sorte de T.

  *  *Mshtyw*, *Mshtyw*, constellation de la Grande Ourse ou du Grand Chariot : voir *Hps̄*.

Mskt, « Voie Lactée(?) » : *Pyr.* 279.

 *psdntyw*, fête de la Nouvelle-Lune (, *i'h*, « lune »).

Toutes ces constellations, toutes ces étoiles, tous ces astres étaient considérés comme des déités dans l'Egypte ancienne. Le Ciel lui-même est un corps divin.

Bien des philosophes postérieurs continueront de penser comme les philosophes égyptiens, tel est le cas par exemple d'Aristote qui écrit que le Ciel (ὁ οὐρανός), étant en effet un corps divin (σῶμα γὰρ τι θεῖον), comporte nécessairement, par nature, un mouvement circulaire éternel comme Dieu dont l'acte est la vie éternelle et à qui appartient nécessairement un mouvement éternel (17).

Le Ciel est un corps divin. Les astres dont le Ciel (la partie la plus élevée dans la région supérieure de l'Univers) est plein, sont également des corps divins.

Ce tableau comparatif est instructif :

<i>Egypte pharaonique</i>	<i>Aristote</i>
1. <i>Textes des Pyramides</i> 2780-2260 av. notre ère	1. <i>Du Ciel</i> Περί Ούρανοῦ 384-322 av. notre ère : vie de l'auteur.
2. « Celui-qui-est-au-dessus », <i>Hrt</i> : le Ciel Supérieur, lieu des astres. Le Ciel est lui-même une divinité (<i>Nwt, Nout</i>)	2. Le Haut : τὸ ἄνω. Toute divinité y réside : ἐν ᾧ καὶ τὸ θεῖον πᾶν ἰδρυσθαι Du Ciel, I, 9, 278 b.
3. La Lune et le Soleil sont dans (<i>m</i>) le Ciel	3. La Lune, le Soleil et les astres se trouvent dans (<i>en</i>) le Ciel : ἐν τῷ οὐρανῷ
4. Le Ciel parcourt et remplit tout lieu de sa beauté	4. « Le Ciel est animé et a un principe de mouvement » : ὁ δ' οὐρανοῦς ἐμψυχὸς καὶ ἐχει κινήσεως ἀρχὴν Du Ciel, II, 2, 285 a, 29-30.

Pour Cicéron (106-43 av. J.-C.) également, le monde est dieu, et les étoiles ont une âme. Elles ont sens et intelligence. Cicéron rejoint ainsi la métaphysique grecque : il faut, pour cette raison, mettre les étoiles au nombre des dieux (18).

NOTES

(1) Cf. par ailleurs : *Les cultures et le temps*, ouvrage collectif, Paris, Payot-Unesco, 1975, et *Le temps et les philosophies*, ouvrage également collectif, Paris, Payot-Unesco, 1978.

(2) Lettre de Schelling à Hegel, dans l'année 1796.

(3) *Ibid.* Contre Socrate, Nietzsche (1844-1900) voulait des philosophes-poètes.

(4) Hölderlin, *Eleusis*, 1796.

(5) Gardiner, *Egyptian Grammar*, § 266, 2, p. 199.

(6) Marcel Griaule, *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemmêli*, Paris, les Éditions du Chêne, 1948.

(7) Platon, *Timée*, 22 b. Aristote tenait également les Egyptiens pour « les plus anciens des hommes » (Aristote, *Météorologiques*, I, 14, 352 b, 20).

(8) Héraclite, *Fragment* 129.

(9) Francis Macdonald Cornford, *Plato's Cosmology. The « Timaeus » of Plato translated with a running commentary*, Londres, Routledge & Kegan Paul LTD, 1956, première édition 1937, 376 pages. Collection The International Library of Psychology, Philosophy.

(10) Aristote, *Météorologiques* I, 8, 345 b, 1-7.

(11) Aristote, *Du Ciel*, II, 14, 298 a, 3-4.

(12) Aristote, *Du Ciel*, II, 12, 292 a, 8-9 : λεγουσιν οἱ πάλοι τετηρηκότες ἐκ πλειστον ἐτών Αἰγυπτιοὶ καὶ Βαβυλωνιοὶ, παρ' ὧν πολλὰς πιστεῖς εἶχον περὶ ἐκαστοῦ τῶν ἁστρον.

Ce texte d'un grand spécialiste contemporain : « L'astronomie avait passionné les Grecs. Ils avaient hérité d'observations et de tables que les Babyloniens s'étaient acharnés à réunir. De Pythagore à Anaximandre, d'Anaximandre à Eudoxe de Cnide, ce savoir s'était développé... », Bertrand Gille, *Les mécaniciens grecs. La naissance de la technologie*, Paris, Edit. du Seuil, 1980, p. 65. Aristote, savant de l'Antiquité, Grec de surcroît, n'oublie pas les Egyptiens, qu'il nomme d'ailleurs en premier lieu.

(13) Jamblique, *Vie de Pythagore*, 4, 18-19.

(14) Aristote, *Météorologiques*, I, 6, 343 a, 10-12. La dernière phrase :

Καὶ

τοῦτ' οὐ μόνον Αἰγυπτίοις πιστεῦσαι δεῖ, καίτοι κακείνοι φα-
σιν, ἀλλὰ καὶ ἡμεῖς ἐφωράκαμεν· τῶν γὰρ ἐν τῷ ἰσχύ
τοῦ κυνὸς ἁστήρ τις ἔσχε κόμην, ἀμαυρὰν μέντοι·

15. Aristote, *Météorologiques*, I, 6, 343 b, 28-31

Πρὸς δὲ τούτοις καὶ οἱ Αἰγύπτιοι φασι καὶ τῶν
πλανήτων καὶ πρὸς αὐτοὺς καὶ πρὸς τοὺς ἀπλανεῖς γίνεσθαι
συνόδους, καὶ αὐτοὶ ἐφωράκαμεν τὸν ἀστέρα τὸν τοῦ Διὸς τῶν
ἐν τοῖς διδύμοις συνελθόντα τινὲ δις ἤδη καὶ ἀφανίσαντα,
ἀλλ' οὐ κομήτην γενόμενον.

(16) Michel Gitton, *La cosmologie égyptienne*, dans l'ouvrage collectif *Histoire des idéologies*, édit. par François Châtelet et Gérard Mairet, tome I, Paris, Hachette, 1978, p. 50 : « La pensée égyptienne unit très fortement la durée temporelle à l'infinité spatiale. »

(17) Aristote, *Du Ciel*, II, 2, 285 b, 11. Le Ciel est aussi le tout et l'univers τὸ γὰρ ὅλον καὶ τὸ πᾶν : conception tout à fait pharaonique.

(18) Cicéron, *De la Nature des Dieux*, XV, 39-42.

IV

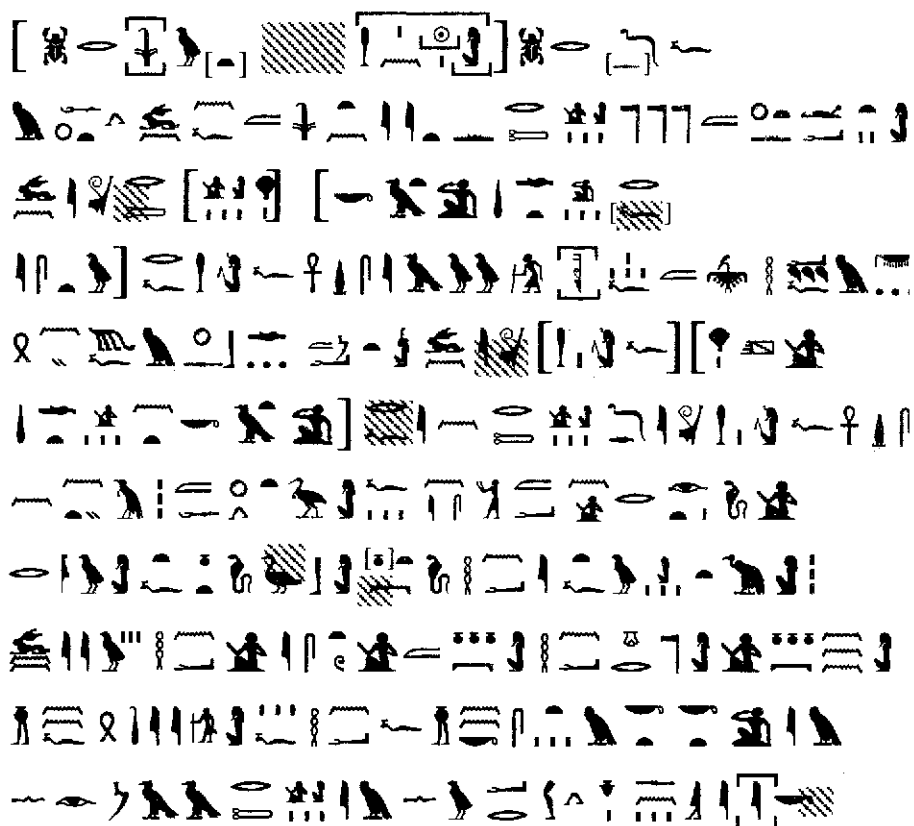
LES VALEURS - L'ETHIQUE

οὐ γὰρ φαμεν ἁρχαιοτάτους εἶναι τῶν
ἁνθρώπων Αἰγυπτίους

Aristote, *Météorologiques*, I, 14, 352.

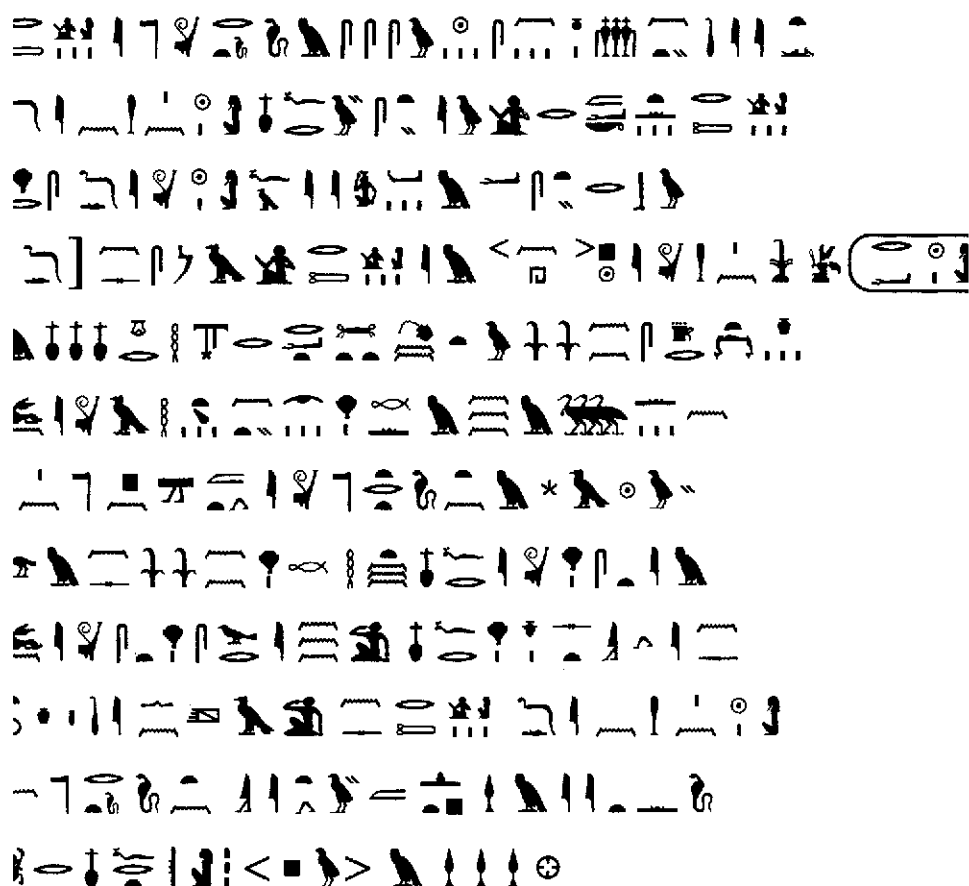
Traduction : « Les Egyptiens que l'on considère comme les hommes les plus anciens... ».

**LA DÉLIVRANCE DE L'HUMANITÉ
COMMENT LA PUISSANCE ET LA BEAUTÉ FÉMININE SONT
APPARUES DANS LA CIVILISATION HUMAINE
(« LA DESTRUCTION DE L'HUMANITÉ »)**



[illegible]

[illegible]



Charles Maystre, *Le Livre de la Vache du Ciel*, Le Caire, BIFAO, 40, 1941, pp. 53-115 (le texte entier) ;
pp. 58-73 : la délivrance de l'humanité.
G. Günther Roeder, *Urkunden zur Religion des Alten Aegypten*, Iena, 1923, p. 142 et sq.

TRADUCTION

Il arriva (du temps de la Majesté de) Râ, le dieu qui vint à l'existence de lui-même (*hpr nsw... hm n R^c ntr hpr ds.f*), après qu'il

devint roi des hommes et des dieux en tant que dieu unique (*m-ht wn.n.f m nsyt rmt ntrw m-ht w'ty ntr*), (que) l'humanité complota contre lui (*wn.in rmt hr k3t mdt r.f*), tandis que sa Majesté — Vie — Prospérité — Santé ! avait vieilli (*istw r.f hm.f^{ch} nh wd3 snb i3wi*), ses os étaient d'argent (*ksw.f m hd*), ses membres d'or (*h'w.f m nbw*), ses cheveux de lapis-lazuli véritable (*snw.f m hsb^d m3^ct*).

Quand sa Majesté perçut ce complot ourdi contre lui (*wn.in hm.f hr si3 mdt tn k3t r.f*) par les hommes (*in rmt*), sa Majesté — Vie, Prospérité, Santé ! — dit à ceux qui sont à sa suite : (*ddd.in hm.f^{ch} nh wd3 snb n ntyw m-ht.f*) : « Appelez-moi Oeil, Shou, Tetnout, Geb et Nout, ensemble avec les pères et mères qui étaient avec moi (*nis m^c n.i r irt.i r Sw Tfnwt Gb Nwt hn^c itw mwwt wnnw hn^c.i*), lorsque j'étais encore dans le Noun, ainsi que le dieu Noun (lui-même) ; il amènera ses courtisans avec lui (*istw m Nnw hn^c gr ntr.i Nnw ini.n.f sntyw.f hn^c.f*). Mais tu les amèneras secrètement, de façon que les hommes ne les voient pas, sinon leur cœur prendrait la fuite (*ini.n.k st m ktket im n m33 rmt im n w^cr ib.sn*). Tu viendras avec eux (ces dieux) au palais, pour qu'ils puissent (nous) donner leur avis (*ii.k hn^c.sn r hwt^c3t dd.sp shrw.sn*). A la fin je retournerai dans le Noun, l'endroit où je vins à l'existence (*d tw3w iw.i m Nnw r bw hpr.n.i im*). »

Ces dieux furent amenés (*ini.in tw nn ntrw*), et ces dieux se tenaient en ligne sur ses deux côtés (*wn.in nn ntrw ipn hr gs.fy*), s'inclinant à terre devant sa Majesté (*hr dhn t3 m-b3h hm.f*), de sorte qu'il pût prononcer son discours en présence du père des Aînés (des dieux) qui fit l'humanité, le roi des hommes (*dd.f mdt.f m-b3h it smsw ir rmt nsu rhyt*).

Alors ils dirent devant sa Majesté (*dd.in sn hft hm.f*) : « Parle-nous, que nous entendions ce (que tu as à nous dire) (*mdw n.r s^dmt n st*). »

Alors Râ dit à Noun (*dd.in R^c n Nnw*) : « Ô dieu aîné dans lequel je vins à l'existence (*ntr smsw hpr.n.i im.f*), (et vous) dieux-ancêtres (*ntrw tp^cwy*), voyez les hommes qui sont issus de mon œil ont ourdi un complot contre moi (*mtn rmt hprw m irt.i k3.n.sn mdt r.i*). Dites-moi ce que vous feriez contre cela (*dd.n.i irt.tn r.s*). Voyez, je ne cherche pas à les tuer (*mtn wi bhy.i n sm3.n.i st*) avant d'avoir entendu ce que vous en direz (*r s^dm.tw.i dd.ti.tn r.s*) ». »

Alors la Majesté de Noun dit (*ddd.in hm n Nnw*) : « Mon fils Râ (*s3.ik R^c*), dieu plus grand que celui qui l'a fait (*ntr^c3 r irti sw*), plus âgé que ceux qui l'ont créé (*smsw r km3yw sw*), reste assis sur ton trône (*hmsi st.k*) ! Grande est (déjà) la peur que tu inspires quand ton Oeil est (se dirige) sur ceux qui conspirent contre toi (*wr sn^d.k iw irt.k r w3yw im.k*). »

La Majesté de Râ dit (*dd.in hm n R^c*) : « Voyez, ils s'enfuient dans le désert (*mtn st w^cr r d3rt*), leurs cœurs épouvantés pour que je puisse leur parler (*ibw.sn sndw hr dd.i n.sn*). »

Alors ils dirent devant sa Majesté (*dd.in.sn hft hm.f*) : « Que ton Oeil les poursuive et les frappe pour toi, ces conspirateurs du mal (*rdi*

sm irt.k hwi.s n.k st w3 m dw) ! Il n'y a pas Oeil plus capable pour les frapper pour toi (*nn irt hnty im.s r hwit n.k st*). Puisse-t-il (l'Oeil) descendre en tant qu'Hathor (*hi.s m Hwt-Hr*) ! »

Alors cette déesse s'en revint après avoir tué les hommes dans le désert (*iw.in rf nrt tn sm3.n.s rmt hrt dšrt*).

Et la Majesté de ce dieu dit (*dd.in hm n ntr pn*) : « Viens en paix, Hathor, tu as accompli ce pour quoi je suis venu (*ii.w m htp Hwt-Hr iri tn irrw ii.n.i r.s*) ! »

Alors cette déesse dit (*dd.in nrt tn*) : « Comment tu vis pour moi (*nh.k n.i*), j'ai vaincu les hommes (*iw shm.n.i m rmt* ; litt. : « J'ai eu pouvoir parmi les hommes ») et ce fut agréable à mon cœur (*iw ndm hr ib.i*). »

Alors la Majesté de Râ dit (*dd.in hm n R^c*) : « Je devrai avoir pouvoir sur eux (*iw.i r shm m sn*) en tant que roi (*m nsu*) en les diminuant (*m s'ndw st*). »

Ainsi ce Puissant (Sekhmet) vint à l'existence (*hpr Shmt pw*).

La bière brassée de la nuit pour marcher dans leur sang en commençant par Héracléopolis (*šbht nt grh r rht hr snfw.sn s3^c m Nni-Nsu* ; cette phrase sert d'introduction à ce qui va suivre).

Alors Râ dit (*dd.in R^c*) : « Appelez-moi (*nisw m n.i*) des messagers rapides, lestes, qui courent comme l'ombre du corps (*wpwtyw h3h3w sinw shs.sn mi swyt nt ht*) ! ». De tels messagers furent amenés immédiatement (*ini.in. tw nn wpwtyw ipn hr^cwy*), et la Majesté de ce dieu dit (*dd.in hm n ntr pn*) : « Courez à Eléphantine (*s3^c.sn r3bw*) et rapportez-moi du *dedi* (ocre rouge) en quantité (*ini.w n.i ddit r wr*) ! ». Alors ce *dedi* lui fut apporté (*ini.in.tw n.f nn ddit*), et la Majesté de ce grand dieu ordonna à celui-qui-porte-la-Boucle à Héliopolis de moudre ce *dedi* (*r^t in hm n ntr pn 3 hn Sktt nty m Iwnw hr nd ddit ipn*), tandis que des servantes écrasaient l'orge pour (préparer) la bière (*is tw gr hmwt hr ts it r hnt*).

Alors ce *dedi* (ocre rouge) fut versé dans ce breuvage (la bière brassée) et ce fut comme du sang humain (*r^t in tw ddit ipn hr sbht tn wn.in mi snfw n rmt*) ; et sept mille jarres de bière furent préparées (*irt.in.tw hnt hbnt 7000*).

Alors la Majesté du roi de Haute et Basse Egypte, Râ, vint avec ces dieux pour voir (examiner) cette bière (*iw.in rf hm n nsu-bit R^c hr^c ntrw ipn r m33 nn hnt*).

Lorsque l'aube apparut où la déesse devait tuer les hommes au moment de leur voyage au sud, la Majesté de Râ dit (*is tw h3 t3 n sm3 rmt in nrt m sww.sn nw hnty mdw.in hm n R^c*) : « Comme c'est bon ! Je protégerai l'humanité par elle (la bière) ! » (*nfrwy st iw.i r mkwt rmt hr.s*). Et Râ dit (*dd.in R^c*) : « Apportez-la (la bière) à l'endroit où elle dit : « Je veux tuer les hommes là » (*f3yw m st r bw dd.n.s sm3.i rmt im*). La Majesté du roi de Haute et Basse Egypte, Râ, se leva tôt avant l'aurore (*nhp.in hm n nsu-bit R^c m nfrw grh* ; litt. : « Se leva de bon matin à la fin [*m nfrw*] de la nuit) pour répandre cette boisson

endormante (*r r̄t sti.tw nn sdrt*). Alors les champs furent inondés à hauteur de trois palmes avec le liquide par la puissance de ce dieu (*wn.in 3hwt nty ssp 3 hr mh m mw m b3w n hm n ntr pn*).

Quand cette déesse vint le matin (*smt.in ntrt tn m dw3w*), elle les trouva (les champs) tout inondés (litt. : « Sous l'inondation »), et elle se complut à y mirer son visage (*gm.n.s nn hr mht nfr.in hr st im* ; litt. : « Son visage y parut beau », s.-e. dans la bière). Alors elle en but et le trouva bon (*wn.in st hr swr nfr hr ib st* ; litt. : « Ce fut bon à son cœur »). Elle retourna (chez elle) enivrée et ne reconnut plus les hommes (*ini.n.s thiti nn si³.n. rmt*).

La Majesté de Râ dit à cette déesse (*dd.in hm n R^c n ntrt tn*) : « Viens en paix ! O la Gracieuse ! » (*iit-w m htp Im3yt*).

Et, depuis lors, de belles femmes habitent la ville de Yamit (*hpr nfrwt pw m Im3* ; litt. : « Vinrent à l'existence dans Yamit »).

COMMENTAIRE

Ce texte se trouve dans cinq tombes royales du Nouvel Empire (1580-1085 av. J.-C.), à savoir les tombes de Toutankhamon, Seti I^{er}, Ramsès II, Ramsès III et Ramsès VI.

Nous n'avons ici que la première partie que les égyptologues appellent souvent : « La destruction de l'humanité. » Il s'agit en fait de la délivrance de l'humanité par Râ.

Relevons d'abord quelques concepts importants pour leur contenu philosophique :

𓂏𓂏𓂏 *rmt*, « les hommes », « l'humanité ». Copte : *rōmē, rōmi, lōmi*.

𓂏𓂏𓂏𓂏 *rhyt*, « l'humanité », « les sujets » (du roi).

𓂏𓂏𓂏 *ntrw*, pl. de 𓂏, *ntr*, « dieu » ; féminin 𓂏𓂏𓂏 *ntrt*, « déesse ». Copte : *noute, nouiti*. *W^cty ntr*, « dieu unique ».

𓂏𓂏𓂏 *k3t*, « concevoir » (intellectuellement). *K3t mdt*, « concevoir une affaire » (*r*, « contre »), « comploter », « ourdir un complot ». Concevoir, c'est avoir un dessein délibéré pour accomplir tel ou tel acte. L'intention et la volonté sont ici impliquées, fort étroitement.

𓂏𓂏 *si3*, « percevoir » (intellectuellement), « se rendre compte ». L'idée d'examen minutieux s'impose d'elle-même.

𓂏𓂏𓂏 *w3*, « conspirer » (*m*, « contre »).

𓂏𓂏𓂏 *dw*, « le mal » ; *bw-dw*, « le mal » : *dwt*, « le mal » (nom).

𓂏𓂏𓂏 *b3w*, *baou*, pluriel de *b3* (« âme », traduction approximative)

signifiant : « pouvoir », « puissance ». En langue mbochi (bantu), *ba* signifie : « plein », « intègre », « avoir tous ses esprits, toute sa personnalité ». Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une notion fondamentale, philosophique.

A l'époque thinite (3000-2778 av. J.-C.) et d'après la mythologie héliopolitaine élaborée à Héliopolis ( *Iwnw*, *Iounou*), centrée précisément sur le soleil (☉ ; *hélios*, en grec), il y a d'abord le Noun ( *Nnw*), eau primordiale. *Atoum* ( *Itm*) le premier viendra à l'existence de lui-même du sein du Noun. Un premier couple naîtra du crachat d'Atoum : *Shou*, le Sec ( *Sw*) et *Tefnout*, l'Humide ( *Tfnwt*), donnant ensuite naissance à *Geb*, dieu-terre ( *Gb*), à *Nout*, déesse-ciel ( *Nwt*), qui engendrera *Osiris*, *Seth*, *Isis* et *Nephtys*. Au total, neuf divinités, soit la *Grande Ennéade* héliopolitaine.

Le texte que nous avons ici est assez clair quant au récit qui le constitue. Le récit se veut mythique, mais son fond est bien philosophique, à cause des thèmes importants sous-jacents.

Autrefois, donc, Râ avait régné simultanément sur les dieux et sur les hommes. A la longue, il vieillit : ses os, ses membres (ses chairs) et ses cheveux trahissaient visiblement cette vieillesse de Râ. Les hommes le remarquèrent et complotèrent contre lui. Mais le dieu se rendit compte de leurs intentions. Il fit convoquer alors une grande assemblée des dieux (Oeil-de-Râ, Shou, Tefnout, Geb et Nout, ensemble avec les pères et les mères divins, ainsi que Noun lui-même) pour leur demander la conduite à tenir, face à un tel complot. Une discussion eut lieu entre Râ et ces autres dieux.

L'Oeil-de-Râ, devenu Hathor, poursuivit et frappa les conspirateurs. D'ordinaire, Hathor est la déesse de la joie, de l'amour, de la fécondité. Mais nous avons ici une Hathor farouche, acharnée à poursuivre les sujets révoltés des immortels. L'Oeil-de-Râ qui prend la forme d'Hathor tient, dans ce rôle, le personnage de Sekhmet, la puissante. C'est ainsi que la Puissance fit son apparition dans la civilisation humaine.

Se ravisant et saisi de pitié, Râ se décide à sauver ce qui reste de l'humanité. Il s'agit bien de « délivrance » et non de « destruction ». Voici le stratagème imaginé par Râ. L'ocre rouge, rapportée d'Éléphantine, broyée par le grand prêtre d'Héliopolis sur ordre de Râ et mêlée à de la bière, forme un breuvage couleur sang, qui est alors répandu dans les champs par Râ lui-même.

La féroce destructrice Hathor but cette boisson magique à la vertu enivrante, fut effectivement ivre et perdit la perception des choses. Par suite de son ivresse, Hathor s'apaisa pour toujours et devint la douce et gracieuse déesse que l'on connaît habituellement. La paix apparut dans la civilisation humaine à partir de ce moment, et la ville de Hamit est précisément réputée pour ses belles dames, gracieuses comme la déesse

ivre (*im3yt*, « gracieuse, charmante » ; *Im3*, Yamit : jeu de mots). La déesse ne tua donc pas davantage la race humaine. Ainsi l'humanité fut sauvée, délivrée de la destruction totale.

Le mal (*dw*, *dwt*, *djou*, *djout*) est introduit dans le monde par les hommes eux-mêmes, en complotant contre le dieu suprême.

Dieu vengeur, dieu compatissant et sauveur de l'humanité ingrate, tel est Râ dans sa puissance (*b3w*, *baou*).

La paix et la grâce féminine sont les « valeurs » qui constituent la civilisation humaine à partir de l'arrêt de la destruction de l'humanité par le dieu Râ lui-même.

Texte profondément philosophique qui concerne la liberté humaine (le complot contre le dieu), la puissance et la bonté du dieu créateur Râ, la paix et la beauté féminine. Le drame qui se joue ici est serein, agraire, presque géorgique : l'ocre rouge, la bière, les champs inondés de breuvage magique, l'ivresse de la déesse, enfin le salut de l'humanité. Dans d'autres civilisations, le drame tourne définitivement à la tragédie : Yahvé Sabaot, le dieu d'Israël, envoie son propre fils parmi les hommes qui le tueront sur la croix pour leur propre salut. Le péché est en outre originel, comme la violence divine elle-même.

Voici en effet la réaction de Yahvé devant la corruption de l'humanité : « Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur. Et Yahvé dit : « Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés, — et avec les hommes, les bestiaux, les bestioles et les oiseaux du ciel, — car je me repens de les avoir faits (1). »

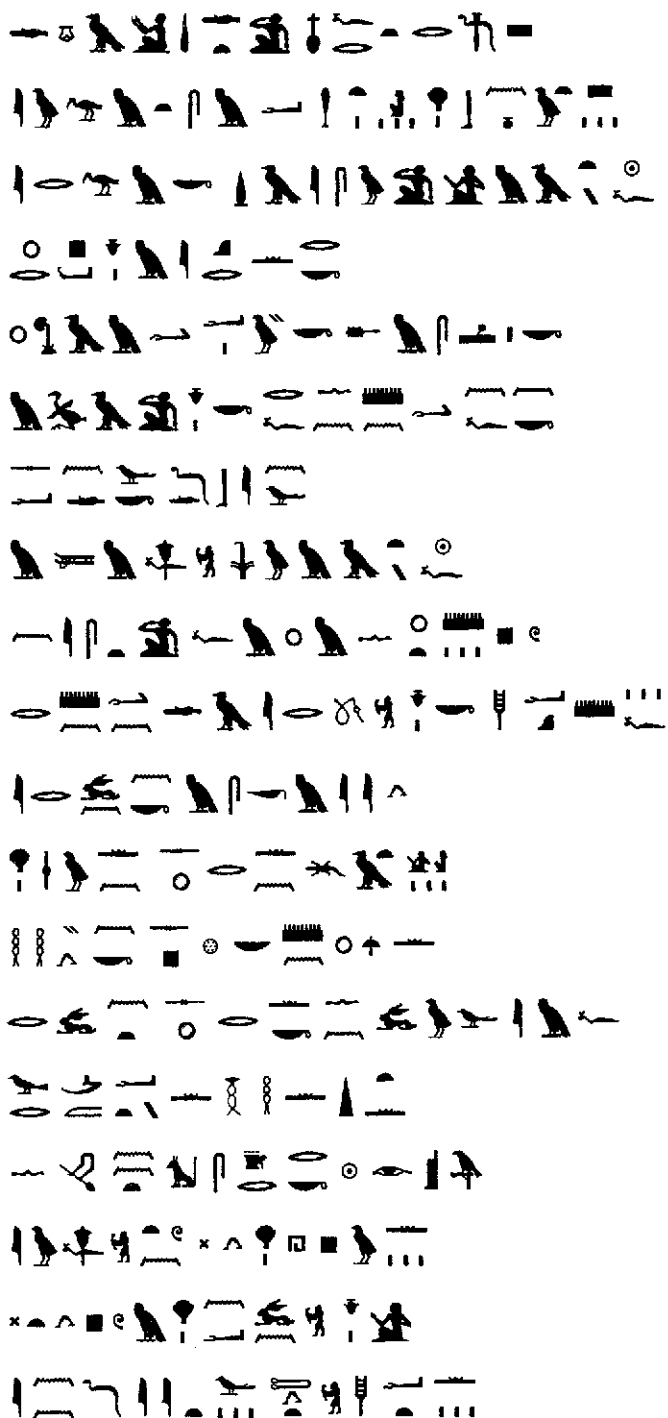
On connaît la suite : une pluie diluvienne, et la crue des eaux sur la terre dura cent cinquante jours (2).

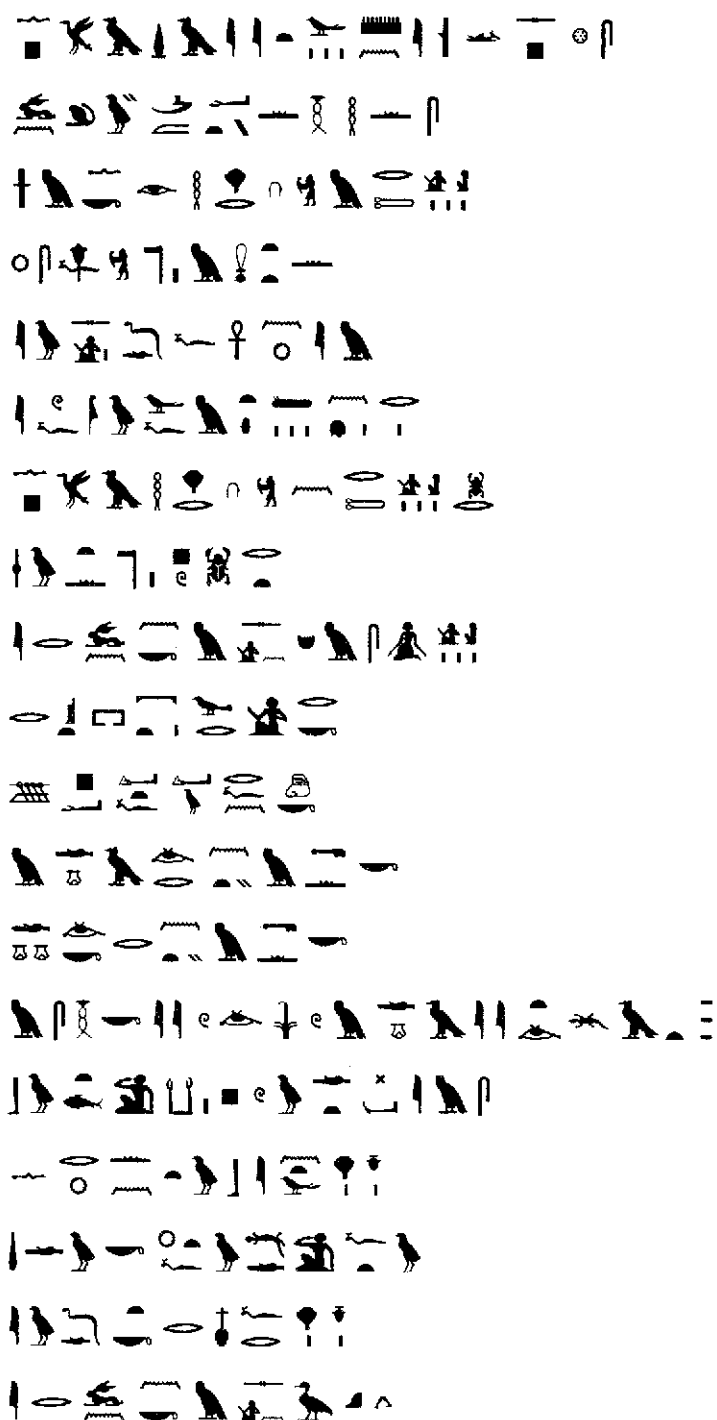
Râ n'est pas le dieu solitaire, décidant tout seul et se vengeant de façon extrémiste du mal fait contre lui, à l'instar de Yahvé. C'est que Râ convoque une assemblée, un conseil des dieux pour discuter, échanger des avis, exposer tous les tenants et les aboutissants de l'affaire. La palabre est instaurée entre les dieux. La Bible ignore cet esprit de dialogue et de concertation.

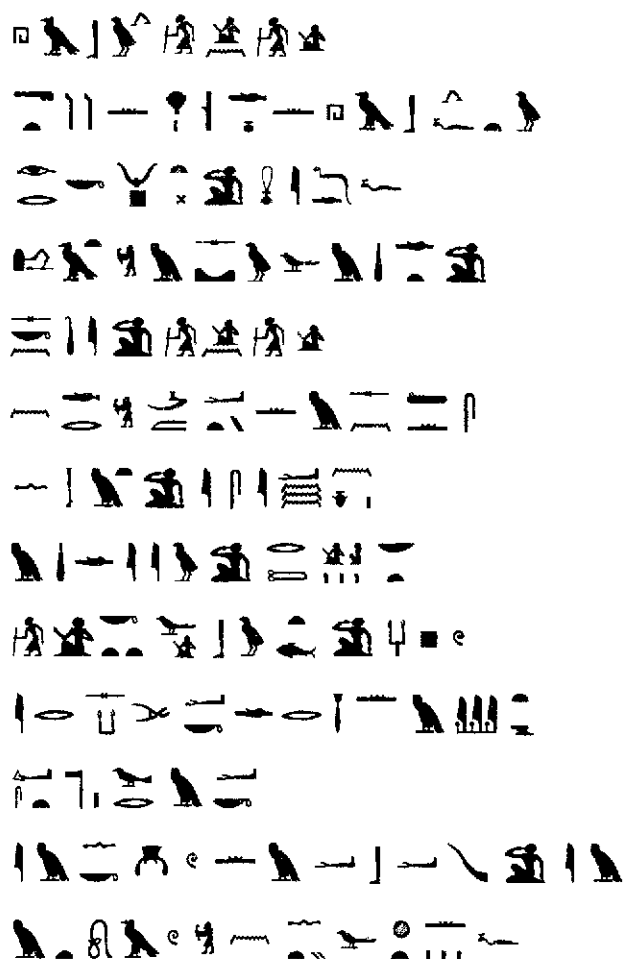
La palabre africaine est ainsi toute une méthode philosophique, et ses racines sont profondes, engendrant la paix et la beauté. L'homme œuvre toujours pour échapper à l'insensé, se détourner de la destruction de l'humanité, de la vallée des morts d'Ezéchiel aux ossements desséchés. La paix et la beauté forment véritablement l'essentiel pour l'homme, ici-bas.

EXTRAITS DES MAXIMES DU VIZIR PTAHHOTEP

𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏
 𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏𓂏







Zbyněk ŽÁBA, *Les Maximes de Ptahhotep*,
Prague, Editions de l'Académie
Tchécoslovaque des Sciences, 1956.

TRADUCTION

42. Commencement des préceptes de la bonne parole (*h3t.^c m tsw n mdt nfri*) que prononça le noble, le prince, le père du dieu, l'aimé du dieu (*ddt.n rp^ct h3ty.^c it ntr mry ntr*),
le fils aîné véritable du roi (*s3 smsw nsw n ht.f*; litt. : « Le fils aîné du roi de son corps »),
le maire de la ville (*imyr-r niwt*) et vizir Ptahhotep (*t3ty Pth-Htp*),
pour instruire l'ignorant en savoir (*m sb3 hm r rh*)
et en méthode de la bonne parole (*r tp-hsb n mdt nfri*)
en tant que chose profitable à celui qui écouterait (*m 3ht n sdmt [y] fy*),
en tant que chose nuisible à celui qui l'enfreindrait (*m ggt n nty r thit[y] st*).
51. Alors il dit à son fils (*dd.in.f hr s3.f*) ;
Ne sois pas orgueilleux de ton savoir (*m^c3 ib.k hr rh.k*; litt. « de ce que tu sais »),
mais prends conseil de l'ignorant comme de l'homme cultivé (*ndndr.k hn^c hm mi rh*),
car les limites de l'art ne peuvent être atteintes (*n ini.tw drw hmt*)
et il n'y a pas d'artiste qui ait (complètement) acquis sa maîtrise (*nn bmmw^cpr 3hw.f*).
58. Une bonne parole est plus cachée que la pierre verte (*dgi mdt nfri r w3d*),
mais elle peut être trouvée parmi les servantes aux meules (*iw gmt.s m.^c hmw^c hr bmmwt*).
60. Si tu rencontres un opposant en action (*ir gm.k d3is m 3t.f*) qui sait diriger sa volonté, un homme plus notable que toi (*hrp ib m ikr r.k*),
plie tes bras, courbe ton dos (*h3m^cwy.k hms s3.k*),
t'animer contre lui ne fera pas qu'il soit d'accord avec toi (*mt3 ib.k r.f nn rmn.n.f n.k*).
64. Fais peu cas de (ses) mauvaises paroles (*s^cnd.k dd bin*) en ne le contrariant pas dans son action (*m tm hsf sw m 3t.f*) ;
on dira de lui que c'est un ignorant (*nis.t(w).f m hm-ht pw*), ton contrôle de toi l'emportera sur sa proximité (*rmn.n d3r ib.k^cbcw.f*)
84. Si tu es un dirigeant (un directeur) (*ir wnn.k m sšmw*) qui contrôle les affaires de beaucoup d'autres (*hr wd n shr[w] n^cs3t*),
recherche chaque acte bienfaisant (*hb n.k sp nb mnh*),
de façon à ce que ta conduite soit sans blâme (*r wnt shr.k nn iw im.f*).

88. Grande est la justice, durable dans ses effets (*wr m3^ct w3h dit[.s]*, incontestée depuis le temps d'Osiris (*n hnnt[w] dr rk Wsir*).
90. L'on punit celui qui transgresse les lois (*iw hsf.tw n thi hr hpw*), bien que l'homme avide n'y prenne garde (*sw3.tw pw m hr n^cwnib*) ;
la bassesse peut s'emparer des riches (*in ndyt iti.t[w] ^ch^cw*), mais jamais le crime n'atteint son port (*n p3 d3yt mni sp.s*) ; à la fin c'est la justice qui demeure (*wn phwy m^c3t w3h.s*), (et l'homme juste peut dire : « C'est le bien que m'a légué mon père », *ddw s ht it pw* : ce passage n'a pas été reproduit par nous dans le texte hiéroglyphique).
99. Tu ne dois pas former des cabales contre les hommes (*imi.k ir hr m rmt*),
dieu punit d'une chose pareille (*hsf ntr m mitt*) :
si un homme dit : « Je vivrai de cela » (*iw s dd.f ^cnh[.i] im*), il manquera de pain pour sa bouche (*iw.f sw.f m t n tp-r*).
115. Jamais ne s'accomplissent les intentions des hommes (*n p3 hr n rmt hpr*) ;
c'est ce que le dieu ordonne qui s'accomplit (*wd.t ntr pw hpr.t*).
119. Si tu es parmi les invités (*ir wnn.k m s n hmsyw*) à la table d'un plus important que toi (*r st tt wr r.k*), prend ce qu'il te donne comme c'est placé devant toi (*ssp dit.f diw r fnd.k* ; litt. : « devant ton nez »).
Ne regarde pas ce qui est devant lui (*m dgi r nty m-b3h.f*) ;
regarde ce qui est devant toi (*dggi.k r nty m-b3h.k*),
ne jette pas sur lui des regards perçants (*m sky.w sw m dg3gt ^cs3t*),
le molester est une abomination pour le ka (*kwat k3 pw wdt im.f*).
Ne lui adresse pas la parole jusqu'à ce qu'il t'y ait invité (*m mdw n.f r i3s.f*),
on ne sait pas ce qui peut être désagréable au cœur (*n rh.n.tw bint hr ib*) ;
parle quand il t'y invite (*mdw.k hft wsd.f tw*),
alors ce que tu diras sera agréable au cœur (*iw ddt(i).k r nfr hr ib*).
145. Si tu es un homme de confiance (*ir wnn.k m s n ^ck*),
envoyé par un grand à un autre (*h3bw wr n wr*) (litt. : « un grand à un grand »),
sois conforme à la nature de celui qui t'envoie (*mty hr kd h3b.f tw*) ;
transmets le message comme il a dit (*ir.k wpwt mi dd.f*).
Garde-toi de parole calomnieuse (*^ch3t m sdwy m mdt*),
qui puisse ulcérer un grand à l'égard d'un autre (*skn.ti wr n wr*) ;
observe la vérité, ne la dépasse pas (*ndr m^c3t m sni.s*) ;
on ne doit pourtant pas répéter un épanchement de cœur (*n whmt is f^cw n ib* ; *f^cw n ib*, « angry speech », en anglais).

Ne calomnie personne (*m mdyw rmt nbt*),
grand ou petit, le *ka* abhorre cela (*wr ktt bwt k3 pw*).

161. Si tu laboures et qu'il y ait ample moisson dans le champ (*ir sk3.k rd m sht*),
et que le dieu te donne généreusement (*di st ntr wr m 'k* ; litt. : « le dieu donne cela grandement dans ta main »), ne t'en vante pas trop (*imi.k 3wi m 'b' im* ; litt. : « ne sois pas long dans la vantardise à ce sujet »),
et ne demande rien à celui qui ne possède rien (*m tw3w n twty ht.f*).

COMMENTAIRE

Les sentences et maximes morales, appelées : « sagesses », « instructions », « préceptes », « enseignements », etc., sont un genre littéraire volontiers cultivé dans l'ancienne Egypte, de l'Ancien Empire (2780-2260 av. notre ère) à la Basse Epoque (1085-333 av. notre ère).

Ces « sagesses » sont des traités de morale, offrant des témoignages sur l'éthique, la psychologie, les problèmes politiques ou sociaux. Globalement considérées, les « sagesses » pharaoniques constituent le code moral de l'Egypte antique. Certains de ces traités de morale ont influencé la conscience juive au temps de l'Ancien Testament. Le nombre des études consacrées aux « sagesses » égyptiennes est considérable. Le P^r Leclant a dressé une bibliographie assez exhaustive à ce sujet (3).

La *Sagesse d'Amenemope*, au Nouvel Empire (1580-1085 av. notre ère), est considérée comme « la source directe de toute une section des Proverbes (4) ».

Il s'agit précisément de certains « paroles de sages » du livre des *Proverbes* bibliques « qui s'inspirent des maximes égyptiennes d'Amenemopé, écrites au début du premier millénaire avant notre ère » (5).

Nous avons ici des extraits des maximes de Ptahhotep, vizir (sorte de Premier ministre) sous l'avant-dernier roi de la V^e dynastie, Isesi (2450 environ av. notre ère).

Commençons par une approche lexicale de la langue des maximes du sage Ptahhotep, en insistant sur deux lexèmes importants :

—  *tsw*, « maximes », « préceptes ». Le singulier est : *ts*, « parole, énoncé », « phrase, sentence ». Ces paroles sont réfléchies (déterminatif —). Elles sont nouées, ordonnées, arrangées (*ts*), à l'instar des rites. Un effort réflexif certain, dans la mesure où le sage noue une

phrase dans son esprit pour en faire précisément une sagesse, une instruction, un enseignement, une sentence sapientiale ;

✱ *tp-hsb*, « méthode » (correcte), « rectitude ». En mathématiques pharaoniques, le mot *tp* signifie : « exemple », c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur (*tp*) pour illustrer le raisonnement, pour démontrer avec rigueur une opération intellectuelle. Le mot « méthode » dans la langue pharaonique signifie par conséquent : « tenir en compte (*hsb*) ce qu'il y a de meilleur (*tp*), de correct, d'exemplaire ». La méthode, c'est la norme, la rectitude (*tp-hsb*). Ainsi la parole réfléchie (*ts*) instruit (*sb3*) l'ignorant (*hm*) en (*r*) savoir, en science (*rh*) et en (*r*) méthode (*tp-hsb*) d'éloquence (*n mdt nfrt*).

Une maxime égyptienne est un véritable rituel : elle doit être arrangée intellectuellement et viser nécessairement à la connaissance, à la culture, à la rectitude morale, à la bonne conduite et au bon exemple, bref à la morale, à l'éthique et ce, avec méthode et art.

La langue des sages pharaoniques tient d'une profonde réflexion. Ces maximes et sagesse sont des pensées, de la philosophie pratique.

Elles proposent des conseils matériels : comment se tenir à table (« prends ce qui est devant toi, sous ton nez », « ne parle pas n'importe comment »).

Mais elles insistent surtout sur l'essentiel, c'est-à-dire l'éthique, la conduite intérieure, en recommandant la mesure et le respect des autres, la maîtrise de soi, de son cœur, de ses émotions (*d3r ib.k*, « tempère ton cœur »), — ce qui met évidemment en jeu la réflexion et la raison. Ces maximes prônent aussi la simplicité, l'humilité (*m 3 ib.k*), « ne sois pas arrogant », « ne sois pas orgueilleux » à propos (*hr*) de ce que tu sais ou crois savoir (*rh.k*) ; « confère (*ndnd r.k*) avec un homme illettré (*hm*), de même (*mi*) qu'avec un savant (*rh*) » ; « on ne peut atteindre (*n ini.tw*) les limites, les confins (*dru*) de l'art (*hmt*) », c'est-à-dire qu'on n'est jamais assez spécialiste dans un domaine de la connaissance.

La haute valeur spirituelle et philosophique de ces maximes consiste à faire ressentir la culture générale comme nécessaire à une vie heureuse. Et Platon ne s'est pas trompé en proposant le modèle égyptien dans l'éducation de ses jeunes compatriotes (6).

Par-dessus tout, ces maximes montrent un souci constant de vérité et de justice. : « Grande est la justice » (*wr m3't, our maât*). Cela est une norme (une maxime), inchangée depuis les débuts, depuis le temps d'Osiris, donc depuis toujours. *Maât* est une notion capitale dans la philosophie pharaonique : elle implique l'ordre, l'équilibre du monde, l'ordonnement cosmique, la justice, la vérité, la justice-vérité, la rectitude, la droiture morale. La notion d'ordre et d'équilibre est le fond permanent de la civilisation pharaonique. L'ordre procure la paix (*hpt*), condamne le crime (*d3yt ; i*), le mal (*bin*, « mauvais » ; *dwt*, « le

mal ». Celui qui transgresse (*thi*) les lois (*hpuw*, *hepou*, pl. de *hp*, *hep*, « loi », « ordonnance ») est évidemment puni (*hsf n*, « punir »).

L'homme doit par conséquent gouverner dans la clémence et la paix. L'inférieur doit respecter le supérieur. L'autoritarisme est banni, honni. L'ordre social (*maât*) est une valeur qui ne saurait être monnayée. La bonté et la charité découlent de l'ordre social, qui n'encourage pas moins l'initiative personnelle, le travail (« Si tu laboures » : *ir sk3.k*). *Maât* blâme la calomnie, le mensonge, la diffamation, la vantardise, la flatterie. Grand ou petit, riche ou pauvre, tout homme doit être respecté, conformément aux instructions incontestables de *maât*. L'ordre est un impératif catégorique : « Observe la vérité, ne la dépasse pas », *ndr m'3t m sni.s*). A la fin, c'est la justice (*maât*) qui demeure.

Seuls les desseins du régent de l'univers et non des hommes (*ntr*, *netjer* ; copte *noutē*, « le dieu ») se réalisent : « C'est ce que le dieu ordonne qui s'accomplit » (*wdt ntr pw hpr.t*). Les intentions des hommes ne s'accomplissent pas toujours (*n p3 hr n rmt h pr*). Autrement dit : « L'homme propose, Dieu dispose. » Les Egyptiens tenaient cette idée pour réelle, vraie, juste, depuis plus de 2000 ans avant notre ère.

Admirez donc la puissance et la permanence de l'éthique élaborée par les anciens Egyptiens des millénaires avant toutes les littératures et philosophies moralistes de l'Occident païen et chrétien.

On peut revenir sur l'expression : —  — où nous avons : —  —, « contrôler », « tempérer », et , « cœur ». L'expression signifie par conséquent : « self-control », « maîtrise de soi » dans le fait de tempérer (*d3r*) son cœur (*ib*).

Il s'agit éminemment de psychologie, de philosophie, de morale, le sujet étant l'homme et non plus l'origine du monde. Les premiers philosophes grecs, ceux d'Ionie, s'attachèrent au problème de l'origine de l'univers, et c'est Pythagore qui aurait, le premier, appliqué à l'univers le nom de monde, *kosmos*, avec le sens d'ordre, d'arrangement en vue du bien. Au v^e siècle, Socrate déplace le centre d'intérêt de la philosophie : l'homme a désormais le pas sur la nature, sur la question de l'origine de l'univers. La sagesse consiste à dompter son « cœur », à être maître de son *thumos*, c'est-à-dire des forces affectives, des passions qui composent l'« âme » avec l'esprit. Tout un art de vivre apparaît, et pour Platon la tempérance (*sôphrôsunē*), c'est la maîtrise de soi, la maîtrise sur les plaisirs et les désirs.

Pour vaincre sa « colère », cette force intérieure impétueuse, le cœur avec toute sa fougue, il faut la concentration de l'homme sur lui-même, et c'est la réflexion.

On sait aussi toute l'attention qu'Aristote (384-322 av. notre ère) porte à la psychologie concrète, à la raison pratique, la vivante *phronēsis*. Dans l'*Ethique à Nicomaque* (IX, 1166 b 21), Aristote blâme les méchants qui « se fuient eux-mêmes », c'est-à-dire qui manquent de

maîtrise d'eux-mêmes. Aristote est ainsi plus proche du réel que Platon, mais tous deux ont traité des caractères et des passions, c'est-à-dire des mobiles humains, de la vie intérieure, redécouvrant ainsi l'individu, bien après les textes moralisants de l'Ancien Empire égyptien (2780-2260 av. notre ère).

L'analyse psychologique naît à Athènes au v^e siècle av. notre ère (7), mais en Egypte au xxvii^e siècle avant notre ère.

Ajoutons encore ces quelques considérations à propos de la *maât* et de l'origine philosophique de la morale grecque.

La notion de *maât* est complexe et riche. Trois niveaux de compréhension s'imposent :

1. Au plan universel, la notion de *maât* « exprime l'harmonie des éléments enfin établis à leur place (8) ». C'est le Tout ordonné, le cosmos.
2. Dans le domaine politique, la notion de *maât* s'oppose à l'injustice. C'est au nom de la *maât* que Pharaon soumet les rebelles et domine les contrées étrangères.
3. Au niveau individuel, « la *maât* recouvre les règles concrètes du savoir-vivre et les principes moraux (9) ». Se soumettre à ces règles et principes, c'est réaliser concrètement l'ordre universel en soi, vivre en harmonie avec le Tout ordonné. L'acte humain le mieux réussi, utile et convenable, est cosmologiquement circonscrit, comme le nom de Pharaon qui se trouve loti dans un cartouche, un cercle — cette parfaite figure géométrique qui représente le Soleil vivifiant.

Chez les Grecs, le *kosmos* (Κόσμος) exprime bien l'idée d'« ordre », d'« univers » : c'est le monde, c'est-à-dire « l'ordre et l'arrangement de toutes les choses, conservé sous l'action de Dieu et à cause de Dieu (10) ».

Il existe de ce fait une sorte d'harmonie universelle. Dieu et Nature désignent la même universelle réalité. Dès lors, être juste, chez les Stoïciens par exemple, c'est réaliser en soi l'ordre véritable. Une intuition de la transcendance est manifeste. Philosophe en effet, c'est rivaliser avec les dieux pour la possession de la sagesse : « Nous immortaliser autant qu'il est possible (11). »

La *maât* égyptienne et le *kosmos* grec désignent tous deux la transcendance, cela qui devrait guider l'action de l'homme dans et sur le monde selon le jeu global de la totalité en son Ordre universel.

Maintenant, à propos de la naissance de la morale pratique dans la pensée grecque, c'est Socrate (470-399 av. notre ère) qui est évoqué en toute priorité.

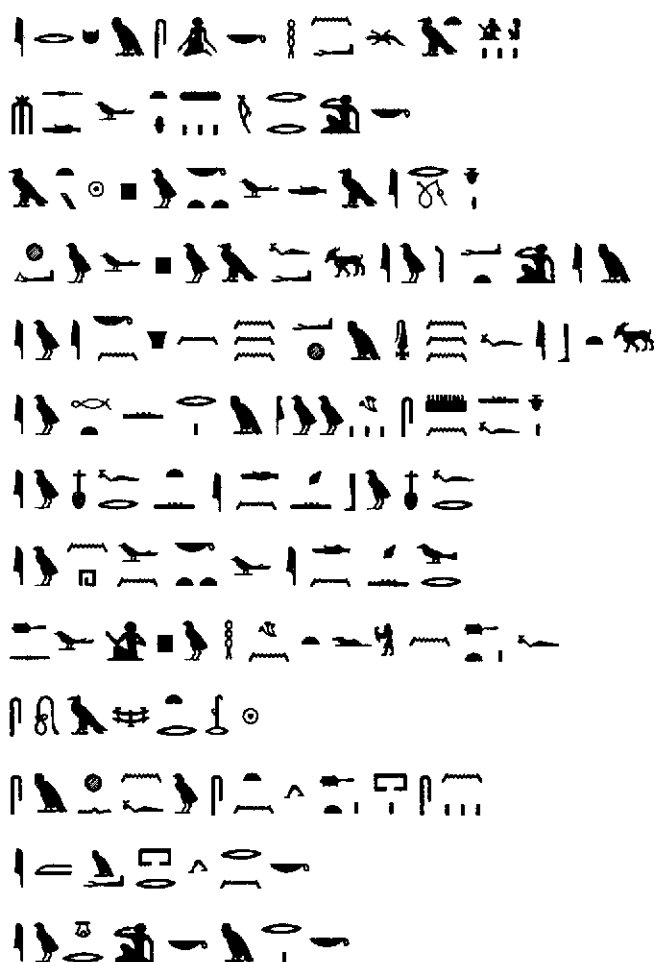
Cicéron (106-43 av. notre ère) l'admet comme une évidence historique : « Socrate le premier rappela la philosophie du ciel, lui fit place dans les villes, l'introduisit dans les foyers domestiques et la réduisit à une recherche sur la vie et les mœurs, sur les biens et les maux (12). »

Le point de départ le mieux assuré est toujours Socrate lorsque les historiens tentent de dégager la continuité des grands courants de la morale grecque (13).

C'est à Socrate en effet, à son enseignement, que l'Occident doit la découverte de la raison pratique : « La fonction de conscience possède dans le monde occidental un acte de naissance en règle : les *entretiens mémorables* de Socrate (14). »

L'appel à la conscience de soi est un acquis fort ancien dans la Vallée du Nil, plus de vingt siècles avant la venue au monde des poètes, physiologues, techniciens et sophistes qui ont préparé la voie à Socrate, à l'aube même de l'humanisme occidental.

EXTRAITS DES MAXIMES DE KAGEMNI



[illegible]



Papyrus Prisse
(Bibliothèque nationale de Paris), pp. 1-2.

TRADUCTION

Lorsque tu es assis en compagnie (*ir ḥmsi.k ḥn^c ʿš3t*),
Évite le mets que tu aimes (*msdi t mrr.k*).
Ce n'est qu'un bref moment de maîtrise de soi (*3t pw ktt d3r ib*).
La gloutonnerie est bassesse et est réprouvée (*ḥuw pw 3f iw ḏb^c wt im*).
Un verre d'eau étanche la soif (*iw iken n nw ʿhm.f ibt*).
Une bouchée de légumes réconforte le cœur (*iw mḥt r m šww smn.f ib*).
Une bonne chose tient lieu de ce qui est bon (*iw nfrt idn bw nfr*),
Un petit peu tient lieu de beaucoup (*iw nhy n ktt idn wr*).
Méprisable celui qui est au service de son ventre (quand) le temps (du repas) a passé (*ḥs pw ḥnty n ht.f sw3 tr*).
Il oublie ceux dans la maison desquels son ventre rôde (*smḥ.n.f wstn ḥt pr.sn*).

.....
Laisse ton nom aller en avant (*im m^c pri rn.k*).
Pendant que ta bouche est silencieuse (*iw gr.k m r.k*).
Quand tu es appelé, ne te vante pas de puissance (*nist.k m ʿ3 ib.k ḥr ḥpš*).
Parmi ceux de ton âge, prends garde de t'opposer (*m hr ib d3mw.k s3w itn.k*).
On ne connaît pas ce qui peut arriver (*n rh.n.tw ḥprt*),
Ce que dieu fait quand il punit (*ir.t ntr ḥft ḥsf.f*).

Le vizir avait appelé ses enfants (*rdi.in t3ty nist n3y.f n hrđw*), après qu'il ait compris les voies des hommes, leur caractère lui étant devenu clair (*m-ḥt ʿrk.f šhr rmt bit.sn m ii.t ḥr.f*). Alors il leur dit (*ḏr-n ḏd.n.f n.sn*) : « Tout ce qui est écrit dans ce livre, faites attention à cela comme je l'ai dit. Ne révélez pas plus que ce qui a été établi. » (*ir ntt nbt m sš ḥr p3 šfdw sdm st mi ḏd.i st m sn ḥ3w ḥr š33t*). Alors ils se placèrent eux-mêmes sur leurs ventres (*wn.in.sn ḥr rdi.t st ḥr ḥwt.sn*). Ils récitèrent cela comme c'était écrit (*wn.in.sn ḥr šdi.t st mi ntt m sš*). Cela

leur parut bon plus qu'aucune autre chose en ce pays tout entier (*wn.in nfr st hr ib.sn r ht nbt nty m t3 pn r-dr.f*). Ils se comportèrent en conséquence (*wn.in h^c.sn hmsi.sn* ; litt. : « Ils se tinrent debout et s'assèrent », « ils vécurent », « ils passèrent leur vie »).

Alors la Majesté de Haute et Basse Egypte Houni vint à mourir (*hft h^c.n hm n nsw-bit Hni mni.n.f*) ; la Majesté de Haute et Basse Egypte Snéfrou fut installé comme roi bienfaisant dans ce pays tout entier (*h^c.n sch^c hm n nsw-bit Snfrw m nsw mn^h m t3 pn r-dr.f*). Alors Kagemni fut fait maire dans la ville et vizir (*h^c.n rdi K3-gm-n-i r imy-r niwt t3ty*).

C'est fini (*iw.f pw*).

COMMENTAIRE

Ce texte-fragment est la portion finale d'un enseignement qui est adressé à Kagemni par un sage dont le nom a été perdu avec le début de ce texte, qui occupe les deux premières pages du grand Papyrus Prisse de la Bibliothèque nationale de Paris. Les *Maximes de Ptahhotep* viennent après le fragment dont nous avons extrait quelques passages caractéristiques : nous sommes toujours à l'Ancien Empire (2780-2260 av. notre ère).

L'époque hellénistique est dominée par un système de quatre vertus cardinales : *prudence, justice, bravoure et maîtrise de soi*. Ce système sera repris par les Romains (*prudentia, justitia, fortitudo, continentia*). Il est encore en vigueur au Moyen Age et il perdure jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Tout cela vient de plus loin : des listes et tableaux des « excellences » (vertus) par les Sophistes qui ont « puissamment contribué à la création d'une éthique spéculative (15) » ; de Socrate, Platon, Aristote, Epicure, des Stoïciens.

Pour Socrate, le bien, lié à la vertu, est le bonheur. Les vertus, les « excellences » sont des connaissances, des « raisons » ; elles consistent dans la pensée.

L'objet de la *République* est d'organiser et d'administrer. Et Platon de considérer la *prudence* comme la vertu propre à celui qui régit l'Etat et, dans l'homme, à la partie supérieure de l'âme : la prudence est chef ou *égemenôn* des quatre vertus cardinales ; elle est réservée aux magistrats-philosophes et aux gardiens de la cité. La *maîtrise de soi* est seulement la vertu de l'homme de troisième plan. On sait aussi que Platon n'a pas manqué d'examiner le rôle de l'éducation dans l'acquisition de la moralité. Pour ce qui est du problème complexe de l'unité de la vertu, Platon a proposé la mise en ordre suivante : au

premier rang la Prudence (*phronêsis* ; ce mot veut dire aussi : « la pensée ») ; au second, un sage état, avec accompagnement de réflexion (la *sôphrosunê*), autrement dit une modération qui n'est pas pure apathie ; au troisième rang vient effectivement la Justice, qui résulte, avec le concours du Courage, d'une « combinaison » des deux premières vertus ; au quatrième, enfin, le Courage, vertu auxiliaire, on le voit (*Lois et Supplément aux Lois-Epinomis*).

La « vertu éthique », chez Aristote, est une excellence seconde de notre caractère (*êthos*), acquise par le moyen de l'habitude (*éthos*). En tant qu'elles forment les habitudes, l'éducation et la législation ont par conséquent une grande part dans l'acquisition de la vertu. Quant à la « vertu dianoétique », la vertu de la pensée — compréhension, prudence, sagesse, etc., — elle comporte développement et progrès, donc une sorte d'apprentissage : elle est susceptible d'être enseignée. C'est un art réfléchi de la vie. Le vertueux est aussi le sage, et c'est la sagesse qui énonce la règle morale : le « juste milieu » pour Aristote, c'est donc la conformité de l'action à la règle morale. Ainsi, la vertu intellectuelle et la vertu morale doivent permettre à l'homme de bien accomplir sa tâche (*ergon*), encore que la tâche de la partie désirante, sujet de la vertu morale, soit le juste milieu, et celle de la partie rationnelle, sujet de la vertu intellectuelle, soit la vérité. Autrement dit, si notre vie morale inclut une activité du désir perfectionné par la vertu, elle n'en est pas moins commandée par une activité de raison, c'est-à-dire l'activité même de la sagesse (16).

Dans la liste stoïcienne, la *maîtrise de soi* (que l'*Éthique à Nicomaque* plaçait entre l'apathie et la licence effrénée) est la connaissance de ce que l'on doit s'efforcer de faire, de ce qu'on doit éviter et de ce que l'on ne doit ni essayer de faire ni éviter, et à la *maîtrise de soi* sont subordonnés l'esprit d'organisation, la convenance, la pudeur et la domination de soi (17).

Ces notions éthiques, exactement les mêmes, avec les problèmes vitaux qu'elles soulèvent et entretiennent, en psychologie et en philosophie, étaient *enseignées* dans l'Égypte pharaonique des millénaires avant la naissance de la réflexion philosophique en Grèce.

Précisément, en Grèce, au centre de la problématique morale, il y avait cette question urgente : « La vertu (*aretê*) est-elle ou non une chose enseignable, un *didakton* ? » Pour Socrate, par exemple, — et c'est sans ambiguïté — la vertu est objet d'une science intelligible : la vertu s'enseigne. Cet enseignement fait partie de l'éducation philosophique.

Or les « Sagesse » de l'Égypte antique sont justement des « Enseignements », des « Instructions » d'un maître à un élève, d'un sage (philosophe) à un jeune homme, d'un homme avisé (maire, vizir) à un débutant dans la carrière politique et administrative. Les « Sagesse » de l'Égypte ancienne sont donc elles-mêmes toute une *pédagogie philosophique*. La vertu s'enseigne. Cette science est

conscience. Une conscience non séparée des tâches politiques, du gouvernement de la cité.

Le texte adressé à Kagemni lui enseigne les vertus suivantes :

- la retenue, la bienséance, la modération : « Évite    *msdî* les plats que tu affectionnes » ;
- le contrôle de soi, la maîtrise de soi (*d3r ib*   ) ;
- la convenance (la gloutonnerie *3f* est réprouvée, condamnée comme la bassesse *hww*) ;
- la sobriété (un verre d'eau *iken n mww*    une bouchée de légumes *r m šww*    ; un petit peu *nhy n ktt*   ).

Le temps : chaque chose en son temps. Ainsi, lorsque l'heure (*tr*   ) du repas a passé, il serait peu moral de se mettre encore au service du ventre. Se retenir devant un mets affectionné n'est jamais qu'un effort de quelques minutes (*3t pw ktt*    , « c'est un petit instant »). Le mot *3t*    indique le moment, l'instant, l'heure, tandis que *tr*    insiste sur l'aspect opportun de la temporalité (le temps en tant que « saison » favorable, en tant qu'heure convenable). La maîtrise de soi requiert ainsi la maîtrise du temps ; double maîtrise, de soi et du temps, des « forces » intérieures et extérieures, de sa subjectivité et de l'objectivité (de ce qui est devant vous et qui ne dépend pas de vous).

La sagesse égyptienne, tout en prônant la modestie, la sobriété et la modération, blâmait la vantardise (« si ton nom est sorti au loin, ne vante pas toi-même ta renommée : que ta bouche se reconnaisse par son silence qui en dit long »).

En conclusion, le texte insiste gravement sur la *prudence* : l'avenir est inconnu, et les voies du dieu sont insondables, impénétrables (« nul ne sait ce que dieu fait quand il punit »).

On voit que la morale égyptienne ne manque ni d'élévation ni de noblesse : cette morale se rapprocherait davantage de la morale antique grecque qui « voulait » l'homme de bien.

La morale pharaonique n'est pas une morale basée sur les commandements de Dieu. C'est une morale pratique, plus exactement, sans doute, une « morale éclectique », ayant pour fondement la connaissance et l'apprentissage du devoir, — le devoir strict de se conformer à la Vérité-Justice (*Maât*), qui est la Loi morale suprême. Cette Loi morale souveraine s'applique à des êtres intelligents et libres : l'enseignant sollicite l'attention de l'élève à travers sentences et maximes, assuré ce présupposé radical. C'est pour cela aussi que la morale égyptienne revêt un caractère d'universalité.

Dès lors, la morale pharaonique, telle qu'on peut la comprendre à partir des textes sapientiaux et sentencieux, des « enseignements », n'est pas une morale issue d'une conception religieuse rendue familière par l'éducation et l'hérédité, comme c'est en tout cas le fait en Europe, qui

a de longs siècles de tradition chrétienne. La morale égyptienne est « civile », « laïque », profondément axée sur la vie de la communauté. Certes, la morale pharaonique a pour fondement une loi impérative : la Vérité-Justice (*Maât*), une loi transcendante, mais elle enseigne pratiquement aux hommes comment accomplir son devoir au sein de la communauté, comment assumer ses futures charges politiques et administratives, comment se comporter en société. La morale pharaonique est donc fondée sur un principe supérieur (*Maât*), d'où « émanent » des préceptes moraux enseignés et transmis sous forme de « livres ». La loi morale était ainsi inventée dans l'Égypte pharaonique des millénaires avant bien des civilisations du Proche-Orient sémitique et de la Méditerranée classique.

En écrivant ainsi ces préceptes moraux dans des livres, les sages de l'Égypte antique avaient certainement le sentiment de les transmettre aux générations montantes et futures sous le signe de l'obligation et du devoir. La loi obligatoire était ainsi née en tant qu'objet essentiel de la morale, et c'est de cette sorte d'obligation fondamentale que devaient être déduits les différents « enseignements » avec leurs notions morales de prudence, de modestie, de sobriété, de maîtrise de soi, de modération, donc de courage, d'effort de soi sur soi, de patience réfléchie. Le but est la plénitude vertueuse, c'est-à-dire, en fin de compte, le bonheur.

Les « enseignements », parce que écrits, font ainsi passer l'idée du bien (à faire, à pratiquer, à vivre) à l'idée de loi (à connaître, à apprendre, à lire, à méditer, à respecter).

Voilà pourquoi — c'est absolument clair et évident — le philosophe qui s'adresse à Kagemni et aux autres élèves leur dit expressément : je connais le caractère (*bît* ) des hommes ; j'ai écrit ce qui est contenu dans ce livre en connaissance de cause ; respectez donc l'écrit tel quel, dans sa forme et son fond, dans sa lettre et son esprit ; ne commentez pas outre mesure les enseignements ici prescrits.

La morale pharaonique se fonde sur l'écrit ; elle énonce des préceptes moraux qui tiennent eux-mêmes de la loi morale, avec son aspect contraignant et obligatoire ; cette morale est une science : elle s'enseigne, elle instruit ; toute une pédagogie morale apparaît, des millénaires avant toutes les autres « lois » des peuples voisins, sémites et indo-européens.

Cette morale pharaonique est aujourd'hui encore vivante au cœur de l'Afrique noire : les proverbes constituent des « enseignements » oraux qui n'instruisent pas moins l'homme au plan de l'éthique, de la politique, de la vie en société (18). Il n'est pas absurde, à mes yeux, de vouloir « déchiffrer » la philosophie morale africaine à partir des « proverbes », à la lumière de tout ce qui vient d'être dit.

L'homme en tant qu'homme est l'habitant d'un monde moral : ce monde « est donné comme régi par une norme, la norme du bien (19) ».

La morale pharaonique a sa norme du bien : l'univers moral constitué par la *Maât*, avec des applications dans la société. Les « Sagesse » pharaoniques sont des traductions de cette norme générale qui est la norme du bien, de la justice, de la vérité.

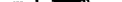
C'est par un enseignement moins abstrait, moins théorique que la vertu s'enseigne. Comment s'enseigne la vertu ? Dans le *Banquet* de Platon, la vertu s'enseigne par l'amour ; l'amour se confond avec la philosophie elle-même.

Dans notre cas, le vizir (*ḥ3ty*, sorte de premier ministre dans l'administration du pays des Pharaons) appelle ses enfants (*hrdw*) pour leur enseigner la vertu : l'amour a ici aussi une mission de « propagande » morale et spirituelle.

La puissance de l'élan spirituel égyptien ne pouvait ignorer le progrès de la conscience, la réflexion sur le *moi*, au plan de la vie ; comme le dit Spinoza, la vie humaine se définit « par la véritable vertu. » (20), et non uniquement par la circulation du sang et les autres fonctions organiques communes à tous les animaux.

MAÂT
CODE ÉGYPTIEN DES VERTUS CARDINALES

מת



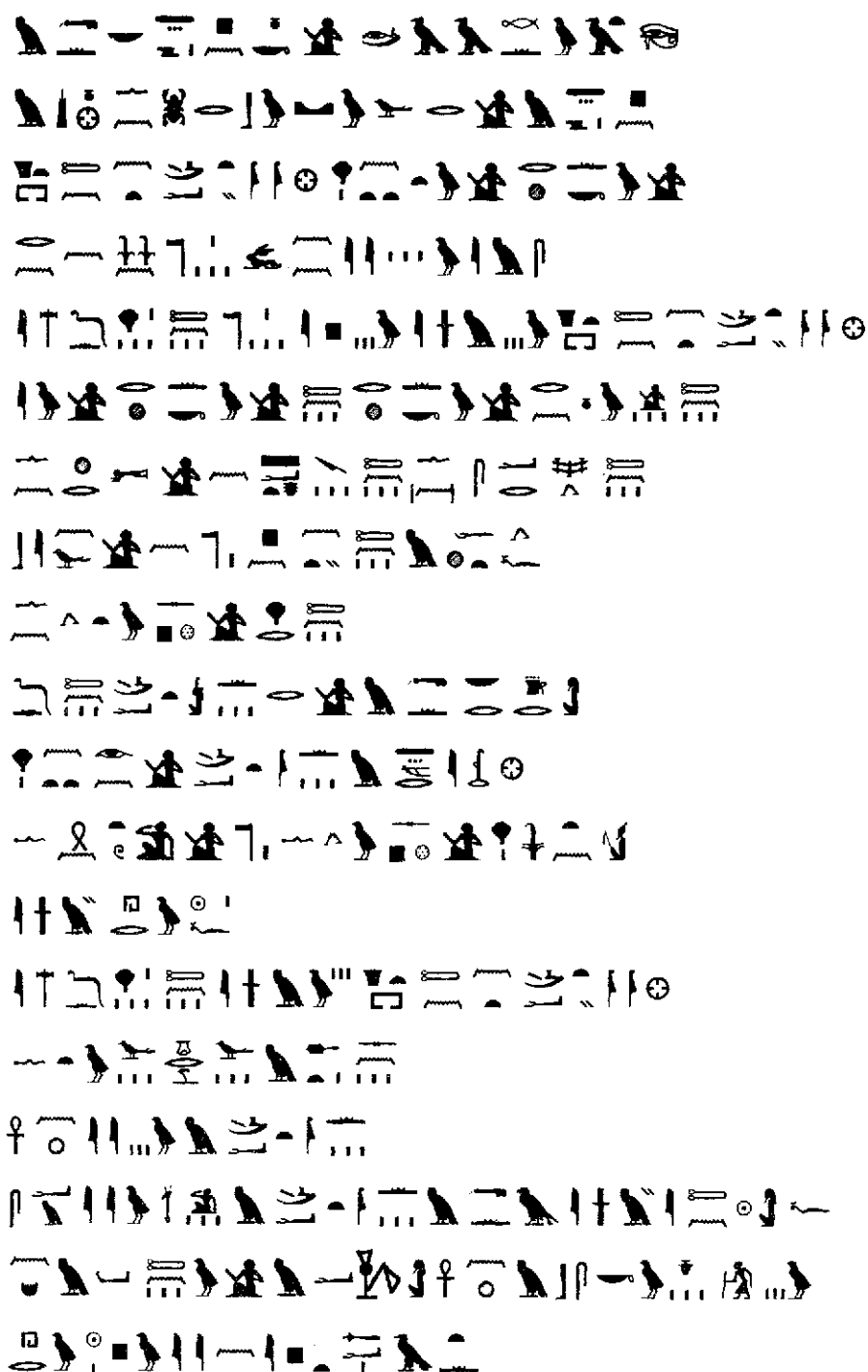
Hieroglyphic inscription consisting of various symbols including birds, lotus flowers, and geometric shapes.

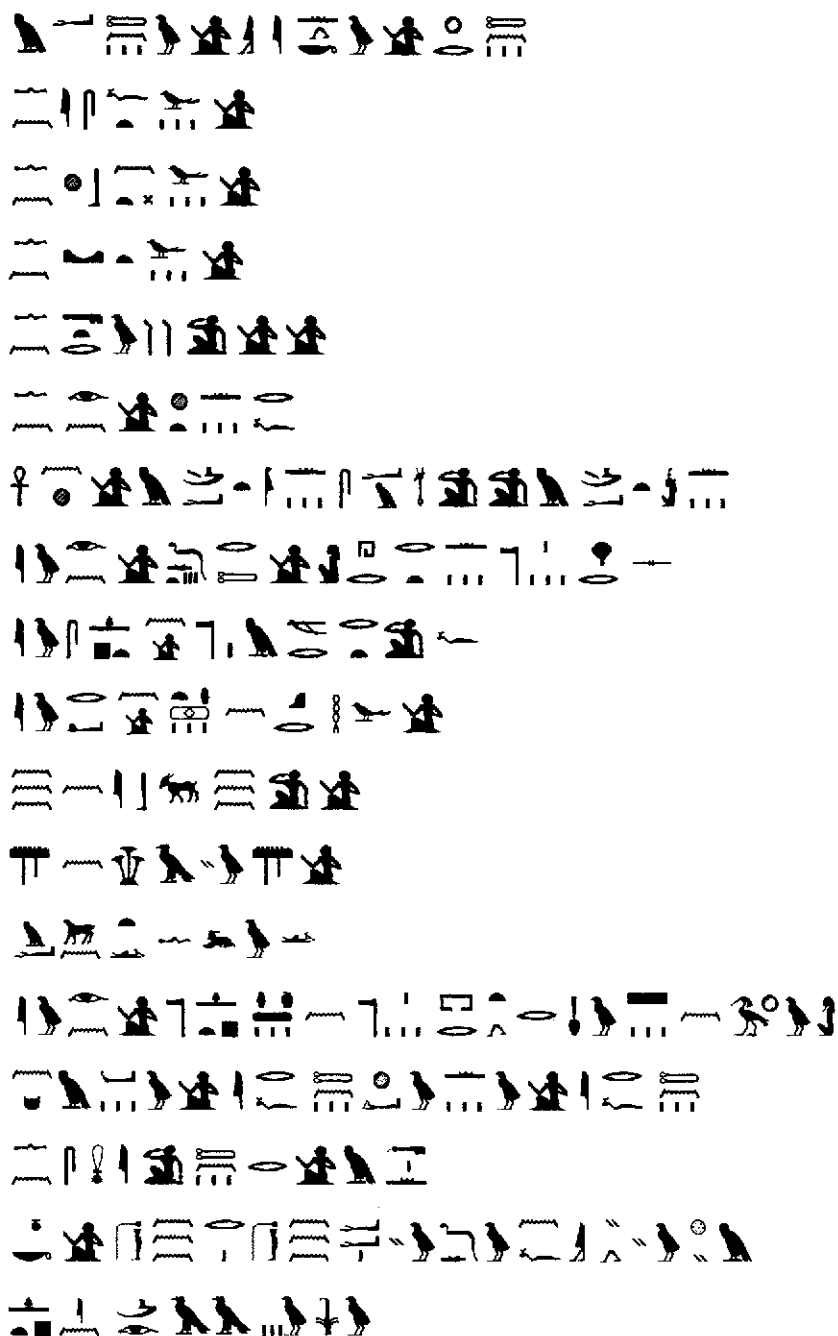
A horizontal row of 18 small black-and-white icons. From left to right, they represent: a chain link, a pair of glasses, a bowl, a person sitting at a desk, a graduation cap, a microscope, a wrench, a hammer, a saw, a shovel, a plow, a tractor, a truck, a car, a boat, a plane, a rocket, and a globe.

𓆎 𓆏 𓆐 𓆑 𓆒 𓆓 𓆔 𓆕 𓆖 𓆗 𓆘 𓆙 𓆚 𓆛 𓆜 𓆝 𓆞 𓆟 𓆠 𓆡 𓆢 𓆣 𓆤 𓆥 𓆦 𓆧 𓆨 𓆩 𓆪 𓆫 𓆬 𓆭 𓆮 𓆯 𓆰 𓆱 𓆲 𓆳 𓆴 𓆵 𓆶 𓆷 𓆸 𓆹 𓆺 𓆻 𓆼 𓆽 𓆾 𓆿 𓇀 𓇁 𓇂 𓇃 𓇄 𓇅 𓇆 𓇇 𓇈 𓇉 𓇊 𓇋 𓇌 𓇍 𓇎 𓇏 𓇐 𓇑 𓇒 𓇓 𓇔 𓇕 𓇖 𓇗 𓇘 𓇙 𓇚 𓇛 𓇜 𓇝 𓇞 𓇟 𓇠 𓇡 𓇢 𓇣 𓇤 𓇥 𓇦 𓇧 𓇨 𓇩 𓇪 𓇫 𓇬 𓇭 𓇮 𓇯 𓇰 𓇱 𓇲 𓇳 𓇴 𓇵 𓇶 𓇷 𓇸 𓇹 𓇺 𓇻 𓇼 𓇽 𓇾 𓇿 𓈀 𓈁 𓈂 𓈃 𓈄 𓈅 𓈆 𓈇 𓈈 𓈉 𓈊 𓈋 𓈌 𓈍 𓈎 𓈏 𓈐 𓈑 𓈒 𓈓 𓈔 𓈕 𓈖 𓈗 𓈘 𓈙 𓈚 𓈛 𓈜 𓈝 𓈞 𓈟 𓈠 𓈡 𓈢 𓈣 𓈤 𓈥 𓈦 𓈧 𓈨 𓈩 𓈪 𓈫 𓈬 𓈭 𓈮 𓈯 𓈰 𓈱 𓈲 𓈳 𓈴 𓈵 𓈶 𓈷 𓈸 𓈹 𓈺 𓈻 𓈼 𓈽 𓈾 𓈿 𓉀 𓉁 𓉂 𓉃 𓉄 𓉅 𓉆 𓉇 𓉈 𓉉 𓉊 𓉋 𓉌 𓉍 𓉎 𓉏 𓉐 𓉑 𓉒 𓉓 𓉔 𓉕 𓉖 𓉗 𓉘 𓉙 𓉚 𓉛 𓉜 𓉝 𓉞 𓉟 𓉠 𓉡 𓉢 𓉣 𓉤 𓉥 𓉦 𓉧 𓉨 𓉩 𓉪 𓉫 𓉬 𓉭 𓉮 𓉯 𓉰 𓉱 𓉲 𓉳 𓉴 𓉵 𓉶 𓉷 𓉸 𓉹 𓉺 𓉻 𓉼 𓉽 𓉾 𓉿 𓊀 𓊁 𓊂 𓊃 𓊄 𓊅 𓊆 𓊇 𓊈 𓊉 𓊊 𓊋 𓊌 𓊍 𓊎 𓊏 𓊐 𓊑 𓊒 𓊓 𓊔 𓊕 𓊖 𓊗 𓊘 𓊙 𓊚 𓊛 𓊜 𓊝 𓊞 𓊟 𓊠 𓊡 𓊢 𓊣 𓊤 𓊥 𓊦 𓊧 𓊨 𓊩 𓊪 𓊫 𓊬 𓊭 𓊮 𓊯 𓊰 𓊱 𓊲 𓊳 𓊴 𓊵 𓊶 𓊷 𓊸 𓊹 𓊺 𓊻 𓊼 𓊽 𓊾 𓊿 𓋀 𓋁 𓋂 𓋃 𓋄 𓋅 𓋆 𓋇 𓋈 𓋉 𓋊 𓋋 𓋌 𓋍 𓋎 𓋏 𓋐 𓋑 𓋒 𓋓 𓋔 𓋕 𓋖 𓋗 𓋘 𓋙 𓋚 𓋛 𓋜 𓋝 𓋞 𓋟 𓋠 𓋡 𓋢 𓋣 𓋤 𓋥 𓋦 𓋧 𓋨 𓋩 𓋪 𓋫 𓋬 𓋭 𓋮 𓋯 𓋰 𓋱 𓋲 𓋳 𓋴 𓋵 𓋶 𓋷 𓋸 𓋹 𓋺 𓋻 𓋼 𓋽 𓋾 𓋿 𓌀 𓌁 𓌂 𓌃 𓌄 𓌅 𓌆 𓌇 𓌈 𓌉 𓌊 𓌋 𓌌 𓌍 𓌎 𓌏 𓌐 𓌑 𓌒 𓌓 𓌔 𓌕 𓌖 𓌗 𓌘 𓌙 𓌚 𓌛 𓌜 𓌝 𓌞 𓌟 𓌠 𓌡 𓌢 𓌣 𓌤 𓌥 𓌦 𓌧 𓌨 𓌩 𓌪 𓌫 𓌬 𓌭 𓌮 𓌯 𓌰 𓌱 𓌲 𓌳 𓌴 𓌵 𓌶 𓌷 𓌸 𓌹 𓌺 𓌻 𓌼 𓌽 𓌾 𓌿 𓍀 𓍁 𓍂 𓍃 𓍄 𓍅 𓍆 𓍇 𓍈 𓍉 𓍊 𓍋 𓍌 𓍍 𓍎 𓍏 𓍐 𓍑 𓍒 𓍓 𓍔 𓍕 𓍖 𓍗 𓍘 𓍙 𓍚 𓍛 𓍜 𓍝 𓍞 𓍟 𓍠 𓍡 𓍢 𓍣 𓍤 𓍥 𓍦 𓍧 𓍨 𓍩 𓍪 𓍫 𓍬 𓍭 𓍮 𓍯 𓍰 𓍱 𓍲 𓍳 𓍴 𓍵 𓍶 𓍷 𓍸 𓍹 𓍺 𓍻 𓍼 𓍽 𓍾 𓍿 𓎀 𓎁 𓎂 𓎃 𓎄 𓎅 𓎆 𓎇 𓎈 𓎉 𓎊 𓎋 𓎌 𓎍 𓎎 𓎏 𓎐 𓎑 𓎒 𓎓 𓎔 𓎕 𓎖 𓎗 𓎘 𓎙 𓎚 𓎛 𓎜 𓎝 𓎞 𓎟 𓎠 𓎡 𓎢 𓎣 𓎤 𓎥 𓎦 𓎧 𓎨 𓎩 𓎪 𓎫 𓎬 𓎭 𓎮 𓎯 𓎰 𓎱 𓎲 𓎳 𓎴 𓎵 𓎶 𓎷 𓎸 𓎹 𓎺 𓎻 𓎼 𓎽 𓎾 𓎿 𓏀 𓏁 𓏂 𓏃 𓏄 𓏅 𓏆 𓏇 𓏈 𓏉 𓏊 𓏋 𓏌 𓏍 𓏎 𓏏 𓏐 𓏑 𓏒 𓏓 𓏔 𓏕 𓏖 𓏗 𓏘 𓏙 𓏚 𓏛 𓏜 𓏝 𓏞 𓏟 𓏠 𓏡 𓏢 𓏣 𓏤 𓏥 𓏦 𓏧 𓏨 𓏩 𓏪 𓏫 𓏬 𓏭 𓏮 𓏯 𓏰 𓏱 𓏲 𓏳 𓏴 𓏵 𓏶 𓏷 𓏸 𓏹 𓏺 𓏻 𓏼 𓏽 𓏾 𓏿 𓐀 𓐁 𓐂 𓐃 𓐄 𓐅 𓐆 𓐇 𓐈 𓐉 𓐊 𓐋 𓐌 𓐍 𓐎 𓐏 𓐐 𓐑 𓐒 𓐓 𓐔 𓐕 𓐖 𓐗 𓐘 𓐙 𓐚 𓐛 𓐜 𓐝 𓐞 𓐟 𓐠 𓐡 𓐢 𓐣 𓐤 𓐥 𓐦 𓐧 𓐨 𓐩 𓐪 𓐫 𓐬 𓐭 𓐮 𓐯 𓐰 𓐱 𓐲 𓐳 𓐴 𓐵 𓐶 𓐷 𓐸 𓐹 𓐺 𓐻 𓐼 𓐽 𓐾 𓐿 𓑀 𓑁 𓑂 𓑃 𓑄 𓑅 𓑆 𓑇 𓑈 𓑉 𓑊 𓑋 𓑌 𓑍 𓑎 𓑏 𓑐 𓑑 𓑒 𓑓 𓑔 𓑕 𓑖 𓑗 𓑘 𓑙 𓑚 𓑛 𓑜 𓑝 𓑞 𓑟 𓑠 𓑡 𓑢 𓑣 𓑤 𓑥 𓑦 𓑧 𓑨 𓑩 𓑪 𓑫 𓑬 𓑭 𓑮 𓑯 𓑰 𓑱 𓑲 𓑳 𓑴 𓑵 𓑶 𓑷 𓑸 𓑹 𓑺 𓑻 𓑼 𓑽 𓑾 𓑿 𓒀 𓒁 𓒂 𓒃 𓒄 𓒅 𓒆 𓒇 𓒈 𓒉 𓒊 𓒋 𓒌 𓒍 𓒎 𓒏 𓒐 𓒑 𓒒 𓒓 𓒔 𓒕 𓒖 𓒗 𓒘 𓒙 𓒚 𓒛 𓒜 𓒝 𓒞 𓒟 𓒠 𓒡 𓒢 𓒣 𓒤 𓒥 𓒦 𓒧 𓒨 𓒩 𓒪 𓒫 𓒬 𓒭 𓒮 𓒯 𓒰 𓒱 𓒲 𓒳 𓒴 𓒵 𓒶 𓒷 𓒸 𓒹 𓒺 𓒻 𓒼 𓒽 𓒾 𓒿

Hieroglyphic inscription consisting of approximately 18 symbols.

[illegible]





Livre des morts : chapitre 125.

TRADUCTION

Paroles dites par N. (*mdw in N.*) : « Salut à toi, dieu grand, maître des deux Maât (*ind-hr.k ntr 3 nb M^c3ty*) ! Je suis venu vers toi (*ii.n.i hr.k*), (ô) mon maître (*nb.i*), ayant été amené, pour voir ta beauté (*in.t.kwi m33.n.i nfrw.k*). Je te connais (*iw.i rh.kwi tw*), et je connais ton nom (*rh.kwi rn.k*) ; je connais le nom de ces quarante-deux dieux (*rh.kwi rn n p3 ntrw 42*) qui sont avec toi dans cette salle des deux Maât (*n wnnyw hn.k m b tn nt M^c3ty*), qui vivent de la garde des péchés (*nhyw m s3w dwt.s*) et s'abreuvent de leur sang (*cmy m snf.sn*) le jour de l'évaluation des qualités devant Ounnefer (*hrw pwy n kdw m-b3h Wnn-Nfr*). Vois : « Celui des deux filles, celui des deux Meret (c'est-à-dire les deux sœurs d'Osiris, Isis et Nephthys), le maître des deux Maât » est ton nom (*m3 s3ty mrty irty nb M^c3ty rn.k*). Voici que je suis venu vers toi (*mk iw.i ii.kwi hr.k*) et que je t'ai apporté ce qui est équitable (*in.n.i n.k m^c3t*), j'ai chassé pour toi l'iniquité (*drf.n.i n.k isft*).

Je n'ai pas commis l'iniquité contre les hommes (*n ir.i isft r rmt*).

Je n'ai pas maltraité les gens (*n sm3r.i wndwt*).

Je n'ai pas commis de péchés dans la Place de Vérité (*n ir.i iwynt m St M^c3t*).

Je n'ai pas (cherché) à connaître ce qui n'est pas (à connaître) (*n rh.i i ntt*).

Je n'ai pas fait le mal (*n ir.i bw-dw*).

Je n'ai pas commencé de journée (ayant reçu une commission de la part) des gens qui devaient travailler sous mon œil (*n ir.i tp r nb b3kw m hr irt n.i*), et mon nom n'est pas parvenu aux fonctions d'un chef d'esclaves (*n rw rn.i r i3t nt hrp bmw*).

Je n'ai pas privé un artisan de ses biens (*n nmb.i bmmw m ht.f*).

Je n'ai pas fait ce qui est abominable aux dieux (*n ir.i bwt ntrw*).

Je n'ai pas fait pleurer (*n smr.i*).

Je n'ai pas tué (*n sm3.i*).

Je n'ai pas ordonné de tuer (*n wd.i sm3*).

Je n'ai fait de peine à personne (*n ir.i mnt hr nb rmt*).

Je n'ai pas amoindri les offrandes alimentaires dans les temples (*n hbi.i sbw m rw-prw*).

Je n'ai pas blasphémé les dieux primordiaux (*n wd.i ntrw p3wtyw*).

Je n'ai pas volé les galettes des bienheureux (*n nbm.i fnbw 3hw*).

Je n'ai pas été pédéraste (*n nk.i s*).

Je n'ai pas forniqué (*n d3d3.i*).

Je n'ai pas retranché au boisseau (*n hbi.i dbbw*).

Je n'ai pas amoindri l'aroure (*n hbi.i st3t*).

Je n'ai pas triché sur les terrains (*n si3t.i 3hwt*).

Je n'ai pas ajouté au poids de la balance (*n w3h.i hr mwt nt iwsu*).

Je n'ai pas faussé le peson (le plumet) de la balance (*n nmh.i m th n mh3t*).

Je n'ai pas ôté le lait de la bouche des petits enfants (*n nbm.i irtt m r n nbmw*).

Je n'ai pas privé le petit bétail de ses herbages (*n kf.i hwwt hr smw.sn*).

Je n'ai pas piégé d'oiseaux des roselières des dieux (*n sht.i 3pdw n twr ntrw*).

Je n'ai pas pêché de poissons de leurs lagunes (*n h3m.i rmw n h3wt.sn*).

Je n'ai pas retenu l'eau dans sa saison (*n hsf.i mw m tr.f*).

Je n'ai pas opposé une digue à une eau courante (*n dn.i dnit hr mw 3sw*).

Je n'ai pas éteint un feu dans son ardeur (*n hm.i ht m 3t.s*).

Je n'ai pas omis les jours à offrandes de viandes (*n thi.i suw hr stpt*).

Je n'ai pas détourné le bétail du repas du dieu (*n sni.i mmnt hr ht-ntr*).

Je ne me suis pas opposé à un dieu dans ses sorties en procession (*n hsf.i ntr m prw.f*).

Je suis pur, je suis pur, je suis pur, je suis pur ! (*iw.i w^b.kwi sp 4*). Ma pureté est la pureté de ce grand phénix qui est à Héracléopolis (*bw.i bw nw bww pwy 3 nty m Nni-nsw*), car je suis bien ce nez même du Maître des souffles (*hr ntt ink is fnd pwy n Nb t3w*), qui fait vivre tous les hommes (en) ce jour du Remplissage de l'Oeil dans Héliopolis le dernier jour du deuxième mois d'hiver, en présence du maître de ce pays (*s^{nb} rhyt nbt r pwy n mh wd3t m 'Iwnw m 3bd 2 [-mw n] prt rky m-b3h nb t3 pn*) ; et je suis quelqu'un qui a vu le Remplissage de l'Oeil à Héliopolis (*ink m33 mh wd3t m 'Iwnw*). Il ne m'arrivera pas de mal en ce pays, dans cette salle des deux Maât, car je connais le nom de ces dieux qui s'y trouvent (*nn hpr bw-dw r.i m t3 pn wsht tn nt M3^{ty} hr ntt twi rh.kwi rn n nn ntrw wnnw im.s*).

Salut à vous (*ind-hr.tn*), ces dieux-ci (*ntrw ipw*) qui êtes dans cette salle des deux Maât (*imyw wsht tn nt M3^{ty}*) ! Je vous connais (*wi rh.kwi tn*), je connais vos noms (*rh.kwi rn nw tn*). Je ne tomberai pas sous vos coups (*nn hr.i n s^t.tn*) ; vous ne ferez pas de moi un mauvais rapport à ce dieu à la suite duquel vous êtes (*nn s^r.tn bin.i n ntr pn nty tn m-hf*), mon cas ne viendra pas (devant lui) à cause de vous (*nn iw.tw sp.i hr.tn*). Vous direz les choses équitables qui me reviennent (*dd.tn m3^t r.i*), devant (*m-b3h*) le Maître de l'Univers (*nb-r-dr*), car j'ai pratiqué l'équité (*hr ntt iri.n.i m3^t*) en Egypte (*m T3-mri*) ; je n'ai pas blasphémé dieu (*n snt.i ntr*), et mon cas n'est pas venu (*n iw sp.i*) à cause du roi (*hr nsw*) qui était alors en fonction (*imy hrw.f*).

Salut à vous (*ind-hr.tn*), qui êtes dans cette salle des deux Maât (*imyw wsht tn nt M3^{ty}*), vous qui êtes exempts de mensonge (*n tw grg*) par essence (*m ht.sn* ; litt. : dans leurs corps), qui vivez de ce qui est équitable (*cnhyw m m3^t*), qui vous repaissez de ce qui est équitable

devant Horus-qui-est-dans-son-disque (*s^cmyw m m3^ct m-b3b Hr-imy-
itn.f*). Sauvez-moi de Baba (*nbm.tn wī m^c B^cb^c*), qui vit des entrailles
des grands (*nh m bskw wrw*), en ce jour du grand dénombrement (des
péchés) (*hrw pwy n ipt^c3t*) !

Me voici venu à vous (*m^c tn wī ū.kwī hr.tn*),
sans péchés (*nn isft.i*),
sans délits (*nn hbnt.i*),
sans vilénie (*nn dwt.i*),
sans accusateur (*nn mtrw.i*),
sans quelqu'un contre qui j'ai sévi (*nn ir.n.i ht r.f*).

Je vis de ce qui est équitable (*nh.i m m3^ct ; ankḥ.i em maât*), je me
repais de ce qui est équitable (*s^cm.i m m3^ct ; sām.i em maât*). J'ai fait ce
dont parlent les hommes, ce dont se réjouissent les dieux (*iw ir.n.i dd.t
rmt hrw.t ntrw hr.s*). J'ai satisfait le dieu par ce qu'il aime (*iw shtp.n.i
ntr m mrrt.f*) :

J'ai donné le pain à l'affamé (*iw rdī.n.i t n hkr*),
De l'eau à l'altéré (*mw n ib*),
Des vêtements à celui qui était nu (*hbs n h3yw*),
Une barque à celui qui n'en avait pas (*mbnt n iwi*), et j'ai fait le
service des offrandes divines pour les dieux et des offrandes
funéraires pour les bienheureux (*iw ir.n.i htp-ntr n ntrw prt-r-brw
n 3hw*). Alors, sauvez-moi, protégez-moi, ne faites pas de rapport
contre moi devant le grand dieu (*nbm wī irf.tn hwi wī nn smi.tn r.i
m-b3b (ntr^c3)*) !

Je suis quelqu'un dont la bouche est pure, dont les mains sont pures
(*ink w^cb r^c w^cb^c wy* ; litt. : « Je suis pur de bouche, pur de mains »),
quelqu'un à qui il est dit (*ddw n.f*) : « Viens en paix ! » (*ii[w] m htp*),
« Viens en paix ! », par ceux qui le voient (*in m33[w] sw*).

COMMENTAIRE

Ce sont de larges passages du Chapitre 125 du *Livre des Morts*
(Nouvel Empire : 1580-1085 av. J.-C.) : ces textes ont pour but de
faciliter le voyage de tout homme dans l'au-delà. Il s'agit ici du texte
selon le Papyrus de Nu.

Quelques notions d'ordre éthique :



dwt, « péché », « le mal » (le déterminatif
l'oiseau du mal),

𐎧𐎫𐎧
𐎧𐎫𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

𐎧𐎫𐎧

*pw*y, « évaluation », « décompte »,

ḳdw, « qualités », « valeurs morales » (*pw*y
n *ḳdw*, « l'évaluation des qualités ». Idée
de la mise en jugement du mort).

m3t, « équité », « ce qui est équitable »
(*maât*),

isft, « iniquité », « ce qui est inique », « le
mal »

sm3r, « maltraiter »,

*iwy*t, « péché »,

bw-dw, « le mal », « ce qui est mauvais »,

i3t, « fonction », « charge »,

nmh, « priver » (*m*, « de »),

ḥbnt, « crime »,

ipt, « recensement », « examen », « dé-
nombrement »,

bwt, « abomination » (le poisson, un inter-
dit du clergé), « ce qui est abominable »,

ir, « faire, accomplir, pratiquer », « agir »,
« commencer » (action)

rh, « connaître » (acte moral et intellec-
tuel),

ntr, « dieu, divinité », « ordre divin »,

wd, « ordonner, commander »,

sm3, « tuer », « commettre un crime »,

mnt, « peine, souffrance », « maladie »,

ḥbi, « causer dommage », « retrancher,
soustraire », « amoindrir »,

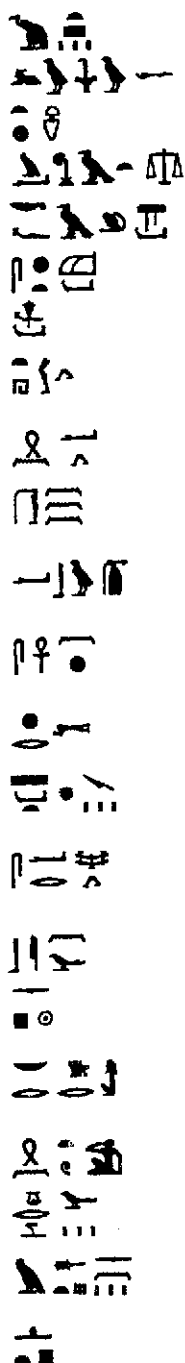
wḏi, « offenser », « blasphémer »,

nḥm, « voler », « ôter », « prendre »,

nk, « copuler »,

d3d3, *dada*, « copuler », « fornicuer »,

si3t, « tricher »,



mw, « poids »,
iws, « balance »,
th, « peson, plumet » (de la balance),
mh3t, « balance » (synonyme de *iws*),
kf, « priver »,
sh, « piéger, tendre des pièges »,
hsf, « réprimer », « opposer »,
tht, « transgresser ». « négliger », « omettre »,
sn, « détourner », « enfermer » (le bétail),
w^b, *ouab*, *wab*, « être pur », « pur » (physique et moral),
bw, *abou*, « pureté » (mot masculin en égyptien ancien),
snh, « faire vivre » (causatif de *nh*, « vivre », « vie » : *ankh*),
hr, « tomber » (physique et moral),
st, « terreur », « coups » (tomber sous les coups),
sr, *sar*, « présenter, publier, faire rapport »,
bin, « être mauvais », « mauvais »,
sp, « matière, affaire, cas » (*sp.i*, « mon cas »),
Nb-r-dr, « Le Maître de l'Univers », « Le Maître de Tout »,
šnt, « s'opposer, blasphémer » (le dieu),
grg, « mensonge »,
m ht.sn, « par essence » (litt. : « dans leurs corps »),
htp, « paix ».

L'esprit de l'Égypte antique est de bout en bout une forte incitation à la sagesse et à la vertu. Le problème de la mort et de la vie le montre avec éclat.

Les anciens Égyptiens affirmaient l'existence d'un Ordre supérieur, vivant et éternel : *Maât*, soit la Justice-Vérité, c'est-à-dire l'ordre cosmique déifié.

Dès lors, la vie intérieure, son approfondissement, sa perfection, sera l'exercice même de l'intelligence. D'où la série de « règles » à observer pour mériter l'éternité et vivre à jamais la vie des dieux, en compagnie des Bienheureux. De ce fait, la mort est dominée et transcendée au nom de la vie. La morale est le chemin qui mène droit à la vie éternelle. Les cérémonies funèbres, l'embaumement, les offrandes faites aux morts et aux dieux, les prêtres habilités à porter le manteau en peau de léopard lors des rituels mortuaires, les sarcophages, les inscriptions et figurines des tombes, tout cela est imaginé, inventé, accompli pour que le défunt puisse mériter l'éternité, c'est-à-dire se confondre avec l'Ordre cosmique, grâce à la pureté corporelle et à la pureté morale : le saint nom d'Osiris, chef du royaume des Bénis, n'est reçu par le défunt que dans ces conditions de pureté absolue.

Pour se déifier, c'est-à-dire pour rejoindre les Bienheureux, plus exactement « les Lumineux » (*Akhou*), le défunt doit au préalable reconnaître sa parenté d'origine avec les dieux qui sont sans souillure, en déclarant (force et beauté de la parole) son innocence devant le dieu Osiris, assisté de 42 autres dieux, dans la salle des Deux-Maât.

Ce scénario signifie ceci. La morale existe en tant que droit dans l'Égypte antique : les règles de conduite et de morale sont codifiées, et le défunt prononce des « paroles » de moralité appliquée, jugeant ainsi ses propres actions, librement accomplies pendant sa vie sur terre, au pays des mortels vivants.

Cette sorte de confession publique n'est pas une incantation de sorcellerie, mais un acte puissant, lucide et rationnel, par lequel le défunt affirme qu'il possède, lui aussi, la connaissance sur les dieux (« Je vous connais »). Il souhaite par conséquent pouvoir être traité par les dieux comme un Initié, un être pur (« je suis pur, je suis pur, je suis pur, je suis pur » : quelle insistance !), devant échapper au jugement défavorable de la balance.

Maât est un *logos* ; la justice qui est à la fois éthique et spéculative, une manière d'être de la conscience, de l'intelligence (*ib*). Dans son magnifique *Traité des Vertus*, Vladimir Jankélévitch écrit ce passage qui peut convenir à une explication réussie de *Maât* : « Il y a une Justice abstraite, une Justice transcendante qui proteste, entité surnaturelle et vérité éternelle et immortel principe, contre l'injustice des hommes (21) ».

Les anciens Égyptiens, rois et masses de toutes conditions, ont vécu sous le signe de *Maât*, Justice-Vérité, le chemin même du vrai bonheur,

de la paix, de la beauté, de la vie déchiffrée. Pour cela, le signe de *maât* est lumière, lumière solaire.

La vraie connaissance n'est-elle pas celle qui aboutit à la sagesse ? L'Égypte pharaonique a largement contribué au progrès humain en définissant un idéal éthique, noble et indépassable, aux environs de 1680 av. J.-C. : « C'est des bords verdoyants du vieux Nil qu'est parti le souffle de sagesse, d'équilibre et de grandeur (22) » qui a embrassé par la suite des temps les rives de la Méditerranée.

Cet idéal est un capital, et « certains détails des mises en scène égyptiennes allaient se transmettre jusqu'à nous (23) » : la balance de justice ; la géhenne à gauche, la place des élus à droite ; le tribunal du grand dieu (ou de l'Histoire, avec H majuscule !) ; la pesée du cœur (ou de l'âme) ; la confession, les déclarations d'innocence.

La connaissance du Sphinx, par la vertu de la lumière, ouvre encore un espace plus haut dans le ciel. Sphinx est affirmation d'absolu et de divin. Image et symbole de la civilisation égyptienne : « Tout entière, la civilisation pharaonique cherche à s'intégrer dans le cosmos, à réaliser dans ce monde les prescriptions de Maât, la Vérité-Justice. Son désir de pérennité est au-delà de la vie et de la mort (24) ».

L'Afrique profonde, rurale, agraire, paysanne, a conservé des traits dominants et caractéristiques de cette vieille pensée pharaonique au sujet de la mort et de l'au-delà :

1. Le culte des morts, devenus des Ancêtres primordiaux

Ce culte affecte, règle, codifie « les aspects variés de la conduite individuelle et collective (25) » ; c'est une sorte de norme transcendante, une espèce de *Maât* qui dicte, dans la vallée du Nil et ailleurs sur le continent noir, la vie morale : « La croyance à l'ancestralité non seulement traduit chez eux (les Bê de Lomé, Togo) une façon originale de se poser face au monde, elle est aussi une source de hautes qualités morales : pratique de la vertu à tous les âges de la vie, fidélité dans la parole donnée, respect du bien d'autrui et de la chose publique, honorabilité et dignité dans les rapports avec autrui, glorification du travail. Cet idéal et ce style de vie constituent la règle d'or de l'existence terrestre (26) ».

Cet « idéal » et ce « style » éthique sont cent pour cent pharaoniques. *Maât* implique, bien sûr, l'idée d'ancestralité. En effet, les *m³tyw*, *maâtou*, « les hommes justes », ce sont précisément « Les Morts Bénis », les Ancêtres divinisés qui entendent que les vivants pratiquent la justice et la vérité, la justice-vérité (*maât*). Et les morts bienheureux (*maâtou*) sont déjà « ceux-qui-sont-dans-la-justice-vérité », des hommes de l'équité (*maât*).

2. L'exigence de pureté physique et morale

« Chaque vivant doit surveiller sa conduite et son comportement en général afin d'éviter de souiller l'environnement par des impuretés de toutes sortes. C'est ainsi qu'il est interdit de commettre l'adultère, d'avoir des rapports sexuels avec une femme à même le sol (la terre étant une divinité), de frustrer les autres de leurs droits, de mentir sciemment dans le but de cacher la vérité ou de faire du mal à autrui, de maltraiter les faibles, de détourner des objets confiés à notre garde, de refuser de donner à boire ou à manger à l'étranger, quel qu'il soit et quelle que soit sa destination (27). »

Ce sont exactement les mêmes interdits, les mêmes tabous, les mêmes directives morales que dans l'Égypte pharaonique. Une morale hautement altruiste (« les autres », « autrui », « l'étranger »). Une éthique qui ne tolère pas l'adultère, la fornication, où le mensonge, l'exercice brutal de la force physique (« maltraiter les faibles ») sont blâmés comme mal et encouragés comme bien la charité, l'esprit communautaire (« donner à boire ou à manger »).

On croirait avoir à faire à un extrait du chapitre 125 du *Livre des Morts* de la vieille Égypte pharaonique. Ce qui est équitable (*maât*) doit être recherché, en chassant, au loin, l'iniquité (*isft*). *Maât* ordonne la pureté du corps et de l'esprit, le respect scrupuleux des normes sociales. *Maât* demande d'être charitable, généreux. Le faible doit être protégé, c'est aussi un autre commandement de *Maât*.

3. Le tribunal des Ancêtres divinisés

« Il existe un tribunal des Ancêtres pour faire le discrimen entre le juste et l'impie. Nous le savons, les ancêtres et les divinités se vengent toujours sur les vivants par des menaces, des maladies et par la mort (28). »

Les quarante-deux dieux qui sont dans la salle du Jugement font partie du tribunal dans la place de vérité : « Jugement » et « Vérité », c'est toujours *Maât*, le jour de l'évaluation des qualités et des défauts devant Osiris, maître des deux *Maât*.

4. La paix, la félicité, la quiétude, le désir d'éternité

« Les Bê pensent qu'un tribunal d'une compétence supérieure existe dans le royaume des ancêtres pour récompenser la vertu et punir l'injustice. Certaines chansons funèbres traduisent éloquemment ce

sentiment : notre maison, notre pays, c'est le séjour des morts. Une félicité nouvelle attend celui qui a fait preuve de tant de docilité. (...) Cet homme n'a jamais fait de mal dans la vie ; daigne Mawu (l'auteur de toutes les créatures) le recevoir en une place paisible (29) ».

Le commentaire de l'auteur est des plus pertinents : « En fait, par la croyance à une survie, le Bê exprime son besoin d'éternité. En se refusant à désespérer, il interprète la mort comme le passage à une vie meilleure et plus digne (30). »

Dans l'Egypte ancienne, le mort justifié (*maât*) dans la salle des deux *Maât* (Tribunal, Jugement) qui est aussi la place de Vérité (*Maât*), peut alors accéder à la béatitude éternelle, parmi les bienheureux (*maâtou*). Ceux qui (les Ancêtres divinisés) le voient pur de bouche et de mains, lui disent : « Viens en paix ! Viens en paix ! » (*yaa em hotep ; yaa*, « viens », comme dans plusieurs langues négro-africaines, bantu notamment).

Eternité et paix se confondent au pays des pharaons puisque la Vérité-Justice donne, en récompense, lumière éternelle et bonheur au séjour des morts.

5. Le culte des Ancêtres s'identifie, en fin de compte, à l'ordre cosmique lui-même

« Réorganiser l'équilibre des forces spirituelles afin d'assurer l'ordre métaphysique et social, favoriser la fécondité de la terre en réalisant le rituel des semailles, renouveler la société en renouvelant ses forces vitales, affirmer la perpétuation de la vie, procurer du soulagement aux morts, les rendre dignes de partager la vie commune et bienheureuse avec les aïeux, telles semblent être les fonctions essentielles du culte des ancêtres chez les Bê (31) ».

Justice transcendante (*maât*), *Maât* est aussi ordre cosmique, équilibre global de la Nature et du Cosmos tout entier (*maât*) : c'est cette énergie qui maintient l'existence du monde visible et du monde invisible. Le Bê comme autrefois « désire renforcer ses liens avec la transcendance dont il est dépendant et qui gouverne le monde des vivants (32) ».

On aurait pu se référer à d'autres études, non moins pertinentes, sur les conceptions négro-africaines de la mort et de l'au-delà. Mais le témoignage de Komla Agbetifa a le net avantage d'être un témoignage non-ethnographique (ou ethnologique) : c'est un témoignage direct, senti et vécu de l'intérieur, du dedans, par conséquent un témoignage digne de foi.

Sur ces questions essentielles de « mort », d'« immortalité », de « vic dans l'Au-delà », d'« éthique », de « force vitale et cosmique », de

« conduite humaine sur terre », de « jugement », de « tribunal au séjour des morts », etc., donc, sur toutes ces grandes questions existentielles, la société Bê du Togo et la société antique de l'Égypte pharaonique offrent des parallélismes culturels étonnants qui informent, en définitive, sur une même identité culturelle, sociale et humaine des deux mondes négro-africains.

En vérité, l'Égypte pharaonique survit encore, ici et là, en Afrique noire profonde, par les rites agraires, les cultes aux morts, les cérémonies aux ancêtres divinisés, les conceptions essentielles sur la vie sociale et communautaire, sur la mort, l'au-delà, sur l'ordre cosmique (dieux-ancêtres-morts-vivants : avec des mouvements de va-et-vient entre toutes ces réalités qui forment une vaste et dynamique cosmogonie).

La morale égyptienne, pharaonique, est encore palpable, en tous ses aspects fondamentaux, au sein de maintes sociétés négro-africaines modernes qui perpétuent ainsi un héritage éthique multi-millénaire, sur cette terre des hommes.

Toujours, l'Égypte antique permet de comprendre le présent négro-africain en ses traditions caractéristiques ; de même, et toujours, les sociétés négro-africaines vivantes, déjà « touchées » par d'autres valeurs (spirituelles, idéologiques, morales, etc.), recèlent en elles bien des modes de vie archaïques qui renvoient en ligne directe à la vallée du Nil égypto-nubienne. Le rituel pharaonique, au sens large, n'est pas encore mort : il survit en Afrique noire profonde.

Ce rituel magnifique, allant toujours à l'essentiel, avec toutes ses nuances, son éthique et ses prescriptions, a fait que l'Égyptien « a réussi à donner à son existence terrestre un cachet de vérité, de douceur, de beauté et de pittoresque qui nous touche encore (33) ».

Donc, au fond, une philosophie du bonheur. Tout le contraire d'une philosophie qui engendre la désolation individuelle et collective, le nihilisme, le culte volontaire de l'angoisse. La raison qui secrète la terreur, la dictature, le fascisme, le nazisme, ne produit pas, en fin de compte, une morale digne de l'homme, depuis « séparé » de ses proches parents paléontologiques.

NOTES

(1) *Genèse* 6, 5-7. Voir par ailleurs René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Bernard Grasset, 1978.

(2) Le rapprochement tenté par Lima entre le déluge biblique et le déluge africain des périodes pluviales quaternaires demeure par conséquent des plus hasardeux : Mesquitela Lima, *O Diluvio africano*, Luanda, IICA, 1972.

(3) Jean Leclant, *Les sagesse de l'Égypte pharaonique. Etat de la bibliographie récente*, dans *Sagesse et Religion*. Colloque de Strasbourg (octobre 1976), Paris, PUF, 1979, pp. 7-19.

(4) Pierre Montet, *L'Égypte et la Bible*, Neuchâtel, 1959, p. 127.

(5) *La Sainte Bible* (Ecole biblique de Jérusalem), Paris, Cerf, 1956, p. 799. Cf. aussi E.W. Heaton, *Solomon's New Men*, New York, Pica Press, 1974, p. 121.

(6) Platon, *Les lois*, II, 656 d. Ce passage souligne le rôle de la musique, du chant et de la danse dans l'éducation morale, et Platon de dire que cette question a été réglée de façon merveilleuse par la législation égyptienne. A cause de son caractère formaliste, hiératique, voire conventionnel, des millénaires durant, le « canon » esthétique égyptien (art, musique, danse, peinture, sculpture) doit servir de modèle à la législation athénienne qui, sur ce point, a tout à apprendre de l'Égypte (Platon, *Les Lois*, VII, 799 a). La pratique chorale est une très vieille acquisition culturelle au pays des pharaons : « Les mélodies qui se sont conservées pendant ce long laps de temps ont été l'œuvre de la déesse Isis » (Platon, *Les Lois*, II, 657 a-b) :

καθάπερ ἐκεῖ φασιν τὰ τὸν πολὺν τοῦτον

σεσωμένα χρόνον μέλη τῆς ἱσίδος ποιήματα γεγονέναι.

(7) Jacqueline de Romilly, « *Patience mon cœur* ». *L'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

(8) Michel Gitton, *La cosmologie égyptienne*, dans *Histoire des idéologies*, tome I, Paris, Hachette, 1978, p. 51.

(9) Michel Gitton, *Ibidem*.

(10) Aristote, *Du Monde*, 2, 391 b, 11.

(11) Aristote, *Eth. Nic.*, X, 7, 1177 b 33 : ἐφ' ὅσον ἐνδέχεται ἀθανατίζειν.

(12) Cicéron, *Les Tusculanes*, liv. V, IV, 10 : « Socrates autem primus philosophiam devocavit e coelo et in urbis conlocavit et in domus etiam introduxit et coegit de vita et moribus rebusque bonis et malis quaerere. »

(13) Amand Jagu, *Epictète et Platon. Essai sur les relations du Stoïcisme et du Platonisme à propos de la Morale des Entretiens*, Paris, J. Vrin, 1946.

(14) Léon Brunschvicg, *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Paris, PUF., 1953, p. 4.

(15) Léon Robin, *La morale antique*, Paris, PUF, 1963, p. 78.

(16) René A. Gauthier, *La morale d'Aristote*, Paris, PUF, 1958. Cf. également cette belle étude : Pierre Aubenque, *La prudence chez Aristote*, Paris, PUF, 1963. Le prudent est l'homme capable de délibérer et, plus particulièrement, de bien délibérer (*kalōs bouleusasthai*). Il agit à propos, en temps opportun (*kairos*). La prudence (*phronēsis*) invite à la mesure, à la modération. Elle s'oppose à l'excès (*hyperbolē*) et à la démesure (*hybris*), maux qui ne connaissent ni la limite ni l'équilibre. Le thème de la « prudence » est le thème même de la pensée « humaine », ici et maintenant : « A mi-chemin d'un savoir absolu, qui rendrait l'action inutile, et d'une perception chaotique, qui rendrait l'action impossible, la prudence aristotélicienne représente — en même temps que la réserve, *verecundia*, du savoir — la chance et le risque de l'action humaine. Elle est le premier et le dernier mot de cet humanisme tragique qui invite l'homme à vouloir tout le possible, mais seulement le possible, et à laisser le reste aux dieux. » (Pierre Aubenque, *op. cit.*, p. 177).

(17) Olof Gigon, *Les grands problèmes de la philosophie antique*, Paris, Payot, 1961, pp. 282-291.

(18) Th. Obenga, *Littérature traditionnelle des Mbochi (Congo-Afrique centrale). Etsee le yamba*, Paris, Présence Africaine/ACCT, 1984, pp. 280-304. Collection : « Paroles et traditions. »

Le P^r Nkombe Oleko a accompli un travail remarquable en dégagant la vision du monde contenue dans les proverbes *tetela* : Nkombe Oleko, *Métaphore et métonymie dans les symboles parémiologiques. L'intersubjectivité dans les « Proverbes Tetela »*, Kinshasa, FTC, 1979. Collect. Recherches Philosophiques Africaines, n° 4.

On sait que les Stoïciens appellent la *parénétique* (de *paraineo*, « exhorter », « conseiller »), une partie de la philosophie morale spécialisée dans les préceptes de détail concernant la vie courante, à l'instar des proverbes africains.

Songeon également aux *Pensées* de Marc-Aurèle (121-180) : « Habitue-toi à écouter

attentivement les paroles d'autrui ; entre, autant que possible, dans l'esprit de celui qui parle. » (Livre VI, 53.)

(19) Léon Brunschvicg, *De la connaissance de soi*, Paris, PUF, 1956, p. 157.

(20) Spinoza, *Tractus theologico-politicus*, V, 5.

(21) V. Jankélévitch, *Traité des Vertus*. Tome II. Les Vertus et l'Amour, nouvelle édition entièrement remaniée et considérablement augmentée, Paris-Montréal, Bordas, 1970, p. 676.

(22) Bernard Romant, *La vie en Egypte aux temps antiques*, Genève, Editions Minerva, 1982, p. 143.

(23) Jean Yoyotte, *Le jugement des morts dans l'Egypte ancienne*, dans l'ouvrage collectif intitulé *Le jugement des morts*, Paris, Editions du Seuil, 1961, pp. 15-80, avec bibliographie ; pour la citation, voir p. 69. Collection Sources Orientales, n° IV.

(24) Jean Leclant, *Le monde égyptien*, vol. I, Paris, Gallimard, 1978, p. 274.

(25) Komla Agbetiafa, *Les ancêtres et nous. Analyse de la pensée religieuse des Bè de la commune de Lomé*, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Editions Africaines, 1985, p. 86.

(26) Komla Agbetiafa, *op. cit.*, p. 90.

(27) K. Agbetiafa, *op. cit.*, pp. 86-87.

(28) K. Agbetiafa, *op. cit.*, p. 87.

(29) K. Agbetiafa, *op. cit.*, pp. 87-88.

(30) K. Agbetiafa, *op. cit.*, p. 88.

(31) K. Agbetiafa, *op. cit.*, p. 87.

(32) K. Agbetiafa, *op. cit.*, p. 88.

(33) François Daumas, *La vie dans l'Egypte ancienne*, Paris, PUF, 1968, p. 125. Collection Que Sais-Je, n° 1302.

V

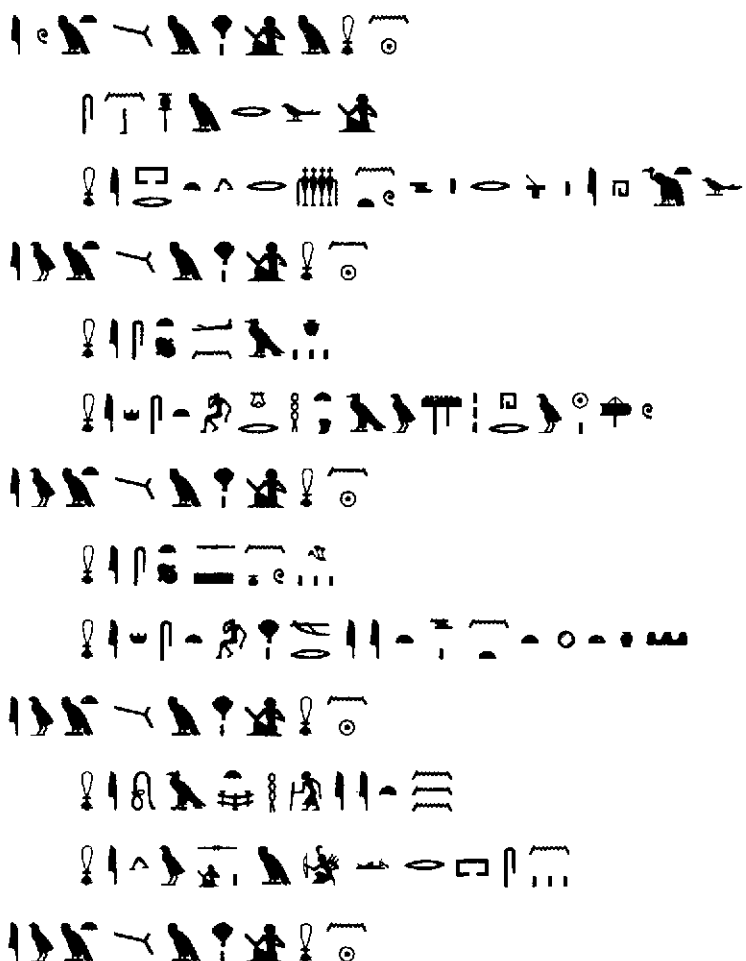
DE LA MORT ET DE L'IMMORTALITÉ

Mebingo ya mekoukou ô ô mebingo

Chant de la route de la mort (Rituel du Bwiti,
Gabon).

Traduction : « Le Soleil tout-puissant arrive
et nous permet de renaître à la lumière du
jour. »

AU SUJET DE LA MORT





Hans Goedicke, *The Report about the Dispute of a Man with his Ba*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1970, lignes 130-141.

TRADUCTION

La mort est devant moi aujourd'hui (*iw mt m hr.i m min*)
 (Comme) un homme malade qui recouvre la santé (*snb mr*),
 Comme la sortie au-dehors après une détention (*mi prt r-hntw r-s3
 ihm*).

La mort est devant moi aujourd'hui (*iw mt m hr.i min*).
 Comme l'odeur de la myrrhe (*mi st ntyw*),
 Comme le fait de s'asseoir sous la voile, un jour de vent (*mi hmsit
 hr ht3w hrw t3w*).

La mort est devant moi aujourd'hui
 Comme l'odeur du lotus (*mi st sn*),
 Comme le fait de s'asseoir sur la rive de l'ivresse (*mi hmsit hr mryt
 nt tht*).

La mort est devant moi aujourd'hui
 Comme un chemin familier (*mi w3t hwy*),
 Comme l'homme qui s'en revient de guerre vers sa maison (*mi w s
 m msc r pr.sn*).

La mort est devant moi aujourd'hui
 Comme le ciel qui se dévoile (*mi kft pt*),
 Comme lorsque l'homme découvre ce qu'il ne savait pas (*mi s sh
 im r hm.n.f*).

La mort est devant moi aujourd'hui

Comme lorsque l'homme désire voir sa maison (*mī 3bī s m33 pr.sn*),

Après qu'il ait passé de nombreuses années en captivité (*īr.n.f. rnpwt ʿš3wt m ndr*).

COMMENTAIRE

Il s'agit d'ici d'un court extrait d'un long texte de 155 colonnes verticales, le début ayant été perdu, actuellement conservé en un seul manuscrit au musée de Berlin (Papyrus Berlin 3024) : ce texte date de la XII^e dynastie, donc du Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère).

Les principales lignes d'articulation de cet ouvrage sont en gros les suivantes :

— *Discours initial* perdu : vraisemblablement, le *ba* (l'« âme ») exposait qu'un homme, maître de sa vie, doit envisager sa disparition de cette terre sans inquiétude et ne point se soucier outre mesure du moment ni des modalités funéraires de son trépas, qui sont sans grande importance ;

— *Premier discours de l'homme* qui répond, estimant intolérable que son *ba* se sépare de lui, qu'il le jette à la mort : « Ce serait trop grave pour moi, aujourd'hui, si mon *ba* ne parlait plus avec moi, cela serait grave, au-delà de toute exagération, ce serait semblable à une désertion. » Mais cette vie d'ici-bas n'est qu'un passage : « La vie est un cycle ; ainsi, les arbres tombent. » Le concours du *ba* est nécessaire pour aller à la mort : « Conduis-moi donc vers la mort ; adoucis pour moi l'Occident », c'est-à-dire le séjour des morts. Et l'homme d'évoquer les dieux justes : Thot, Khonsou, Râ, « lui qui conduit la barque solaire » ;

— *Deuxième discours du ba*, qui réplique en termes rudes et brefs : l'homme privé de ressources doit profiter de la vie, car il n'est pas sûr de disposer du rituel funéraire (momie, tombeau, service des prêtres) ; les plaintes sur la vie ne sont pas nécessaires ;

— *Deuxième discours de l'homme* : il insiste et développe sa pensée. Pour amener son *ba* à l'idée de la mort, l'homme lui promet la vie éternelle, comme celle des rois enterrés dans une pyramide ou celle de ceux qui jouissent *post mortem* d'un rituel mortuaire : « Je ferai en sorte qu'il atteigne (le *ba*) l'Occident comme le *ba* de celui qui repose dans la pyramide et pour l'enterrement de qui demeure encore quelque'un sur la terre. » En fait, il est essentiel de ne pas mourir dans

l'oubli. Les hommes d'éternité sont ceux-là qui sont assez riches pour s'assurer la momification, une tombe, des rites, une stèle qui maintient leur nom en vie, les offrandes. Cette organisation funéraire et religieuse de la mort doit l'être pour tout le monde, rois et hauts dignitaires de l'Etat, prêtres et initiés, sans négliger les pauvres, les misérables : une soif nette d'égalité devant la mort ;

— *Troisième discours du ba* : le *ba* s'explique, et complètement cette fois : le souci de la sépulture, qui ne peut qu'attrister les hommes, est d'abord inutile, étant donné l'évanouissement sans retour de tous sans distinction ; les possesseurs des plus beaux tombeaux et des cultes funéraires les mieux institués, sont, une fois disparus, dans la même condition que les pauvres abandonnés à la rive, sans descendance : « Si tu penses à la sépulture, c'est un deuil pour le cœur, c'est ce qui amène les larmes en attristant l'homme. » Ceux qui ont construit des monuments-souvenirs, des mausolées (monuments funéraires somptueux) en granit, édifiés des « pyramides parfaites, œuvres achevées, ces bâtisseurs sont devenus des dieux ; mais maintenant leurs tables d'offrandes sont nues, comme celles des abandonnés qui sont morts sur la rive, sans descendance ; le flot en a pris sa part et l'ardeur du soleil la sienne. » L'homme ne possède rien d'autre, vraiment, que sa vie terrestre : « Suis un jour heureux et oublie le souci. » C'est le *carpe diem* d'Horace, leitmotiv dans l'Egypte ancienne des *Chants de banquets* ou *Chants du harpiste*, sculptés sur les parois des tombeaux à partir justement du Moyen Empire. Le *ba* raconte alors deux histoires, à l'instar des « apologues » de Platon ;

— *Premier apologue du ba* : un homme de petite naissance, paysan de son état, perd d'accident sa femme encore jeune ; il ne pleure point sur elle, qui a vécu, mais sur les enfants qui auraient dû naître d'elle et qui n'ont pas eu cette vie, seul bien dont la possession nous est accordée : « Je ne pleure pas sur cette femme qui allait mettre au monde, et qui ne sortira plus désormais de l'Occident pour devenir une autre femme sur la terre, mais je m'afflige du sort de ses enfants, brisés alors qu'ils étaient encore dans l'œuf et qui virent le visage du crocodile (sur le lac, rendu dangereux, la nuit, à cause de « la noirceur du vent du nord ») alors qu'ils ne vivaient pas encore. » ;

— *Deuxième apologue du ba* : un homme de petite naissance demande un souper ; sa femme lui dit : « Ce sera pour le repas du soir. » Alors, il sort, irrité, puis revient vers sa maison : « Il est semblable à un autre homme ».

Le sentiment de l'homme est : « Je crois à la vertu des rites funéraires et veux que m'en soit assuré le bénéfice. » Le sentiment du *ba*, c'est l'opposé : « Rites et religion funéraire tout entière sont illusion vaine, néant absolu. » L'homme est impatient et inquiet en face du *ba*, assuré, supérieur à l'égard de toutes nos incertitudes de l'outre-tombe.

Après les *apologues*, l'homme reprend la parole pour son dernier discours, constitué par quatre *poèmes* ou *chants* :

— *Premier Poème* : chagrines dénonciations de la vie intolérable : « Vois, mon nom est exécré. » ;

— *Deuxième poème* : la méchanceté des hommes rend leur commerce impossible : « A qui parlerais-je aujourd'hui ? Les frères même sont méchants, et les amis d'aujourd'hui n'aiment plus. Les cœurs sont cupides, et chacun emporte le bien de son prochain. » Le mal a frappé le pays ;

— *Troisième poème* : un chant de glorification de la mort séduisante et accueillante : « La mort est devant moi aujourd'hui » ; c'est le passage que nous avons reproduit et traduit ici ;

— *Quatrième poème* : un hymne au séjour de l'autre monde ; le défunt est vivant et triomphal, dans la barque solaire, parmi les fidèles du Soleil, eux qui ont accédé à l'immortalité splendide. Il est fait référence à la vieille mythologie funéraire royale, dont l'usage devient permis, à partir du Moyen Empire, aux personnes non royales.

— *Dernier discours du ba* ou *épilogue* : c'est la conclusion de l'ouvrage : « Abandonne les lamentations ! Quand ton corps aura rejoint la terre, alors je m'envolerai, après que la fatigue t'aura atteint, et nous habiterons ensemble. » C'est la fin de ce débat philosophique, et au Moyen Empire on en est à la discussion philosophique, après les bouleversements sociaux et religieux de la Première Période Intermédiaire (2280-2052 av. notre ère).

Cette époque qui sépare l'Ancien du Moyen Empire fut effectivement marquée par le désordre, la famine, la récession économique, la violence : « Râ n'a plus qu'à recommencer la création. » On médite dans le malheur : on s'interroge sur la vanité de l'existence, on doute de la survie, on chante le *carpe diem* ; mais en même temps on attache plus de prix qu'auparavant aux valeurs éthiques ; la foi osirienne gagne tout le pays.

Avec la grande royauté sur l'Égypte unifiée, la figure de Pharaon s'impose comme celle d'un dieu total, propriétaire et gérant de tout l'univers, de toutes choses terrestres et aussi de toutes choses divines.

En conséquence, un monde d'outre-tombe spécial sera réservé à la personne de Pharaon : la pyramide est ce domaine céleste et solaire, mis à la disposition de Pharaon, pour la solarisation de sa personne royale et divine, pour son incorporation dans le système solaire car Pharaon est fils de Râ.

Pour toutes personnes autres que Pharaon il y a un monde d'outre-tombe tout différent, celui de l'Occident, connu comme royaume d'*Osiris*. Seuls les familiers et les serviteurs du roi possédaient des tombeaux autour de la demeure funéraire de Pharaon.

Le noyau aristocratique avec sa religion funéraire du tombeau et d'une vie dans le tombeau (on équipait et alimentait le défunt), si

proche de la personne royale devenue solaire dans les domaines célestes du Soleil, tout cela constitua un drame religieux et spirituel qui contribua à l'ébranlement de la pensée et de la société à la fin de l'Ancien Empire : le Roi vint à la condition osirienne des simples mortels, en même temps d'ailleurs que l'outre-tombe céleste de Pharaon commença de tomber au domaine banal, accessible aux défunts de la catégorie humaine. L'espérance d'outre-tombe fut ainsi acquise pour tout le monde.

La question de l'autre vie était posée et discutée, et résolue, à un moment de désintégration politique et sociale, dans le sens d'indépendance spirituelle, de libération : une philosophie de la mort était née, donnant satisfaction à l'esprit des pauvres, devant le désordre des puissances politiques et religieuses.

La perspective du trépas apparaît d'abord comme importune pour le pauvre qui n'a ni tombeaux somptueux ni fondations cultuelles. D'où, au moment des commotions ou ruptures sociales, l'exhortation du *Harpiste* à goûter pleinement la vie et le jour qui passe.

Et quand des sages se lèvent pour faire entendre que toute notre vie est illusoire, pour les plus riches comme pour les autres sans religion solaire, il est normal de les croire : la vie d'ici-bas est bonne et belle et délectable.

Ces chansons des funérailles dès le Moyen Empire (le *Chant du harpiste* est celui du tombeau d'Antef : XI^e dynastie, vers 2100 av. notre ère) vont se transformer en thèses et contre-thèses sous forme de discussion philosophique (le Dialogue entre un Homme et son *ba*, ouvrage qu'on appelle aussi le livre du « Désespéré », sans doute à tort).

La mort est délivrance, libération. C'est une guérison après une longue maladie. C'est le grand air du dehors que goûte intensément tout homme après une longue détention. Le parfum de la myrrhe et du lotus, la douce brise, un chemin connu, familier, le soldat qui regagne sa maison après tant de fatigue et de désespoir, le ciel qui soudainement s'éclaircit, la joie de la découverte scientifique, autant de belles images littéraires, poétiques qui ne traduisent pas moins la connaissance de l'âme humaine, du moi profond de l'individu. Il y a plus qu'une simple plainte de désespoir d'un honnête homme révolté de tant de vilenies, quand l'Ancien Empire s'effondre, laissant la place aux émeutes, révolutions et désespoirs.

L'Égypte est ce pays d'éternité qui n'a jamais dénigré la Cité Divine : « La mort est séduisante et m'appelle », puisque, à travers elle, c'est la découverte, tant souhaitée ici-bas, de la lumière éternelle, c'est-à-dire la solarisation du défunt par-delà les complexes rituels funéraires. Une telle vérité, lorsqu'on la détient, ne présente plus la mort comme une épouvante, une perte et une destruction irrémédiables. Avec de telles discussions philosophiques, il y a comme un approfondissement de la conscience de l'homme. Ainsi mourut

Socrate, chez qui la mort, à cause de la philosophie, répondait aussi à une disposition d'âme (1).

On retrouve encore le rituel pharaonique de la mort, tel quel, au sein de maintes communautés négro-africaines vivantes.

Mais les exégètes, souvent mal renseignés, croient à une influence des religions chrétiennes sur les cultes traditionnels africains qui sont alors qualifiés de « cultes syncrétiques ». Des cas de « syncrétisme » existent, à l'évidence. Il y a aussi la vérité que dans les écoles initiatiques traditionnelles de l'Afrique noire profonde — qui sont de vraies écoles philosophiques — les rites ancestraux relatifs à la chose radicale qu'est la mort correspondent, sur bien des points essentiels, à l'édifice des religions funéraires égyptiennes (anubienne, osirienne, anubio-osirienne, solarisation du défunt, etc.) dont les théologies funéraires fondamentales sont fort archaïques car leurs exposés remplissent la couche ancienne du recueil des *Pyramides*, dès l'Ancien Empire.

Voici par exemple des « chants de la route de la mort » relatifs au « rite de la sortie de l'esprit » du défunt initié au *Bwiti*, tel que pratiqué encore dans le Gabon profond :

1. O ô Lenda tsinzié, bepouya lalé ngomba
2. Miwongo ngadi douma kinguri
3. Kounda meyabo, meyabo nguéna nguéna é po
4. Mongui dissoumba ma nkounga ngwoua
5. Kéba, kéba mekabo, yah !
6. Ngobe na melongo bia ke ngobe
7. Meyaya, yah !
8. Me boa okane
9. Kouck o péka na riyanga
10. Mebingo ya mekoukou ô ô mebingo (2).

Traduction (André Mary)

1. Le mort a rendu l'âme
2. La lumière de l'éclair indique le chemin du ciel
3. L'esprit est sorti et surveille le corps avec vigilance
4. L'homme a changé de vie
5. L'esprit erre dans les quatre directions de l'univers en cherchant sa place
6. L'esprit arrive devant la table du jugement
7. L'esprit est arrivé dans le séjour des morts
8. « Je suis innocent », dit le mort.
9. L'esprit se déplace désormais selon sa volonté
10. Le Soleil tout-puissant arrive et nous permet de renaître à la lumière du jour.

Ce texte de l'initiation *Bwiti* est tout à fait égyptien, pharaonique,

dans le fond et la forme. Le *ba* de la philosophie pharaonique est précisément « l'esprit », « l'âme », le « double », qui « sort » du corps du défunt au moment du trépas : cet élément volatile, en forme d'un petit oiseau ou d'une flamme qui jaillit, lumineuse, d'un pot à l'huile, « surveillance » effectivement le corps du mort quand l'homme change de vie. L'errance de cet élément spirituel n'est pas exclue dans l'Égypte ancienne. La « table du jugement » devant les ancêtres divinisés et les autres déités primordiales correspond bien à la « Salle du Jugement » aux deux Maât, devant Osiris et ses 42 assesseurs divins. Partout, existe le « séjour des morts », — l'Occident osirien dans l'Égypte antique. L'état de pureté (*okane*) est une exigence pour le mort d'accéder à la béatitude. On sait l'insistance du mort lors de sa déclaration d'innocence : « Je suis pur ! Pure est ma bouche ! Pures mes mains ! » Purifié, admis au séjour des morts bienheureux, le défunt devient précisément un « mort-puissant », un « bienheureux » : *akh*, *akhou*, dans l'Égypte ancienne ; *kouck*, *kouk*, *kou*, dans le texte des initiés du *Bwiti* ; *le-kou*, *i-kou*, *o-koué*, chez les Mbochi du Congo (c'est le tort des missionnaires d'avoir traduit *o-koué*, pl. *i-koué*, par « diable », « démon »). Enfin, le Soleil, le point culminant de toute cette démarche compliquée pour faire du mort un être solaire, à l'instar de Pharaon lui-même. Le mort égyptien qui a bénéficié des grâces du rituel funéraire « s'envole au ciel », son temps terrestre achevé, suivant une vieille formule du rituel royal lui-même, très tôt mis au point par les écoles initiatiques de Haute et Basse Égypte.

Le mot pour « sarcophage » dans la langue égyptienne est : *nb-^cnh*, « *neb-ankh* » ; littéralement, ce terme signifie : « seigneur-de-vie ». Ainsi, dans l'Égypte ancienne, le « sarcophage » n'est pas un « cercueil », purement et simplement, mais « celui qui donne et maintient la vie », le « seigneur de la vie ». Il n'y a que la pensée pharaonique à pouvoir désigner le « sarcophage », le « cercueil » d'une si saisissante façon. Et ce n'est pas en vain, à coup sûr !

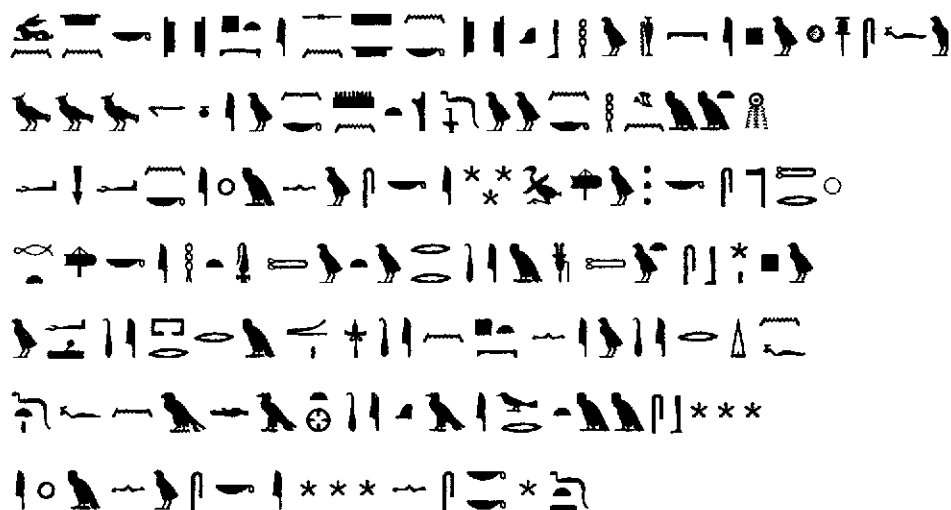
Toujours dans l'Égypte ancienne, le mort momifié, donc la momie, se dit : *wi*. Ce mot se rencontre tel quel en Afrique, avec le même contenu sémantique, et la même alternance phonétique :

- *tunen* (Sud-Ouest du Cameroun) : *ù-wə*, *bù-wá* « la mort » ; *-wə*, « mourir » ;
- *fang* (Sud Cameroun/Guinée Equatoriale/Gabon) : *ə-wú*, « mourir » ; *a-wú*, « la mort » ;
- *Langue initiatique du Bwiti* : *awou*, *a-wú*, « la mort » ; « le rite de la sortie de l'esprit » du corps mort ;
- *mbochi* (Congo) *i-wă*, « mourir » ; *o-wě*, « le mort » ;
- *kuba* (Zaïre, Kasai occidental) : *a-wá*, *i-wá*, « mourir » ;
- *ngwi* (Zaïre, Bandundu) : *wá*, « la mort » ;
- *lega* (Zaïre, Maniema, Kivu) : *uh-wá*, *uhwá*, « mourir » ;
- *ngbandi* (Zaïre, Equateur) : *kp-wi*, *kpwi*, « mourir » ; *k-wá*, *kwá*, « la mort ».

Le sens primitif de *-wú, -wá*, a dû être : « momifier un mort » (par séchage, fumage, etc.). L'égyptien pharaonique pourrait confirmer cette étymologie ancienne où nous avons : *wi*, « momie ». En perdant cet usage de la momification des morts, le vocable, maintenu, s'est cristallisé en un sens secondaire, aujourd'hui seul viable : *-wú, -wá*, « mourir ».

Jusque dans les termes, les pratiques, les rites, les idées, les phrases, l'Afrique noire profonde renvoie en ligne directe à l'Égypte pharaonique, à son rituel funéraire plusieurs fois millénaires. L'héritage pharaonique survit de diverses manières en Afrique noire, au sein des sociétés qui n'ont pas encore perdu leur âme ancestrale ou, comme on dit, leur « identité culturelle », leur « authenticité historique ».

LE DESTIN STELLAIRE DE L'HOMME APRÈS LA MORT



Jean Leclant, « A la pyramide de Pépi I, la paroi nord du passage A-F (Antichambre-chambre funéraire) » in *Revue d'Egyptologie* (Collège de France), Paris, Editions Klincksieck, 1975, tome 27, pp. 137-149.

Texte reproduit ici : colonnes 15-20.

TRADUCTION

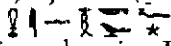
Les portes du ciel sont ouvertes pour toi (*wn n.k ʿ3wy pt*) ;
 les portes du firmament s'écartent pour toi (*sn n.k ʿ3wy kbhw*) ;
 celles qui repoussent les rebelles (*ipw hsfw rhwt*).
 Menit t'acclame (*nwtw n.k mnt*),
 le peuple solaire te salue (*dsww n.k hnmmt*) ;
 les étoiles impérissables se dressent pour toi (*ʿhʿ n.k iḥmw-ski*).
 Ton vent est encens ; ton vent du Nord est fumée (*t3w.k sntr mhyt.k iḥt*) ;
 tu es grand, à This (*twt wrtī m T3-wr*) ;
 tu es cette étoile unique qui sort du côté oriental du ciel (*twt sb pw wʿtī prr m gs iʿ3bty n pt*),
 (mais) qui ne se rendra pas à Horus de la Douat (*n iwtī rdī.n.f dt.f n Hr dw3tī*).
 (O toi) qui culmines grandement parmi les étoiles impérissables (*K3i wrt m m sb3w iḥmw-ski*),
 tu ne t'éteindras pas, à jamais (*n ski.k dt*).

COMMENTAIRE

Nous sommes à l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère), avec Pépi I de la VI^e dynastie dont la pyramide, à Saqqara, porte gravées dans les couloirs les formules funéraires dites *Textes des Pyramides* : il s'agit ici de quelques colonnes de textes gravées sur la paroi Nord du passage entre l'antichambre et la chambre funéraire (A-F). Les signes sont tournés en direction de l'Ouest : ils sont finement gravés et peints d'une couleur vert clair qui a gardé une exceptionnelle fraîcheur (la pyramide de Mérenrê a une couleur verte comparable ; les signes de la pyramide d'Ounas sont peints d'une couleur bleu foncé).

Pour pénétrer dans l'Au-delà, le souverain défunt devait subir les cérémonies de purification faites avec l'eau (*kbh*, « rafraîchir », c'est-à-dire laver et nettoyer le cœur du défunt avec l'eau lustrale ; *ḥw*, « rafraîchissement » : le firmament est ce lieu de rafraîchissement rituel). Ces cérémonies de purification doivent aboutir à la résurrection : « Tu es grand ! Tu es cette étoile unique qui sort du côté oriental du ciel. » Alors le roi défunt se dresse dans sa majesté, avec son sceptre, s'opposant à la descente dans l'Au-delà (« Tu ne te rendras pas, étoile unique, à Horus de la Douat », c'est-à-dire l'Horus du Monde

Inférieur). En effet, le roi, purifié, ressuscité, c'est-à-dire transformé en étoile (« Tu es cette étoile unique »), doit monter au ciel dans *une immortalité stellaire*, devenant ainsi un esprit lumineux (36), c'est-à-dire un mort transformé en étoile : c'est l'apothéose pharaonique. Le destin stellaire du défunt, c'est l'assimilation du défunt et de l'étoile, parmi les étoiles impérissables, c'est-à-dire les étoiles circumpolaires ou les étoiles qui restent toujours au-dessus de l'horizon, étant « indestructibles » en cela.

Le roi meurt. Les prêtres initiés le lavent et le purifient avec de l'eau lustrale (ancêtre de l'eau bénite de l'Eglise catholique). Il ressuscite et se transforme en étoile. Les portes du ciel s'ouvrent pour lui (ici encore, les religions « révélées » n'ont rien inventé, avec le symbolisme de saint Pierre tenant les clés de la porte du royaume céleste de Dieu et des Bienheureux). Le peuple solaire (*hnmmt*  ; mot qui veut dire aussi « humanité ») acclame le roi devenu puissant en son destin stellaire, pour l'éternité, à jamais (*dt* ) , « comme l'étoile qui ne s'éteindra pas » ( *mi n skt.f*), lit-on sur l'obélisque de Karnak dressé par la reine Hatshepsout (1504-1483 av. notre ère).

A bien y regarder, il ne s'agit pas d'un culte astral quelconque. Le fond du problème est que l'homme doit refléter l'univers tout entier. Or, cette vie de l'univers est directement liée au soleil. D'où le culte solaire, fort ancien et fort puissant, dans la société pharaonique, et ailleurs sur le continent africain.

C'est notamment le cas des Bambara et des Dogon où il s'agit également d'une puissante synthèse intellectuelle à propos de la personne humaine et de l'univers : les Bambara et les Dogon ont « organisé la société en fonction des rythmes cosmiques » (Dominique Zahan, 1951).

(1) Platon, *Phédon*, 116 b - fin.

(2) André Mary, *La naissance à l'envers. Essai sur le rituel du Bwiti Fang au Gabon*, préface d'Edmond Ortigues, Paris, l'Harmattan, 1983, pp. 327 et sv.

VI

ÉLOGE DE LA VIE INTELLECTUELLE

τοῦτον δὲ πρῶτον ἄριθμόν τε καὶ
λογισμόν εὑρεῖν καὶ γεωμετρίαν καὶ
ἀστρονομίαν, ἔτι δὲ πεττείας τε καὶ
κυβείας, καὶ δὴ καὶ γράμματα.

Platon, *Phèdre*, 274 c-d.

Traduction : C'est le dieu Thot, me disait-on,
qui « le premier inventa le nombre et le
calcul, la géométrie et l'astronomie, sans
parler du trictrac et des dés, enfin précisé-
ment les lettres de l'écriture. »

ÉLOGE DE LA VIE INTELLECTUELLE

A page from a manuscript, likely a historical record or a form of early shorthand. The text is organized into ten horizontal lines. Each line contains a series of stylized, black-ink symbols. These symbols are a mix of geometric shapes, some resembling letters (like 'A', 'B', 'C', 'D', 'E', 'F', 'G', 'H', 'I', 'J', 'K', 'L', 'M', 'N', 'O', 'P', 'Q', 'R', 'S', 'T', 'U', 'V', 'W', 'X', 'Y', 'Z') and others that look like small drawings or icons (like a person, a bird, a fish, a star, a cross, a circle, a square, a triangle, a diamond, a hexagon, a heptagon, an octagon, a nonagon, a decagon, a circle with a cross, a circle with a dot, a circle with a line, a circle with a square, a circle with a triangle, a circle with a diamond, a circle with a hexagon, a circle with a heptagon, a circle with an octagon, a circle with a nonagon, a circle with a decagon). The symbols are arranged in a way that suggests a sequence or a story, but the exact meaning is not clear from the image alone.

Alan H. Gardiner, *Late-Egyptian Miscellanies*, Bruxelles, FERE, 1937, p. 100

TRADUCTION

Chéris les études, fuis la danse (*mry sšw msdw ib3w*) ; alors tu feras un excellent fonctionnaire (*iry.k sr ikr*). Ne désire pas le fourré (pour ses plaisirs de chasse et de pêche) (*m rdit ib.k n t3 bw3t*). Tourne le dos au fait de jeter le bâton (le boomerang) et de chasser (*mk h3 km3w šspw*). Ecris beaucoup de jour avec tes doigts ; récite de nuit (*wr šw sšw m db'w.k iw.k wšd m grh*). Que te soient amis le rouleau (de papyrus) et la palette (*snsny n.k t3 wsty p3 gsty*). C'est plus agréable que le vin (*ndm sw r šdh*). Ecrire en effet pour celui qui connaît, c'est bien meilleur que toutes les (autres) professions (*ir sšw n p3 nty rh sw 3h sw r ir i3t nbt*). C'est plus agréable que le pain et la bière (*ndm sw r 'kw*), plus que l'habillement et l'onguent (*rhbsw r sgnn*). C'est plus précieux qu'un héritage en Egypte (*sbk sw r iw't [hr] Kmt*), qu'une tombe à l'Occident (i.e. au pays des Morts) (*r mih't hr Imnt*).

COMMENTAIRE

Ce fragment est extrait du *Papyrus Lansing* (P. British Museum 9994), qui est un manuel scolaire datant de la XX^e dynastie, donc de la fin du Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère).

Dans ce manuel, le professeur, qui a le titre de « scribe royal » (*sš-nsu*), et s'appelle Neb-Maâ-Rê Nakht, s'adresse au scribe *Wn-m-dî.i Imn*, Wounemdiamoun. Après le titre de l'ouvrage, commence un éloge en faveur du métier de scribe (notre texte en est un extrait). Des conseils sont donnés à l'élève hésitant. Le scribe oisif est blâmé. Toutes les professions sont mauvaises, à l'exception de celle de scribe. Être scribe (*irw sš* « sois scribe ! ») est nettement supérieur par rapport à la condition pénible du paysan et du soldat. L'élève instruit, souhaite construire une villa à son maître, en signe de reconnaissance. Raia (*R' i3, Râya*), surnom de Nebmare-Nakht (Neb-Maâ-Rê Nakht), scribe riche et libre, construit lui-même sa villa, avec jardins, allées bordées d'arbres, canaux, etc. Un panégyrique enthousiaste, en vers, relatif au métier de professeur, termine ce manuel scolaire, destiné à susciter des vocations de scribe.

C'est à Thot, le dieu-lune à tête d'ibis, mais représenté aussi sous la forme d'un singe babouin, que les Egyptiens attribuaient l'invention des hiéroglyphes ou « paroles divines ». Ce dieu « totémique » présidait à tous les aspects de la vie intellectuelle, en tant que

protecteur des scribes et ceux-ci étaient les « compagnons » de leur protecteur, et aussi chef de tout ce qui se compte (mois, années). Thot était également le dieu des magiciens.

Imhotep, l'architecte du roi Djoser de l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère), fut divinisé à Basse Epoque (715-330 av. notre ère). Le célèbre *Scribe accroupi* du Louvre (Paris) représente un haut dignitaire qui aurait vécu vers 2550 av. notre ère. *Nebmertouf*, prêtre, archiviste et scribe royal, est représenté — faveur insigne — aux côtés du roi Aménophis III (1408-1372 av. notre ère) sur les murs du temple de Soleb (Nubie).

Les scribes, « ceux qui écrivent », prêtres ou non, tous ceux qui manient la plume, sont à la base de la société pharaonique et constituent le fondement même de l'Etat : ils ont forgé la pensée égyptienne et maintenu, pendant trois millénaires, les valeurs morales, intellectuelles, culturelles, spirituelles, scientifiques, etc., de la société pharaonique.

Aussi la profession de scribe est-elle placée au-dessus de toutes les autres occupations : au-dessus de la chasse et de la pêche, au-dessus de la nourriture (vin, bière, pain), au-dessus de l'habillement, du maquillage, de la parure, de l'onguent ; et surtout, au-dessus de l'héritage que l'on peut recevoir en Egypte ; plus étonnant encore, le métier de scribe vient avant le fait de se soucier de la tombe et des rites funéraires, toutes choses fort essentielles dans l'Egypte ancienne.

La vie intellectuelle représente la substance même de la société pharaonique : heureux le cœur qui écrit (*ršwt p3 ib ir ss*), car il est toujours jeune (*sw rnpwt*), chaque jour (** nb, rā neb*). Le scribe, dit le texte, est semblable à la femme qui accouche sans aversion, et même la fonction de scribe est encore au-dessus de cet acte qui donne la vie à un individu (*ndm sw r mwt msi nty bwt n ib st*).

Il existait, dans l'Egypte ancienne, des centres de formation (des écoles) pour les garçons qui se destinaient à exercer le métier de scribe : il fallait entrer avant d'avoir connu les femmes, donc avant l'âge de la puberté (*Papyrus Lansing*). Autour du palais royal, de véritables écoles formaient les plus favorisés à devenir de hauts fonctionnaires : scribes royaux, magistrats, prêtres, ministres, écrivains, savants, etc. Les études littéraires étaient très développées : l'apprentissage de l'écriture (« Ecris beaucoup, de jour ») et de la lecture (« Récite de nuit ») était la principale occupation. Il fallait aussi savoir compter, et les mathématiques étaient enseignées. Le dessin, la musique et la culture physique étaient pratiqués, et Platon, dans les *Lois*, recommande expressément le modèle de l'éducation égyptienne pour la formation de la jeunesse athénienne. Au Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère), des interprètes égyptiens comprenaient l'accadien (une langue sémitique), et le grec (une langue indo-européenne) était bien connu à l'époque ptolémaïque (330-30 av. notre ère). Sans doute il existait un enseignement de langues étrangères.

A l'époque Ramesside (XIX^e et XX^e dynasties), la tradition pédagogique du fils écoutant son père, plus instruit par l'âge et l'expérience, est appelée le « grand enseignement éternel ». Ainsi, l'enseignement oral est consacré par un usage immémorial ; les qualités de l'enseignant confèrent du poids à ce qu'il dit, et, tout naturellement, la réussite attend le disciple docile :

« Puissiez-vous parler à vos enfants (*ih dd.tn n hrdw.tn*) ;
 « La parole instruit depuis le temps du dieu (*iw r sb3 dr rk ntr*)
 « Je suis un notable digne d'être écouté (*ink s'h n sdmw.f*),
 « Dont son maître a reconnu l'intelligence (*ek m n b.f m-s3 rwdt.f*).
 « N'outrepassez pas ma façon (*m snikdw*), ne vous détachez pas de
 (ma) manière (*m stni m bi3t*),
 « Abstenez-vous de faire de la contestation (*šww.tn m spw bgsu*).
 « Le fils obéissant sera un homme sans défaut (*iw s3 sdm r s nty
 dwt.f*) ;
 « Se peut-il qu'aucun dessein ne lui réussisse ? » (*n m'r. n šhr ht nbt
 im.f*) (1).

Le sage « parle » (*dd*), le disciple écoute (*sdm*) et obéit (*sdm r*) : puissance de l'oralité, de la tradition et de la sagesse héritée des ancêtres, depuis les temps immémoriaux. Enseignement assez autoritaire, avec des règles précises qui n'admettent que très difficilement la critique, la contradiction, la contestation (constructive ou négative). Cela s'écoute et s'apprend, sans dispute stérile. Parfois la bastonnade est appliquée au disciple récalcitrant ou paresseux.

Mais, toujours, l'Égyptien lettré recherchera la culture qui ouvre l'esprit, élève les sentiments, donne richesse et sagesse, voire puissance et pouvoir. La vertu s'accommode bien, ici, de la fortune et du pouvoir politique. Tout cela constitue la culture, selon le code social de l'Égypte antique.

Voici quelques termes qui se rapportent de façon directe à l'école, à l'enseignement, dans l'Égypte pharaonique :



3'w, aâou, « coffre pour ranger les rouleaux de papyrus ». Les scribes y plaçaient aussi leur matériel de travail.



er, âr, « calame », « plume de jonc ». C'était une simple tige de roseau, dont le scribe se servait comme pinceau.



ert, ârt, « rouleau » (de papyrus ou de cuir).



hc, âkhâ, « stèle » ; syn. : *wđ*

𐀓𐀕𐀓𐀕𐀓

𐀓𐀕

𐀓𐀕𐀓

𐀓𐀕

𐀓𐀕

𐀓𐀕𐀓

wh3, *oukha*, « ignorant », « incompetent »

wst, *wsty*, *oust*, « lettre », « dépêche » ;
syn. : *md3t*

wsd, « réciter »

šdī, « lire », « réciter à haute voix »

wd, « inscription »

pr-md3t, « bibliothèque » (litt. : « maison du livre »).

Les administrations, les notaires, les tribunaux, avaient leurs archives, leurs bibliothèques. Les tombes ont livré d'anciennes bibliothèques. Le temple d'Edfou avait une bibliothèque dans une petite chapelle, pour le travail des prêtres. Une bibliothèque sacerdotale a été découverte au Fayoum, dans la bourgade de Tebtunis. Sur la rive gauche de Thèbes, plusieurs bibliothèques privées ont été retrouvées. Des particuliers possédaient chez eux quelques-uns des textes (livres) classiques. La bibliothèque d'Alexandrie, au temps des Ptolémées, n'est pas une « innovation » au pays des Pharaons. Au demeurant, la protectrice divine du Musée et de la Bibliothèque d'Alexandrie était la déesse Isis.

𐀓𐀕

𐀓𐀕𐀓

mit, « copie » (de document).

mnhd, « palette » de scribe. Les encres noires et rouges utilisées pour écrire étaient contenues dans des godets, larges cupules circulaires creusées dans la palette. En plus de ces deux encriers, la palette de scribe était également munie d'un plumier à calames. Les palettes des peintres-dessinateurs avaient plusieurs cupules (encriers).

𐀓𐀕𐀓

gsty, « palette » (de scribe). Des représentations d'écrivains montrent ceux-ci portant à la main ou sur l'épaule les attributs distinctifs d'une fonction qui « sauve du labeur », « protège de tous les travaux »,

𓂏𓂏𓂏

𓂏𓂏𓂏

𓂏

𓂏𓂏𓂏

𓂏𓂏𓂏

𓂏𓂏𓂏

𓂏

𓂏𓂏𓂏

𓂏

𓂏𓂏𓂏

𓂏𓂏𓂏

𓂏*𓂏𓂏

𓂏𓂏*

𓂏*

𓂏*𓂏𓂏

« évite de porter la houe et la pioche », « dispense de manier la rame » : « car de tous ceux qui exercent un métier, le scribe est le chef ».

mks, « coffre », « coffret » (pour documents).

mdww-ntr, « écrits sacrés » ; *mdw-ntr*, « caractères écrits » (hiéroglyphes, qui sont « paroles divines ») ; *dd mdw*, « prononcer une formule » ; « récitation » ; *rdi mdw drp*, « interpréter les écrits ».

md3t, « rouleau de papyrus », « livre », « ouvrage » ; *ir md3t*, « lire un livre à haute voix » ; *sš md3t*, « manuel de scribe ».

nšnš, « déchirer » (lettres, documents, livres).

nk3, neka, « méditer ».

rwdt, « succès » (pour l'élève appliqué, studieux).

rh, « connaître » ; « apprendre » (à lire, à calculer).

hrwyt, « journal » (de bord), « diaire ».

h3t-h, *khat-â*, « commencement », « début » ; *h3t^c m*, « commencement de » (d'un livre), « le début d'un (ouvrage) ».

hbt, « livre rituel » ; *hry-hbt*, « lecteur ».

hrt^c, « matériel pour écrire » : attirail du scribe.

sb3, seba, « enseigner » ; « enseignement » ; copte *sbo, sabo, seb*.

t sb3, ât seba, « école » (litt. : « maison pour enseigner »). Le déterminatif de *sb3*, c'est-à-dire l'homme armé d'un bâton, implique l'idée de bastonnade à l'école.

sb3, seba, « élève », « écolier ».

sb3yt, « enseignement écrit » ; « instructions ».

𐀀𐀁

sphr, « copier » ; « enregistrer » ; *sš sphr*, « copiste » (litt. : « scribe qui copie ») : un titre de la fonction de scribe.

𐀀𐀂𐀃

snn, « copie » (de document).

𐀀𐀄

snt, « copier », « recopier ».

𐀀𐀅𐀆

shrt, « rouleau » (de papyrus).

𐀀𐀇

sš, « écrire », « inscrire », « transcrire » ; « peindre » ; « dessiner » ; « écrit » ; « peinture » ; « document écrit » ; « rouleau de papyrus » ; « lettre » ; « document » ; *ir m sš*, « mettre par écrit » ; copte *shai*, *sahēi*, *shēē*, *sai*, *sēih*.

𐀀𐀈𐀉

sš, « scribe », « écrivain » ; « intellectuel » ; copte *sah*, *sēh*.

𐀀𐀊𐀋

šw, *shou*, « rouleau de papyrus vierge » (non encore écrit).

𐀀𐀌𐀍𐀎

šfdw, « rouleau de papyrus » ; « registre ».

𐀀𐀏𐀐

šdi, « éduquer ». Le déterminatif — un sein de femme — indique que les enfants entraient à l'école relativement jeunes, entre huit et dix ans. Les plus doués poursuivaient leurs études jusqu'à l'âge adulte. Les écoliers psalmodiaient en chœur pour apprendre à lire. L'art d'écrire (signes cursifs, hiéroglyphes) était acquis à force de copies et de dictées. Sur des morceaux choisis, extraits de textes littéraires souvent anciens, les élèves étudiaient le style et la syntaxe. Ils utilisaient des éclats de poterie ou de calcaire (« ostraca ») ou des tablettes en bois recouvertes de stuc lavables pour servir plusieurs fois. L'écriture sur papyrus constituait un degré élevé dans l'enseignement. Il existait de véritables manuels et des dictionnaires, destinés aux étudiants les plus brillants. Les sanctions corporelles n'étaient pas absentes. Grâce à l'école, la société pharaonique fabriquait ainsi ses propres cadres (bureaucrates, administrateurs, architectes, prêtres, ingénieurs, astronomes, philosophes, écrivains, etc.).

	<i>t3w</i> , <i>tjaou</i> , « livre », « ouvrage »
	<i>drf</i> , « écrit », « texte », « manuscrit » ; « écriture »
	<i>št</i> , <i>shât</i> , « document » ; <i>sš št</i> , « secrétaire »
	<i>sšw</i> , « les écrits »
	<i>gnwt</i> , « annales », « documents », « archives »
	<i>ny</i> , <i>âny</i> , « planche pour écrire », « tablette en bois »

Tout ce lexique, qui est lui-même d'une valeur culturelle et historique évidente, montre bien l'importance de l'écrit, du papyrus et de la vie intellectuelle dans l'Égypte antique.

Avant le parchemin et le papier, l'écriture et le patrimoine littéraire de tous les peuples de la Méditerranée orientale eurent pour support durable et essentiel le papyrus égyptien, alors vendu par rouleaux. Ainsi le papyrus fabriqué par les Égyptiens nous a transmis un immense héritage : écrits égyptiens dès l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère), écrits araméens, textes bibliques, littératures grecque et romaine, manuscrits coptes, livres arabes (le dernier texte arabe sur papyrus date du XI^e siècle de notre ère).

Le papyrus égyptien est par conséquent une contribution de premier plan à la civilisation humaine : « Sans les papyrus d'Égypte et l'ingéniosité des Égyptiens, la transmission des traditions classiques aurait été bien moins facile (1). »

Plinie l'Ancien (23-79 de notre ère) avait amplement raison de considérer le papyrus égyptien comme « la matière qui assure l'immortalité aux hommes ».

LE RÔLE CIVILISATEUR DE L'EGYPTE



Les Méaventures d'Ounamon, Papyrus Musée de Moscou n° 120, 2, 20. Alan H. Gardiner, *Late-Egyptian Stories*, Bruxelles, FERE, 1932, pp. 68-69 : le passage ici reproduit.

TRADUCTION

En fait, Amon a fondé tous les pays (*ḥr i' ir.w'Imn grg n n3 t3w drw*) ; il les a fondés (*i' ir.w.f grg.w*), mais il a fondé le pays d'Égypte, d'où justement tu viens, avant tout autre (*i'w grg.f p3 t3 n Kmt p3 i'w.k im ḥr-ḥ3t*). Et c'est de là (d'Égypte) qu'est sortie la perfection pour atteindre là où je suis (*ḥr i' ir.w mnḥw pri' im.f r ph.w r p3 nty twi' im*) ; c'est également de là (d'Égypte) qu'est sorti l'enseignement pour atteindre là où je suis (*ḥ i' ir.w sb3yt pri' n im.f r ph.w r p3 nty twi' im*).

COMMENTAIRE

Aux environs de 1100 av. notre ère, donc sur la fin du Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère), du temps d'Herihor, « Premier Prophète d'Amon », à Thèbes, en Haute-Égypte, Ounamon (Wenam, Wenamûn, Unamûn), haut fonctionnaire du domaine d'Amon, est envoyé au Liban pour aller acheter du bois de charpente aux fins de renouveler la barque sacrée d'Amon. Le récit abonde en péripéties de toutes sortes. Ce qui nous intéresse ici c'est que les princes phéniciens sont fort étonnés et ne comprennent pas ces folles démarches qu'on fait faire à Ounamon : comment se fait-il que le souverain d'un pays aussi puissant, aussi civilisé que l'Égypte (*kmt* ; copte *Kēmi*) ait pu lancer Ounamon dans une telle aventure ?

Le passage, important, ici reproduit et traduit, souligne nettement le rôle civilisateur de l'Égypte : c'est un prince phénicien qui en parle, en parfaite connaissance de cause, bien évidemment.

Ce prince phénicien fait état en effet de *l'antériorité de l'Égypte*, pays (*t3* ; copte *tō*) fondé (*grg*) avant, antérieurement (*ḥr-ḥ3t*) à tout autre. C'est là une réalité indiscutable pour le souverain phénicien.

Les Phéniciens sont des Sémites. La région historique du littoral syro-palestinien, limitée au sud par le mont Carmel et au nord par la région d'Ougarit (aujourd'hui Ras Shamra), était leur habitat dans l'Antiquité. Les Phéniciens formaient un ensemble de cités-Etats, parmi lesquelles prédominaient Byblos (Ounamon eut un entretien avec le prince de Byblos, dans le cabinet de travail de ce dernier, au bout du cinquième mois de son long périple), Tyr (Ounamon toucha Tyr, sans s'y arrêter vraiment) et Sidon. Ces cités-Etats avaient en commun leurs traditions religieuses, leur langue, leur écriture, ainsi qu'une belle architecture et un urbanisme élaboré : elles n'étaient donc

pas des Cités-Etats frustes, non civilisées. Dès lors, si le prince phénicien de Byblos reconnaît sans ambages l'antériorité de la civilisation pharaonique et, surtout, le rôle civilisateur du pays des Pharaons sur son propre pays (« là où je suis », « mon propre pays »), c'est qu'il s'agit d'un constat fait par un homme qui savait parfaitement ce qu'il déclarait, librement, en toute objectivité.

Et qu'a-t-elle apporté, cette Egypte, à ces lointaines contrées méditerranéennes ?

Cela que le texte appelle *mnḥw* et *sb3yt*. Dans les langues européennes modernes, nous avons les traductions suivantes, selon les auteurs :

mnḥw 

— « *perfection* » par Gustave Lefebvre ;

— « *excellence* », « *virtues* », en anglais par Raymond O. Faulkner ;

— « *cunning work* » par Aylward M. Blackman, qui traduit l'Allemand A. Erman, avec cette note explicative : « *The arts and crafts* » ;

— « *craftsmanship* » par Miriam Lichtheim ;

— « *technology* » par William Kelly Simpson.

Discutons. Le mot *mnḥw* est écrit avec deux déterminatifs : U₂₂ des signes de la liste de Gardiner qui est le déterminatif du ciseau du sculpteur et du verbe « sculpter » (une statue), « graver » (une inscription). Le verbe *mnḥ* signifie aussi ; « être efficient », « excellent », « fameux, célèbre » ; « splendide » (en parlant de constructions). *Habileté manuelle, technologie, art* (au sens de : « Beaux-Arts ») et *excellence, perfection, vertu*, traduisent en effet, à la fois (les auteurs, nous tous, nous faisons donc un choix arbitraire en retenant tel ou tel sens, tel ou tel contenu sémantique d'un mot si riche !), le terme égyptien *mnḥw* qui recouvre autant l'aspect pratique qu'intellectuel et moral de l'activité du sculpteur parfait dont l'idéal est précisément la recherche de la perfection, de l'efficacité, de la vertu, à travers son habileté à manier le ciseau.

L'autre déterminatif est le signe Y₁ de la liste de Gardiner : cet hiéroglyphe est dessiné concrètement comme un papyrus roulé, pressé et scellé, et il est employé, en tant que sémantème, pour tout ce qui est vie intellectuelle : livre, écriture, connaissances abstraites, magie.

Tout cela est donc sorti d'Egypte pour atteindre la Phénicie : les *arts*, les *technologies*, la *perfection*, les *vertus*, l'*excellence* ; et, bien sûr, l'*écriture*.

Aucun spécialiste ne conteste aujourd'hui l'autochtonie de l'écriture hiéroglyphique égyptienne, inventée vers 3100 av. notre ère :

John D. Ray veut simplement embrouiller les esprits lorsqu'il affirme, sans preuve, que les Egyptiens n'auraient inventé que « l'écriture » sans « l'idée d'écriture » (2). Mais qu'est-ce que l'écriture sans l'idée d'écriture quand on n'imité personne, dans le fond et la forme ? Les Phéniciens auraient-ils, eux, inventé « l'idée d'écriture » en prenant, ainsi qu'on le sait, l'écriture égyptienne ?

Les faits scientifiques, strictement objectifs, sont ceux-ci. Les cunéiformes (les formes-clous) de la Mésopotamie ont disparu de l'histoire sans laisser aucun descendant. C'est tout le contraire de l'écriture égyptienne, qui est historiquement à l'origine de l'alphabet phénicien. La *Bible de Sanchoniathon*, qui a l'avantage d'être un livre phénicien, reconnaît explicitement que l'écriture fut inventée par les Egyptiens, et transmise par la suite aux Phéniciens. Il est également bien établi que l'origine phénicienne de l'alphabet grec ne fait pas de doute. L'alphabet grec lui-même a donné naissance, à son tour, dès l'Antiquité, aux écritures des populations de langue non-hellénique, Cariens, Lydiens, Lyciens ; aux écritures italiques, à l'alphabet gothique, aux alphabets slaves dont le plus ancien est appelé glagolitique, avant l'élaboration plus récente de l'alphabet dit cyrillique, et l'alphabet russe moderne est le résultat de deux simplifications du cyrillique, la première simplification étant réalisée par ordre de Pierre Le Grand, à la fin du XVIII^e siècle. Rome a donné à la civilisation l'alphabet italique que nous employons maintenant, mais cet alphabet italique est lui-même d'origine grecque.

On sait aussi, d'autre part, que l'écriture phénicienne, dérivée bien évidemment de l'écriture égyptienne, a été adoptée dès le IX^e siècle av. notre ère par les Araméens. L'alphabet hébraïque dit hébreu carré et que le Sionisme moderne a fait revivre est issu de l'écriture araméenne : c'est l'écriture des livres bibliques en rouleaux de cuir découverts en 1947, près de la mer Morte.

Les écritures phénicienne, grecque, italique, cyrillique, russe moderne, araméenne, hébraïque, toutes ces écritures et tant d'autres dérivent de l'écriture égyptienne. Personne ne conteste cette généalogie qui est un fait d'histoire, perçu comme tel par le monde scientifique dans son ensemble, et qu'aucun spécialiste n'a jamais contesté (3).

Or l'écriture est une extraordinaire invention humaine. Elle fixe la parole, donne également accès au monde des idées à travers l'espace et le temps. L'écriture est le fait intellectuel et social qui est à la base même de notre civilisation moderne. L'histoire de l'écriture s'identifie par conséquent avec celle des progrès de l'esprit humain. On mesure alors toute l'importance du peuple noir africain de l'Egypte pharaonique, sur ce point bien précis de l'histoire de la civilisation de l'humanité.

Pour Champollion, le fondateur même de l'égyptologie scientifique dans les temps contemporains, les origines de la civilisation comme des *arts de la Grèce* et par suite le point de départ de la civilisation

occidentale actuelle sont à chercher dans l'Égypte ancienne. Le 10 mai 1831, en prononçant sa leçon inaugurale au Collège de France, lors de l'ouverture, pour la première fois en Europe, d'un enseignement scientifique sur le passé pharaonique, Champollion avait en effet reconnu lui-même « *l'origine évidente de l'architecture dorique des Grecs* » (4) dans les portiques de Beni-Hassan et dans les galeries de Karnak, exécutées par les Égyptiens bien avant l'époque du siège de Troie ou Ilion, ville antique de l'Asie Mineure détruite par les Grecs vers 1240 av. notre ère : « En examinant *sans prévention* les bas-reliefs historiques de Nubie et de Thèbes, on se convaincra que l'art des Grecs eut des sculptures égyptiennes pour premiers modèles (5). »

L'art égyptien est de toute simplicité. C'est la perfection même (*mnḥw*), comme le reconnut un prince de Byblos devant l'Égyptien Ounamon, en Phénicie même.

Mnḥw signifie aussi : « vertu ». On a noté à propos des extraits des *Maximes de Kagemni* datant de l'Ancien Empire (2780-2260 av. notre ère) que les listes et tableaux des « excellences » (vertus) de la morale grecque antique (Sophistes, Socrate, Platon, Aristote, etc.), avec un système dominant de quatre vertus cardinales (prudence, justice, bravoure et maîtrise de soi), reprenaient en fait un catalogue plus ancien, celui de l'Égypte pharaonique.

D'après les témoignages bibliques, Moïse est né en Égypte. Caché jusqu'à l'âge de trois mois, Moïse est exposé par sa mère Yokébed, fille de Lévi, dans les joncs du Nil, au moment de l'esclavage des Hébreux — qui sont des Sémites — en Égypte. Il est découvert par une fille du Pharaon, qui l'adopte (*ms.t*, « mon enfant », en égyptien ancien). En hébreu, *Moïse* est plus proche de la forme égyptienne : *Moshé*, *Moché*. Moïse grandit donc à la cour du Pharaon : il fut instruit dans toutes les sciences de l'Égypte. Un siècle après, le clan hébreu installé au nord-est du Delta du Nil devient peuple. Les rois égyptiens du Nouvel Empire, qui s'étend sur trois dynasties (XVIII^e, XIX^e et XX^e), et dure près de cinq siècles, de 1567 à 1085 av. notre ère, portent la puissance égyptienne vers l'Asie : L'Euphrate dont « les eaux vont au sud pour descendre à la mer » à l'inverse du Nil est atteint. Les Mittaniens, qui sont les Asiatiques les plus représentatifs à cette époque, sont réduits à merci. Canaan, la Phénicie, leurs ports et leur arrière-pays, la vaste région de Naharina (entre la Méditerranée et la Mésopotamie), sont tributaires de l'Égypte et reconnaissent en la personne de Pharaon « le roi de l'Univers ». C'est aussi la période de grandioses constructions : édifices civils ou religieux, palais ou temples, mais aussi casernes, dépôts militaires, forteresses. Les chantiers s'ouvrent partout. La force politique égyptienne se double d'une puissance économique. Le tableau biblique de l'esclavage hébreu, le travail des briques, l'édification de dépôts militaires, les corvées continues qui pèsent sur les Hébreux, sont des données historiques vraisemblables. En tout cas, l'Exode israélienne s'insère avec autant de vraisemblance dans l'histoire

du Nouvel Empire (esclavage des Hébreux en Egypte, Moïse sauvé des eaux par la fille de Pharaon, Moïse persécuté, l'Exode, mort de Moïse en face de la plaine de Jéricho et conquête de Canaan par les Habirou ou Hébreux).

La Bible condense en quelques mots l'éveil de la conscience juive : « Lorsque Moïse eut grandi, il sortit vers ses frères » (*Ex. 2, 11*). Or Moïse était éduqué et protégé à la cour de Pharaon. C'était un prince égyptien, échappé à la condition servile des autres Hébreux. Moïse a laissé une œuvre en cinq Livres (*Pentateuque*) : sur la *Genèse* du monde, le déluge, l'alliance conclue par Dieu avec Abraham, Issac et Jacob ; le récit de sa propre vie et de ses interventions en Egypte lors de l'*Exode* ; le corps de la Loi du *Lévitique*, révélée au Sinaï ; les *Nombres*, péripéties du peuple hébreu conduit par Moïse à travers le désert de la presqu'île d'Arabie ; enfin, le *Deutéronome*, l'ultime discours de Moïse et le récit de sa mort, aux portes de la Terre Promise de Canaan : le Pentateuque de Moïse est à la fois la pierre de fondation et le seuil de la Bible (juive ou catholique).

Or Moïse doit *tout* à l'Egypte pharaonique : sa vie, son éducation politique, intellectuelle, son initiation religieuse et philosophique, à la cour même de Pharaon. L'identité de Moïse est inséparable de son contexte natif, égyptien. Moïse n'aurait pas été Moïse sans l'Egypte ancienne. Moïse a donné aux Hébreux leur patrie, leur religion et leur Loi (*Torah*) : sans son éducation égyptienne, rien de cela n'aurait été possible. Même dans la condition spirituelle de l'homme moderne, il y a toujours la présence de Moïse : « Il y a quelque chose de Moïse dans l'esprit actuel du chrétien, du musulman et du révolutionnaire (6). »

L'apport de Moïse, l'Egyptien (par la naissance et l'éducation), à la civilisation de son peuple hébreu et d'autres peuples à travers Israël et ses Ecritures, est aussi, dans une certaine mesure, un apport égyptien au monde. Car sans l'Egypte qui a donné à Moïse l'essentiel, à savoir l'éducation et l'initiation à la cour de Pharaon, il n'y aurait peut-être pas eu de Moïse dans l'histoire de l'humanité, — ce Moïse, libérateur et législateur d'Israël au ^{xiii}^e siècle av. notre ère.

Justement, à propos d'éducation, le mot de notre texte est traduit de diverses manières. Ainsi :

sb3yt 01*0111

— « la sagesse », et en note : « l'enseignement » par Gustave Lefebvre ;

— « *teaching* » (written teaching) et aussi « *instructions* » par Raymond O. Faulkner ;

— « *teaching* », et en note : « *wisdom and learning* » par A. M. Blackman, qui traduit A. Erman ;

— « *learning* » par M. Lichtheim ;

— « *learning* » par W. K. Simpson.

Nous avons en égyptien *sb3*, « enseigner » ; et « élève », sans le déterminatif de l'étoile (N₁₄ des signes de Gardiner). L'enseignement, dans l'Égypte ancienne, avait pour but l'acquisition de la sagesse : la base de cet enseignement était constituée par la morale, détaillée dans des maximes ou instructions. La *Maât*, Justice-Vérité, était la loi morale fondamentale, transcendante.

Les Phéniciens, les Hébreux, tous des Sémites, ont tous reconnu l'antériorité égyptienne dans la voie de la civilisation. Ils ont aussi su dire, en toute objectivité, leur dette vis-à-vis de la vieille Égypte. Les Grecs, des Indo-Européens, n'ont pas moins reconnu le rôle civilisateur du pays des Pharaons dans l'Antiquité.

C'est ainsi que Socrate, dans le *Phèdre* de Platon, dissertant sur la beauté, fait appel à une « tradition orale de l'Antiquité ». Quelle est donc cette tradition, interroge Phèdre. Socrate répond : c'est le dieu égyptien Thot, « me disait-on, qui le premier inventa le nombre et le calcul, la géométrie et l'astronomie, sans parler du trictrac et des dés, enfin précisément les lettres de l'écriture (7) ».

Thot est le « découvreur des arts sans rival » : l'humanité doit à l'Égypte, grâce à Thot, le *nombre* et le *calcul*, la *géométrie*, l'*astronomie*, le *jeu* mathématique (trictrac, dés), l'*écriture*.

Solon dit lui-même s'être rendu à Saïs, dans le delta égyptien : « Il avait acquis parmi les gens du pays une grande considération ; et notamment, comme il interrogeait un jour sur les antiquités les prêtres les plus versés en ces matières, il avait découvert que ni lui ni aucun autre Grec ne savait pour ainsi dire à peu près rien sur de tels sujets (8). »

Il est clair, d'après ce texte de Platon, que Solon (v. 640-v. 558 av. notre ère) a fait le voyage d'Égypte pour aller s'instruire auprès des prêtres égyptiens, sur « les anciens âges » de l'histoire : Solon « supplia les prêtres de lui exposer pas à pas et en détail tout ce qu'ils savaient de ses concitoyens d'autrefois (9) ».

Voici la réponse du prêtre égyptien à Solon : « C'est donc de tes concitoyens d'il y a neuf mille ans que je vais te révéler brièvement les lois, et de leurs hauts faits, le plus beau qu'ils aient accompli ; pour le détail de tout cela, pas à pas, une autre fois, à loisir, nous le parcourrons, textes en mains (10). »

Le savant prêtre égyptien instruisit alors Solon sur l'organisation et l'État social des Grecs d'autrefois dont on retrouve cependant l'essentiel dans la société égyptienne, qui comprend la classe des prêtres ; puis vient celle des artisans, où chaque corporation exerce son métier séparément ; la classe des pasteurs, celle des chasseurs, celle des laboureurs ; la classe des combattants : « Leur armement tient dans le bouclier et la lance, armes que nous avons revêtues les premiers parmi les peuples voisins de l'Asie (11). »

Justement, Solon, un des Sept Sages de la Grèce, a attaché son nom à la réforme sociale et politique qui provoqua l'essor d'Athènes : son

séjour studieux en Egypte y fut certainement pour quelque chose.

Solon, le même, avait noté scrupuleusement ce que les prêtres égyptiens lui avaient appris au sujet de l'Atlantide : « Ces écrits de Solon (ses notes d'étudiant, à Saïs) se trouvaient chez mon grand-père, ils se trouvent encore chez moi à cette heure, et j'en ai fait, étant enfant, une étude minutieuse (12). »

Dans ces écrits, Solon avait traduit en grec, sa langue maternelle, des mots égyptiens se rapportant à l'Atlantide : Solon s'était enquis « de la valeur significative de ces noms », auprès des prêtres (professeurs) égyptiens (13).

En matière d'art, le « canon » égyptien tient d'une bonne législation qui vise, dans l'éducation des enfants, à la réalisation de la vertu, de la perfection : « Clinias : De quelle façon dis-tu que la question a été en Egypte réglée législativement ? — L'Athénien : Rien que de l'apprendre, on est émerveillé ! (14) »

Au sujet de l'enseignement de la gymnastique, de la danse, de la musique, du chant, des jeux enfantins dont l'importance sociale est évidente, quels principes convenables trouver et appliquer pour « les enfants de chez nous », Athénien ? La réponse de l'Athénien à Clinias : « Or, y a-t-il parmi nous quelqu'un qui ait, pour atteindre pareil résultat, meilleur procédé que celui des Egyptiens ? (15) »

La réponse est que non. Le modèle égyptien est le meilleur, et c'est lui qu'il faut adopter pour l'éducation physique, morale et intellectuelle de la jeunesse athénienne.

Toujours l'Egypte — et non la Babylonie ou l'Assyrie — lorsqu'il s'agit de l'éducation des jeunes Athéniens, de l'histoire ancienne des Grecs eux-mêmes, de la sagesse (philosophie), des arts et des sciences (calcul, géométrie, astronomie), de l'écriture, des jeux (dés, tric-trac), de la musique et de la danse.

Aristote, si prompt à contredire Platon, n'est jamais d'un point de vue contraire, lorsqu'il est question des apports égyptiens à l'essor de la civilisation grecque.

En effet, Aristote est également d'avis que les Egyptiens étaient les hommes les plus anciens, reprenant ainsi à son insu l'observation, juste, du prince de Byblos devant Ounamon : « Les Egyptiens, que l'on considère comme les hommes les plus anciens... (16) »

Voilà pour l'antériorité pharaonique. Et les savoirs, les sciences théoriques ? Aristote rejoint Platon (*Phèdre*, 274 c-d), en faisant remonter, lui aussi, presque toutes les grandes inventions scientifiques de son époque à l'Egypte pharaonique, leur lieu de naissance, leur pays d'origine : « Aussi l'Egypte a-t-elle été le berceau des arts mathématiques (17). »

Pour Aristote, donc, les Mathématiques sont d'origine égyptienne : il ne fait état ni des Hittites, ni des Chaldéens, ni des Assyriens. Les Mathématiques sont une science théorique, une *épistémè*. Or qui dit « science théorique » dit « sagesse », donc « philosophie » : la sagesse

suprême, cela Aristote le reconnaît également, est une vieille trouvaille égyptienne.

Les *Pyramides* de l'Ancien Empire (2700-2280 av. notre ère) sont comptées parmi les merveilles de l'*architecture* antique. Elles renferment des *textes* dont certains philosophiques, nettement, se rapportant à l'avènement du monde, à la naissance de l'univers, et aussi à la question radicale de la mort. La construction de ces monuments funéraires royaux exigeaient des *connaissances mathématiques* sûres : « La construction des pyramides fut l'occasion, pour eux (Égyptiens), d'utiliser l'équivalent de notre cotangente (18). »

Si les anciens Égyptiens n'avaient pas su calculer les cotangentes de l'angle de la pente des faces des pyramides — la « *seket* », peut-être n'auraient-ils pas réalisé ces merveilles architecturales de toute l'Antiquité, et qui sont encore debout.

Au total, les Phéniciens, les Grecs (Platon, Aristote), ont tous reconnu, d'eux-mêmes, l'antériorité pharaonique en même temps que l'influence égyptienne sur leur propre vie intellectuelle, scientifique, philosophique. C'est la philologie orientée qui parle de « miracle grec », — expression inconnue des Hellènes eux-mêmes, qui admettent au contraire comme un fait évident, et sans fausse honte, l'autorité scientifique et morale de l'Égypte.

S'agit-il de témoignages dus à des « biographes tardifs » ? Les Phéniciens (prince du temps de Ounamon, Bible de Sanchoniathon), les Grecs (Solon, Platon, Aristote) ne sont pas des « biographes tardifs » par rapport à leurs propres textes. Ils ne mentent pas, à moins de prendre Platon et Aristote pour des falsificateurs volontaires de la vérité historique dans les écrits où ils font état de l'antériorité et de l'influence civilisatrice de l'Égypte pharaonique.

Ainsi, le thème, cher au professeur Cheikh Anta Diop, de l'antériorité des civilisations nègres (Égypte pharaonique, Afrique berceau de l'humanité, etc.), avait déjà été traité, dans l'Antiquité, par les Phéniciens et les Grecs (Platon : *Phèdre*, *Timée*, *Critias*, *Lois*, etc. ; Aristote : *Métaphysique*, *Du Ciel*, *Météorologiques*, etc.), qui ont toujours souligné, unanimement, le rôle civilisateur de l'Égypte en Méditerranée. Mais l'enseignement en Occident ne fait plus aucun cas de ces dépositions phéniciennes et grecques. Et pour cause !

De toute façon, l'érudition égyptologique contemporaine, quand elle est courageuse, admet sans difficulté l'éducation des Grecs par les Égyptiens : « Les plus célèbres parmi les savants ou les philosophes hellènes ont franchi la mer pour chercher, auprès des prêtres (égyptiens), l'initiation à de nouvelles sciences (19). »

Ces nouvelles sciences, enseignées aux étudiants grecs (Orphée, Homère, Solon, Platon, Thalès de Milet, Pythagore, Oenopide, Eudoxe, etc.), étaient la géométrie, l'astronomie, la théologie, la philosophie, l'initiation dans la pure tradition « ésotérique » pharaonique, la science sacerdotale, etc.

Sauneron compare l'épisode égyptien des étudiants grecs avec ce qui a lieu aujourd'hui, comme « un peu l'équivalent des années de doctorat que les étudiants d'Afrique et d'Asie viennent passer dans les universités européennes (20) ».

Et l'égyptologue français d'ajouter : « L'Égypte étant alors considérée comme la patrie des sciences, il devenait souhaitable que tous les vieux sages (grecs) y eussent fait quelque stage (21). »

Ainsi, par un mouvement historique de va-et-vient entre l'Europe et l'Afrique, les étudiants africains, en lisant Platon et Aristote pour s'initier à la philosophie, ont à faire, sur bien des points, à ce que ces philosophes grecs ont eux-mêmes appris de la vieille Égypte pharaonique, qui est africaine et nègre, intrinsèquement.

C'est en effet une vérité historique longtemps camouflée, à savoir le puissant courant culturel qui va de la vallée du Nil au monde grec ancien, notamment dans le domaine de la science astronomique et de la philosophie : « L'on a eu raison d'admirer le génie spéculateur des philosophes grecs en général et de Platon en particulier ; mais cette admiration, que les Grecs méritent sans doute, les prêtres égyptiens la méritent encore mieux et, si nous leur rendons la paternité de ce qu'ils ont inventé, nous ne ferons qu'un acte de justice (22). »

Il faut reconnaître que l'auteur du passage qu'on vient de reproduire est honnête, et qu'il dit vrai, rejoignant en cela toutes les dépositions historiques de la Grèce ancienne relatives au problème qui nous intéresse ici, celui de l'antériorité et de la paternité culturelle de l'Égypte par rapport à l'ensemble historique méditerranéen dans l'Antiquité.

Dans les écrits importants de Platon, il est clair que ce philosophe grec avait une connaissance directe de l'Égypte ancienne : il n'y a qu'à relire attentivement le *Phèdre*, le *Timée*, le *Critias*, les *Lois*, etc. : « Platon lui-même a pris en Égypte certains points de son système fameux, sans compter d'autres philosophes grecs tout aussi célèbres (23). »

Telle est l'histoire de la pensée dans ces temps reculés : l'Égypte pharaonique est reconnue par les Grecs eux-mêmes comme l'une des origines immédiates de leur propre progrès culturel, philosophique.

(1) Georges Posener, *L'Enseignement loyaliste. Sagesse égyptienne du Moyen Empire*, Genève, Librairie Droz, 1976, pp. 33-34 ; texte, pp. 101-108.

(1) Jean Yoyotte, article « Papyrus » dans *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, par Georges Posener avec la collaboration de S. Sauneron et J. Yoyotte, Paris, F. Hazan, 1959, p. 213.

(2) John D. Ray, *The emergence of writing in Egypt*, pp. 307-316, in « World Archaeology », vol. 17, n° 3, février 1986 : « Early writing systems ».

(3) Cf. par exemple : — J. Février, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, édit. 1959.
— M. Cohen, *La grande invention de l'écriture et son évolution*, Paris, 2 vol., 1959.

— John Chadwick, *Le déchiffrement du linéaire B. Aux origines de la langue grecque*, traduit de l'anglais par Pierre Ruffel, introduction de Pierre Vidal-Naquet, Paris, Gallimard, 1972 (édit. anglaise 1958), pp. 70-71 : « On tient généralement l'écriture alphabétique pour une invention sémitique, mais l'écriture égyptienne ouvrait la voie à ce système, et il n'a été pleinement développé que par les Grecs. » — Texte clair d'un grand savant : l'alphabet occidental actuel a pour origine lointaine, historique et non point mythique, l'écriture égyptienne des Noirs africains de la vallée du Nil, responsables de la civilisation pharaonique. Les faits sont les faits.

(4) Champollion le Jeune, *Grammaire égyptienne*, Paris, Firmin Didot, 1836, p. XXII. Souligné par nous.

(5) Champollion le Jeune, *ibid.* Souligné par nous.

(6) André Neher, *Moïse et la vocation juive*, Paris, Editions du Seuil, 1956, p. 10. Excellent petit ouvrage fort bien documenté de la Collection Maîtres Spirituels, n° 8.

(7) Platon, *Phèdre*, 274 c-d. :

ταυτον δὴ πρῶτον ἀριθμὸν τε καὶ λογισμὸν εὐρεῖν
καὶ γεωμετρίαν καὶ ἀστρονομίαν, ἔτι δὲ πεττείας τε καὶ
κυβείας, καὶ δὴ καὶ γράμματα.

(8) Platon, *Timée*, 21 e, 22 a.

(9) Platon, *Timée*, 23 d.

(10) Platon, *Timée*, 23 e, 24 a. αὐτὰ τὰ γράμματα λαβόντες : « tenant en mains les livres mêmes ».

(11) Platon, *Timée*, 24 b.

(12) Platon, *Critias*, 113 b. καὶ ταῦτα γε δὴ τὰ γράμματα παρὰ τῷ πάππῳ τ'ἦν καὶ "ἐτ' ἔστιν παρ' ἐμοὶ νῦν, διαμεμελεῖται τε ὑπ' ἐμοῦ παιδὸς ὄντος.

(13) Platon, *Critias*, 113 a.

(14) Platon, *Les Lois*, II, 656 d.

(15) Platon, *Les Lois*, VII, 799 a.

(16) Aristote, *Météorologiques*, I, 14, 352 :

οὓς γὰρ φάμεν ἀρχαιοτάτους εἶναι τῶν ἀνθρώπων

Αἰγυπτίους

(17) Aristote, *Métaphysique*, A, 1, 981 b 23 : διὸ περὶ Αἰγυπτον αἱ μαθηματικαὶ πρῶτον τεχναὶ συνεστήσαν.

(18) Jean-Paul Collette (Université du Québec), *Histoire des Mathématiques*, Montréal, Editions du Renouveau Pédagogique, 1973, Tome I, p. 42.

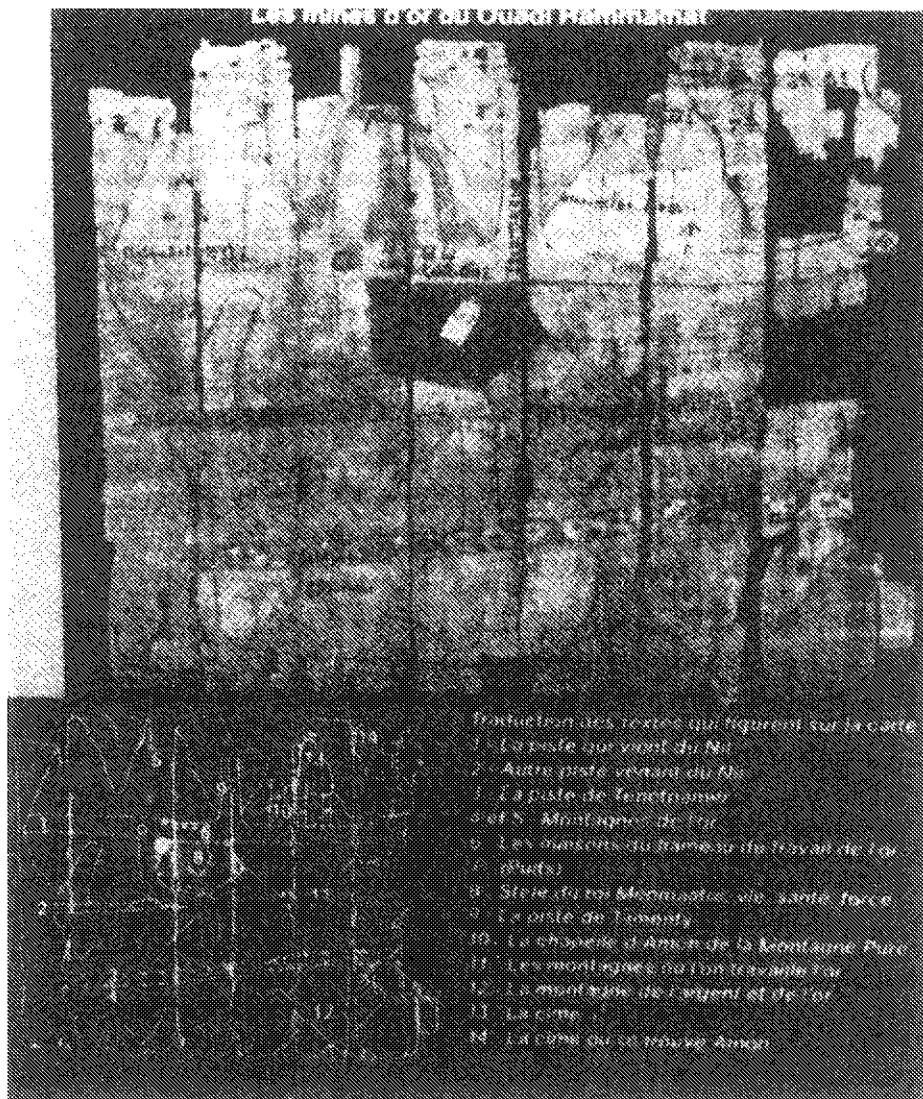
(19) Serge Sauneron, *Les prêtres de l'ancienne Egypte*, Paris, Editions du Seuil, 1957, p. 111. Collect. Le temps qui court, n° 6.

(20) Serge Sauneron, *op. cit.*, p. 115.

(21) Serge Sauneron, *ibid.* Le fait est admis maintenant de façon générale : « Platon (428-348/347) et Eudoxe de Cnide (v.406-v.355) font de longs séjours en Egypte pour consulter les observations (astronomiques) accumulées depuis plusieurs centaines d'années. », *La Grande Encyclopédie*, Paris, Librairie Larousse, 1971, vol. 2, article « Astronomie », p. 1150.

(22) E. Amélineau, *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne*, Deuxième partie, Paris, Ernest Leroux, 1916, p. 219.

(23) E. Amélineau, *op. cit.*, p. 107.



Fragment de carte sur papyrus représentant une région minière du Ouadi Hammamat, située entre le Nil et la mer Rouge. C'est la première carte topographique et géologique avec couleurs de l'histoire cartographique de l'humanité : elle date de la XX^e dynastie, vers 1100 av. notre ère. *Source* : Musée égyptien de Turin, Collection Drovetti, n° cat. 1879, 1899, 1969. Longueur totale supposée : 282 cm ; hauteur : 41 cm.

VII

CARTOGRAPHIE - NAVIGATION - CHIMIE DU TEXTILE

« L'Égypte est la mère des techniques. »

Histoire générale des techniques, sous la
direction de Maurice Daumas, Paris, PUF,
1962, p. 181.

COMMENTAIRE

Voir carte ci-contre

Il s'agit du Papyrus « des Mines d'or », d'une longueur totale de 2,82 m, et d'une hauteur de 41 cm : ce document se trouve actuellement au musée égyptien de Turin (Italie), conservé en grands fragments : collection Drovetti, n° cat. 1879, 1899, 1969.

Ce Papyrus « des Mines d'or » date de la XX^e dynastie, vers 1100 avant notre ère. C'est la plus ancienne carte topographique, géologique et géographique du monde.

Le fragment ici reproduit est effectivement une carte des mines d'or et des carrières. Les itinéraires présentent les éléments les plus importants du paysage. Le relief du terrain et les édifices sont représentés avec un profil « rabattu » sur la surface. Des commentaires écrits en cursive antique (hiératique) complètent le dessin. La description géologique est faite avec des couleurs. La zone concernée a pu être identifiée : il s'agit effectivement de la région du Wâdi Hammâmât, région des montagnes de la chaîne arabique qui sépare le Nil de la mer Rouge, et où existent de nombreuses mines de quartz aurifère. Dans les environs du Wâdi Fawakir, entre Coptos et Kossein sur la mer Rouge, il existe aussi des mines d'or. L'or de Coptos et l'or de Kouch (Nubie) constituaient les deux principales sources aurifères de l'Egypte antique (1).

On le sait : la Nubie est un carrefour de routes entre l'Egypte et les autres pays de l'Afrique noire. Parmi les ressources de la Haute Nubie et du Haut Nil, on trouvait des produits minéraux. Les mines de cuivre de Buhen ont été exploitées dès l'Ancien Empire (2780-2280 avant notre ère), comme le prouvent les hauts-fourneaux trouvés sur place. Il existe des gisements jusque dans le Sud du Darfur : les mines d'Afrat-en-Naar. L'or affleure dans le socle cristallin. Les pierres dures, ou semi-précieuses, se retrouvent sur les anciennes terrasses du Nil, tels les grenats, la cornaline, le cristal, le quartz, l'agate. L'Egypte se procurait aussi l'améthyste, le jaspé et l'obsidienne au Soudan (Nubie). Le beau lapis-lazuli venait d'Asie (de l'Afghanistan). D'autres mines orientales, les Egyptiens recevaient la turquoise, la malachite, l'émeraude.

Les anciens Egyptiens avaient des carrières choisies pour extraire des pierres dont ils avaient besoin pour bâtir les sanctuaires les plus augustes du pays : grès jaune du Gebel Silsileh, calcaire blanc de Tourah, granits gris et roses d'Aswan (Assouan), quartzite rouge du Gebel Ahmar, calcite ou « albâtre » de Moyenne Egypte.

A ces matériaux, il faut ajouter d'autres, également connus des anciens Egyptiens : diorite, marbre, basalte, serpentine, « diorite-gneiss », « greywacke » (fine matière verdâtre) du Wâdi Hammâmât.

Il est évident que la plupart de ces pierres précieuses ou semi-précieuses ont leur nom égyptien :

𓆎𓆏𓆐𓆑𓆒

ikw, « carrière de pierre »

𓆎𓆏𓆐

iky, « mineur », « ouvrier dans une carrière »

𓆎𓆏

bi3, *bia*, *bya*, « cuivre »

𓆎𓆏𓆐𓆑𓆒

bi3w, *biaou*, *byaou*, « mine », « carrière »

	<i>bḥnw</i> , « basalte »
	<i>šsmṯ</i> , « malachite »
	<i>m3t</i> , <i>matj</i> , « granit rouge », « granit »
	<i>mṣk3t</i> , « turquoise »
	<i>nḃw</i> , <i>nebou</i> « or » (d'où <i>Nubie</i> , « pays de l'or ») ; copte <i>noûb</i> .
	<i>d̥m</i> , <i>djâm</i> , « or fin »
	<i>ḥd</i> , « argent » ; copte <i>bat</i> , <i>batě</i> , <i>he</i> , <i>hět</i> .
	<i>nḃi</i> , <i>nebi</i> , « fondre » ; « mouler »
	<i>nḃy</i> , « orfèvre », « artisan d'ouvrages en or » ou en argent
	<i>ḥmt</i> , « cuivre » ; copte <i>hamět</i> , <i>hamt</i> , <i>homnt</i> , <i>homět</i> .
	<i>ḥmty</i> , « artisan d'ouvrages en cuivre »
	<i>inr</i> , « pierre », « roche » ; copte <i>ôně</i>
	<i>ḥwt-ntw</i> , « carrières d'albâtre »
	<i>ḥrst</i> , « cornaline »
	<i>ḥtt</i> , « mine », « carrière »

Les Egyptiens connaissaient donc parfaitement les mines et carrières de leur propre pays ainsi que celles des pays voisins (Sinaï, Nubie, etc.). Ils les ont exploitées, directement ou indirectement. Le Papyrus de Turin des « Mines d'or » est précisément un témoignage étonnant de ces connaissances géologiques des anciens Egyptiens.

Essayons de comprendre au mieux ce que ce Papyrus des mines d'or égyptien laisse voir, après sa présentation générale esquissée plus haut.

Deux routes parallèles sont encaissées entre deux chaînes de montagnes ; celles-ci sont figurées selon la méthode de rabattement. L'une des routes est toute encombrée de blocs de pierres et de buissons. Une autre route transversale, qui décrit une courbe, relie les deux premières qui mènent toutes les deux vers le Nil. Les mines se trouvent dans les montagnes à pic, de part et d'autre de ces routes : « monts d'or », « les montagnes dans lesquelles on lave l'or ». La principale route non encombrée de pierres (en haut du croquis) et la route qui part de celle qui est transversale, sont « des chemins qui conduisent vers la mer ». L'une des montagnes porte le nom de « montagne pure » ; près d'elle se trouvait un sanctuaire d'Amon. Les

petites maisons sur la route principale (celle qui n'est pas encombrée de pierres) appartenaient aux ouvriers qui exploitaient les mines. L'étang et la tâche foncée de la terre cultivée (au milieu du croquis) qui l'entoure représentent le puits du roi Sethi I^{er} (1312-1300 environ avant notre ère), second roi de la XIX^e dynastie, fils de Ramsès I^{er} et père de Ramsès II. Le Pharaon Sethi I^{er} affirma la puissance égyptienne en Palestine, sur les Bédouins, les Libyens, les Amorrites de Qadesh, et résista victorieusement aux Hittites avec lesquels il signa la paix.

La description géologique du Papyrus des mines d'or de Turin est faite avec des couleurs naturelles des zones : le rouge indique le granit (*m3t, matj*) ; le noir, le basalte (*bhnu, bekhenou*) ; le marron, la terre (*ta, tō*) ; le blanc, les édifices.

Jusqu'au XVII^e siècle de notre ère, les cartographes ont utilisé la méthode de « rabattement » (avant d'adopter la projection orthogonale) : cette méthode fut inventée par les Egyptiens et leurs cartographes vers 1100 avant notre ère. D'autre part, la description topographique est orientée comme « les itinéraires » de façon à présenter en haut les éléments les plus importants du paysage (avec le côté supérieur au Nord, dans notre croquis) : le type de cette description sera très répandu à Rome puis au Moyen-Âge.

Au total, on peut affirmer comme fait d'histoire que les anciens Egyptiens furent les premiers, tout autour de la Méditerranée antique, à établir une carte à la fois topographique et géologique ; qu'ils furent par là même les inventeurs de la méthode cartographique de « rabattement » (projection) et des « itinéraires ». Ainsi, la topographie, soit *la technique* de représentation sur un plan des formes du terrain avec les détails naturels ou artificiels qu'il porte, a été inventée pour la première fois en Egypte, vers 1100 avant notre ère.

Les faits de ce genre sont rarement reconnus et soulignés dans les manuels qui traitent de l'histoire des sciences et des techniques de l'humanité dans son ensemble.

Un auteur objectif reconnaît cependant que l'impulsion égyptienne a marqué la civilisation occidentale « au point qu'on a pu dire avec raison que l'Egypte est la mère de la technique » (2).

L'Egypte pharaonique est la mère de la technique comme elle l'est pour l'écriture (Platon, *Phèdre*), les mathématiques (Aristote, *Métaphysique*), la sagesse — philosophie, religion — (d'après les aveux d'un prince phénicien, aux environs de 1100 avant notre ère).

La cartographie n'est pas absente de l'Afrique noire précoloniale. Des « cartes » existent, qui révèlent un sens de l'observation comme de l'orientation. Décrire un chemin, se retrouver en brousse, connaître tout le milieu naturel (cours d'eau, forêts, savanes, collines, etc.), et être capable de tracer graphiquement le schéma d'ensemble des lieux, c'est avoir à faire à la cartographie, même rudimentaire.

Chasseurs et pêcheurs, voyageurs et commerçants, dans l'Afrique noire précoloniale, étaient de véritables « ouvriers » de chemins, de

parfaits connaisseurs de l'environnement naturel. Ils ont montré bien des routes à nos célèbres « explorateurs » et « géographes » du XIX^e siècle qui avaient toujours des « caravanes », des « porteurs », des « guides », c'est-à-dire, en toute rigueur, des connaisseurs avertis des contrées traversées, explorées, conquises.

Henri Labouret a laissé ce témoignage fort précieux et fort instructif qu'il convient de reproduire assez amplement : « Beaucoup de chasseurs et d'hommes ayant voyagé sont susceptibles de fournir des renseignements précis sur la contrée. (...) Plusieurs savaient tracer dans le sable de petites cartes, sur lesquelles les maisons ainsi que les accidents remarquables étaient figurés par des cailloux de diverses grosseurs et les cours d'eau par des brins de paille ou des tiges de mil. Ces petites compositions étaient assez exactes (3). »

Que les Lobi auraient seulement utilisé l'écorce ou toute autre matière pour consigner leurs grandes connaissances géographiques (habitats ruraux, accidents et reliefs du paysage, cours d'eau traversés...) qu'on aurait eu là des documents de première importance sur la science cartographique africaine, avant toute pénétration coloniale.

L'histoire de la cartographie doit donc tenir compte désormais de la contribution des Africains de l'Égypte pharaonique :

- *vers 1100 avant notre ère* : invention de la méthode cartographique de « rabattement » et des « Itinéraires » par l'Égypte pharaonique ; emploi des couleurs en cartographie ;

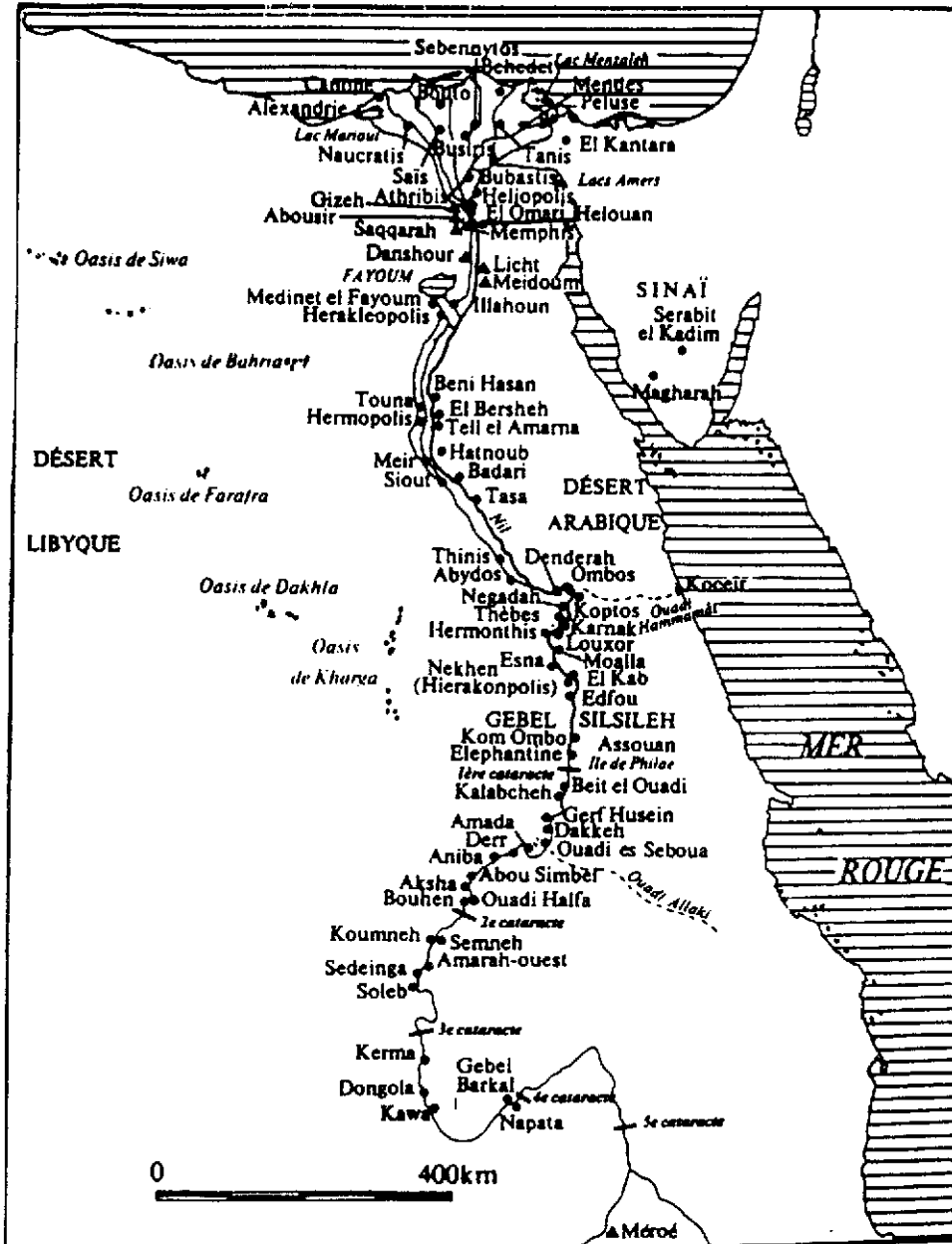
- *au III^e siècle avant notre ère* : le Grec Eratosthène crée la cartographie qui porte sur les cartes méridiens et parallèles ;

- *dès le XIV^e siècle de notre ère* : des cartes marines de la Méditerranée sont dressées : ce sont les portulans, qui indiquent la position des ports et le contour des côtes ;

- *au XVI^e siècle de notre ère* : le Flamand Gerhard Kremer Mercator invente plusieurs systèmes de projection. Dans le système de projection qui porte précisément son nom, les longitudes sont représentées par des droites parallèles équidistantes, et les degrés de latitude par des droites parallèles perpendiculaires ;

- *de nos jours* : la cartographie topographique est une science complexe qui utilise la photographie en couleurs, les prises de vues aériennes, la photogrammétrie et des procédés d'impression très sophistiqués.

L'ÉGYPTE



GÉOGRAPHIE ÉGYPTIENNE : LA VALLÉE DU NIL

Aux noms grecs et arabes, voire français, portés sur cette carte, on peut aisément subsituer des noms *authentiques*, c'est-à-dire pharaoniques.

Par conséquent, les anciens Egyptiens connaissaient parfaitement leur propre pays, et les Grecs n'ont fait, bien souvent, que « gréciser » les mots d'origine indigène, pharaonique, pour désigner les villes égyptiennes :

I. Points cardinaux et frontières



'Imntt, « L'Ouest » ; copte *ēmnt*, *ēmnte*, *ēmēnt*



Mḥty, « Le Nord »



Mḥtt, « Le Nord » ; copte *mhīt*, *mhēit*, *mēhit*.



Rsy, « Le Sud » ; copte *rēs*



'I3btt, « L'Est » ; copte *ēiēbt*, *ēēibt*, *ēibt*, *ēiebt*



Wbnw, « L'Est », « L'Orient », (*wbn*, « se lever », en parlant du Soleil)



rsu, « le pays du Sud »



š3sw, *shasou*, « le désert au Nord-Est de l'Egypte »



W3wt-Hr, « Les Routes d'Horus », nom de la forteresse-frontière du Nord-Est

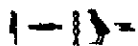


T3š, tash, « frontière »



wh3t, « oasis », « région d'oasis » ; copte *ouáhě, ouáh*

II. Caractéristiques du pays



idhw, les marais du Delta



mht, les marais du Delta



t3 (copte *tō*), le pays i.e. l'Égypte



t3wy, tawy, le Double Pays, i.e. l'Égypte



Kmt (copte *Kēmi*), l'Égypte (litt. : « Le Pays Noir »)



H'py, Hâpy, le Nil (*h'py, hp*, « inondation »)



Mhw, la Basse-Égypte



T3-mhw, le Delta



šm3w, Shemaou, la Haute-Égypte ; syn. : *T3-šm3w*



T3-š, le Fayoum (litt. : « le pays du lac »)

III. Principales villes



Ddwt, Mendes (Tell er-Rubā'), ville du Delta



S3w, Saou, Saïs, ville de la Basse-Égypte, dont les princes gouvernèrent l'Égypte de 663 à 525 avant notre ère. Dans le *Timée* par exemple, Platon parle de la ville de Saïs où Solon fit ses études



B3st, Bubastis, autre ville du Delta



Dp, Dep, ville du Delta

Ddw, Busiris, ville du Delta

'Iwnw, Iounou, Younou, Héliopolis : cette ville eut un grand rayonnement philosophique, religieux et politique dans l'Égypte ancienne. Aujourd'hui, Héliopolis est une agglomération de la banlieue Nord-Est du Caire, à 4 km du site de la ville antique



Mn-nfr, Memphis, ville sur le Nil, en amont du Delta, capitale de l'Ancien Empire, de la III^e à la VI^e dynastie (2780-2280 avant notre ère). A l'époque memphite, nous sommes aux « Temps des Pyramides ». Hérodote, historien et voyageur grec, rapporte avoir eu de fructueux entretiens avec les prêtres de Ptah à Memphis. Avant lui, Pythagore étudia, aux dires de Porphyre et de Jamblique, à Héliopolis et à Memphis. De même, Platon étudia la philosophie à Héliopolis et à Memphis, avec son camarade d'étude Eudoxe de Cnide. Platon fait état de Neith et d'Isis dans ses écrits (*Timée* et *Lois*), en connaissance de cause



Hmnw, Khémenou, Hermopolis (El-Ashmūnen). Le dieu Thot, patron des scribes, le calculateur du temps, des années, du calendrier, était particulièrement en faveur dans le nome d'Hermopolis. Le dieu égyptien fut assimilé par les Grecs à Hermès (d'où « Hermopolis »). Il est aussi connu sous le nom de Trimégiste (« trois fois très grand »), dans la littérature « hermétique ». Platon mentionne le dieu Thot dans le *Phèdre* par exemple



Kis, Cusae (El-Kūsiyah), ville de Moyenne Égypte



S3wty, Saouty, Assiout, Asyut (barrage sur le Nil de nos jours) : c'est la Lycopolis des auteurs grecs

𓂏𓂏𓂏

Tni, Tjini, Thinis, This : les rois originaires de cette ville de Haute-Egypte ont uni le Nord et le Sud en créant Memphis : c'est l'époque thinite 3200-2780 avant notre ère), inaugurée par Ménès (qui fut soit le roi Narmer soit le roi Aha)

𓂏𓂏𓂏

3bdw, Abdjou, Abydos : nécropole des premières dynasties pharaoniques ; centre important de pèlerinage. La *table d'Abydos* est une liste royale de Ménès à Sêti, c'est-à-dire de la 1^{re} à la XIX^e dynastie (3200-1300 avant notre ère) : chronologie jamais égalée dans toute l'histoire de l'Antiquité classique. Le plus connu des dieux égyptiens, Osiris, était particulièrement fêté à Abydos, en tant que dieu de l'au-delà et garant de la résurrection humaine. Les bas-reliefs des temples de Sêti I^{er} et Ramsès II présentent d'intéressants témoignages sur la vie en Canaan (fin XIV^e-début XIII^e siècle)

𓂏𓂏

Nbt, Nebet, Ombos, ville de Haute-Egypte

𓂏𓂏

'Twnt, Dendérah, à environ 60 km au nord de Louqsor (Luxor), sur la rive gauche du Nil : cette ancienne ville égyptienne vénérat la déesse Hator, déesse de l'amour et de la joie. Le temple de Dendéra, commencé sous les derniers Ptolémées, achevé à l'époque romaine, contient dans l'une des chapelles de la terrasse la carte du ciel, des constellations et des décans : le fameux « zodiaque » de Dendéra dont l'original se trouve au Musée du Louvre à Paris

𓂏𓂏𓂏

Gbtyw, Gebtiou, Coptos, Koptos : cette ville était la plaque tournante du commerce oriental (Coptos-Ouadi-Hammamât-Koceir-sur la mer Rouge). Le patron de cette ville, le dieu Min, était identifié par les Grecs au Grand

Pan, une des grandes divinités grecques de la nature, chez les poètes et les philosophes : Min protégeait les montagnes et routes arabiques, à l'Est de la vallée du Nil, entre celui-ci et la mer Rouge. Il y avait un oracle à Coptos : « Isis de Coptos »



W3st, Ouaset, Thèbes ( w3s, ouas, was, « sceptre »), qui fut précisément la capitale de l'Égypte au Nouvel Empire : la Thèbes aux cent portes que chantait Homère. Le roi des dieux, Amon, y avait sa résidence au temple de Karnak  'Ipt-swt : « Et je me rendis aussi à Thèbes » (Hérodote, II, 3). Pythagore étudia également à Thèbes, d'après son meilleur biographe Porphyre. Thèbes fut saccagée en 663 avant notre ère lors de l'invasion assyrienne. Le génie architectural égyptien est pour ainsi dire incarné de la façon la plus hardie à Thèbes (Karnak, Louqsor, Médinet Habou, Vallée des Rois, Vallée des Reines, Vallée des Nobles, temples funéraires de Deir el-Bahari, etc.)



'Iwni, Iouni, Youni, Hermonthis, Er-
mant : l'animal sacré de cette ville était
le taureau Boukhis

410

Nhb, Nekheh, El-Kab, à 85 km au Sud de Louqsor, rive droite, fut une capitale religieuse importante : les temples du Nouvel Empire sont précisément dédiés à *Nekheh*, la déesse vautour tutélaire de la Haute-Egypte, et à Thot, patron de tout ce qui relève de la vie intellectuelle et scientifique



Bhdt, Béhédet, Edfou, Idfu, sur la rive gauche du Nil, à une centaine de kilomètres au Sud du Louqsor. Le prince Isi, originaire de cette capitale du second nome de Haute-Egypte, fut béatifié et adoré comme un dieu pendant plusieurs siècles. Mais cette ville est surtout célèbre pour son immense

temple ptolémaïque d'Horus de Béhédet, grand dieu du ciel, symbolisé par le Faucon. Ce temple est un monument imposant : 137 m de long, 79 de large, 36 de haut (pylône). Il est très bien conservé. Beaucoup d'inscriptions ont été livrées par ce temple qui donnent des détails sur le culte divin, sur le mythe d'Horus (combats livrés contre Seth par Râ et par Horus), grand drame du théâtre rituel pharaonique ; une liste de livres liturgiques a été trouvée dans les niches d'une petite chapelle ; le « laboratoire » du temple d'Edfou fournit des recettes de parfums et d'onguents culturels, avec des formules et modes de préparation. Il fallait parfois six mois de labeur patient pour fabriquer ces huiles liturgiques, odoriférantes. L'onction a été répandue dans le monde méditerranéen à partir de l'Égypte antique, de même que le rite de brûler de l'encens devant la statue d'une divinité ou devant le Pharaon en personne



3bw, Abou, Eléphantine, île du Nil, en face d'Assouan : c'est « la ville au cœur du flot », et les carrières orientales de la région fournissaient en granit gris ou rose toute l'Égypte. Cette île était la porte de la Nubie, en tant que forteresse, poste douanier, place de transit. Le dieu-bélier Khnoum était patron de toute la zone des rapides de la première cataracte.

L'Égypte ancienne est évidemment une civilisation agraire, mais elle a connu des villes opulentes, nombreuses, tout au long de son histoire multi-millénaire. Thèbes fut l'une des capitales les plus florissantes et les plus internationales de toute l'Antiquité classique.

Ces villes de l'Égypte pharaonique nègre constituent aujourd'hui toute la richesse touristique de l'Égypte à cause de leurs ruines, leurs monuments, leurs temples, leurs nécropoles, leur attrait historique, leur charme culturel.

Ne pas tenir compte de ces villes de l'Égypte ancienne dans

l'histoire de l'architecture et des villes de tout le continent africain, des origines à nos jours, c'est faire tout simplement une histoire urbaine africaine boiteuse, incomplète, presque dépourvue d'intérêt.

LA VALLÉE DU NIL ÉGYPTO-NUBIENNE ET LE PROCHE-ORIENT



GÉOGRAPHIE ÉGYPTIENNE : LE PROCHE-ORIENT

Les anciens Egyptiens connaissaient bien les pays voisins du Sud (Nubie), de l'Ouest (Libye), de la mer Méditerranée (Crète) et du Proche-Orient (Palestine, Phénicie, Syrie, Mésopotamie, Anatolie).

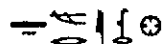
Sur nos cartes modernes, on peut valablement substituer les noms égyptiens, pharaoniques, aux noms actuels, indo-européens ou sémites.

Par-delà cet exercice de substitution, c'est une meilleure idée qu'on devrait se faire des connaissances géographiques des anciens Egyptiens.

Nous avons donc :



Kmt (copte *Kēmi*), « Le Pays Noir », i.e. l'Egypte : « Le Pays Noir » dans le sens concret et exact des mots, comme dans « L'Afrique Noire » ; il s'agit de géographie humaine : on désigne dans l'un et l'autre cas le pays par la couleur raciale des habitants (cf. l'arabe : *bilad es-Sūdān*, « Le pays des Noirs »). *Egypte* en hébreu *Misrayim*



T3-mri, Ta-meri, « L'Egypte » (litt. : « Le Pays bien-aimé »)



K3š, Kash, Kouch : la Nubie



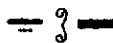
K3s, Kas, Kouch : la Nubie



W3w3t, Wawat, la Nubie septentrionale



Hnt-hn-nfr, Khent-ben-nefer : la Nubie



T3-sty, Ta-seti : la Nubie (litt. : « Le Pays des Archers » ; *stī*, « tirer », « harpon-

𐀀 𐀁 𐀂 𐀃

ner »). *Styw, Setiou*, « Les Nubiens » : des Nubiens formaient des troupes pharaoniques

Md3w, Medjaou, Medja : une région de Nubie (Beja ?) dont les habitants étaient appelés *Medjay* (Bejawi ?)

𐀄 𐀅 𐀆 𐀇

Nhsy, Nahesi, « Nubien » (*Mahas* de Don-gola ?)

𐀈 𐀉

Tḥmw, Tjebenou, « La Libye »

𐀊 𐀋 𐀌 𐀍

T3-tmh, Ta-tjemeh, « La Libye méridionale »

𐀎 𐀏 𐀐 𐀑

Tḥmw, « Libyens »

𐀒 𐀓 𐀔

Kftyw, Keftiou, « La Crète », *Caftor* dans les textes de Mari : durant tout le I^{er} millénaire, l'Égypte entretint des rapports avec la Crète, ancienne Candie, île grecque de la Méditerranée. De 3000 à 1400, la Crète fut le centre politique et culturel de la civilisation égéenne. Les Crétois payaient tribut annuellement à Thoutmosis II, roi de la XVIII^e dynastie

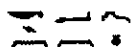
𐀕 𐀖

Nbwt, Nebout, « Les Îles » des Egéens : « les îles qui sont au milieu de la Mer », c'est-à-dire le monde égéen. Des délégations d'Egéens apportaient également leur tribut en Égypte, au Nouvel Empire : argent, or, lapis-lazuli, cuivre, bronze, ivoire, vases de métal

𐀗 𐀘

D3hy, Djahi, « La Palestine et la Phénicie », c'est-à-dire la contrée du Proche-Orient, entre le Liban au nord, la mer Morte au sud, la Méditerranée à l'ouest et le désert de Syrie à l'est : il s'agit en fait du littoral syro-palestinien, du mont Carmel au sud jusqu'à la région d'Ougarit (Ras Shamra) au nord. Du I^{er} millénaire au XI^e siècle avant notre ère, cette aire côtière du couloir syrien était occupée par des populations désignées du nom de *Cana-néens* que les Grecs appelèrent *Phéniciens* (la pourpre, *phoinix*, étant la production

principale du pays). Byblos, Tyr et Sidon étaient les principales cités-États de la Phénicie. Dès l'Époque Thinite (3200-2780 avant notre ère), l'administration royale envoyait chercher au Liban les beaux conifères pour la fabrication des bateaux, des mâts, des pylônes, des cercueils de première classe, des huis (portes) énormes des temples



Kn^{enw}, Kenânou, « Cananéens ». La route de Canaan était une route stratégique pour les anciens Égyptiens. Une colonie de captifs cananéens établie dans la région de Gizeh au Nouvel Empire vit dans le Sphinx le dieu palestinien Houroun. La terre ou le pays de Canaan est le nom biblique de la Palestine, occupée par les Cananéens avant l'arrivée des Hébreux : les États des Cananéens disparurent sous la poussée des Hébreux (xiii-xii^e siècle avant notre ère)



Stt, « L'Asie ». Dans le *Timée* de Platon, un prêtre égyptien déclare que les Égyptiens furent les premiers, avant les Asiatiques, à porter les armes



ʿ3m, ʿĀm, « Asiatique »



Styw, « Asiatiques »



ʿpr, ʿĀper, un peuple asiatique, i.e. du Proche-Orient



Rtnw, Retjenou, « La Syrie », soit la région historique de l'Asie occidentale, englobant les États actuels de la République de Syrie (indépendante depuis 1941), du Liban, d'Israël et de Jordanie : au i^{er} millénaire, cette région fut infiltrée, par vagues successives, par les Amorrites, Hourrites, Cananéens, Phéniciens, Araméens, Hébreux, Peuples de la mer. Les Hittites enlèvent la Syrie au temps d'Aménophis IV-Akhnaton (1372-1354 avant notre ère). Le Moyen Empire (2052-1778 avant notre ère) avait progressivement établi son

hégémonie sur une partie de la Palestine et de la Syrie. Thoutmosis II (1504-1450 avant notre ère) fit dessiner dans le temple de Karnak des bêtes et « plantes étranges » rapportées de la Syrie. Ounamon effectua une mission commerciale en Syrie. Au III^e millénaire avant notre ère, Palestine et Syrie faisaient figure de régions attardées, devant le développement matériel et intellectuel de l'Égypte pharaonique nègre

𓂏𓂏𓂏

𓂏𓂏𓂏

𓂏𓂏𓂏

Kbn, « Byblos » : ville phénicienne, active dans le commerce du IV^e au I^{er} millénaire. La ville s'appelle aujourd'hui *Djebail*, au Liban. *Byblos* est nommée *Gubla* dans les textes cunéiformes, *Gébal* dans l'Ancien Testament. *Kpny*, *Kepeny*, autre nom égyptien de Byblos

Rmn, *Remenen*, « Liban » (*R-m-n/L-b-n* : c'est presque le même squelette consonantique). À partir du III^e millénaire, la côte libanaise était occupée par les Cananéens, puis par les Phéniciens, qui devinrent maîtres du commerce méditerranéen au début du I^{er} millénaire avant notre ère. Les magnifiques cèdres utilisés au pays des Pharaons provenaient du Liban. Les textes assyriens présentent *Labnuna*, « Liban »

𓂏𓂏𓂏𓂏

'Issr, « L'Assyrie » (*I-ss-r/A-ss-r* : presque même squelette consonantique). L'Assyrie, empire mésopotamien, domina l'Orient ancien du IX^e au VII^e siècle avant notre ère. Les Assyriens détruisirent Thèbes sous le règne d'Assourbanipal (669-627 environ avant notre ère)

𓂏𓂏𓂏

Mtn, *Metjen*, *Mitjani*, « Le Mitani » (*m-tj-n/m-t-n* : c'est pratiquement la même base, le même mot). Cet empire hurrite domina la haute Mésopotamie et la Syrie du Nord, du XVI^e au XIV^e siècle avant notre ère, avant d'être détruit au XIII^e siècle avant notre ère par le roi d'Assyrie Salmanasar I^{er}. Cette puissance d'Asie sera harcelée par Thoutmosis II (1504-1450 avant notre ère) jusqu'au-delà de l'Euphrate



Ht3, Kkata, le Khatti, le Hatti : région d'Anatolie centrale où s'installèrent les Hittites au début du II^e millénaire avant notre ère. Les vestiges de l'ancienne capitale de l'empire hittite, Hattousa, ont été découverts près du village anatolien de Bogazkale ou Bogazköy ou encore Boghaz-Keui (Asie Mineure). Ramsès II (1301-1235 avant notre ère) et le roi hittite Hattousil (1280 environ avant notre ère) avaient conclu un traité de « paix et fraternité » sur le principe de la réciprocité : le même Ramsès II qui, encerclé par les Hittites à Qadesh (Kadesh), ville de la Syrie ancienne, près de Homs, sauva finalement la situation, seul, « sans armée avec lui », secouru par son père Amon : il s'agissait de s'assurer l'hégémonie dans le couloir syrien. Le droit international est né avec ce traité de paix entre Egyptiens nègres et Hittites indo-européens.

L'Egypte aida l'Asie à mieux tailler la pierre, à mieux bâtir, à mieux dessiner, tant le prestige magique de l'art égyptien était incontournable : le prince de Byblos l'avouera de lui-même à Ounamon.

De l'Egypte nègre sont sortis en effet les arts, les sciences (géométrie, astronomie), la philosophie, la religion, l'écriture, pour conquérir et éduquer le monde méditerranéen antique. Ni Platon, ni Aristote n'ont jamais nié cette antériorité de l'Egypte pharaonique, n'en déplaise à la philologie moderne qui fait des efforts incroyables de distorsion pour biaiser avec la vérité historique



Phr-wr, « L'Euphrate ». Le Nouvel Empire (1567-1085 avant notre ère) a conquis le Proche-Orient jusqu'à l'Euphrate, fleuve d'Asie qui naît en Arménie turque, traverse la Syrie et se réunit au Tigre en Iraq, pour former le Chatt al-'Arab : c'est un « fleuve tordu » qui coule du Nord au Sud, un « fleuve qui a retourné », tandis que le Nil, lui, coule du Sud au Nord : les

anciens Egyptiens étaient étonnés de cette direction de l'Euphrate, en comparaison avec le grand fleuve de leur propre pays. En akkadien *Purattu*, en hébreu *Perâth*, pour les Perses *Uprattu*, et les Grecs *Euphrates*



Sngr, « La Babylonie », partie inférieure de la Mésopotamie, appelée aussi *Chaldée*. Les Akkadiens fondèrent Babylone, au nord de l'Euphrate, à 160 km au sud-est de Bagdad ; nous sommes en 2360-2150 avant notre ère. Nabuchodonosor II, fils de Nabopolassar, prit Jérusalem (587 avant notre ère) et emmena en captivité un grand nombre d'Hébreux. Alexandre le Grand mourut à Babylone en 323 avant notre ère. *Babylone* dérive de l'akkadien *Bât-ili (m)*, la « Porte de Dieu »



Pwnt, « Le Pount » : c'est la côte sud de la mer Rouge (Erythrée et Somalie). Les Egyptiens connaissaient cette contrée dès la V^e dynastie, à l'Ancien Empire. Cette terre produisait des gommages odoriférantes, de l'ébène, de l'oliban, du térébinthe, de l'ivoire, du fard noir, de l'or, des bœufs, des cynocéphales et autres cercopithèques. Hatshepsout (1504-1483), roi égyptien de sexe féminin, organisa une grande expédition maritime au pays de Pount dont les bas-reliefs de Deir el-Bahari représentent les différentes phases. En ce temps-là, une femme également régnait au pays de Pount, une sorte de Candace de l'Éthiopie ancienne (Nubie).

Tous ces noms de lieux, de régions, d'empires, révèlent clairement que les anciens Egyptiens avaient une parfaite connaissance de tous leurs voisins : Nubiens, Libyens, Crétois, Grecs, Asiatiques (Palestiniens, Phéniciens, Syriens, Assyriens, Hittites, Cananéens, Hébreux), gens de Pount, etc. L'Égypte pharaonique n'a jamais été une terre isolée, malgré les déserts, les montagnes et les mers.

L'histoire de l'Égypte ancienne dans ses relations avec d'autres contrées plus ou moins lointaines est extrêmement intéressante. Ce qui prédomine, nettement, c'est la grande ascendance prestigieuse du pays des Pharaons, d'où sont sortis les arts, les sciences, la philosophie,

l'astronomie, la religion, le droit international, l'identité nationale protégée par la diplomatie et des frontières nationales surveillées.

C'est ainsi que l'Egypte pharaonique nègre a beaucoup donné et peu reçu du monde égéen, syro-palestinien, phénicien, asiatique, etc.

L'écriture, la philosophie sont sorties de l'Egypte pharaonique nègre pour gagner la Phénicie, et de là le reste des contrées méditerranéennes occidentales et le couloir syro-palestinien.

L'Egypte pharaonique est la véritable tutrice de tous ces mondes égéens et asiatiques : jamais l'Egypte n'a payé tribut à la Libye, à la Crète, à la Syrie, à Israël, à la Phénicie, aux rois hittites et assyriens, babyloniens et autres sumériens. Jamais.

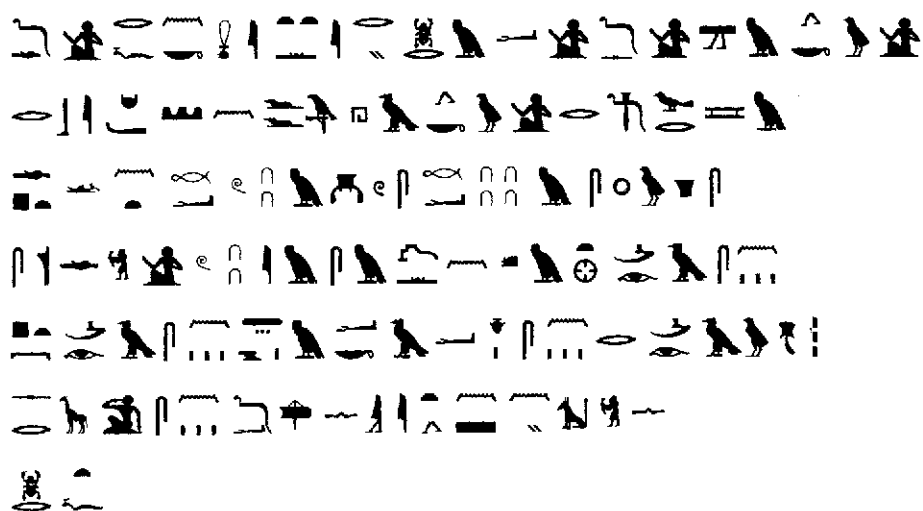
Tout au contraire, les Crétois, les Egéens, les Syriens, les Phéniciens, les Cananéens, les Hittites et Assyriens ont reconnu l'autorité de Pharaon, et payé, annuellement, pendant des siècles, des tributs à Pharaon.

L'histoire écrite par les Occidentaux oublient toutes ces données véridiques comme si la conscience occidentale se porterait moins bien en reconnaissant tout simplement des faits historiques, bien établis et vérifiables, avec des documents (écrits, pictographiques, iconographiques authentiques).

En vérité, l'Egypte a joué un rôle immense dans le progrès de la civilisation humaine : « l'orientalisme » est une technique et une entreprise destructrice si jamais il quitte les données archéologiques brutes pour se livrer à des interprétations plus que tendancieuses. De son côté, « l'africanisme » n'a jamais rien établi de sérieux en Afrique Noire en proposant des « peuples chamito-sémitiques », des « langues afro-asiatiques », des « religions animistes », des « logiques prélogiques », etc.

Les chercheurs africains, tous ensemble et toutes catégories confondues, doivent nécessairement étudier scrupuleusement l'histoire de leur propre continent, pour renforcer le dialogue juste des nations et des civilisations dans les temps que nous vivons. Les compromis conduisent à la platitude, à la médiocrité et jamais ils n'ont payé. Il faut savoir que l'histoire africaine n'est qu'un pan, bien modeste, de l'histoire de l'humanité. Par conséquent, en étudiant comme il se doit l'histoire africaine par-delà la petite anecdote ethnique, on contribue forcément à une meilleure intelligence de l'histoire de l'humanité.

DIMENSIONS D'UN NAVIRE DU MOYEN EMPIRE



Papyrus Léningrad 115 (Moscou). D^r A. de Buck, *Egyptian Reading-Book*, Chicago, Ares Publishers, 1982 ; 1^{re} édit. 1948, p. 100.

TRADUCTION

Je vais donc te raconter quelque chose de pareil à cela, qui m'est arrivé à moi-même (*dd.i rf n.k mūt iṛy ḥpr.n.i ḏs.i*) tandis que j'allais aux

mines du Souverain (*šm.kwî r bwi3w n îty*) et que j'étais descendu sur la Très Verte (la mer Rouge, dans ce contexte) à bord d'un navire de cent vingt coudées de long sur quarante coudées de large (*b3î.kwî r W3d-Wr m dpt nt mḥ 120 m 3w.s mḥ 40 m šḥw.s*). Cent vingt marins le montaient, de l'élite de l'Égypte (*skd 120 im.s m stpw n Kmt*). Qu'ils surveillassent le ciel, ou qu'ils surveillassent la terre, leur cœur était plus résolu que (celui) des lions (*m33.sn pt m33.sn t3 m'k ib.sn r mi3w*). Ils pouvaient annoncer un orage avant qu'il fût arrivé et une tempête avant qu'elle se fût produite (*sr.sn d^c n iit nšni n ḥprt. f*).

COMMENTAIRE

L'original du manuscrit de ce texte date du Moyen Empire (XI^e-XII^e dynasties : 2052-1778 avant notre ère) : l'unique Ms. est le papyrus Léningrad 115, maintenant à Moscou. Il mesure 3,80 m de long et renferme 189 lignes, dont 136 verticales et 53 horizontales, toutes intactes.

Cet extrait est important, en donnant les dimensions d'un navire égyptien du Moyen Empire (2052-1778 avant notre ère) — navire qui vogue en pleine mer, en l'occurrence la mer Rouge ou mer Erythrée, long golfe de l'océan Indien, entre l'Arabie et l'Afrique. Si une coudée égyptienne vaut 523 mm, alors le bâtiment concerné avait 62,760 m de long sur 20,920 m de large. C'était par conséquent un gros navire. Rien de pareil à cette époque dans toute l'Antiquité méditerranéenne. S'agit-il d'un simple récit imaginaire ? Quels sont les témoignages de l'histoire ?

La barque funéraire de Chéops, roi de la IV^e dynastie, vers 2650 avant notre ère, un navire à la poupe papyriforme, exhumé en 1954 au pied du versant sud de la Grande Pyramide, mesure 42 m de long. C'est un navire complet, depuis la carène jusqu'aux sparteries couvrant le pont. La coque était faite de morceaux de cèdre (du Liban) bien ajustés et assemblés par des cordelettes.

Ce procédé de construction navale était donc appliqué même sur des navires ayant des dimensions considérables : « Les divers éléments de la coque des navires sont assemblés entre eux, non pas au moyen de pointes fixées à l'endroit où passe la membrure, mais les ais sont littéralement cousus, au moyen de liens qui passent dans des trous creusés à intervalles très rapprochés sur le bord des planches qu'il faut assembler (4). »

Le papyrus fournissait l'essentiel du gréement, cordages et parfois voiles.

Il existe dans la marine de Pharaon toute une gamme de navires :

très gros cargos, affectés au transport du grain, des pierres, des briques et des gigantesques obélisques taillés dans les carrières d'Assouan (Aswan) ; minuscules bachots pour le service domestique quotidien et la pêche en solitaire ; bacs larges et massifs pour le transfert régulier entre les deux rives du Nil en de nombreux points fixes, à proximité de chaque ville ou village ; flotte de guerre ; bateaux de plaisance ; bateaux-étables et bateaux-écuries, etc.

Des marins courageux, ordonnés et bien au fait des questions de navigation, en pleine mer ou sur le Nil, formaient des équipages impressionnants. Certains parmi eux étaient spécialisés dans la connaissance du temps. Ils déterminaient la route à suivre, après avoir relevé le chemin parcouru. Ils savaient éviter les obstacles.

Des rameurs propulsaient ces embarcations grâce à leurs bras. Ils poussaient les rames au lieu de tirer dessus. Ils étaient généralement assis de chaque côté du navire. Parfois les embarcations étaient halées par des cordes de papyrus depuis les rives. On faisait aussi avancer la barque à l'aide d'une perche ou d'une godille. Presque toutes les embarcations étaient mâtées et dès que le vent était favorable, on hissait les voiles. A la proue du navire, un homme sondait régulièrement la profondeur du fleuve à l'aide d'une longue perche.

Les navires les plus spacieux comportaient une cabine, souvent haute et vaste ; elle était construite en bois, décorée et peinte de couleurs éclatantes.

Les Egyptiens étaient des experts en navigation fluviale comme, de nos jours, leurs cousins pêcheurs et chasseurs nègres du Bahr el-Gazal.

Enfin, les bateaux chez les Egyptiens de l'antiquité figuraient dans les rites mortuaires : « les barques solaires », pour permettre au défunt d'accomplir le voyage de l'au-delà.

Nous avons le riche vocabulaire suivant, relatif à la marine pharaonique :

ym, « la mer » ; copte *ëyom*, *yom*, *ëyam*, *yam*

i'my-wrt, « tribord »

i'n, « cordage » de navire

i'ryw, « équipage d'un navire »

i'st, « équipage », « compagnie »

prw, « marins »

h3t, *âkhat*, « bateau de guerre »

h'w, *âkhâou*, « navires » ; « flotte » (*p3 h'w*)

𓂏𓂏

ḥ^ct, âkhât, « navires » (terme collectif)

𓂏𓂏𓂏

w3ḏ-wr, ouadj-our, « la Très Verte », « la mer »

𓂏𓂏𓂏

wī3, ouia, wia, « barque sacrée »

𓂏𓂏

wrt, ouret, « barque sacrée »

𓂏𓂏

wsh, « barge »

𓂏𓂏𓂏

washṭ, « barge »

𓂏𓂏𓂏

bī'k, « le Faucon », bateau royal

𓂏𓂏𓂏𓂏

bg3w, « un naufragé »

𓂏𓂏

m^ct, mâṭ, « espèce de bateau »

𓂏𓂏

mnī', « amarrer », « mouiller » (navire)

𓂏𓂏𓂏𓂏

mnī'wt, « port »

𓂏𓂏

mrt, meret, « espèce de bateau »

𓂏𓂏𓂏

mh3, mekha, « un bateau »

𓂏𓂏

mhnt, « bac », bateau large et plat servant à passer personnes et biens d'une rive à l'autre d'un cours d'eau

𓂏𓂏𓂏

mhnty, « passeur »

𓂏𓂏

mk, « bateau »

𓂏𓂏

n^ci', nây, « traverser », « transporter » (bateau)

𓂏𓂏

n^ct, nât, « expédition » (maritime, fluviale)

𓂏𓂏

nbwt, « les îles des Egéens » (c'est-à-dire des peuples préhelléniques dont la civilisation s'est développée dans les îles et sur les côtes de la mer Egée aux III^e et II^e millénaires avant notre ère)

𓂏𓂏𓂏

nfrw, nefrou, « capitaine » (de bateau) ; « marin »

𓂏𓂏

nšmt, « barque sacrée d'Osiris »

𓂏

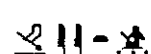
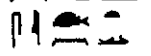
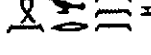
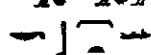
hr, « cordage », « filin »

𓂏𓂏

ḥt3, « voile » (navire)

𓂏𓂏𓂏

ḥntī', khenti, « naviguer vers l'amont » (aller au sud, pour les Egyptiens)

	<i>ḥdī', khedi</i> , « naviguer vers l'aval » (aller au nord, pour les Egyptiens)
	<i>ḥnī', kheni</i> « ramer », « se promener en barque »
	<i>ḥnyt</i> , « marins » (terme collectif)
	<i>ḥmw, khenou</i> , « marin »
	<i>sī'nt</i> , « canot », « canoë »
	<i>swt</i> , « force » (du vent). Le vent du nord domine
	<i>shrt</i> , « navire »
	<i>shyt</i> , « bateau » (avec cabine), et le mot pour « cabine » est : <i>t3rt</i>
	<i>skdy, sekedy</i> , « naviguer », « manœuvrer un navire » ; <i>skdwt</i> , « navigation » ; <i>skd</i> , « marin »
	<i>sktw</i> , « espèce de bateau »
	<i>šn-wr</i> , « Océan », « La Grande Eau Environnante » (qui encercle, entoure la Terre) ; <i>šn</i> , « encercler, entourer » ; « circonférence »
	<i>k3k3w, kakaou</i> , « chaland », « péniche »
	<i>kbnt</i> , « long-courrier » (navire)
	<i>Kbn</i> , « Byblos » (ville de l'ancienne Phénicie)
	<i>Kftyw</i> , « Crète » (ancienne Candie, île grecque de la Méditerranée)
	<i>kftī'w</i> , « une catégorie de navires long-courriers »
	<i>dpt</i> , « bateau » ; <i>dpt ntr</i> , « barque sacrée » ; <i>dpwt nsw</i> , « navires du roi ». Le <i>dpt</i> , « bateau », est féminin dans la langue pharaonique
	<i>d3ī', djai, djay</i> , « faire passer par bac », « traverser »

Il faut sans doute faire remarquer, en conclusion à ce commentaire,

que bien avant le Moyen et l'Ancien Empire, les Egyptiens construisaient des bateaux dès le Néolithique : « Les premières peintures de bateaux que nous possédons proviennent d'Égypte, et sont d'époque néolithique (5). »

Ce sont les embarcations d'époque naqadienne, amratiennne et gerzéenne, représentées sur des vases.

D'après ces gravures et peintures, les navires étaient propulsés à l'aide de rames : « En Égypte, depuis un millénaire, l'aviron est employé (6). »

C'est-à-dire bien avant les sculptures de bateaux sur les sceaux de la Crète minoenne (de 2000 à 1400 avant notre ère), bien avant les modèles de bateaux de la fresque de Théra au Minoen récent II, et bien avant les bateaux gravés sur des vases de Syros, datant du III^e millénaire.

A cette même époque (III^e millénaire), « les Egyptiens construisaient des bateaux en planches mortaisées » (7).

Ils pouvaient donc construire d'assez grandes embarcations, et ces vieilles acquisitions techniques sont encore utilisées dans la construction de la barque de Chéops (Khéops), vers 2650 avant notre ère.

CONSTRUCTION D'UN LAC DE PLAISANCE



Scarabée d'Aménophis III (1408-1372 avant notre ère). D' A. de Buck, *Egyptian Reading-book. Exercices and Middle Egyptian Texts selected and edited*, Chicago, Ares Publishers, 1982 ; 1^{re} édit., 1948, p. 67.

TRADUCTION

La onzième année, le troisième mois de la saison *akhet*, le premier jour, sous la Majesté de l'Horus (Aménophis III). Que vive la Grande Epouse Royale Tiye (*ḥ3t-sp 11 3bd 3 [n] 3t sw 1 ḥr ḥm.f Ḥr ḥmt-nsu wrt Ty-ī7'*) ! Sa Majesté ordonna qu'un lac artificiel soit aménagé au

bénéfice de la Grande Epouse Royale Tiye dans sa ville d'Akhmîn (*w hm.f i'rt mr n hmt-nsu wrt Ty-i't' m dmi's n D'r-Wb*). Sa longueur de 3 700 coudées, et sa largeur de 600 coudées (*3w.f mh h3 3 st 7 shw.f mh st 6*). Sa Majesté inaugura (fit la fête) (ce) lac artificiel au troisième mois de la saison *akhet*, au seizième jour (*i'r.n hm.f hb sd m 3bd 3 (n) 3t sw 16*). Sa Majesté fit une promenade dans sa barque sacrée « Aton », (qui) brille à l'intérieur de sa Résidence (*hni't hm.f m wi'3 'In thnt m hnw.f*).

COMMENTAIRE

Aménophis III (1408-1372 avant notre ère), de son vrai nom égyptien *'Imn-htp*, Amenhotep (grécisé en « Aménophis »), qui signifie : « Qu'Amon soit satisfait », fut un grand constructeur : les colonnades de Louqsor (Louxor), son palais de Thèbes, les colosses de Memnon (les restes d'un immense temple funéraire), les colosses méridionaux de Karnak, les reliefs les plus fins de la nécropole thébaine, sont autant de splendides œuvres dues à son maître-architecte Aménophis fils de Hapou, plus tard divinisé.

La reine Tiye (*Ti'-y-i't'*, Tiye, Ti-yi, Tii, Teje), originaire de Nubie, est associée au roi Aménophis III, son époux, sur la plupart des monuments du règne. Elle fut si aimée du roi que celui-ci, entre autres faveurs, ordonna l'aménagement d'un bassin d'irrigation au bénéfice de la reine. Ce lac de plaisance, créé de mains d'homme, avait 3 700 coudées de long, et 600 coudées de large, soit 1935m/313 m, — car une coudée (*mh*) vaut environ 523 mm (8), — c'est-à-dire environ 605 655 m², soit 6 056 5 ha. Si le travail a duré 16 jours, les ouvriers ont donc arrangé 378,5 ha par jour, en deux équipes, de jour et de nuit.

Peut-on trouver le nombre d'ouvriers requis pour l'accomplissement de cet ouvrage ?

La durée totale du travail est de 16 jours, donc 384 heures, soit 23 040 mn. Or un homme en travail intense dépense 6 600 joules/minutes. Les 23 040 minutes représentent une énergie totale de $1,52 \times 10^8$ joules. Si un homme dépense 6 600 joules, alors les $1,52 \times 10^8$ joules seront dépensés par environ 23 000 hommes, qui ont dû travailler, jour et nuit, certainement en deux équipes ou plus, pour aménager un lac de plaisir de 605 655 m².

Ce travail a dû avoir lieu du 1^{er} au 16 octobre 1397 avant notre ère, étant donné que la saison *akhet* (la saison de l'inondation) va du 19 juillet au 19 novembre environ. Or le texte parle du « troisième mois » de cette saison, du « premier jour » au « seizième jour » de ce même « troisième mois », et « la onzième année » du règne est bien

1397, étant donné que le roi Aménophis a régné sur l'Égypte de 1408 à 1372. Au moment de l'exécution de cet ouvrage, il restait encore à Aménophis III une durée de règne de 25 ans.

Des « lacs sacrés » ont été dégagés en Haute-Égypte : Karnak, Dendéra, Tôd, Médamoud, et à l'extrémité nord-est de l'Égypte, à Tanis. Les Égyptiens avaient fait également de grands travaux dans le Fayoum, en Moyenne Égypte. Le canal de Suez est un ouvrage antique, puisque les Égyptiens avaient pu rétablir la communication entre le Nil et le golfe de Suez.

Il est évident que pour entreprendre de tels ouvrages, des ingénieurs étaient nécessaires pour concevoir, créer, organiser et diriger des travaux aussi compliqués. Et tout un vocabulaire existe : *kd*, « construire » ; « construction » ; *k3t*, « travail, ouvrage, construction » ; *i'my-r k3wt*, « chef des travaux » ; *hrp k3wt*, « contrôleur des travaux » ; *i'n k3wt*, « directeur des travaux », « ingénieur des travaux publics », etc.

En fait de travaux publics, les anciens Égyptiens, vivant dans un désert traversé par le Nil, ont beaucoup entrepris dans les domaines suivants : *hydraulique* (système d'irrigation), *canal des deux mers* (entre la mer Rouge et la mer Méditerranée), *nilomètres* (observatoires destinés à signaler les hauteurs des crues du Nil), *lacs sacrés* installés à l'intérieur des enceintes, *routes* interurbaines, *voies monumentales* reliant les villes aux nécropoles.

Les architectes égyptiens ont connu *la voûte* construite sans l'emploi de cintre ou forme ; mais il existe une voûte de pierre en plein cintre, construite de toute évidence au moyen d'une forme (une tombe de particulier datant de la fin du règne de Pepi II, à la VI^e dynastie). La voûte à encorbellement recouvre le couloir de la Grande Pyramide.

Il fallait une parfaite connaissance des *lois de l'équilibre* pour déplacer de grosses masses de pierres. Pour le dressage des obélisques, un savant système de plans inclinés en briques crues était établi : « Il suffisait de traîner sur rouleaux l'obélisque, la base en avant, jusqu'à une sorte d'appontement construit à cet effet et qui tenait lieu d'échafaudage. En basculant, la base de l'obélisque atteignait le socle en granit sur lequel était pratiquée une rainure destinée à arrêter le glissement. Dès lors, le centre de gravité vertical de l'obélisque passant à 45°, il se trouvait en équilibre, puis en décharge. Il devenait alors possible de le dresser par la seule force de traction humaine (9). »

L'obélisque de granit encore debout en Égypte est celui de la reine Hatshepsout (1504-1483 avant notre ère) : il atteint 29,50 m de haut et pèse environ 350 t. L'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, est encore plus grand : 32 m.

Pour faire descendre de lourds sarcophages pesant 20 à 25 t, quelquefois à une trentaine de mètres de profondeur, on faisait jouer les mêmes lois de l'équilibre.

INDUSTRIES CHIMIQUES DU TEXTILE



L'Histoire de Sinouhé : Kurt Sethe, *Ägyptische Lesestücke. Texte des mittleren Reiches*, Zurich, Georg Olms Verlag, édit. de 1983, p. 16.

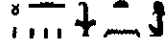
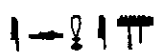
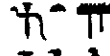
TRADUCTION

Des vêtements de lin royal (*ḥbsw nw sšr-nsw*), de l'oliban (*ʿntyw*) et de l'huile fine (*tpt*) du roi et des nobles qu'il aime (*nsw srw mrri.f*) étaient dans chaque chambre (*mʿt nbt*). Je fus vêtu de belles étoffes de lin (*sd.kwī m pḳt*), oint d'huile fine (*gs.kwi m tpt*).

COMMENTAIRE

L'histoire de Sinouhé fut rédigée au Moyen Empire (2052-1778 avant notre ère : XI^e et XII^e dynasties). C'est une biographie d'un courtisan d'Amménémès I (1991-1962). Ce court passage, à la fin du conte, fait état de la fortune qui est offerte à Sinouhé, de retour à la cour royale, après un exil forcé dans le désert, chez les Bédouins.

Nous avons le vocabulaire suivant qui fournit toute une information importante sur l'industrie chimique du textile dans l'Égypte :

	<i>ʿ3t, âat</i> , « étoffe de lin » ; copte <i>ēiaaŭ, ēio, iaŭ</i>
	<i>pḳt, p3ḳt</i> , « lin fin », « étoffe de lin fin »
	<i>sšr</i> , « lin » ; copte <i>shē</i>
	<i>sšr-nsu</i> , « lin royal » ; « byssus » ; copte <i>shns, shē</i>
	<i>ḥḏt</i> , « lin blanc »
	<i>ī'nsy</i> , « étoffe de lin teinte en rouge écarlate »
	<i>ī'dmī'</i> , « lin rouge »
	<i>w3ḏt</i> , « étoffe de lin teinte en vert »
	<i>ḥ3tyw</i> , « lin fin »
	<i>mḥw</i> , « fil de lin » ; copte <i>mahē, mabi</i> , « lin »
	<i>shṯ</i> , « tisser » ; copte <i>sōhē, saht</i>
	<i>shrw</i> , « tissu, étoffe de lin »

Dans l'Égypte antique, le textile national était le lin (*Linum humile*), dont la culture apparaît dans presque toutes les représentations tombales. Les espèces de lin cultivées fournissaient des fibres plus ou moins fines.

Une espèce particulière de lin égyptien donnait des tissus très fins que les Grecs désignaient sous le nom de « byssus », fine batiste qui servait à la vestiture des momies et des dieux (10).

Dans l'Égypte ancienne, les femmes tissaient et filaient de leurs mains des étoffes bleues, pourpres ou écarlates.

Ce texte de Pline l'Ancien est particulièrement éclairant : « Ils (les Égyptiens) teignent d'une façon merveilleuse. Ils prennent des tissus à

l'état brut, tout à fait blancs, et les imprègnent non d'une teinture, mais de certaines drogues qui ont le pouvoir d'absorber et de prendre la couleur. Quand ceci est fait, il n'y a aucune apparence de changement dans le tissu, mais aussitôt qu'ils l'ont trempé dans un bain de pigment, ils obtiennent la couleur voulue. Bien que le bain ne contienne qu'une couleur, il faut remarquer que plusieurs teintes sont communiquées à l'étoffe. Ces changements dépendent de la nature des drogues employées. Ces couleurs ne partent pas au lavage. Si le bain avait contenu plusieurs couleurs, celles-ci auraient produit un dessin confus et embrouillé sur le tissu (11). »

A ce sujet, les Egyptiens connaissaient bien l'effet des acides. Ils ont eu quelques notions de chimie. Les procédés adoptés par eux sont encore pratiqués de nos jours dans les fabriques modernes.

Il s'agit surtout du procédé des Gobelins (début du ^{xvii} siècle) : « L'analyse des pièces de tissus trouvés dans la tombe de Tout-Ankh-Amon, lesquels étaient tissés selon le procédé des Gobelins, a montré qu'ils étaient teints, outre ceux ayant leur teinte naturelle, au moyen de la garance. Mais des tissus provenant d'autres sépultures témoignent que les Egyptiens du Nouvel Empire employaient l'indigo, le henné, le rose de carthame pour la teinture des tissus en lin (12). »

En effet, l'analyse chimique des étoffes trouvées dans les tombes égyptiennes de l'Antiquité pharaonique a fait voir qu'elles étaient teintes en rouge à l'aide de fleur de carthame (*Carthamus tinctorius*).

Quant aux étoffes teintes en bleu, elles ont donné, toujours à l'analyse chimique, des traces d'indigo (*Indigofera tinctoria*). Cette couleur indigo d'un bleu un peu violacé n'est réduite ni par les forts alcalins ni par l'acide sulfurique (H_2SO_4), qui est un corrosif violent, mais seulement par le chlorure de chaux (le chlore agit comme un oxydant et détruit la partie colorante des matières végétales et animales : l'industrie l'emploie pour le blanchissement des tissus).

Au demeurant, la teinturerie de façon générale n'a jamais constitué un secret pour les anciens Egyptiens. Par exemple, pour teinter en bleu, en rouge, en mauve ou en vert la « pierre fusible », c'est-à-dire le verre obtenu en fondant beaucoup de quartz avec du natron ou des cendres, les anciens Egyptiens incorporent à la fritte des oxydes métalliques, comme de nos jours.

L'Afrique noire profonde elle-même n'a pas non plus ignoré l'usage des plantes tinctoriales pour teindre les vêtements, les tissus, les étoffes.

La teinture traditionnelle la plus répandue en Afrique est l'indigo. Il est obtenu à partir de plusieurs plantes du genre *Indigofera* qui sont à la fois sauvages et cultivées, et à partir de la plante *Lonchocarpus cyanescens*, également de la famille des papilionacées (c'est « l'indigo sauvage des Yoruba »).

Toutes ces plantes tinctoriales contiennent l'indican, un sucre (indol) et un composé d'indigo, dont la fermentation libère l'indoxyl et celui-ci, exposé à l'air, devient par oxydation un mélange d'indigo-

rouge et d'indigo-bleu. L'indigo-rouge est obtenu par une lente oxydation dans un milieu acide, tandis que l'indigo-bleu par une rapide oxydation dans un milieu alcalin (13).

Il s'agit là de l'exploitation consciente des propriétés chimiques de diverses substances naturelles. D'autres sources colorantes, végétales ou minérales, existent.

Pour obtenir des fils noirs, les Peul (Fulani) de la boucle du Niger au Mali font bouillir les fils avec les feuilles de deux arbres, *Anogeissus* et *Combretum* : les fils devenus jaunes sont trempés pendant plusieurs jours dans une poterie contenant de la boue, qui noircit alors les fils destinés au tissage. Cette technique permet donc d'obtenir deux teintures : le jaune (première partie de l'opération) et le noir (dernière phase de l'opération). Le rouge le meilleur est obtenu en faisant bouillir les fils jaunes avec les fleurs de l'*Hibiscus cannabinus*, un chanvre qui fournit aussi un textile.

On peut encore mentionner les sources suivantes : safran, noix de kola et une plante à fleurs jaunes, *Cochlospermum tinctorium*, donnent différentes teintures de jaune ; une espèce de sorgho cultivé, *Sorghum caudatum*, donne le rouge, comme le henné (*Lawsonia alba*), les arbres à bois rouge, *Baphia* et *Pterocarpus* spp. Immersion dans la boue, *Sorghum caudatum* donne une teinte noire. L'écorce de plusieurs arbres tels *Parkia* (caroube), *Acacia* et *Anogeissus* donnent des couleurs brunes. Le vert peut être obtenu en peignant le fil jaune avec de l'indigo.

Les textiles des Kuba du Zaïre (Kasaï) offrent les teintures suivantes : rouge, jaune, noire et blanc. Le rouge est obtenu à partir de l'écorce de l'arbre *Pterocarpus* spp. ; le noir de la boue, du charbon de bois ou d'autres ressources végétales, et le blanc du kaolin. D'autres plantes donnent du bleu, orange et pourpre, au sein de maints groupes ethniques du Zaïre (Bangongo, etc.).

Ajoutons encore ces faits d'histoire et d'archéologie. Les textiles trouvés (84 % tissés avec du fil de coton) dans des grottes-nécropoles sèches de la falaise de Bandiagara (région de Sanga, Mali) comptent parmi les plus anciens de l'Afrique sub-saharienne. Ils datent en effet du XI^e jusqu'au XVIII^e siècle (mais des tissus trouvés au Nigeria à Igbo-Ukwu datent du IX^e siècle : fouilles de Thurstan Shaw, 1977 ; le coton était cultivé et tissé à Méroé au V^e siècle). Les fils de ces tissus de l'ancien Mali sont souvent teints à l'indigo ; on trouve aussi différentes teintures de bleu ; il y a des tissus qui semblent avoir été teints en brun. Les auteurs pensent qu'il s'agit là d'un foyer principal à partir duquel le tissage s'est répandu à travers l'Ouest-Africain. En effet, la quantité de textiles présents dans les grottes est si importante que les auteurs sont enclin à y voir une industrie autochtone (14).

Aujourd'hui encore, l'on reste ébloui devant l'art de teindre de maintes communautés négro-africaines vivantes : les Bambara, les

Ashanti (Asante), les Baule, les Ewe, les Soninke, les Hausa, les Yoruba (*adire*), les Bamun, les Teke, les Kuba, etc.

Une bonne histoire des textiles africains doit nécessairement remonter jusqu'à l'Égypte pharaonique qui a inauguré les industries chimiques du textile sur le continent africain, depuis l'Ancien Empire (2780-2280 avant notre ère) : le procédé gobelin était inventé, des vêtements historiés comme la fameuse dalmatique de Tout-Ankh-Amon, des broderies en « laine d'arbre », c'est-à-dire avec du coton, et le roi Amasis en avait offert, vers 550 avant notre ère, à des temples grecs. Les inventaires de lingeries en Afrique noire révèlent des séries étonnantes de types et de sous-variétés, depuis l'Égypte antique où les vêtements, la parure, la chaussure et la coiffure comptent parmi les merveilles du continent africain.

Ainsi, l'histoire du costume masculin et féminin, comme celle des industries chimiques du textile, peut être entreprise pour l'ensemble du monde noir africain depuis la très haute Antiquité, et sur des millénaires, si jamais la courte perspective historique des africanistes n'effraie pas le chercheur africain.

Il s'agit d'histoire et de philosophie. D'histoire, dans la mesure où l'on peut esquisser l'évolution des textiles africains, de la préhistoire à nos jours, en passant par l'Égypte ancienne. De philosophie, puisque l'art de tisser et de teindre est lui-même, à qui sait l'entendre, tout un langage.

Chez les Bambara du Mali par exemple, il existe toute une « science des bandes », *finew tno* ou encore *finew dongo*.

Dessins, couleurs, nombres, autant de langages qui affirment, à travers eux, les acquis essentiels de la société, dès les origines : cette « science des bandes » est « familière à tous ceux qui portent les vêtements traditionnels et qui repose sur la connaissance du symbolisme des couleurs, des dessins, des nombres. Les bandes sont nombreuses et chacune d'elle expose un aspect de la métaphysique, un fragment du mythe » (15).

De tels textes sont à prendre à la lettre car ils sont écrits par les ethnologues les plus compétents, de nos jours. L'école ethnologique de Marcel Griaule est en effet universellement reconnue pour sa très grande capacité de compréhension de l'Autre.

Un exemple épinglé parmi tant d'autres : « Le *buguni*, fait de vingt-deux carreaux alternés indigo et blancs, symbolise la création dans son ensemble harmonieux et ordonné (16). »

Voilà effectivement de la philosophie. La capacité réflexive négro-africaine, sur des questions essentielles, fondamentales, des questions de genèse et d'origine, n'est non seulement orale (récits), sculptée, chantée et dansée (arts), mais encore pour ainsi dire tissée, teinte (tissage, teinture). La raison investit amplement le vécu africain dans sa quotidienneté.

Les « Voyages » des explorateurs et administrateurs de la fin du

xix^e siècle sont également sources de renseignements historiques.

Ainsi, les cocons du ver à soie étaient récoltés et filés pour en faire des étoffes, teintées à l'indigo, pour l'habillement des femmes : c'est ce que nous apprend le capitaine Binger, qui avait parcouru le pays des Kong et des Mossi, de 1887 à 1889 (17).

L'ouvrage de cet explorateur du Niger et du golfe de Guinée est toute une mine précieuse s'agissant des produits tinctoriaux de l'Ouest-africain à la fin du xix^e siècle :

« Les nuances bleues sont obtenues avec l'indigo, soit pur, soit mélangé à diverses feuilles d'arbres qui donnent, suivant le dosage, toutes les nuances depuis le bleu azur jusqu'au bleu de prusse et cobalt.

Le noir est obtenu avec une sorte de sulfate de fer.

Le rouge brique, à l'aide du jus de kola.

Le rouge rouille n'est employé qu'à Djenné, dans le Fermagha et le Macina ; il sert à teindre la laine qui entre dans la confection du *kassa*, tapis ou couvertures que l'on nomme *kassa*.

Ce rouge est obtenu à l'aide d'une pierre appelée *say* qui vient du Hombori. Pilée, elle donne une ocre rouge dans laquelle on fait tremper la laine avec de l'eau de cendre (potasse), employée comme mordant. La teinture ainsi obtenue a un teint mat, terne, ressemblant au rouille sale.

Diverses nuances de brun obtenues avec les feuilles d'un arbrisseau appelé *bassi* en mandé, et *raat* par les Wolof et les Toucouleur. C'est la couleur nationale du Bambara et du Malinké.

Le rouge brun, avec lequel les cordonniers teignent les peaux. Ce rouge est obtenu à l'aide de la tige d'une variété de sorgho stérile appelée en mandé *fara ouoro* (18). » Etc.

Ainsi, l'histoire des techniques tinctoriales et des tissus africains est très riche de faits intéressants. Parfois, on rejoint simplement le domaine des beaux-arts. C'est le cas, par exemple, des étoffes kuba (Zaïre, Kasai).

Chez les Kuba en effet, quatre grands types d'étoffes peuvent être distingués : les étoffes ordinaires unies (*mbala*, Kuba) ; celles qui sont ornées de dessins damassés constitués par le tissage même (*badinga*, dans la langue bantou des BaNgongo) ; les étoffes brodées proprement dites ou tissus veloutés (*musese*, Kuba et BaNgongo) ; enfin les étoffes teintées avec des dessins réservés (*elamba*, BaNgongo).

A propos des broderies, voici le sentiment des premiers Européens qui firent du terrain chez les Kuba du Zaïre : « Dans quelques exemples, maintenant rares, l'ornementation consiste en broderie au passé et en broderie anglaise aussi bien qu'en broderie simple et au point de chaînette. Le travail que nécessite la préparation d'une seule pièce de ce genre est vraiment inouï ; les dessins eux-mêmes sont souvent d'une singulière beauté, et rappellent le travail d'enluminure des anciens manuscrits celtiques (19). »

Il s'agit réellement d'un art consommé de broderie, avec toutes les

grandes variantes stylistiques. Ces dessins, beaux, originaux, soigneusement travaillés, constituaient aussi des symboles, des graphies reproduisant les mythes et cosmogonies, donc la pensée profonde des peuples concernés. Depuis des années, le jésuite camerounais E. Mveng essaie de décrypter ces symbolismes de l'art africain qui sont tout un langage de vie et d'espoir, de vitalité existentielle.

Cet art négro-africain du textile (égyptien, bambara, dogon, kuba, yoruba, mossi, malinke, asante, ewe, etc.), dans ses procédés techniques et ses thèmes tissés, brodés, teints, a beaucoup voyagé, hors du continent. C'est notamment le cas du textile égyptien, dans l'Antiquité méditerranéenne : « Les tissus coptes, facilement transportables qu'ils étaient, ont fait le tour de la Méditerranée. Qui chercherait bien trouverait peut-être sur nos Gobelins des procédés de composition ou même des sujets partiels, hérités à travers eux de l'Égypte pharaonique (20). »

(1) John Dayton, *Minerals Metals Glazing and Man Or who was Sesostri 1^{er} ?*, Londres, Harrap, 1978 : voir la carte de la page 180 : « The mineral deposits of the Eastern Desert and ancient Routes. »

(2) Voir : *Les origines de la civilisation technique*, tome I de l'*Histoire Générale des Techniques*, sous la direction de Maurice Daumas, Paris, PUF, 1962, p. 181.

(3) Henri Labouret, *Les tribus du rameau lobi*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1931, p. 168. Voir tout le chapitre VII, pp. 160-169 : « Techniques pures. Science. »

(4) Voir : *Les origines de la civilisation technique*, Paris, PUF, 1962, p. 167. Ouvrage collectif sous la direction de Maurice Daumas.

(5) B. Vigie, *Les représentations de bateaux dans le bassin méditerranéen aux temps protohistoriques* dans l'ouvrage collectif : *Navigation et Gens de mer en Méditerranée de la Préhistoire à nos jours*, Paris, Editions du CNRS, 1980, p. 17. Cahiers n° 3 de la « Maison de la Méditerranée » (Aix-en-Provence).

(6) B. Vigie, *op. cit.*, p. 19. Il s'agit surtout des barques d'Hiérakonpolis (type gerzéen).

(7) G. Camps et A. d'Anna, *Recherches sur les navigations préhistoriques en Méditerranée occidentale* dans l'ouvrage collectif : *Navigation et Gens de mer* (déjà cité), p. 7.

(8) Sir Alan H. Gardiner, *Egyptian Grammar*, § 266.

(9) Voir : *Les origines de la civilisation technique*, tome I de l'*Histoire Générale des Techniques*, sous la direction de Maurice Daumas, Paris, PUF, 1962, p. 163.

(10) *Décret de Canope*, ligne 17. Canope, ancienne ville de la Basse-Égypte, dans le delta du Nil, célèbre dans l'Antiquité pour ses temples (Sérapis, etc.).

(11) Plin, *Hist. nat.*, XXXV, 11, XLII : « Pingunt et vestes in Aegypto, inter pauca mirabili genere, candida vela, postquam attrivere, inlinentes non coloribus, sed colorem sorbentibus medicamentis. Hoc cum fecere, non apparet in velis, sed in cortinam pigmenti ferventis mersa post momentum extrahuntur picta. Mirumque, cum sit unus in cortina colos, ex illo alius atque alius fit in veste accipientis medicamenti qualitate mutatus, nec postea ablui potest. Ita cortina, non dubie confusura colores, si pictos acciperet. »

(12) Voir : — *Les origines de la civilisation technique*, tome I de l'*Histoire Générale des Techniques*, sous la direction de Maurice Daumas, Paris, PUF, 1962, p. 169.

— *Focus. Nouvelle Encyclopédie Internationale*, Paris, Bordas, 1974, vol. IV, p. 1984 : « La technique des gobelins était connue en Egypte plus de mille ans av. J.-C. »

(13) John Picton et John Mack, *African Textiles. Looms, Weaving and Design*, Londres, British Museum Publications, 1979, pp. 37-42 : « Indigo and other dyes. »

(14) R.M.A. Bedaux et Rita Bolland, « Tellem, reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest Africain au Moyen-Âge : les Textiles », in *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, 50, 1, 1980, pp. 9-23, illustr. Travaux des missions hollandaises, de Boser-Sarivaxévanis, de V. Lamb, de B. Menzel, sont également cités.

(15) Germaine Dieterlen, *Essai sur la religion bambara*, Paris, PUF, 1951, p. 108.

(16) Germaine Dieterlen, *op. cit.*, p. 111.

(17) Capitaine Binger, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, Paris, Hachette & Cie, 1892, tome I, p. 422.

(18) Capitaine Binger, *op. cit.*, pp. 422-423.

(19) E. Torday et T.A. Joyce, *Notes ethnographiques sur les peuples communément appelés Bakuba, ainsi que sur les peuplades apparentées. Les Bushongo*, Bruxelles, Annales du Musée du Congo Belge, 1910, pp. 190-191.

(20) R.P. du Bourguet, *Survivances pharaoniques dans quelques tissus coptes du Musée du Louvre*, in « Bulletin de la Société Française d'Égyptologie » (Paris), n° 4, oct. 1950, pp. 35-47, avec illustr. ; pour la citation, p. 46.

VIII

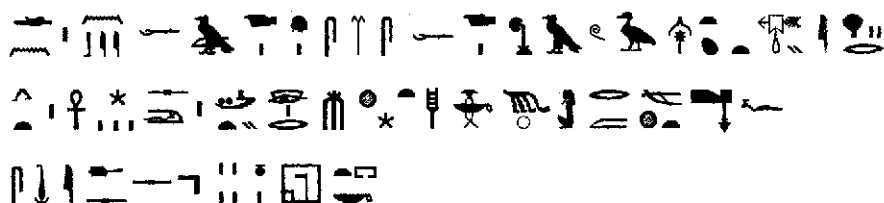
ASTRONOMIE

Πρὸς δὲ τούτοις καὶ οἱ Αἰγυπτιοὶ φασὶ
καὶ τῶν πλανητῶν καὶ πρὸς αὐτοῖς καὶ
πρὸς τοὺς ἁπλανεῖς

Aristote, *Météorologiques*, I, 6, 343 b, 28-31.

Traduction : « De plus les Egyptiens eux aussi disent qu'il y a des conjonctions de planètes, soit avec d'autres planètes, soit avec des étoiles fixes. »

ORIENTATION ASTRONOMIQUE ET GÉOMÉTRIQUE DES ÉDIFICES



Rochemonteix-Chassinat, *Le Temple d'Edfou*, II, 31.

TRADUCTION

Je place le jalon et je saisis le sommet du pieu (*dw.n.ī' nb3 3mm tp shnt*) ; je saisis le fil à plomb avec la déesse Seshat (*3mm h3y hn^c Sš3t*). J'ai tourné mon regard vers le mouvement des étoiles (*stī'.ī' h r.ī' r nmtt sb3w*) et j'ai fait entrer mes yeux dans la constellation de la Grande Ourse (*sm3^c.ī' m3wtj.ī' r Mshtyw*). Le dieu Indicateur du Temps était debout à côté de son horloge à eau (*h^c Sk^ch^c r mrht.f*). J'ai établi les 4 angles de ton temple (*smn.ī' hssw 4 nw hwt-ntr.k*).

COMMENTAIRE

Pour commencer, d'abord quelques remarques d'ordre grammatical et lexicologique.

La forme *sdm.n.f.* (ici *dw.n.ī'*, « je place ») décrit une action qui se fait au moment où on l'énonce. On ne traduit donc pas par le passé narratif (*dw.n.ī'*, « j'ai placé »), comme cela aurait été plus correct. Gardiner (1) précise que dans cet emploi affirmatif de la forme *sdm.n.f.*, il s'agit de textes rituels et de scènes qui expriment une action simultanément dite et accomplie : on parle en faisant les gestes nécessaires pour exécuter ce qui est impliqué dans ce qui est dit. Cet emploi de la forme *sdm.n.f.* est un emprunt fait aux scènes des temples de l'Ancien Empire (2780-2280 avant notre ère). Nous avons ici précisément un texte rituel relatif à la cérémonie du « tension du cordeau », et les paroles rituelles sont prononcées par Pharaon lui-même qui accomplit d'un même mouvement les gestes inauguraux qui s'imposent dans la délimitation de l'espace où doit être érigé un temple (une pyramide, un obélisque, un palais, un monument sacré).

Le mot $\text{𓂏𓂏} \leftarrow nb3, neba$, désigne le « jalon », que Pharaon pose, place, plante ($\leftarrow d[w]$, *dw*) dans le sol élu pour la construction d'un ensemble architectural sacré. Le *jalon* est en effet le piquet servant à établir des alignements, à marquer des distances ; il sert ainsi de point de repère. Jalonner, c'est placer (*dw*) des jalons (*nb3*, pl. *nb3w*) de distance en distance. On détermine ainsi une direction, les limites d'un terrain.

Pharaon plantait des pieux ($\text{𓂏𓂏} \leftarrow shnt$), pour délimiter précisément le terrain choisi : le sommet des pieux était saisi, c'est-à-dire placé dans la bonne direction.

Pour cela, Pharaon se servait d'un cordeau et d'un fil à plomb ($\text{𓂏𓂏} \leftarrow h3y$, « fil à plomb »). Le fil à plomb est un fil muni d'un morceau de plomb ou de fer pour matérialiser la verticale.

Dans cette cérémonie de la tension du cordeau, la déesse Seshat ($\text{𓂏𓂏} \leftarrow$), déesse du calcul, de la construction et de l'écriture, est invoquée : Pharaon manie le cordeau et le fil à plomb avec son aide, son concours. Ainsi, l'orientation, les calculs, les positions astronomiques du bâtiment seront conformes à la Norme cosmique elle-même qui ordonne tout ce qui est juste, vrai, parfait, éternel.

L'orientation de l'édifice est un travail astronomique dans l'Égypte pharaonique. Aussi Pharaon, maître d'œuvre par excellence, complètement initié, parfait maçon, jette-t-il sa face, sa vue, son regard proprement voyant, au ciel, la nuit, pour lire le mouvement des étoiles ($\text{𓂏𓂏} \leftarrow nmtt$, « le mouvement, le cours » des étoiles, *sb3w* 𓂏𓂏). L'orientation de l'édifice à construire obéira par conséquent aux mouvements des étoiles. Extraordinaire orientation astrale des édifices

sacrés de l'éternelle Egypte pharaonique ! Quel peuple pouvait faire mieux dans l'Antiquité méditerranéenne !

Pharaon visitait tout particulièrement la constellation de la Grande Ourse, constellation boréale voisine du pôle céleste Nord ( *Mstyw*, « La Grande Ourse »). Il est clair que les anciens Egyptiens se servaient d'une méthode astronomique pour déterminer l'orientation des bâtiments funéraires et religieux.

Le dieu Thoth, Indicateur du Temps (*Sk-ḥ*), aidait Pharaon à bien mesurer le temps, debout à côté de son horloge à eau ( *mrht*, « horloge à eau », « clepsydre »).

Acte rituel final, après la délimitation du terrain, après la mesure de la verticale à l'aide du fil à plomb, après l'orientation astronomique en suivant le cours des étoiles : l'établissement des quatre angles ( *hss*, « angle ») du temple (*ḥwt-ntr*), qui est une image réduite du monde, construite en pierre et dont la décoration (plafond constellé d'étoiles, décoré de cartes stellaires, murs évoquant la création du monde, le renouveau végétal, le triomphe sur les forces obscures, etc.) n'est pas non plus laissée au hasard.

Voilà ce que contient le texte tel qu'il est. Il décrit le rite de la fondation d'un temple égyptien, rite de la tension du cordeau, pratiqué déjà au temps de la V^e dynastie (Ancien Empire).

Les divers actes de fondation se succédaient donc dans l'ordre suivant :

1. l'observation astronomique ayant pour but de déterminer la direction sud-nord d'après le mouvement de la Grande Ourse ; l'établissement de l'axe du bâtiment ;
2. la cérémonie de fondation proprement dite, soit l'établissement des quatre angles du temple.

Ces deux actions étant successives, il est évident que l'observation des étoiles précédait le rite de la tension du cordeau : on déterminait tout d'abord astronomiquement l'orientation de l'axe du bâtiment à ériger et on établissait ensuite géométriquement les quatre angles de la base. Ensuite, le roi passait à d'autres rites : il piquetait le terrain et en circonscrivait le tracé au cordeau, piochait la terre, etc., jusqu'à poser la première pierre. On peut dire, dans l'histoire générale de l'humanité, que la cérémonie de « la pose de la première pierre » remonte incontestablement, pour la première fois, à l'Egypte pharaonique, dès l'Ancien Empire (2780-2280 avant notre ère).

Ces divers actes étaient accomplis avec des instruments spécifiques :

1. *le fil à plomb* que les Egyptiens connaissaient depuis l'époque des pyramides : un fil à plomb (*ḥ3y* ) prolongé, suspendu au *merkhet* ( , *mrht*) et employé comme indicateur du

passage des étoiles dans le but de déterminer l'heure nocturne, fait donc partie — la partie verticale — de l'instrument *merkhet* ;

2. *l'horloge stellaire* : *mrht*, *merkhet*, signifie « horloge solaire », « horloge stellaire », « horloge à eau » (« clepsydre »), selon les contextes. Dans l'horloge solaire, c'est la partie verticale de l'instrument qui fait reconnaître le temps sur une échelle d'après le mouvement du soleil ; dans le cas de l'horloge à eau, c'est le vase de la clepsydre, pourvue d'une échelle à l'intérieur, qui indique le temps d'après le mouvement de l'eau : percée au fond, la forme conique de l'appareil astronomique donnait à l'eau une pression constante qui permettait ainsi un écoulement régulier du liquide. Dans l'horloge stellaire, le *merkhet* indique le temps d'après le mouvement des étoiles.

Maintenant, par quelle méthode les Egyptiens déterminaient-ils, avec précision, la direction nord-sud de leurs bâtiments funéraires et religieux ?

Par la *visée astrale* — qui est une observation astronomique — les Egyptiens entendaient connaître l'heure pendant la nuit, la date et l'orientation des temples à bâtir. La visée était effectuée au moyen d'une équerre (« *bay* ») et d'une règle fendue (« *mekhet* »). L'étoile visée était celle qui représentait le sabot de la Patte de Bœuf, donc η de la Grande Ourse : « La méthode des écarts maxima de l'étoile η de la Grande Ourse était en usage au cours de toute l'histoire de l'ancienne Egypte quand on désirait déterminer avec précision la direction sud-nord, et que l'on s'en servait dans toute l'étendue de l'Egypte (2). »

Ainsi, l'exactitude de l'orientation des temples et pyramides était due à l'observation des écarts maxima d'une étoile fixe qui aurait été η de la Grande Ourse.

Certains temples étaient cependant orientés par rapport au Nil, qui coule du Sud au Nord. Mais l'orientation des pyramides par exemple prouve que les Egyptiens savaient où se trouvait le Nord vrai. Les Egyptiens avaient également connaissance du phénomène des équinoxes. Ils avaient découvert bien avant Hipparque, astronome grec du I^{er} siècle avant notre ère, le mouvement des étoiles fixes dû à la précession de l'axe du monde. Les diagrammes égyptiens du ciel étoilé ( * * *h3b3s*, « le ciel étoilé », « the starry sky » en anglais) qui notent que des constellations apparaissaient régulièrement aux mêmes heures pendant dix jours sont en effet les textes astronomiques les plus anciens connus actuellement, et des sarcophages portent ces listes (« décans ») à la IX^e dynastie (environ 2150 avant notre ère : donc bien avant, très nettement, le premier catalogue d'étoiles réalisé par Hipparque !). On en trouve aussi dans les tombes royales de Ramsès IV, Ramsès VII et Ramsès IX.

Au total, les anciens Egyptiens avaient découvert non seulement l'avance des étoiles fixes, mais aussi la précession des équinoxes qui est un autre résultat de la précession de l'axe du monde.

Qu'avons-nous dans la matérialité des faits à propos de l'exactitude de l'orientation des édifices funéraires et religieux égyptiens ?

La déviation moyenne de la Grande Pyramide de Chéops (plus de 4 ha, environ 147 m de haut) est de $0^{\circ} 4' 0''$ (à l'ouest du vrai Nord : $2' 30''$ et $5' 30''$), et ses quatre faces, inclinées à $51^{\circ} 52'$, sont orientées exactement vers les quatre points cardinaux.

La déviation de la Pyramide de Chephren (en égyptien Khâêfrê), roi de la IV^e dynastie (vers 2620 avant notre ère), avec 143 m de haut et 215 m de côté, est de $0^{\circ} 5' 26''$ à l'ouest du vrai Nord, et celle de Mykerinos ou Mycerinus (en égyptien Menkaourê), vers 2600 avant notre ère, d'une hauteur de 66,40 m et 108 m de côté, est de $0^{\circ} 14' 3''$ à l'est du vrai Nord.

Ainsi, la déviation par rapport au Nord vrai des principales pyramides est toujours inférieure au degré. Et les faces des pyramides sont tournées vers les quatre points cardinaux.

Quelle conclusion doit-on tirer de tant de faits objectifs, mathématiques ?

Cette réponse d'un esprit pourtant pondéré : « Le haut degré de précision avec lequel sont orientées les pyramides voisines de la Pyramide de Khoufew (Chéops, Souphis ; en égyptien Khoufou) et les deux pyramides de Snofrew (Snefrou) nous fournit la preuve que cette précision est due tout à fait nécessairement à une méthode astronomique très précise (3). »

Les détracteurs de la science pharaonique, de moins en moins nombreux il est vrai, sont toujours gênés par de telles constatations objectives.

Or, dans l'Antiquité gréco-romaine, l'astronomie égyptienne était fort connue et appréciée comme le travail irremplaçable des pionniers de l'étude scientifique du Ciel.

Assurément, les fouilles, déjà impressionnantes, ne nous livreront pas tous les instruments astronomiques utilisés par les anciens Égyptiens. Il est par conséquent nécessaire de recourir aux témoignages externes du monde gréco-romain pour se faire quelque idée sur les instruments astronomiques de l'Égypte antique.

Ces instruments étaient : le niveau à eau, le fil à plomb, le gnomon de diverses dimensions allant du petit stylet aux obélisques géants, le cadran solaire plan et le concave hémisphère (4) ; le viseur, l'instrument méridien (visible dans les couloirs descendants des pyramides), le globe terrestre (5), et la clepsydre.

L'instrument appelé le *merkhet* ( *mrht*) était « une nervure de palme, fendue à sa partie la plus large. La fente était placée à proximité de l'œil et l'observateur regardait en direction d'un fil à plomb qui était tenu par un aide assis à quelque distance de lui. Ce fil à plomb était suspendu à une petite règle tenue horizontalement de telle sorte que le fil de l'instrument coïncidât avec une marque sur le bois. Les observateurs s'asseyaient l'un en face de l'autre selon une ligne

nord-sud, et les heures étaient déterminées lorsque certaines étoiles coupaient la ligne verticale passant par le cœur, l'œil droit ou gauche, ou d'autres parties du corps de l'assistant. Les résultats obtenus étaient comparés avec des diagrammes établis à l'avance (...). Ces diagrammes donnent la position des étoiles pendant les 12 heures de la nuit pour toute l'année, à intervalle de 15 jours (6).

Ainsi, le *merkhet* et la règle munie d'un fil à plomb servaient essentiellement à l'observation des étoiles et à la détermination de l'heure pendant la nuit.

Pour la détermination de l'heure pendant le jour, les Egyptiens utilisaient une simple règle de bois ou d'ivoire munie d'un rebord vertical et d'un fil à plomb : ils déterminaient l'heure selon la variation de la longueur de l'ombre. Il existe des appareils où l'ombre était portée sur un plan incliné.

Les Egyptiens se servaient aussi d'appareils utilisant le principe de la direction de l'ombre. Il s'agit de véritables cadrans solaires dont un specimen, peut-être pas le plus ancien, remonte au ^{xiii}^e siècle avant notre ère.

Pour déterminer l'heure en tout temps, des horloges à eau (appelées « clepsydres » par les Grecs) étaient utilisées : une inscription au début de la XVIII^e dynastie (vers 1580 avant notre ère) fait état des horloges à eau. Ces appareils étaient décorés d'étoiles et de constellations, avec des textes sur le pourtour extérieur.

Les Egyptiens ont toujours voulu être précis dans leurs observations astronomiques qui les ont conduit à orienter de façon si étonnamment exacte leurs monuments funéraires et religieux. Les Egyptiens, très peu soucieux d'astrologie avant l'invasion grecque, cherchaient à déterminer les heures, à établir l'orientation exacte des édifices sacrés, pour accomplir rituellement leurs cérémonies, face à l'Ouvert et à l'Immense, c'est-à-dire l'Ordre cosmique qui est le Diagramme parfait, et une action inscrite dans un tel Diagramme est riche de toute son efficience.

Fort soucieux d'exactitude pour l'orientation de leurs temples et pyramides, les Egyptiens ont divisé la circonférence du cercle en parties égales (7). Les angles droits de la Grande Pyramide sont merveilleusement précis, à 12 secondes près ! La coudée pyramidale, longue de 0,523 m, devait être très finement subdivisée, à en juger par la finesse des joints des pierres des édifices, soit en fractions comparables au demi-millimètre. D'après l'égyptologue français Victor Loret, le Temple d'Amon à Karnak (Haute-Egypte), était « la plus calculée des places ». La conception de la sphéricité et de l'isolement de la Terre sont des découvertes des prêtres-astronomes égyptiens, tandis qu'Homère (vers 850 avant notre ère) et Hésiode (vers le milieu du ^{viii}^e siècle avant notre ère) se figuraient le Monde plat et entouré du fleuve Océan. Thalès de Milet, Pythagore et Platon enseigneront la sphéricité de notre Planète après leur longue initiation dans les sanctuaires de la vallée du

Nil. En effet, à l'époque d'Alexandre le Grand (356-323 avant notre ère), les Egyptiens conservaient les observations de 832 éclipses lunaires, et que, selon eux, « la lune est éclipsée en tombant dans l'ombre de la terre » (8). Or l'ombre d'un corps reproduit exactement la forme de ce corps, et voyant, sur des centaines de cas, l'ombre de la Terre, sur la Lune éclipsée, délimitée par un arc de cercle, les Egyptiens ont donc dû facilement conclure que la Terre est sphérique et isolée dans l'espace.

Achille Tatius certifie que les Egyptiens ont, les premiers, mesuré la Terre (9). Des savants de l'Expédition de Napoléon en Egypte ont remarqué que le périmètre de la base de la Grande Pyramide vaut une demi-minute du degré propre à l'Egypte. La différence n'y est que de l'ordre du cinq-centième !

La sphéricité du Soleil a été reconnue dans la vallée du Nil, où la boule du scarabée était un des emblèmes de l'astre. Les prêtres-astronomes égyptiens ont trouvé aussi que le Soleil était plus grand que la Terre (10).

Ils ont découvert également la sphéricité de la Lune et le fait que sa lumière lui vient du Soleil, ainsi que cela leur paraissait démontré par ses phases (11) ; et ils estimaient que notre satellite est 72 fois plus petit que la Terre (12), — ce qui constitue une évaluation intéressante.

Les astronomes égyptiens, en attribuant les éclipses de Lune à son passage dans l'ombre de la Terre, avaient également reconnu que c'est la Lune qui cache et fait presque disparaître le Soleil (13). Ils savaient prédire approximativement les éclipses (14), et ils ont certainement enseigné à Thalès la méthode pour les calculer (Thalès avait prédit l'éclipse du Soleil de 610 avant notre ère).

Macrobe affirme que les Egyptiens faisaient tourner Mercure et Vénus autour du Soleil (15). Mars était appelé « l'Horus rouge », « l'igné », — ce qui correspond à une observation exacte, car on a décelé à la surface de cette planète supérieure du système solaire des volcans éteints aux cônes gigantesques, dans l'hémisphère Nord.

Pouvait-on construire les pyramides, les temples, à l'aveuglette, à tâtons, au hasard, sans discernement ? Qu'est-ce qui dicte, chez les Occidentaux, cette attitude mentale fondamentale qui consiste à démolir systématiquement la science égyptienne pour la ramener au simple rang de « recettes pratiques », d'« acquis sommaires » ?

Tout au contraire, et d'après tout ce qui précède, il est évident que l'induction dans la recherche scientifique et philosophique est née aux bords du Nil, dès l'Ancien Empire (2780-2280 avant notre ère).

Pour construire les pyramides et les temples, les orienter de façon rigoureuse par rapport au Nord vrai, il fallait de solides connaissances astronomiques, des plans bien étudiés, des appareillages précis au sol, une organisation méthodique des chantiers qui s'étalaient sur un temps considérable. En un mot, les Egyptiens furent de prodigieux architectes et de prodigieux maçons, jamais égalés dans l'Antiquité classique (16).

La Grande Pyramide de Chéops, la Grande Pyramide de l'Askia à Tombouctou, les ruines imposantes de Zimbabwe, ancienne capitale de l'empire de Mwene Mutapa (Monomotapa) au sud de l'actuel Zimbabwe : autant de chefs-d'œuvre qui célèbrent le génie architectural des Noirs africains d'autrefois.

Fiche technique de la pyramide de Khéops

- base carrée : 230,35 m de côté
- hauteur : 146,58 m
- angles de pente : $51^{\circ}51'$ (rapport H/L : 14/11 à l'apothème 9/10 aux arêtes)
- volume approximatif : 2 600 000 m³
- poids probable : 7 500 000 tonnes
- le volume total des circulations et des chambres internes (découvert à ce jour) équivaut au 1/10^e 000 du volume général
- orientation au nord quasi parfaite à 5' près
- nivellement quasi parfait : différence de 4,5 mm
- le remplissage (ou libage) est réalisé en blocs de calcaire local jaune.
- les circulations internes, la Chambre «de la Reine» ainsi que la totalité du parement extérieur, aujourd'hui disparu à l'exception de quelques rares blocs de la première assise, sont en calcaire fin et blanc de Tourah.

TRADUCTION

Texte I

Décompte des revenus du Seigneur pour l'an 3, le 2^e mois de la saison *akhet*, le dernier jour (*hbs ʿkw n Nb n h.3283t-sp 3 3bd 2 3t ʿrky*).

Texte II

Enregistré en l'an 1, le 3^e mois de la saison *peret*, le 21^e jour du jour de la fête de l'Apparition en Gloire (i.e. du Couronnement) (*spḥ m ḥ3t-sp 1 3bd 3 prt sw 21 hrw n ḥb n h.333ʿw*).

Texte III

3^e mois de la saison *shemou*, 28^e jour de l'Apparition de Sothis (*3bd 3 šmw [sw] 28 ʿ n prt Spdt*).

COMMENTAIRE

Ces fragments de textes, parmi tant d'autres, nous renseignent sur les calendriers égyptiens.

L'humanité doit à l'Égypte :

- le calendrier actuel de 365 jours ;
- la division du jour en 24 heures, 12 heures le jour et 12 heures la nuit ;
- l'« heure légale » que l'astronomie hellénistique ne fera que subdiviser en 60 minutes, encore que les Égyptiens aient connu une division du temps plus petite que l'heure ;
- les premières tables stellaires ;
- la détermination psychologique des jours fastes et néfastes : idée développée en Égypte dans des temps très anciens ;
- dans ses tables lunaires et planétaires, Copernic (1473-1543), astronome polonais qui émit l'hypothèse du double mouvement des planètes, sur elles-mêmes et autour du Soleil, utilisa le calendrier astronomique égyptien (17).

Tous les calendriers « méditerranéens » sont bien postérieurs à ceux de l'Égypte ancienne :

— l'astronomie, au sens précis et scientifique du terme, n'existe pas à proprement parler dans la civilisation sumérienne (18) ;

— chez les Babyloniens, le calendrier fut lunaire, comprenant des mois de 29 et de 30 jours. Or douze mois lunaires moyens représentent 354 jours, soit 11 jours et quart de moins que l'année solaire. Des réajustements étaient donc nécessaires, périodiquement. Les intercalations, tant s'en faut, n'étaient pas régulières : on trouve des années de 14 mois, ou encore deux années consécutives de 13 mois. Ce n'est seulement qu'au ^v^e siècle avant notre ère que le calendrier basé sur les lunaisons fut corrigé, de façon à faire coïncider l'année lunaire avec l'année solaire, et un mois supplémentaire fut intercalé tous les six ans. À partir de 311 avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque séleucide, les astrologues mésopotamiens établirent des éphémérides lunaires pour savoir la durée du mois lunaire, mais les indications fournies par les éphémérides n'étaient pas compatibles avec les conditions matérielles d'observation ;

— le calendrier israélite est aussi essentiellement fondé sur le mois lunaire. Or douze lunaisons ne font que 354 jours. Pour rattraper le cycle de l'année solaire qui est de 365 jours $\frac{1}{4}$, qui est l'année agricole, on imagina donc d'intercaler tous les deux ou trois ans un mois supplémentaire : cette année de treize mois est dite « année embolismique ». Même dans le calendrier juif moderne, les années se trouvent ainsi de longueur variable : par exemple, l'année 5705 (septembre 1944 à septembre 1945) a compté 355 jours, l'année 1945-1946 un total de 383 jours, etc. ;

— en l'an 708 de Rome, Jules César introduisit en fait le calendrier égyptien dans son empire, voulant ainsi mettre d'accord avec le cours du Soleil le calendrier primitif romain qui était de 12 mois lunaires, à partir d'ailleurs de Numa (vers 725-vers 672 avant notre ère), qui aurait organisé les institutions religieuses de Rome ;

— en 1582, c'est-à-dire plus de deux siècles après les tentatives du concile de Nicée en 325, le pape Grégoire XIII, aidé de l'astronome Lilio, crut améliorer le calendrier julien, en proposant le calendrier grégorien : il s'agit toujours dans le fond de l'aménagement du calendrier égyptien de 365 jours ;

— le commencement de l'ère musulmane date de l'hégire, c'est-à-dire de 622 de l'ère chrétienne quand le prophète Mahomet (vers 570 ou 580-632) se réfugia à Médine avec ses premiers fidèles, fuyant La Mecque, ville natale du Prophète.

Les Égyptiens, eux, possédaient trois calendriers, à savoir le *calendrier lunaire* dès l'aube de l'histoire pharaonique ; le *calendrier civil* au début du ⁱⁱⁱ^e millénaire avant notre ère : l'année est déjà de

365 jours, regroupés en 12 mois de 30 jours auxquels sont ajoutés 5 jours supplémentaires (« épagomènes ») ; enfin le *calendrier astronomique* de 365 jours 1/4.

Le document n° 3 mentionne l'apparition de l'étoile Sothis ou Sirius (*Spdt* en pharaonique) avec une date : 3^e mois de la saison *shemou* (saison des moissons), 28^e jour.

Or l'étoile Sothis réapparaît après une absence de 70 jours. Elle surgit alors à l'horizon oriental quelques minutes avant le lever du Soleil (lever héliaque de Sothis). Dès 4236 avant notre ère, les savants égyptiens avaient inventé le calendrier astronomique, fondé précisément sur le décalage qui apparaît sur l'inscription d'Eléphantine : « Au lieu d'ajouter un jour tous les quatre ans et d'instituer une année bissextile, les Egyptiens ont préféré la solution magistrale qui consiste à suivre ce décalage pendant 1460 ans. Par conséquent, c'est la cause même de l'année bissextile qui est à la base du calendrier sidéral égyptien ; les Egyptiens ont préféré « rectifier » tous les 1460 ans au lieu de le faire tous les quatre ans ; celui qui peut le plus peut le moins, donc contrairement à une opinion répandue, ils connaissaient bien l'année bissextile » (19).

Quelques termes relatifs aux calendriers égyptiens :

	<i>wpt-r̥</i> , <i>oupet-râ</i> , 1 ^{er} jour du mois
	<i>r̥ky</i> , <i>âreky</i> , dernier jour du mois ; copte <i>lakë</i> , <i>alkë</i> , <i>ërëë</i>
	<i>psdntyw</i> , « fête de la Nouvelle Lune »
	<i>wpt-rnpt</i> , Jour du Nouvel An
	<i>tp-rnpt</i> , la fête du 1 ^{er} de l'An
	<i>snf</i> , <i>senef</i> , l'an dernier ; copte <i>snoûf</i>
	<i>thy</i> , le 2 ^e mois
	<i>mht</i> , le 3 ^e mois
	<i>hwt-hr</i> , le 4 ^e mois
	<i>k3-hr-k3</i> , le 5 ^e mois
	<i>st-tbt</i> , le 6 ^e mois

	<i>rnmwtt</i> , le 9 ^e mois
	<i>hnsu</i> , le 10 ^e mois
	<i>hnty-bty</i> , le 11 ^e mois
	<i>i'pt</i> , le 12 ^e mois

L'année copte (*rompě, rompi, lampi*) comportait également douze mois (*ēbot, ēbat, abot, abat* ; pl. *ēbatē, ēbētē, abati, ēbēt, abēt*) dont voici les noms :

1. *thooūt*
2. *paōpě*
3. *hathōr*
4. *kiabh*
5. *tōbē*
6. *mshir*
7. *parmhatp*
8. *parmoūtē*
9. *pashops*
10. *paōpě*
11. *ēpēp*
12. *mēsōrē*

Toujours en copte, nous avons ces quelques lexèmes liés à l'astronomie :

sioŭ, « étoile » (SABF)
soŭnhōr, Orion (en S = Sahidique)
soŭrōt, Vénus (en B = Bohairique)
soŭkē, Mercure (en O = Vieil idiome copte, Old Coptic idiom)
rē, Soleil (en SBO), *rē* (en F = Fayoumique, et en O), *rēi, ri* (en Akhmimique = A)
ooh, Lune (SA), *oh* (S), *ōh* (SO), *iōh* (B), *aah, ah* (F)
pě, Ciel (en SAO), *fě* (B), *pē* (AF)
tō, Terre (SAO), *thō* (BO)

Chez les Borana, une branche des Oromo ou Galla d'Éthiopie, donc des Couchites de la province de Sidamo au sud du pays dans ses frontières avec la Somalie et le Kenya, le calendrier est lunaire. L'année compte douze mois lunaires soit 354 jours, c'est-à-dire que l'année borana est de 11 jours plus courte que l'année solaire.

Voici les noms de ces douze mois lunaires :

1. *Cikawa*
2. *Sadasa*
3. *Abrasa*
4. *Ammaji*
5. *Gurrandala*
6. *Biottottessa*
7. *Camsa*
8. *Bufa*
9. *Wacabajji*
10. *Obora Gudda*
11. *Obora Dikka*
12. *Birra*

Dans cette société couchitique, les spécialistes, chroniqueurs, astronomes, les *ayyantu*, examinaient la position relative des étoiles et la lune pour déterminer les jours et les mois astronomiquement. Ces experts se servaient pour cela des étoiles ou constellations suivantes : *Lami* (Triangulum), *Busan* (les Pléiades), *Bakkalcha* (Aldebaran, la 14^e des étoiles les plus brillantes du ciel, dans la constellation du Taureau), *Algajima* (Bellatrix), *Arb Gaddu* (noyau central d'Orion, constellation visible à l'œil nu grâce à ses étoiles brillantes), *Urji Walla* et *Basa* (Sirius). Ces sept étoiles et constellations sont en gros placées sur la même ligne. Sur six des douze mois lunaires les sept constellations apparaissent successivement, en conjonction avec la lune. Durant les six autres mois qui restent aucune de ces étoiles et constellations n'est visible à l'apparition de la lune. En cette période l'ensemble *Lami* (Triangulum) est visible seulement dans la deuxième moitié du mois lunaire, et l'on s'en sert en conjonction avec les phases successives du déclin de la lune. Tel est le système astronomique qui permet aux Borana d'Ethiopie de calculer le temps et d'établir leur calendrier. C'est ainsi que les Borana possèdent une chronologie précise des événements de leur histoire nationale en dépit de l'oralité du récit événementiel (20).

Dans l'Afrique des savanes sèches à ciel clair, les paysans ont pu identifier les Pléiades, Orion, la Couronne australe, le Cygne, etc. Les Dogon des Falaises de Bandiagara au Mali connaissent bien évidemment Sirius : ils identifient même le compagnon de Sirius, pourtant invisible sans instruments très puissants.

Les Pléiades jouent souvent un rôle important dans la vie champêtre négro-africaine : « Les Lobi de l'Afrique occidentale sèment dès que cette constellation est visible à l'aube (21). »

L'une des principales recherches astronomiques chez les Bambara du Mali a été l'inclinaison de l'écliptique solaire, c'est-à-dire du grand cercle de la sphère céleste décrit en un an par le Soleil dans son mouvement : « Chez les Bambara les graphies du mouvement solaire se retrouvent dans presque tous les rites agraires [...]. Le mouvement sur l'écliptique est représenté tantôt par des figures chorégraphiques, tantôt gravé sur des instruments agricoles (22). »

Un mot sur le calendrier, aujourd'hui oublié, des Vili qui habitent le Congo maritime (Kouilou, Pointe-Noire). Chez ce peuple dont les ancêtres ont jadis fondé une puissante royauté sacrée, le terme désignant le calendrier est *mayendji*. Douze mois lunaires (*ngóndi*) sont à la base de ce calendrier vili :

1. *Mwanda nkasi* (manque de pluies)
2. *Mwanda n'nuni*
3. *Ndol' nkasi*
4. *Ndol' n'nuni* (fortes pluies, orages)
5. *Mawalala*
6. *Mbul' masi ma volo*
7. *Mbul' masi ma mbu*
8. *Mabundji-Mabundji* (brume, fraîcheur)
9. *Kufula* (bourgeonnement)
10. *Kusafa*
11. *Ntombo* (grandes pluies)
12. *Mbangala*

Il s'agit bien de mois lunaires (*ngóndi*) même si certains phénomènes naturels (pluies, sécheresse, floraison, etc.) se manifestent durant quelques-uns de ces mois dans une contrée où deux saisons bien tranchées se présentent : *tchisifu*, la saison sèche (mai-octobre), et *mvúla*, la saison des pluies (mi-octobre-mi-mai), qui comprend elle-même une période de grande sécheresse (*tchikanda* ou *mwanda*) et une autre période de pluies et de floraison (*mvú mvúla* ; *mvú*, « saison » ; *mvúla*, « pluie »).

Les douze mois lunaires (*ngóndĩ'*, « lunaison ») étaient sûrement déterminés à partir de connaissances astronomiques aujourd'hui perdues.

Voici donc au moins quatre peuples africains qui ont des calendriers de douze mois :

1. Anciens Egyptiens
2. Coptes
3. Borana d'Ethiopie méridionale
4. Vili (Loango) du Congo maritime

Par ailleurs, les connaissances astronomiques ne sont pas inexistantes en dehors de la vallée du Nil, chez d'autres peuples négro-africains.

Nous donnons ici quelques éléments d'*astronomie fang*, à partir des indications d'un grand savant de cette ethnie, M. Philippe Tsira Ndong NDoutoume, auteur d'un célèbre *mvett* (épogée fang).

Les Fang (Cameroun méridional, Guinée équatoriale, Gabon septentrional et Estuaire) appellent le Ciel : *dzóp*. Mais ce terme recouvre tout un ensemble d'éléments célestes dans l'astronomie fang, éléments aussi bien visibles qu'invisibles. La Terre se dit : *si'*. Quant au Soleil, il porte ce nom : *nlô dzóp* ou encore *nnô dzóp*, c'est-à-dire « tête du Ciel ». La Lune qui joue un grand rôle sur les travaux saisonniers et a une influence reconnue sur les cycles menstruels se dit : *ngóne*. Dans l'astronomie courante, le Fang ne fait pas de différence entre les étoiles (*otétenyā*, pl. *atétenyā* dans le groupe Ntumu, Oyem ; *otété*, pl. *atété*, chez les Fang de l'Estuaire au Gabon) et les planètes dans le Ciel. C'est dans l'ordre spirituel, philosophique, qu'il est mentionné des « terres dans le Ciel », pour désigner les planètes.

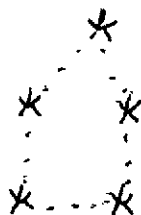
Il existe bien, chez les Fang, douze mois lunaires, douze lunaisons, qui constituent tout un cycle annuel. Cependant, ces douze mois lunaires ne portent pas de noms précis dans le calendrier fang (*tang mbú*, « calcul de l'année » ; *mbú*, « année »).

L'année (*mbú*) fang commence à la lune (*ngóne*) de juin, au début de la grande saison sèche, *nôm oyon*, « sécheresse mâle ». Les travaux des champs importants (abattage, brûlis) ont lieu pendant la saison sèche (*oyón*), qui compte trois mois lunaires correspondant aux mois de juin, juillet et août. Pendant la saison des pluies (*sugu*), qui dure de septembre à novembre, le labeur paysan consiste surtout dans l'entretien des champs préparés et semés. La petite saison sèche (*essép*), de décembre à février, est le temps des récoltes. Divers travaux champêtres se font également pendant la petite saison des pluies (*ngál sugu*, « saison des pluies femelles »), du mois de mars au mois de mai. Et l'année (*mbú*) recommence au mois de juin.

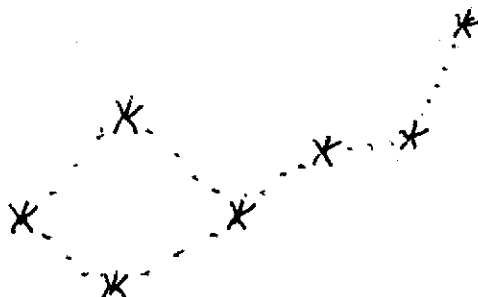
Il ne semble pas que les Fang se soient servi des étoiles autres que le Soleil pour s'orienter au cours de leurs migrations. En revanche, certains groupes d'étoiles continuent de nos jours à jouer un rôle

appréciable dans les occupations quotidiennes du monde rural fang.
Voici quelques noms de ces étoiles et constellations :

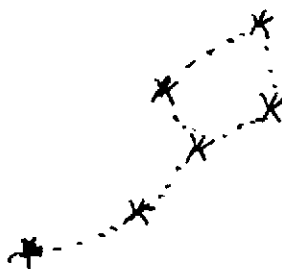
— *Tôlô* ou *Céphée*



— *Tôlô a Zók* (« Tôlô Eléphant ») ou *Grande Ourse*

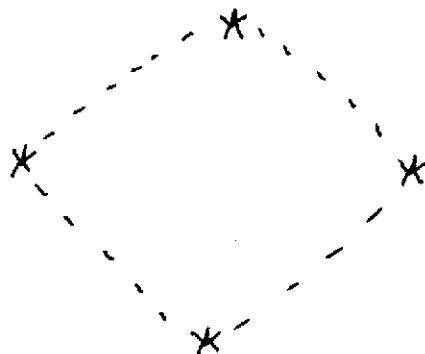


— *Mone Tôlô* (« Petit Tôlô ») ou encore *Mone Zók* (« Petit Eléphant ») : c'est la *Petite Ourse*



Les Fang connaissent la *Voie Lactée* (l'apparence de notre Galaxie) qu'ils appellent : *Ndzóng Bekuma*, « La Voie des Riches ». Par beau temps, pendant des nuits sans lune, à Mitzic et à Oyem, vers la fin du mois d'août et au début de celui de septembre, la Voie Lactée se voit distinctement, formant une immense route scintillante au Ciel. La *Croix du Sud* sert surtout pour l'orientation : on l'appelle *Nkienye*, « Sud ».

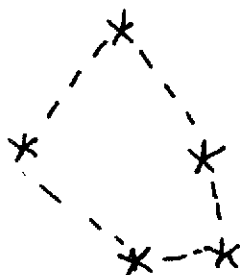
Son dessin s'obtient ainsi avec des charbons ardents lorsque les Vieux, jadis, apprenaient aux jeunes la lecture des éléments du Ciel nocturne :



Chez les Mbochi de l'Alima (Congo, Cuvette), on peut compléter une étude antérieure (23), en donnant le nom de quelques-unes des étoiles et constellations connues du monde rural en question.

Les Mbochi ne tiennent pas le Soleil (*ikanga*) pour une étoile (*mweri*, pl. *mieri*). Ils distinguent les étoiles et constellations suivantes :

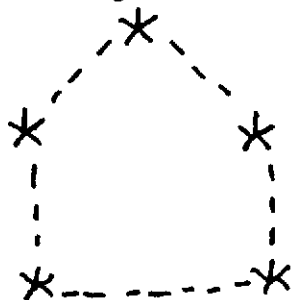
— *Toli* ou *Céphée*



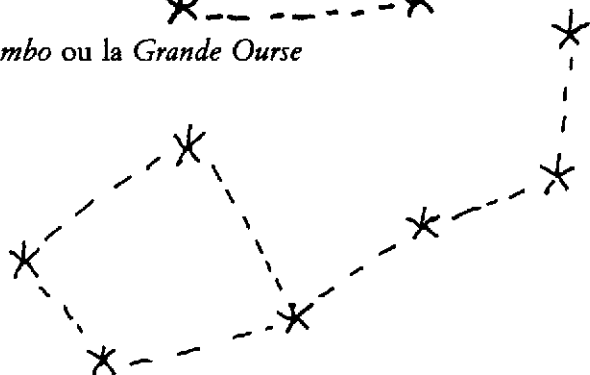
— *Ebvunyukale* ou *Cygne*



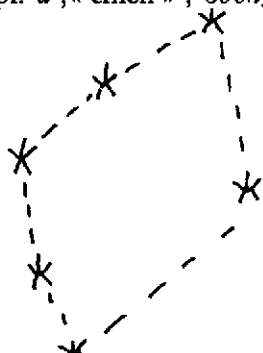
— *Kusu* (« La Tortue ») ou *Aurigée*



— *Mdzoabombo* ou la *Grande Ourse*



— *Abvande asare abengi asare* (« Trois chiens en compagnie de trois chasseurs » ; *bvande*, pl. *a-*, « chien » ; *obengi*, pl. *a-*, « chasseur ») ou *Persée*



— *Angondo tsambo* (« Sept jeunes filles vierges ») ou les *Pléiades*



Les Mbochi comptent en fait six étoiles et disent que la septième étoile est *nyée*, c'est-à-dire à peine visible (à l'œil humain nu). C'est un beau spécimen d'amas stellaire dans la constellation du Taureau.

Quelques planètes sont connues, mais les Mbochi les considèrent comme des étoiles :

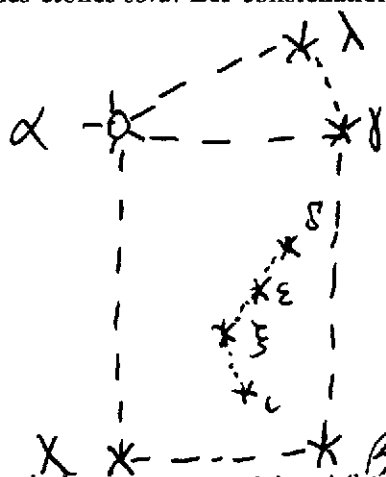
— *Kumàmbòlò* ou *Etoile du berger*, c'est-à-dire la planète *Vénus* : elle est, après la Lune (*swéngé*), l'objet le plus brillant du Ciel nocturne. Voilà pourquoi les Mbochi l'appellent encore : *Odìmi ya swéngé*, c'est-à-dire « Le petit frère (*Odìmi*) de la Lune ». Cette planète du système solaire, située entre Mercure et Terre, à distance moyenne de 108 millions de kilomètres du Soleil, suit le Soleil après son coucher, le précède avant son lever.

— *Ondòngò a dúsù tsò* (« Le Piment à l'Œil rouge ») ou *Jupiter*. Cette planète, la plus grosse du système solaire, émet environ deux fois plus d'énergie qu'elle n'en reçoit du Soleil : c'est précisément « L'Etoile rouge ».

La *Voie lactée*, soit l'apparence de la nébuleuse spirale à laquelle appartient le Soleil, cette traînée brillante qui est un fourmillement d'étoiles innombrables et qui est ainsi notre Galaxie de profil, est connue des Mbochi qui la nomment : *Ndýè ephòyà l'otúphá*, « La ligne de démarcation (*ndýé*) entre la saison sèche (*ephòyá*) et la saison pluvieuse (*otúphá* ; syn. : *mbúá*, « pluie »).

Les Manja (24) de la République centrafricaine (RCA) appellent le Soleil *woésé*, la lune *zé*, et les étoiles *sora*. Les constellations suivantes sont identifiées :

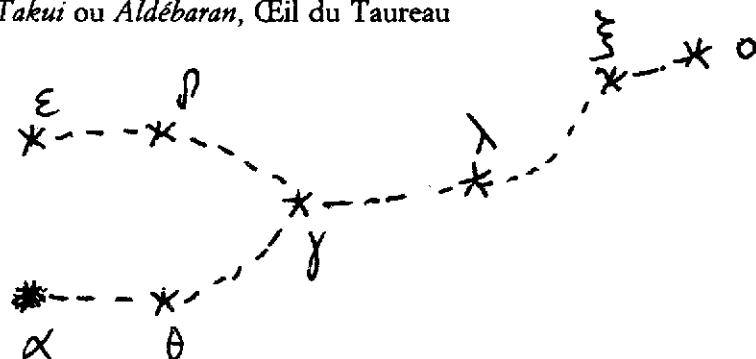
— *Seto* ou *Orion*



Dans cette constellation de la zone équatoriale, visible à l'œil nu grâce à ses étoiles brillantes, qui dessinent un grand quadrilatère, les Manja voient la représentation d'un homme aux bras levés : (λ) figure la tête, (α) et (γ) les bras, (χ) et (β) les pieds. Les étoiles (ξ , ϵ , δ), constituant la ceinture d'Orion, représentent le phallus de Seto.

Seto apparaît à l'horizon en novembre, vers 20 heures. C'est donc une constellation de la saison sèche.

— *Takui* ou *Aldébaran*, Œil du Taureau

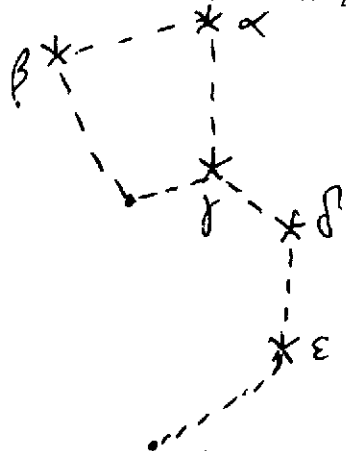


Aldébaran (α), la 14^e des étoiles les plus brillantes du ciel, dans la constellation du Taureau — constellation zodiacale qui comprend, outre l'étoile *Aldébaran*, les amas des *Hyades* et des *Pléiades*, bien visibles à l'œil nu —, représente pour les Manja la pierre *takui*, qui sert à obtenir la poudre de bois rouge. C'est que la lumière qui émane de cette étoile est de teinte rougeâtre, d'où le mythe de poudre de bois rouge.

— *Be-Zongâ* ou les *Pléiades* : il s'agit, pour les Manja, de sept jeunes filles vierges, aux corps charmants, plus légères et plus vives que des antilopes.

Seto (*Orion*) habite le ciel avec ses sept épouses *Be-Zongâ* (les *Pléiades*). Par les nuits sans lune on les voit au firmament.

— *Kongu wara* (« manches de houe ») ou *Cassiopeé*



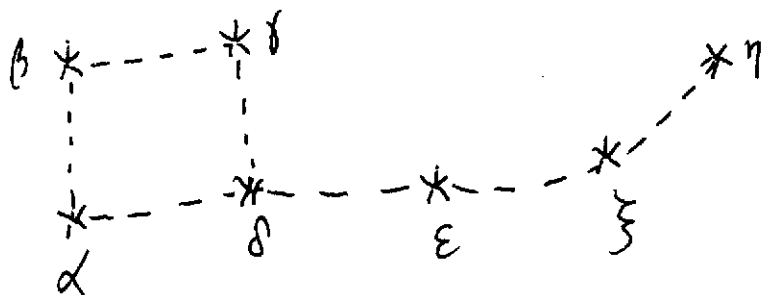
Ces sept étoiles qui constituent la constellation Cassiopeé paraissent à l'horizon au nord-nord-est à la lune d'octobre, vers 18 heures environ : ce sont les manches de houe, au repos, accrochés dans la case, quand le travail des champs est terminé.

Dès la lune de mars-avril, Cassiopée s'incline sur l'horizon puis disparaît au sud-ouest.

Par sa position sur l'horizon, *Kongu wara* indique aux paysans manja le temps du travail et celui du repos.

Cassiopée est la constellation voisine du pôle Nord, située à l'opposé de la Grande Ourse par rapport à l'étoile Polaire. Voilà pourquoi les Manja disent que la Grande Ourse est Cassiopée qui a tourné son corps.

— *Kongu wara* qui a tourné son corps ou la Grande Ourse



Vers la lune d'avril, le soir à 18 heures, au nord-ouest, la constellation de la Grande Ourse — constellation boréale voisine du pôle céleste Nord — apparaît au-dessus de l'horizon, à la place qu'occupait feue Cassiopée : c'est *Kongu wara* qui a tourné le dos, prétendent les Manja.

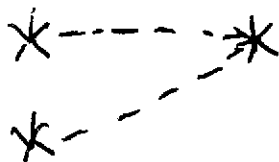
C'est l'époque des travaux champêtres : les manches sont inclinés, prêts à recevoir la houe. Il faut par conséquent songer aux plantations.

— *Bandolo* ou *Vénus* en tant qu'*Etoile du Soir*, apparaissant la première à l'occident, à proximité du premier quartier de la nouvelle lune : c'est une femme de la lune. *Gombako* ou *Vénus* en tant qu'*Etoile du matin*, apparaissant vers 4 heures à l'est.

— *Manda-nje*, tel est le nom que les Sango de la RCA donnent à *Sirius*, étoile de la constellation du Grand Chien de l'hémisphère austral : Sirius est l'étoile la plus brillante du ciel.

Voici les étoiles qui sont utilisées par les Borana (des Galla d'Ethiopie) pour calculer le temps (25) :

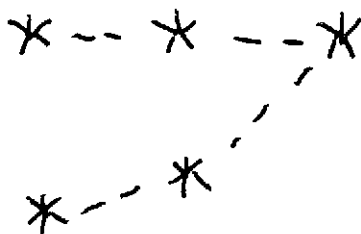
— *Lami* ou *Triangulum*



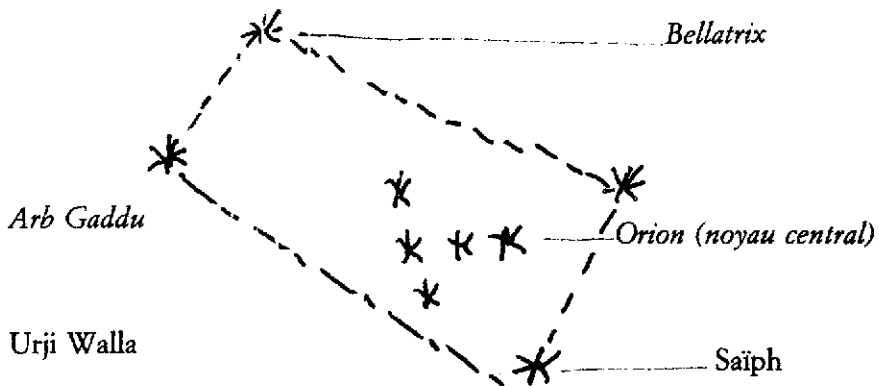
— *Busan* ou les *Pléiades*



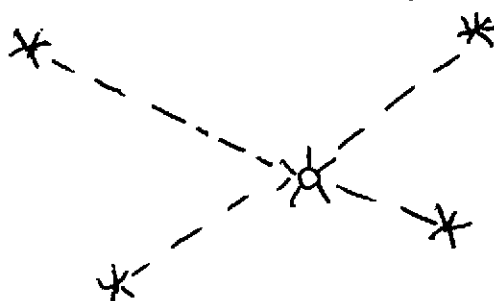
— *Bakkalcha* ou *Aldébaran*



Algajima



— *Basa* ou *Sirius* (étoile centrale de la figure ci-après)



Cette astronomie des Borana d'Ethiopie méridionale tient d'un héritage beaucoup plus ancien.

En effet, deux chercheurs américains, B.M. Lynch et L.H. Robbins, ont découvert, en 1978, au Nord-Ouest du Kenya, sur les rivages du lac Turkana, un observatoire astronomique : ils faisaient remonter cet observatoire astronomique de Namoratunga à 300 avant notre ère (26).

Il s'agit d'un site mégalithique. Une structure d'un alignement de dix-neuf piliers ou colonnes en basalte, bien orientées en direction de certaines étoiles et constellations. Ce sont les mêmes corps célestes qui sont sollicités par les peuples couchites modernes — tels les Borana d'Ethiopie — pour établir un calendrier astronomique précis de 354 jours/an et 12 mois : Triangulum, Pléiades, Aldébaran, Bellatrix, Orion (noyau central), Saïph (Kappa Orionis) et Sirius.

Ainsi, les mégalithes du site de Namoratunga n'étaient pas alignés au hasard. Des pierres étaient effectivement alignées selon le lever ou l'apparition de quatre étoiles : Bellatrix avec la colonne n° 17, Orion avec la colonne 16, Saïph avec la colonne 14, et Sirius avec la colonne 15. Seul l'alignement de la colonne de pierre 16 a donné une erreur d'un degré.

Les azimuts (de l'arabe *al-samt*, « le droit chemin »), c'est-à-dire, en astronomie, les angles comptés à partir du Sud, positivement vers l'ouest, que fait en un lieu donné le plan vertical d'un astre avec le plan méridien, furent calculés, pour les étoiles concernées dans l'analyse de Lynch et Robbins, au département d'Astrophysique et au Planetarium de la Michigan State University (USA).

Peut-être les autres mégalithes (Sénégal, Bouar en RCA, Nord du Cameroun, Toundi Daro au plateau central nigérien, etc.) constituaient-ils aussi des sites d'observation astronomique au Sud du Sahara, dans les temps anciens.

L'*astronomie des Thonga* de l'Afrique australe présente des éléments également intéressants (27).

Le Ciel (*tilo*) est conçu comme une immense voûte qui repose sur la Terre (*libala*, « plaine », « la Grande Plaine »). L'endroit où le Ciel touche la Terre est appelé *bugimamusi* : c'est le lieu où les femmes peuvent appuyer leurs pilons contre la voûte céleste.

Et ce commentaire pertinent d'Henri Junod : « *Tilo*, le Ciel, pour les Thongas, n'est pas seulement le firmament matériel qui repose sur la terre, mais un principe spirituel qui joue un grand rôle dans les conceptions religieuses de la tribu (28). »

Cette conception du ciel comme un immense corps voûté s'appuyant sur la terre est tout à fait égyptienne : la déesse Nout est en effet ce splendide corps féminin qui représente le ciel bien voûté et étoilé. Dans l'Égypte pharaonique, le ciel était aussi érigé en un « principe spirituel », omniprésent dans la philosophie, la religion et la théologie égyptiennes.

Il y eut un temps où le Soleil (*dambu*), avec ses puissants rayons (*sana*), était considéré comme un être vivant et personnel. Nous avons exactement la même pensée solaire dans l'Égypte ancienne où le Soleil, Râ, apparaît dès l'aube de la civilisation pharaonique, comme le père divin de Pharaon lui-même. Mourir, c'était, à travers rites et prières, cultes et momification, rejoindre le ciel et se fondre dans la lumière même du Soleil, pour vivre éternellement parmi les étoiles impérissables.

Le phénomène des éclipses semble avoir été compris astronomiquement : l'éclipse, c'est quand le soleil ou la lune « devient noir » (*yentsha ntima* ; *ntima*, « noir », « bleu foncé »).

Quant à la Lune (*nhweti*, *hweti* ; clair de lune, *nyweti*), elle a été probablement personnifiée dans les temps anciens. On discernait dans les taches de la lune l'image d'une femme portant sur sa tête un panier conique ou un fagot de branches (29).

La nouvelle lune était accueillie avec des acclamations de joie. *Kengelekezee*, « le Croissant », le jour où apparaît la nouvelle lune, était un jour de repos. Donc, la vie sociale et religieuse dépendait aussi de ce corps céleste. Jour de repos, en fait jour rituel, jour interdit, *shi musu* : il était tabou de labourer les champs et de couper les herbes, les racines avec la pioche. On présentait les petits enfants à la lune en leur notifiant le nom de leur mois. Une façon de dater les naissances et de déterminer les âges en se basant sur la lune.

Planètes et étoiles fixes, appelés *tinyeleti*, nourrissaient aussi la pensée thonga. Il était tabou en effet d'essayer de compter les étoiles (30).

Les Pléiades, *shirimelo*, annonçaient le temps des labours : « En effet, dans les pays situés sous le Tropique du Cancer, les Pléiades apparaissent en juillet ou août, quand on recommence à labourer les champs (31). »

De façon générale, les étoiles filantes étaient considérées comme étant d'un mauvais augure. L'apparition des comètes, appelées *shimusanau* ou *nyeleti ya musana*, « l'étoile de la poussière », ou encore *nyeleti ye nkila*, « l'étoile à queue », annonçait habituellement, pour la psychologie sociale thonga, la mort imminente d'un chef.

Vénus est appelée *Khekweti*, « La Brillante », ou *Nkata wa hweti*,

« Le mari de la lune », car on les voit souvent tout près l'une de l'autre. L'étoile du soir, c'est *gumbashilalelo*, celle qui vole le repas du soir, parce qu'elle paraît quand les gens sont rassemblés pour manger. L'étoile du matin par contre est appelée *ngongomela* ou *khwezu*, héraut du jour qui annonce le jour. Vénus est la grande étoile qui guide les petits garçons, au matin, lors de leur initiation en brousse.

Quand le ciel gronde, *tilo dji djuma*, la terre tremble, (*shimbeti*, « tremblements de terre »). La pluie (*mpfula*) est proche. Les éclairs (*libati*) traversent le ciel. Mais l'arc-en-ciel amène bientôt le beau temps, parce qu'il est *shikwangula-tilo*, c'est-à-dire « ce qui enlève le danger du ciel ».

Le commencement de l'année (*lembe*) chez les Thonga est fixé soit au début des labours, soit à celui de la moisson. Des noms de mois (*nhweti*, *hweti*, « lune », « mois ») existent :

1. *Nhlangula*, correspondant au mois d'octobre quand les fleurs sont balayées (*hlangula*) des arbres.

2. *Nwedjambala*, soit l'équivalent de novembre : c'est le mois pendant lequel l'antilope *mbala* met bas ses petits.

3. *Mawuwana*, le temps durant lequel on cueille les *tikuhlu*, fruits de l'arbre *nkublu* (*Trichilia emetica*), le mafourère dont l'huile est employée comme onguent : novembre et décembre.

4. *Hukuri*, le mois durant lequel les fruits du *nkwaka* (espèce du genre *Strychnos*) mûrissent.

5. *Ndajti* ou *Ndjata*, c'est le moment du *nwebo* (la saison nouvelle), où chacun est dans son champ mangeant les nouveaux épis de maïs.

6. *Sunguti*, c'est aussi un mois d'été austral.

7. *Sibamisoko*, le mois qui ferme les sentiers, ou *Dwebindlela*, ou encore *Sibandlela*, c'est le moment où l'herbe est devenue si haute qu'elle cache les sentiers qui conduisent aux arbres *nkanyi* : février.

8. *Nyennyana*, et *Ngwenyankulu* sont les mois des oiseaux (*hyanyana*) : on passe le temps à chasser les oiseaux qui pillent les champs de sorgho ou de millet : mars et avril.

9. *Mudashini*, c'est le moment qui suit immédiatement la moisson : mai-juin.

10. *Khotabuchika*, « L'hiver vient » : c'est juin ou juillet.

Ainsi, le calendrier thonga est bien rural, ancré dans la vie quotidienne et saisonnière du monde paysan. Un tel calendrier agricole traduit au plus près les préoccupations paysannes. Les phénomènes naturels (floraison, cycle animalier, maturité des fruits, vie des oiseaux, hauteur des herbes, hivernage austral, etc.) et les activités sociales (cueillette, moisson, etc.) sont minutieusement enregistrés dans la mémoire collective, pour rythmer le temps du monde rural.

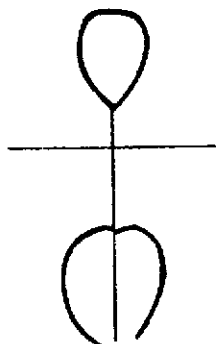
Il y a là des connaissances certaines sur lesquelles se sont fondées des générations de paysannes et de paysans thonga. L'homme a toujours questionné le monde qui l'entoure, le ciel qu'il regarde et

observe la nuit, les cycles et rythmes cosmiques et saisonniers dans lesquels il est définitivement pris, de la naissance à la tombe. Le travail géorgique, chez les Thonga comme partout ailleurs, est solidaire du climat, des saisons, de la nature, des joies et peines de la société.

Ce monde paysan thonga dénote également des connaissances astronomiques, insérées dans des rites agraires profonds, séculaires, voire millénaires.

L'*astronomie dogon* est actuellement l'une des plus connues de l'Afrique noire grâce aux travaux de terrain, d'une valeur exceptionnelle de la solide école ethnologique de Marcel Griaule (1898-1956).

Pour représenter l'*univers*, les Dogon empoient un signe qui se dit *aduno kine*, « vie du monde ». Ce signe qui n'est pas sans rappeler l'hiéroglyphe *ankh*, « vie » (S_{34} de la liste des signes de Gardiner), s'interprète à la fois comme « homme » et comme placenta céleste (ovale supérieur) et comme placenta terrestre (ovale ouvert) que sépare l'espace figuré par la croix, laquelle indique également les points cardinaux :



Ce signe-univers expose toute une cosmogonie, en tant que symbole de la multiplication universelle des choses et des êtres, en même temps comme matérialisation de l'infrastructure même sur laquelle vivent les Dogon : la maison dogon figure ce signe primordial d'où sont sortis, dans la suite des temps, tous les espaces, êtres, choses de l'univers (32).

Macrocosme et microcosme sont intimement liés chez les Dogon : « Ainsi, par emboîtements successifs, progresse-t-on de l'homme au cosmos, étant entendu que chaque relai contient le tout (33). »

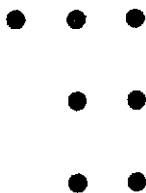
Dans ce système cosmique dogon, le ciel est divisé en deux hémisphères : celui du Sud, qui appartient au *yurugu*, renard pâle (*Vulpes pallida*), mâle et sec, et l'hémisphère du Nord, qui appartient au Nommo, « Moniteur de l'Univers », femelle et humide. L'hémisphère Sud qui contient des astres qui ne sont pas constamment dans les mêmes positions (il comprend aussi Vénus) est, de ce fait, la région du désordre. L'hémisphère céleste du Nord est au contraire la région de l'ordre (34).

Il est manifeste que les astronomes dogon ont bien divisé la sphère céleste en deux moitiés : l'hémisphère nord ou boréal, et l'hémisphère sud ou austral. Ce fait est très important en lui-même.

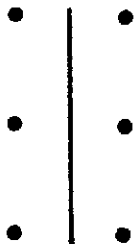
Dans chaque partie du ciel ainsi divisé en deux moitiés, les Dogon ont retenu seulement dans chaque partie du Ciel, six étoiles, groupes d'étoiles ou planètes : cet ensemble de douze astres ou constellations est dit *mon*, « réunion ».

L'hémisphère sud, région du désordre, comprend : les Pléiades, le Bouclier d'Orion, Jupiter, Vénus (qui est triple), et quatre autres astres :

— *yapunum tolo*, « étoile de la femme menstruée », Vénus en Occident (une femme — les six points — et son clitoris — le septième point) :



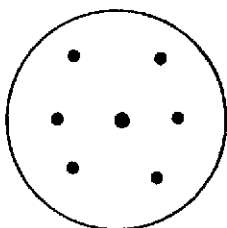
— *atanu*, « les trois », Bouclier d'Orion (l'arche du monde contenant d'un côté les hommes, de l'autre les femmes) :



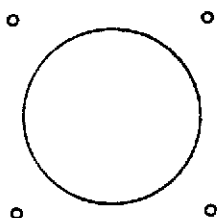
— *dana tolo*, « étoile du chasseur », Jupiter (les hommes en file indienne descendant de l'arche du monde sur la terre, précédés et suivis par un Nommo du couple des Moniteurs de l'Univers) :



— *tolo dyuno*, les Pléiades (un cercle qui contient un point central entouré de six points plus petits : la boule du monde et le noyau central dont se détachent les germes) :



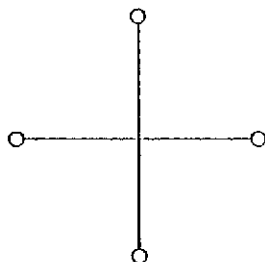
— *tolo yazu*, Vénus en orient, et *enegirin tolo*, étoile du berger, soit Vénus au zénith : Vénus en orient est représentée par un cercle, Vénus au zénith par quatre cercles plus petits disposés dans le prolongement de deux diamètres perpendiculaires. Le grand cercle rappelle l'arche du monde et les quatre autres l'éparpillement des êtres aux quatre points cardinaux :



L'hémisphère nord, région de l'ordre, comporte une seule constellation de six étoiles dont la principale est *aduno giri*, « œil du monde », la Polaire :



Les cinq autres étoiles font partie de la Grande Ourse :



Tels sont les signes du premier monde dans la cosmologie dogon. Des variantes graphiques existent.

On peut faire observer ce qui suit :

- dogon : *tolo*, « étoile » (*yapunum tolo*, « Vénus » ; *dana tolo*, « Jupiter » ; *tolo dyuno*, « les Pléiades », etc.) ;
- fang : *tôlô*, « Céphée » ; *tôlô a zok*, « la Grande Ourse » ;
- mbochi : *toli*, « Céphée ».

De pareilles concordances (*tolo*, *tôlô*, *toli*), du Sahel en Afrique centrale, du Mali au Congo en passant par le Sud-Cameroun et le Gabon, soulignent, à notre avis, parce que termes trop spécialisés, une profonde parenté culturelle génétique, aujourd'hui oubliée, mais non

moins réelle, tangible, à la racine des faits et des rites essentiels du monde noir africain.

La science astronomique dogon, vieille d'une tradition de près de 700 ans, était fort avancée. Il existait même des écoles spécialisées dans l'observation et l'étude de tel ou tel corps céleste : les Ono (sous-groupe dogon) s'occupaient de Vénus (planète tellurique, ayant un grand éclat, 15 fois plus que Sirius, quelquefois visible en plein jour à l'œil nu), les Domno (un autre sous-groupe dogon) du Bouclier d'Orient (constellation équatoriale), le sous-groupe Arou, le plus puissant, de la Lune (satellite naturel de la Terre), et les Dyon du Soleil (étoile autour de laquelle gravite la Terre). Cependant, toutes ces écoles et tous ces sous-groupes dogon s'occupaient de Sirius, principale étoile de la constellation du Grand Chien et la plus brillante du Ciel (35).

Tout comme les anciens Egyptiens, les Dogon possédaient par conséquent, à la fois, les calendriers lunaire, solaire et sidéral.

Les Dogon appellent Sirius, dont ils connaissent le lever héliaque, *sigi tolo*, « étoile du Sigui », c'est-à-dire l'étoile qui est en rapport avec la cérémonie soixantenaire du renouvellement du monde, donnant aussi lieu, tous les soixante ans donc, à la désignation d'un nouveau prêtre, grand maître de cérémonie.

Cependant, fait extraordinaire, Sirius n'est pas la base du système calendaire de cette cérémonie cosmique. C'est plutôt la minuscule étoile *pon tolo*, « étoile petite comme le grain de fonio » (*pō*, *pon*, « fonio », *Digitaria exilis*), qui joue un rôle capital dans le comput du Sigui (*sigi lugu*), Sirius étant l'un des centres de l'orbite de cette minuscule étoile.

En astronomie moderne, Sirius est appelé *Sirius A* (*sigi tolo* des Dogon), et son compagnon, *Sirius B* (*pon tolo* des Dogon, *Digitaria* de Marcel Griaule), qui est une naine blanche, invisible à l'œil humain nu (une naine blanche est une étoile qui, ayant épuisé ses réserves d'hydrogène, passe par des états instables et finit par perdre rapidement son éclat).

Les Dogon appellent la trajectoire de l'étoile Sirius B (*pon tolo*, *Digitaria*) : *munu*, de la racine de *monye*, « réunir », du fait que la période de l'orbite est comptée double, soit 100 ans. Or, d'après les astronomes modernes, la période de 50 ans est précisément très voisine de celle du compagnon de Sirius (36).

Ici encore, l'intuition et le calcul des savants (« initiés », « prêtres ») du pays dogon sont d'une exactitude étonnante.

Comment les astronomes dogon ont-ils pu, sans instrument approprié, faire état de *Sirius B*, une étoile si petite, si dense, si difficile à percevoir à l'œil nu ? Il faut admettre qu'ils possédaient une science astronomique de haut niveau scientifique, et que cette découverte de Sirius B par les initiés dogon, il y a 700 ans, est une contribution majeure de l'astronomie africaine ancestrale aux connaissances humaines des corps célestes dans leur ensemble. L'intuition et

l'expérience ont joué ici un rôle décisif pour aboutir à une telle découverte (37).

Les Dogon avaient acquis en effet une connaissance précise de l'existence de *Sirius B* : *pō tolo kize woy wo gayle be dedemogo wo sige be*. Traduction (M. Griaule) : « *Digitaria* est la plus petite de toutes les choses. Elle est l'étoile la plus lourde (38). »

Il s'agit manifestement d'une naine blanche, de son énorme densité. Ce qu'est bien *Sirius B*.

Un autre texte : « L'orbite de *Digitaria* est située au centre du monde, *pō tolo aduno fū dudun gowoy*, "*Digitaria* est l'axe du monde entier" et sans son mouvement, aucun astre ne pourrait se maintenir. C'est dire qu'elle est l'ordonnatrice des positions célestes ; elle règle notamment celle de *Sirius*, l'étoile la plus désordonnée ; elle la sépare des autres en l'entourant de sa trajectoire (39). »

Cheikh Anta Diop commente fort à propos ce texte en notant que, pour les Dogon, la terre n'est donc pas le centre du monde (*aduno*). Et la notion d'attraction, c'est-à-dire l'action à distance d'un corps céleste sur un autre, est nettement exprimée, formulée (40).

Or, toujours d'après les Dogon, il existe d'autres étoiles (*tolo*, « étoiles ») du système sirien. *Pon tolo*, *Digitaria*, *Sirius B*, n'est donc pas le seul compagnon de *Sirius A* : « L'étoile *emma ya*, "*Sorgho-Femelle*", plus volumineuse qu'elle (que *Sirius B*), quatre fois plus légère, parcourt une trajectoire plus vaste dans le même sens et dans le même temps qu'elle (50 années). Leurs positions respectives sont telles que l'angle de leurs rayons serait droit. Les positions de cette étoile détermineraient des rites à Yougo Dogorou. *Sorgho-Femelle* est le siège des âmes femelles de tous les êtres vivants ou à venir. C'est par euphémisme que l'on dit qu'elles sont dans l'eau des mares familiales : l'étoile lance deux paires de rayons (chiffre femelle), qui, atteignant la surface des eaux, captent les âmes. (...) Elle est accompagnée d'un satellite lequel est nommé "étoile des Femmes", *nyān tolo*, ou Chevrier, *enegirin* (41). »

L'ensemble du système de *Sirius*, dessiné de diverses manières par les Dogon, comprend donc : *Sirius A*, son compagnon *Sirius B* ou *Digitaria*, *Emma ya* (« *Sorgho-Femelle* ») ayant aussi un compagnon, *Nyān tolo*, « *Etoile des Femmes* ». La course de ces astres est représentée par les Dogon.

Ainsi qu'on le voit, pour les Dogon, les étoiles ont des trajectoires, des poids, des dimensions qu'on cherche à déterminer, de même que le sens de leurs parcours, la direction de leurs rayons et leur période de révolution (42).

Ce sont-là des connaissances astronomiques qui tiennent visiblement d'une grande expérience scientifique.

La trajectoire (*munu*) que donnent les Dogon pour *Sirius B* (*pon tolo*, *digitaria*) est elliptique, autour de *Sirius* : « Lorsque *Digitaria* est près de *Sirius*, celle-ci devient plus brillante ; lorsqu'elle en est la plus

éloigné, Digitaria donne un scintillement tel que l'observateur croit voir plusieurs étoiles (43). »

Sirius en effet est une étoile double : près de l'étoile principale, *Sirius A*, se trouve une naine blanche, *Sirius B* ou *Compagnon de Sirius*, qui émet dix mille fois moins de lumière.

Cette trajectoire de *Sirius B* autour de *Sirius A*, appartient à tout un contexte mythologique : « Cette trajectoire symbolise l'excision et la circoncision, opération qui est représentée par le passage de Digitaria au plus près et au plus loin de Sirius (44). »

Les étoiles agissent donc sur les hommes, leurs attitudes mentales caractéristiques, leurs rituels collectifs, leurs comportements sociaux : « Outre son mouvement de translation, Digitaria tourne sur elle-même en un an et on honore sa révolution lors de la célébration du rite *bado*. Elle éjecte alors de ses trois spires, les êtres et les choses qu'elle contient. Ce jour est dit *badyu*, "père maussade", car il est marqué par un mouvement général du monde qui embrasse les hommes et les met en position instable par rapport à eux-mêmes, et les uns par rapport aux autres (45). »

Fait saisissant, un de plus, c'est que l'astronomie moderne n'a pas pu encore confirmer ou infirmer la rotation annuelle du Compagnon de Sirius autour de son axe propre, mouvement prédit par les savants astronomes dogon. C'est dire toute l'actualité de l'astronomie dogon, par-delà les mythes cosmogoniques qu'elle véhicule. Cette astronomie dogon est rigoureuse : elle a découvert, avant le télescope ou toute autre lunette, le compagnon de Sirius, soit *Sirius B* ; elle a prédit en outre la rotation annuelle de *Sirius B* autour de son axe propre ; elle a imaginé et perçu l'origine du monde à partir d'un amas spiralé : « Origine de la spirale de la création (46). »

Attraction, trajectoire et poids, direction des rayons solaires, action des étoiles sur le comportement humain, tout cela était connu des astronomes dogon dans leur étude des corps célestes. Nous sommes sans conteste devant une science astronomique de qualité supérieure, mais dont les procédés et les normes d'étude étaient connus des seuls initiés, des seuls prêtres qui déterminaient les calendriers rituels et présidaient aux cérémonies agraires cycliques.

Il est à noter également, dans une autre communauté noire, les Dzing de la Kamtsha (Zaïre, Bandundu), que le soleil, sa connaissance, recouvre tout un domaine linguistique précis :

- *malang*, le soleil (astre)
- *bvun*, le soleil (quand il se lève le matin) : *bvun batja*, « le soleil s'est levé »
- *mwεen*, *mwena*, la lumière du soleil ; les rayons solaires
- *ibep*, halo de soleil
- *mubaana*, le soleil entouré d'un halo
- *ntsoeng a duu*, le couchant (*duu*, « firmament ») ; etc.

L'important est de savoir qu'il existe dans la tradition africaine authentique, depuis l'Égypte ancienne, des acquis scientifiques, clairs et rationnels, qui peuvent aider à mieux comprendre « l'archéologie de la pensée africaine », selon la belle expression du professeur Cheikh Anta Diop. Et la philosophie africaine est constituée de toutes ces explications et connaissances fondamentales qui touchent à l'univers et à l'homme, qui n'est qu'un microcosme de l'univers.

(1) Gardiner, *Egyptian Grammar*, § 414, 5. Voir aussi : G. Lefebvre, *Grammaire*, § 279.

(2) Zbynek Zába, *L'orientation astronomique dans l'Égypte ancienne, et la précession de l'axe du monde*, Prague, Edit. de l'Acad. Tchécoslovaque des Sciences, 1953, p. 73.

(3) Z. Zába, *op. cit.*, p. 16.

(4) Macrobie (écrivain latin du V^e siècle), *Commentarii in Somnium Scipionis*, I, 20.

(5) Achille Tatius (à ne pas confondre avec le roi légendaire des Sabins), *Introduction aux « Phénomènes » d'Aratus*, 39.

(6) *La Science antique et médiévale* sous la direction de René Taton, Paris, PUF, tome I, 1957, pp. 44-45.

(7) Diodore de Sicile (I^{er} siècle avant notre ère), *Bibliothèque historique*, I, 49, 5.

(8) Diogène de Laërte (III^e siècle de notre ère), *Vie des philosophes*, introduction.

(9) Achille Tatius, *op. cit.*, 73.

(10) Macrobie, *op. cit.*, I, 30.

(11) Macrobie, *op. cit.*, I, 19.

(12) Plutarque, *De la face que l'on voit dans le cercle de la lune*, 14.

(13) Plutarque, *Isis et Osiris*, 44.

(14) Diodore de Sicile, *op. cit.*, I, 50.

(15) Macrobie, *op. cit.*, I, 19.

(16) J. Vandier, *Manuel d'Archéologie égyptienne. Tome II. — Les grandes époques. L'architecture funéraire*, Paris, A. et J. Picard, 1954, p. 36 : « Il est certain que la construction même de la pyramide suppose des connaissances scientifiques très avancées, mais cette constatation n'exige pas qu'on admette, comme un corollaire, que la pyramide a été une "somme de pierre" des connaissances de l'Ancien Empire. » Il s'agit surtout de connaissances géométriques et astronomiques (plan carré, orientation par rapport aux points cardinaux de façon exacte, blocs de calcaire calculés, pente des quatre faces par rapport à l'horizontale, etc.).

(17) — O. Neugebauer, *The Exact Sciences in Antiquity*, New York, Dover Publications, 2^e édit. 1969, p. 81 : « This calendar (the Egyptian calendar) is, indeed, the only intelligent calendar which ever existed in human history. » — Ce qui veut dire : « Ce calendrier (égyptien) est vraiment le seul calendrier intelligent qui ait jamais existé dans l'histoire humaine. » A la même page, l'auteur parle de Copernic.

— A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, Londres, Oxford University Press, édit. de 1964, p. 206 : « The Egyptians were the first to divide the day into 24 hours ; there were twelve hours of the day and twelve hours of the night. » — Ce qui signifie : « Les Égyptiens furent les premiers à diviser le jour en 24 heures ; il y avait douze heures du jour et douze heures de la nuit. »

— *Dictionnaire archéologique de la Bible*, Paris, F. Nathan, 1970, p. 57 : « Les Égyptiens sont, de tous les peuples orientaux, le seul à s'être conformé dans son découpage du temps à l'année solaire. »

— Strabon, *Geographica*, XVII, I, 29 : « Les Grecs ont ignoré la durée vraie de l'année et bien d'autres faits de même nature jusqu'à ce que des traductions en langue

grecque des Mémoires des prêtres égyptiens aient répandu ces notions parmi les astronomes modernes, qui ont continué jusqu'à présent à puiser largement dans cette même source comme dans les écrits et observations des Chaldéens. »

Les *Geographica* de Strabon (vers 58 avant notre ère — entre 21 et 25 de notre ère) sont une géographie universelle du monde antique au début de l'Empire romain : ce géographe grec était fort bien renseigné.

(18) O. Neugebauer, *op. cit.*, p. 99.

(19) Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, pp. 354-355.

(20) Asmarom Legesse, *Gada. Three Approaches to the study of african society*, New York, The Free Press, 1973, pp. 180-188 : « The Calendar ».

(21) Robert Lowie (1883-1957), *Manuel d'Anthropologie culturelle*, Paris, Payot, 1936, p. 360.

(22) Dominique Zahan, *Etudes sur la cosmologie des Dogon et des Bambara du Soudan Français*. — I. - *La notion d'écliptique chez les Dogon et les Bambara*, in « Africa » (Londres), vol. XXI, janv. 1951, n° 1, p. 18.

(23) Th. Obenga, « Temps et Astronomie chez les Mbochi de l'Alima », in *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, tome 7, 1982, p. 7 et sv.

(24) — A.M. Vergiat, *Mœurs et coutumes des Manjas*, Paris, Payot, 1937, chap. VI : « Légendes sur les astres », pp. 295-313.

— Georges Bruel, *Noms donnés par des populations de l'Oubangui et du Chari à des planètes, à des étoiles et à des constellations*, in « Journal de la Société des Africanistes » (Paris), tome II, fasc. I, 1932, pp. 49-53.

(25) Asmarom Legesse, *Gada. Three Approaches to the study of african society*, New York, The Free Press, 1973, p. 181, fig. 7-1.

(26) *Namoratunga : the first archaeoastronomical evidence in sub-sabaran Africa*, pp. 51-56, par B.M. Lynch et L.H. Robbins, in *Blacks in Science*, édit. par I. van Sertima, New Brunswick, 1984.

(27) Henri A. Junod, *Mœurs et coutumes des Bantous. La vie d'une tribu sud-africaine. Tome II. — Vie mentale*, Paris, Payot, 1936.

(28) Henri A. Junod, *op. cit.*, p. 260.

(29) Henri A. Junod, *op. cit.*, p. 261.

(30) Henri A. Junod, *op. cit.*, p. 264.

(31) Henri A. Junod, *op. cit.*, p. 265. L'association « Pléiades » et « Labours » est assez répandue dans l'Afrique sub-saharienne, conformément à certains calendriers agricoles précoloniaux.

(32) M. Griaule, *L'image du monde au Soudan*, in « Journal de la Société des Africanistes », (Paris), tome XIX, p. 81-88, 4 fig.

(33) M. Griaule, *op. cit.*, p. 87.

(34) Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, *Signes graphiques soudanais*, Paris, Hermann, 1951.

(35) Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, *Un système soudanais de Sirius*, in « Journal de la Société des Africanistes » (Paris), tome XX, 1950, pp. 273-294, avec 12 fig.

(36) Hunter Havelin Adams III, *African Observers of the Universe : the Sirius Question*, pp. 27-46, et du même auteur : *New Light on the Dogon and Sirius*, pp. 47-49, enfin Laurie Ryan, *A Further Note on Sirius B*, p. 50 : dans l'ouvrage collectif, édité par Ivan van Sertima, *Blacks in Science*, New Brunswick, 4^e édit., 1984. Cf. également : P. Baize, *Le Compagnon de Sirius*, in « L'Astronomie », sept. 1931, p. 385.

(37) Hunter Havelin Adams III, *op. cit.*, p. 28 : « For the Dogon, the most sacred of their 700-year-old traditions revolve primarily around not Sirius, but its small and incredibly dense companion star, Sirius B, which to the unaided eye is invisible. Their extensive celestial knowledge, particularly that concerning this invisible star, is a mystery that has sent shock waves around the scientific world. »

(38) M. Griaule et G. Dieterlen, *op. cit.*, p. 287.

- (39) M. Griaule et G. Dieterlen, *op. cit.*, p. 287.
- (40) Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, p. 397.
- (41) M. Griaule et G. Dieterlen, *op. cit.*, pp. 287-288.
- (42) Cheikh Anta Diop, *op. cit.*, p. 398.
- (43) M. Griaule et G. Dieterlen, *op. cit.*, p. 281.
- (44) M. Griaule et G. Dieterlen, *ibid.*
- (45) M. Griaule et G. Dieterlen, *op. cit.*, pp. 283-284.
- (46) M. Griaule et G. Dieterlen, *op. cit.*, p. 284, fig. 6.

IX

MÉDECINE

LE SYSTÈME CIRCULATOIRE



Papyrus Ebers, 99, 1-12 ou encore n° 854 a.
Voir notamment : — Walter Wreszinski, *Der Papyrus Ebers Umschrift, Übersetzung und Kommentar*, Leipzig, J.C. Hinrich, 1913, 205 pages.

— B. Ebbell, *The Papyrus Ebers. The greatest egyptian medical document*, traduction, Copenhagen, Levin & Munksgaard et Londres, Humphrey Milford, 1937, 135 pages.

TRADUCTION

Commencement du Secret du médecin (*ḥ3t-^c m sšt3 n swnw*) : connaissance du mouvement du cœur (*rh šmt ḥ3ty*) et connaissance du cœur (*rh ḥ3ty*).

Il y a des vaisseaux en lui (allant) à chaque membre (*iw mtw im.f n 't nbt*). Ainsi, quand n'importe quel médecin, n'importe quel chirurgien (litt. : « prêtre de Sekhmet ») ou n'importe quel exorciste, met les mains ou ses doigts sur la tête, sur la nuque (litt. : « l'arrière de la tête »), sur les mains, sur le cœur même (litt. : « sur la place du cœur »), sur les bras ou sur les jambes (les pieds), ou sur une partie quelconque, il examine de cette façon le cœur, car les vaisseaux de celui-ci (vont) à chacun de ses membres (du patient), c'est-à-dire qu'il (le cœur) parle dans les vaisseaux de chaque membre (*ir nw rdjw swnw nb šhmt-w^c b nb s3w nb 'wy db^c w.f hr tp hr mkḥ3 hr drwt hr st ib hr 'wy hr rdwy nb ḥ3i.f n ḥ3ty hr ntt mtw.f n 't.f nbt nt pw mdw.f hnt mtw nw 't nbt*).

COMMENTAIRE

Le Papyrus Ebers, comprenant 108 pages, porte la date de la 9^e année du règne d'Aménophis I^{er} (1557-1530 av. notre ère) : « Le principal intérêt de cet ouvrage est, qu'à l'encontre des autres papyrus, on y trouve des notes de diagnostic et, pour la première fois dans l'histoire, des réflexions théoriques sur les problèmes de la vie et de la maladie dénuées de considérations magiques ou religieuses (1). »

Le passage que nous venons de reproduire et de traduire est décisif : il traite du *cœur*, dans un effort réel de compréhension de la *physiologie* (*šmt*, « marche », « mouvements » : le cœur dans sa marche, ses mouvements, son fonctionnement) et de l'*anatomie* (*rh ḥ3ty*, « connaissance scientifique du cœur » ; le déterminatif de *rh* est celui de la vie intellectuelle, scientifique, théorique) du cœur (*ḥ3ty*). Nous sommes par conséquent en présence d'un traité de physiologie et d'anatomie, le premier du genre dans l'histoire de toute l'Antiquité classique.

Tâchons donc de comprendre cet important texte scientifique égyptien qui reprend certainement des acquis anciens, antérieurs au règne d'Aménophis I^{er}.

Il est dit que les vaisseaux (*mtw*) qui vascularisent les membres (*ât*)

prennent leur origine au niveau du cœur (*h3ty*) : « Il y a des vaisseaux en lui, qui vont à tout membre. »

Tous les vaisseaux des membres en effet ont leurs artères principales au niveau du cœur : ces artères centrales sont l'aorte et l'artère pulmonaire.

Ainsi, les anciens Egyptiens avaient la notion de la vascularisation du corps humain du fait que, pour eux, tous les vaisseaux avaient pour origine les vaisseaux centraux du cœur. Ils ont découvert ce fait capital que le cœur était le moteur principal du corps humain, le point de départ de l'irrigation de tout l'organisme.

En conséquence, les médecins, toutes catégories confondues, pouvaient percevoir les pulsations qui relèvent des battements cardiaques par l'intermédiaire des mains (*âwy*) pour apprécier le contour des organes, et des doigts (*djebâou*) pour apprécier surtout les pouls périphériques.

Sur la tête (*hr tp*), il s'agit d'apprécier les pouls temporaux ; sur l'arrière de la tête (*hr mkh3*), c'est-à-dire de chaque côté du cou, les pouls carotidiens ; sur les mains (*hr drwt*), les pouls radiaux ; sur le cœur lui-même (*hr st ib*, « sur la place du cœur »), les pulsations, les battements cardiaques ; sur les bras (*hr cwy*), les pouls huméraux ; sur les jambes (*hr rdwy*), les pouls fémoraux ; sur les pieds (*hr rdwy*), les pouls tibiaux. Les praticiens connaissaient d'autres pouls, au niveau des passages des artères (*mtw*), « sur une partie quelconque » (*nb*) du corps.

Cette énumération du texte égyptien qui n'a jamais retenu davantage l'attention des commentateurs, même intéressants comme le grand égyptologue français Gustave Lefebvre (2), n'est donc pas vaine.

Il est clair que les anciens Egyptiens ont eu une notion précise de la *vascularisation artérielle*.

Pour savoir qu'il y a des pouls (*mdw*, « langage » du cœur dans les vaisseaux, « pulsations artérielles ») au niveau des extrémités de tous les membres (*t nbt*), il faut nécessairement des connaissances sur l'ensemble du système circulatoire.

D'autre part, si les anciens Egyptiens prenaient les pouls de façon aussi précise et générale, c'est qu'ils étaient à même d'apprécier toutes les défaillances qui pouvaient provenir du fonctionnement cardiaque : « Il (le praticien) examine de cette façon le cœur » (*h3i.f n h3ty*).

Ainsi, le praticien égyptien des temps pharaoniques pouvait *diagnostiquer* à travers les pouls périphériques les anomalies du cœur et de la vascularisation : il n'ignorait donc pas la *pathologie cardiovasculaire*.

Le pouls traduit la fréquence cardiaque au niveau de tous les membres, et les Egyptiens le savaient parfaitement : « Le cœur parle dans les vaisseaux de chaque membre » (*mdw.f hnt mtw nw t nbt*). Les médecins égyptiens appréciaient donc la fréquence cardiaque par l'intermédiaire de la prise de pouls périphériques.

Les vaisseaux qui partent du cœur aux membres ne sont pas des tubes rigides. Le cœur parle en eux. Donc ils véhiculent des battements du cœur. Or pour les véhiculer, ces battements, il faut qu'il y ait un élément transmetteur qui ne peut être autre que le sang (*snfw*). Donc les vaisseaux transmettent le sang propulsé par le cœur aux organes, aux membres. D'où une connaissance au moins partielle de l'écoulement du sang du cœur vers les vaisseaux : les vaisseaux donnent du sang au nez (*Eb.*, 854 b) ; ils donnent du sang aux yeux (*Eb.*, 854 c), etc.

Ayant établi de façon aussi nette le rapport entre les pulsations cardiaques et les pouls périphériques, les anciens Egyptiens ont-ils enregistré la fréquence du pouls ?

En tout cas, les conditions étaient remplies pour pouvoir le faire :

1. la prise du pouls ;
2. l'existence d'un appareil de mesure susceptible de permettre de connaître le nombre de pulsations cardiaques par minute : les anciens Egyptiens ont pratiqué des divisions du temps inférieures à l'heure (*wnwt*, « heure » ; *3t*, « minute »), et ils avaient des clepsydras (*mrht*) portatives, de petites dimensions ;
3. ils pouvaient donc compter le nombre de pulsations à la minute et ainsi mesurer la fréquence cardiaque.

C'est là un exercice pratique qui n'était pas hors de portée des Egyptiens : « De très bonne heure l'Egypte connut une période de développement scientifique intense : l'année de 365 jours fut introduite dès l'an 4200 ; en 3300 ils savaient écrire un nombre aussi élevé que 1 422 000, et, dès 1850, on connaît la formule exacte du tronc de pyramide quadratique :

$$V = \frac{h}{3} (a^2 + ab + b^2) (3). »$$

Au demeurant, on a trouvé l'une de ces petites clepsydras (horloges à eau) portatives, en usage dès la XVIII^e dynastie, dans les fouilles de Gaza, en Palestine, et portant le nom du Pharaon Mine-Ptah de la XIX^e dynastie. Ce sont-là des témoignages palpables qu'il est difficile d'écarter d'un revers de main.

Le Papyrus Ebers est la première encyclopédie médicale qui contient aussi la première référence à la prise du pouls. Rien de tel, absolument rien, dans la médecine contemporaine de la Mésopotamie ancienne où dominaient la magie, la divination, l'astrologie, l'haruspicine et les exorcistes, les devins, les haruspices, les incantateurs (*âshipou*). Rituels, incantations magiques, mention de dieux ou de démons abondent plus que de vrais documents médicaux professionnels : quelques formulaires médicaux, un traité de diagnostics et de pronostics, des textes touffus traitant de la thérapeutique où s'enchevêtrent des documents médicaux et magiques. En somme, la

médecine mésopotamienne (chaldéenne, akkadienne, assyro-babylonienne) est nettement inférieure à la médecine pharaonique.

Et c'est bien la médecine pharaonique qui a influencé les écoles médicales de l'Asie mineure, avant Hippocrate.

Hippocrate lui-même a puisé dans le fonds médical égyptien : « Les quelques emprunts qu'Hippocrate a pu faire à la médecine égyptienne ne ternissent en rien sa gloire et n'ôtent que peu de choses au caractère original de son œuvre. Ils permettent cependant de démontrer jusqu'à quel niveau de pensée des écrits remontant à l'époque des Pyramides pouvaient avoir eu un écho (4). »

C'est précisément cette filiation historique qui est décisive : il ne s'agit ni de minimiser le génie d'Hippocrate ni de considérer ce médecin grec de Cos (né vers 460 av. notre ère) comme un savant sorti du néant, alors qu'il fut un grand initié des temples de Thot. Le problème historique, vraiment important pour la conscience culturelle de l'humanité, est de savoir et de retenir que la médecine pharaonique recèle déjà, des millénaires avant, tout le devenir médical de la Grèce et de Rome, et de Rome jusqu'aux temps de la naissance de l'Occident moderne, jusqu'au ^{xviii} siècle (5).

L'école médicale d'Alexandrie fut dominée par les noms d'Hérophile (300 av. notre ère), surtout anatomiste, et d'Erasistrate, physiologiste. C'est précisément en Egypte où les rapports du cœur et du poulx étaient déjà formulés depuis 2500 ans et où les clepsydres étaient également utilisées depuis plusieurs siècles qu'Hérophile compta le poulx au moyen d'une clepsydre : il n'a inventé ni la prise du poulx ni l'appareil de mesure. Il devenait alors facile de mesurer le poulx.

Le même Hérophile a étudié très sérieusement l'anatomie au point qu'il est considéré comme le pionnier de cette science : il connaît parfaitement l'œil, le foie, le cœur, le cerveau. Son nom est donné au confluent postérieur des sinus crâniens : le pressoir d'Hérophile. Ce savant alexandrin était d'ailleurs un Grec originaire de Bithynie.

Or les Egyptiens avaient établi un rapport entre les battements du cœur, organe central, et les poulx périphériques qu'ils savaient prendre en diverses localisations. Ils connaissaient le cerveau, les méninges et le liquide céphalo-rachidien (LCR). Ils avaient une bonne connaissance de l'anatomie extérieure des yeux (*irty*), notamment de la pupille (*dfd*). Le foie (*mist*) était également connu : il était gardé dans les vases canopes comme les autres viscères (la rate, le poumon et l'intestin).

Hérophile ne devait certainement pas ignorer tous ces acquis anatomiques de l'Egypte pharaonique, amassés dans les temples de Memphis et d'autres écoles médicales égyptiennes.

Pour Aristote également, né à Stagire en Macédoine (384-322 av. notre ère), c'est « le cœur qui est le principe des vaisseaux (6) ». Les vaisseaux ont leur origine dans le cœur.

Mais il s'agit d'artères et non de veines car le philosophe grec n'était pas plus avancé que les anciens Egyptiens à propos du mécanisme de la

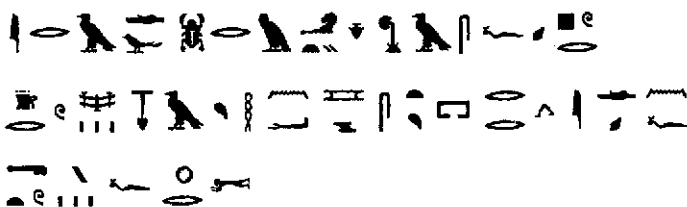
circulation sanguine qu'il considéra, lui aussi, de façon partielle : « Le sang s'écoule du cœur dans les vaisseaux, tandis qu'il ne vient de nulle part ailleurs dans le cœur (7). »

L'irrigation sanguine du corps entier à partir du moteur qu'est le cœur est plusieurs fois exposée dans les traités biologiques d'Aristote, qui prend d'ailleurs, souvent, l'image comparative de l'irrigation des jardins à partir d'une seule source : l'eau est apportée partout à partir de cette source unique, par une foule de conduits qui sans cesse se dirigent dans des directions différentes. De la même manière, « le flux des vaisseaux s'étend à travers le corps tout entier (8). »

Il est cependant remarquable qu'Aristote ne dit rien des pouls périphériques, susceptibles d'être pris en divers endroits du corps, en tant que indicateurs du battement du cœur. Ce que les Egyptiens avaient noté clairement, plus de 1000 ans avant la naissance d'Aristote !

Ce faisant, les anciens Egyptiens avaient déjà franchi l'étape proprement anatomique pour se hisser au niveau de l'examen clinique.

Tout naturellement et tout logiquement, la *pathologie cardiaque* avait donc attiré l'attention des médecins égyptiens. Le paragraphe 855 par exemple du papyrus Ebers s'applique manifestement à l'insuffisance cardiaque avec son retentissement hépatique et pulmonaire :



Traduction : « Quant à la faiblesse (*3hd*) qui advient dans le cœur (*hpr m h3ty*), c'est *khasef* jusqu'au poumon et au foie (*h3sf pw r-drw sm3 hnc mist*). Il devient sourd (le malade), ses vaisseaux s'étant affaissés (*pr r idi.n.f. mtwof hr*). »

Et les pulsations ne sont donc plus perceptibles, « les vaisseaux du cœur étant devenus muets » (*Eb.*, n° 855 c).

La souffrance d'origine coronarienne avec la douleur d'un hémithorax irradiée dans le membre supérieur est signalée au § 191 du papyrus Ebers : cette *sémiologie cardiaque* fait penser à l'infarctus du myocarde, car le pronostic est fatal : « C'est la mort qui le menace ». La douleur coronarienne avait donc déjà été individualisée dans l'Egypte pharaonique, plus de 4000 ans avant la description qu'en donnera Heberden !

Si l'on revient au problème de la circulation du sang, et si l'on résume bien l'histoire dans le cadre ici envisagé, on peut par conséquent relever les points et repères significatifs ci-après :

— *Papyrus Ebers* (1550 av. notre ère) : circulation du sang à sens unique, c'est-à-dire du cœur vers la périphérie :

— *Aristote* (384-322 av. notre ère) : circulation du sang également à sens unique ;

— *Claude Galien* (v. 131-v. 201) : obsédé par sa théorie du pneuma, Galien n'avait jamais envisagé l'idée de la circulation du sang à partir du cœur : « C'est à l'intérieur du foie que, grâce à la chaleur ambiante (le pneuma), la nourriture se transforme en sang. (...) Spiritualisé par le pneuma et devenu principe vital, le sang pénètre alors par le truchement des artères dans toutes les parties du corps. » ;

— *Ibn an-Nafis* (xiii^e siècle), médecin arabe, avait déjà conçu l'idée de la circulation du sang, à tout le moins la « petite circulation » ou « circulation pulmonaire », c'est-à-dire la circulation du sang du cœur vers les poumons et des poumons vers le cœur (9) ;

— *Miguel Servete* (Michel Servet), médecin espagnol (1511-1553), reprend, sans l'avouer, le texte d'Ibn an-Nafis sur la circulation du sang : l'Espagnol ajoutera cependant que la coloration du sang est plus claire dans la veine pulmonaire (10) ;

— *William Harvey* (1578-1657), médecin anglais, grand pionnier de la recherche médicale, décrit la circulation du sang dans son ouvrage de 1628 qui fit époque par les preuves expérimentales qu'il donnait (11).

NOMENCLATURE ANATOMIQUE QUELQUES TERMES OFFRANT UN INTÉRÊT POUR LA MÉDECINE



ʿnh, ankh, « vie » ; copte *ōnh, onkh*

snb, seneb, « santé »

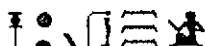
b3t, khat, « maladie »

mnt, menet, « maladie »

whdw, oukhedou, « souffrance »

sm, sem, « soigner » (un malade)

swnw, sounou, « médecin », « praticien » ;
wr swnw, our sounou, « chef des médecins » ; copte : *saein, seeine, seine, seini, saine, seini*



shmt-wʿb, Sekhmet-Ouâb, « prêtre de Sekhmet » ; « chirurgien » (trad. de B. Ebbell) : une catégorie de praticien



s3w, saou, « magicien », « exorciste » : il

𓂏𓂏𓂏

guérissait également dans l'Égypte pharaonique ; nous avons : 𓂏𓂏𓂏 *s3*, « protection » (mise à l'abri, grâce à un talisman, de dangers, d'incidents, etc.)

𓂏𓂏𓂏

ḥ3i, *ḥhayi*, « examiner » (un malade) ; aussi le sens de : « mesurer » (*ḥ3i mdw*, « mesurer le pouls »)

𓂏𓂏

šmt, *shemet*, « marche », « mouvements » (du cœur) : fonctionnement du cœur, battement du cœur : il s'agit de physiologie

𓂏𓂏𓂏

ḥr, *kber*, « connaissance » (du cœur) : il s'agit d'anatomie

𓂏𓂏𓂏

phrt, « médicament » ; « prescription médicale », « ordonnance médicale »

𓂏𓂏𓂏

t3, *tja*, « pilule »

𓂏𓂏𓂏

ftt, *fetet*, « pansement »

𓂏𓂏𓂏𓂏

pr-ḥ, *Per-Ankh*, « Maison de Vie » : établissement d'enseignement où le médecin pouvait compléter sa formation auprès de savants spécialisés dans les différentes disciplines

𓂏𓂏

pšn, *peshen*, « fracture » (des os)

𓂏𓂏

mkt, *meket*, « position correcte, normale des membres, des organes »

𓂏𓂏𓂏

dt, *djet*, « corps » (humain) : l'ensemble du corps, sa configuration générale, son « image »

𓂏𓂏

ḥ^c, *hâ*, « chair » ; pl. 𓂏𓂏𓂏 *ḥ^cw*, *hâou*, « corps » : le moi corporel, physique

𓂏𓂏

iuf, *iouef*, « chair » (humaine), « muscle » (viande) ; copte *af*, *aaf*, *ěf*

𓂏𓂏

ṯ, *ât*, pl. *ṯwt*, *âout*, « membre », « organe »

𓂏𓂏

ks, *kes*, « os » ; copte *kas*, *kěs*, *kê*, *kis*

𓂏𓂏

tbn, *teben*, « os à moelle » (les os longs)

mdw, *medou*, « squelette » (trad. Jonckheere) : déterminatif de bois, baguette, bâton (idée de charpente squelettique)

𓂏
𓂏
𓂏

h3t, « cadavre » (putrescible)

mt, *met*, p. *mtw*, *metou*, « vaisseaux », « tendons », « ligaments », « muscles », « nerfs », « veines », « canaux excréteurs » : c'est le mot clé de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie égyptienne ; copte *moût* et aussi *môtě*, *matě*, *môt*, *mat*

𓂏 𓂏 𓂏 𓂏

inm, *inem*, « peau » (teinte, couleur) : épiderme

𓂏 𓂏 𓂏 𓂏

msk3, *meska*, « peau » (en son effet protecteur)

𓂏 𓂏 𓂏

fd, *fed*, « suer », « transpirer »

𓂏 𓂏 𓂏

fdt, *fedet*, « sueur », « transpiration » ; copte *fotě*, *bôtě*, *foti*

𓂏

tp, *tep*, « tête » (le sommet, l'extrémité, le haut)

𓂏 𓂏 𓂏 𓂏

d3d3, *djadja*, « tête » ; copte : *djō*, *djě*

𓂏 𓂏

dnnt, *djennet*, « crâne » (terme purement chirurgical : Papyrus Ed. Smith)

𓂏 𓂏 𓂏 𓂏 𓂏

p3k3yt, « les os du crâne »

𓂏 𓂏 𓂏

dhr, *deber*, « les fontanelles » (peau/cuir)

𓂏 𓂏

sm3, *sema*, « cuir chevelu »

𓂏 𓂏

wpt, *oupet*, « vertex » (sommet du crâne)

𓂏 𓂏 𓂏

mm, *âmem*, « cerveau » ; on a aussi : *3is n dnnt*, « cerveau », « circonvolutions cérébrales » (litt. : « viscères du crâne »)

𓂏 𓂏 𓂏

ntnt, *netenet*, « méninges » (la dure-mère)

𓂏 𓂏 𓂏

nh, *nekh*, « liquide céphalo-rachidien »

𓂏 𓂏

hr, *ber*, « visage », « figure » ; copte *hō*

𓂏 𓂏

dhnt, *dehenet*, « front » ; copte *těhně*

𓂏 𓂏

m3c, *maâ*, « tempe »

𓂏 𓂏

gm3, *gema*, « tempe », « os temporal »

𓂏 𓂏

sm3, *sema*, « tempe droite » d'où pend « la mèche de l'enfance », tressée comme signe

𐤀𐤓𐤕
𐤀𐤓𐤕𐤀𐤓𐤕

𐤀𐤓𐤕

𐤀𐤓𐤕

𐤀𐤓

𐤀𐤓𐤕

𐤀𐤓𐤕

distinctif aux princes de sang royal ; copte
smaũ, smaaũ

ʿrt, âret, « maxillaire inférieur »

ʒmʿt, amât, « branches du maxillaire inférieur »

inʿ, inâ, « menton » (Pyr. 1308) ; forme évoluée :

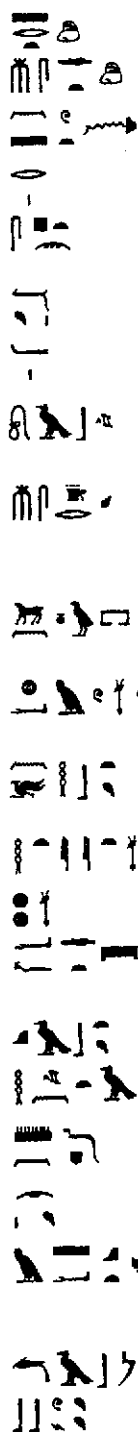
ʿnʿn, ânân, « menton »

inʿt, inât, « menton » (Pap. Ed. Smith)

irt, iret, « œil » ; les deux yeux : *irty, irety* (l'œil est l'une des « sept ouvertures de la tête », d'après le Pap. Ebers) ; copte *ēia, ēiēr-, iēr-, ēiat=, ēiaat=, iēt=* ; démotique *iet*

dfd, djefedj, « pupille » (Pap. Ebers). Dans les textes des Pyramides (Ancien Empire), la pupille est nommée : *hwnt imt irt, hounet imet iret* ; cette métaphore se retrouve ailleurs, dans d'autres langues : *korê*, la jeune fille, en grec ; *pupilla* en latin ; en espagnol *la niña de los ojos* ; en arabe *insân el ain* (« la personne dans les yeux »). Le noir de l'œil se dit : *km, kem*, et le blanc, qui représente la sclérotique, *hd, hedj*. L'orbite se dit : *w3b n irt, ouab en iret*, « la racine de l'œil » ; les paupières *s3 n i*, « le dos des yeux » ; les cils *gabety* ; les sourcils *iuh ineh*

fnd, fenedj, « nez » ; la colonne du nez, le cartilage de la cloison *iwn n fnd, ioun en fenedj* ; la chambre du nez, les os propres du nez *štyt nt fnd, shetyt (štyt, « chambre ») net denedj* ; la racine du nez *tp bry n fnd, tep bery en fenedj* ; le sommet du nez *tp n fnd, tep en fenedj*. Les anciens Égyptiens avaient une connaissance anatomique sérieuse du nez, experts qu'ils étaient dans les techniques d'excérébration : le cerveau était souvent extrait par les narines (d'où la connaissance du cartilage, des os propres et de l'ethmoïde).



šrt, sheret, « narine »

ms3dtwty, mesadjetouty, « fosses nasales »

nšwt, neshout, « mucus nasal »

r, « bouche » ; copte *rō, lō, ra, la, rē, lē*

spt, sepet, « lèvre » ; *spty, sepety*, « les deux lèvres »

ns, nes, « langue » (organe) ; copte *las, lēs*

ibh, « dent » ; pl. *ibhw, ibhou* ; copte *obhē, obh, abhē, abah, abh*

w3b, ouab, « alvéole dentaire » (le mot signifie primitivement : « racine »)

msdr, mesedjer, « oreille » ; copte *maadjē, mēēdjē, mēdjē, mēdji, mēshtē, mashdj* (en bohaïrique)

bnw, khenou, « conduit auditif » (l'intérieur)

h^cmw, khâ mou, « partie antérieure du cou »

nḥbt, nehebet, « cou », « nuque » ; copte *nabb, nahf, nabbē, nahbi, nēhbi*

ḥtyt, hetyt, « gosier »

ḥḥ, khekb, « trachée »

ḥdt, âfedet, « cage thoracique » (litt. : « coffre », image également évocatrice)

k3bt, kabet, « sternum »

ḥnt3, heneta, « manubrium »

mnd, menedj, « sein » ; *tp n mndwy, tep en menedjouy*, « mamelon »

spr, seper, « côtes »

mš^ckt, meshâket, « omoplates » (le déterminatif du rasoir évoque bien le caractère tranchant du bord interne des omoplates)

h3b, khab, « clavicule »

bbwy, bebouy, « clavicules »

ntnt, netenet, « diaphragme » (déterminatif de la chair). L'éviscération était pratiquée par les embaumeurs uniquement à travers l'incision du flanc gauche : pour arracher les poumons, il leur fallait franchir nécessairement la barrière du diaphragme, avec ses faisceaux musculaires.

rmn, remen, « épaule »

kḥ, kâh, « épaule » (dans les ouvrages techniques)

htt, « épaule » (terme rare) ; « aisselle »

psd, pesed, « dos »

s3, sa, « dos » ; copte *sōi, sāi*

i3t, iat, « dos »

im3ḥ, imakh, « colonne vertébrale »

ts, tjes, « vertèbre » (nœud) ; *ts n psd*, « vertèbres dorsales » ; *ts n nhbt*, « vertèbres cervicales »

bksw, bekesou, « moelle épinière »

sm3, sema, « poumon » (importante viscère intra-thoracique, bien connue des embaumeurs égyptiens)

wf3, oufa, « poumon » (dans tous les textes à partir de la XVIII^e dynastie)

ib, « cœur ». Ce mot signifie aussi : « intelligence, compréhension », « volonté, désir, souhait ». Pour l'Égypte pharaonique, le cœur était considéré comme le siège des pensées et des émotions.

ḥ3ty, haty, « cœur » ; pl. *ḥ3tyw*, « pensées » ; copte *hêt, htê, hêt* (ce mot traduit les termes grecs suivants : καρδια, vous, διάνοια, ψυχή)

ht, khet, « abdomen », « ventre » ; *wpt nt ht, oupet net khet*, « épigastre » ; *bry ht, khery khet*, « hypogastre » ; copte *hê, hêt*=

hp3w, khepaou, « nombril », « cordon ombilical »

mist, miset, « foie »

bnf, benef, « bile »

wdd, ouded, « bile », « vésicule biliaire »

r-ib, ro-ib, « estomac » (litt. : « la bouche du cœur »)

nnšm, neneshem, « rate »

šn, sekhen, « pancréas » (connu seulement chez l'animal)

k3b, kab, « intestin » (dans les textes médicaux) ; *k3b m3^c n phwyt*, « rectum »

mhtw, mekhetou, « intestins » (dans les Listes anatomiques) ; copte *maht, mëht*

phwyt, « anus »

hpdw, khepedou, « fesses », « derrière »

ggt, geget, « rein » (traduction non encore certaine). Cet organe n'était pas enlevé au cours de l'éviscération.

šptyt, shepetyt, « vessie »

mwyt, mouyt, « urine » ; copte *mē, mi*

mt, met, « phallus »

b3h, bah, « phallus » (en fonction)

hnn, henen, « phallus » (en tant qu'organe anatomique)

mtwt, metout, « sperme » (déterminatif du phallus éjaculant)

idt, idet, « vulve »

ht, khet, « utérus » (« ventre » : l'enfant est dans le ventre de sa mère, c'est-à-dire dans l'utérus)

šd, shed, « vulve » ; *spty šd*, « les lèvres de la vulve »

kns, kenes, « région du pubis »

	<i>k3t, kat</i> , « vagin » (papyrus gynécologique de Kahoun)
	<i>hps̄, khepesh</i> , « membre supérieur »
	<i>gb3, geba, gba</i> , « bras », « humérus »
	<i>c, â</i> , « avant-bras », « main »
	<i>drt, djeret</i> , « main »
	<i>db'w, djebâou</i> , « doigts » ; copte <i>tēēbē, tēbē, tēbē</i>
	<i>nt, ânet</i> , « ongle »
	<i>mnt, menet</i> , « cuisse »
	<i>inst, ineset</i> , « jambe », « cuisse », « tibia » ; « nerf sciatique » (A.S. Yahuda, en 1947)
	<i>rd, red</i> , « jambe », « pied » ; pl. <i>rdwy, redouy</i> ; copte <i>rat=, rēt=, lēt=</i>
	<i>sdh, sedjeh</i> , « jambe » (terme technique, scientifique)
	<i>wrt, ouâret</i> , « jambe »
	<i>sbk, sebek</i> , « jambe »
	<i>sst, seset</i> , « mollet » ; pl. <i>sstwy, sesetouy</i>
	<i>pd, ped</i> , « genou », « rotule » ; copte <i>pat, pēt, fat</i>
	<i>tbw, tjebou</i> , « plante du pied »
	<i>s3h, sah</i> , « orteil »

Ce lexique, succinct, ne renferme donc pas tous les termes anatomiques connus des égyptologues. Il montre cependant que les anciens Egyptiens avaient une grande connaissance de l'anatomie topographique. Et cela dès l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère).

L'univers médical égyptien comporte, à côté de son caractère proprement scientifique, une autre dimension non moins fondamentale : c'est l'aspect « anthropologique » de cette médecine qui fait que le « corps » et l'« esprit », la « maladie » et la « tradition », l'« individu » et la « société », sont entremêlés dans un contexte global de soins. La médecine pharaonique est par conséquent éminemment une médecine « psycho-somatique », comme tant d'autres médecines « traditionnelles » négro-africaines de nos jours.

Tous les auteurs ont eu à souligner la nature complexe et vivante de la médecine égyptienne où science, magie et religion forment un ensemble thérapeutique efficace (12).

La puissance des mots, la force de la parole, des formules incantatoires et des gestes rituels millénaires, les amulettes, les talismans, les pendentifs de toutes sortes, sont en effet à la disposition du *saou* (« magicien », « exorciste », « guérisseur », « sorcier », etc.), qui est médecin, authentiquement : « Puissants sont les mots sur les drogues et *vice versa*. » (Pap. Ebers 3).

Scientifique, magique, la médecine égyptienne est aussi sacerdotale. Le clergé de la déesse *Sekhmet* était en effet spécialisé dans les cures thérapeutiques, sous la protection divine des dieux et déesses guérisseurs, tels Thot, Osiris, Isis, Horus, Neith, Hathor, Bès, Thouéris, Khnoum, Hekhet, etc.

Dans les sanctuaires thérapeutiques des temples, on appliquait également l'induction des *songes* et leur interprétation. L'incubation thérapeutique est évidemment d'origine pharaonique.

C'est également dans l'Égypte pharaonique qu'est née l'*aromathérapie*, soit le traitement des maladies par les essences des plantes. La médecine égyptienne utilisait fréquemment l'Ail (*Allium sativum*) et l'Oignon (*A. cepa*).

L'Ail qui a une huile essentielle très volatile, constituée presque totalement par le sulfure d'allyle, possède des propriétés tonifiantes et antiseptiques : « Parmi les produits soufrés que contient l'Ail il en est qui diminuent l'agrégation des plaquettes, ces éléments de notre sang qui permettent la coagulation. L'Ail peut donc aider à éviter thromboses et infarctus (13). »

L'Oignon, considéré dans l'Égypte ancienne comme une plante sacrée, est riche en sucre, en sels minéraux et en vitamines. C'est un excellent stimulant du système nerveux, hépatique et rénal. Il est antiscorbutique, anti-infectieux et antiseptique. La Scille, « oignon marin », mentionnée pour la première fois dans le Papyrus Ebers, était employée dans les maladies du cœur et l'hydropisie : le bulbe de cette Liliacée contient des hétérosides cardiotoniques qui agissent sur le cœur pour en ralentir le rythme et en tonifier les contractions ; ce qui a un effet indirect sur le rein par amélioration de la circulation sanguine (14).

Des *parfums* magiques ont existé dans l'Égypte antique, favorisant des capacités d'intuition, de prémonition ou « vision directe ». Et l'on sait qu'un bon fonctionnement naso-respiratoire est synonyme d'un bon équilibre psychosomatique. Le sens olfactif des anciens Égyptiens devait être particulièrement aigu, eux qui envoyaient des vaisseaux en expédition, assez régulièrement, au pays de Pount (Corne Africaine, Somalie), pour aller chercher des plantes aromatiques (myrrhe, résines aromatiques, etc.). Les expéditions ordonnées par la reine Hatschepsout (1504-1483 av. notre ère) sont restées célèbres.

Le Lotus bleu (*Nymphaea coerulea*), lié au culte d'Osiris, contient des alcaloïdes à effets narcotiques. Son arôme est suave et doux. Les prêtres ont utilisé cette plante à senteur divine pour provoquer des états d'extase chamanique (15).

Il est manifeste que le règne animal et le règne minéral ont également fourni un certain nombre de médicaments composés par les pharmaciens de l'Égypte antique. On dit d'autre part vrai en affirmant que la statuaire pharaonique est une source inépuisable de renseignements pour ce qui est du *yoga égyptien*.

Les prêtres-médecins utilisaient l'hypnotisme thérapeutique et la suggestion à distance, grâce à leur capacité extraordinaire de concentration mentale, de maîtrise de soi : « Salut à toi, mon cœur que voici, mon muscle cardiaque que voici de mes forces vitales mêmes ! / J'ai mon cœur, j'ai l'usage de lui / Je suis quelqu'un qui a l'usage de ses propres membres / Mon cœur m'a obéi, car je suis son maître. (16). »

Au fait, quel est le sens de la maladie dans la pensée égyptienne, pharaonique ?

Forces matérielles et spirituelles, imbriquées, forment l'être humain : le corps, *khet*, avec ses organes et ses instincts ; le *ka*, force vitale, qui fait subsister le corps, conçue comme une sorte de double astral spécifique de l'individu, exprimant l'essence intime de l'*ego* ; le *ba*, principe d'origine divine que l'art figuré représente comme un oiseau androcéphale, tenant dans ses serres le symbole de vie, *ankh*, se superposait au *khet* et au *ka*. La synthèse humaine, de l'organique, du mental, du spirituel et du divin, fait que les Égyptiens ne reconnaissaient aucunement dans la maladie le châtiment du péché. La maladie n'est pas ici l'expression d'un désordre moral et personnel, mais le reflet dans la matière de la lutte que se livrent dans l'univers les forces salutaires et les forces nocives. Ainsi, pour les Égyptiens de l'Antiquité, la maladie apparaît comme l'expression humaine d'un drame métaphysique.

C'est la même conception de l'homme et de la maladie qui prévaut en Afrique noire.

Selon les Zarma (17) du Niger, l'homme, *boro*, est conçu comme une unité de trois éléments : le *ga*, qui est le corps ; le *bya*, qui est le double et le *fundi*, ou force vitale, animant à la fois le *ga* et le *bya*. Il existe par conséquent deux conceptions de la maladie dans la tradition zarma : les troubles purement somatiques qui affectent le *ga*, et les troubles du comportement qui sont relatifs au *bya*. Dans ce dernier cas, tout un rituel est déployé pour guérir le patient, de façon initiatique, et la valeur psycho-thérapique du rituel est indéniable.

Dans le système socio-culturel des Mitsogho du Sud-Gabon (18), la personne vivante, l'être (*moma*) est constitué des composants fondamentaux suivants : *oto*, « le corps » ; *endjanga*, « la force vitale » qui réside dans le cœur (*motema*) ; *ghedidi*, « l'esprit », et *ghedinadina*, « la silhouette », « l'ombre ». L'esprit (*ghedidi*), à la mort physique, quand

disparaît l'ombre (*ghedinadina*), va en direction de l'Au-delà, le plus souvent par les rayons du soleil. Ici aussi, diagnostic et traitement, maladie et guérison constituent un jeu de correspondances cosmo-socio-biologiques dans un schème collectif où sont codifiées toute la culture, la morale et la religion de la société : le traitement curatif s'effectue en deux temps : tout d'abord, faire revenir l'esprit, et, ensuite, le guérir. Pour lui faire réintégrer le corps, on fait appel à des spécialistes de l'un ou l'autre sexe.

Et les auteurs de préciser : « Quand on aborde la psychothérapie ghetsoho, c'est toute une conception du monde sensible et supra-terrestre que l'on fait jouer. Car elle implique la notion de personne à ces deux niveaux ; autrement dit, la connaissance de l'Homme dans son être physique et psychique (vie terrestre) ainsi que spirituel (passé et devenir ultra-terrestre) (19). »

Un autre exemple de la complexité et de la richesse de conception de la notion de personne humaine en Afrique noire.

A l'édifice proprement corporel de l'homme (organes, tissus, os, cellules, etc.), les Malinke et les Bambara du Mali (20) joignent 60 principes spirituels et 266 éléments composant le caractère.

Ces 60 choses essentielles de la personne, « principes dynamiques », « essence de l'homme », etc., sont jumelées deux à deux, l'ordre masculin à l'ordre féminin. Mais il n'y a pas d'opposition tranchée entre « corps », « âme » et « esprit », puisque la plupart des principes spirituels ont pour support ou lieu de manifestation, des parties bien précises du corps.

Le *ni*, *nyi*, est le principe de vie immatérielle, la source de « vie impalpable », par opposition au *di*, « la vie physique ». Le *nyi* tient au feu et à l'air, et *di* à l'eau et à la terre. (On retrouve les éléments primordiaux de l'ancienne philosophie.) Le *nyi* est l'énergie qui anime le corps. Ce principe *nyi*, en radiant sous forme de *nya*, créé dans le for intérieur et autour de la personne un « flux intermittent », *nya-nya*, extrêmement rapide, une sorte de champ vital qui se propage à travers et dans le corps : le témoin de cette radiation est le regard, *nye*, dans lequel se lit son intensité. Le *nya*, assimilable dans une certaine mesure à l'énergie vitale, disparaît à la mort pour faire place au *nyama*, qui évoque par certains de ces aspects la vie intime, la conscience, l'inconscient et le subconscient.

Quant au *di*, « double de la personne », il est la représentation intérieure et extérieure, selon les cas, de l'être intime.

Mais le plus à noter dans la profonde psychologie bambara et malinke, c'est que toute personne évolue à partir d'un substrat : *ba*, qui est à la fois biologique, culturel et spirituel. La plénitude de soi est à envisager comme l'épanouissement même du *ba* qui est en l'homme. L'on songe irrésistiblement au *ba* pharaonique, si lié à la vie dans la mort.

Si l'homme souffre sur cette terre il ne participe pas moins, déjà, de

l'aventure cosmique. L'homme, chez les Egyptiens de l'Antiquité, était conçu comme un être total, un être qui pâtit dans sa chair sensible mais dont l'essence est de faire grandir, jusqu'à l'apothéose, la part spirituelle, divine, qui est en lui, dès l'origine des temps. Car tout est sorti du démiurge et retourne à lui, de la même manière le démiurge lui-même s'est manifesté dans le *Noun*, en la Première Fois, qui est aussi l'Occasion créatrice par excellence.

L'homme est dieu dans la profonde pensée de l'Egypte pharaonique. Un dieu qui naît, souffre et meurt, mais dieu tout de même, lié à tout ce qui existe dans l'univers. La momification dans l'Egypte ancienne tient étroitement de cette idée. L'exaltation sans fin de la vie. Que tout vive toujours de la vie même du Soleil, qui recommence, après le cycle nocturne, la vie pour lui-même, chaque jour. L'expression *chaque jour* (*nb r', neb râ*, « chaque jour », « chaque soleil ») est très importante dans la vision du monde pharaonique. Vivant du Soleil créateur, l'homme doit aussi, chaque jour, régénérer le temple divin et sacré qui est en lui et qu'il est lui-même.

Voilà pourquoi la science médicale égyptienne est une science totale, cosmique. Elle croit fermement aux zones transcendantes du réel, au sacré. Justement, l'homme peut se dépasser pour avoir accès au sacré. Drogues et médicaments, parfums et onguents, rites et cultes, mythes ancestraux, magie, religion, science exacte, puissance mentale, tout cela intervient en tant que « savoirs » dans l'art de guérir. Le prestige de la science médicale égyptienne ne saurait s'expliquer autrement : cette médecine pharaonique en effet prend en compte tout l'homme considéré dans son environnement global, individuel, social, familial, historique, culturel, astral, cosmique.

L'auteur de l'*Odyssée* a mille fois raison en célébrant l'Egypte, pays « où les médecins sont les premiers savants du monde (21). »

Et la psychanalyse ?

Pour ce qui est de la hiérarchie de la personnalité humaine, on peut aisément établir les équivalences ci-après : le *soi* ou le *ça* (*es* en allemand) qui représente l'ensemble des instincts, des pulsions organiques, des désirs, et dont l'énergie, instinct des instincts, est la *libido*, peut s'assimiler au *khet* ; le *moi* ou l'*ego* (*ich* en allemand) qui est la conscience psychologique elle-même comme sens du réel et engagement dans le monde extérieur qu'elle perçoit et connaît, et dont la fonction normale est la recherche des moyens de réaliser les désirs du *es*, peut correspondre au *ka* ; le *sur-moi* ou le *super-ego* (*über-ich* en allemand) qui est pour Freud la conscience morale, c'est-à-dire l'image d'un « moi idéal » bardé de principes moraux, source d'obligations (les « devoirs ») et d'interdictions (les « tabous »), et qui est façonné par l'éducation et surtout par le souvenir des impératifs du Père (« imago paternelle ») avec lequel le *sur-moi* s'identifie, peut être comparable au *ba*. La « censure » est le refus que le *ich*, soumis au *über-ich*, oppose à

un désir immoral. La fonction de la « censure » est le « refoulement » hors du *ich*, c'est-à-dire hors de la conscience, d'un désir qui reste donc dans l'« inconscient ». Tout le groupe des « images » (esquisses de mouvements, désirs, etc.) refoulées antérieurement ou postérieurement forme alors un « complexe » (terme proposé par Jung). On peut ajouter que l'*Ombre* de certaines inscriptions tombales, revers obscur de l'individu, pourrait correspondre sans doute aux instincts régressifs que Freud désigne sous le nom de *Thanatos*. Mais dans l'Égypte pharaonique, il y a plus. C'est qu'à la mort, la totalité humaine est destinée à devenir *Akh*, c'est-à-dire une Forme supérieure de la conscience, un Être bienheureux, par l'union effective de l'homme avec l'Essence spirituelle du monde, par l'union concrète de l'être humain avec son créateur, le Soleil divinisé. Être *akh*, c'est être lumineux de la lumière même du Soleil ; c'est devenir un être solaire, stellaire (22).

Pour *diagnostiquer une grossesse*, les Égyptiens ont, les premiers, conçu l'idée de l'existence d'hormones sexuelles dans les urines de la femme enceinte. Le texte qui a conservé ce pronostic par les urines, fait également état de pronostic précoce du *sexe de l'enfant à naître* : « Autre moyen de reconnaître si une femme enfantera ou si elle n'enfantera pas : (Tu placeras) de l'orge et du blé (dans deux sacs de toile) que la femme arrosera de son urine chaque jour, pareillement des dattes et du sable dans les deux sacs. Si (l'orge et le blé) germent tous deux, elle enfantera. Si c'est l'orge qui germe (la première), ce sera un garçon ; si c'est le blé qui germe (le premier), ce sera une fille. S'ils ne germent (ni l'un ni l'autre), elle n'enfantera pas. » (*Papyrus de Berlin*, datant de la XIX^e dynastie : 1350-1205 av. notre ère).

Cette recette a fait grande fortune et s'est transmise à travers les âges : elle a passé d'Égypte en Europe par Byzance. Franz Paullini reprend cette recette égyptienne dans sa célèbre *Heilsame Dreckapotheke*, qui date de la fin du xvii^e siècle.

Une autre méthode, non moins populaire, pour diagnostiquer une grossesse, est celle du pessaire d'ail (ou d'oignon), indiquée par le *Papyrus de Kahoun* (vers le milieu de la XII^e dynastie : 1850 av. notre ère) et le *Papyrus Carlsberg n° VIII* (XIX^e ou XX^e dynastie : environ 1200 av. notre ère) : « (Moyen de distinguer une femme qui enfantera) d'une femme qui n'enfantera pas : Tu feras qu'une gousse d'ail humectée (de...) reste pendant toute la nuit, jusqu'à l'aube, (dans) sa chair (i.e. son vagin). Si l'odeur de l'ail passe dans sa bouche, elle enfantera. Si (elle n'y passe pas), elle n'(enfantera) jamais. » (*Pap. Carlsberg VIII*, § IV).

Hippocrate, né en 460 av. notre ère dans l'île doricienne de Cos, a reproduit cette recette égyptienne, parmi d'autres « moyens explorateurs » pour connaître si une femme concevra : « Autre : gousse d'ail, la nettoyer, en ôter les peaux, l'appliquer en pessaire, et voir le lendemain si la femme sent l'ail par la bouche ; si elle le sent, elle concevra ; sinon, non (23). »

En reprenant les recettes pharaoniques de cette façon, ce n'est donc pas Hippocrate (v. 460-v. 277 av. notre ère) qui contredirait Homère (v. 850 av. notre ère).

Les médecins égyptiens étaient non seulement savants mais encore spécialisés dans telle ou telle branche médicale. Autrement dit, les écoles égyptiennes de médecine formaient des spécialistes. Tel est le témoignage direct d'Hérodote (v. 484-v. 420 av. notre ère) qui a séjourné en Egypte, parcourant ce pays dans son long, du Delta en Haute-Egypte, jusqu'à Thèbes en passant par Memphis : « La médecine est répartie en Egypte de cette façon : chaque médecin soigne une seule maladie, non plusieurs. Tout est plein de médecins ; les uns sont médecins pour les yeux, d'autres pour la tête, pour les dents, pour la région abdominale, pour les maladies de localisation incertaine (24). »

Le Papyrus Ebers propose, pour plomber les dents, plusieurs formules à base de résine et de substances minérales (*Eb.* 739, 740, 743, 744) : le mot égyptien pour « plomber » les dents est *wš3*, *wesha*, « obturer », que le grand égyptologue allemand Grapow a rapproché de *wš3*, *wesha*, « bourrer, gaver, engraisser (des oies) ». Il s'agit par conséquent d'un véritable *plombage* de la dent. Ce même Papyrus Ebers consacre plusieurs paragraphes aux maladies des dents (*Eb.* 553-555 et 739-749), avec quatorze recettes intéressant l'odontologie.

Vingt instructions ou passages concernent le *système digestif* : flatulence (*Eb.* 189), dilatation et clapotement sous les doigts (*Eb.* 199), hématomèse ou vomissement de sang, méléna ou passage du sang noir à travers l'anus (*Eb.* 198), appendicite (*Eb.* 203), urémie (*Eb.* 201), etc.

L'on sait que le cerveau, les méninges et le liquide cérébro-spinal étaient connus et nommés par les médecins égyptiens. Les maux de tête font l'objet de plusieurs recettes : *Eb.* 247-249 et 252-260, Papyrus Hearst datant de la XVIII^e dynastie (H. 75-77). Il est probable que « les médecins pour la tête » (*oi de kephalēs*) dont parle Hérodote désignent les médecins-prêtres qui soignaient dans les temples au moyen de techniques particulières : incubation, révélation, rêve, songe, hypnose, hydrothérapie, psychothérapie, toutes techniques convenables aux désordres psychiques.

On rencontre dans le Papyrus Ebers cent recettes pour les maladies d'yeux, reprises dans le Papyrus Carlsberg VIII. Le papyrus médical de Londres traite aussi de la même spécialité. Diverses *ophtalmies* étaient soignées par les oculistes égyptiens : blépharites, trichiasis, ectropion, trachome, pterygion ou ongle, mydriase, cataracte appelée « montée de l'eau », héméralopie, orgelet, etc. (25).

Que d'autres spécialistes pour les maladies des oreilles, de la peau, du nez, des rhumatismes, les maladies des femmes !

Ce savoir médical pharaonique : connaissances anatomiques précises, thérapies à l'aide des plantes, des animaux et des minéraux,

intervention de la « magie », du « fétichisme », de la « religion », pratique de la parole thérapeutique (force des mots incantatoires), spécialisation dans le métier de traiter les malades, dimension cosmique ou métaphysique de la maladie, bref tout ce savoir médical pharaonique a survécu et survit encore dans le reste de l'Afrique noire, en ses traditions médicales et thérapeutiques authentiques (26).

L'ancien Bouganda (Buganda, Uganda, Ouganda) est fort célèbre justement pour les différentes spécialités de ses médecins (*basawo baganda*, « médecins de l'Uganda » ; singulier : *musawo muganda*). Les *basawo baganda* étaient des « médecins généralistes ». Nous avons ensuite la répartition ci-après : le *musawo we musole*, spécialisé dans le traitement des morsures de serpent ; le *mukozi we ddagala eganda* ou pharmacologue, spécialiste dans la fabrication et la prescription des médicaments ; le plus connu et le plus respecté de tous les spécialistes, le *musawo muyunzi*, « le docteur des os » ; il traitait toutes sortes de fractures, si complexes fussent-elles : « According to one Western doctor, the *musawo muyunzi's* methods had many similarities with Western treatment of fractures (27). »

Traduction : « De l'aveu d'un médecin occidental, les méthodes du *musawo muyunzi* sont beaucoup similaires au traitement occidental des fractures. »

Ce qui implique, cela va de soi, des connaissances anatomiques sûres, accumulées de génération en génération, dans la spécialité concernée.

Dans ce même vieil Ouganda (Uganda), le Dr R.W. Felkin assista, en 1879, à une opération césarienne qui consiste précisément à pratiquer l'ouverture de la paroi abdominale et de l'utérus gravide dans le but d'en extraire le fœtus vivant : l'opération réussit merveilleusement par un chirurgien « indigène » du royaume de Bunyoro-Kitara, avec toutes les précautions d'anesthésie et d'antisepsie ; la jeune opérée avait environ vingt ans (28).

La médecine africaine, depuis l'Egypte pharaonique, est un immense trésor de science et de savoir-faire : l'histoire des sciences et la médecine vivante actuelle devraient mieux connaître et faire connaître tant d'idées et de pratiques relatives à la cosmo-biologie négro-africaine de jadis et de naguère.

Le moment est peut-être venu où il faille, par tous les moyens, organiser une exploration systématique, financée par les Africains eux-mêmes, du monde médical ougandais, en mettant un accent spécial sur la haute science des chirurgiens, qui jouissent d'une longue tradition scientifique, et quasi unique en Afrique noire :

- 1879 : opération césarienne réussie : Dr R.W. Felkin ;
- 1911 : laparotomie et remise en place des viscères chez des guerriers transpercés par une lance : John Roscoe (29) ;

- 1911 : réduction par ostéosynthèse des fractures aux bras et aux jambes : John Roscoe (30) ;
- 1979 : pratique chirurgicale toujours vivante avec le *musawo muyunzi*, « le médecin des os » : Diane Leinwand Zeller.

HÉMATOME DU ROCHER

𓆎 𓆏 𓆐 𓆑 𓆒 𓆓 𓆔 𓆕 𓆖 𓆗 𓆘 𓆙 𓆚 𓆛 𓆜 𓆝 𓆞 𓆟 𓆠 𓆡 𓆢 𓆣 𓆤 𓆥 𓆦 𓆧 𓆨 𓆩 𓆪 𓆫 𓆬 𓆭 𓆮 𓆯 𓆰 𓆱 𓆲 𓆳 𓆴 𓆵 𓆶 𓆷 𓆸 𓆹 𓆺 𓆻 𓆼 𓆽 𓆾 𓆿 𓇀 𓇁 𓇂 𓇃 𓇄 𓇅 𓇆 𓇇 𓇈 𓇉 𓇊 𓇋 𓇌 𓇍 𓇎 𓇏 𓇐 𓇑 𓇒 𓇓 𓇔 𓇕 𓇖 𓇗 𓇘 𓇙 𓇚 𓇛 𓇜 𓇝 𓇞 𓇟 𓇠 𓇡 𓇢 𓇣 𓇤 𓇥 𓇦 𓇧 𓇨 𓇩 𓇪 𓇫 𓇬 𓇭 𓇮 𓇯 𓇰 𓇱 𓇲 𓇳 𓇴 𓇵 𓇶 𓇷 𓇸 𓇹 𓇺 𓇻 𓇼 𓇽 𓇾 𓇿 𓈀 𓈁 𓈂 𓈃 𓈄 𓈅 𓈆 𓈇 𓈈 𓈉 𓈊 𓈋 𓈌 𓈍 𓈎 𓈏 𓈐 𓈑 𓈒 𓈓 𓈔 𓈕 𓈖 𓈗 𓈘 𓈙 𓈚 𓈛 𓈜 𓈝 𓈞 𓈟 𓈠 𓈡 𓈢 𓈣 𓈤 𓈥 𓈦 𓈧 𓈨 𓈩 𓈪 𓈫 𓈬 𓈭 𓈮 𓈯 𓈰 𓈱 𓈲 𓈳 𓈴 𓈵 𓈶 𓈷 𓈸 𓈹 𓈺 𓈻 𓈼 𓈽 𓈾 𓈿 𓉀 𓉁 𓉂 𓉃 𓉄 𓉅 𓉆 𓉇 𓉈 𓉉 𓉊 𓉋 𓉌 𓉍 𓉎 𓉏 𓉐 𓉑 𓉒 𓉓 𓉔 𓉕 𓉖 𓉗 𓉘 𓉙 𓉚 𓉛 𓉜 𓉝 𓉞 𓉟 𓉠 𓉡 𓉢 𓉣 𓉤 𓉥 𓉦 𓉧 𓉨 𓉩 𓉪 𓉫 𓉬 𓉭 𓉮 𓉯 𓉰 𓉱 𓉲 𓉳 𓉴 𓉵 𓉶 𓉷 𓉸 𓉹 𓉺 𓉻 𓉼 𓉽 𓉾 𓉿 𓊀 𓊁 𓊂 𓊃 𓊄 𓊅 𓊆 𓊇 𓊈 𓊉 𓊊 𓊋 𓊌 𓊍 𓊎 𓊏 𓊐 𓊑 𓊒 𓊓 𓊔 𓊕 𓊖 𓊗 𓊘 𓊙 𓊚 𓊛 𓊜 𓊝 𓊞 𓊟 𓊠 𓊡 𓊢 𓊣 𓊤 𓊥 𓊦 𓊧 𓊨 𓊩 𓊪 𓊫 𓊬 𓊭 𓊮 𓊯 𓊰 𓊱 𓊲 𓊳 𓊴 𓊵 𓊶 𓊷 𓊸 𓊹 𓊺 𓊻 𓊼 𓊽 𓊾 𓊿 𓋀 𓋁 𓋂 𓋃 𓋄 𓋅 𓋆 𓋇 𓋈 𓋉 𓋊 𓋋 𓋌 𓋍 𓋎 𓋏 𓋐 𓋑 𓋒 𓋓 𓋔 𓋕 𓋖 𓋗 𓋘 𓋙 𓋚 𓋛 𓋜 𓋝 𓋞 𓋟 𓋠 𓋡 𓋢 𓋣 𓋤 𓋥 𓋦 𓋧 𓋨 𓋩 𓋪 𓋫 𓋬 𓋭 𓋮 𓋯 𓋰 𓋱 𓋲 𓋳 𓋴 𓋵 𓋶 𓋷 𓋸 𓋹 𓋺 𓋻 𓋼 𓋽 𓋾 𓋿 𓌀 𓌁 𓌂 𓌃 𓌄 𓌅 𓌆 𓌇 𓌈 𓌉 𓌊 𓌋 𓌌 𓌍 𓌎 𓌏 𓌐 𓌑 𓌒 𓌓 𓌔 𓌕 𓌖 𓌗 𓌘 𓌙 𓌚 𓌛 𓌜 𓌝 𓌞 𓌟 𓌠 𓌡 𓌢 𓌣 𓌤 𓌥 𓌦 𓌧 𓌨 𓌩 𓌪 𓌫 𓌬 𓌭 𓌮 𓌯 𓌰 𓌱 𓌲 𓌳 𓌴 𓌵 𓌶 𓌷 𓌸 𓌹 𓌺 𓌻 𓌼 𓌽 𓌾 𓌿 𓍀 𓍁 𓍂 𓍃 𓍄 𓍅 𓍆 𓍇 𓍈 𓍉 𓍊 𓍋 𓍌 𓍍 𓍎 𓍏 𓍐 𓍑 𓍒 𓍓 𓍔 𓍕 𓍖 𓍗 𓍘 𓍙 𓍚 𓍛 𓍜 𓍝 𓍞 𓍟 𓍠 𓍡 𓍢 𓍣 𓍤 𓍥 𓍦 𓍧 𓍨 𓍩 𓍪 𓍫 𓍬 𓍭 𓍮 𓍯 𓍰 𓍱 𓍲 𓍳 𓍴 𓍵 𓍶 𓍷 𓍸 𓍹 𓍺 𓍻 𓍼 𓍽 𓍾 𓍿 𓎀 𓎁 𓎂 𓎃 𓎄 𓎅 𓎆 𓎇 𓎈 𓎉 𓎊 𓎋 𓎌 𓎍 𓎎 𓎏 𓎐 𓎑 𓎒 𓎓 𓎔 𓎕 𓎖 𓎗 𓎘 𓎙 𓎚 𓎛 𓎜 𓎝 𓎞 𓎟 𓎠 𓎡 𓎢 𓎣 𓎤 𓎥 𓎦 𓎧 𓎨 𓎩 𓎪 𓎫 𓎬 𓎭 𓎮 𓎯 𓎰 𓎱 𓎲 𓎳 𓎴 𓎵 𓎶 𓎷 𓎸 𓎹 𓎺 𓎻 𓎼 𓎽 𓎾 𓎿 𓏀 𓏁 𓏂 𓏃 𓏄 𓏅 𓏆 𓏇 𓏈 𓏉 𓏊 𓏋 𓏌 𓏍 𓏎 𓏏 𓏐 𓏑 𓏒 𓏓 𓏔 𓏕 𓏖 𓏗 𓏘 𓏙 𓏚 𓏛 𓏜 𓏝 𓏞 𓏟 𓏠 𓏡 𓏢 𓏣 𓏤 𓏥 𓏦 𓏧 𓏨 𓏩 𓏪 𓏫 𓏬 𓏭 𓏮 𓏯 𓏰 𓏱 𓏲 𓏳 𓏴 𓏵 𓏶 𓏷 𓏸 𓏹 𓏺 𓏻 𓏼 𓏽 𓏾 𓏿 𓐀 𓐁 𓐂 𓐃 𓐄 𓐅 𓐆 𓐇 𓐈 𓐉 𓐊 𓐋 𓐌 𓐍 𓐎 𓐏 𓐐 𓐑 𓐒 𓐓 𓐔 𓐕 𓐖 𓐗 𓐘 𓐙 𓐚 𓐛 𓐜 𓐝 𓐞 𓐟 𓐠 𓐡 𓐢 𓐣 𓐤 𓐥 𓐦 𓐧 𓐨 𓐩 𓐪 𓐫 𓐬 𓐭 𓐮 𓐯 𓐰 𓐱 𓐲 𓐳 𓐴 𓐵 𓐶 𓐷 𓐸 𓐹 𓐺 𓐻 𓐼 𓐽 𓐾 𓐿 𓑀 𓑁 𓑂 𓑃 𓑄 𓑅 𓑆 𓑇 𓑈 𓑉 𓑊 𓑋 𓑌 𓑍 𓑎 𓑏 𓑐 𓑑 𓑒 𓑓 𓑔 𓑕 𓑖 𓑗 𓑘 𓑙 𓑚 𓑛 𓑜 𓑝 𓑞 𓑟 𓑠 𓑡 𓑢 𓑣 𓑤 𓑥 𓑦 𓑧 𓑨 𓑩 𓑪 𓑫 𓑬 𓑭 𓑮 𓑯 𓑰 𓑱 𓑲 𓑳 𓑴 𓑵 𓑶 𓑷 𓑸 𓑹 𓑺 𓑻 𓑼 𓑽 𓑾 𓑿 𓒀 𓒁 𓒂 𓒃 𓒄 𓒅 𓒆 𓒇 𓒈 𓒉 𓒊 𓒋 𓒌 𓒍 𓒎 𓒏 𓒐 𓒑 𓒒 𓒓 𓒔 𓒕 𓒖 𓒗 𓒘 𓒙 𓒚 𓒛 𓒜 𓒝 𓒞 𓒟 𓒠 𓒡 𓒢 𓒣 𓒤 𓒥 𓒦 𓒧 𓒨 𓒩 𓒪 𓒫 𓒬 𓒭 𓒮 𓒯 𓒰 𓒱 𓒲 𓒳 𓒴 𓒵 𓒶 𓒷 𓒸 𓒹 𓒺 𓒻 𓒼 𓒽 𓒾 𓒿 𓓀

[illegible]

- *Papyrus Edwin Smith*, cas 21.
- James Henry Breasted, *The Edwin Smith Surgical Papyrus*, Chicago, The University of

Chicago Press, 1930, 2 vol. dont 1 de 22 planches. Bibliothèque du Cabinet d'Égyptologie du Collège de France : Fol B - Arm. III - 21 - 1969.

TRADUCTION

(Intitulé) Instructions concernant une fente dans sa tempe (*šš3w psn m gm3.f*).

(Examen) Si tu examines un homme ayant une fente dans sa tempe (*ir h3i.k s n psn m gm3.f*), si tu trouves une tuméfaction saillante sur le dos de cette fente (*gm.k thb šwy hr s3 n psn pf*), tandis qu'il saigne de sa narine et de sa seule oreille sous cette fente, et il lui est douloureux d'entendre parler à cause de cela (*isk sw di.f snf m šrt.f m msdr.f wty hr psn pf iw ksn sdm.f mdt hr.s*).

(Diagnostic) alors tu diras à son sujet (*dd.in.k r.f*) : Un (homme) qui a la fente dans sa tempe (*hry psn m gm3.f*), il saigne par sa narine, par son oreille, sous cette contusion (*di.f snf m šrt.f m msdr.f hr skr pf*).

(Pronostic) Un mal contre lequel je combattrai (*mr h3.i hn*).

(Traitement) Tu le mettras à ses amarres jusqu'à ce que tu saches qu'il a atteint un point décisif (*wdi.hr.k sw hr mniwt.f r rh.k spr.f r ht*).

COMMENTAIRE

Le *Papyrus Edwin Smith*, découvert vers le milieu du XIX^e siècle, fut publié seulement en 1930 par le savant égyptologue américain James Henry Breasted.

Ce précieux document médical daterait des débuts de la XVIII^e dynastie (vers 1567 av. notre ère), sinon d'une époque plus vieille. En tout état de cause, nous avons, avec cet incomparable document, le plus ancien traité de chirurgie osseuse et générale du monde.

Les 17 colonnes du *recto* — l'une des trois parties de cet ouvrage, la plus longue et la plus importante, appelée « Le Livre des Blessures » — renferment l'examen de 48 cas chirurgicaux de blessures et lésions de deux sortes :

1. *Plaies superficielles* : plaie du cuir chevelu, blessure au front, à la narine, à la tempe, au menton.

2. *Lésions des os et des articulations* : contusion simple d'une vertèbre cervicale ou spinale ; luxation de la mâchoire, d'une vertèbre, de l'épaule ; perforation du crâne, des sutures crâniennes et du sternum ; fracture du nez, de la mâchoire, des clavicules, de l'humérus, des côtes ; fracture comminutive du crâne, avec ou sans rupture des méninges ; fracture par écrasement d'une vertèbre cervicale.

Rédigés à l'intention des praticiens, ces 48 cas servent par conséquent d'aide-mémoire. Ils sont exposés selon une méthode uniforme des plus rigoureuses : — *Titre* ou *Intitulé* (*šš3w*, *šhesaou*, « instructions ») ; — *Examen* ou *Observation* (*ḥ3i*, « examiner ») ; — *Diagnostic* (*ḏd*, « dire ») ; — *Pronostic* qui déclare l'un des trois verdicts : la guérison possible (« une maladie que je traiterai »), la guérison probable (« une maladie que je combattrai ») ou l'issue fatale (« une maladie pour laquelle je ne ferai rien ») ; — *Traitement*, accompagné de *gloses* (explications techniques ou linguistiques).

Le *Papyrus E. Smith*, qui est un traité de chirurgie des os et de chirurgie générale, nous avons déjà noté, cite ainsi ces 48 observations cliniques selon l'ordre topographique des organes en commençant par la tête, le nez et la mâchoire ; puis viennent les vertèbres du cou, les vertèbres thoraciques, les côtes, les clavicules, etc.

Cet ordre s'est maintenu, à travers les Arabes, jusqu'au grand anatomiste italien Giambattista Morgagni (1682-1771), auteur d'un célèbre ouvrage, *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*, paru en 1760.

Un autre héritage méthodologique dû à l'Égypte pharaonique. Les blessures de la tête sont de trois catégories :  *sd*, « écrasement » ;  *pšn*, « fente » ;  *thm*, « pénétration, perforation ». Sauf en ce qui concerne la trépanation, les écrits hippocratiques ont suivi de près la tradition égyptienne, car leurs trois genres de blessures : *ρηγμα* *rēgma*, *φλασις* *phlasis*, *ἑδρα* *hedra*, correspondent à la classification pharaonique.

Le cas 7 du *Papyrus E. Smith* révèle un *tétanos céphalique*, marqué par divers phénomènes : sueur, visage cyanosé, rire sardonique (« sa face est comme s'il pleurait »), contracture permanente des muscles de la mâchoire. Hippocrate n'est donc pas le premier clinicien de l'histoire de l'humanité à avoir décrit le téτανos dont il disait que si le malade dépasse le 14^e jour, il est sauvé (31).

Peut-être même est-ce aux Égyptiens qu'Hippocrate avait emprunté cette observation : « Au reste le renom de cette science médicale (égyptienne) fut grand dans l'Antiquité, autant dans la Proche Asie, où les médecins égyptiens étaient fort prisés, qu'en Grèce, puisque Hippocrate et Galien ne cachent pas qu'une part de leur information venait des ouvrages égyptiens qu'ils avaient consultés dans le temple d'Imhotep à Memphis (32). »

Venons-en au cas 21 de notre texte.

Ce cas concerne une fracture du crâne localisée au niveau de l'os temporal. Un hématome sous-dural qui s'accompagne d'épistaxis (hémorragies nasales : *dī.f snf m šrt.f*, « il donne du sang à partir de sa narine ») et d'otorragies (hémorragies de l'oreille : *dī.f snf m msdr.f*, « il saigne à partir de son oreille ») évoque une fracture du rocher.

Le siège de la fracture (*pśn*, « fente ») est donc à localiser au niveau du rocher qui est un os de la base du crâne, car les otorragies sont spécifiques de ces fractures.

De ce fait, il se produit une exaltation de l'ouïe (*msdr*, « oreille », « ouïe ») avec audition pénible, douloureuse : l'hyperacousie (*iw ksn sdm.f mdt*, « est douloureux qu'il entende parler »).

Une lésion (fente, fracture) ayant comme symptômes épistaxis, otorragies, hyperacousie, constitue bien un syndrome qui est évocateur d'un hématome du rocher.

Ce cas 21 est aussi donné en exemple par le Pr Claude d'Allaines : « La description évoque pour nous immédiatement une fracture de la voûte crânienne, avec hématome superficiel et fracture du rocher (33). »

Le traitement proposé est une saine expectative : « Tu le mettras à ses amarres ». Excellent égyptianisme qui veut dire : le praticien devra garder la diète habituelle du malade sans donner de prescriptions jusqu'à l'amélioration éventuelle du cas.

LÉSION DE LA MOELLE ÉPINIÈRE

[illegible]

Papyrus Edwin Smith, cas 31 : titre et examen.

TRADUCTION

Instructions concernant une luxation dans une vertèbre de (son) cou (*šs3w mnḥ m ts n nḥbt*).

Si tu examines un homme ayant une luxation dans une vertèbre de son cou (*ir h3i.k s n wnḥ m ts n nḥbt.f*), et si tu trouves qu'il n'a plus le contrôle de ses deux bras et de ses deux jambes à cause de cela (*gm.k sw ḥm.f wy.fy rdwy.fy ḥr.s*), alors que son phallus est en érection à cause de cela et que l'urine tombe de son membre, sans qu'il en ait conscience (*iw ḥnn.f nḥt ḥr.s h3i mwyt m b3ḥ.f n rḥ.f st*) ; sa chair (d'autre part) a reçu de l'air et ses yeux sont remplis de sang (*iw šsp.n iw.f t3w iw irty.fy šsm.ty*). C'est une luxation d'une vertèbre de son cou, s'étendant jusqu'à sa colonne vertébrale, qui est la cause qu'il n'a plus le contrôle de ses deux bras et de ses deux jambes (*in wnḥ ts n nḥbt.f r n bks.w.f wy ḥm.f wy.fy rdwy.fy*). Et si c'est la vertèbre du milieu de son cou qui est luxée (*ir swt wnḥ ts ḥr-ib n nḥbt.f*), c'est une émission de sperme qui survient à son membre (*mns3 pw ḥpr r b3ḥ.f*).

COMMENTAIRE

Il s'agit, avec ce cas 31 du *Pap. Smith*, d'une fracture avec déplacement des vertèbres cervicales.

La paralysie étendue qui atteint ainsi les quatre membres (quadruplégie : « il ne connaît plus ses deux bras et ses deux jambes », traduction littérale de l'égyptien *ḥm.f wy.fy rdwy.fy* ; *ḥm*, « être ignorant », « être inconscient », « ne pas connaître ») indique qu'il y a eu section de la moelle épinière au niveau de la vertèbre cervicale inférieure de la colonne vertébrale.

Quant à l'érection involontaire (*iw ḥnn.f nḥt*, « est son phallus victorieux », « son phallus est en érection »), prolongée et souvent douloureuse, elle est ici due à une lésion de la vertèbre cervicale moyenne qui atteint ainsi le plexus sacré : l'innervation de la partie inférieure de la moelle est touchée.

La paralysie des bras, des jambes, du sphincter de la vessie, la perte du contrôle de l'organe sexuel (érection et pollutions involontaires), révèlent que la moelle a été lésée, que la quatrième vertèbre cervicale a été atteinte.

Ainsi, grâce à de telles observations d'une extrême précision, les chirurgiens de l'Égypte ancienne ont su établir des rapports anatomique entre l'atteinte du système central et l'atteinte périphérique,

reconnaissant par là même l'unité d'innervation (entre les nerfs centraux et les nerfs périphériques).

Ils ont su établir également des liaisons directes entre les niveaux supérieurs et les niveaux inférieurs des nerfs.

En effet, une atteinte cervicale supérieure retentit sur les niveaux inférieurs, c'est-à-dire que les lésions sus-jacentes entraînent des lésions sous-jacentes au niveau de la moelle.

Ce n'est qu'une médecine scientifique qui peut noter qu'une luxation d'une vertèbre cervicale, ayant entraîné une lésion de la moelle épinière, paralyse alors les bras et les jambes du patient : ses yeux sont en outre inondés de sang (hémorragie sous-conjonctivale), sa chair est remplie d'air (météorisme abdominal), son phallus est rigide, le sperme (*mns3*, *menesa*, « emissio seminis ») s'écoule involontairement ; il y aussi incontinence d'urine (*h3i mwyt*, *hai mouyt*). Le cas est grave : « Une maladie pour laquelle on ne peut rien » (*Pap. Smith*, cas 31, diagnostic).

LES ÉGYPTIENS ONT PRATiqué LA DISSECTION



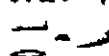
Glose B du cas 7 du *Pap. Ed. Smith*.

TRADUCTION

Par (l'expression) : « La corde de son maxillaire inférieur est contractée » (*ir htr w3t nt rty.fy*), cela signifie une raideur de la part des muscles au bout de la branche de son maxillaire inférieur qui sont rattachés à son os temporal, lequel est au bout de sa mâchoire, sans mobilité (*nht pw in mtw phwy 3mwt.f ny mn m gm3.f phwy wgyt.f pw nn itt int*) ; ainsi, il ne lui est pas facile d'ouvrir sa bouche à cause de sa douleur (*n ndm.n n.f wn r.f m^c ih.f*).

COMMENTAIRE

Il y a d'abord tout un lexique intéressant à relever :

	<i>ḥtr</i> , « contracter »
	<i>w3t</i> , <i>ouat</i> , « corde »
	<i>ṛty</i> , <i>ârety</i> , « maxillaire inférieur », « mandibule »
	<i>mtw</i> , « muscle », « ligaments » (ici <i>musculus temporalis</i>)
	<i>gm3</i> , <i>gema</i> , « os temporal »
	<i>wgyt</i> , « mâchoire », « mandibule »
	<i>nn itt int</i> , « sans mouvement de va-et-vient », « sans mobilité »
	<i>ih</i> , « douleur »

Cette glose est hautement scientifique. Elle décrit la contracture (*ḥtr*, *beter*) du muscle masséter qui part de l'angle externe de la mâchoire inférieure (« au bout de sa mâchoire ») jusqu'à l'os temporal.

Le masséter est effectivement rattaché à l'os temporal qui est un os du crâne, situé au-dessus de la *branche montante* de la mâchoire inférieure (« au bout de sa mâchoire » : l'apophyse coronoïde s'articule en effet avec l'os temporal).

Ce muscle du maxillaire inférieur fait donc la jonction (*phwy*, « au bout », « fin » : fin d'un os, limite, bord d'une région ou d'un organe) entre celui-ci et l'os temporal. Quand il se contracte, il bloque la mâchoire inférieure (*nn itt int*, « sans mouvement de va-et-vient », « sans mobilité »), et le malade ne peut ouvrir (*wn*, *oun*) la bouche à cause de sa douleur (*m^c ih.f*, *mâ ih.ef*).

Il s'agit par conséquent de *trismus*, signe de tétanos. Effectivement, le cas n° 7 dont le texte que nous analysons est la glose B, révèle un tétanos céphalique — ce que confirme bien la glose étudiée.

Cette glose, outre ses explications techniques d'anatomie qui sont exactes, est un modèle parfait du raisonnement inductif.

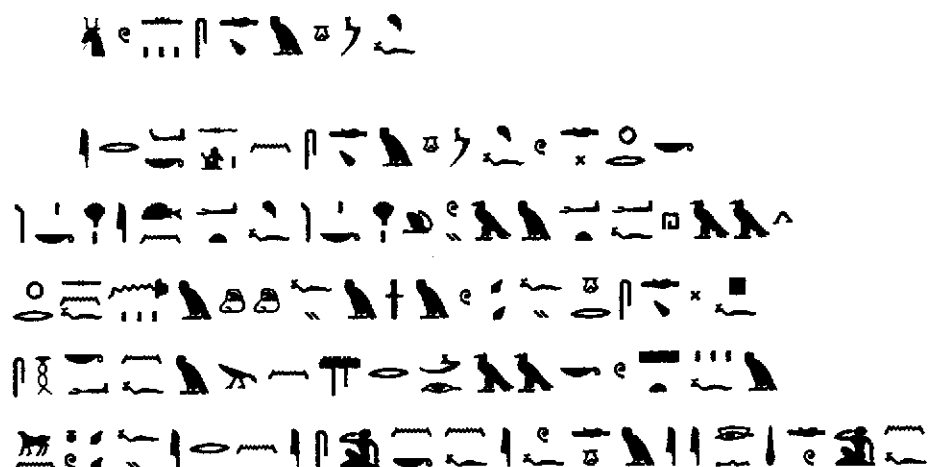
De telles connaissances anatomiques (masséter, angle externe de la mâchoire inférieure, os temporal, branche montante de la mâchoire inférieure), mises en jeu dans l'explication d'une contracture du maxillaire inférieur due à un tétanos céphalique, montrent que les chirurgiens de l'Égypte pharaonique connaissaient bien le muscle masséter.

Or, en toute rigueur scientifique, l'identification de ce muscle masséter ne peut se faire autrement que par la *dissection*.

Nous savons que les embaumeurs des cadavres à momifier n'avaient pas à faire à ce muscle. Il ne reste que la dissection, dans un but proprement médical, pour l'identifier, le connaître anatomiquement.

Le grand éditeur et traducteur américain du *Pap. Ed. Smith*, J.H. Breasted, n'est pas d'un avis contraire : « Ici, cependant, nous trouvons le chirurgien familier avec un muscle de la tête qui n'était jamais touché par l'embaumeur. Sa connaissance de ce muscle ne pouvait provenir seulement que de la dissection et du traitement des blessures (34). »

APHASIES DE COMPRÉHENSION ET D'EXPRESSION



Pap. Ed. Smith, cas 22 : titre et examen.

TRADUCTION

Instructions concernant un écrasement dans sa tempe (*šs3w sd m gm3.f*).

Si tu examines un homme ayant un écrasement dans sa tempe (*ir h3i.k s n sd m gm3.f*), tu devras placer ton pouce sur son menton (et ton (autre) doigt au bout de sa mâchoire inférieure (*wđi.hr.k ḏb̄f.k hr in̄t.f ḏb̄f.k hr phwy 3m̄t.f*), ainsi le sang coulera de ses deux narines (et

de l'intérieur de ses oreilles à cause de cet écrasement (*h3i.hr snf m fndwy.fy m imyw msdrwy.fy hr sd pf*). Nettoie pour lui avec un tampon de linge jusqu'à ce que tu voies son *oushet* à l'intérieur de ses deux oreilles (*sk n.f m ssm n hbs r m33.k wšt.f m hnw msdrwy.fy*). Si tu l'appelles, il est sans voix (et) il ne peut pas parler (*ir nīs.n.k n.f ūw.f dgmy n mdw.n.f*).

COMMENTAIRE

Le terme *wšt*, rare, est difficile à traduire. J.H. Breasted, fort averti, le rend par « fragments » (d'os). Il est pratiquement impossible de nettoyer (*sk*) avec un tampon de linge (*m ssm n hbs*) une oreille qui saigne et de voir ainsi ce qui est à l'intérieur (*m hnw*, « dans le conduit ») même de l'oreille. La paroi osseuse du conduit auditif externe qui répond effectivement à l'articulation temporo-maxillaire n'est pas visible (*r m33.k, er maa.ek*, « jusqu'à ce que tu vois ») de cette manière — par simple nettoyage de l'oreille avec un tampon d'ouate ou du linge.

D'autre part, le geste indiqué (pouce-menton et doigt au bout de la branche montante du maxillaire inférieur) se comprend difficilement, au plan clinique, de nos jours.

Mais le plus important dans ce texte réside dans les faits ci-après. Il est évident que l'écrasement (*sd*) a produit des fractures multiples. Plusieurs conséquences apparaissent.

Un hématome a dû comprimer la région temporo-pariétale gauche. Si l'hématome déborde cette région, il atteint alors la région cérébrale de la grande scissure où passe l'artère sylvienne.

Par conséquent, le malade est doublement atteint : de l'aphasie de Wernicke, qui est une aphasie de compréhension du langage : « Si tu l'appelles, il est sans voix », c'est qu'il n'entend pas (surdité), et de l'aphasie de Broca qui est une perte de l'expression motrice du langage articulé : « Il ne peut pas parler » (mutisme).

L'aphasie de Wernicke et l'aphasie de Broca (35) étaient donc connues des anciens Egyptiens — toutes deux résultant ici d'un écrasement de l'os temporal avec multiples fractures, et un hématome a atteint alors la région cérébrale au niveau de la grande scissure qui est précisément dans la région temporale.

Toujours cette nette perception des rapports anatomiques entre le système nerveux central et les nerfs périphériques.

NOTES

- (1) Paul Ghalioungui, *La médecine des pharaons. Magie et science médicale dans l'Égypte ancienne*, préface du P^r François Daumas, Paris, Éditions Robert Laffont, 1983, p. 47. Cf. également D^r Ange-Pierre Leca, *La médecine égyptienne au temps des pharaons*, Paris, Éditions Roger Dacosta, 1971.
- (2) Gustave Lefebvre, *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique*, Paris, PUF, 1956, chap. III : « Anatomie et Physiologie », pp. 27-44.
- (3) Pierre-Maxime Schuhl, *Essai sur la formation de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1949, p. 186.
- (4) D^r Ange-Pierre Leca, *La médecine égyptienne au temps des pharaons*, op. cit., p. 443.
- (5) *La science antique et médiévale*, ouvrage collectif sous la direction de René Taton, Paris, PUF, tome I, 1957, p. 71 : « Ils (les Égyptiens) ont ouvert largement la voie à la médecine grecque, qui fut, en somme, celle de l'Occident jusqu'au xvi^e siècle. »
- (6) Aristote, *Les Parties des Animaux*, III, 4, 665 b, 15 : 'Η δὲ καρδία τῶν φλεβῶν ἀρχή·
- (7) Aristote, op. cit., III, 4, 666 a, 6-7 :
ἐκ τῆς καρδίας γὰρ ἐποχετεύεται καὶ εἰς τὰς
φλέβας, εἰς δὲ τὴν καρδίαν οὐκ ἄλλοθεν·
- (8) Aristote, op. cit., III, 668 a, 8-9 : ἡ τῶν φλεβῶν βύσις
διὰ παντός τοῦ σώματος πέφυκεν·
- (9) Ibn an-Nafis (mort en 1288), *Kitâb charh tachrih Ibn Sina*, commentaire de l'*Anatomie* d'Avicenne : cet auteur fut révélé, dans les temps contemporains, par un médecin égyptien, le D^r Muhyî al-Dîn at-Tatâwî, dans sa thèse, en 1924, rédigée en allemand, Faculté de médecine de Fribourg-en-Brisgau.
- (10) J. Schacht, *Ibn al-Nafis, Servetus and Colombo*, in « Al-Andalus », n° 22, 1957, pp. 317-336. Voir également : Sigrid Hunke, *Le soleil d'Allah brille sur l'Occident. Notre héritage arabe*, trad. de l'allemand par Solange et Georges de Lalène, Paris, Albin Michel, 1963, pp. 250-157. — Juan Vernet, *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, trad. de l'espagnol, Paris, Sindbad, 1985, pp. 268-269.
- (11) W. Harvey, *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, Francfort, 1628 ; *Exercitatio anatomica de circulatione sanguinis*, Cambridge, 1649.
- (12) François Lexa, *La magie dans l'Égypte antique. De l'Ancien Empire jusqu'à l'époque copte*, 3 tomes, Paris, Paul Geuthner, 1925.
- Claudine Brelet-Rueff, *La médecine sacrée en Égypte*, in « Question de » (Paris, Champs-Élysées), n° 5, 4^e trimestre, 1974, pp. 33-46.
- Gustave Lefebvre (1956), Ange-Pierre Leca (1971) et Paul Ghalioungui (1983) ont consacré des chapitres pertinents à cet aspect « magique » de la médecine pharaonique.
- (13) Pierre Delaveau, *Histoire et renouveau des plantes médicinales*, Paris, Albin Michel, 1982, p. 50. Collection Sciences D'Aujourd'hui.
- (14) A. Imbesi, *La « Scille » : depuis l'époque des pharaons à nos jours. Une plante médicamenteuse de tradition bien lointaine* dans l'ouvrage collectif *The History of Medicinal and Aromatic Plants*, édité par D^r Abdallah Adly, Karachi, Hamdard Foundation Press, 1982, pp. 180-198.
- (15) W.E. Einboden, « The sacred narcotic Lily of the Nile "Nymphaea coerulea" », in *Econ. Botany*, 1978, n° 32, pp. 395-407.
- (16) Paul Barguet, *Les Textes des Sarcophages égyptiens du Moyen Empire*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1986, p. 207. Malgré la différence de contexte, il s'agit toujours de maîtrise de soi.
- (17) Agnès Diarra, *La notion de personne chez les Zarma*, pp. 359-372, in *La notion de personne en Afrique noire*, Paris, Éditions du CNRS, 1981.

(18) Otto Gollnhofer et Roger Sillans, *Aspects du phénomène de consensus dans la psychothérapie ghetsohgo*, pp. 545-563, in *La notion de personne en Afrique noire*, Paris.

(19) O. Gollnhofer et R. Sillans, *op. cit.*, p. 555.

(20) Youssouf Cissé, *Signes graphiques, représentations, concepts et tests relatifs à la personne chez les Malinke et les Bambara du Mali*, in *La notion de personne en Afrique noire*, Paris, Editions du CNRS, 1981, pp. 131-179.

(21) Homère, *L'Odyssée*, traduction, notes et postface de Philippe Jacottet, Paris, François Maspero, 1982, chant IV, p. 64. Il s'agit du vers 231 : ἰητρος δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων ἀνθρώπων.

Dans la collection Guillaume Budé Victor Bérard traduit : « pays de médecins, les plus savants du monde ».

(22) Chez les Kabré du Togo, l'être humain « est parcelle de l'énergie cosmique » ; son souffle vital, *kaliza*, « est figuré au Ciel par une étoile » : R. Verdier, *Contribution à l'étude de la notion d'être humain dans la pensée et la société kabré (Togo)* dans l'ouvrage collectif *La notion de personne en Afrique noire*, Paris, Editions du CNRS, 1981.

(23) Hippocrate, *La consultation*, textes choisis et présentés par Armelle Debru, traduction d'Emile Littré, Paris, Hermann, 1986, p. 270.

(24) Hérodote, *Livre II (Euterpe)*, II, 84 :

Ἡ δὲ ἰητρικὴ κατὰ τὰδε ὑφ' ἑκάστου μίης νοῦσου
ἕκαστος ἰητρός ἐστι καὶ οὐ πλεόνων. Πάντα δ' ἰητρῶν
ἐστι πλέα· οἱ μὲν γὰρ ὀφθαλμῶν ἰητροὶ κατεστᾶσι, οἱ δὲ
κεφαλῆς, οἱ δὲ ὀδόντων, οἱ δὲ τῶν κατὰ νηδύν, οἱ δὲ τῶν
ἐφανέων νοῦσων.

(25) Gustave Lefebvre, *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique*, Paris, PUF, 1956, pp. 66-88.

(26) Z.A. Ademuwagun, John A.A. Ayoade, Ira E. Harrison et Dennis M. Warren, édit., *African Therapeutic Systems*, Brandeis University, African Studies Association, 1979. De loin l'un des meilleurs ouvrages sur la question.

(27) Diane Leinwand Zeller, *Basawo Baganda : The Traditional doctors of Buganda*, p. 141 de l'ouvrage *African Therapeutic Systems*, édité par Z.A. Ademuwagun et alii, ouvrage déjà cité.

(28) Charles S. Finch, *The African Background of Medical Science*, pp. 140-156, avec 9 fig., dans l'ouvrage collectif édité par Ivan van Sertima, *Blacks in Science : ancient and modern*, New Brunswick, Transaction Books, édition de 1984.

(29) John Roscoe, *The Baganda. An Account of their Native Customs and Beliefs*, Londres, Franck Cass & Cie, 2^e édition, 1965, p. 358 ; 1^{re} édition, 1911.

(30) John Roscoe, *op. cit.*, p. 358 : « Native warriors were able to escape and to survive with wounds, which would have been fatal to Europeans. (...) The surgeons are said to have been able to restore the protruding bowels of men who had spear-wounds in the stomach. (...) For broken arms or legs the surgeons fitted sticks along the broken bone, after removing the flesh from it, and bringing the parts into position ; the splint was fitted along the bone and left there, and the flesh was brought back to cover it. The wood used for this purpose was from the strychnine plant (*mpanya*). »

(31) Hippocrate, *Des maladies*, III, 12. Aucun passage du Livre III ne figure dans l'anthologie d'Armelle Debru et Jacques Jouanna : Hippocrate, *La consultation*, Paris, Hermann, 1986.

(32) Serge Sauneron, article *Médecine* dans le *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Fernand Hazan, 1959, p. 168.

(33) D^r Claude d'Allaines, *Histoire de la chirurgie*, Paris, PUF, 3^e édition, 1984, p. 16. Collection Que Sais-Je ?, n° 935.

(34) J.H. Breasted, *The Edwin Smith Surgical Papyrus*, Chicago, 1930, p. 188 : « Here, however, we find the surgeon familiar with a muscle of the head which was never touched by the embalmer. His knowledge of it could have come only from dissection and from treatment of wounds. »

(35) L'émission et la compréhension du langage peuvent être atteintes de plusieurs manières. Pour situer les troubles aphasiques parmi les troubles du langage, on peut consulter un ancien ouvrage qui n'a rien perdu de sa finesse d'analyse : Henri Delacroix, *Le langage et la pensée*, Paris, Félix Alcan, 1924, pp. 477-573.

X

AÉRONAUTIQUE

AÉRONAUTIQUE EXPÉRIMENTALE EN AFRIQUE (1)

Une maquette de planeur vieille de 2 000 ans

par *Dr. Khalil Messiha, Guirguis Messiha,
Dr. Gamal Mokhtar, et Michael Frenchman*

Résumé :

La découverte de Khalil Messiha démontre que les Egyptiens expérimentaient des machines volantes dès le 4^e ou 3^e siècle avant Jésus-Christ. Cet article se base sur divers travaux relatifs à ce sujet, rassemblés et présentés à la rédaction par un fonctionnaire de la NASA. La revue rend hommage aux personnes mentionnées ci-dessus qui sont les auteurs de ces matériaux, qui ont été préparés et arrangés pour être publiés dans ce numéro.

Une maquette d'aéroplane de l'Egypte ancienne

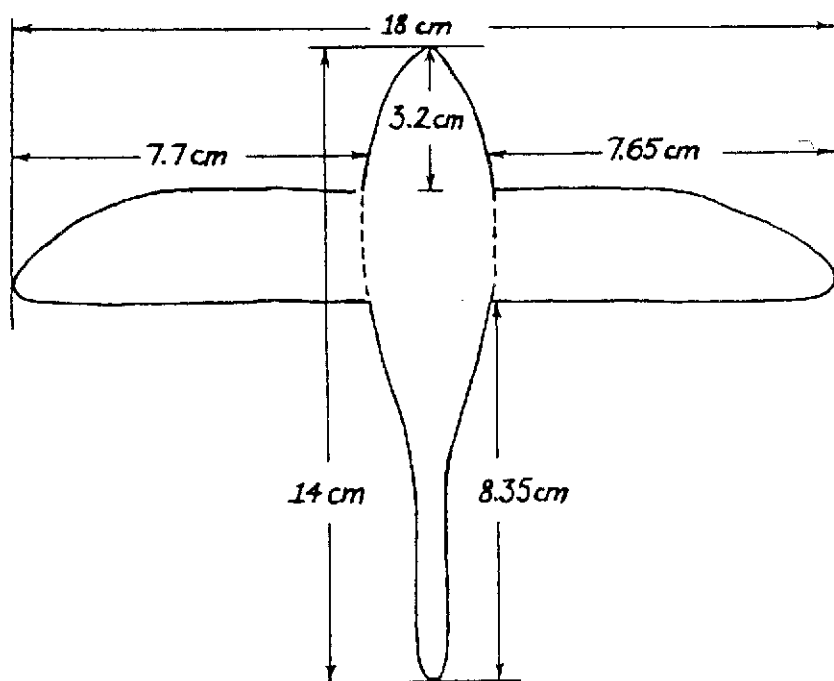
par *Khalil Messiha et Guirguis Messiha*

Cette maquette extraordinaire sur le plan scientifique était placée parmi des modèles d'oiseaux dans la pièce n° 22 du Musée égyptien, et portait le numéro 6 347. Elle remonte à des centaines d'années avant J.-C. (Egypte dernière époque). La maquette attira mon attention car elle ressemblait énormément aux maquettes d'avions que je fabriquais il y a une vingtaine d'années.

Elle fut découverte à Sakkara en 1898 et est faite en figuier sycomore. C'est une maquette de Monoplan et elle pèse 39,120 grammes. (voir photos et graphiques n° 1).

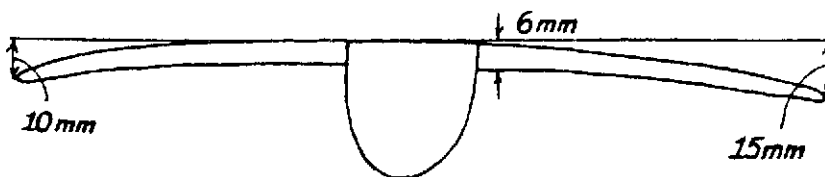
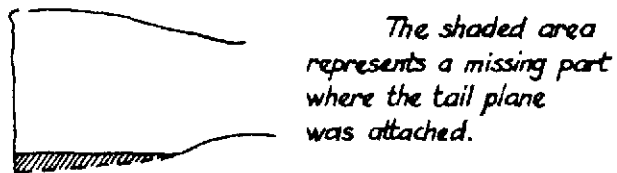
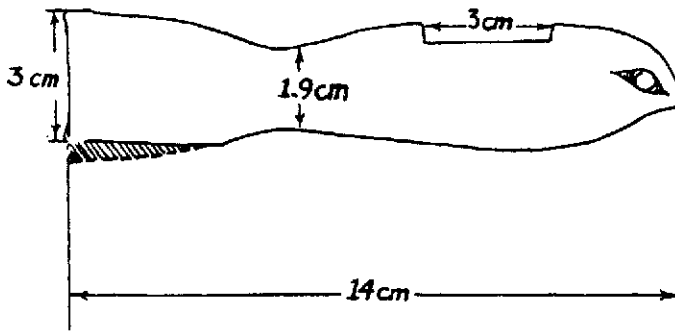
L'EMPENNAGE

L'empennage est fait d'une seule pièce de bois et son envergure est de 18 cm exactement. La partie couvrant le fuselage est la plus épaisse : 8 millimètres. Ensuite l'épaisseur diminue vers les bouts d'ailes. Il faut remarquer qu'il existe un dièdre qui est légèrement inégal des deux côtés, ceci étant dû à une légère distorsion du bois causée par le temps (voir graphique n° 2). Sur le graphique n° 2 qui est un tracé réel à l'échelle 1 : 1, vu de la queue, on peut voir clairement le dièdre.

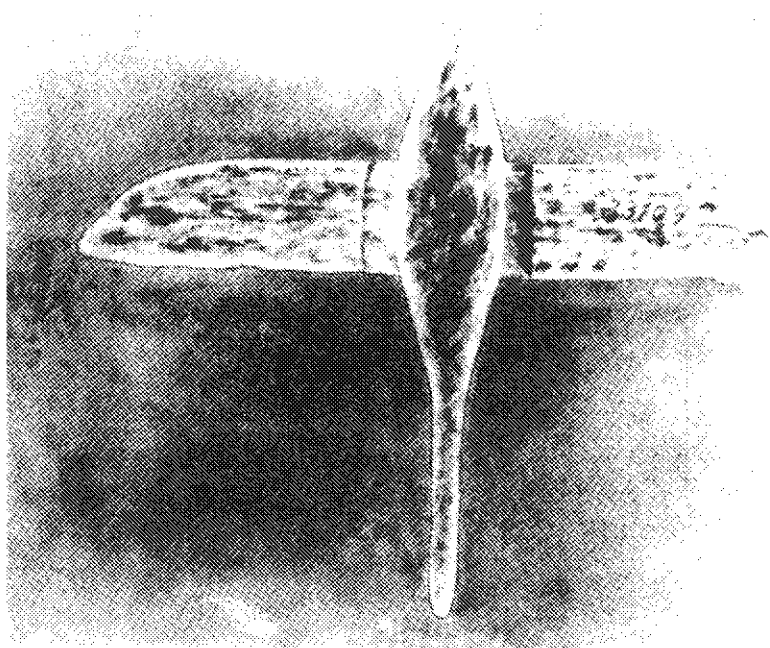


Plan of the model (ventral view)

A 2,000-YEAR-OLD MODEL GLIDER



This diagram shows the tapering wings and the dihedral angles



LE FUSELAGE (VOIR GRAPHIQUE N° 2 ET 3)

Le fuselage est fait du même bois que l'empennage et a une forme aérodynamique merveilleusement sculptée et très lisse. Son nez a une forme pyramidale avec un œil peint sur la surface droite. Son épaisseur s'accroît vers l'arrière en direction de la queue, et la partie la plus épaisse est celle qui soutient l'aile. Son profil est en forme de cœur, ensuite le fuselage se rétrécit prenant une forme resserrée (en queue de poisson) et a un profil elliptique aux deux tiers de sa longueur. Le dernier tiers est la queue qui forme partie intégrante du fuselage. Il existe une partie rectangulaire cannelée pour maintenir l'empennage arrière qui fait 3 cm de long. La surface supérieure de l'empennage est au même niveau que ce fuselage. La partie du fuselage rejoignant la queue a 1,8 cm de haut et le fuselage entier mesure 14 cm du nez à la queue.

La queue a une forme presque rectangulaire. Elle fait 3 cm de haut et environ 4 mm d'épaisseur et est en position verticale. La partie inférieure de la queue est cassée ce qui, selon moi, prouve que l'empennage arrière était attaché à cet endroit.

Cependant, il faut noter qu'il n'existe aucune trace décorative de

« plumes » peintes sur ce fuselage à l'exception de l'œil, et de deux lignes rougeâtres délavées entourant le ventre sous les cannelures. Il n'y a pas non plus de « jambes » ou de marques qui puissent suggérer le genre d'armatures que l'on trouve sur d'autres modèles d'oiseaux de l'Égypte Ancienne.

Le mécanicien navigant M. Guirguis Messiha a fait le commentaire suivant :

« Le dièdre négatif de cette maquette a le même effet qu'un dièdre positif et donne à la maquette une bonne tenue en vol. Le profil de l'aile montre que la surface de l'aile est une section d'ellipse, ce qui permet une bonne stabilité de vol. De manière générale, le fuselage a une forme aérodynamique qui réduit la traînée, fait scientifique qui fut découvert à la suite de nombreuses années de travail expérimental en aéronautique.

J'ai déjà fabriqué une maquette similaire en balsa, et ajouté l'empennage arrière (qui s'est perdu, je suppose) et je ne fus pas surpris de m'apercevoir que cette maquette pouvait planer sur quelques mètres lorsqu'on la lançait à la main. »

Déclaration officielle sur la découverte de Messiha

par Gamal Mokhtar

Il y a quelques jours, les membres du Comité international d'éducation aérospatiale, qui se réunissaient pour la première fois au Caire, furent très surpris en visitant le Musée égyptien.

Ce n'était pas la surprise normale des visiteurs se rendant au Musée pour la première fois, mais également une surprise particulière de voir une maquette d'avion vieille de 2 300 ans. Cette maquette fut trouvée à Sakkara au 19^e siècle et rapportée au Musée où elle fut enregistrée officiellement en 1898.

A cette époque, personne ici ne connaissait grand chose aux avions et la maquette fut assimilée à un oiseau. Pendant de nombreuses années elle fut conservée dans une vitrine de verre avec d'autres oiseaux, jusqu'à ce qu'un jeune médecin et artiste Égyptien remarquât qu'elle était différente des oiseaux. La différence sautait aux yeux, car les queues des oiseaux sont horizontales, alors que les avions ont des queues verticales.

La pièce en question avait une queue verticale. Elle avait également des ailes complètement différentes de celles des oiseaux, mais exactement similaires à celles d'un avion.

Ce médecin et artiste Égyptien, étant aussi un amateur de modèles réduits, fut capable de faire la différence entre la maquette et les modèles d'oiseaux qui l'entouraient. Il ne fait aucun doute que ce morceau de bois, quoique relativement petit, 18 centimètres sur 14

seulement, a une très grande signification. Les archéologues et scientifiques du monde entier sont invités à étudier cette pièce fantastique qui, sans aucun doute, modifiera l'histoire de l'aviation.

Un planeur modèle réduit âgé de 2 000 ans

par Michael Frenchman

Le Dr Khalil Messiha a redécouvert un modèle réduit de planeur datant du 4^e ou 3^e siècle avant J.C.

Le planeur, fait de sycomore, a un air résolument futuriste et montre une ressemblance étroite avec l'avion de transport américain Hercules qui a cet empennage à double dièdre très particulier.

Le Dr. Messiha, qui a mené une étude sur ces silhouettes d'oiseaux, a découvert par hasard cette maquette de planeur en 1969 alors qu'il examinait une vitrine de modèles d'oiseaux dans l'une des réserves du Musée du Caire.

« J'étais à la recherche d'objets singuliers lorsque j'ai trouvé ce modèle très spécial. Il ressemblait énormément aux modèles réduits d'avions que je fabriquais il y a 20 ans », dit-il. La plupart des silhouettes d'oiseaux qui ont été découvertes étaient très souvent moitié homme, moitié oiseau. Mais celle-ci était différente.

Elle se trouvait dans une vitrine contenant des vestiges trouvés à Sakkara en 1898. La maquette représente un monoplan à aile haute et pèse 39 grammes. L'empennage de forme aérodynamique est en un seul morceau avec une envergure de 18 cm, et une partie plus épaisse de 8 mm au dessus du fuselage. Vu de face, les extrémités des ailes s'abaissent légèrement. Le fuselage a un profil en forme de cœur et prend la forme d'une ellipse resserrée vers la queue.

« C'est la queue qui est véritablement le plus intéressant et qui permet de distinguer ce modèle réduit de tous les autres qui ont été découverts », dit le Dr. Messiha. Au bout du fuselage se trouve une dérive verticale. Selon le Dr. Messiha, aucune espèce d'oiseau connue n'arbore un « gouvernail » en dérive, et certainement pas en Egypte. Aucun oiseau ne peut réaliser ce genre de contorsion avec l'extrémité de son corps et épouser la forme de cette maquette. De plus, il existe une rainure sous la dérive pour un gouvernail arrière qui est absent.

Tous les autres modèles d'oiseaux ont toujours porté des peintures très riches et des fixations pour des pattes ou des marques suggérant que ce genre d'attaches ont existé auparavant. Ce modèle particulier n'a pas de pattes et n'a que de très légères traces d'un œil peint sur l'un des côtés du nez et deux lignes rougeâtres très faibles sous l'aile et autour du fuselage. Le Dr. Messiha précise que la fabrication de cette maquette a impliqué un énorme travail et une grande habileté pour

parvenir à donner une forme aérodynamique aussi précise à l'empennage. Il est certain que de nombreuses tentatives ont dû avoir lieu avant d'atteindre cette perfection.

Il est convaincu que cette découverte est un modèle à l'échelle d'une machine volante de grande taille, du même genre. Il a passé de nombreuses heures à fabriquer une réplique de cette maquette, qui, une fois montée avec une gouverne arrière de proportions correspondantes, peut véritablement voler ou planer lorsqu'on la lance en l'air.

Son frère, M. Guirguis Messiha, mécanicien en vol, a précisé que le profil aérodynamique du fuselage permet de réduire l'effet de trainée, fait scientifique qui n'a été découvert que relativement récemment et après de nombreuses années de recherche en ingénierie aéronautique.

Quoique la maquette, à première vue, peut paraître décevante de par sa taille, il ne fait aucun doute qu'elle affiche une ressemblance frappante avec une machine volante quelconque fabriquée par l'homme. Le Dr. Messiha fait remarquer que les ingénieurs de l'Ancienne Egypte réalisaient toujours des maquettes d'objets contemporains, depuis leurs bateaux funéraires jusqu'à leurs chars de guerre. Toutes ces maquettes ont existé et on a découvert les versions grandeur nature, alors pourquoi pas un modèle réduit d'une sorte de planeur ?

Le musée du Caire, pour le moins, prend les choses assez au sérieux pour abriter une exposition spéciale sur les « aéroplanes ». La maquette est présentée sur une pointe en velours dans une vitrine plombée plutôt incongrue. Elle est entourée de modèles d'oiseaux plus conventionnels.

Le Dr. Messiha qui il y a quelques années, a reçu un prix pour la construction d'un modèle réduit, est convaincu qu'il existe d'autres maquettes de « planeurs » et que quelque part restent à trouver les restes d'une version grandeur nature. Il espère réaliser des fouilles à Sakkara, où il espère pouvoir trouver d'autres modèles. Il a également l'intention d'étudier d'autres objets découverts auparavant et conservés au Musée.

« Ce n'est pas un jouet », dit-il, sa conception est trop scientifique et sa fabrication a fait appel à une grande habileté. L'oiseau auquel cette maquette ressemble le plus est le milan possédant une queue horizontale qui, en vol, peut se tordre en position presque verticale ».

Le Dr Messiha qui a 48 ans, a fait des études de beaux-arts pendant cinq ans avant d'entreprendre sa médecine. Il est également illustrateur et graveur. A l'heure actuelle il se consacre à des recherches en sciences techniques de l'Egypte ancienne. Il pense qu'ils étaient très avancés dans certains domaines, y compris celui de l'aéronautique élémentaire.

(1) Cf. Ivan Van Sertima, édit., *Blacks in Science : Ancient and Modern*, New Brunswick et Londres, Transaction Books, 1984 : *African Experimental Aeronautics : A 2,000-Year-old Model Glider*, pp. 92-99. Traduction en français par Kristin Buisson à qui nous renouvelons notre entière gratitude.

XI

MATHÉMATIQUES

διὸ περὶ Αἰγυπτὸν αἱ μαθηματικαὶ
πρῶτον τέχναι συνέστησαν.

Aristote, *Métaphysique*, A, 1, 981 b 23.

Traduction : « Aussi l’Egypte a-t-elle été le
berceau des arts mathématiques. »

CONCEPTION ÉGYPTIENNE DES MATHÉMATIQUES



— T. Eric Peet, *The Rhind Mathematical Papyrus*, Londres, 1923, 1 vol. in-folio, 135 p., 25 pl. donnent le fac-similé du célèbre papyrus.

— Kurt Sethe, *Ägyptische Lesustücke*, édit. de 1983, p. 60.

TRADUCTION

Méthode correcte (*tp-hsb*) d'investigation (*n h3t*) dans la nature (*m ht*), pour connaître (*rh*) tout ce qui existe (*ntt nbt*), chaque mystère (*snkt nbt*), tous les secrets (*št3t nbt*).

Ce rouleau de papyrus a donc été copié en l'an 33, le 4^e mois de la saison Akhet, sous la Majesté du roi de Haute et Basse Egypte Aâ-Ouser-Râ. Qu'il vive ! (Et cela) en conformité avec un écrit des temps anciens, élaboré au temps du roi de Haute et Basse Egypte Ne-Maât-Râ (*iw ist grt sphr.n.tw šfdw pn m rnpt-šp 33 3bd 4 (mw n) 3h̄t hr hm n nsu-bit* ^{C3}-Wsr-R^c dī ^cnh̄ m-snt-r ššw n iswt ury m h3w nsu-bit N-M3^ct-R^c).

Par (*in*) le scribe Iâhmesou (Ahmès), (qui) a copié cette copie (*šš I^ch̄ -Msw sphr snn pn*).

COMMENTAIRE

Il s'agit du *titre* d'un ouvrage de mathématiques. Ce titre est fort explicite, et il contient :

a) l'objet, le sujet, l'intention profonde qui a pu motiver la confection d'un tel ouvrage ;

b) la révélation de toute une tradition mathématique égyptienne : le scribe-mathématicien Ahmès recopie, sous le règne du roi hyksos Aâouserrê (entre 1788 et 1580 av. notre ère), vers 1650 av. notre ère, un texte plus ancien, écrit du temps du roi Aménémès III (son premier cartouche est Némaârê), de la XII^e dynastie et ayant régné de 1842 à 1797 ; un peu comme une édition actuelle de l'*Optique* de Newton par exemple, ou une copie des *Eléments* d'Euclide sous Auguste, encore que la mise au point de ces *Eléments* s'étend elle-même depuis le v^e siècle, vers 420, jusque vers les années 300 av. notre ère ;

c) l'ouvrage dont il s'agit est bien un papyrus mathématique, acheté en 1858 à Louksor par un jeune avocat écossais du nom de A. Henry Rhind : d'où le nom moderne de ce rouleau de papyrus, le *Papyrus Rhind*. C'est un manuel qui comprend en gros cinq parties : l'arithmétique, la stéréométrie, la géométrie, le calcul des pyramides et un ensemble de problèmes pratiques.

Il faut revenir sur le titre même de cet ouvrage : « Rules for enquiring into nature, and for knowing all that exists, (every) mystery,... every secret » (traduction de T. Eric Peet, 1923) ; « Règles pour étudier la nature, et pour comprendre tout ce qui existe, chaque mystère, chaque secret ! » (traduction de Jean Vercoutter, 1957) ; « Les règles pour faire des recherches sur la nature, pour connaître tout ce qui existe, chaque mystère et chaque secret » (traduction d'Abel Rey, 1942).

Nous avons le vocabulaire technique suivant, tel que rapporté dans le titre du *Papyrus Rhind* :

• 1 ■

tp-hsb, « méthode correcte » ; « correct method », « accurate method », « rules of » ; le mot veut dire aussi : « calcul, compte » ; « reckoning ». En morale, il signifie : « rectitude, norme ». Le verbe *hsb* se traduit par : « compter, calculer » ; « count », « reckon » ;

□ 1 ■

h3t, « descente », *m* « dans » ; « saisie de sens », « étude », « recherche », « investigation » : l'esprit humain doit marcher (d'où le déterminatif de la marche) pour scruter, sonder le réel ; il doit aller dans les faits, pour les examiner minutieusement ;

○ —

ht, « chose » (s) ; *ht nbt*, « toutes choses » : il s'agit de l'ensemble des faits naturels, objectifs ; donc de la nature elle-même, du réel, de la réalité sensible du monde, susceptible d'être étudiée par l'homme, selon une méthode correcte, exacte, rigoureuse, qui ne peut être que la méthode mathématique ;

○ —

rh, « connaître », « comprendre » ; « connaissance ». Le mot signifie aussi : « apprendre ». Nous avons *rh*, « nombre » (mathématiques). Connaître, ici, c'est connaître et comprendre mathématiquement, c'est-à-dire selon une investigation appropriée du réel, de la nature ;

— — —

ntt nbt, « tout ce qui est », « tout ce qui existe », « tout cela qui est » : c'est par conséquent le tout réel, la totalité de ce qui est, le monde, la nature, l'univers avec toutes ses curiosités, toutes ses énigmes. Ainsi, tout doit être investi par la recherche mathématique, dans la nature ;

— —

snkt, « obscurité », « mystère » : la lumière de l'intelligence doit aplanir toutes les difficultés grâce aux mathématiques, à la puissance du nombre ;

— 1 ■

š3t, « secrets » ; *š3*, « mystérieux », « se-

cret », « caché », « difficile » ; *št3w*, « secrets », « mystères » (religieux). Grâce à la science (*rh*) du nombre (*rh*), l'homme peut parvenir à dévoiler, à apprendre et à connaître (*rh*) tous les secrets (*št3t nbt*) de la nature.

Qu'y a-t-il de « décevant », de « naïf », d'« empirique », de « misérable », d'« anti-scientifique » dans cet énoncé du titre du *Papyrus Rhind*, tel que nous venons de le lire mot à mot ? Il est difficile de s'expliquer la rage occidentale contre la science pharaonique où l'on ne trouvera jamais que des « recettes », des « tâtonnements », de l'« empirisme pur », sans idées générales, sans philosophie.

Les mathématiques sont liées à des besoins de la vie pratique, dès leur apparition dans les civilisations de l'Antiquité. La science, dans ces temps reculés, devait se révéler valable dans l'action. C'était une façon de penser les choses, qui permettait de les manipuler pour des fins définies. En somme une science qui produise des techniques pour le développement de la société. La bonne méthode consistait donc à comprendre la nature pour agir techniquement sur elle. « Comprendre » la nature n'est pas donner une explication verbale aux phénomènes, mais agir consciemment, en connaissance de cause, pour parvenir à un but désiré.

Dans cette période ancienne de l'histoire, la pensée scientifique égyptienne ne séparait pas les sciences des techniques. La pensée maîtresse contenue dans le titre du *Papyrus Rhind* est que la science mathématique doit être engagée dans le contrôle méthodique, opérationnel du milieu physique environnant, tout en demeurant une manière technique d'expliquer les choses.

La méthode (*tp-hsb*) importe beaucoup. Elle impose des règles (*tp-hsb*), qui sont l'ensemble des règles de méthode (*tp-hsb*) pour connaître (*rh*) la nature (*ht*), en tous ses aspects et phénomènes visibles et invisibles, « cachés » (*št3*).

Ainsi, lorsqu'on affirme la nécessité d'une méthode que l'esprit doit suivre dans la recherche (*n h3t m ht*), il est présomptueux de dire qu'il s'agit-là d'un manque de conception générale. C'est au contraire faire preuve d'un esprit hautement scientifique que de se donner une méthode exacte dans l'investigation de la nature.

La méthode est ici postulée dans un texte authentiquement égyptien comme élément essentiel d'une recherche, d'un savoir, d'une science. Voici donc un texte égyptien qui pose clairement que la méthode (*tp-hsb*) est requise dans l'activité scientifique.

Cette exigence théorique est exprimée dès les premiers mots d'un ouvrage qui se propose de traiter des mathématiques, dans un but éducatif.

Toute vraie science s'est toujours d'abord préoccupée de *méthode*,

c'est-à-dire d'un « chemin » pour arriver à un certain résultat, et d'un « programme » pour régler d'avance une suite d'opérations à accomplir. La méthode est essentiellement une opération logique qui vise à atteindre un résultat déterminé, tout en signalant des errements à éviter. Il s'agit, au fond, de raisonner juste et d'éviter l'erreur.

Il est clair que le *Papyrus Rhind*, consacré aux mathématiques, en se hissant au-delà de la perception directe de la pluralité, a déjà, nettement, une perception de l'aspect logique du nombre. Et la mathématique qui a à faire aux nombres se conçoit dès lors, dans l'Égypte antique, comme un ensemble de règles, de principes, un corpus méthodologique pour pénétrer dans la nature, connaître tous ses secrets, sa constitution profonde. Il y a là manifestement une attitude mentale qui traduit une pensée scientifique, avec toutes ses préoccupations pratiques.

Avec la méthode, on s'écarte de plus en plus de l'opinion commune, vulgaire, souvent inconsistante au plan scientifique, pour accéder réellement à une poursuite rigoureuse de la réalité.

Les anciens Grecs, beaucoup plus tard, parleront eux aussi de méthode, *methodos*, « poursuite ». Chez Platon et Aristote, le mot a parfois le sens de *recherche*, parfois il est synonyme de *science*, *épistêmê*.

Le plus grand mathématicien de l'Antiquité gréco-latine, Archimède (vers 287-212 av. notre ère), a laissé lui aussi un *Traité de la méthode* (trouvé en 1906 sur un parchemin de Constantinople) où il dit à Eratosthène (vers 276-vers 194 av. notre ère) comment il a trouvé quelques-unes de ses méthodes de recherche utilisées pour découvrir certains théorèmes.

Ramus au xvi^e siècle, Descartes au xvii^e siècle avec ses *Regulae ad directionem ingenii*, considéreront également la méthode comme élément essentiel d'une logique. Malebranche ne pense pas autrement dans sa *Recherche de la Vérité*. Le *De emendatione intellectus* de Spinoza est un traité de méthode. Leibniz a écrit un *De Arte inventiendi*, un *De methodo in Philosophia et Theologia*, etc.

Depuis l'Égypte antique, depuis le mathématicien Ahmès et tous ses prédécesseurs dans cette même vallée du Nil, le problème philosophique décisif, s'agissant des mathématiques en particulier, et des sciences en général, le problème central a donc toujours été de savoir les opérations logiques par lesquelles passe l'esprit humain pour atteindre la vérité en évitant l'erreur : c'est ce que les Égyptiens appelaient *tp-hsb*, « règles », « méthode correcte », pour étudier la nature en tous ses recoins, de façon exacte.

Pourquoi cette exigence intellectuelle ? Parce que l'homme n'a pour obole que sa raison, son intelligence pour connaître la nature, en dehors de tout mysticisme et de toute superstition.

L'homme est un animal à raison discursive : « Les deux formes de raisonnement *investigatif* (inductif) et *démonstratif* (déductif) appartiennent à toutes les sciences possibles, parce que dans toutes les

sciences il y a des choses qu'on ne sait pas et d'autres qu'on sait ou qu'on croit savoir (1). »

Dans son effort de connaître tout ce qui existe, l'homme doit savoir en effet qu'il y a des choses qu'il ne sait pas. Cela que le texte copié par Ahmès appelle : « chaque mystère », « chaque secret » de la nature. Une telle prise de conscience relève proprement d'une excellente exigence scientifique.

En résumé, la *méthode*, c'est l'esprit en œuvre dans l'activité scientifique (généralité systématique, abstraction nécessaire, système). Mais dans l'Égypte ancienne, théorie et pratique ne sont pas séparées arbitrairement. Nous avons à faire à une pensée holistique, systémique, globale et totale.

Pratiquement, donc, la science égyptienne, dans ses applications pour la maîtrise de l'environnement et la création d'une base matérielle solide, a donné tout ce qui constitue précisément la « civilisation pharaonique ».

Ce passage d'Alexandre Moret est éclairant à plus d'un titre : « Certes, les immenses travaux d'endiguement et d'irrigation, l'érection des pyramides et des obélisques, les statues monolithes et le plan des temples, prouvent que, dès une haute antiquité, les Égyptiens avaient approfondi les problèmes pratiques de la mécanique et de la géométrie qui se posaient pour le transport et pour la mise en place de ces masses colossales ; le travail des métaux, la fabrication de la céramique, du verre coloré, des émaux leur ont révélé les propriétés physiques et chimiques de la matière ; la momification, la dissection les ont initiés à l'anatomie et à la pathologie (1). »

Toute cette civilisation pharaonique : canaux, lacs artificiels, statues, pyramides, temples, obélisques, colosses, palais, agriculture en plein désert aride, céramique, momification, apparaît réellement comme une application systématique de la science à la production. La science a ici une fonction sociale affirmée, reconnue, proclamée. Le corps social se trouve fondamentalement transformé avec de telles applications de la science, qui ne doit pas être exposée pour elle-même (voilà pourquoi le livre scolaire d'Ahmès est un manuel si compact). Le travail forcé des esclaves n'a pratiquement jamais existé dans l'Égypte pharaonique à cause de tant d'applications techniques de la science qui transformèrent, au sortir du prédynastique, les bases économiques de la vie, du tout au tout, et du jour au lendemain.

Platon, au iv^e livre de la *République*, nous présente les Égyptiens comme étant « un peuple de boutiquiers ». Mais c'est là la dimension des sciences appliquées dans l'organisme social qui ne pouvait pas plaire au chercheur d'Idées éternelles et immuables. Cependant ce même Platon rapporte dans le *Phèdre* que Socrate avait entendu dire que le dieu Thot égyptien a été l'inventeur de l'*arithmétique*, du *calcul*, de la *géométrie* et de l'*astronomie*. Aristote, dans sa *Métaphysique* (A.1,981 b, 23) parle des prêtres égyptiens comme occupés à la science

mathématique. Proclus, néoplatonicien qui étudia à Alexandrie, et vécut durant le ^vsiècle, a constamment répété dans ses commentaires Hérodote en affirmant à son tour que Thalès a importé la géométrie d'Egypte.

Cette Egypte est effectivement la première, dans toute l'Antiquité méditerranéenne, à avoir donné à la notion de nombre (*rhṯ*) la première extension, avec les fractions de numérateur égal à 1 : la forme « fraction ordinaire » du nombre est un « bouleversement » apporté dans la notion primitive de nombre (cardinal, ordinal) (2) ».

Il y a dans le *Papyrus Rhind* la résolution de problèmes théoriques relatifs à l'art, difficile, de calculer les fractions. Le scribe va bien au-delà de la technique pure : « Il s'agit d'une conception des fractions qui n'a été inventée qu'une fois dans l'histoire de l'humanité, qui a essaimé durant toute l'Antiquité et jusqu'au Moyen Age (3). »

Il est fait allusion à la table du *Papyrus Rhind* dans laquelle chaque fraction de la forme $2/a$ est décomposée en une somme de fractions de numérateur 1, pour des valeurs de a impaires comprises entre 1 et 100. Le calculateur électronique moderne n'a pas trouvé de décompositions supérieures à celles données dans cette table spéciale du *Papyrus Rhind* (4).

Un autre document mathématique pharaonique, le *Papyrus de Moscou*, écrit vers 1850 av. notre ère, fait état d'un problème difficile et complexe : le volume du tronc de pyramide, problème qui n'apparaîtra en Grèce que beaucoup plus tard, dans le livre XII des *Éléments* d'Euclide, que l'on peut dater d'environ 300 av. notre ère, c'est-à-dire chronologiquement 1550 ans après le document pharaonique.

Les mathématiques égyptiennes possédaient une bonne approximation de π , qui appartient à la catégorie des « nombres transcendants ». En effet, le problème 50 du *Papyrus Rhind* donne l'aire d'un cercle inscrit dans un carré : le diamètre du cercle est de 9 verges, et l'inscription du cercle détermine 4 triangles rectangles isocèles en coin (on construit ainsi un octogone dont l'aire diffère de peu de celle du cercle inscrit). Le scribe donne la $S = 64$.

$$\text{Or } S = \pi \frac{d^2}{4}$$

$$\text{Donc } \pi = \frac{64 \times 4}{9^2} = \frac{64 \times 4}{81} = \frac{256}{81} = \frac{4^4}{3^4}$$

La valeur pour π est : 3,1605.

Quant à la mathématique babylonienne, elle avait adopté la valeur suivante : $\pi = 3$. A Babylone en effet on calculait habituellement l'aire S d'un cercle en fonction de sa circonférence L par la formule : $S =$

$L^2/12$, ce qui donne $\pi = 3$. Les mathématiciens égyptiens, eux, calculaient l'aire S d'un cercle en fonction de son diamètre D : ils posaient

$$S = \left(D - \frac{D^2}{9} \right)$$

Cette formule égyptienne « est susceptible d'une remarquable représentation géométrique, basée sur les propriétés du fameux triangle rectangle de côté 3-4-5, qu'ils (les Egyptiens) utilisaient d'ailleurs pour construire des angles droits ; mais le procédé lui-même est moderne, et employé parfois en calcul graphique » (5).

Ainsi, un double intérêt scientifique se dégage de ce problème 50 du Papyrus Rhind. Il y a d'abord la surface du cercle et la valeur pour π . Il y a ensuite, et c'est également important, le fait historique bien établi que ce document égyptien écrit vers 1650 av. notre ère à partir d'un texte plus ancien datant du temps du souverain Aménémès III (règne : 1842-1797 av. notre ère), est le tout premier traité mathématique qui fasse état de la surface du cercle inscrit dans un carré, et où la rigueur de l'argument est implicite dans la déduction.

Un mathématicien moderne Américain, fort compétent et honnête, a su relever objectivement cette signification mathématique du *Papyrus Rhind* dans le contexte global de l'histoire des sciences : « Dans toute l'histoire écrite, nous pouvons tenir Ahmose (Ahmès) en honneur comme étant le premier mathématicien authentique à avoir inscrit un cercle dans un carré (6) ! »

Pour la valeur de π , nous avons ces quelques repères chronologiques :

Égypte : Ahmès, qui recopie un texte ancien vers 1650 av. notre ère, la valeur de π est :

$$\pi = \frac{256}{81} = 3,1605$$

Mésopotamie — Babylonie — Palestine (Bible) (7) :

La valeur de $\pi = 3$

Grèce : Archimède (287-212 av. notre ère) qui donne, dans son traité *De la nature du cercle* l'encadrement du nombre π :

$$3 + \frac{10}{71} < \pi < 3 + \frac{1}{7}$$

On a donc :

$$\pi = \frac{22}{7} = 3,1428$$

Chine : — Un ouvrage mathématique chinois de l'époque des Han (entre 206 av. notre ère et 220 de notre ère), les *Neuf chapitres sur l'art mathématique*, donne $\pi = 3$.

— Au III^e siècle de notre ère, Lieou Houei calcule la valeur de π et obtient $\pi = 3,14159$.

Inde : Aryabhaṭa (début du VI^e siècle de notre ère) donne $\pi = 62\,832/20\,000 = 3,1416$

— Mādhava (XV^e siècle) donne $\pi = 3,14159265359$.

— Nilakantha (XVI^e siècle) donne :

$$\pi = \frac{355}{113} = 3,1415929$$

Monde arabe : al-Kāshī (Mathématicien du XV^e siècle) donne $\pi = 10^{-16}$ près, c'est-à-dire Pi avec 16 décimales.

Europe Occidentale : Adrien Mélius (XVI^e siècle) donne :

$$\pi = \frac{355}{113} = 3,1415929$$

Les six premières décimales sont justes, car la valeur de π avec 9 décimales exactes est : $\pi = 3,141592654$.

Ahmès, mathématicien égyptien, est bien le premier scientifique de l'histoire de l'humanité à avoir trouvé une valeur rapprochée de Pi. Ce même Ahmès est aussi le premier mathématicien du monde à avoir eu à faire à la quadrature du cercle, fameux problème mathématique pendant plusieurs siècles. L'histoire de la pensée scientifique devrait en tenir compte, objectivement.

Un autre problème fondamental est nettement explicité dans le titre du *Papyrus Rhind* qui est un document pédagogique : la méthode correcte (*tp-hsb*), qui est évidemment la mathématique, doit diriger l'ensemble de la pensée humaine dans son effort de connaître la réalité. Autrement dit, dans la conception égyptienne des mathématiques, les sciences abstraites où il faut de la bonne méthode doivent se prolonger par les sciences appliquées et les techniques.

Justement, jusqu'ici, les mathématiques ont le plus vaste champ d'utilisation. Les mathématiciens égyptiens voulaient précisément introduire les raisonnements mathématiques dans l'étude des phénomènes naturels. Ils voulaient que la méthode mathématique, qui est rigoureuse et exacte par excellence, prédominât dans la conception humaine de la vie matérielle et spirituelle (« connaître tous les mystères, tous les secrets », étudier méthodiquement toute la nature).

Bien qu'ils aient bâti un mysticisme religieux basé sur les mathématiques, Pythagore, philosophe et mathématicien grec du VI^e siècle av. notre ère, et ses nombreux disciples, ont néanmoins développé une philosophie mathématique où le Nombre était

considéré comme la matière et la forme de l'Univers. Ils identifiaient les nombres aux choses. Les mathématiques leur semblaient fournir une meilleure explication des choses, la constitution secrète des phénomènes de l'Univers. Cette théorie mathématique pythagoricienne, qui n'est pas en contradiction avec l'énoncé initial du *Papyrus Rhind*, s'intéressa également à la musique, car Pythagore était hanté par le problème de donner une explication mathématique à l'existence d'intervalles fixes dans la gamme : ainsi, le développement de la méthode expérimentale en acoustique et dans d'autres parties de la Physique est l'un des plus beaux titres de gloire de l'école pythagoricienne (8).

La toute-puissance des mathématiques : « Toutes choses sont nombres », « Les nombres gouvernent le monde » (9), ces idées n'auraient pas du tout choqué les Egyptiens, qui n'en pensaient pas moins, étant les premiers à prôner l'idéal scientifique des mathématiques.

Cet idéal égyptien des mathématiques est l'idéal de la science, jamais interrompu depuis sa formulation explicite dans la Vallée du Nil.

Diophante d'Alexandrie (v. 325-v. 410), auteur d'une *Arithmétique*, en treize volumes, dont les six premiers nous sont seuls parvenus, réaffirme cet idéal égyptien dans la dédicace, adressée à Dionysius, évêque d'Alexandrie :

« Connaissant, très honorable Dionysius, comme vous vous exercez à la connaissance de l'étude des problèmes numériques, j'ai débuté par une explication de la nature et de la puissance des nombres... »

Puissance des nombres pour connaître la nature dans sa constitution réelle et profonde.

Si, justement, Nicolas de Cuse (1401-1464), qui a pourtant laissé une importante œuvre théologique et philosophique, trouvait la science scolastique faible, c'est parce que cette science était incapable de « mesurer ». Pour lui, la connaissance devait être fondée sur la mesure, c'est-à-dire, en dernier ressort, sur les mathématiques. Connaître par les mathématiques, c'est connaître vraiment.

Léonard de Vinci (1452-1519) est demeuré célèbre en mathématiques pour ses applications des mathématiques aux autres sciences, aux autres formes de connaissances (et pour sa théorie des perspectives).

Toute la bataille de Descartes (1596-1650) fut justement de faire atteindre les sciences à la compréhension des mesures, des mathématiques : il introduisit glorieusement les raisonnements mathématiques dans l'étude des phénomènes naturels et psychologiques.

Mais dès les origines égyptiennes de la science mathématique, cet idéal était déjà clairement affirmé.

CONNAISSANCE DE LA TECHNIQUE DU CALCUL ALGÈBRE



— *Papyrus Rhind*, problème 26

— Kurt Sethe, *Ägyptische Lesestücke*,
édit. de 1983, p. 60.

TRADUCTION

Un nombre (inconnu) dont la quatrième partie lorsqu'on le lui ajoute devient 15 (*h^c 1/4.f hr.f hpr.f m 15*). (Quel est ce nombre ?).

(Façon d'opérer) :

Compte avec 4 (*w3h tp m 4*)

Calcule le quart, à savoir 1. Total 5 (*ir.hr.k 1/4. sn m 1 dmd 5*)

Divise 15 par 5 (*w3h tp m 5 r gmt 15*)

Le résultat est 3 (*hpr.hr3*)

Multiplie 3 par 4 (*w3h m 3 spw 4*)

Le résultat est 12 (*hpr.hr 12*)

1/4 3 (*r/4 3*)

Total : 15 (*dmd* 15)

Le nombre (inconnu) est 12, son quart est 3

Total 15 (*h^c* 12 *r/4* *f3* *dmd* 15).

COMMENTAIRE

Le mot égyptien  *h^c*, *âbâ*, « qui, apparaît toujours dans la donnée, correspond manifestement à "chiffre", "quantité", "nombre", dans le sens abstrait, tels que nous les employons dans nos problèmes (10) ». Le sens premier du mot est : « amas », « tas », « portion ».

Il s'agit donc ici d'un exposé théorique. Pour résoudre le problème posé, le scribe a choisi un nombre de départ, 4. Il sait manifestement que le quart de ce nombre donnera un nombre entier 1. Il additionne ce nombre de base avec le quart obtenu. Ce qui lui donne 5. Il divise ensuite 15, valeur de la donnée, par 5. Il obtient 3 et, multipliant ce nombre par 4, son point de départ, il trouve la solution : 15, c'est-à-dire 12 + son quart qui est 3, le tout fait bien 15.

Ce problème qui est une équation du 1^{er} degré à une inconnue peut être écrit dans les termes algébriques modernes suivants :

$$x + 1/4x = 15$$

$$5x/4 = 15$$

$$x = \frac{60}{5} = 12$$

Le chiffre recherché, inconnu, est 12 dont le quart est bien 3. Ce qui donne : 12 + 12/4 = 15.

Tous ces nombres ici en jeu sont des nombres purs au sens mathématique, c'est-à-dire des êtres mathématiques réels.

Les Egyptiens avaient par conséquent « une idée très claire de la notion abstraite et symbolique d'inconnue, mais ne pouvaient la matérialiser en écriture hiéroglyphique qu'en assimilant le chiffre 1 (= un) à x (11) ».

Dans le *Papyrus Rhind*, les problèmes 24-34 traitent des équations du 1^{er} degré (12). Souvent, la solution de ces équations linéaires provient de l'application de la méthode dite de « fausse position ». Le problème 6 du *Papyrus de Moscou* est également un problème d'algèbre.

Quant aux équations du second degré, elles existent telles quelles dans le *Papyrus de Berlin* 6619 et le *Papyrus de Kahun*.

Voici donc un problème de partage (*Papyrus de Berlin*) qui montre

clairement que les mathématiciens égyptiens savaient manier les équations du second degré :

« Comment diviser 100 en deux parties pour que la racine carrée de l'une d'entre elles soit les $\frac{3}{4}$ de celle de l'autre ? ».

En symboles algébriques modernes, on a :

$$x^2 + y^2 = 100, \text{ dans cette équation } y = \frac{3}{4} x$$

soit,

$$x^2 + \frac{9}{16} x^2 = 100$$

La solution du scribe Ahmès est rigoureusement exacte. Il part d'un nombre qui est 1 ($= x$), et en conséquence $\frac{3}{4}$ pour l'autre. Il élève ces nombres au carré et additionne les résultats, soit :

$$1 \frac{1}{2} + \frac{1}{16} = 1 \frac{9}{16}$$

Il extrait alors la racine carrée du total, soit : $1 \frac{1}{4}$

Il procède alors à l'extraction de la racine carrée de 100, soit 10, nombre qui représente

$$1 \frac{1}{4} \times 8$$

Il sait que le nombre de base doit être multiplié par 8 pour donner la solution, soit : 8×1 et

$$8 \times \frac{3}{4}$$

ou 8 et 6 ; ce qui est parfaitement exact.

Ce problème n'est rien d'autre que de l'algèbre pure, et l'on est scientifiquement autorisé de parler d'« algèbre égyptienne ».

Dire aussi que ces mêmes mathématiciens égyptiens manipulaient avec succès les progressions arithmétiques et les progressions géométriques (13).

En effet, le problème 79 porte précisément sur une progression géométrique de raison 7 :

Inventaire d'un domaine.

	(opérations)	
7 maisons		
49 chats		
343 souris	1	2 801
2 401 grains d'orge	2	5 602
16 807 boisseaux	4	11 204
Total :	19 607	Total : 19 607

Il faut comprendre ceci : « Soit un domaine composé de 7 maisons, chaque maison possédait 7 chats, chaque chat tuait 7 souris, chaque souris mangeait 7 grains d'orge, chaque grain d'orge aurait produit 7 boisseaux. Combien cela faisait-il en tout ? ».

Le total n'est pas obtenu par addition des nombres de l'énumération, mais par multiplication de 2 801 par 7. D'ailleurs la seule séquence établie par le mathématicien égyptien lui-même confirme de façon éclatante que les Egyptiens connaissaient parfaitement le principe de la progression géométrique.

Au demeurant, la formule de l'algèbre moderne qui donne la somme d'une progression géométrique

$$S = a \frac{r^n - 1}{r - 1}$$

appliquée à ce problème, confirme le raisonnement du scribe (14).

Le problème 40 du *Papyrus Rhind* est un exemple de progression arithmétique :

« 100 pains pour 5 hommes, 1/7 (de la part) des 3 premiers aux deux derniers hommes. Quelle sera la différence de part ? »

Ce problème revient à partager 100 pains entre les 5 hommes de telle sorte que les parts soient en progression arithmétique et que la somme des deux plus petites soit le septième de la somme des plus grandes.

Partant de 5 1/2 comme différence et posant 1 comme premier terme, la première approximation donne : 1, 6 1/2, 12, 17 1/2, 23 (avec 60 pour somme).

Il faut donc ajouter 40 à 60. Ce qui fait les 2/3 de 60. La solution du scribe est correcte car il ajoute à chaque terme les 2/3 de lui-même, d'où :

1 2/3, 10 (2/3 + 1/6) soit 10 5/6, 20, 29 1/6, 38 1/3, dont la somme est bien 100.

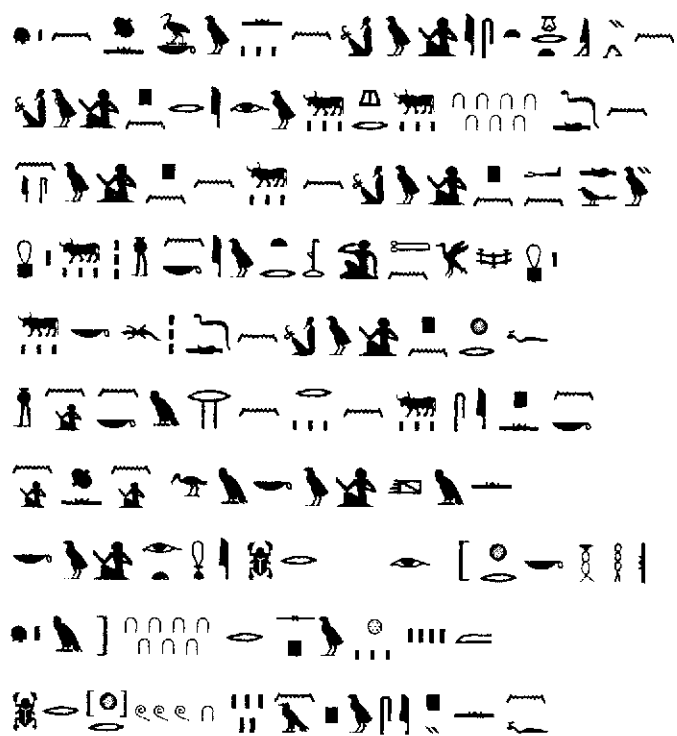
Ces nombres obtenus par le scribe remplissent parfaitement, on le voit, les conditions du problème.

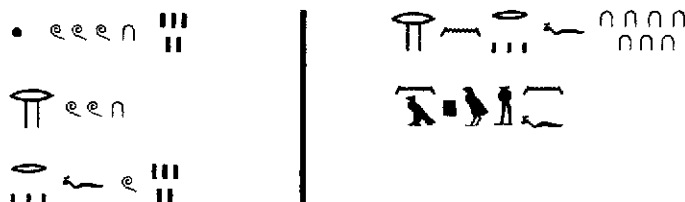
Le problème 64 du *Papyrus Rhind* est encore une progression arithmétique. Il existe également une progression arithmétique dans le

Papyrus de Kahun. Les problèmes 69-78 du *Papyrus Rhind* font aussi état de séries mathématiques.

Historiquement, les mathématiciens égyptiens ont connu et manipulé les progressions arithmétiques et géométriques avant Pythagore (vers 572-497 av. notre ère), avant la théorie grecque des proportions qui débute précisément avec Pythagore. Une autre théorie arithmétique, que l'on fait souvent remonter aux premiers pythagoriciens, est celle des moyennes ou des médiétés : la moyenne arithmétique, la moyenne géométrique et la moyenne harmonique. Cette dernière moyenne apparaît dans le *Papyrus Rhind*.

LA NOTION DE « LOGIQUE » EN MATHÉMATIQUE PHARAONIQUE





Papyrus Rhind, problème 67

TRANSCRIPTION

Exemple de calcul des produits d'un berger (*tp n hsb b3kw n s3w*).
 Vois, ce berger vient pour le recensement du bétail avec 70 bœufs
 (*ist grt ii.n s3w pn r irw hr k3w 70*). Le comptable du bétail dit au
 berger : « Comme tu apportes peu de bœufs ! Où sont donc les
 nombreuses bêtes que tu devrais avoir ? » (*dd.n n3sw pn n k3w n s3w*
pn nd.wy htmw ii.n.k iw tr tn htmw.k 33).

Le berger lui répond (*dd.n s3w pn hr.f*) : « Ce que je t'apporte
 représente les $\frac{2}{3}$ du tiers du troupeau que tu m'as confié. Si je calcule,
 je trouve que j'ai le total du troupeau. » (*ii.n.i n.k m $\frac{2}{3}$ n $\frac{1}{3}$ n k3w*
sip.n.k n.i hsb.n.i gm.kwi km.kwi).

La façon correcte de procéder (*irt mi hpr*) :

Tu multiplies 70 par $4\frac{1}{2}$ (*ir.hr.k w3h tp m 70 rspw 4 $\frac{1}{2}$*).

Le résultat est : 315 (*hpr.hr 315*).

C'est cela qu'il avait confié (*n3 pw sipy.n.f*).

315

$\frac{2}{3} = 210$

$\frac{1}{3} = 105$

les $\frac{2}{3}$ du $\frac{1}{3}$ de 70 ($\frac{2}{3} n \frac{1}{3}.f 70$)

C'est ça qu'il a apporté.

(*n3 pw ii.n.f*).

COMMENTAIRE

Le berger apporte 70 bœufs. C'est ce que représente les $\frac{2}{3}$ du $\frac{1}{3}$
 du troupeau. Le calcul fait, il ne manque rien. Le berger a donc apporté
 tout le bétail qui lui a été confié pour la garde. C'est ce qu'il faut
 démontrer. Et le scribe le démontre en concluant, à la suite de ses
 calculs probants : « C'est bien cela qu'il a apporté » (*n3 pw ii.n.f*).

Voici comment procède le scribe.

Il multiplie 70 par $4 \frac{1}{2}$, soit $70 (4 \frac{1}{2}) = 70 \times 9/2 = 315$.

Ce résultat 315 représente la totalité du troupeau.

Les $2/3$ de 315 font bien 210, soit $315 \times 2/3 = 210$.

Et le $1/3$ de 315 fait bien 105, soit $315 \times 1/3 = 105$.

Les $2/3$ de 315 plus le $1/3$ de 315 font bien 315.

Or, précisément, les $2/3$ du $1/3$ de 215 font 70, soit $70 = 2/3$ du $1/3$ de 315. Rien ne manque donc.

C'est bien cela : n3 pw : cette phrase finale équivaut à CE QU'IL FALLAIT DEMONTRER, C.Q.F.D., qui est justement la formule en fin d'une démonstration mathématique.

Ainsi, en toute objectivité, le scribe témoigne d'un esprit logique, scientifique qui ne se contente pas seulement d'affirmer mais de prouver, de démontrer techniquement, par le calcul, ce qu'il affirme.

Il appelle cette démonstration : *irt mī hpr*, c'est-à-dire, « la procédure correcte », « la façon correcte de procéder » : c'est bien la démonstration, qui est un raisonnement rigoureux, déductif, mathématique. Démontrer, c'est en effet prouver d'une manière incontestable.

La pensée scientifique est bien présente dans les mathématiques égyptiennes. On saisit concrètement une logique démonstrative en activité dans le problème que nous venons de résoudre avec le scribe.

D'une autre façon :

$$70 = 2/3 \times 70 + 1/3 \times 70$$

$$70 = 140/3 + 70/3$$

$$70 = 210/3$$

$$70 = 70 \text{ C.Q.F.D.}$$

Le mot *tp*, en mathématiques égyptiennes, signifie : « exemple ». Ce qui suppose que le professeur a d'abord exposé, expliqué la leçon, et illustre ensuite son cours par un ou plusieurs « exemples », c'est-à-dire des « cas » concrets pour illustrer la leçon, pour tester l'attention des élèves. Le mot *tp* est donc un « problème donné en exercice » : l'élève peut faire de même pour tout problème qui ressemble à cet exemple posé et résolu par le maître.

Tout enseignement scientifique revêt nécessairement cet aspect « empirique », qui est lui-même requis par l'effort plus général d'explication rationnelle. En soi, mathématiquement parlant, les cours et les exercices appropriés sur les quatre opérations sur les entiers, les quatre opérations sur les fractions, sur les fractions de dénominateurs différents, sur les cas de progressions arithmétiques et géométriques, sur les équations du 1^{er} et du second degrés, tout cela n'a rien d'irrationnel, de décevant, de banal. Les idées de proportionnalité, de rapport, de série, de grandeur, de quantité conçue comme un être mathématique, l'emploi de la méthode de fausse position, tout cela n'est jamais que « trouvaille empirique » dans la plupart des écrits sur les mathématiques égyptiennes dont la faiblesse et les préjugés sont patents.

Nous sommes au contraire au cœur de la logique, dans l'essence même de la logique, avec de telles notions mathématiques. C'est indubitable, la logique opératoire, le raisonnement, ne sont pas absents de la mathématique égyptienne.

Bien souvent, l'aspect « paysan », « concret » des problèmes illustrant les explications verbales du professeur, bien souvent donc, l'aspect « rural » des problèmes (bœufs, berger, contrôleur du bétail, sacs d'orge, vases de vin, domaine rustique, nourriture, etc.) a paralysé maints savants modernes, qui enlèvent ainsi à la mathématique pharaonique la logique démonstrative. C'est là une position étriquée et critiquable. Lorsque le scribe, en fin d'exercice, conclut en disant : « C'est bien cela » (*n3 pw, na pou*), il ne peut qu'être question, formellement, de démonstration mathématique. Que n'aurait-on pas dit si le scribe avait cru superflue cette formule ? Quand l'indice de preuve logique est là, il faut le prendre objectivement pour ce qu'il représente. C'est tout. Le commentaire orienté et malveillant ne cache pas dès lors ses intentions profondes.

Au demeurant, dans l'histoire des mathématiques, les Egyptiens ne sont pas les seuls à avoir illustré par des problèmes concrets, pris dans le monde paysan qui était le leur, des explications mathématiques théoriques, toujours « obscures », « ésotériques » pour l'élève peu initié aux mathématiques.

Robert Recorde (vers 1510-1558), dans son traité de mathématiques publié vers 1541 et dédié au roi Edouard VI, fait bel et bien état des opérations fondamentales et des applications commerciales et pratiques. Il y a dans son traité des problèmes de mélange, de cheval, de briques, etc. Comparons :

Egypte ancienne (vers 1650 av. notre ère) : « Soit une mesure de bière dont un quart a été répandu. Elle a été complétée avec de l'eau. On la goûte pour en voir la force (*pesou*, « valeur de cuisine »). Quelle est celle-ci ? »

Robert Recorde (vers 1510-1558) : « Il y a quatre sortes de vin à des prix différents, un de 6 pence le gallon, un autre de 8 pence, le troisième de 11 pence, et le quatrième de 15 pence le gallon. De ces vins, je désire un mélange de 50 gallons constitué de manière à ce que chaque gallon vaut 9 pence. Quelle sera la proportion de chaque vin dans ce mélange ? (16). »

D'empirisme, on ne parlera que de l'Egypte ancienne, de ses exercices concrets. Par préjugé et malveillance, on laissera de côté la logique mathématique égyptienne qui est aussi complexe, aussi rigoureuse que n'importe quelle autre logique, pour des questions semblables traitées par des mathématiciens non moins inventifs (notre symbole d'égalité apparaît pour la première fois dans un ouvrage d'algèbre de Robert Recorde).

Tout compte fait, et bien fait, la logique est là, palpable, rigoureuse, dans les exercices pratiques que le professeur propose à ses élèves, les

initiant ainsi à des aptitudes plus générales de raisonnement parfait, c'est-à-dire méthodique.

Lorsque le mathématicien égyptien prouve par la formule *n3 pw, na pou*, « c'est cela », « c'est le nombre en question », il aspire manifestement à la satisfaction logique. Cette justification par la preuve est une exigence de l'esprit rationnel. Il s'agit bien de logique démonstrative.

D'autre part, les titres des problèmes avec leurs calculs, leurs solutions, leurs « corrigés », sont présentés comme des « exemples », donc des modèles ou des paradigmes : *tp*, « exemple », « méthode, façon de calculer », « cas », « problème qui sert de modèle ». Voilà pourquoi, dans le *Papyrus Rhind* le scribe a regroupé les « exemples » très voisins par affinité logique. Il voudrait donc faire prendre conscience à l'élève d'une certaine rationalisation.

La logique démonstrative (*na pou*, « c'est cela ») et l'ordre d'affinité des exemples (*tp, tep*), voilà qui fait ressortir très clairement le caractère rationnel, scientifique de la mathématique pharaonique : « C'est ce qui fait le caractère scientifique incontestable des connaissances mathématiques égyptiennes ; cela et l'ordre d'affinité, ordre déjà logique, dans lequel sont exposées ces connaissances (17). »

En effet, le *Papyrus Rhind* contient 87 problèmes ou exercices ou encore paradigmes (*tp, tep*), dont voici rapidement la répartition par ordre d'affinité qui existe dans le document mathématique lui-même :

Problèmes 1- 6 : divisions ; partages proportionnels ; la table exprimant $2/n$ comme somme de fractions unitaires de $n = 3$ à $n = 101$: une espèce de règle à calcul.

Problèmes 7-20 : multiplications. La multiplication et la division se ramènent à des additions après une série de duplications. Ce principe de dédoublement facilite de beaucoup les opérations usuelles.

Problèmes 21-23 : soustractions ; on retranche un ensemble d'un autre, pour obtenir la « différence » entre les deux.

Problèmes 24-27 : problèmes plus complexes, du genre de ceux que nous mettons aujourd'hui en équations ; application de la méthode dite de « fausse position » pour résoudre les équations du 1^{er} degré à une inconnue. La quantité inconnue « *x* » porte le nom de « *âbâ* » ou « *b* » (assimilé à 1).

Problèmes 28-29 : ces problèmes forment une classe que le papyrus appelle : « Penser à un nombre », « Trouver un nombre tel que... ». Quand Diophante d'Alexandrie (v. 325-v. 410), mathématicien grec né à Alexandrie (en Egypte), pose ce problème : « Trouver deux nombres tels que le carré de l'un ajouté à l'autre

donne un carré. » (Problème 20, livre II de l'*Arithmétique*), on trouve cela « logique et intelligent ». Et les spécialistes de l'histoire des mathématiques de considérer Diophante comme l'un des précurseurs des algébristes des xvi^e et xvii^e siècles. Or les problèmes égyptiens rangés sous la catégorie « Penser à un nombre », sont précisément des équations du 1^{er} degré de forme plus complexe que les exemples 24-27.

Problèmes 30-34 : équations du 1^{er} degré à une inconnue, résolues par la méthode de la division.

Problèmes 35-38 : toujours des équations du premier degré.

Problèmes 39-40 : progressions arithmétiques. Les Egyptiens savaient sommer une progression arithmétique.

Problèmes 41-46 : volumes de greniers rectangulaires et cylindriques ; volume d'un cube (le problème 44 élève le nombre 10 à la puissance 3) ; côté d'un cube, le volume étant donné (extraction d'une racine cubique) ; trois côtés d'un parallélépipède à base carrée, le volume étant connu ; il s'agit donc de problèmes de géométrie assez complexes.

Problème 47 : Œil d'Horus (les fractions).

Problèmes 48-55 : aires du cercle, du rectangle, du triangle, du trapèze. Le problème 48 concerne la quadrature du cercle, « énoncé, pour la première fois, sur le papyrus de Rhind » (18). La valeur égyptienne pour Pi est 3,1605, plus proche de la valeur communément admise qui est 3,1416.

Problèmes 56-60 : calcul de la pente (*skd*, *seked*, *seqed*) d'une pyramide à partir des lignes trigonométriques habituelles : sinus, cosinus, tangente ou cotangente. Le mot *seked* désigne le rapport de la base horizontale de la pyramide à sa hauteur. Le problème 56 par exemple concerne le calcul de la *seked* pour une pyramide dont la hauteur a 250 et la base 360 coudées. La *seked* est ici la cotangente de l'angle de la pente des faces des pyramides : la solution du problème 56 correspond à un angle de 54° 14' 46" (19). Troncs de pyramide. Volume conique.

Problèmes 61-68 : répartition de différences (valeur d'un sac contenant divers métaux précieux : 62 ; progression arithmétique : 64 ; distribution de 100 pains pour 10 hommes : 65 ; calcul du bétail confié à un berger : 67 ; etc...).

Problèmes 69-78 : proportions inverses ; concept de moyenne harmonique.

Problème 79 : une progression géométrique de raison 7.

Etc., etc.

La pensée mathématique égyptienne qui doit vivement intéresser le philosophe africain est très précise et très fine.

Avec l'addition et la soustraction, nous sommes en présence d'un système additif (et non de position). Le procédé égyptien de la multiplication qui est un procédé par duplications successives a été conservé à Byzance et aussi dans toute l'Europe du Moyen Age, avant l'apparition des chiffres dits arabes. C'est un procédé très performant qui exploite le fait que le multiplicateur (un nombre quelconque) peut être écrit comme une somme de puissance de 2. C'est là une propriété arithmétique découverte par les Egyptiens. Quant à la division, elle se ramène à une multiplication du diviseur jusqu'à ce qu'on trouve le dividende. La division est ainsi une multiplication inversée. Quand la division comporte un reste, les Egyptiens introduisent alors les fractions.

Pour écrire les fractions, domaine privilégié de la mathématique égyptienne (20), l'Egyptien se sert uniquement de l'inverse des nombres entiers (c'est-à-dire des entiers et de leurs inverses). Dans le système des fractions égyptiennes, le quotient fractionnaire d'une division est toujours exact, quel que soit le nombre de quantités que doive écrire le scribe. Le génie mathématique égyptien n'admet pas de résultat rapproché dans le maniement des propriétés des nombres.

L'idée de proportionnalité, la pensée des proportions caractérise également de façon extraordinaire la mathématique pharaonique. Les scribes mathématiciens saisissent presque d'instinct, d'emblée, le rapport de 5 à 3., le rapport de 10 à 6, celui de 15 à 9, etc. La proportionnalité dans le domaine artistique est également sortie d'Egypte vers la Grèce. C'est là une évidence simplement historique.

Les problèmes du calcul de la *seked* (pente de la pyramide : la *seked* d'un angle correspond à la cotangente), de *âha* (problèmes linéaires, parfois assez complexes), le calcul *pesou* ou *pefsou*, c'est-à-dire le calcul de la nutritivité de la bière ou du pain qui se repose sur la proportion inverse entre la quantité de farine (ou de grains) et le nombre de pains fabriqués avec cette farine, tous ces domaines mathématiques inventés par l'Egypte ancienne traduisent qu'on le veuille ou non une créativité mathématique certaine.

Plus de quatorze siècles avant la naissance des Grecs à la vie intellectuelle, au VI^e siècle av. notre ère, dans les villes ioniennes de Milet, de Smyrne ou dans l'île de Samos, les mathématiciens égyptiens savaient calculer les aires, les surfaces du cercle avec une bonne approximation de Pi, du rectangle, du triangle, du trapèze ; les volumes du prisme droit, du cylindre et du tronc de pyramide.

Progressions arithmétiques, progressions géométriques, problèmes du premier degré, certains problèmes quadratiques purs, tout cela était inventé par les Egyptiens, bien avant la Grèce.

Le théorème de Pythagore est une autre invention fort importante de la géométrie égyptienne (21). Et les Grecs ont toujours fait remonter leur géométrie aux Egyptiens. La géométrie méditerranéenne est issue des géomètres et arpenteurs de l'ancienne Egypte. Démocrite, Thalès et Pythagore ont « longuement séjourné en Egypte et étudié là-bas mathématiques et "sciences naturelles" (22) ».

La géométrie ésotérique pharaonique fut certainement révélée, en partie, à Pythagore de Samos dont la philosophie mathématique (« Tout est nombre »), fort liée au cosmos, tient visiblement de l'Egypte pharaonique où la similitude et la proportionnalité (temples, tombeaux, monuments divers) étaient comprises depuis très longtemps. Le fameux nombre d'or des artistes paraît décélable dans la Grande Pyramide de Khéops (23).

Concrètement, et pour donner des exemples précis, la chambre sépulcrale en granit du tombeau du roi Shespseskaf (IV^e dynastie, à Saqqara) est voûtée. Les proportions de la pyramide qu'édifia, toujours à Saqqara, Ourserkaf (V^e dynastie : env. 2520-2380 av. notre ère), ont été obtenues, comme pour la pyramide de Chéphren, par l'emploi du triangle sacré 3 — 4 — 5.

A la VI^e dynastie (env. 2380-2240 av. notre ère), les pyramides de Teti, Pepi 1^{er}, Merenrê et Pepi II, toutes à Saqqara, ont mathématiquement les mêmes dimensions : « Les pyramides eurent, sous la VI^e dynastie, toutes exactement les mêmes dimensions de 150 coudées de côté et 100 coudées de hauteur, cette proportion résultant de l'emploi du triangle sacré (24). »

Déjà, au temps de Djoser (III^e dynastie : env. 2720-2650 av. notre ère), nous avons des édifices à fût cylindrique. A la VI^e dynastie, un nouveau type de colonnes apparaît, à fût octogonal ou polygonal, en granit. Des sièges cubiques à petit dossier et à quatre pieds rectangulaires existent aussi dès l'Ancien Empire.

Chéops, fils de Snefrou, son père, le fondateur de la IV^e dynastie et certainement le plus grand constructeur de l'Ancien Empire, et de Hetep-Heres, sa mère, est justement célèbre pour sa Pyramide de Gizeh, l'une des Sept Merveilles de l'Antiquité méditerranéenne. Or le bateau de Chéops découvert en 1952 au sud de la Pyramide, est dressé à angle droit : il est long de 43 m, large de 5 m, muni d'une cabine de 9 m de long et de 2,70 m de haut ; il était équipé de 6 paires de rames dont la taille variait de 6,80 m à 7,80 m. Ce fut par conséquent un grand vaisseau.

Toujours la loi du nombre dans ces édifices, ces pyramides, ces constructions. La maçonnerie égyptienne est ainsi, fondamentalement, une technique des chiffres, des nombres, considérés comme des êtres réels.

Les nombreuses techniques égyptiennes sont justement des applications de la science pharaonique dont les théories n'étaient pas toujours écrites, mais vraisemblablement exposées oralement par le maître. La séparation entre « science » et « technique » tient davantage de notre attitude à vouloir coûte que coûte séparer ce qui est pratiquement inséparable. Au demeurant, même dans la science contemporaine, si « autonome », les grands principes théoriques sont sortis souvent de l'examen d'une technique particulière. Ainsi, par exemple, le principe de Carnot (1796-1832) est sorti de l'étude de la machine à vapeur et des moyens de la perfectionner. Le Belge Zénobe Gramme construisit la première dynamo industrielle en 1871 : les développements de l'électromagnétisme sont sortis partiellement de l'étude de la dynamo. Au temps de la mécanique classique, l'univers était conçu comme une machine à transformations de mouvements. Avec l'énergétisme et la Physique du XIX^e siècle, le même univers était perçu comme une machine à feu. Et maintenant, à l'ère de l'informatique qui est la nôtre, et où la nature entière (physique, humaine, sociale, biologique, cosmique, etc.) est livrée à l'interrogation humaine, les idées générales qui déterminent l'aspect du monde ne sont plus celles du début du XIX^e siècle (25).

C'est l'idée du monde de l'Égypte antique qu'il faudrait finalement chercher à entrevoir à travers les sciences et les techniques pharaoniques : c'est tout le sens de l'effort fourni dans cet ouvrage, à propos de la genèse du monde, de l'éthique, de la maladie et de la santé, des techniques, des sciences, des mathématiques, de la théologie, de la religion, des arts de l'Égypte antique.

MÉTROLOGIE

This drawing represents a full page from a Mayan manuscript. It is a large rectangle filled with a dense arrangement of symbols, organized into a grid-like structure of rows and columns. The symbols are a mix of the various glyphs seen in the previous examples, including geometric shapes, human figures, and abstract patterns. The overall layout is highly structured and repetitive, characteristic of Mayan codices.



Papyrus Rhind, problème 62.

TRADUCTION

Méthode pour calculer la valeur d'un sac contenant divers métaux précieux (*tp n irt kṛft hr ʿ3wt ʿšwt*). On te dit (*mī dd n.k*) un sac contient de l'or, de l'argent et du plomb (*kṛft nbw im.s ḥd im.s dhṯy im.s*). Ce sac a été acheté pour 84 lingots (*iw ini.tw kṛft tn hr ʿšty 84*) : quelle est la valeur de chaque métal (*pty ntt ʿ3wt nbt*) ?

L'unité d'or vaut 12 lingots (*iw ir rdīt hr nbw dbn ʿšty 12 pw*), celle d'argent vaut 6 lingots (*ḥd dbn ʿšty 6 pw*), et celle du plomb vaut 3 lingots (*dhṯy dbn ʿšty 3 pw*).

Tu additionnes la valeur de chaque métal (*dmd.hr.k rdīt hr dbn n ʿ3t nbt*). Le résultat est : 21 (*ḥpr hr 21*). Tu divises 84 par 21 qui est le prix d'achat de ce sac (*iri.hr.k p3 21 r gmt ʿšty 84 inyt pw m kṛft tn*). Le résultat est : 4 (*ḥpr hr m 4*). Tu donnes cette valeur à chaque métal (*rdī .k ʿ3t nbt*)

Procédé correct (*irt mī ḥpr*) :

Tu multiplies 4 par 12 fois (*iri.hr.k w3ḥ tp m 4 r spw 12*). Le résultat pour l'or est 48 (*ḥpr hr nbw m 48*). C'est sa valeur (*rḥt.f pw*).

4 fois 6 pour l'argent : le résultat est 24 (*4 ḥd 24*).

4 fois 3 pour le plomb : le résultat est 12 (*4 dhṯy 12*).

12 + 6 + 4 = 21. Le total (48 + 24 + 12) est : 84 (*dmd 84*).

COMMENTAIRE

Un sac de 84 lingots contenant de l'or, de l'argent et du plomb, métaux riches, précieux.

L'unité d'or : 12 lingots

L'unité d'argent : 6 lingots

L'unité de plomb : 3 lingots.

Le total de ces valeurs de chaque métal est : 21 ($12 + 6 + 3 = 21$).

La division de 84 par 21 donne 4, qui est le poids égal pour chaque métal.

Par conséquent, la valeur de chaque métal de ce sac de 84 lingots est :

$$4 \times 12 = 48 \text{ pour l'or}$$

$$4 \times 6 = 24 \text{ pour l'argent}$$

$$4 \times 3 = 12 \text{ pour le plomb}$$

$$\begin{array}{r} 48 \\ 24 \\ 12 \\ \hline 84 \end{array} \text{ pour l'ensemble du sac.}$$

Ainsi donc, pour la solution de ce problème d'arithmétique courante, le scribe pose que l'unité d'or vaut 12 lingots, celle d'argent 6, du plomb 3. Ce qui fait en tout : 21 lingots. En divisant le poids total qui est de 84 lingots par 21 qui est le chiffre global de chaque unité de chaque métal, il obtient 4, qui est le poids égal commun à chacun des métaux contenus dans le sac. La valeur de chaque métal est dès lors obtenue en multipliant chaque unité de métal (12 pour l'or, 6 pour l'argent et 3 pour le plomb) par cette valeur commune à tous les métaux. Ce qui donne 48 lingots pour l'or, 24 lingots pour l'argent, et 12 lingots pour le plomb. Le nombre total des lingots fait bien : 84 lingots, le poids du sac avec tous ses trois métaux.

C'est aussi l'occasion de pouvoir faire état ici de quelques éléments de la métrologie égyptienne.

Mesures de poids

Le poids utilisé pour les métaux de toutes sortes, à partir de la XVIII^e dynastie, est le  = *dbn*, *deben*, d'environ 91 grammes. Il se subdivise en  *kdt*, *kitè*, soit un poids de 1/10 du *deben*. Nous avons aussi le  *s'ty*, *shâty*, « lingot » (litt. : « sceau »), soit le 1/12 du *deben*. L'*obole* grecque, en tant que poids, valait : 0,16 gr.

Mesures de longueur

Pour les petites longueurs, la mesure de référence est la coudée  *mḥ*, *meh*. La coudée royale vaut 52 cm environ, et la petite coudée 45 cm. Le mot a survécu en copte *mahi*.

La petite coudée se subdivise en 6 palmes  *šsp*, *shesep*, ou en 24 doigts  *db'*, *djebâ*, pl. *djebâou*.

Une mesure linéaire beaucoup moins utilisée est le $\overline{\text{𐀓}} \text{ 𐀓} \text{ 𐀓}$ *nbiw*, *nebiou* (litt. : « perche »), valant $1 \frac{1}{4}$ ou $1 \frac{1}{5}$ de coudée.

Le principal multiple de la coudée est la $\overline{\text{𐀓}} \text{ 𐀓}$ *ht*, *khet*, « verge » (litt. : « le bois »), qui vaut 100 coudées. L'autre multiple est le $\overline{\text{𐀓}} \text{ 𐀓} \text{ 𐀓} \text{ 𐀓}$ *itrw*, *iterou* (litt. : « rivière »), qui vaut 20 000 coudées royales soit 10,5 km.

Remarquons que la coudée grecque (*pécbus*) valait 1 pied $\frac{1}{2}$, soit environ 45 cm, comme la petite coudée égyptienne. Le parasangue, mesure grecque d'origine perse, dépasse 50 stades : environ 5 km, donc près de la moitié de l'*iterou* pharaonique.

Mesures de superficie

L'unité de mesure pour les surfaces est le $\overline{\text{𐀓}} \text{ 𐀓}$ variante $\overline{\text{𐀓}} \text{ 𐀓}$ *st3t*, *setat*, soit l'aroure : 100 coudées carrées, environ 2 735 m², nettement plus que le plèthre (*plèthron*) carré grec (près de 900 m²).

Les fractions du *setat* sont :

→ *rmn*, *remen* = $\frac{1}{2}$ setat

* *hsb*, *heseb* = $\frac{1}{4}$ setat

𐀓 *s3*, *sa* = $\frac{1}{6}$ setat.

La plus petite fraction du *setat* est le $\frac{1}{100}$ qui s'appelle → *mh*, *meh*, « coudée », et qui représente une bande de terre de 100 coudées de long sur une de large (1 coudée = $\frac{1}{100}$ setat).

Le multiple le plus employé est le 𐀓 *h3*, *kha* (litt. : « le millier »). Cette mesure vaut 10 aroures soit 27 350 m².

Mesures de capacité

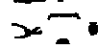
La mesure de capacité est le 𐀓 𐀓 𐀓 *hk3t*, *hekat*, *heqat*, « boisseau », qui vaut environ 4,54 litres. Donc près de la moitié du setier grec (*hectéus*), qui vaut $\frac{1}{6}$ du médimne (*médimnos*) : 8,64 litres. *Hekat* et setier sont toutes deux des mesures pour les solides, les grains.

Cette mesure *hekat* se subdivise en diverses fractions. Le quadruple du *hekat* est le 𐀓 𐀓 𐀓 𐀓 *ipt*, *ipet* ; copte *oipè*.

A la XVIII^e dynastie, la mesure 𐀓 *h3r*, *khar* (litt. : « sac ») est en vogue en tant que le multiple 4 du quadruple *hekat* = 16 *hekat*.

Pour les liquides (bière, lait, miel, etc.), on employait le 𐀓 𐀓 𐀓 *bnw*, *henou*, le *hin*, qui valait en principe $\frac{1}{10}$ du *hekat*, environ : 0,50 litre (le cotyle grec, pour les liquides également, valait $\frac{1}{12}$ du conge, soit : 0,27 litre).

Nous avons aussi les mesures ci-après :

	<i>ds, des</i> , spécialement pour la bière
	<i>hbnt, hebenet</i> , pour le vin et l'encens
	<i>st3, setja</i> , pour la bière également
	<i>mni, meni</i> , pour l'huile et l'encens.

Des systèmes de métrologie existent dans d'autres régions de l'Afrique noire. Prenons le cas de l'ancien Bouganda (26) :

- *mitala*, mesure linéaire d'un marais à un autre ;
- *nsuku*, bande de terre où le bananier-plantain était cultivé : la superficie exploitée devait nourrir une famille ;
- *misirye*, bande de terre où étaient cultivés les patates et le maïs, mesurant 10 à 12 yards carrés (un yard carré vaut 0,836 m²) ;
- *kigere*, « pied », mesure qui servait à déterminer la longueur des pieux destinés à la construction ;
- *kifuga*, mesure de la distance laissée entre deux pieux dans la construction d'une case : on se servait des bras pour cela ;
- *mukono*, « coudée », pour mesurer la longueur d'une clôture, d'une palissade, et aussi pour la longueur des routes ;
- *kibo*, petit panier servant à mesurer les solides (sel, grain) : environ 10 livres (1 livre = 453,592 gr.). Le sel était débité en petits sachets, contenant environ une cuillerée (*tu*), et vendu à ce poids pour 10 cauris. Il y avait aussi des poids d'environ 30 ou 40 livres de sel, appelés *luby* ;
- *kiribwa*, mesure contenant des baies de café d'un poids de 20 livres (1 livre vaut 453,592 gr.) ;
- *lutata*, paquet de 30 livres contenant des patates douces ;
- *kinya*, fagot, mesure pour le bois de chauffe, pesant environ 40 livres ; *lusekese*, pour des mesures de fagot d'un poids supérieur ;
- *enjola*, petits tas d'herbes pour couvrir les cases ;
- *muganda* ou bien *kinya* ou encore *luseke*, tas de roseaux, variables selon la taille, l'envergure des accumulations ;
- *kita*, mesure pour la bière (litt. : *kita*, « calebasse », « gourde », « jarre »). Le *ndeke* est le sous-multiple du *kita*. Pour brasser la bière, on se servait de *lyato*, un énorme baquet de 6 pieds de long sur 2 pieds et 6 pouces de large, et 18 pouces de profondeur (1 pied = 12 pouces = 30,48 cm ; 1 pouce = 25,4 mm).

Dans ce monde rural de l'ancien Bouganda, le sel, le grain, le bois de chauffe, la terre à cultiver, les ignames, la bière, l'herbe entassée

pour couvrir les toits de maison, la distance entre deux marécages, tout cela était objet de mesure, de précision quasi mathématique. Une métrologie existe par conséquent, collée, comme toute métrologie, à la réalité de la vie quotidienne, aux occupations champêtres du monde paysan.

La métrologie grecque est aussi « paysanne » que celle de l'Égypte ancienne ou de l'Ouganda (Bouganda) précolonial. La mine et le talent étaient des monnaies de compte : ils ne correspondaient à aucune espèce monnayée. Exactement comme les cauris en Ouganda ou au royaume de Kongo (*nzimbu*). Pour les mesures de longueur, on se servait également des parties du corps humain (*dactylos*, « doigt » ; *pous*, « pied » ; *péchus*, « coudée », etc.) Le pied carré était employé pour les petites surfaces. Des jarres (jarres également dans l'Égypte ancienne ; gourdes, calebasses, jarres, en Ouganda précolonial) étaient employées pour la mesure des liquides (*amphoreus*, « amphore » = $1/2$ mètre = 19,44 litres).

Voici quelques éléments de la métrologie ancienne des Duala du Cameroun oriental et occidental, au fond de l'immense estuaire formé par les embouchures des fleuves Mongo, Wouri, et Dibamba :

Mesures de longueur :

- *bwangá*, pl. *myangá*, équivalent à peu près à la brasse ou à la toise : brasse, soit environ 1,83 m ; toise, ancienne mesure française de longueur, valant 1,949 m ;
- *dibóngó*, « coudée » (environ 50 cm) ;
- *m'bengilan*, environ deux yards (yard, mesure de longueur anglo-saxonne, valant 0,914 m) ;
- *nganda*, ancienne mesure ; *ngand'a diá*, espace formé par l'index et le médius ;
- *esúngu*, mesure de longueur, valant environ 2 m ;
- *mutumbá*, mesure de longueur, valant 4 à 6 *besungu* (pl. de *esungu*) ;
- *eboa*, un bambou avec deux ou trois trous, servant de mesure pour la longueur des nattes ;
- *jongea lá ngonjá*, une mesure pour la longueur des nattes ;
- *núme lá ngonjá*, une autre mesure pour la longueur des nattes.

Mesures de poids :

- *njalé*, *njalé*, une mesure de poids (« enclume ») ;
- *yóm'a poso*, une mesure de valeur pour l'achat de marchandises ;

— *esukú*, une mesure de capacité (« la moitié »).

Mesures de capacité :

— *mbom*, une mesure de capacité ; *lónđa mbom*, « remplir la mesure » ;

— *mukuta*, « sac » (pour mesurer les palmistes)

— *dikao*, ancienne mesure de capacité ; *dikao la mûla*, une mesure d'huile de palme ;

— *idoma*, une autre ancienne mesure de capacité pour l'huile de palme ;

— *kudukenge*, une mesure de capacité ; *kudukeng'a mûla*, une mesure d'huile, valant environ 2 à 3 litres ;

— *njusú*, une mesure de capacité (« récipient ») ; *njusú a mûla*, une mesure d'huile ;

— *esóngó*, une feuille roulée en forme d'entonnoir ; *esóngó a diá*, une mesure (ce qu'on peut tenir au bout des cinq doigts) ;

— *nkulan*, une ancienne mesure de liquides, valant 18 l.

Tous ces termes ne sont pas des emprunts faits à des langues étrangères (anglais, allemand, français, portugais, etc.). Ce sont des lexèmes authentiques, propres au terroir duala. Cependant, des emprunts n'ont pas manqué : *kekí*, mesure de capacité, valant environ une caisse de pétrole d'autrefois, vient de l'anglais *keg*, « tonnelet ». Quand au terme *etólókí*, il est un emprunt fait à l'efik du Nigeria *etuokuk* : c'est également une ancienne mesure de capacité. $2\text{ }mbom = 1\text{ }etoloki$ (aussi *etótókí* ou *etrókí*).

Mesurer, c'est essentiellement *comparer* (le poids, la longueur, la capacité, etc.). Aussi la langue duala a-t-elle : *mene*, *men*, « mesurer », « comparer » ; *dimene*, « la mesure », « le poids », « la balance » ; *emenen*, « la mesure », « la comparaison ». Comparer, faire le rapport, mesurer, sont des termes qui relèvent ici d'un même champ sémantique. C'est le propre de toute métrologie d'être ainsi pratique, concrète, au service des activités quotidiennes du monde rural qui requièrent des mesures, pour éviter l'arbitraire, l'injustice, la malhonnêteté dans les affaires. Mesurer est ainsi un besoin primitif de la société humaine où la coopération exige également le partage plus ou moins équitable, suivant des normes sociales admises et reconnues par toute la communauté.

Examinons rapidement la métrologie fang à partir des renseignements obtenus auprès de notre informateur, l'illustre savant Philippe Ndoutoume Ntsira Ndong.

Les mesures de poids et de capacité se confondent. Elles concernent généralement les graines et les liquides. Ainsi on évalue les grains non

seulement selon leur poids, mais aussi selon la capacité des récipients qui les contiennent.

Nous avons par conséquent les mesures ci-après :

— *doenyə*, *doegne*, « main » (creux de la main), « poignée » : *doenyə owono*, « une main d'arachides », « une poignée d'arachides » ; *doeny fon*, « une main de maïs » ; *doenyə ngon*, « une main de concombre », « une poignée de concombre ». On dit plus souvent *abek*, « poignée » : *abek owono*, « poignée d'arachides » ;

— *dzat*, corbeille en liane tressée ;

— *ekana*, corbeille en bois séché. Ces deux mesures, *dzat* et *ekana*, ont à peu près la même contenance ;

— *nkwenyə*, *nkuègne*, panier. Cet ustensile sert à plusieurs usages : conservation, transport des denrées alimentaires. Il est en liane tressée, de forme cylindrique, s'évasant un peu vers le haut. Cette mesure contient plusieurs *biat* (pl. de *dzat*) ;

— *angun*, mesure plus grande que le *nkwenyə* qui sert de grenier.

Toutes ces mesures indiquent, chez les Fang, une connaissance pratique de « poids » et de « capacité », depuis le contenu du creux d'une main d'adulte jusqu'au grenier, en passant par différentes formes de corbeilles-mesures. La conversion de ces mesures traditionnelles fang en « grammes » et en « litres » n'est qu'une affaire d'exercice banal et de temps matériel : un tel exercice pratique donnerait les équivalences approximatives des mesures fang de poids et de capacité en mesures plus connues, européennes en l'occurrence. On pourrait aussi « standardiser » de telles mesures qui servent encore dans le monde rural fang de nos jours.

En ce qui concerne les *liquides*, l'unité de mesure est le *ndek*, « laalebasse » (courage séchée et évidée). On peut également mesurer la quantité des grains d'arachides et de concombre par exemple en *ndek*. Ici aussi capacité et poids sont confondus. Une mesure plus petite que le *ndek* est l'*ekwas*, *ekuas*, « louche » (en cosse de courage) ou *mbeb*, « louche » (en bois). Une mesure plus grande que le *ndek* existe. C'est le *nka*, grosse marmite en terre servant à conserver l'eau et pouvant contenir 5 à 10 *ndek* (pl. *mendek*). Le *nka* tend aujourd'hui à disparaître, remplacé par des ustensiles d'importation. Ainsi la bouteille de 75 cl ou de 100 cl est devenue l'unité courante dans les villages (pour l'achat de l'huile, de pétrole lampant, de la bière, etc.).

Les *mesures de longueur et de superficie* vont souvent de pair. Le point de départ est le *village*. En effet, le village fang comprend généralement deux rangées parallèles de cases et est étiré tout en longueur. Selon l'importance et le nombre des familles que le village abrite, celui-ci est mesuré en *aba* (*abèh*), « corps-de-garde » du village qui peuvent se situer d'un côté comme de l'autre d'une large rue centrale (*nseng*), assimilable à la cour du village. Ainsi, un village de 2,3 ou 5 *meba* (pl. de *aba*) donne une idée de sa longueur. Un village qui

renferme 2,3 ou 4 grandes familles et plusieurs dizaines voire centaines d'habitants renseigne de ce fait sur son importance (sa superficie) et son étendue (sa longueur). On voit que poids démographique, importance et longueur d'un village sont des grandeurs étroitement liées entre elles.

La mesure de superficie la plus courante est *abeng* (pl. *mebeng*), « parcelle ». Avant la création d'un village, une fois la large avenue centrale dégagée (*nseng*), le reste du terrain est divisé en *mebeng*, « parcelles », à peu près égales. Chaque chef de famille reçoit un nombre de *mebeng* égal au nombre de ses épouses.

Mais l'usage de cette mesure *abeng* (pl. *mebeng*) est plus rigoureux quand il s'agit d'un champ à répartir entre les différentes épouses. Ici les femmes surveillent attentivement le partage des parcelles (*mbeng*) car l'époux a tendance à favoriser l'épouse choyée en lui octroyant l'*abeng* le plus grand et le mieux loti. Pour éviter les disputes, l'homme s'efforcera de rendre égaux tous les *mebeng* de l'exploitation agricole familiale.

L'*abeng*, « parcelle », se mesure en longueur et en largeur au moyen des pas, *âbo*, pl. *mebô*. Généralement, une parcelle a 15 à 20 pas de long sur 8 à 12 pas de large. Ainsi, un *abeng* peut avoir 10 *mebô* (*awom mebô*) de long (*ayap*) et 8 *mebô* (*mebô mwom*) de large (*ndam*).

Une autre mesure de longueur pour les grandes distances est l'*okang* (pl. *akang*), « étape » (équivalent de « kilomètre »). Cette mesure sert surtout d'indicatif pour les voyageurs lorsque les villages sont espacés par de longues étapes afin de leur permettre de localiser dans l'espace le village où ils devront passer la nuit. Dans ce cas la nuit (*alu*, pl. *melu*) est également employée comme une mesure de longueur tout comme une mesure de temps. On dira par exemple de Libreville à Kango il faut trois nuits (*melu melê*) ou quatre nuits (*melu menti*). Il s'agit de voyage à pied, marche forcée dans le premier cas (trois nuits), soit 30 km environ par jour. Dans le cas de quatre nuits, il est question d'une marche normale, soit 25 km environ par jour. Couramment, trois nuits, quatre nuits, se disent aussi : trois jours, quatre jours.

Ainsi, d'une manière ou d'une autre, les mesures de longueur, de superficie, de poids et de capacité n'étaient pas inconnues dans le monde rural fang. Il faudra que les générations montantes étudient tous ces faits, objectivement, pour enrichir nos connaissances sur les civilisations négro-africaines, mieux que ne le font ou l'on fait les cartons ethnographiques qui restent constamment au niveau superficiel des réalités africaines. C'est aussi le prélude d'une bonne histoire des sciences et techniques africaines en s'attaquant résolument à l'étude de ce qui survit encore en milieu rural.

Il est de coutume, dans les travaux ethnographiques rapides, de dire que les indigènes ne peuvent pas se représenter mentalement et désigner linguistiquement des nombres aussi élevés que le millier, le

million, etc. L'Afrique noire n'est pas épargnée dans cette présomption ethnographique.

La vérité soutenue par des faits est que, depuis l'Égypte antique, les Noirs africains ont connu et pratiqué des systèmes de numération bien structurés, avec des chiffres élevés.

En effet, dès l'origine de la civilisation pharaonique dans la vallée du Nil, au III^e millénaire avant notre ère, un système de numération décimal est déjà établi. Ce système comporte un signe hiéroglyphique spécial et un terme convenu pour le million :

- 1, un, I *wʿ, wâ* ; copte *ouð* ; *oua*
- 2, deux, II *snw, senou* ; copte *snāʿ* ; *sno*
- 3, trois, III *hmt khemet* ; copte *shomnt*
- 4, quatre, IIII *fdw, fedou* ; copte *ftooʿ*
- 5, cinq, IIIII *dīw, diou* ; copte *toʿ* ; *tiouʿ*
- 6, six, IIIII *srsu, seresou* ou bien *sīsu, sisou* ; copte *sooʿ* ; *so*
- 7, sept, IIIII *sfb, sefekh* ; copte *sashf*
- 8, huit, IIIII *hmn, khemen* ; copte *shmoʿn*
- 9, neuf, IIIII *psd, pesedj* ; copte *psis*
- 10, dix, 𐤀 *mḏ, medj (medjou)* ; copte *mēt* ; *mētē*
- 20, vingt, 𐤀𐤀 *dbʿty, djebāty* ; copte *djouʿt*
- 30, trente, 𐤀𐤀𐤀 *mʿb3, māba* ; copte *maab*
- 40, quarante, 𐤀𐤀𐤀 *hm, hem* ; copte *hmē*
- 50, cinquante, 𐤀𐤀𐤀𐤀 *dīyw, diyou* ; copte *taioʿ*
- 60, soixante, 𐤀𐤀𐤀𐤀 *sr, ser* ou bien *sī, si* ; copte *sē*
- 70, soixante-dix, 𐤀𐤀𐤀𐤀𐤀 *sfhyw, sefekhyou* ; copte *shbē* ; copte *shfē*
- 80, quatre-vingt, 𐤀𐤀𐤀𐤀𐤀 *hmnyw, khemenyou* ; copte *hmēnē*
- 90, quatre-vingt-dix, 𐤀𐤀𐤀𐤀𐤀𐤀 *psdyw, pesedyou* ; copte *pistaioʿ*
- 100, cent, 𐤀𐤀, *št, shet* ; copte *shē*
- 1 000, mille, 𐤀𐤀𐤀 *h3, kha* ; copte *sho*
- 10 000, dix-mille, 𐤀𐤀𐤀𐤀 *dbʿ, djebā* ; copte *tba* ; *tbē*
- 100 000, cent mille, 𐤀𐤀𐤀𐤀𐤀 *hfn, hefen*
- 1 000 000, million, 𐤀𐤀𐤀𐤀𐤀𐤀 *hh, heb*

Le système de numération des Yoruba (Nigeria, Sud-Ouest), à base de vingt, montre aussi des nombres élevés (27) :

1 <i>okan</i>	6 <i>efa</i>
2 <i>iji</i>	7 <i>eje</i>
3 <i>eta</i>	8 <i>ejo</i>
4 <i>erin</i>	9 <i>esan</i>
5 <i>arun</i>	10 <i>ewa</i>
15 <i>edogun</i> (20-5)	50 <i>adota</i>
20 <i>ogun</i>	60 <i>ogota</i>
30 <i>ogbon</i>	100 <i>ogorun</i> (20 × 5)
40 <i>ogoji</i>	200 <i>igba</i>
300 <i>odunrun</i> [20 × (20 - 5)]	400 <i>irinwo</i>
2 000 <i>egbewa</i> (200 × 10)	4 000 <i>egbaji</i> (2 × 2000)
20 000 <i>egbawa</i> (2 000 × 10)	40 000 <i>egbawa lonan meji</i>
1 000 000 <i>egbegberun</i>	

Dans la région des Grands Lacs Africains, chez les Ganda, un groupe bantou, nous n'avons pas moins un système de numération comparable à celui de l'Égypte antique (28) :

1 <i>emu</i>	6 <i>mukaga</i>
2 <i>biri</i>	7 <i>musanvu</i>
3 <i>satu</i>	8 <i>munana</i>
4 <i>nya</i>	9 <i>mwenda</i>
5 <i>tano</i>	10 <i>kumi</i>
11 <i>kumi ne emu</i> (10 + 1)	12 <i>kumi ne biri</i>
20 <i>amakumi abiri</i> (10 × 2)	41 <i>amakuni abiri ne emu</i> (20 × 2 + 1)
60 <i>enkaga</i>	100 <i>kikumi</i>
70 <i>ensanvu</i>	200 <i>bikumi bibiri</i>
80 <i>kinana</i>	600 <i>lukaga</i>
90 <i>kyenda</i>	700 <i>lusanvu</i>
800 <i>lunana</i>	900 <i>luwenda</i>
1 200 <i>lukumi mu bibiri</i>	1 000 <i>lukumi</i>
20 000 <i>bukumi bu biri</i>	100 000 <i>busirivu</i>
1 000 000 <i>akakade</i>	2 000 000 <i>bukade bu biri</i>
10 000 000 <i>akatabalika</i>	20 000 000 <i>ebutabalika</i>

Chez les BaNgongo du Kasai/Sankuru, au Zaïre, le système décimal est également employé, comme dans l'Égypte ancienne (29) :

1 <i>kosh</i>	6 <i>isambanu</i>
2 <i>phindi</i>	7 <i>isambodi</i>
3 <i>isatu</i>	8 <i>inana</i>
4 <i>inney</i>	9 <i>ibwa</i>
5 <i>itanu</i>	10 <i>isangi</i>
11 <i>isangila mosi</i> (10 + 1)	20 <i>masabi</i>
12 <i>isangila baphidi</i>	30 <i>masa masatu</i>
13 <i>isangila basatu</i>	40 <i>masa manney</i>
14 <i>isangila banney</i>	50 <i>masa matanu</i>
15 <i>isangila batanu</i>	1 000 <i>lobombo</i>
100 <i>kama</i>	10 000 <i>njuku</i>
100 000 <i>lukuli</i>	1 000 000 <i>losenene</i>

La numération duala (Cameroun) où nous avons le mot *musongi*¹, « le chiffre », « le calcul », « le nombre », se présente de la manière suivante :

- 1 -*mō*, -*bō*, -*wō*
- 2 -*ba*- (*njo ibá*, « deux léopards »)
- 3 -*lalo*
- 4 -*nei*
- 5 -*tānu*
- 6 *mutóbá*
- 7 *sambá* (*bato sambá*, « sept hommes »)
- 8 *lombi*
- 9 *dibuí* (ce nombre est sacré) ; *mabuí málalo* = $9 \times 3 = 27$
- 10 *dóm* ; pl. *madóm*, « la dizaine » ; *madóm mutóbá* = 60 (la dizaine 6 fois)
- 20 *mwaba*
- 30 *mwálalo*
- 40 *mwanei*
- 50 *mwatānu*
- 60 *mumutóbá*
- 70 *musambá*
- 80 *mulombi*
- 90 *mudibuí*
- 100 *ebwéa*
- 200 *bebweá bebá* (cent deux fois)

236 *bebwéa bebá na mwalálo na mutóbá* (na = +, « et »)

1 000 *ikóli*

2 500 *lokóli lobá na bebwéa betánu*

1 000 000 *idun*

3 000 000 *lodun lolálo*

La numération fang est également intéressante à noter :

1 *fô*

2 *bě, beny*

3 *lě*

4 *ni, nih*

5 *tan*

6 *saman*

7 *zagbě*

8 *mwom, mwam*

9 *ebu, ebuh, ebul*

10 *awom*

11 *awon a mbô* (10 + 1)

12 *awom a bebě* (10 + 2)

13 *awom a belě*

14 *awom a benih, awom a beni*

15 *awom a betan*

16 *awom a besaman*

17 *awom a zagbě*

18 *awom a mwom*

19 *awom e ebuh*

20 *mewom mebě* (deux dizaines)

21 *mewom mebě a mbô* (ou *ye mbô*) : deux dizaines + un

22 *mewom mebě ye bebe* (ou *ye bibě*) : deux dizaines + deux

30 *mewom melě* (trois dizaines)

40 *mewom menih* (quatre dizaines)

50 *mewom metan* (cinq dizaines)

100 *ntêt ; ntêt mbô*, une centaine

101 *ntêt mbô ye mbô* (ou *a mbô*) : une centaine et un

200 *mitêt mibě*
 300 *mitêt milě* (pas plus long que :
 « trois cents »)
 900 *mitêt ebuh (ebul)*
 1 000 *toyin* ; on dit aussi : *ezuk*
 4 000 *toyin enih* (on dit aussi peu
 couramment : *betoyin benih*)
 1 001 *toyin a mbô*
 1 002 *toyin a bebě*
 10 000 *awom toyin* ($10 \times 1\,000$)
 20 000 *toyin mewom mebě*
 ($1\,000 \times 20$)
 100 000 *ntêt toyin* ($100 \times 1\,000$)
 200 000 *mitêt mi toyin mibě*
 ($100 \times 2\,000$)
 1 000 000 *endudum*
 2 000 000 *bidudum bibě*
 10 000 000 *awom bidudum*
 20 000 000 *bidudum mewom mebě*

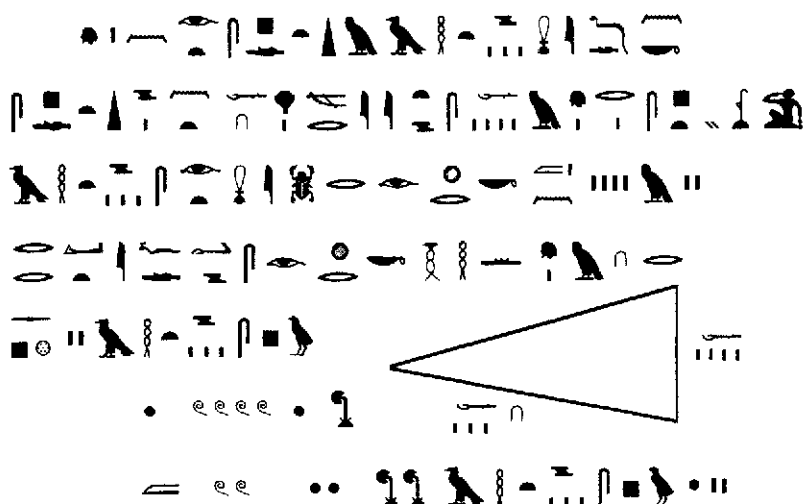
Le milliard est peu utilisé. Il est désigné par un pluriel indéterminé : *bizuk bizuk*, « plusieurs milliers » ; *bidudum bidudum*, « plusieurs millions », « des millions de millions » (pour désigner des myriades d'étoiles au ciel).

Le nombre 500 a une appellation particulière : *nkama*. Il est le sous-multiple de *ezuk*, 1 000. Ainsi : *mikama mibě* = *ezuk* = 1 000 ($500 \times 2 = 1\,000$) ; *mikama milě* = 1 500 (500×3). Au temps jadis, le nombre *nkama* était très utilisé dans le comptage des barrettes de fer (*ekwele* ou *ekwela*, pl. *bikwele*, *bikwela*), en tant que monnaie réservée uniquement dans les affaires de dot.

Tous ces exemples (pharaonique, yoruba, ganda, bangongo, fang, etc.) montrent, sans ambiguïté, la perception intellectuelle de chiffres fort élevés, leur désignation appropriée : le concept numérique est là. Il traduit toutes les conditions psychologiques requises pour être. Et l'on sait combien le comptage, qui est un attribut exclusivement humain, est intimement lié au développement de l'intelligence humaine.

Ainsi, l'Afrique noire doit avoir sa place normale dans l'histoire des chiffres qui est une histoire éminemment culturelle, à la base même du progrès humain (30).

CALCUL DE LA SURFACE DU TRIANGLE



Papyrus Rhind, problème 51

TRADUCTION

Exemple du calcul (*tp n irt*) d'un champ triangulaire (*spdt m 3ht*).

Si l'on te dit (*mī dd n.k*) : un triangle (*spdt*) de (*nt*) 10 verges de hauteur (*ht 10 hr mryt.s*) et de 4 verges à sa base (*ht 4 m tp-r.s*). Quelle est sa surface (*pty 3ht.s*) ?

Procédé correct (*irt mi hpr*) :

Tu prendras la moitié de 4 (*iri.hr.k gs n 4*), soit 2 (*m 2*), afin de faire (*r rdit*) son rectangle (*ifd.s*). Tu multiplieras 10 par 2 (*iri.hr.k w3h tp m 10 r spw 2*). C'est sa surface (*3ht.s pw*).

(opérations) :

1	400	1	1 000
1/2 (<i>gs</i>)	200	2	2 000

(Réponse). Sa surface est 2 000 coudées (2 kha = 20 aroures) (*3ht.s pw h³ 2*).

COMMENTAIRE

Nous avons d'abord le lexique mathématique suivant :

	<i>irt</i> « calcul » (mot féminin en égyptien)
	<i>spdt, sepedet</i> , « triangle » (mot féminin en égyptien)
	<i>mryt, meryt</i> , « hauteur » (mot féminin en égyptien)
	<i>tp-r</i> , « base » (d'un triangle)
	<i>3ht, ahet</i> , « surface », « champ », « aire » (mot féminin)
	<i>irt mi hpr</i> , « procédé correct », « solution »
	<i>ifd, ifed</i> , « rectangle », « rectangulaire »
	<i>ifd, ifed</i> , « quadrupler »

Le scribe a traité ce problème de façon très succincte et fort élégante. Et la formule ou théorème pour l'obtention de l'aire du triangle est manifestement établie, appliquée.

Cette formule est : l'aire d'un triangle est égale au demi-produit (*gs*, « moitié ») de l'un des côtés (*tp-r*, « base ») par la hauteur (*mryt*, « hauteur ») correspondante. Donc :

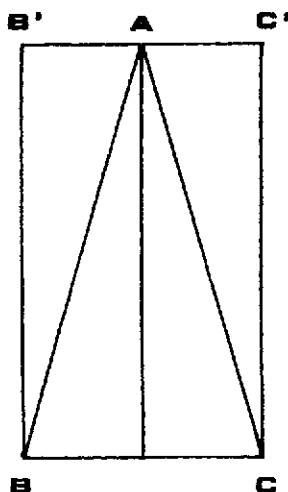
$$3ht \text{ (surface)} = \frac{tp-r \text{ (base, côté)} \times mryt \text{ (hauteur)}}{gs \text{ (« moitié »)}}$$

$$S = \frac{a \times h}{2} = \frac{4 \times 10}{2} = 20$$

En bon pédagogue, le scribe Ahmes illustre le procédé correct (*irt mi hpr*), purement théorique, par un schéma explicatif.

C'est tout le sens de la phrase : « Tu prendras la moitié de 4, soit 2, afin de faire son rectangle . »

La base entière est 4. Avec chacune des moitiés de cette base, donc avec 2, on fait, on construit deux triangles égaux de base 2 de chaque côté du triangle initial : le tout forme un rectangle dont deux côtés sont égaux à la hauteur du triangle donné. La demi-surface de ce rectangle donne la solution cherchée (surface du rectangle : $S = a \times b = 4 \times 10 = 40$, et la moitié de cette surface donne bien 20) :

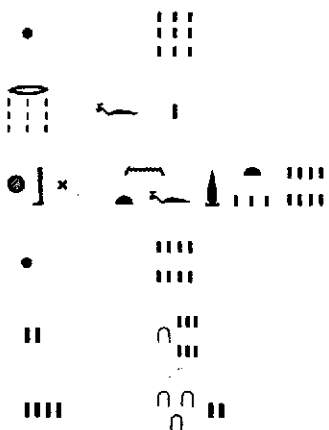
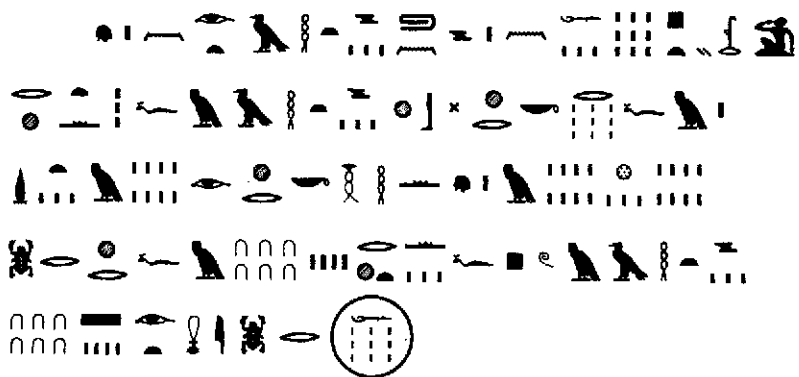


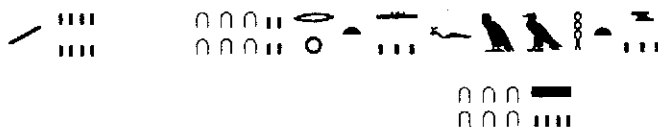
Le procédé consiste à encadrer le triangle dans le rectangle construit sur sa base et, si l'on trace la hauteur, sa surface est évidemment égale à la moitié de celle du triangle : le mot *mryt*, *meryt*, est donc bien la hauteur.

Au demeurant, les Egyptiens savaient calculer l'aire d'un trapèze (*h3kt*) : le problème 52 du *Papyrus Rhind* demande en effet de calculer la surface (*3ht*) d'un trapèze dont la grande base est 6 khet (*ht 6 m tp-r*), la petite base 4 khet (*ht 4*) et la hauteur 20 (*ht 20 hr mryt.s*). Le scribe opère correctement et trouve la solution : $6 + 4 = 10$; $10/2 = 5$; $S = 5 \times 20 = 100$.

Donc, les Egyptiens qui connaissaient la formule exacte de la surface du trapèze, savaient nécessairement calculer celle du triangle : un trapèze est un triangle dont un des sommets est coupé parallèlement à la base.

CALCUL DE LA SURFACE DU CERCLE





Papyrus Rhind, problème 50

TRADUCTION

Méthode pour calculer la surface d'une pièce de terre circulaire dont le diamètre est 9 verges (*tp n irt 3ht phr n t3 n ht 9*).

Quelle est sa surface (*pty rht.f m 3ht*; litt. : « Quel est son chiffre quant à la surface ? ») ?

Tu dois soustraire son neuvième de 1 (*hbi.hr.k 1/8 m 1*). Reste 8 (*dt m 8*). Alors tu dois multiplier 8 huit fois (*iri.hr.k w3h tp m 8 spw 8*). Cela fait 64 (*hpr.hr.f m 64*). Vois sa surface est 6 kha et 4 setat (*rh.t.f pw m 3ht 60 st3t 4*).

Voici comment cela se fait pour un cercle de 9 verges de diamètre (irt mī hpr šnw ht 9) :

1	9
1/9 de cela	1 (1/9.f 1)

Soustrais de cela, reste 8 (*hbi' nt.f dt 8*)

1	8
2	16
4	32
8	64

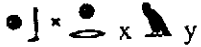
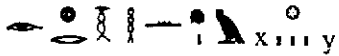
Sa surface (son chiffre en tant que surface) est 6 kha (écrit 60), 4 setat (*rht.f m 3ht h3 6 st3t 4*).

COMMENTAIRE

Nous avons les notions suivantes :

S

phr, « cercle », « circulaire »

	<i>šnw, shenou</i> , « circonférence »
	<i>ḥt, khet</i> , « diamètre » (ici)
	<i>rhé</i> , « nombre », « chiffre »
	<i>ḥbi.hr x m y</i> , « soustraire x de y »
	<i>iri.hr w3ḥ tp m x spw y</i> , « multiplier x fois y »
	<i>hpr.hr.f m</i> , « cela fait », « solution », « réponse »
	<i>dt, djet</i> , « reste » (résultat d'une soustraction)

Le calcul du scribe est le suivant :

$$9 - 1/9 = 8$$

$$8 \times 8 = 64 \text{ (6 kha et 4 setat).}$$

Quelle pouvait donc être la valeur de Pi dans la mathématique pharaonique, connaissant la surface du cercle qui est de 64 ?

L'aire du cercle en fonction du rayon est :

$$S = \frac{2 \pi R \times R}{2} = \pi R^2$$

Si d est le diamètre,

$$R = \frac{d}{2}$$

donc :

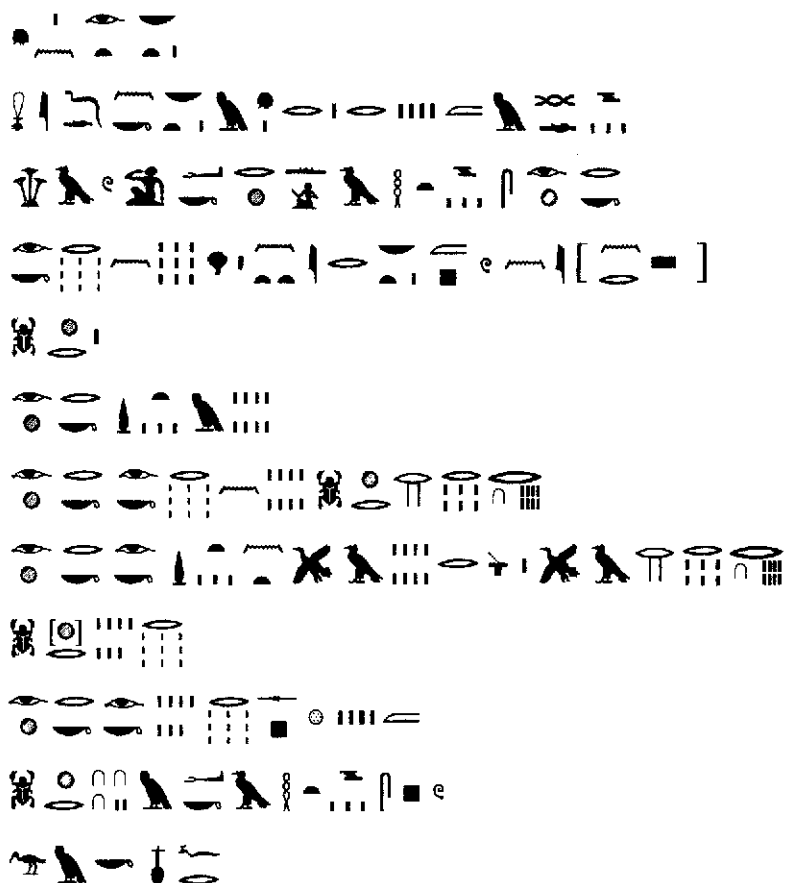
$$S = \pi \frac{d^2}{2}$$

D'où

$$\pi = \frac{S \times 4}{d^2} = \frac{64 \times 4}{81} = 3,1605$$

Ce qui est une assez bonne approximation par rapport à la valeur courante $\pi = 3,1415$.

SURFACE D'UNE DEMI-SPHÈRE



— Problème n° 10 du *Papyrus de Moscou*
(vers 1850 av. notre ère).

— T. E. Peet, *A Problem in Egyptian Geometry*, in « *Journal of Egyptian Archaeology* », tome 17, 1931, pp. 100-106, pl. XIII.

— Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, pp. 294-297.

TRADUCTION

Exemple de calcul (de la surface) d'une demi-sphère (*tp n irt nbt*).

On te dit : une demi-sphère avec une dimension de $4 \frac{1}{2}$ de diamètre (*mī dd n.k nbt m tp-r r 4 + 1/2 m ̑d*).

Malin ! Peux-tu calculer sa surface (*h³w mk rh ̑ht.s irt.hr.k*) ?

Tu calcules le $\frac{1}{9}$ de 9 car une demi-sphère est la moitié d'un œuf (*irt.k 1/9 n 9 hr ntt ir nbt gs pw n inr*).

Le résultat est 1 (*hpr.hr 1*).

Calcule le reste, c'est-à-dire 8 (*irt.hr.k d3t m8*).

Calcule le $\frac{1}{9}$ de 8 (*irt.hr.k irt.k 1/9 n 8*).

Le résultat est $\frac{2}{3} + \frac{1}{6} + \frac{1}{18}$ (*hpr.hr 2/3 + 1/6 + 1/18*).

Calcule le reste de 8 après avoir soustrait $\frac{2}{3} + \frac{1}{6} + \frac{1}{18}$ (*irt.k d³t nt p3 8 r-s³ p3 2/3 + 1/6 + 1/18*).

Le résultat est $7 + \frac{1}{9}$ (*hpr.hr 7 + 1/9*).

Multiplie $7 + \frac{1}{9}$ par $4 + \frac{1}{2}$ (*irt.hr.k irt.k 7 + 1/9 spw 4 + 1/2*).

Le résultat est 32 (*hpr.hr 32*). Vois ! C'est sa surface (*mk 3ht.s pw*).

Tu as trouvé correct (*gm.k nfr*).

COMMENTAIRE

Nous avons le vocabulaire mathématique suivant :

• |

tp, « exemple », « méthode », « modèle », « paradigme »

◀

irt, « calcul », « manière de faire, de procéder »

• ◀
| |

tp-r, — « base » (d'un triangle) : *Kahun*, 37.

— « rayon » (d'un cercle) : *Pap. math. Moscou*, 18,2.

— « dimension », « diamètre »



nbw, « demi-cercle », « demi-sphère » ; « panier », « calebasse », « corbeille ». Justement, une sphère est un solide engendré par la rotation d'un demi-cercle autour de son diamètre.



dj, *adj*, « diamètre » ; « bord », « lisière » (d'un champ)



rh, « homme sage », « malin » (nom)



3ht, « surface », « étendue d'une surface », « champ », « aire », « superficie »



inr, « pierre » (*Sin.* B 300) ; « coquille » (Grand Hymne à Aton d'Akhnaton) ; « œuf »



gs, *ges*, « moitié ». Ce mot a aussi le sens de : « côté »



dj3t, *djat*, « le reste », « le solde »

Le scribe, préoccupé de méthodologie (*tp*, *tep*, « exemple méthodologique »), a effectué (*iri*, « faire », « effectuer », « calculer ») les opérations suivantes :

$$\frac{1}{9} \times 9 = 1$$

$$9 - 1 = 8$$

$$\frac{8}{9} = \frac{2}{3} + \frac{1}{6} + \frac{1}{18}$$

$$8 - \frac{8}{9} = 8 - \left(\frac{2}{3} + \frac{1}{6} + \frac{1}{18} \right) = 7 + \frac{1}{9}$$

$$\left(7 + \frac{1}{9} \right) \times \left(4 + \frac{1}{2} \right) = 32$$

C'est la surface cherchée.

Si la surface de la sphère est $S = 4 \pi R^2$, donc celle de la demi-sphère est :

$$S = \frac{4 \pi R^2}{2}$$

Le scribe a trouvé pour la demi-sphère : $S = 32$

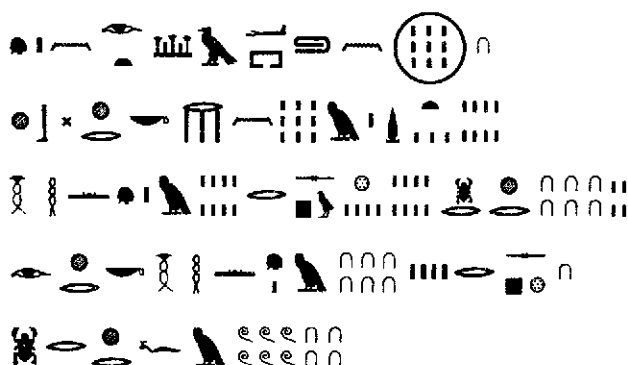
Donc,

$$\pi = \frac{32 \times 2 \times 4}{4(4 + 1/2)^2}$$

$$\pi = \frac{256}{81} = 3,16049$$

La valeur pour π fait toujours de π un « nombre transcendant », dans les mathématiques égyptiennes.

VOLUME DU CYLINDRE



Papyrus Rhind, problème 41

TRADUCTION

Exemple de calcul (*tp n irt*) du volume ($\text{š}3^c$) d'un cylindre circulaire (*dbn*) de 9 de diamètre et de 10 de hauteur.

Tu soustrais $1/9$ de 9, précisément 1. Le reste est 8 (*hbi.hr.k r-9 n 9 m 1 d3t 8*).

Multiplie 8 par 8 fois. La réponse est 64 (*wh3 tp m 8 r spw 8 hpr. hr* 64).

Tu multiplies 64 par 10 fois (*iri.br.k wh3 tp m 64 r spw 10*).

Cela fait (la réponse est) 640 (*hpr.br.f m 640*).

COMMENTAIRE

Nous avons ces termes de géométrie, d'une grande importance ici :



š3^c, *shaâ*, « volume », « espace » au sens de « contenance » d'un récipient. Le déterminatif  est caractéristique.



dbn, *deben*, « cylindre circulaire ».

En effet, un cylindre de révolution ou cylindre circulaire droit est le solide engendré par la rotation d'un rectangle autour de l'un de ses côtés : les deux cercles engendrés sont égaux ; ce sont les *bases*  , et leur distance est la hauteur du cylindre.

Donc, le volume d'un cylindre est égal à la surface du cercle (l'aire de base), multipliée par la hauteur. Telle est la formule que le scribe égyptien applique, vers 1650 av. notre ère.

a — la manière de procéder du scribe

Il prend 1/9 du diamètre qui est 9.

Il soustrait le diamètre 9 de ce 1/9 du diamètre.

Il élève au carré le résultat de la soustraction, et trouve 64. Ce qui est la surface du cercle, soit l'aire de base du cylindre.

Il multiplie cette surface (64) par la hauteur (10).

Il trouve ainsi le volume qui est : 640.

b — application de la formule qui donne le volume du cylindre

Volume = $\pi R^2 h$.

Calculons avec la valeur égyptienne de $\pi = 3,1605$

$V = \pi R^2 h = \pi D^2/4 \times h$

$V = 3,1605 \times 81/4 \times 10 = 640$

C'est-à-dire $S \times h = 64 \times 10 = 640$.

Ainsi, le calcul du scribe Ahmès revient, en toute rigueur, à l'application exacte de la formule qui donne le volume du cylindre.

c — application universelle de cette formule générale

Soit un cylindre de 12 de diamètre et de hauteur 15. Le scribe va agir de la même manière que pour le problème 41, déjà vu en classe.

Il prend le $1/9$ de 12 : $12/9 = 4/3$.

Il soustrait 12 de $4/3$: $12 - 4/3 = 32/3$.

Il porte $32/3$ au carré (la surface), et multiplie le résultat par la hauteur 15 pour trouver le volume du cylindre :

$$\frac{1\ 024}{9} \times 15 = 1\ 706$$

Résultat que ne contredit pas la formule classique, en calculant avec la valeur égyptienne de $\pi = 3,1605$. Ce qui donne en effet la même chose : $V = 3,1605 (12/4)^2 \times 15 = 1706$.

CALCUL DU VOLUME D'UN TRONC DE PYRAMIDE

« Si l'on vous dit : une pyramide tronquée de $h = 6$ et de base 4 et 2 ; vous devez prendre le carré de 4 qui donne 16, puis doubler 4 pour donner 8, prendre le carré de 2 qui donne 4, ajouter 16 et 8 et 4 pour donner 28 ; prendre $1/3$ de 6 qui donne 2, prendre 28 deux fois pour donner 56 ; vous voyez c'est 56. »

Problème n° 14 du *Papyrus de Moscou*
Papyrus écrit vers 1850 av. notre ère.

Les mathématiciens de l'ancienne Egypte connaissaient la formule rigoureuse de la surface de la sphère : $S = 4 \pi R^2$.

Ils connaissaient aussi la formule exacte du volume du cylindre : $V = \pi R^2 \times h$. De même que le rapport constant entre la surface d'un cercle et son diamètre. Bien évidemment, ils avaient également établi, avant toute la mathématique grecque, la formule exacte de la surface du cercle : $S = \pi R^2$, avec une valeur de $\pi = 3,1605$.

De même, 2 000 ans avant la naissance de la mathématique grecque, les Egyptiens connaissaient également la formule exacte du volume de la pyramide, ainsi que le montre clairement le problème 14 du *Papyrus de Moscou*, qui porte aussi le nom de *papyrus Golenischeff*, actuellement conservé au musée des Arts de Moscou. Il contient 25 problèmes dont deux à signification particulière, à savoir le problème n° 10 (surface d'une demi-sphère) et le problème n° 14 (relatif précisément au volume de la pyramide tronquée).

Le scribe qui a résolu ce problème n° 14 du *Papyrus de Moscou* connaît la formule du volume de la pyramide :

$$V = h/3 (a^2 + ab + b^2)$$

Un tronc de pyramide est la portion de pyramide comprise entre la base et la section par un plan parallèle à la base. Les *bases* du tronc, la grande et la petite bases, sont des polygones semblables. Les faces latérales sont des *trapèzes*. La distance des bases est la *hauteur* du tronc.

Quand le tronc de pyramide est régulier, c'est-à-dire quand il est obtenu en coupant une pyramide régulière par un plan parallèle à sa base, nous avons alors ceci : ses bases sont des *polygones réguliers* ; ses faces latérales sont des *trapèzes isocèles égaux*, et la hauteur de l'un d'eux est l'*apothème* du tronc.

Le volume d'une pyramide est égal au tiers du produit de l'aire de la base par la hauteur.

Donc, le volume d'un tronc de pyramide est égal à la somme des volumes de trois pyramides ayant pour hauteur commune la hauteur du tronc et pour bases respectives la grande base, la petite base et la moyenne proportionnelle entre les deux bases.

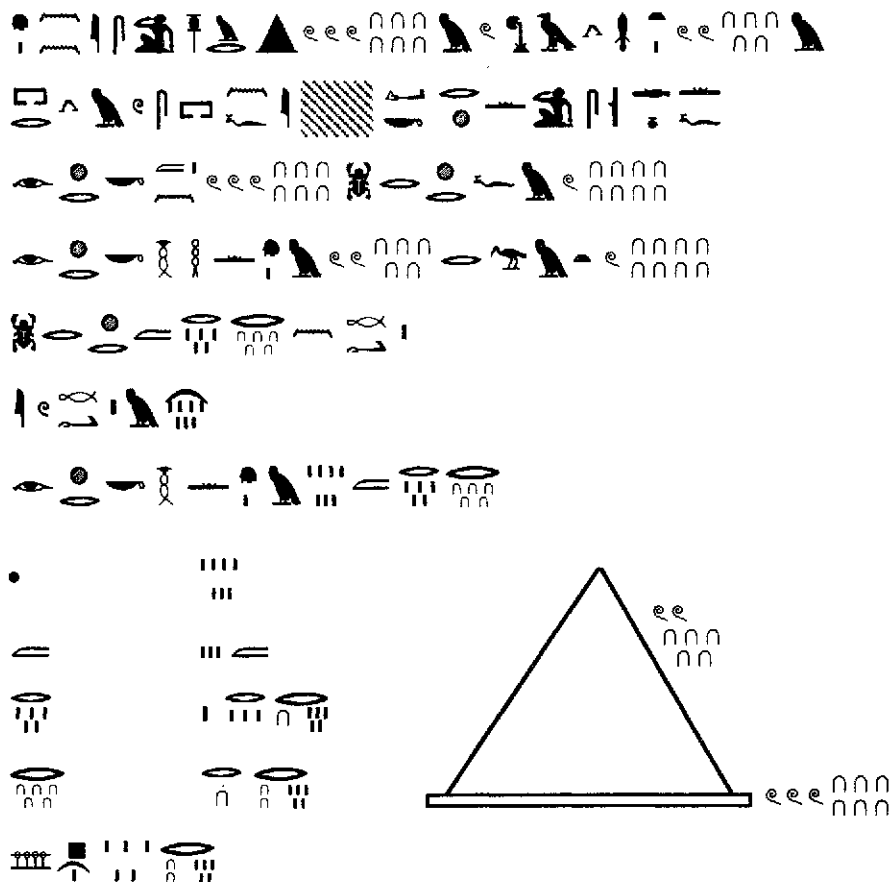
Cette formule du volume de la pyramide fut découverte par les Egyptiens 2 000 ans avant la mathématique grecque. A n'en pas douter, les Egyptiens avaient de fameux mathématiciens, notamment dans le domaine de la géométrie. Il faut admettre, devant des *faits* contrôlables, aussi complexes analytiquement parlant et aussi évidents, que les Egyptiens avaient étudié *mathématiquement* la pyramide et le cône.

Dans d'autres aires culturelles négro-africaines, ces figures géométriques (cercle, sphère, cylindre, etc.) n'étaient pas ignorées. Chez les Soninke de l'Ouest Africain, nous avons précisément ces termes de géométrie :

- *koore*, *gōgomme*, « cercle », « circonférence » ; « surface circulaire ». Le cercle est une *courbe* dont tous les points sont à égale distance d'un point fixe appelé *centre* ;
- *fana*, « forme de cercle », « objet circulaire », « disque » ;
- *dūdū-panaro*, « cercle de ». Le *cercle de hauteur* est le cercle de la sphère céleste parallèle à l'horizon, en un lieu donné ;
- *kūtura*, « sphère ». Une sphère est le solide engendré par la rotation d'un demi-cercle autour de son diamètre. Tout plan passant par le centre O d'une sphère (O, R) la coupe selon une courbe plane dont tous les points sont situés à la distance R du point O : c'est un cercle (O, R), dit *grand cercle de la sphère* (section de la sphère par un plan passant par le centre de la sphère en question). Quant au *petit cercle de la sphère*, c'est la section de la sphère par un plan ne passant pas par le centre de la sphère concernée ;
- *guntiye*, « courbe », « en forme d'arc », « arc de circonférence ». La *circonférence* est une ligne plane, *courbe*, fermée, dont tous les points sont à égale distance d'un point fixe. Le *cercle* est la portion de plan intérieure à une circonférence. Mais dans le langage courant, les mots « circonférence » et « cercle » sont employés indifféremment l'un pour l'autre ;
- *morogomorogoye*, « cylindre ».

Il s'agit bien de figures et de termes proprement géométriques, mathématiques. Rien d'« empirique », de « rural », et l'on ne se sert pas ici de mots « pratiques », de réalités « concrètes » telles que : *xolle*, « calebasse » (pour dire « cercle »), *noore*, « écuelle » (pour dire « courbe »), *xabaane*, « œuf » (pour « sphère »), *gine*, « pot en terre » (pour dire « cylindre »), etc.

CALCUL DE L'ANGLE D'INCLINAISON D'UNE PYRAMIDE





Papyrus Rhind, problème 56

TRADUCTION

Exemple du calcul d'une pyramide dont la base a 360 et la hauteur 250. Tu donnes, malin, l'angle de sa pente (*tp n nīs mr 360 m wḥ3 ṭbwt 250 m pri m ws n.f imi di.k rḥ skd.f*).

Tu calcules la moitié de 360. La réponse est 180 (*iri.ḥr.k gs n 360 ḥpr.ḥr.f m 180*).

Tu divises 180 par 250. La réponse est $1/2 + 1/5 + 1/50$ de coudée (*iri.ḥr.k w3ḥ tp m 250 gmt 180 ḥpr.ḥr gs r-5 r-50 n mḥ*).

(Or) une coudée vaut 7 mains (palmes) (*iw mḥ m šsp 7*).

(Alors) tu multiplies 7 par $1/2 + 1/5 + 1/50$ (*iri.ḥr.k w3ḥ tp m 7 gs r-5 r-50*).

(Opérations) :

1	7
$1/2$	$3 + 1/2$
$1/5$	$1 + 1/3 + 1/15$
$1/50$	$1/10 + 1/25$
$1/2 + 1/5 + 1/50$	$5 + 1/25$ mains (<i>šsp</i>)

(Ceci est) son angle de pente (*skd.f*)

COMMENTAIRE

Nous avons d'abord ce vocabulaire, précis, mathématique, lié à la géométrie et à la trigonométrie :

•
i

tp, tep, « méthode », « exemple », « exercice », « modèle »

□ □

nīs, « sommer » (litt. : « convoquer ») ; *nīs tñwt*, « faire un calcul », « calculer » ; *nīs x hnt y*, « diviser x par y »

† ◐ ▲

mr, mer, « pyramide » : il s'agit d'une pyramide régulière, c'est-à-dire dont la base est un polygone régulier convexe, et le pied de la hauteur coïncide avec le centre de la base. Les faces latérales sont donc des triangles qui ont un sommet commun, précisément le sommet de la pyramide : ce sont des triangles isocèles égaux, ayant même hauteur. Les arêtes latérales d'une pyramide régulière sont égales.

◐ ◐ ◐ ◐ ◐

wḥ3 tñwt, « base » de pyramide

◐ ◐ ◐ ◐ ◐

prî m ws, « hauteur » de pyramide (Cf. également :

Hieratic Papyri in the British Museum, Third Series. Chester Beatty Gift, vol. I, texte, 71, n.3)

† ◐ —

skd, seked, seqed : ce mot désigne l'angle d'inclinaison, l'angle de pente d'une pyramide déterminée par le

rapport de la base horizontale de la pyramide à sa hauteur (litt. : « pente » de pyramide). Il s'agit d'un angle aigu dont les mathématiciens Egyptiens savaient calculer la cotangente (donc un rapport trigonométrique) en coudée et sous-multiples de coudée (mains, doigts). Nous pouvons convertir la valeur de cet angle aigu en degrés, ou en grades, ou en radians. Au demeurant, les problèmes 56, 57, 58, 59 et 60 du *Papyrus Rhind* concernent le calcul de la *seqed*, c'est-à-dire, en langage moderne, les tangentes et cotangentes de l'angle de la pente des faces des pyramides.

w3h tp m x r gmt y, « diviser
y par x »

21

gs, « moitié », 1/2

 mh , « coudée »

الحمد لله

šsp, *ššesep*, « main », « palme » (paume).
1 coudée = 7 mains =
28 doigts

Le problème est effectivement le suivant : calcul de l'angle d'inclinaison pour une pyramide dont on connaît la base (360 unités) et la hauteur (250 unités).

Le scribe procède ainsi :

Calcule $1/2$ de 360 : 180

Divise 180 par 250 : $\frac{1}{2} + \frac{1}{5} + \frac{1}{50}$ coudée.

Or une coudée vaut 7 mains.

Alors multiplie 7 par $\frac{1}{2} + \frac{1}{5} + \frac{1}{50}$.

Opérations

1	7
1/2	3 + 1/2
1/5	1 + 1/3 + 1/15
1/50	1/10 + 1/25
1/2 + 1/5 + 1/50	5 + 1/25 mains

C'est sa *seqed*, c'est-à-dire l'angle d'inclinaison qu'il fallait calculer, à savoir 5 + 1/25 mains (palmes).

La valeur de la *seqed* était importante pour les constructeurs de pyramides : il leur fallait garder constante la *seqed* des blocs de pierre successifs, pour monter les faces des pyramides.

La *seqed* est bien la grandeur de l'angle formé par la pente et la base de la pyramide. Cet angle peut être évalué en degrés.

En effet, le scribe a calculé la cotangente de cet angle :

$$\cotg \alpha = 180/250 = 1/2 + 1/5 + 1/50$$

Il multiplie ce résultat par 7 pour l'exprimer finalement en mains ou palmes (paumes), car 1 coudée = 7 mains ou palmes.

Donc :

$$\cotg \alpha = 7 \times (1/2 + 1/5 + 1/50) = 5 \text{ mains (palmes)} + 1/25$$

Ce résultat a évidemment la valeur d'un angle. En effet, nous avons :

$$\cotg \alpha = 180/250 = 0,72$$

$$\text{Soit } \alpha = 54^\circ 24'$$

$$\text{Ou } \alpha = 54^\circ 14' 46''$$

Nous pouvons également calculer la tangente de cet angle :

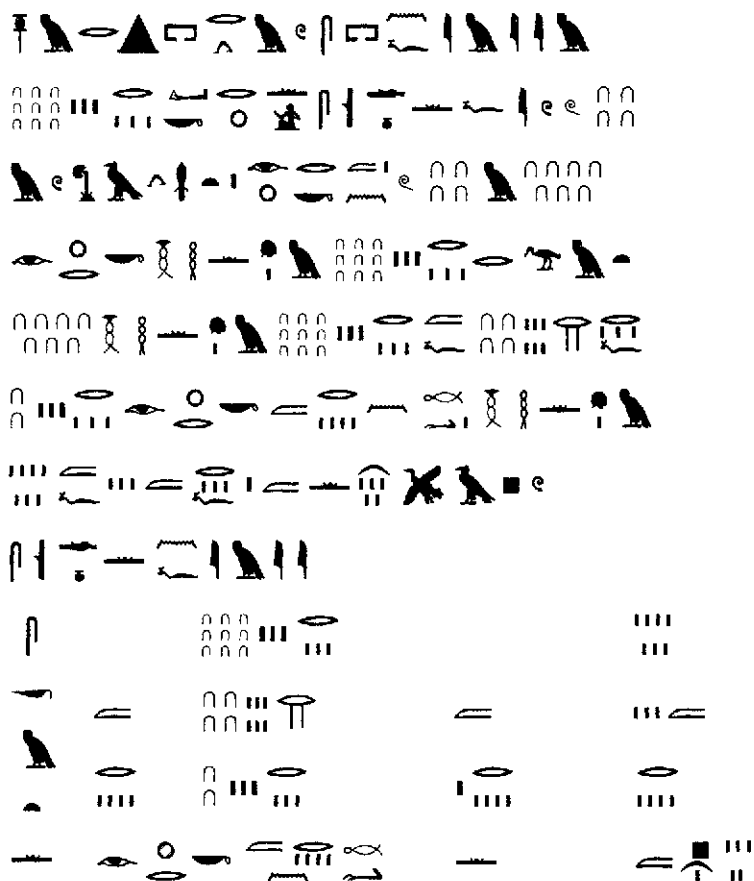
$$\tg \alpha = \frac{h}{b/2} = \frac{250}{180} = 1,388...$$

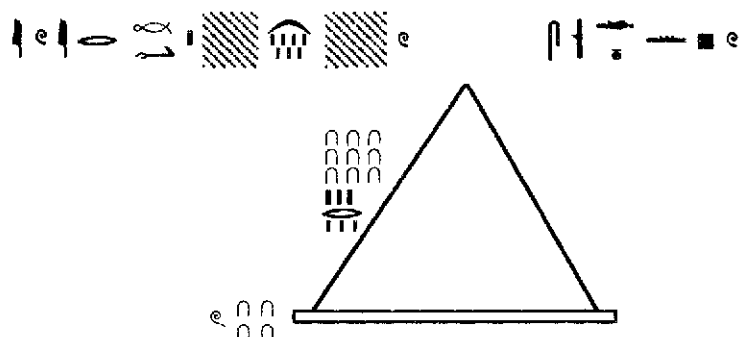
$$\text{Soit } \alpha = 54^\circ 24'$$

$$\text{Ou } \alpha = 54^\circ 14' 46''$$

La valeur de l'angle d'inclinaison du problème 56 correspond par conséquent à un angle de $54^\circ 14' 46''$.

PREUVE DU CALCUL DE L'ANGLE D'INCLINAISON D'UNE PYRAMIDE





Papyrus Rhind, problème 58

TRADUCTION

Une pyramide dont la hauteur est égale à $93 + \frac{1}{3}$ (coudées) : tu trouves, malin, sa *seqed*, la base étant de 140 (coudées) (*mr prî m ws n.f îmy m 93 + 1/3 di.k rh skd.f îw 140 m wh3 tbtw*).

Tu calcules le $\frac{1}{2}$ de 140. La réponse est 70 (*iri.hr.k gs n 140 m 70*).

Tu divises 70 par $93 + \frac{1}{3}$ (*iri.hr.k w3h tp m 93 + 1/3 r gmt 70*).

Tu multiplies $93 + \frac{1}{3}$ par $\frac{1}{2} + \frac{2}{3} + \frac{1}{3} + \frac{2}{3} + \frac{1}{3}$ (*w3h tp m 93 + 1/3 gs.f + 46 + 2/3 + r - 4.f + 23 + r - 3*).

Tu calcules le $\frac{1}{2} + \frac{1}{4}$ de la coudée (*iri.hr.k gs r - 4 n mh*).

Tu multiplies 7 par $\frac{1}{2} + 3 + \frac{1}{2} + \frac{1}{3} + 1 + \frac{1}{2}$ (*w3h tp m 7 gs.f + 3 + gs + r - 3.f + 1 + 1/2*).

Total : 5 mains (*dmd šsp 5*).

C'est sa *seqed* (*n3 pw skd n.f îmy*).

P (*sšmt*, écrit verticalement)

		$93 + \frac{1}{3}$	7	
r				
e	$\frac{1}{2}$	$46 + \frac{2}{3}$		
u			$\frac{1}{2}$	$3 + \frac{1}{2}$
v			$\frac{1}{4}$	$1 + \frac{1}{4}$
e	$\frac{1}{4}$	23		

Tu calcules le $\frac{1}{2} + \frac{1}{4}$ de la coudée (*iri.hr.k gs r-4 n mh*) Et une coudée vaut 7 mains (*iw ir mh 1 šsp 7*).
Total (*dmd*) : 5 mains (*šsp 5*).
C'est la *seged* (*skd pw*).

COMMENTAIRE

Termes mathématiques déjà rencontrés : *mr*, *mer*, « pyramide » ; *pri m ws*, *peri em ous*, « hauteur » de pyramide ; *skd*, « angle d'inclinaison » de la pyramide, « pente » de la pyramide ; *wh3 thwt*, « base » de la pyramide ; *iri*, « calculer » ; *mh*, « coudée » ; *šsp*, « main » ; *dmd*, *dmd*, « total », etc.

Ce problème est éminemment démonstratif. En effet, après les calculs, le scribe ne dit pas : « La réponse est », mais *n3 pw skd, na pou seged*, c'est-à-dire : « ceci est la *seged* qu'il fallait trouver, démontrer ».

Et le scribe d'employer un terme mathématique des plus précis et des plus importants pour toute démonstration mathématique, à savoir le mot *preuve*, au sens scientifique, démonstratif, mathématique et

tiques (Cf. aussi, « Journal of Egyptian Archaeology » édité à Londres, 12, 126). Le déterminatif de ce mot est bien celui des activités intellectuelles, de l'abstraction, de la pensée.

Trouver une solution à un problème, faire ensuite la preuve — par le calcul — de la solution recherchée et trouvée, rien de plus logique. Une telle exigence de « preuve » ne sied pas, à l'évidence, à une façon de travailler empirique, pragmatique, naïve, décevante, comme aiment le proclamer les lecteurs hâtifs des textes mathématiques égyptiens.

𓂏𓂛𓂛𓂛, *šmt*, *sehemet*, « preuve », est un terme mathématique des plus exigeants qui soient pour contraindre l'esprit à vérifier et à prouver sa propre démarche. Ce contrôle de l'esprit par l'esprit lui-même trahit manifestement une *réflexion*, au sens exact du terme.

Ainsi, la *preuve*, le mot et la chose, existe dans les mathématiques des Africains de l'Égypte antique, n'en déplaise aux détracteurs, rares de plus en plus, il est vrai, des mathématiques pharaoniques.

La solution du scribe se présente comme suit :

Il trouve $\frac{1}{2}$ de 140 : 70

Il divise 70 par $93 + \frac{1}{3}$: $70/93 + \frac{1}{3}$.

Ce faisant, le scribe a posé *très correctement* la cotangente de l'angle de la pente de la face de la pyramide. Il trouve 5 mains (palmes), comme valeur de cet angle d'inclinaison.

En langage moderne, nous avons :

$$\cotg \alpha = \frac{b/2}{h} = \frac{70}{93 + 1/3} = 0,75$$

Soit $\alpha = 53^\circ 13'$

Ou $\alpha = 53^\circ 07' 48''$

Calculons la tangente de cet angle :

$$\tg \alpha = \frac{h}{b/2} = \frac{93 + 1/3}{70} = 1,333...$$

Soit $\alpha = 53^\circ 13'$

Ou $\alpha = 53^\circ 07' 48''$.

(1) Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Flammarion, édit. de 1952, présentée par Constant Bourquin, pp. 84-85. Faisons remarquer que pour Aristote par exemple, la connaissance dont les méthodes sont les plus exactes, c'est la philosophie.

(1) A. Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, Albin Michel, 1937, p. 158. Collection : « L'Évolution de l'humanité », n° 7.

(2) Marcel Boll, *Les étapes des mathématiques*, Paris, PUF, 1944, p. 28. Souligné dans le texte. Collect. : « Que sais-je ? », n° 42.

(3) Geneviève Guitel, *Histoire comparée des numérations écrites*, Paris, Flammarion, 1975, p. 87.

(4) Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, p. 347.

(5) André Warusfel, *Les nombres et leurs mystères*, Paris, Editions du Seuil, 1961, p. 162. Collection : « Points : Sciences ».

(6) Richard J. Gillings, *Mathematics in the time of the Pharaohs*, Cambridge, The MIT Press, 1972, p. 145 : « We can credit Ahmose with being the first authentic circle-squarer in recorded history ! »

(7) René Labat, *Mésopotamie*, p. 121, dans l'ouvrage collectif dirigé par René Taton, *Histoire générale des sciences*, Paris, PUF, 1957.

(8) Matila C. Ghyka, *Le Nombre d'Or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale, tome I — Les Rythmes*, Paris, Gallimard, 1931.

(9) Ἀριθμὸν δὲ τε πάντ' ἑπέποιεν, « Tout est arrangé d'après le Nombre », fragment de Pythagore cité par Jamblique.

(10) Jean Vercoutter, *Mathématiques et Astronomie*, dans l'ouvrage collectif édité par René Taton, *La science antique et médiévale*, tome 1 de l'*Histoire générale des sciences*, Paris, PUF, 1957, p. 31. Il faut rappeler sans doute que durant les xv^e et xvi^e siècles, la « quantité inconnue » était désignée en Europe de façon tout aussi « concrète » : « matérielle » : *res* (latin), *chose* (français), *cosa* (italien), *coss* (allemand). Nicolas Chuquet (v.1445-v.1500), auteur du plus ancien traité d'algèbre écrit par un Français (1484), désignait cette chose inconnue par le mot « premier ». Les Egyptiens assimilaient cette quantité inconnue au chiffre 1. Ce qui est plus mathématique que « res », « chose », « cosa », etc.

(11) Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, p. 343.

(12) Richard J. Gillings, *Mathematics in the time of Pharaohs*, Cambridge, The MIT Press, 1972, pp. 154-165.

- (13) Richard J. Gillings, *op. cit.*, pp. 166-180.
- (14) Cheikh Anta Diop, *op. cit.*, p. 340.
- (16) Jean-Paul Collette, *Histoire des mathématiques*, Montréal, 1973, p. 170.
- (17) Abel Rey, *La science orientale avant les Grecs*, Paris, Albin Michel, 1942, p. 257. C'est le tome I de la *Science dans l'Antiquité* de la collect. : « L'évolution de l'Humanité ».
- (18) Marcel Boll, *Les étapes des mathématiques*, Paris, PUF, 1944, p. 77.
- (19) Jean-Paul Collette, *Histoire des mathématiques*, Montréal, 1973, p. 41. Il faut sans doute rappeler que l'angle de pente commandait les proportions, donc la forme de la pyramide.
- (20) Abel Rey, *La science orientale avant les Grecs*, Paris, Albin Michel, 1942, p. 226 : « Le calcul des fractions est la partie la plus remarquable de la mathématique égyptienne, et la plus poussée. La raison en est qu'il y a là une méthode générale d'expression — bien particulière — imposée par la nécessité de formuler le résultat de tout fractionnement avec la seule unité en numérateur. ». Deux exceptions cependant : $\frac{2}{3}$ et $\frac{3}{4}$.
- (21) Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, pp. 342-343.
- (22) Matila C. Ghyka, *Le Nombre d'Or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale*, Paris, Gallimard, 1931, p. 66.
- (23) André Warusfel, *Les nombres et leurs mystères*, Paris, Edit. du Seuil, 1961, p. 105, fig.
- (24) Jean Leclant, *Le monde égyptien*, vol. I, Paris, Gallimard, 1978, p. 98. Nous avons 100 coudées = 52,40 m, et 150 coudées = 78,54 m.
- (25) Werner Heisenberg, *La nature dans la Physique contemporaine*, trad. de l'allemand par Ugné Karvelis et A. E. Leroy, Paris, Gallimard, 1962.
- (26) John Roscoe, *The Baganda. An Account of their Native Customs and Beliefs*, 2^e édit., Londres, Frank Cass & Cie, 1965, pp. 39-40. La 1^{re} édition est de 1911.
- (27) — Claudia Zaslavsky, *Africa Counts : Number and Pattern in African Culture*, New York, Prindle, Weber & Schmidt, 1973. Ouvrage capital.
— Claudia Zaslavsky, *The Yoruba Number System*, dans l'ouvrage collectif édité par Ivan van Sertima, *Blacks in Science*, New Brunswick, 1984, pp. 110-126.
- (28) John Roscoe, *The Baganda. An Account of their Native Customs and Beliefs*, Londres, Frank Cass & Cie, 1965, ; 1^{re} édit., 1911.
- (29) E. Torday et T. A. Joyce, *Notes ethnographiques sur les peuples communément appelés Bakuba, ainsi que sur les peuplades apparentées. Les Bushongo* Bruxelles, 1910, p. 229.
- (30) — Georges Ifrah, *Les Chiffres ou l'histoire d'une grande invention*, Paris, Robert Laffont, 1985.
— Karl Menninger, *Number Words and Number Symbols. A Cultural History of Numbers*, Cambridge, The MIT Press, édit. de 1977, trad. de l'allemand par Paul Broneer.

MATÉRIAUX COMPLÉMENTAIRES

POURQUOI CES « MATÉRIAUX COMPLÉMENTAIRES » ?

Les bibliothèques de nos universités et de nos instituts et centres de recherche africains ne recèlent presque pas d'ouvrages sur l'égyptologie érudite. Il nous a donc semblé nécessaire et utile de fournir, en fin de cet ouvrage, d'autres textes, divers et variés, allant de la philosophie à l'artisanat, et qui puissent renseigner, tous, à des degrés différents, mais toujours de l'intérieur, sur la civilisation pharaonique. Ils sont traduits de l'égyptien ancien par des égyptologues exercés, compétents, qui comptent parmi les plus savants. Quelques textes d'auteurs grecs, « classiques », sont également reproduits en traduction, notamment ceux d'Hérodote et de Diodore de Sicile : ils informent de façon pertinente sur l'Égypte antique.

Il ne s'agit pas cependant d'une anthologie, mais d'un corpus assez varié, touchant à plusieurs aspects du monde pharaonique. Les étudiants et les chercheurs africains non égyptologues y trouveront leur compte, de même que les enseignants, toujours et sans cesse, eux, à l'affût de matériaux didactiques, pour illustrer leurs cours d'histoire ancienne de l'Afrique.

Déjà, en 1972, le jésuite camerounais E. Mveng avait présenté, excellemment, les sources grecques de l'histoire africaine. Il faudra entreprendre un travail similaire pour les sources indiennes, latines, arabes, etc., de l'histoire africaine. La critique historique a nécessairement besoin de tels matériaux bruts, authentiques, pour pouvoir s'exercer et produire des analyses sûres, fondées sur des textes contrôlables.

Les différentes écoles historiques et philosophiques africaines doivent en effet accéder à des sources de toutes sortes et de toutes provenances qui permettent des lectures approfondies, véridiques du passé culturel et scientifique des peuples africains. L'épigraphie et la

philologie ne doivent pas être délaissées dans ce cadre général du développement des recherches et études africaines, depuis l'Antiquité.

Les textes qui constituent ces « Matériaux complémentaires » sont essentiellement repris de l'ouvrage, magnifique, sur *L'Égypte ancienne* (Bordas, 1986), édité par Arne Eggebrecht, président du Comité international d'égyptologie. Ils n'offrent pas qu'un intérêt historique, puisqu'ils renseignent aussi bien, de façon exacte, du moins certains d'entre eux, sur la psychologie, la mentalité, la pensée, la philosophie, l'éthique, la créativité de ce monde antique négro-africain de la Vallée du Nil.

Au fond, et en définitive, ces « Matériaux complémentaires » intéressent aussi bien l'historien, le philosophe que le sociologue, le juriste et le spécialiste des religions.

Voilà qui justifie amplement, croyons-nous, la raison d'être de ces « Matériaux », qui s'intègrent harmonieusement, en complémentarité, aux autres textes de la Tradition pharaonique ici reproduits en hiéroglyphes, traduits et commentés.

I

QUELQUES FAITS HISTORIQUES

Jusqu'au règne de Rhampsinire, disaient les prêtres, un ordre parfait existait en Egypte, et le pays jouissait d'une grande prospérité ; mais Chéops, qui après lui régna sur les Egyptiens, les réduisit à une complète misère. D'abord, fermant tous les sanctuaires, il les empêcha d'offrir des sacrifices ; puis il les força de travailler tous pour lui. Aux uns était assigné de traîner des pierres à partir des carrières, des carrières qui sont dans la montagne arabique, jusqu'au Nil ; à d'autres, il ordonna de recevoir ces pierres, après que, sur des bateaux, on les avait transportées au-delà du fleuve, et de les traîner jusqu'à la montagne, la montagne appelée libyque. Le travail était accompli par des troupes de dix myriades d'hommes qui se renouvelaient à chaque trimestre. Le temps pendant lequel le peuple fut soumis à d'exténuants labeurs aurait été de dix ans pour l'établissement de la chaussée par où l'on traînait les pierres, ouvrage qui à mon avis n'est guère moindre que la pyramide (sa longueur, en effet, est de cinq stades ; sa largeur, de dix orgyies, sa hauteur, à l'endroit où la chaussée est la plus élevée, de huit orgyies), fait de pierre polie où sont gravées des figures. Les dix ans auraient donc été consacrés à cette chaussée et aux chambres souterraines de la colline sur laquelle se dressent les pyramides, chambres que Chéops fit aménager pour servir à sa sépulture, dans une île, un canal introduisant là l'eau du fleuve. Pour la construction de la pyramide même, le temps employé aurait été de vingt ans ; elle est carrée ; elle a de tous les côtés un front de huit plèthres, et une égale hauteur ; elle est de pierre polie, exactement jointe ; aucun bloc n'y a moins de trente pieds.

Voici comment fut construite cette pyramide : d'abord une succession de degrés, que certains appellent *crossai* et d'autres *bomides* ; quand la pyramide fut construite sous cette forme, on éleva le reste des pierres à l'aide de machines faites de morceaux de bois courts ; on les élevait de terre à la première assise des degrés ; la pierre, montée là, était placée dans une autre machine dressée sur la première assise ; de cette première assise, elle était amenée à la seconde et placée sur une autre machine. Car, autant il y avait d'assises de degrés, autant il y avait de machines ; ou bien la même machine, unique et facile à porter, était installée successivement sur chacune des assises, après que chaque fois la pierre en avait été retirée... (Ils mirent donc vingt ans) pour édifier ces ouvrages, à quoi s'ajouta

le temps de tailler les pierres, de les amener, de creuser le canal souterrain, ce qui, à mon avis, ne prit pas peu de temps...

Ce Chéops, disaient les Egyptiens, régna cinquante années ; après sa mort lui succéda comme roi son frère Chéphren. Celui-ci, disaient-ils, se comporta en toutes choses comme lui ; en particulier, il édifia aussi une pyramide, qui n'atteint pas les dimensions de celle de Chéops (nous avons pris les mesures nous-même).

Ils dénombraient ainsi cent six années pendant lesquelles une complète misère aurait accablé les Egyptiens ; et, durant tout ce temps, les sanctuaires, qu'on avait fermés, n'auraient pas été ouverts. L'aversion que les Egyptiens ont pour ces rois fait qu'ils ne veulent pas du tout les nommer...

*Hérodote, II, 124-125, 127-128
(traduction Ph. Legrand).*

Krossai, Crossai, « pierre formant saillie », « corveaux » ; *bomides*, « pierres formant socles », « plates-formes ». Eric Guerrier commente ce passage du Père de l'Histoire dans son ouvrage intitulé *Le principe de la pyramide égyptienne*, Paris, Robert Laffont, 1981, p. 188 et sv. La construction de la pyramide pose toujours de difficiles problèmes aux archéologues, architectes et égyptologues.

L'an 18 de l'Horus Néterkhet, le roi de Haute et Basse Egypte Néterkhet, Celui des Deux Maîtresses Néterkhet, l'Horus d'Or Djéser (il parle :) « J'étais dans l'affliction sur mon grand trône, et ceux qui sont dans le palais étaient dans la tristesse. Mon cœur était dans une si grande peine, car le Nil n'était pas venu à temps pendant une durée de sept ans. Le grain était peu abondant, les graines étaient desséchées, tout ce qu'on avait à manger était en maigre quantité... L'enfant était en larmes ; le jeune homme était abattu ; les vieillards, leur cœur était triste, leurs jambes étaient repliées, tandis qu'ils étaient assis par terre... Alors je me suis plu à me retourner vers le passé et j'interrogeai un homme du personnel de l'Ibis, le chef des prêtres-lecteurs, Imhotep. « En quel endroit naît le Nil ? », lui demandai-je, « quel dieu s'y repose, pour qu'il me seconde ? » (Imhotep répondit :) « Il y a une ville au milieu de l'eau : le Nil l'entoure. Son nom est Eléphantine ; Khnoum est là, comme dieu. »

(C'est avec joie que le roi découvre alors le tableau des richesses dont Khnoum est le maître. Il ordonne un grand sacrifice en l'honneur de Khnoum et des divinités qui l'accompagnent, Satis et Anoukis. Ensuite, Khnoum lui apparaît en songe et lui parle :)

« Je suis Khnoum, ton créateur ; mes bras sont derrière toi pour enserrer ton corps... Je suis le Seigneur qui crée, je suis celui qui s'est créé lui-même, le très grand Noun, celui qui existait dès l'origine des temps, Hâpy qui court à son gré... Je ferai monter pour toi le Nil... La disette finira... Leur cœur sera gai plus qu'auparavant. »

(Le roi poursuit :) « Alors je m'éveillai ; tandis que mes pensées repre-

naient cours, ayant quitté mon immobilité, je fis ce décret en faveur de mon père Khnoum... en échange de ce que tu fais pour moi. »

*Extrait de la « Stèle de la famine »
(traduction Paul Barget).*

La « stèle de la famine », gravée sur un énorme bloc de granit de l'île de Sehel, dans la cataracte, près d'Assouan (Aswan), est un texte daté de la 18^e année du règne de Djoser ou Djéser, de la III^e dynastie (2800-2700 av. notre ère) : ce texte décrit l'inquiétude du roi pour son pays en proie à la famine, le Nil n'ayant pas été en crue depuis des années. Imhotep fut conseiller du roi Djoser, en même temps que prêtre, architecte, médecin. L'humanité lui doit la première construction en pierre de taille, sur le plateau de Saqqara.

Ordre du roi au vizir, chef des scribes royaux, Shepsesré : « Ma Majesté a vu ce très bel écrit que tu fis apporter du palais, en ce beau jour où le cœur d'Isési (le roi) s'inonda réellement, réellement de joie à cause de ce qu'il aime vraiment, vraiment. Ma Majesté aime cela plus que toute chose, voir cette tienne lettre. O Shepsesré ! Je te dis à l'infini, de nombreuses fois, quand je dis : aimé de son maître, loué de son maître, favori de son maître, familier de son maître. En vérité, je le sais, Rê m'aime puisqu'il m'a fait don de toi. Aussi vrai qu'Isési vit ! Si tu venais à exprimer un de tes vœux au choix à Ma Majesté, par une lettre de toi, immédiatement, aujourd'hui encore, alors Ma Majesté veillera à ce qu'il soit aussitôt exaucé. »

*Inscription dans la tombe de Shepsesré,
à Saqqara (d'après Walther Wolf).*

Dans cette lettre du roi Isési (2350-2310), de la V^e dynastie, adressée à son vizir (sorte de Premier ministre) Shepsesré, on voit qu'il pouvait exister entre le souverain et ses hauts fonctionnaires des relations très personnelles.

C'est un dieu certes qui n'a pas son égal ; avant qui aucun autre (cel que lui) n'a existé. C'est un maître de sagesse, aux desseins parfaits, aux commandements excellents, sur l'ordre duquel on va et on vient... C'est un vaillant certes qui besogne de son bras, un héros qui n'a pas son pareil quand on le voit qui fond sur les Barbares ou qui aborde le combat... Les Barbares fuient devant lui comme (devant) la puissance de la grande déesse... C'est le bien-aimé, plein de charme, qui a conquis par l'amour. Sa ville l'aime plus que soi-même ; elle se complait en lui plus qu'en son propre dieu.

*Extrait d'un hymne à Sésostris I^{er} dans
le « Conte de Sinouhé » (traduction G. Lafèvre).*

Sésostris I^{er} (1971-1928 av. notre ère) fut un véritable conquérant : « un preux qui opère par la force de son bras », « un homme d'action qui n'a pas son égal ». En effet, ce pharaon fit fonctionner même une factorerie au-delà de la III^e cataracte : l'or et les produits méridionaux affluaient vers la capitale. Sésostris I^{er} étendit également l'influence égyptienne en Asie.

Je fixai mes frontières plus loin en amont que celles que mon père avait établies... Je suis un roi qui non seulement parle, mais également agit – ce que mon cœur conçoit, c'est ce que je réalise, audacieux dans mes entreprises, tenace dans mes décisions et persévérant... C'est un lâche celui qui se fait repousser de sa frontière... Je capturai les femmes des Nubiens, je ramenai leurs gens. Je montai vers leurs puits et je frappai leurs taureaux ; j'arrachai leurs céréales et y mis le feu. Aussi vrai que mon père vit, je dis la vérité...

*Extrait des inscriptions gravées sur
deux stèles de Sésostris III à Semna,
à la 2^e cataracte (d'après Walther Wolf).*

Sésostris III (1878-1843 av. notre ère) conduisit la XII^e dynastie à l'apogée de sa puissance. La résistance nubienne jugulée, les forteresses égyptiennes érigées entre Elephantine et Semna (Semneh) surveillaient étroitement tout le trafic tant sur le Nil que sur terre : Semna, au Sud de la II^e cataracte, devint la frontière méridionale du royaume pharaonique. Au Nord, il augmenta l'emprise de l'Égypte sur la Palestine et la Syrie. Les auteurs classiques grecs ont raconté les exploits de ce pharaon, « qui massacre les tribus sans coup férir, et lance la flèche sans tendre l'arc » (un hymne à son souverain).

C'est un roi qui combat seul sans une multitude derrière lui. Plus efficace que des millions de soldats nombreux, on ne trouve pas son pareil, un guerrier, agressif sur le champ de bataille... Il vainquit l'armée nombreuse du Mitanni en l'espace d'une heure, anéantie là comme des gens qui n'auraient jamais existé, comme les cendres d'un feu, par l'énergie des bras du dieu bon, (le roi), grand de force dans la mêlée. Je n'ai pas d'adversaire dans les pays du Sud, et les pays du Nord viennent courbés devant ma puissance. Rê, c'est lui qui me les confia...

Il me remit les pays étrangers de Syrie lors de ma première campagne militaire, quand ils vinrent pour se mesurer avec Ma Majesté au nombre de millions, de centaines de milliers d'hommes, les meilleurs de tous les pays étrangers, qui se tiennent debout dans leurs chars, 330 chefs de tribus, chacun accompagné de son armée. Ils étaient rassemblés en armes dans ce but dans la vallée de Qina. Alors Ma Majesté leur infligea une terrible défaite. Ma Majesté les attaqua. Ils prirent aussitôt alors la fuite et tombèrent en masse. Ils entrèrent en hâte à Mégiddo. Ma Majesté les

assiégea sept mois avant qu'ils n'en sortissent et implorassent Ma Majesté : « Donne-nous ton souffle, notre maître ! » Alors tous les vaincus et chefs de tribus envoyèrent tous leurs enfants avec de nombreuses offrandes en or et en argent, avec les chevaux en leur possession, leurs grands chars en or et en argent et aussi ceux qui étaient peints, toutes les cuirasses, leurs arcs et flèches et toutes leurs armes...

*Extrait de la stèle de Thoutmosis III
à Gêbel Barkal (d'après Wolfgang Helck).*

Thoutmosis III (1504-1450 av. notre ère), en vingt ans, ne mena pas moins de treize campagnes en Asie avec son armée, jusqu'à Ougarit (Ras Shamra). Le texte fait état ici de Megiddo où il disloqua, presque sans combat, une coalition de princes syriens, après un siège d'un peu plus de six mois, dans les environs de la plaine d'Esdrélon, en Palestine. Le butin fut énorme : or, argent, chevaux, grands chars, cuirasses, arcs, flèches et autres armes. Gebel Barkal (Napata), en aval de la IV^e cataracte : c'est Thoutmosis III qui fonda le premier temple d'« Amon de Napata, hôte de la montagne sacrée ».

Il connaissait les chevaux mieux que quiconque dans son armée nombreuse et personne ne réussissait à bander son arc... Il banda 300 arcs solides pour comparer le travail de ceux qui les avaient faits et distinguer l'ignorant du connaisseur... Il tira à l'arc sur des cibles en cuivre et les flèches ressortirent de l'autre côté et tombèrent à terre... Il dressa des chevaux, en quoi il n'eut pas son pareil. Ils ne ressentait pas la fatigue tant qu'il tenait les rênes et ils n'étaient pas en sueur même après un long galop.

*Extrait d'une stèle d'Amenhotep II
à Giza (d'après Walter Wolf).*

Aménophis II (Amenhotep II), « roi athlète », faisait beaucoup étalage de sa vigueur exceptionnelle. Une stèle en granit rose du Musée de Louxor (Haute Egypte) montre le roi sportif s'entraînant au tir à l'arc sur son char de combat ; une plaque de cuivre lui sert de cible.

Akhératon s'étend entre la stèle sud et la stèle nord de la montagne orientale d'Akhératon, en mesurant de stèle en stèle sur une distance de six *isérou* (15 kilomètres environ), trois quarts de *khet* et quatre coudées. De même, de la stèle sud-ouest d'Akhératon à la stèle nord-ouest de la montagne occidentale d'Akhératon, il y a exactement aussi six *isérou*, trois quarts de *khet* et quatre coudées. La surface délimitée par ces quatre stèles depuis la montagne orientale jusqu'à la montagne occidentale représente véritablement Akhératon. Elle appartient à mon père Aton, avec les montagnes, les déserts, les champs, les terres nouvelles, les terres hautes, le pays de Nékhebou, avec les champs, l'eau, les villages, les rivages, les hommes, le bétail, les plantations d'arbres et toutes les autres choses

qu'Aton, mon père, fera croître dans les siècles des siècles.

Non, je ne violerai pas ce serment que j'ai prêté devant Aton, mon père, dans les siècles des siècles, mais il subsistera sur la stèle de pierre à la frontière sud-orientale.

Il ne doit pas être effacé, il ne doit pas être lavé, il ne doit pas être martelé, il ne doit pas être couvert de plâtre, il ne faut pas le faire disparaître.

Mais s'il disparaît, s'il devient illisible, si la stèle sur laquelle on l'a gravé tombe, alors je le ferai renouveler à cet endroit où il se trouve maintenant.

*Extrait d'une des quatorze stèles frontières
d'el-Amarna (d'après Walter Wolf).*

Après quelques années de règne à Thèbes, Akhenaton (Akhnaton), soit Aménophis IV (1372-1354 av. notre ère), transféra sa capitale en Moyenne Egypte, près de l'actuelle al-Amarna, sur la rive orientale du Nil. La nouvelle capitale, fondée vers 1370 av. notre ère, fut baptisée : *Akhet-Aton*, « l'Horizon d'Aton », lieu illuminé de lumière. Cette capitale administrative et spirituelle avait un large rayon à l'Est et à l'Ouest du Nil, et une grande superficie limitée à l'Est par l'hémicycle de la montagne.

C'est ainsi que Sa Majesté se précipita sur la foule des Hittites renversés. Elle était seule et n'avait personne près d'elle. Comme Sa Majesté regardait autour d'Elle, Elle se vit encerclée par 2 500 chars. Alors Sa Majesté invoqua Amon et lui dit : « De quoi te soucies-tu, mon père Amon ? Est-ce ainsi qu'un père se comporte envers son fils ? Ai-je jamais entrepris quelque chose sans m'en référer à Toi ? Ton cœur soutient-il ces Asiatiques qui ignorent Dieu ? » (Amon exauce le roi.) « Amon me tendit la main, je repris courage et l'entendis dire : « En avant !, car je suis avec toi et c'est moi ton père. Je vau plus que des centaines de mille. Je suis le maître de la victoire ».

*Extrait du récit de la bataille de Qadesh,
sous Ramsès II (d'après Alan Gardiner).*

Ramsès II (1301-1235 av. notre ère) est le plus grand bâtisseur dans l'histoire égyptienne. Le récit de sa victoire de Qadesh est l'un des plus longs textes de la littérature pharaonique. A Qadesh ou Kadesh, ville de la Syrie ancienne, près de Homs, le pharaon, « élu de Râ », manque d'information, et se laisse tromper par une fausse nouvelle. Il se trouve ainsi dans une situation fâcheuse, séparé de ses soldats et encerclé par les Hittites et leurs alliés. Ramsès ne reçut que le secours du seul et unique Amon-Râ, qui lui donna la force de vaincre les ennemis (2500 chars).

II

INSTITUTION PHARAONIQUE

(Après avoir annoncé à l'Ennéade divine sa résolution d'engendrer un nouveau roi à l'Egypte, Amon charge Thot de s'informer de la reine. Thot répond :)

« Cette jeune femme dont tu m'as parlé, son nom est Ahmosis. Elle est belle, plus que toute autre qui soit dans ce pays tout entier ; c'est l'épouse de ce souverain, le roi de Haute et Basse Egypte Aakheperkaré (Thoutmosis I^{er}), qu'il vive éternellement. Sa Majesté est un jeune prince ». (Amon est conduit par Thot jusqu'à la reine, après) avoir changé son apparence en la Majesté de son époux, le roi de Haute et Basse Egypte Aakheperkaré.

Ils la trouvèrent alors qu'elle se reposait dans la magnificence de son palais... Aussitôt il alla vers elle ; il la désira ; il posa son cœur sur elle ; il permit qu'elle le vit en sa forme de Dieu ; après qu'il se fut approché d'elle, qui se réjouissait de voir sa beauté, son amour courut dans sa chair... Ensuite elle dit, l'épouse et mère royale Ahmosis, en présence de la Majesté de ce Dieu auguste, Seigneur des Trônes des Deux Pays : « Seigneur, vraiment combien grande est ta puissance ! C'était noble chose de voir ta face lorsque tu t'es uni à Ma Majesté en ta perfection, et que ta rosée a pénétré toute ma chair ». Après que la Majesté de ce Dieu eut fait tout ce qu'il désirait d'elle, Amon, le Seigneur de Karnak, lui parla : « Hatshepsout-Khnemet-Amon, celle qui s'unit à Amon, celle qui est la face des nobles, tel sera le nom de cette fille que j'ai placée dans ton sein, selon les paroles sorties de ta bouche. Elle exercera une royauté bienfaisante en ce pays tout entier... »

Extrait du texte de « la naissance divine d'Hatshepsout » dans le temple funéraire de la reine Hatshepsout à Deir el-Bahari.

C'est sous le règne de la reine Hatshepsout (1504-1483 av. notre ère) que le mythe de la naissance divine du pharaon nous est pour la première fois transmis dans sa forme canonique tant par l'image que par le texte : le dieu Amon prend l'aspect du père de la reine, Thoutmosis I^{er}, et procrée l'« Enfant divin » avec sa mère terrestre Ahmosis, ayant d'abord pris soin de se faire connaître auparavant

comme dieu. La naissance des rois Aménophis III et Ramsès II est également présentée sous une forme presque identique. L'on songe au récit biblique de la naissance de Jésus. La mariage d'un dieu (ou esprit divin) avec une femme terrestre, de chair et de sang, s'appelle : théogamie.

Tiens-toi à l'écart de tes subordonnés, qui ne sont rien... Ne t'approche pas d'eux dans ta solitude. Ne remplis pas ton cœur d'un frère, ne reconnais aucun ami, ne prends aucun confident, car il ne vient rien de tout cela. Si tu dors, veille toi-même sur ton cœur. Car un homme n'a aucun partisan au jour du malheur. J'ai donné au pauvre et j'ai nourri l'orphelin. J'ai fait réussir celui qui n'avait rien comme celui qui possédait quelque chose... On n'eut pas faim sous mes années, et on n'eut pas soif...

*Extrait de l'« Enseignement d'Amenemhat I^{er} »
à son fils et successeur Sésostri I^{er}
(d'après Wolfgang Helck).*

Amménémès I^{er} ou Amenemhat I^{er} (1991-1962 av. notre ère), vizir s'étant emparé du pouvoir au temps du dernier pharaon de la XI^e dynastie, Menthouthotep, mourut victime, semble-t-il, d'une conspiration. Son « Enseignement » ou « Sagesse » ou encore « Instruction » à son fils et successeur Sésostri I^{er} (1971-1928 av. notre ère) exprime l'amertume désabusée d'un roi vieilli et déçu qui, en 1971 av. notre ère, associa au pouvoir son fils.

Malgré la divinité de sa personne consacrée par le dogme royal et nécessairement présumée par l'idéologie pharaonique et collective, le roi, à cause de sa composante humaine, était exposé à l'éphémère, au contingent et à la mort, de même qu'à la duperie et à la méchanceté des hommes. Ainsi, à son fils successeur, Amménémès I^{er} conseille la réserve, la discrétion, la prudence, la distance, la méfiance : « Si tu dors, veille toi-même sur ton cœur. » Belle pensée politique, non sans actualité, et non moins significative, même de nos jours.

Tes paroles se réalisent jour après jour ; on agit d'après ton cœur tout comme pour Ptah, le créateur des arts. Tu seras toujours, et toujours on agira d'après tes conseils, tout ce que tu dis sera entendu, ô roi, notre Seigneur !

*Extrait d'un hymne à Ramsès II
(d'après Jan Assmann)*

Ptah, dieu principal de Memphis, a des fonctions qui vont de la force procréatrice, des propriétés vitales de l'eau du Nil et de la terre jusqu'à la création et l'organisation du monde. Voilà pourquoi les artisans et les artistes étaient vénérés comme des « fils de Ptah », de même qu'Imhotep, à la Basse Epoque, était divinisé et considéré comme le « fils de Ptah ».

Le roi égyptien exerce une fonction créatrice en vertu de sa charge divine et en tant que prêtre suprême et gardien de l'ordre universel : les paroles du roi sont divines ; ses ordres et conseils ont également une force divine. Cet extrait d'un hymne à Ramsès II (1301-1235 av. notre ère) le souligne nettement : en Egypte, le roi est roi-dieu, et Ramsès II revient à un culte très ancien relatif précisément à Ptah, « le créateur des arts ».

Ainsi, les actes rituels (offrandes, processions, etc.) accomplis par ordre du roi ou par le souverain lui-même, avaient pour unique fonction le maintien de l'ordre universel Maât, dont dieux et hommes vivent.

On vint informer Sa Majesté, disant : « Voici que, réellement, le grand roi de Khéta, on amène sa fille aînée avec des présents nombreux, objets de toute nature... Ils franchissent des montagnes inaccessibles et des gorges pénibles, ô Ramsès ! Ils vont atteindre les frontières de Ta Majesté »... Sa Majesté ne se sentit plus de joie... Il dépêcha l'armée et les grands pour aller au-devant (des arrivants) en hâte... La fille du grand prince de Khéta marchait vers l'Egypte. Les soldats, la charrerie et les grands de Sa Majesté l'escortaient, mêlés aux soldats, à la cavalerie et aux grands de Khéta... Ils mangeaient et buvaient ensemble et ne formaient qu'un seul cœur comme des frères qui ne se querellent pas l'un l'autre... Or, après plusieurs jours, on arriva à la résidence de Ramsès... Or Sa Majesté vit qu'elle était belle de visage comme une déesse. Et c'était un grand événement mystérieux, une merveille parfaite, inouïe ; on n'en avait jamais rapporté de semblable de bouche à bouche, on n'en relatait pas dans les écrits des ancêtres. La fille du grand prince de Khéta fut agréable au cœur de Sa Majesté, qui l'aima plus que tout...

*Extrait du texte de la « Stèle du mariage »
de Ramsès II (d'après Charles Kuentz).*

Ramsès II (1301-1235 av. notre ère) épouse la fille du roi du Hatti (Khéta), donc une princesse hittite. Grand événement politique commenté par une inscription de 41 lignes, et par des stèles érigées à Karnak (aile orientale du 9^e pylône), à Amarah-ouest (cour extérieure devant le temple), à Aksha (situé à 25 km au nord de Ouadi Halfa), à Abou Simbel (côté de la façade méridionale du grand temple). Ce mariage politique a lieu douze ans après le traité de paix entre le pays hittite et l'Egypte. Ainsi, grâce à la jolie Hittite, le Hatti et Babylone retrouvent la paix, et l'Egypte vivra une des périodes les plus fastes de son histoire. Ramsès enverra même Perimakhou, un architecte égyptien, construire le palais d'un prince vassal de Hattusili III, « grand prince de Khéta ». Au demeurant, Ramsès II contracta plusieurs mariages avec des filles de rois étrangers, mariages motivés par les conditions difficiles de la politique étrangère de son temps. Avant lui,

dans l'histoire de la XVIII^e dynastie, Thoutmosis III fit entrer trois concubines syriennes dans son harem, escortées par trente femmes esclaves. Thoutmosis IV se maria avec une fille du roi de Mitanni, Artatama I^{er}. Aménophis III épousa lui aussi une princesse de Mitanni ; il fut par ailleurs marié à une fille du roi des Kassites. Ces belles dames étrangères étaient des concubines royales, sans plus.

Il y eut un procès en secret dans le harem royal contre l'épouse royale, grande favorite. Sa Majesté fit que je m'y rende pour entendre seul (l'affaire), sans qu'il y eût là aucun vizir, ni aucun magistrat sauf moi seul, parce que j'étais capable, parce que j'étais bien implanté dans l'estime de Sa Majesté, parce que Sa Majesté avait confiance en moi. C'est moi qui mis le procès par écrit, étant seul, avec un seul juge alors que ma fonction n'était que celle de directeur des fermiers du palais. Jamais quelqu'un de ma condition n'avait entendu une affaire secrète du harem royal auparavant, mais Sa Majesté me la fit entendre parce que j'étais capable dans l'estime de Sa Majesté, plus que chacun de ses nobles, plus que chacun de ses serviteurs, plus que chacun de ses fonctionnaires.

*Extrait d'une inscription gravée dans
la tombe d'Ouni à Abydos, 6^e dynastie.*

Sous la VI^e dynastie, c'est-à-dire à la fin de l'Ancien Empire (2280 av. notre ère), cet extrait de l'autobiographie d'un haut fonctionnaire du nom d'Ouni, revêtu d'une importante charge, « juge extraordinaire », rend compte d'un « procès secret dans le harem royal contre l'épouse royale », c'est-à-dire la reine. Les affaires secrètes du harem royal concernaient bien évidemment le roi, surtout s'il s'agissait de complot de palais : l'institution pharaonique était aussi proche de la vie de harem et de toutes ses tractations et luttes d'influence.

Le grand criminel, Paibakkamen, qui était (alors) grand majordôme. Il fut amené parce qu'il avait fait collusion avec Tiye et les femmes du harem ; il avait fait cause commune avec elles ; il avait commencé à diffuser leurs paroles à leurs mères et à leurs frères et sœurs, qui étaient là, disant : « Levez le peuple ! Excitez l'hostilité », pour fomenter une rébellion contre leur Seigneur. Et il fut amené devant les grands fonctionnaires de la Cour d'Enquête. Ils examinèrent ses crimes ; ils trouvèrent qu'il les avait commis ; ses crimes prirent possession de lui ; les fonctionnaires qui l'interrogèrent laissèrent sa peine s'attacher à lui.

*Extrait du Papyrus de Turin,
dit « Papyrus de la conjuration »
(d'après Adriaan de Buck).*

Sous Ramsès III (1198-1166 av. notre ère), une querelle pour la succession au trône fut l'occasion d'une conspiration du harem royal. La femme de harem Tiye complota l'assassinat du souverain pour établir son fils sur le trône. Elle gagna à sa cause l'appui des femmes du harem, de même que celui de plusieurs hauts fonctionnaires (vingt-huit conspirateurs masculins). Le plus haut fonctionnaire administratif, le « directeur du harem royal » (grand majordome), était également dans le coup. La conjuration qui devait éclater lors de la fête de la vallée au palais de Médinet Habou échoua. Nous avons ici une partie du dossier judiciaire qui résume fort bien cette affaire.

Le roi de Haute et Basse Egypte Snéfrou dans les deux pyramides Kha-Snéfrou.

Ma Majesté a ordonné que ce domaine des deux pyramides soit exempté en sa faveur de l'exécution de tout travail de construction de la maison du roi, pour toute l'éternité... de toute corvée sur l'ordre de qui que ce soit, pour toute l'éternité.

Ma Majesté a ordonné que tous les gens de cette ville des deux pyramides soient exemptés, en sa faveur, du passage de tous messagers soit par eau, soit par terre, descendant ou montant le fleuve.

Ma Majesté a ordonné qu'aucun laboureur de cette ville des deux pyramides ne soit mis en service de labourage pour le compte des gens d'une quelconque épouse royale, d'un fils royal, d'un prince ou d'une princesse quelconque, d'un ami ou d'un notable quelconque, excepté pour le compte des gens du domaine des deux pyramides...

Ma Majesté a fait exempter cette ville des deux pyramides de ces charges afin (d'assurer) le service des prêtres, la célébration des fêtes mensuelles, l'accomplissement des rites pour le roi de Haute et Basse Egypte Snéfrou dans ce domaine des deux pyramides appelées Kha-Snéfrou sur l'ordre et pour la vie, la santé et le salut du roi de Haute et Basse Egypte Mériré (Pépi I^{er}) vivant à jamais. Scellé devant moi, le roi.

*Décret de Pépi I^{er}, dit « décrets de Dahshour »,
pour l'exemption de la ville des deux
pyramides de tout impôt ou corvée.*

Le Trésor pharaonique était l'une des plus importantes institutions de l'administration du pays. C'était le centre de l'ensemble de l'économie de l'Etat. Il avait pour mission de collecter, de gérer et de redistribuer les divers produits et revenus de l'Etat : impôts, taxes, denrées alimentaires, bois, pierre, lin, meubles, outillage, huile, etc.

Ce texte, très important, montre que vers la fin de l'Ancien Empire, à la VI^e dynastie (environ 2420-2280 av. notre ère), les temples furent affranchis de tous les impôts et de toutes les taxes qu'ils avaient dû supporter à l'origine de l'histoire nationale égyptienne. Le décret de Pépi I^{er} (2268-2228 av. notre ère) fut pris en faveur de la ville de la pyramide de Snéfrou. Sous le règne de ce roi, on passa aussi de

l'imposition bisannuelle à l'imposition annuelle, et le pouvoir des princes des nomes connut un fort accroissement.

C'est donc ainsi : l'homme doit aller labourer muni d'un bouclier...
C'est donc ainsi : le visage est blême et l'archer est équipé, car le crime est partout ; l'homme d'hier n'existe plus. Voyez donc, le pillard... en toute place...
C'est donc ainsi : le Nil frappe (ses rives) et pourtant on ne laboure pas ; chacun dit : « Nous ne savons pas ce qui est arrivé à travers le pays ».
C'est donc ainsi : les femmes sont stériles, car on ne conçoit plus ; et Khnoum ne crée plus à cause de l'état du pays.
C'est donc ainsi : les hommes démunis sont devenus propriétaires de richesses ; celui qui ne pouvait faire pour lui-même une paire de sandales possède des monceaux...
C'est donc ainsi : beaucoup de morts sont jetés au fleuve ; le flot est une tombe et la Place Pure est maintenant dans le flot.
C'est donc ainsi : les riches se lamentent, les miséreux sont dans la joie ; et chaque ville dit : « Laissez-nous chasser les puissants de chez nous ».
C'est donc ainsi : le peuple est semblable aux ibis, et les souillures sont à travers le pays ; personne ne porte de vêtements blancs, en ce temps.
C'est donc ainsi : le pays tourne comme un tour de potier ; le voleur est en possession des trésors...
C'est donc ainsi : le fleuve est de sang ; si l'on en boit, on le rejette, car (ce sang) vient des hommes, et l'on a soif d'eau.

*Extrait des « Lamentations d'Ipouer »
(Première Période intermédiaire).*

Le maître suprême du pays était naturellement le pharaon, comme garant de Maât. Il devait par conséquent veiller au maintien de l'harmonie universelle. Si celle-ci était rompue, le pays tout entier était alors en proie à de terribles crises, de redoutables bouleversements sociaux, psychologiques, économiques, culturels.

Ipouer, un admirateur de l'ancienne classe dirigeante, se lamente en termes saisissants sur l'effroi et le désordre apparus dans le pays bien-aimé après la chute de l'Ancien Empire. Son discours, très bien senti, s'organise en six poèmes qui commencent chaque fois par les mêmes versets (formules stéréotypées qui manquent cependant pour deux sections : lorsque le roi attribue la responsabilité de la misère du pays à des ennemis extérieurs, et le discours final dont le sens allégorique n'est pas aisé à saisir). Les bouleversements sociaux, les malheurs du temps, la perte de l'autorité royale, l'exhortation à la résistance et à la restauration de l'ordre, la responsabilité du roi, etc., sont les principaux thèmes qui sous-tendent le discours d'Ipouer, à la Première Période Intermédiaire (2280-2052 av. notre ère).

Un prodige, qui est arrivé à Sa Majesté : on est venu annoncer à Sa Majesté qu'il y avait des taureaux sauvages dans le désert du district du Fayoum. Le soir, Sa Majesté navigue vers le nord dans le navire royal « Apparu-en-Vérité ». Commencer un bon voyage. Au matin, arriver en paix dans le district du Fayoum ; apparition de Sa Majesté à cheval, accompagnée de toute l'armée.

Ordre donné à tous les officiers et soldats, y compris les recrues, de surveiller les taureaux sauvages. Sa Majesté ordonna alors qu'on les entoure avec un mur et des fosses. Alors Sa Majesté tira contre tous ces taureaux sauvages.

Leur nombre : 170. Compte de butin fait par Sa Majesté en chassant ce jour-là : 56. Sa Majesté passa quatre jours sans laisser récupérer ses chevaux. Apparition de Sa Majesté à cheval. Nombre de taureaux sauvages qu'il prit dans cette chasse : 40 bêtes. Somme totale : 96 taureaux.

*Texte d'un scarabée commémoratif d'Amenhotep III
(d'après Wolfgang Helck).*

La chasse royale aux animaux sauvages avait un caractère rituel et sportif. Espèces animales chassées : taureau sauvage, bubale, gazelles, oryx, cerf, ibex, mouton, hyène, chien sauvage, renard, lièvre, lion et léopard ; onagre, girafe et singe (au Moyen Empire). Armes de chasse : le lasso, l'arc, les flèches et le javelot ; le bâton recourbé pour la chasse aux oiseaux.

Aménophis III (Amenhotep III), règne de 1408 à 1372 av. notre ère, a émis de gros scarabées inscrits en séries (sortes de médailles commémoratives) pour célébrer ses grandes chasses, et tant d'autres événements assez personnels de son règne (entrée d'une princesse mitannienne dans son harem, aménagement d'un bassin d'irrigation au bénéfice de la reine si aimée Tiye).

Auparavant donc, depuis l'éternité, les relations du grand prince d'Egypte avec le grand chef de Khéta étaient telles que le dieu avait prévenu les hostilités entre eux au moyen d'un traité. Mais à l'époque de Mouwattali, le grand chef de Khéta, mon frère, il combattit contre Ramsès II, le grand prince de l'Egypte. Par après pourtant, à partir de ce jour, Hattousil, le grand chef de Khéta, est lié par un traité pour établir des relations durables que Rê et que Seth firent pour le pays d'Egypte, avec le pays de Khéta, pour ne plus permettre que des hostilités naissent entre eux, et cela, à jamais...

Le grand chef de Khéta n'entrera pas dans le pays d'Egypte, au grand jamais, pour y prendre quoi que ce soit. Ramsès, le grand prince d'Egypte, n'entrera pas dans le pays de Khéta, au grand jamais, pour y prendre quoi que ce soit...

Si un autre ennemi se dresse contre le pays de Ramsès II, le grand prince d’Egypte, et que celui-ci fait dire au grand chef de Khéta : « Viens à mon secours contre lui ! », le grand chef de Khéta viendra et le grand chef de Khéta frappera cet ennemi. Mais s’il n’est pas du vouloir du grand prince de Khéta de venir (lui-même), il enverra son infanterie et sa « charrierie » et il frappera l’ennemi...

Si un grand du pays d’Egypte fuit et arrive chez le grand chef de Khéta, ou que se soit une ville du pays de Ramsès, le grand prince d’Egypte, et qu’ils viennent chez le grand chef de Khéta, alors le grand prince de Khéta ne les accueillera pas, mais il les fera ramener à Ramsès, le grand prince d’Egypte, leur Seigneur.

*Extrait du traité entre
les Hittites et Ramsès II.*

Ce traité de paix entre Ramsès II et le roi des Hittites Hattousil, conservé aussi bien dans sa version hittite qu’égyptienne, est le premier traité diplomatique international de l’histoire du monde dont le texte nous soit parvenu. Il est daté avec précision de la « 21^e année de règne, le 1^{er} mois de la saison de la germination, le 21^e jour (donc dans la première quinzaine de décembre) sous la Majesté du roi de Haute et Basse Egypte, Ousermaâtrê-Setepenrê, le fils de Rê, Ramsès-aimé-d’Amon ».

Il comporte essentiellement des clauses de non-agression et de respect du territoire national de chacun, une alliance défensive réciproque assurant une lutte commune contre les rebelles, la promesse d’extradition des réfugiés politiques, l’amnistie pour ceux-ci. Le droit international était né.

Le traité est placé sous la garantie sacrée des dieux des deux parties :

« Pour ces mots, un millier de divinités parmi les dieux et les déesses du pays du Hatti et un millier de divinités parmi les dieux et les déesses du pays d’Egypte sont avec moi, comme témoins de ces mots. »

An 23, premier mois de la saison d’été, 5^e jour : départ de cette place en puissance, force, pouvoir et triomphe, pour vaincre le misérable ennemi et pour étendre les frontières de l’Egypte, parce que son père Amon, le puissant et le victorieux, a ordonné qu’il fasse campagne.

An 23, premier mois d’été, 16^e jour : arrivée à la ville de Yehem. Sa Majesté ordonne un conseil de guerre avec sa vaillante armée et dit : « Ce misérable ennemi de Qadesh est venu et est entré dans Megiddo. Il y est en ce moment. Il a rassemblé autour de lui les chefs de tous les pays étrangers qui étaient soumis à l’Egypte et ceux aussi loin que Naharin et M(itanni), ceux de Khor et de Qedy, avec leurs chevaux et leurs troupes

et leurs gens ». Alors il dit – ainsi l'a-t-on rapporté – : « J'attendrai ici à Megiddo pour combattre Sa Majesté. (Maintenant), dites-moi ce que vous en pensez ».

Ils parlèrent en présence de Sa Majesté : « Quoi ? Marcher sur cette route, qui devient si étroite, quand on vient dire que les ennemis attendent là et qu'ils sont nombreux ? Le cheval ne marchera-t-il pas derrière le (cheval), et l'homme derrière l'homme ? Notre avant-garde ne sera-t-elle pas en train de combattre alors que notre arrière-garde sera encore à Arouna sans pouvoir se battre ? Il y a pourtant deux (autres) routes : l'une passe à l'est de nous et aboutit à Taanak, l'autre passe au nord de Djeftri, de sorte que nous aboutirons au nord de Megiddo. Puisse notre vaillant seigneur avancer sur la route qui lui semble la meilleure ; mais ne nous fais pas aller par cette route difficile ».

Alors des messages arrivèrent concernant les misérables ennemis et on délibéra sur ce qui avait été dit avant. Alors, on dit dans la Majesté du Palais, vie, santé, force : « Je le jure, comme Rê m'aime, comme mon père Amon me loue, comme mes narines sont rajeunies par la vie et la puissance, Ma Majesté marchera par cette route d'Arouna ! Laissez celui d'entre vous qui le veut emprunter ces routes que vous avez mentionnées. Laissez celui d'entre vous qui le veut venir à la suite de Ma Majesté. Oui, ils diront, ces ennemis que Rê abomine : « Sa Majesté vient-elle par une autre route parce qu'elle a peur de nous ? Voilà ce qu'ils diront ».

Alors ils dirent à Sa Majesté : « Puisse ton père Amon, Seigneur des Trônes des Deux Pays, le Premier de Karnak, agir conformément à ton souhait. Nous suivrons Ta Majesté en tout lieu où Ta Majesté se rendra. Un serviteur doit suivre son maître ! »

An 23, premier mois de l'été, 21^e jour : précisément le jour de la fête de la nouvelle lune. A l'aube, apparition du roi. Ordre est donné à toute l'armée de se déplacer... Sa Majesté s'avança sur un char d'or fin, revêtu de son armure de guerre, comme Horus, aux bras solides, seigneur de l'action, comme Montou de Thèbes, pendant que son père Amon renforce ses bras.

L'aile sud de l'armée de Sa Majesté était près d'une colline au sud du ruisseau de Qina, l'aile nord était au nord-ouest de Megiddo, alors que Sa Majesté se tenait au centre avec Amon pour protecteur de son corps dans la mêlée, et la force de Seth pénétrant ses membres. Alors Sa Majesté eut le dessus sur eux à la tête de son armée. Quand ils virent que Sa Majesté l'emportait sur eux, ils s'encoururent cul par dessus tête vers Megiddo avec des visages emplis d'effroi...

Extrait des Annales de Thoutmosis III.

Sous Thoutmosis III (1504-1450 av. notre ère), héros de la XVIII^e dynastie, un affrontement décisif eut lieu avec les princes syriens ligüés avec le Mitanni, gros Etat de Mésopotamie septentrionale. Ce roi conquiert la Syrie jusqu'à l'Euphrate. 1468 : bataille de

Megiddo. Sous la conduite du prince de Qadesh, 330 roitelets se réunirent avec leurs troupes devant Megiddo pour s'opposer à l'armée de Thoutmosis III qui s'approchait. Le siège de la ville par le pharaon dura sept mois. Il fut mis fin au siège par un traité dont le point central fut le serment d'allégeance des princes syriens : « Nous ne voulons plus nous rebeller, notre vie durant, contre Menkheperê (Thoutmosis III), notre bon Seigneur. »

Le butin égyptien de guerre fut colossal : 83 tués, 2041 chevaux, 191 poulains, 6 étalons et 942 chars de combat.

Ses *Annales*, les grandes stèles et d'autres monuments, relatent ses exploits guerriers. L'Égypte connut un épanouissement de l'artisanat et de l'art sous le règne de Thoutmosis III.

La Libye est détruite, le pays des Hittites est pacifié, Canaan est prise avec tous ses mauvais, Ascalon est conquise, Gésér est prise, Yénoam est réduite à néant, Israël est dévastée, vidée de sa semence, la Syrie est devenue une veuve pour l'Égypte. Tous les pays sont unis dans la paix.

Extrait d'un hymne de victoire de Merenptah.

Treizième fils et successeur de Ramsès II, Merenptah, dont le nom signifie « l'aimé de Ptah », régna de 1224 à 1214 av. notre ère. En l'an 5 de son règne, il y eut une attaque commune des Libyens (Meshouesh) et des peuples appelés « Peuples de la Mer » (Shardanes, Loukas, Tourshas, Shekelesh, etc.), soutenus par les Philistins et les Danounas : ils furent battus dans le Delta de manière foudroyante.

Le nom d'Israël apparaît une fois dans les textes égyptiens, précisément sur la stèle triomphale de Merenptah qui célèbre sa victoire de l'an 5 de son règne : « Israël est dévastée, sa graine n'existe plus » (ligne 27 de la stèle).

III

ÉCONOMIE. AGRICULTURE. ARTISANAT

Il acheta 200 aroures de terre arable à beaucoup de paysans royaux... Il établit douze fondations de Méten, qui lui présentent une offrande de la salle, car il a acheté 200 aroures de terre arable à beaucoup de paysans royaux.

*Inscription du tombeau de Méten,
4^e dynastie.*

Dès le début de la IV^e dynastie (vers 2700 av. notre ère), les fonctionnaires égyptiens obtiennent des terres arables : Méten, un fonctionnaire de rang moyen, acheta 200 aroures (55 hectares) de terre arable à quelques paysans. Il les transforma en douze domaines. Méten est ainsi le premier propriétaire privé connu de l'ancienne Egypte. Ainsi naquit la propriété privée dans l'histoire pharaonique. Il faut dire que le premier roi de la IV^e dynastie, Snéfrou, était un très bon monarque, libéral et bienveillant. La privatisation des terres commença avec lui.

Le prêtre royal, prêtre de Mykérinos et chef des prêtres funéraires, Penmérrou dit : « En ce qui concerne le champ de 1/10^e d'aroure que je lui ai donné, à lui et à ses descendants, je ne donne à personne d'autre le droit d'en disposer ».

*Disposition testamentaire de Penmérrou,
5^e dynastie.*

Les possessions foncières des fonctionnaires et des hauts représentants de l'Etat étaient largement de véritables propriétés privées. Elles pouvaient être vendues, et le propriétaire était autorisé à les léguer librement. C'est ce que nous apprend cette disposition testamentaire de Penmérrou, qui avait une haute charge dans la hiérarchie cléricale, à la V^e dynastie, sous l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère).

Chaque fonctionnaire, chaque « connu du roi » et chaque « directeur de l'approvisionnement » ayant agi avec malveillance à l'encontre de ce qu'avait ordonné Ma Majesté sera accusé. On confisquera ses champs, ses gens et toutes les choses qui sont en sa possession.

*Extrait d'un décret du roi Néferirkaré
en faveur du temple d'Abydos, 5^e dynastie.*

Une importante privatisation du sol eut lieu sous Neferirkaré (2430-2410 av. notre ère), roi de la V^e dynastie. La classe des

propriétaires comprenait des individus économiquement indépendants. Mais au cas où un fonctionnaire désobéissait aux ordres du roi, celui-ci se réservait le droit de recouvrer l'ensemble des biens de l'insubordonné : terres, hommes, autres biens en sa possession. Le pharaon était en fait et en droit le véritable possesseur de la terre égyptienne, héritée des ancêtres et des dieux eux-mêmes.

Et maintenant viens, que je t'expose le sort du paysan qui exerce lui aussi un si dur métier. Lorsque l'eau de l'inondation monte, il est tout trempé. Il s'occupe de son matériel et passe le jour à tailler des outils agricoles, la nuit à tordre des cordes. Même son heure de midi, il la passe à travailler et il fait ses préparatifs pour aller au champ. Lorsque l'eau a libéré les champs devant lui, il s'en va pour attraper son attelage. Durant de nombreux jours, il est derrière le bouvier... Lorsqu'il fait jour, il s'en va au-dehors ; ce qu'il cherche, il ne le trouve pas à sa place. Il passe trois jours à chercher (son attelage) et il le trouve enfoncé dans le limon... Il en sort alors, le pague à la main, pour demander un attelage. Il se rend à son champ et y passe du temps à labourer régulièrement, tandis que le serpent est derrière lui, qui détruit ses semences à peine répandues sur le sol. Il n'en voit pas pousser la verdure.

Extrait du Papyrus Lansing.

Le *Papyrus Lansing* date de la fin du Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère). Il décrit ici le sort du paysan. La description est quelque peu dure pour détourner les jeunes gens du travail champêtre, au profit du métier, vanté, de scribe.

L'agriculture fut au centre de l'économie de l'ancienne Egypte. Le pharaon lui-même était un grand-prêtre agraire, à bien considérer les choses. A la base des réalisations de la civilisation pharaonique, on trouve nécessairement l'agriculture. L'activité agricole la plus importante était le travail de la terre. Evidemment, en plein désert aride, le travail de la terre ne devait pas être aisé. Il fallait absolument maîtriser l'eau, construire des systèmes d'irrigation, attendre le retrait des eaux du Nil, délimiter géométriquement les terres à cultiver, apprêter l'outillage agricole, semer, récolter, mêler la force de travail animale à la force de l'homme.

Je suis un fonctionnaire de mon Seigneur, très qualifié en ce qui concerne la réception des livraisons de céréales et la collecte de l'impôt. Mon excédent en fait de livraison de céréales et en fait d'impôt : je devais obtenir de mes contribuables 3 632 cruches de vin, je leur en ai fait apporter 25 368. Il me fallait 70 cruches de miel, et le miel que j'ai apporté remplir 700 cruches, soit un excédent de 630 cruches. Je devais atteindre la

norme annuelle de 70 000 sacs de céréales, et j'en ai rapporté 140 000, soit donc un surplus de 70 000 sacs.

*Rapport d'un fonctionnaire
du Nouvel Empire à son chef.*

Paysans et artisans, dans l'Égypte ancienne, devaient atteindre des normes de production préétablies. Le fonctionnaire contrôleur veillait à ce que les normes soient dépassées, de façon à pouvoir livrer à la Centrale royale, notamment à la maison des champs (qui s'occupait des récoltes et de l'engrangement des moissons provenant des domaines royaux) plus qu'il n'était requis. Le fonctionnaire contrôleur s'attirait ainsi les bonnes grâces des supérieurs, voire du roi lui-même.

L'administration centrale comprenait aussi la maison des eaux, qui recueillait et coordonnait les différentes observations nilométriques, et planifiait l'irrigation des terres à cultiver, riches du limon fertilisateur apporté par le Nil au moment de sa crue dans ces sables stériles. En cas de basse crue, la maison des eaux prenait les mesures requises pour éviter la famine dans le pays. La maison blanche gérant les finances du roi. Quant à la maison rouge, elle s'occupait du culte funéraire royal, qui exigeait tout un appareil administratif. Dans les provinces, les chefs des nomes s'occupaient surtout de l'entretien des canaux et de leur aménagement afin d'obtenir le meilleur rendement des terres.

Ces différentes « maisons » — maisons des eaux, maison des champs, maison blanche, maison rouge — correspondaient à des « ministères » publics qui géraient le pays, ses ressources naturelles et humaines, sous les auspices du pharaon. Le service d'intendance de l'armée et celui des archives complétaient ces divers organes de l'administration pharaonique.

O vous les artisans d'élite, capables et forts, qui m'édifiez des monuments en grand nombre, vous qui êtes versés dans tout travail de la pierre, familiers avec le granit ! Vous, habiles et zélés à construire mes monuments ! O vous, les travailleurs accomplis, qui êtes sans paresse, attentifs au travail, qui remplissez votre tâche avec mérite et conscience ! Ecoutez ce que j'ai à vous dire : votre approvisionnement sera surabondant ; il n'y aura pas de carence. Votre nourriture sera très copieuse, car je connais votre travail véritablement pénible, pour lequel le travailleur ne peut exulter que lorsque son ventre est plein.

Extrait d'une inscription de Ramsès II.

Dans la pensée égyptienne, l'ouvrier ou l'artisan est, en toute rigueur, un *créateur*. En effet, celui qui travaille la pierre, ou qui peint, ou qui dessine, donne naissance à des formes, qui sont de virtuels réceptacles de vie. Ce n'est donc pas par euphémisme que les anciens

Egyptiens appelaient le « sarcophage » du même terme que le mot qui signifie « vie » : *ankh*.

Ce texte qui date de l'an 8 de Ramsès II (1301-1235 av. notre ère), sculpté sur une stèle découverte à Manshiyet es-Sadr, dit la reconnaissance du souverain à tous ceux qui travaillent pour ses monuments : « Pour vous, dit encore le texte, les greniers seront gonflés de blé... ; chacun d'entre vous aura des provisions pour un mois. J'ai aussi empli les magasins de toutes sortes de choses, pains, viandes, gâteaux pour vous protéger (de la faim), des sandales, des vêtements, de nombreux onguents... J'ai aussi mis en place un nombreux personnel pour subvenir à vos besoins : des pêcheurs vous apporteront des poissons ; d'autres, des jardiniers, feront pousser des légumes ; des potiers travailleront au tour afin de fabriquer de nombreuses cruches, ainsi, pour vous, l'eau sera fraîche à la saison d'été... »

Si Ramsès II fut un grand constructeur, multipliant colosses, inondant l'Egypte de villes neuves (dans le Delta, à Memphis, Abydos, Thèbes, Nubie), c'est qu'il s'occupait aussi des conditions matérielles des ouvriers et artisans. Ceci explique cela, et le tout est soutenu par une pensée qui considère l'ouvrier, l'artisan ou l'artiste comme le « fils de Ptah », patron des arts.

Premier mois de l'été, salaire pour le 2^e mois de l'été : le contremaître 7 sacs 1/2 ; le scribe 7 sacs 1/2 ; chacun des 17 ouvriers 5 sacs 1/2, soit 93 sacs 1/2 ; les deux jeunes chacun 2 sacs, soit 4 sacs ; le gardien 4 sacs 1/2 ; les servantes (ensemble) 3 sacs ; le portier 1 sac 1/2 ; le médecin 1 sac 1/2 ; ce qui fait au total 117 sacs 1/2. (Ici, le scribe égyptien s'est malheureusement trompé dans son calcul, ce qui se produit très souvent dans ces documents.)

Un décompte de salaires de Deir el-Médina.

Dans le village de Deir el-Médina (Deir el-Médineh), sis dans une dépression encaissée entre deux chaînes de collines, vécurent des ouvriers de la nécropole (Vallée des Rois), contremaîtres, carriers, charpentiers, tailleurs de pierres, sculpteurs, peintres et manœuvres, dès le début de la XVIII^e dynastie et jusqu'à la fin du Nouvel Empire (dynasties « ramessides »). Cette masse de gens était affectée à l'exécution des tombes royales de la Vallée des Rois (61 tombes sont connues). Les travailleurs résidaient dans ce village avec leurs familles. Sous Ramsès IV (1166 av. notre ère) et Ramsès V, on mentionne à une occasion cent vingt travailleurs.

Soustraits de la production des biens alimentaires, ces ouvriers recevaient, de la part de l'administration pharaonique, quotidiennement, pour se nourrir, du pain, de la bière, du poisson, des dattes et des légumes et, à l'occasion de fêtes particulières, de la viande. L'eau

potable leur était également fournie chaque jour. Ils étaient ravitaillés aussi en vêtements et en sandales, en bois, en récipients et en ustensiles de tous acabits. Outils de travail, lampes et matières premières étaient bien évidemment fournis par l'Etat.

Chaque artisan recevait, outre son ravitaillement, un salaire déterminé, sous forme de céréales, parfois aussi de métal précieux. La paie, assurée par le trésor royal, avait lieu au début du mois, par anticipation. Les céréales faisaient office de monnaie. Un sac correspondait environ à 76 litres.

Notons que des salaires d'artisans sont attestés dès l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère).

Ce qui lui a été donné pour la peinture du cercueil : un vêtement tissé d'une valeur de 3 séniou (un poids d'argent d'environ 7,6 grammes) ; un sac d'une valeur de 1/2 sac de céréales ; 1 natte avec couverture, soit 1/2 séniou ; et un vase de bronze valant 1/2 séniou.

*Quittance pour le salaire d'un travail
à Deir el-Médina.*

Voilà le prix d'un sarcophage peint : un vêtement, un sac de céréales, une natte avec couverture et un vase de bronze.

En Egypte, on a des fragments de tissus remontant au IV^e millénaire avant notre ère. Les métiers à tisser horizontaux avec une pièce pour monter la chaîne sont sûrement attestés pour la première fois à l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère). Les métiers verticaux apparaissent au Nouvel Empire soit le second empire thébain (1567-1085 av. notre ère). Au cours du IV^e millénaire également, la vannerie se pratiquait : en croisant des fibres de papyrus ou de graminées et en achevant le tressage parallèlement aux bords, on obtenait une natte (*tm3*, *tema* ; *tm3yt*, *temayit*) solide. Alliage de cuivre et d'étain, le bronze était rare en Egypte vers 2000 av. notre ère. Il ne sera employé comme matériau usuel qu'à partir du Moyen Empire ou premier empire thébain (2052-1778 av. notre ère). On importait de Syrie des lingots de bronze que l'on coulait en Egypte pour fabriquer les objets désirés (portes de temples, vases, armes, etc.). Vers la moitié du II^e millénaire av. notre ère, débuta en Egypte même la fabrication du bronze comme alliage, l'étain étant toujours importé.

(Nous trouvâmes le tombeau d'un roi) et nous trouvâmes le tombeau de la reine Noubkhas... Nous l'avons forcé et nous les avons trouvés (tous les deux) reposant là. Nous avons ouvert leurs sarcophages et leurs cercueils, dans lesquels ils gisaient. Nous avons trouvé la noble momie de ce roi munie d'un glaive. De nombreuses amulettes Oudjat et des bijoux d'or étaient à son cou ; son masque d'or était sur lui. La noble momie de ce

roi était entièrement recouverte d'or ; ses cercueils étaient ornés d'or et d'argent intérieurement, et extérieurement incrustés de toutes sortes de pierres précieuses. Nous avons dérobé l'or trouvé sur la noble momie de ce dieu, en même temps que les amulettes et les bijoux qu'il avait au cou et ceux qui paraient celui des cercueils dans lequel il reposait. Nous trouvâmes la reine exactement dans le même état et nous avons également recueilli tout ce que nous avons trouvé sur elle. Puis, nous avons mis le feu à leurs cercueils. Nous avons pris le mobilier trouvé avec eux — consistant en objets d'or, d'argent et de bronze — et avons fait le partage entre nous.

*Aveu extrait des actes du procès
des pillleurs de tombes.*

Les produits les meilleurs et plus raffinés (vêtements riches, vin sucré de miel, objets d'or, d'argent et de bronze, etc.) étaient souvent acquis par des voleurs de tombes, et remis dans le circuit socio-économique du marché local. Les textes disent clairement qu'un grand nombre possible de fonctionnaires était corrompu, favorisant ainsi les pillleurs. La fin de la XX^e dynastie est la période des grands pillages de tombeaux ; c'est aussi l'époque des grandes difficultés économiques. Ce procès, détaillé, est éloquent en lui-même.

Il a porté une accusation contre l'ouvrier Houy... dont voici les termes : « L'ouvrier Houy, fils de Houynéfer, a dérobé les trois ciseaux du pharaon, vie, santé et force. Je les ai découverts dans son abri... » Ainsi a-t-il parlé. Là-dessus, le scribe Pentaour lui a dit : « En ce qui concerne... les ciseaux de pharaon, à propos desquels tu as prétendu qu'Houy les avait volés à l'administration de pharaon... peux-tu produire d'autres témoins contre lui ou n'est-ce pas le cas ? » Alors, Nebnéfer a répondu : « Je dispose encore de témoins supplémentaires. Il a dérobé les ciseaux de pharaon... en présence de l'ouvrier Houy, fils de Khaou, et du graveur Kham »

*Protocole de la déposition d'un témoin
dans une affaire de vol.*

Les outils étaient livrés par l'Etat — « les ciseaux de pharaon » — sans devenir pour autant la propriété de leurs utilisateurs. De plus, il n'existait aucun commerce d'instruments de travail. Les affaires judiciaires concernant le vol d'outils montrent avec quelle résolution l'Etat était déterminé à maintenir cette situation. On punissait fermement l'ouvrier convaincu de larcin qui agissait ainsi en dehors du contrôle de l'Etat. Dans ces conditions, il était difficile que la libre entreprise pût naître et se développer. Les activités économiques privées étaient de ce fait bien localisées. L'économie de l'Egypte

ancienne était par conséquent une économie étatique dirigée par l'administration centrale.

En la 29^e année (de Ramsès III), le 10^e jour du 2^e mois de l'hiver, en ce jour, grève de la communauté des ouvriers, qui disent : « Nous avons faim, car il y a dix-huit jours de passés dans le mois ». Ils s'installèrent à la partie postérieure du temple funéraire de Thoutmosis III. Alors vinrent les scribes de la nécropole, les deux chefs d'équipe, les deux adjoints et les deux administrateurs. Ils les interpellèrent en disant : « Rentrez donc ! » et ils firent de grands serments en disant : « Venez ! Car nous avons la parole de pharaon, vie, santé, force ».

Ils demeurèrent en ce lieu durant le jour, mais passèrent la nuit dans la nécropole (c'est-à-dire dans leur village)...

(Plainte des ouvriers au fonctionnaire compétent) : « C'était à cause de la faim et de la soif que nous sommes venus ici. Nous n'avions pas de vêtements, pas d'huile, pas de poisson ni de légumes. Envoyez-le dire à pharaon, vie, santé, force, notre Seigneur parfait. Et envoyez-le dire aussi au vizir, notre supérieur, afin qu'on nous livre notre approvisionnement...

(Grève de la communauté des ouvriers) Après que les trois supérieurs les ont violemment admonestés depuis la porte du village, les deux administrateurs et les deux adjoints ont été dépêchés par le scribe de la nécropole - Amonnakht, afin de les (les ouvriers) ramener. L'administrateur Rêshout-pétéréf est revenu et nous (les supérieurs) a dit : « Kenna, fils de Routy, et Hay, fils de Houy, ont parlé en ces termes : « Dites à nos supérieurs que nous ne retournerons pas ! Alors, ils se tinrent devant leurs collègues. En vérité, nous ne faisons pas grève à cause de la faim. Nous avons une importante déclaration à faire : en vérité, on a commis un mauvais coup contre la place (le tombeau) de pharaon, vie, santé, force ! »

Extraits du « Papyrus de la grève ».

Le « Papyrus de la grève », daté de l'an 29 de Ramsès III (1198-1166 av. notre ère), montre ce qui pouvait se passer lorsque le système de redistribution des biens par l'Etat était perturbé pour quelque raison que ce soit. Le texte montre bien la colère et l'agitation de la communauté des travailleurs, colère et agitation dues au retard considérable ou au défaut de paiement des salaires. Colère des ouvriers, regroupement, marche en bloc, assaut en bonne et due forme, irruption dans le bâtiment ainsi occupé, paralysie et arrêt du travail, tout cela au nom de revendications justifiées : il s'agit bien d'une grève des ouvriers de Deir el-Médina.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des travailleurs avaient fait valoir leurs revendications par la grève. Ce « Papyrus de la grève » décrit ainsi la première grande grève de l'histoire universelle.

Au Porteur du chasse-mouches à la droite du Roi, au Maire de la ville et vizir Ta, le scribe Néferhotep écrit à Son Seigneur, vie, force et santé. Ceci est une lettre pour faire savoir à mon Seigneur ce qui suit : j'informe mon Seigneur de ce que je travaille aux tombeaux des enfants royaux, dont mon Seigneur (le vizir) a ordonné la construction. Je travaille avec grand soin et très excellemment, progressant bien et parfaitement. Veuillez mon Seigneur ne pas s'en occuper, car je travaille très régulièrement et je ne suis nullement fatigué. Je fais savoir à mon Seigneur que nous (les ouvriers de la nécropole) sommes dans le dénuement le plus extrême. Toutes les choses qu'il revient au Trésor (de l'Etat), au Grenier et au Magasin de nous fournir ont été négligées. Les pierres ne sont pas légères à porter ! On nous a aussi supprimé 1 sac 1/2 d'orge pour nous donner à la place 1 sac 1/2 de salerès ! Puisse mon Seigneur agir en sorte que notre subsistance soit assurée, car nous sommes déjà à la mort et nous ne pourrions guère rester en vie. En effet, on ne nous donne rien, rien du tout !

*Une lettre de réclamation des ouvriers
de la nécropole au vizir.*

Les motifs des grèves étaient surtout d'ordre économique, les conditions mêmes de travail n'étant pas concernées : défaut de paiement de salaires, ravitaillement diminué, pénurie des biens de première nécessité : pain, bière, poisson, huile, légumes et vêtements.

La grève cessait dès que les ouvriers avaient perçu leurs rations en espèce. Ces manifestations collectives n'étaient limitées qu'à la communauté des ouvriers travaillant à la Tombe Royale : l'œuvre était importante, les ouvriers et Pharaon lui-même en étaient conscients ; d'où la relative efficacité des mouvements des ouvriers de la nécropole dont le caractère exceptionnel ne doit pas être perdu de vue.

Le vizir qui occupait la plus haute charge administrative, charge attestée depuis le début de l'Ancien Empire, constituait le trait d'union entre l'administration centrale et les ouvriers en grève, entre Pharaon et la communauté des ouvriers. Le vizir était le représentant direct du roi. Il lui arrivait de donner quelque chose comme acompte, « pour permettre de vivre, en attendant que Pharaon donne les rations ».

... jour où Ounamon... partit en voyage pour aller chercher le bois destiné à la barque grande et magnifique d'Amon-Rê... Le jour où j'arrivai à Tanis, à la résidence de Smendès et de Tentamon, je leur remis les rescrits d'Amon, roi des dieux. Ils les firent lire devant eux et dirent : « Certes, j'agirai selon ce qu'a dit Amon-Rê, notre maître »... Puis Smendès et Tentamon m'envoyèrent avec le capitaine de navire, Mengébet, et je descendis sur la grande mer de Syrie. J'arrivai à Dor... et Béder, son prince, me fit apporter cinquante pains, une mesure de vin et une cuisse de bœuf. Un homme de mon bateau s'enfuit alors après avoir volé un vase

d'or d'une valeur de cinq dében et, en plus, quatre cruches d'argent d'une valeur de vingt dében ainsi qu'une bourse avec onze dében d'argent. (Le prince de Dor ne peut pas remplacer ces objets qui devaient servir de monnaie d'échange contre le bois. Malgré cela, Ounamon poursuit son voyage vers Byblos. Dans de mystérieuses circonstances, il retrouve de l'argent et voudrait donc négocier l'achat. Cependant, le prince de Byblos critique la modicité de la somme et cherche à se débarrasser d'Ounamon. Il lui accorde toutefois encore une audience.) Quand le matin fut venu, il m'envoya quelqu'un et me fit conduire en haut... Il me parla à nouveau et me demanda : « Pour quelle mission es-tu venu ? » Je répondis : « Je suis venu à la recherche du bois destiné à la barque, grande et magnifique, d'Amon-Rê, roi des dieux. Ton père l'a fourni, ton grand-père l'a fourni, tu feras de même toi aussi. » Ainsi lui dis-je. Il me répliqua : « Ils l'ont fourni, c'est vrai, et si tu me donnes quelque chose pour cela, je te le fournirai aussi. Certes, les miens ont assuré ce devoir, mais après que pharaon leur a expédié six bateaux chargés des richesses de l'Égypte... Mais toi, que m'as-tu apporté ? » Il envoya chercher les registres journaliers de ses pères et les fit lire devant moi. On trouva au total mille dében d'argent enregistrés dans son livre. (Alors Ounamon en appelle à la puissance d'Amon. Il avait en effet emporté une statuette d'« Amon-du-chemin ».) « Vois, tu as laissé ce grand dieu attendre vingt-neuf jours depuis son débarquement dans ton port, bien que tu ne fusses pas sans savoir qu'il était ici ! N'est-il pas le même qu'il a toujours été ?... Tu me dis : « Les rois d'autrefois ont envoyé de l'argent et de l'or, mais s'ils avaient pu envoyer la vie et la santé, auraient-ils expédié ces métaux ? Or, Amon-Rê, roi des dieux, est le maître de la vie et de la santé, et il était aussi le maître de tes pères, qui passèrent leur existence à sacrifier à Amon ! » (Le prince de Byblos se déclare finalement prêt à envoyer à Tanis une partie de la livraison pour Smendès et à solliciter des biens au prorata de la valeur d'échange du bois.)

*Extrait du Voyage d'Ounamon,
papyrus de la 22^e dynastie.*

Ounamon (Wenamun) se rend en Phénicie pour aller chercher du bois (cèdre du Liban) devant servir à retaper la barque du dieu Amon. Autrefois, pour obtenir le cèdre du Liban, les souverains égyptiens remettaient aux princes phéniciens concernés beaucoup d'or et d'argent en échange. On payait le bois avec de l'or, des objets artisanaux, des céréales.

Le commerce extérieur de l'Égypte était, bien évidemment, un monopole entre les mains de Pharaon lui-même.

A Nimmouria (Neb-maat-Ré), le grand roi, roi d'Égypte, mon frère, mon gendre, qui m'aime et que j'aime, ainsi a parlé Tushratta, le grand roi, ton beau-père, qui t'aime... Du temps de tes pères, ceux-ci ont entretenu avec mes pères une excellente amitié. Tu as encore accru celle-ci et tu as entretenu avec mon père une très excellente amitié... Aussi, veuille mon frère m'envoyer de l'or en très grande quantité, qu'on ne puisse le compter, veuille mon frère m'envoyer cela, et que mon frère daigne m'envoyer encore plus d'or que n'en reçut mon père. Vraiment, au milieu du pays de mon frère, l'or est en aussi grande quantité que la poussière... Les dieux veuillent faire en sorte que, tant il y a d'or aujourd'hui dans le pays de mon frère, l'on puisse en obtenir dix fois plus encore que ce n'est actuellement le cas ! Quant à l'or que j'ai demandé, que cela ne cause pas de chagrin dans le cœur de mon frère, et que mon frère ne chagrine pas mon cœur... Mani, l'envoyé de mon frère, est à nouveau venu pour prendre la femme de mon frère, la souveraine d'Égypte. La tablette qu'il a apportée, je l'ai lue et j'ai compris ses paroles... En cette présente année, je donnerai la femme de mon frère, la souveraine d'Égypte et on l'amènera à mon frère... Ishtar, souveraine des souveraines de mon pays, et Amon, le dieu de mon frère, puissent-ils faire que le cœur de mon frère soit satisfait !

*Extraits de deux lettres du roi Tushratta
de Mitanni à Amenhotep III.*

Supplique adressée par Tushratta, roi de Mitanni, au pharaon Aménophis III (Amenhotep III), qui a régné sur l'Égypte de 1408 à 1372 av. notre ère. En écrivant : « Vraiment, au milieu du pays de mon frère, l'or est en aussi grande quantité que la poussière », peut-être le souverain mitannien pense-t-il aux importants gisements aurifères de Nubie qui constituaient une richesse égyptienne très convoitée.

L'or égyptien provenait exclusivement d'inclusions de métal natif. Cet or blanc, les Grecs l'appelaient *électrum*, en raison de son pourcentage en argent. Les gisements de gangues aurifères à Assouan (Aswan) et en Nubie furent exploités en une véritable industrie minière au plus tard depuis l'Ancien Empire. Et l'or, travaillé, lavé, pulvérisé, arrivait en Égypte à l'état de poussière. On le transformait en métal liquide dans de petits creusets placés sur des feux qui devaient atteindre des températures assez élevées (environ 1050 °C). Cet or était ensuite transformé en plaques. Il pouvait aussi être réduit en feuilles d'or.

Que mon frère et son pays tout entier soient prospères ! En ce qui concerne l'envoyé que je t'ai dépêché : sa caravane a été pillée par deux fois. Une fois par le roi de Damas et une autre fois par le gouverneur d'un des pays qui t'appartiennent. Aplanis ce différend, ô mon frère, et dédommage moi ! Pour moi, cela va bien. Et pour toi, pour ta maison, tes femmes et tes ~~enfants~~, tes fonctionnaires, tes soldats, tes chars et tes chevaux, et pour tout ton pays, que tout aille bien aussi. A propos de l'envoyé que tu m'as dépêché : les 20 mesures qu'il a apportées n'étaient pas d'or pur. En effet, lorsqu'on a fondu l'or, il n'en est resté que 5 mesures ! Tout ce qui en a été retiré a été contrôlé par nous. Mon frère, nous sommes toutefois (véritablement) de bons amis !

*Extraits de deux lettres du roi Bournabourish
de Babylone à Akhénaton.*

Le commerce extérieur comportait de gros risques : les voyages longs, la traversée du désert, les animaux sauvages (lions, etc.), les attaques des bandes de pillards, étaient autant de dangers.

Cette lettre du roi de Babylone à Akhénaton ou Akhnaton (1372-1354 av. notre ère) montre que le roi de Damas, capitale d'un important royaume araméen, se révéla être un pillard de grande envergure.

L'Egypte recevait de l'extérieur : étoffes et cosmétiques de Syrie, vases de Crète, jolies esclaves de Syrie et de Babylone, argent de Chypre et du Hatti (pays des Hittites). Du côté africain, elle demandait les bois précieux et l'ivoire, les girafes, les peaux de bêtes, les nains danseurs, l'or, etc. Les denrées alimentaires, l'or égyptien, la science et les techniques égyptiennes (réputation des médecins égyptiens) gagnaient les pays de Syrie et d'autres de l'Asie antérieure. Le commerce était profitable aux uns et aux autres.

Psammétique eut un fils, appelé Néchao, qui lui succéda sur le trône d'Egypte. Il entreprit le premier de creuser le canal qui conduit à la mer Rouge. Darius, roi de Perse, le fit continuer. Ce canal a la longueur de quatre journées de navigation et assez de largeur pour que deux trirèmes puissent y voguer de front. Il se détache du Nil un peu en amont de Bubaste et, passant par la ville de Patumos, en Arabie, il aboutit à la mer Rouge. Il traverse d'abord cette partie de la plaine d'Egypte qui est du côté de l'Arabie. La montagne qui s'étend jusque dans le voisinage de Memphis, et dans laquelle se trouvent les carrières, est au sud de cette plaine. Au pied de cette montagne, sur une longue distance, le canal coule d'occident en orient puis, traversant des gorges de la montagne, il tourne vers le sud et se jette dans le golfe arabique.

Pour aller de la mer septentrionale à la mer australe, qu'on appelle aussi mer Rouge, donc du Mont Casius, qui sépare l'Egypte de la Syrie,

jusqu'au golfe arabe, le chemin le plus court et le plus direct fait tout juste mille stades (environ 180 kilomètres). Mais le canal est plus long que cette distance, car il fait beaucoup de détours.

Sous le règne de Néchao, 120 000 hommes périrent en creusant ce canal. Néchao fit interrompre l'ouvrage en plein milieu, dissuadé par un oracle l'avertissant qu'il construisait pour les barbares.

Hérodote, Histoires, Livre II, 158.

Pour s'intégrer plus activement qu'auparavant à l'espace commercial méditerranéen, Néchao II (610-595 av. notre ère), nous apprend Hérodote, historien grec, né à Halicarnasse (v. 484-v. 420 av. notre ère), entreprit de creuser un canal pour relier la Méditerranée à la mer Rouge.

Ce roi Néchao de la XXVI^e dynastie fut très actif dans l'histoire internationale de l'Antiquité : il combattit Josias, 16^e roi de Juda (640-609 av. notre ère), qui mourut dans la bataille, et Néchao nomma un souverain de son choix dans Jérusalem. Durant quatre ans, Néchao fut maître de la Palestine et de la Syrie. Son empire asiatique s'effondra à Karkémish par Nabuchodonosor II, roi de Babylone de 605 à 562 av. notre ère : la victoire de Karkémish (605 av. notre ère) sur les Egyptiens et la prise de Jérusalem (587 av. notre ère) assurèrent au roi babylonien la domination de la Syrie et de la Palestine.

IV

DIEUX ET TEMPLES

Amon, dieu inengendré sorti du Noun

- I. « Celui qui a inauguré l'existence la première fois,
« Amon, qui est venu à l'existence au commencement
« sans que son surgissement soit connu !
« Il n'y eut pas de dieu qui vint à l'existence avant lui.
« Il n'y avait pas d'autre dieu avec lui pour exprimer ses formes.
« Il n'y avait pas de mère qui lui ait fait son nom.
« Il n'y avait pas de père qui l'ait engendré et qui ait dit :
« C'est moi ! »
« (Il est) celui qui a façonné son œuf lui-même,
« le Puissant dont la naissance est mystérieuse, qui a créé sa
 beauté ;
« le dieu divin qui est venu à l'existence lui-même.
« Tous les dieux vinrent à l'existence lorsqu'il se fut donné le
 commencement.

- II. « Mystérieux d'existence, resplendissant de formes,
« dieu merveilleux aux multiples existences ;
« chaque dieu se glorifie en lui,
« pour se magnifier de sa perfection parce qu'il est divin.
« Râ lui-même s'est uni à son corps.
« Il est le Grand dans Héliopolis.
« On l'appelle To-Tjenen,
« Amon, sorti du Noun, guide des humains.
« Une autre de ses formes est l'Ogdoade,
« (Primordial) qui engendre les dieux primordiaux
« qui donnent naissance à Râ
« Il s'accomplit (*tm*) en Atoum (*Itm*) (n'étant) qu'un seul corps avec
lui.
« Il est le Seigneur Universel, le commencement des êtres.
« C'est son *ba*, dit-on, qui est dans le ciel-lointain.
« Lui-même est dans la Douat et le premier de l'Orient.
« Son *ba* est dans le ciel, son corps dans l'Occident.
« Sa statue est dans Hermonthis et exalte ses apparitions-glorieuses.

- « Unique est Amon (*Imn*) qui se cache (*imn*) d'eux, qui se dérobe aux dieux, sans que l'on connaisse son aspect.
- « Il est plus éloigné que le ciel-lointain ; il est plus profond que la Douat.
- « Aucun dieu ne connaît sa véritable nature.
- « Son image n'est pas étalée dans les écrits.
- « On n'a point sur lui de témoignage parfait.
- « Il est trop mystérieux pour que soit découverte sa prestigieuse majesté.
- « Il est trop grand pour être interrogé, trop puissant pour être connu.
- « On tomberait à l'instant mort d'effroi
- « si on prononçait son nom secret, intentionnellement ou non.
- « Aucun dieu ne sait l'appeler par ce nom.
- « *Ba-caché (imn)* est son nom, tant il est mystérieux. »

Chapitre 100 (ici I) et 200 (ici II) de l'Hymne à Amon-Râ, dieu de Thèbes (Haute-Egypte) : Papyrus I-350 du Musée de Leyde, manuscrit de la XIX^e dynastie (1300-1200 avant notre ère) : traduction André Barucq et François Daumas, *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, Paris, Les Editions du Cerf, 1980, pp. 223-224.

Quelques remarques d'ordre philologique à cause des implications nettement philosophiques de certains concepts.

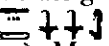
Inaugurer, dans la langue pharaonique, c'est :  ξ^3c , le déterminatif — est celui des idées, des concepts, des abstractions, des activités intellectuelles. Concrètement, ce verbe signifie : « être le premier » (à faire quelque chose). Il s'agit ici de commencement inaugural, de commencement originel, absolu.

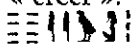
Venir à l'existence : l'hiéroglyphe est le scarabée, être puissant qui transforme activement la matière organique devenue « déchet » pour en faire quelque chose d'autre dont la forme rappelle le soleil, la rotondité de l'œuf initial :  , *hpr*, *kheper*, « naître », « venir à l'existence », « exister », « être à l'existence », « devenir », « se transformer (en) », « se manifester (sous telle forme) ». Le mot a un sens fondamental dynamique : existence et transformation pour être, pour se réaliser en quittant un état d'être antérieur-virtuel. Le Demiurge « naît » en prenant conscience de soi dans le Noun, son habitat océanique primitif, d'un seul coup, sans aucune aide extérieure. Ensuite seulement, il crée les dieux. Il y a la Matière indifférenciée : le Noun. Un Désir, un Idéal gît en son sein : l'Esprit sort, actif, de la Matière essentielle. Et ce Désir essentiel d'être se fait désirs multiples dans l'ensemble de l'univers constitué. *Venir à l'existence*, pour les Egyptiens de l'Antiquité, c'est le passage — mystérieux — de la Matière somnolente à l'Idée créatrice. Un effort pour expliquer d'une manière plus ou moins cohérente l'être en tant qu'être, c'est

proprement un effort philosophique qui n'est autre que la pensée de l'Absolu.

Dieu, en hiéroglyphes et en langue pharaonique , *ntr*, « dieu », c'est-à-dire le réveil de la sur-conscience au sein du Noun primordial. L'image d'un Dieu qui se dévoile dans le Noun pour agir, faire, créer, guider le monde, l'humanité entière, est indice d'inquiétude métaphysique. Le mot *ntr* a une signification spirituelle et évolutive : les créatures continuent la création du Créateur, chaque jour, à l'image du Soleil qui naît et renaît sans cesse, de sa propre énergie. Il n'y a pas de révolte contre la Matière, mais multiplication infinie de l'Energie première issue de la Matière créatrice. Une pensée qui exalte la Vie, au nom de l'Ordre cosmique , *Maât*.

Le vocable pour *formes* est : , *irw*, « formes », « nature ». Le radical est le même que le verbe , *iri*, « faire », « engendrer », « fabriquer » (des choses concrètes), « agir », « achever », « performer » (un miracle, une danse). La nature du Démon, du dieu primordial, antérieur aux dieux antérieurs eux-mêmes, reste inconnue, insondable à jamais, étant engendrée elle-même d'elle-même. Le premier existant qui est à l'origine du monde et des dieux est lui-même sans origine assignable, connaissable.

To-Tjenen , *T³*, dieu chthonien primordial. Son culte se développa à Memphis et il fut souvent assimilé à Ptah , ou uni à lui. En égyptien ancien , *t³* (copte *tō*) signifie : « pays », et le pays par excellence, c'est-à-dire l'Egypte : le dieu *To-Tjenen* est peut-être une personnification de la terre des Pharaons, Nil et Désert compris. Il est intéressant de noter que le verbe , *pth*, signifie : « créer ». C'est le même mot que le dieu Ptah.

L'Ogdoade , *hmnyw*, est le groupe des Huit (*hmnw*) dieux créateurs, selon la cosmogonie d'Hermopolis (le nom égyptien est , *Hmnw*). Ils représentent les éléments cosmiques encore à l'état de chaos : la Nuit, les Ténèbres, le Mystère et l'Eternité, quatre couples. Ils devaient préparer la naissance du Soleil sortant de l'Œuf primitif, ou d'un Lotus (le thème du lotus primordial était fondamental dans la cosmogonie hermopolitaine : « Le Grand Lotus sorti du Grand Etang, qui inaugura la lumière, lors de la Première Foix... », Emile Chassinat, *Le Temple d'Edfou*, Le Caire, 1892-1933, vol. V, pp. 84-85).

S'accomplir, être complet, se dit en égyptien pharaonique : , *tm*. L'idée de « totalité » est dominante : *nb tm*, « maître (*nb*) de tout (*tm*) » ; *km³ tm*, « créateur (*km³*, « créer, produire, extraire de ») de tout (*tm*). L'humanité, c'est-à-dire la totalité des êtres humains, se dit en ancien égyptien : , *tmw*.

Amon-Râ (*Imn-R^c*) s'accomplit (*tm*) en Atoum (*Itm* ) pour former en définitive un seul corps avec le Premier Dieu sorti du Noun : il est Atoum lui-même en tant qu'Amon sorti du Noun.

Le  ¹ *b³*, *ba*, est un élément constitutif de toute personne humaine : l'essence de toute personnalité. Le *ba* divin, celui des dieux, habite le ciel , *pt*. Le corps des dieux ou des hommes se dit : , *bt*. Il est appelé à séjourner, le moment venu, dans la *Douat* * , *Dw³t*, le Monde souterrain où vivent les morts. L'Occident , *imntt*, désigne, chez les Anciens Egyptiens, l'Au-delà, le Monde des morts-vivants.

Ces deux chapitres de l'Hymne à Amon sont dominés par l'idée de l'incognoscibilité de Dieu, qui est « trop grand », « trop mystérieux », « trop puissant » pour être interrogé, connu, expliqué. Les écrits n'en parlent pas en toute rigueur de pensée. Rien ne peut être dit de Dieu, sur Dieu.

En effet, la nature essentielle du Démon, du Dieu créateur, né de lui-même du Noun, est libre. La détermination apparente de cette liberté originelle est une détermination absolue, radicale, inconnue des hommes et des dieux postérieurs. Cause et effet sont ici une seule et même chose. La détermination radicale n'a pas laissé de « souvenir » dans la mémoire d'aucune collectivité divine ou humaine.

Voici une liberté-puissance qui est un mystère pour la pensée humaine. De cela, on ne peut strictement rien dire. On se trouve devant l'innommé, l'inengendré, le mystérieux et l'éternel : la nature d'Amon est proprement insaisissable. Amon (*Imn*) s'est accompli (*tm*) caché (*imn*) : il est le Dieu-caché, parfait de sa propre perfection, surgi lui-même de lui-même du Noun primordial. Le dieu thébain est évidemment inconnaissable : son nom (*rn*) et sa nature (*irw*) sont transcendants, tant il est secret, mystérieux, caché. On ne possède aucune image de lui.

Les Rwanda, les Rundi des Grands Lacs Africains et les Sanga du Shaba au Zaïre appellent « Dieu » : *Imana*. C'est Dieu-Ingénieur de lui-même, Dieu-Puissant et Dieu-Créateur. Le mot fait penser à *Imn* de l'Egypte antique.

Partout en Afrique, Dieu est le Pré-Existant, l'Aîné des Aînés, la cause efficiente de toutes choses.

Chez les Fon (Abomey, Golfe du Bénin), l'Être suprême est nommé : *Mahou*. Un commentaire autorisé nous apprend : « Littéralement ce terme signifie celui que rien ne dépasse. "Mahou" est la forme syncopée de la locution "Nou dé ma hou", mot à mot : l'être tel qu'il n'y en a de plus grand. Il est l'être transcendant, le Tout-Puissant et aussi le créateur de tout ce qui existe même des divinités (1). »

Olodumare est le Dieu des Yorouba. Il est le Créateur, Roi, omnipotent, toute sagesse, toute vue, tout savoir, juge de tout, immortel, saint. Au fond, il demeure réellement inconnu dans sa transcendance (2).

L'Afrique noire, depuis l'Egypte pharaonique, n'a pas conçu l'idée de l'incognoscibilité de Dieu, de son Unicité (« Unique est Amon ») et de sa Transcendance (« Il se dérobe aux dieux, sans que l'on connaisse

son aspect », à partir de la Bible ou du Coran. Tout au contraire, la Bible et le Coran sont postérieurs de plusieurs siècles aux conceptions pharaoniques, aux textes égyptiens dissertant sur la Divinité.

J'ai passé quatre ans comme écolier, onze ans comme jeune, étant le préposé de l'écurie d'entraînement de Séthi I^{er}. Pendant quatre ans, je fus le prêtre ouab d'Amon. Pendant douze ans, je fus père divin d'Amon. Pendant quinze ans, je fus troisième prophète d'Amon. Pendant douze ans, je fus deuxième prophète d'Amon. Il m'a loué car il m'a reconnu, à cause de mon caractère. Il m'a investi de la fonction de grand prêtre d'Amon, pendant vingt-sept ans. Je fus un bon père envers mes subordonnés, en élevant leurs descendants, en donnant la main à celui qui était en détresse, en ranimant celui qui était dans la misère, en faisant des choses utiles dans son temple tandis que j'étais maître-architecte de Thèbes...

*Extrait de la biographie de Bakenkhonsou
(d'après Maria Plantikow-Münster).*

Bakenkhonsou, grand-prêtre d'Amon, a vécu de 1310 à 1220 av. notre ère : il a donc exercé ses fonctions sacerdotales au temps de Ramsès II (1301-1235 av. notre ère). Il retrace ici sa carrière de prêtre (son curriculum vitae, dirions-nous aujourd'hui), depuis ses débuts scolaires.

Dans l'Égypte ancienne, la hiérarchie cléricale se présentait comme suit :

- « maître du rituel », « prêtre suprême et véritable » : le *roi* lui-même ;
- « chefs des secrets du ciel » : des prêtres supérieurs des sanctuaires ;
- « grand-prêtre d'Amon », également « chef des prêtres de tous les dieux de Haute et Basse Égypte » ;
- « prêtres *ouab* », qui veillaient à la pureté des offrandes ;
- « prêtres lecteurs », spécialisés dans les écritures saintes et textes anciens ;
- « pères divins » et des « prophètes ».

La profession de prêtre était rémunérée. A partir du Nouvel Empire, la peau de léopard était un attribut typique des grands-prêtres. Leur crâne rasé fut aussi un symbole de pureté, de même que la circoncision. La prêtresse devait charmer le dieu par sa « voix aimée » et par le bruit du sistre. Le clergé pharaonique était très savant. Il assura de façon stricte et régulière, durant des siècles, le rituel pharaonique, si complexe, si exigeant. La permanence de la présence du Divin fut maintenue dans toute la longue histoire égyptienne grâce au clergé qui accomplissait journalièrement le culte des dieux.

Un autre hymne à Khnoum, le dieu du tour de potier, qui a fondé le pays par l'œuvre de ses mains ; celui qui assemble dans le secret, le maître d'œuvre qui entretient les poussins, qui garde en vie ~~te~~ qui est jeune par le souffle de sa bouche, qui inonde le pays avec le Noun ; celui que servent le grand océan circulaire et le grand océan périphérique. Il a façonné les dieux et les hommes, il a créé le gibier et les troupeaux. Il a créé les oiseaux de même que les poissons, il a modelé les taureaux et produit les vaches. Il a organisé la circulation du sang dans les os en modelant dans son atelier par l'œuvre de ses mains... Ainsi, ils furent tous créés sur son tour de potier. Mais ils ont transformé la langue (organe de la parole) de chaque région, afin d'obtenir un autre langage que celui de l'Egypte... Il crachait de sa bouche, et ils naquirent immédiatement et sans cesse. Depuis que le tour s'est mis en marche, il tourne jour après jour. Toutes les créatures ~~te~~ sont reconnaissantes.

*Extrait d'un hymne à Khnoum d'Esna
(selon Jan Assmann).*

Le dieu Khnoum appartient au vaste domaine de la procréation et de la création. Ce dieu très ancien est surtout connu par les textes du temple d'Esna (ville de Haute Egypte, située sur la rive gauche du Nil, à 55 km au sud de Louqsor ou Louxor), qui appartiennent aux premiers siècles de notre ère.

Dans le temple d'Esna, Khnoum incarne pratiquement le monde entier. Rê et Geb, Shou et Osiris étaient réunis en Khnoum en tant que Ciel et Terre, Air et Au-delà. L'attribut principal de ce dieu est le tour de potier, sur lequel il façonna en argile le corps et l'âme des hommes et des dieux. Sur son tour de potier, il modela aussi l'œuf d'où toute vie devait sortir.

Ce texte fait mention de la « circulation du sang » et de la diversité linguistique des groupes humains.

Tout est issu de Khnoum, dieu créateur, dieu ingénieur, générateur de toutes les espèces vivantes.

Comme le dieu de la ville t'aime, Khéti, fils d'Iriibis ! Il t'a chargé, en considérant l'avenir, de rénover son temple et d'ériger les murs de l'éternité et les sols du premier jour, jusqu'à la profondeur de la terre du temps ancien. Ce temple qui porte le nom de « Ciel de celui qui a fait le ciel », construit par Ptah de ses propres doigts et fondé par Thot pour Oupouaout, le seigneur d'Assiout... Combien se réjouissent les grands de ton temps !

Quelle chance ont tes concubines, ton harem. On voit tes monuments dans le temple. Le roi dit : « Fais que le temple soit durable, car on vient de loin à cause de son bon état et sa beauté atteint le ciel ! Comme ce qui s'est fait de ton temps est donc beau. Combien heureuse est la ville sous

ton règne ! L'ami unique, le chef suprême du nome du Sycomore qui
dure sur la terre, Khéti ».

*Extrait d'un texte de la tombe de Khéti,
à Assiout (Première Période intermédiaire).*

Le temple égyptien était quelque chose d'essentiel, de cosmique. Selon la conception égyptienne en effet, chaque temple s'élevait sur la colline primordiale surgie des eaux abyssales (*Noun*) : « Les sols du premier jour ». Tout ou presque dans le temple égyptien doit être aussi interprété dans un sens cosmique : les fondations du temple, la statue du culte, les puits du temple, les pylônes, le lac sacré, l'orientation même du temple (à Abou Simbel, les rayons du soleil arrivent jusqu'au sanctuaire le jour de l'équinoxe ; un autre fait très frappant : l'axe du temple d'Anat à Tanis, dans le Delta, est en accord avec celui du temple d'Amon de Karnak, dans la Haute Egypte !). Tout un réseau de lignes sacrées existait pour l'ensemble du pays : le temple funéraire d'Hathsepsout a son axe de procession à angle droit par rapport à la rive du Nil et rencontre, fort curieusement, au-delà du fleuve, directement l'axe principal du temple d'Amon de Karnak ! L'histoire du culte du dieu Amon, « l'Invisible », « le Secret », et l'architecture du temple d'Amon à Karnak a duré plus de 2000 ans ! Karnak, à Thèbes, fut véritablement un haut lieu, entièrement occupé par la présence divine.

Osiris vient comme ressuscité afin de s'unir avec son image dans le sanctuaire... Il voit que son aspect secret est peint à sa place et que sa figure secrète est gravée sur le mur ; alors, il entre dans sa forme secrète et se pose sur son image.

Texte du temple de Dendéra.

Osiris, dont les racines remontent aux temps préhistoriques, a deux aspects fondamentaux : la fécondité et le culte funéraire, la mort et la résurrection : « Je vis, je meurs, je suis l'orge, je ne dépéris pas. » Osiris est aussi de ce fait le dieu de la végétation.

Lors des grandes festivités du 4^e mois de la saison de l'inondation, on jouait tous les événements relatifs à l'assassinat et à la résurrection d'Osiris. Des auteurs ont comparé le dieu égyptien au Christ.

La « famille sainte » était composée d'*Osiris*, frère et époux d'*Isis*, mère d'*Horus*. Isis devint la plus importante déesse du panthéon pharaonique à la Basse Epoque. Quand Justinien I^{er}, empereur byzantin (527-565), fit fermer définitivement le temple d'Isis à Philae, en 537 de notre ère, Isis avait été récupérée depuis longtemps déjà sous l'aspect de la mère divine de Jésus, Marie.

Dendéra, en ancien égyptien *Iounet*, capitale du 6^e nome de Haute Egypte, est attestée, en tant qu'important haut lieu de culte de la déesse Hathor, par des tombes et des textes de l'Ancien Empire. Il y avait aussi un petit sanctuaire d'Isis, entouré par un énorme mur. Les chapelles de la fête du Nouvel An et d'Osiris sur le toit du temple sont remarquables.

NOTES

(1) Germain de Souza, *Conception de vie chez les « Fon »*, Cotonou, Les Editions du Bénin, s.d., p. 15.

(2) E. Bolaji Idowu, *Olodumarè. God in Yoruba Belief*, Londres, Longman, édit. de 1970, X-222 pp., avec 17 planches hors-texte.

V

TOMBEAU ET AU-DELÀ

A l'excellent esprit Ankhiri !

Qu'as-tu fait de mal contre moi pour que je me trouve dans le terrible état dans lequel je suis ? Qu'ai-je fait contre toi ? C'est toi qui as commencé alors que je n'avais rien fait de mal contre toi, depuis que je vis avec toi comme époux jusqu'aujourd'hui... Je porterai plainte contre toi devant les dieux de l'Ouest et on nous jugera, toi et moi, sur la base de ce que j'ai rédigé et de ce que j'ai écrit.

Qu'ai-je fait contre toi ? Je t'ai prise pour épouse, quand j'étais un jeune homme. Tu étais chez moi quand j'ai exercé mes différentes fonctions. Tu étais chez moi, je ne t'ai jamais répudiée et je n'ai pas laissé ton cœur s'emplir de colère...

Et tout ce que j'ai acquis et tout ce qui m'est revenu, ne l'ai-je pas reçu pour l'amour de toi, puisque je disais : J'agis suivant ton désir ? Vois, tu ne laisses pas mon cœur en repos. Aussi, je dois plaider contre toi pour qu'on distingue l'injustice et le bon droit...

Je ne t'ai rien caché pendant les jours de ta vie.

Quand je suis parti avec le pharaon vers le Sud et que tu entras dans l'état qui vint sur toi (quand elle mourut), j'ai passé huit mois sans manger et sans boire comme un être humain.

Quand je suis retourné à Memphis, j'ai demandé (congé) au pharaon... et je suis venu là où tu étais et j'ai beaucoup pleuré avec les gens devant ma maison. J'ai donné du lin et des étoffes pour ton embaumement.

Vois, après j'ai vécu (seul) pendant trois ans et je ne me suis pas remarié alors qu'un autre n'aurait pas hésité.

Vois, j'ai fait cela pour l'amour de toi. Mais vois, tu ne distingues pas le bien du mal. Ainsi, on jugera entre toi et moi.

*Extrait d'une lettre d'un veuf à son épouse
(d'après Siegfried Schott).*

Dans la pensée égyptienne, la mort appartient à l'ordre du monde, essentiellement caractérisé par la vie créée par le démiurge. C'est ainsi que l'état après la mort physique est encore appelé *ankh*,

« vie ». Autrement dit, l'ici-bas et l'au-delà sont étroitement liés à l'intérieur du monde créé et organique.

Morts et vivants peuvent par conséquent correspondre. Les lettres aux morts existent depuis la 6^e dynastie jusqu'à la Basse Epoque. Une injustice commise ici-bas peut être plaidée devant un tribunal de l'au-delà : « Ainsi, on jugera entre toi et moi. »

J'ai passé ma vie dans le bonheur sans être malade, j'ai fait de mes jours des fêtes avec du vin et de la graisse. Il ne sera pas déraisonnable celui qui accomplit les souhaits de son cœur... J'ai dépassé la durée de vie de tous les hommes de mon époque et j'ai atteint la vallée du désert (le tombeau) par sa grâce. Le pays se lamente parce que je suis parti. Mes parents parmi les hommes n'ont pas surmonté leur peine.

L'issue de la vie est deuil, elle signifie privation de ce que tu avais auparavant et vide pour tes biens ; elle signifie s'asseoir dans la salle de l'inscience à l'annonce du matin qui ne vient pourtant pas ; elle signifie ignorance, sommeil quand le soleil est à l'Est, soif à côté de la bière. Le cœur est un dieu dont l'estomac est la chapelle, qui se réjouit quand les autres membres ont l'humeur à la fête.

*Inscription d'une statue du prêtre d'Amon, Nebnéterou
(d'après Friedrich Wilhelm von Bissing).*

Dans la philosophie pharaonique, commencement et fin, c'est-à-dire création et naissance, d'une part, et fin du monde et mort, de l'autre, sont des passages d'une forme d'être à une autre. La fin de l'existence terrestre de l'être humain suscite évidemment des angoisses : lamentations, pleur, peine, deuil, traduisent la douleur devant le fait radical qu'est la mort. Nebnéterou tente ici une définition de la mort, « l'issue de la vie », le retour à un état de non-possession des biens matériels, donc de dénuement premier, etc.

Les pleureuses dénouaient les cheveux et dévoilaient la poitrine, les bras en l'air, parfois le visage couvert de poussière (de cendre). Gestes et attitudes typiquement africains.

O ! O ! Lève-toi, ô Roi ! Prends ta tête, rassemble tes os, réunis tes membres, secoue la poussière de ta chair ! Prends ton pain qui ne moisit pas et ta bière qui ne sûrit pas !

Tu te trouves à la porte qui tient les humains à distance. Khentamenti vient vers toi et te prend la main. Il t'accompagne au ciel près de ton père Geb. Il jubile à ton approche, il te prend dans ses bras, il t'embrasse, il te caresse. Il te place au sommet des glorifiés, des étoiles impérissables. Ils te glorifient, ceux dont les séjours sont cachés ; les grands se réunissent pour toi, les vieillards se lèvent devant toi.

On bat de l'orge pour toi, on te moissonne de l'épeautre. On t'en offre
pour tes fêtes du premier du mois, pour ta fête du milieu du mois, sur
l'ordre qu'a donné pour toi ton père Geb !
Lève-toi, ô Roi ! Tu ne mourras pas !

Formule 373 des Textes des Pyramides.

L'au-delà royal nous est connu, dès l'Ancien Empire, à partir du pharaon Ounas (fin V^e dynastie), par les *Textes des Pyramides*, qui forment le premier grand corpus de textes de la littérature égyptienne (plus de 759 textes ou formules).

Le thème central des Textes des Pyramides est la montée au ciel du roi défunt : un retour au royaume du Père, le Dieu Soleil Râ (Rê). Le roi défunt acquiert des forces magiques pour monter au ciel et se voir ainsi transmettre le règne céleste, le royaume des cieux : « Lève-toi, ô Roi ! Tu ne mourras pas ! »

Destin solaire du pharaon défunt, parmi les étoiles impérissables et les bienheureux, les glorifiés.

Pour ce monde foncièrement agraire, les activités champêtres, les activités agricoles se poursuivaient dans l'au-delà : « On bat de l'orge pour toi, on te moissonne de l'épeautre. » Fêtes et rites agraires n'étaient pas absents. Toujours et partout la vie, dans l'Égypte ancienne : mourir, c'est, d'une façon, continuer à vivre dans l'autre monde.

Tu as ton eau, tu as ton débordement, tu as ton écoulement sorti d'Osiris. Réunis tes os et laisse tes membres se rendre, secoue de toi ton impureté et délie-toi de tes liens. Ouvre ta tombe, détruis les portes des murs qui l'entourent. On t'ouvre des deux battants les portes du ciel. « Bienvenu ! », dit Isis et « En paix », dit Nephthys, quand elles ont vu leur frère.

Extrait de la formule 676 des Textes des Pyramides

(d'après Herman Kees).

Nephthys, la sœur d'Isis, forme avec Isis elle-même, Selkis la déesse Scorpion, et Neith la déesse de combat, le quatuor protecteur qui garde les morts. Devenu Osiris, le défunt est par conséquent « frère » d'Isis et de Nephthys.

Le royaume céleste, osirien, était comme une maison munie de portes. L'idée ou l'image de « portes du ciel », dans les théologies et dogmes liturgiques, est primitivement égyptienne.

C'est Ounas, le Taureau céleste, courroucé dans son cœur, qui vit du corps de chaque dieu dont il mange les entrailles quand ils viennent de l'île du feu, le corps plein de magie. Celui-ci est Ounas, bien équipé, qui a rassemblé ses forces magiques. Ounas est apparu comme ce Grand qui dispose de beaucoup d'aides. Il est assis à côté de Geb, car il est Ounas, qui dit le droit en même temps que celui dont le nom est caché, en ce jour où l'on rue les Anciens. Ounas est celui qui permet qu'on dispose des offrandes, celui qui fait les nœuds dans la corde d'arpentage, celui qui prépare lui-même son repas. C'est Ounas celui qui mange des hommes, et vit des dieux, celui qui dispose de messagers qui exécutent ses missions... Il a entièrement parcouru les deux cieux et a fait le tout des deux rives. Ounas est la plus grande puissance, quelqu'un qui domine toutes les puissances. Ounas est une image des dieux, l'image des images du plus grand.

Ounas renouvelle son apparition au ciel, il est couronné comme seigneur de l'horizon. Il a brisé les colonnes vertébrales, il a volé les cœurs des dieux. Il a mangé la couronne rouge et avalé la couronne verte. Ounas se nourrit des poumons des initiés et il est satisfait de vivre de leurs cœurs et en outre de leurs forces magiques. Ounas est dégoûté d'avalier ce qui donne la nausée, ce qui est dans la couronne rouge, mais il se réjouit quand ses forces magiques sont dans son corps. Sa dignité ne peut lui être enlevée, car il a pris en lui la sagesse de chaque dieu. La durée de vie d'Ounas est l'éternité, son terme est la capacité de durer, en cette sienne dignité de « celui qui, quand il veut, agit, quand il ne veut pas, n'agit pas », celui qui réside dans l'horizon, éternellement et à jamais.

*Extrait des formules 273-4
des Textes des Pyramides.*

Texte terrible, assez exceptionnel ! Il montre la manière dont le roi acquiert des forces magiques en « mangeant » des hommes et des dieux pour monter au ciel.

Le début des formules 273-274 des *Textes des Pyramides* est encore plus terrifiant : « Le ciel est lourd de nuages, les étoiles s'obscurcissent, la voûte céleste tremble, les os du dieu de la terre s'entrechoquent, les mouvements s'arrêtent après avoir vu Ounas étincelant et fort comme le dieu qui vit de ses pères et qui mange ses mères. »

Communion rituelle qui va faire de la chair d'Ounas une chair véritablement divine, pour l'éternité, « et à jamais ».

Toutes ces formules rituelles : « éternellement », « des siècles et des siècles », « à jamais », etc., ont d'abord été inventées par le rituel pharaonique.

Notons que la pyramide, par sa forme pointant vers le ciel, matérialise un lieu impressionnant entre le monde terrestre et le monde céleste. C'est ainsi que les pyramides sont orientées vers le nord et que

la galerie d'accès au caveau est dirigée vers l'étoile polaire. Les édifices funéraires des pyramides sont orientés est-ouest, suivant la course du soleil.

Puissante architecture, conçue et réalisée pour l'éternité royale au royaume céleste, parmi les étoiles impérissables.

Une pensée extraordinaire qui nous échappe aujourd'hui mais qui a produit pyramides, colosses, textes d'une force incroyable, sarcophages, momifications, connaissances géométriques et astronomiques poussées au service d'une architecture divine, solaire.

(Vous), tous les esprits parfaits ! (Vous), tous les dieux de l'Ouest !

Ecoutez comment le père du dieu glorifié est célébré.

Son âme est irréprochable, sa dignité parfaite.

Il est un dieu qui vit éternellement, qui est honoré dans l'Ouest.

Vous qui pensez à l'après, de tous ceux qui viennent (à cette tombe),

(Vous entendez) les chants qui sont depuis longtemps dans les tombes.

Ils glorifient beaucoup ce qui est sur la terre et ils n'apprécient pas le cimetière.

Pourquoi agit-on ainsi à l'égard du pays de l'éternité ? Il est vraiment sans frayeur. Il déteste les querelles. Il n'y a personne qui a peur de son compagnon, (dans) ce pays qui n'a pas de rebelle.

Tous nos ancêtres y reposent depuis les temps les plus anciens.

Ceux qui naissent par millions et millions vont vers lui.

Aucun ne s'attarde en Egypte.

Il n'y en a pas un qui ne se presse vers lui.

Ce que représente le temps que l'on passe sur terre :

Il est le (court) temps d'un rêve,

et (déjà) on dit : « Bienvenue, salut et santé » à celui qui atteint l'Ouest.

Chant du Harpiste

(d'après Siegfried Schott).

L'harpiste aveugle chante le caractère éphémère de toutes les réalités terrestres et présente ici l'après-mort comme le paradis. Le *Chant du harpiste* naquit dans l'atmosphère pessimiste qui régnait entre l'Ancien et le Moyen Empire — ce que les historiens ont appelé « Première Période Intermédiaire » (2280-2052 av. notre ère).

L'Ouest, l'Occident, dans la pensée égyptienne, comprend la nécropole et l'au-delà dans son ensemble. C'est le pays de l'éternité. Tous les ancêtres y reposent. Le thème de la brièveté de la vie terrestre est bien rendu : « Le temps que l'on passe sur terre est court, le temps d'un rêve. » Ce thème est également cher aux théologiens de tous les temps, et Bossuet (1627-1704), membre de l'Académie française, un des grands écrivains classiques, connu surtout pour ses Oraisons funèbres, théologien et dialecticien subtil, n'a pas cependant mieux

écrit que l'harpiste aveugle de l'Égypte ancienne sur ce thème de la mort et de la brièveté de la vie humaine sur terre.

Faire en sorte qu'un être qui se trouve dans la nécropole soit amical à l'égard d'un homme.

Vous de l'Est, Vous de l'Ouest, Vous esprits de la salle large. On parle devant vous.

Voyez, c'est mon père, c'est mon secours, c'est mon aide, c'est mon protecteur, celui vers qui je suis descendu, celui qui est dans l'Ouest, celui qui est dans la nécropole, il m'a annoncé au Collège du tribunal. Il a dit que votre sentence doit me laisser partir, qu'on doit raccourcir mes jours dans ce pays des vivants dans lequel je suis. Il a dit que je prenne possession de sa place et que je reprenne sa dignité dans ce pays sublime dans lequel il est.

Avez-vous dit que je dois être amené à vous, de façon que mon père soit évincé par moi et que j'hérite de sa place, que je reprenne sa dignité ?

Avez-vous dit qu'une parole de lui me conduit à vous ?... Mon père qui est dans l'Ouest... Qu'il soit glorifié, qu'il soit divinisé à l'Ouest, dans ce pays sublime dans lequel Tu es. Ton Ba T'appartient. Ta puissance est en Toi. Ton Ba est loué par Toi, celui que je suis sur la terre.

As-Tu dit que je dois aller vers ce pays sublime dans lequel Tu es, afin que Ta maison soit détruite et Ta porte brisée, que Ton héritage soit amoindri et que Tes ennemis exultent à Ton sujet ? Mais je suis ici dans ce pays pour m'emparer de Ton trône, pour rassembler Tes refusés... Pour protéger Tes bras, pour défendre Ta porte, pour faire vivre Ton nom sur la terre dans la bouche des vivants...

Sois clément, sois clément ! Sois divin, sois divin dans ce pays sublime dans lequel Tu es avec Ta fonction et avec ce qui T'est nécessaire dans ce pays sublime dans lequel Tu es.

Je suis dans ce pays des vivants. Je construis Tes autels. Je fixe Tes offrandes funéraires dans Ta maison d'éternité qui est dans l'île du feu...

Vous, les bienveillants dont on ne connaît pas la parole et ceux qui sont dans la dignité, vous avez ordonné que je reste dans ce pays comme je le souhaite. Je suis quelqu'un qui jouit de mes biens dans ce pays des vivants.

Formule 38 des Textes des Cercueils.

De la fin de la XI^e dynastie à la fin du Moyen Empire, les chambres intérieures des pyramides ne sont plus décorées, et on cesse d'y inscrire les *Textes des Pyramides*. A leur place, de nombreux textes funéraires donnent l'explication des conceptions contemporaines de l'au-delà : ce sont les *Textes des Sarcophages* (*Textes des Cercueils*), ayant justement pour supports les parois extérieures et intérieures des sarcophages (cercueils), aussi bien que le couvercle et le fond. Trois papyrus

donnent également les *Textes des Sarcophages* (*Coffin Texts* en anglais). La littérature funéraire plus tardive est essentiellement constituée par le *Livre des Morts*, à partir du Nouvel Empire (il s'agit dans ce cas-ci de manuscrits écrits en hiéroglyphes, en hiératique et en démotique, déposés dans le caveau du mort, ou glissés dans le cercueil, ou encore insérés dans les bandelettes de la momie).

Une tradition ancienne établit le lieu du séjour des morts à l'ouest : « Vous de l'Ouest », mais l'est a aussi sa signification : « Vous de l'Est ». En effet, l'est doit être rattaché au domaine du soleil. C'est le lieu du soleil levant, du renouveau. Le défunt parle aux êtres puissants dans l'au-delà : « Vous de l'est, vous de l'ouest, vous de la vaste salle. »

Le *ba*, un aspect de l'existence humaine, se présente comme un élément dynamique. Il assure la liaison du défunt avec le monde extérieur, et garantit de ce fait la participation du mort à la vie et aux activités qui se déroulent à l'extérieur de la réalité trop étroite qu'est la tombe. Ainsi, la conception égyptienne du *ba* fait que la vie est conservée au-delà de la mort physique : « Je suis quelqu'un qui jouit de ses biens dans ce pays des vivants. »

Je suis celui qui revient comme les deux lions, qui sort dans la barque du soir et qui revient dans la barque du matin, dans laquelle je dis le droit parmi l'équipage de Rê dans ces soirées.

Vois, toi qui viens glorifié et bien équipé ! Sur quel chemin avances-tu ? Sur le grand chemin, l'héritage de l'Unique, que les humains ne connaissent pas, sur lequel les dieux ne sont pas allés, sur lequel les Premiers sont allés lorsqu'ils parcouraient le chemin vers le Grand Dieu.

Vois, toi qui viens glorifié et bien équipé ! Sur quel chemin avances-tu ? Sur le grand chemin, l'héritage de l'Unique, sur lequel Seth ne peut venir après le combat.

Vois, toi qui viens glorifié et bien équipé ! Sur quel chemin avances-tu ?

Formule 118 des Textes des Cercueils.

Seth, le dieu de la vaillance, est souvent présenté comme un démon. L'idée de « chemin » dans l'au-delà est aussi typiquement égyptienne que celle de « Grand Dieu ».

Le mort doit lutter, sur les chemins de l'au-delà, pour parvenir au séjour des défunts gloriés, bienheureux. Ce combat contre les forces contraires et monstrueuses exige que le mort soit « bien équipé » magiquement, spirituellement.

Devenir un faucon. Glorifier un homme dans la nécropole.

Faire en sorte qu'un homme ait la supériorité sur ses ennemis.

Un homme parle, chaussé de sandales blanches, (enveloppé dans) du lin rouge, vêtu du pectoral.

Je suis un cadavre qui est venu insatisfait de l'île du feu. On m'a donné accès à la Cour de Justice à cause de l'injustice commise contre moi par mon ennemi. J'ai obtenu la forme d'un faucon, ainsi je sors de l'horizon et un dieu ne peut m'arrêter.

Je suis un faucon humain qui va chez les humains, qui ne permet pas la dispute. Je suis donc sur le chemin d'Horus, afin de me précipiter sur ce mien ennemi chez les humains. Je me suis dressé contre lui dans la Cour de Justice de Khénramenti. Dans la nuit, j'ai été jugé avec lui, en présence de son être dans la nécropole. Son défenseur était là dans le tribunal, ses mains étaient devant son visage quand il vit que mes déclarations étaient justes et qu'on me laissait m'emparer de mon ennemi. Je le pris, en présence des hommes qui étaient venus pour combattre contre moi avec la force magique de leurs formules. Je suis apparu sous la forme d'un grand faucon.

Je l'ai saisi entre mes serres. Mes lèvres sont contre lui comme un couteau étincelant. Mes serres sont contre lui comme les flèches de Sekhmet. Mes cornes sont contre lui comme les cornes du grand taureau sauvage. Mes ailes sont contre lui comme celles d'un oiseau de proie. Ma queue est contre lui comme celle d'une âme vivante. Je m'envole, je me pose sur sa colonne vertébrale. Je l'égorge en présence de sa famille. J'arrache son cœur sans qu'ils le remarquent.

Je suis un faucon humain à qui la forme du faucon a été donnée dans la maison de Khenramenti grâce à la vraie formule. On me l'a dite à cause de l'injustice qui m'a été causée par mon ennemi...

Je suis venu aujourd'hui après avoir accusé mon ennemi. Il a été ordonné dans le tribunal et cela a été répété, en présence des deux vérités, qu'on me laisse m'emparer de mon ennemi. « Ainsi les existants et les non existants doivent être accusés, eux qui devaient combattre contre toi, eux qui devaient l'enlever de tes mains ».

Formule 149 des Textes des Cercueils.

Le texte ici traduit décrit énergiquement la façon d'un mort d'agir envers un adversaire. Le défunt se transforme en faucon pour lutter avec plus de mobilité et d'agressivité.

Osiris incarne, on le sait, le monde souterrain. A Abydos, le site des anciennes tombes royales, il reprend sa fonction en tant que dieu des morts. Cette fonction, primitivement, était celle de l'ancien dieu local, Khentamenti, « le Premier des Occidentaux ».

Formule pour ouvrir le tombeau à l'âme (au Ba) et à l'ombre de N., afin qu'il sorte au jour et ait l'usage de ses jambes.

« Ouvre et referme, endormi ! Ouvre et referme à mon âme d'après les ordres ! Œil d'Horus emmène-moi (avec toi) que je te fixe la beauté (que tu es) au front de Rê ! (O) toi qui allonges le pas et étends les jambes, fraye-moi le chemin, Grand, car mes chairs sont bien conservées ! Je suis Horus qui a porté secours à son père, celui qui a été amené à sa mère, comme son soutien. Ouvre le chemin à celui qui a l'usage de ses jambes afin qu'il voie le grand dieu à l'intérieur de la barque (le jour) où l'on fait l'examen des âmes, étant en tête de liste dans le compte des années. Viens ! Prends pour moi mon âme, Œil d'Horus, (qu'elle) fixe la parure (que tu es) au front de Rê ! Quand l'aube (montera) vers vous, gardiens d'Osiris, ne retenez pas prisonnière mon âme, (ne) gardez pas mon ombre ! Que le chemin soit frayé à mon âme, mon ombre, qu'elle puisse voir le grand dieu à l'intérieur de la chapelle, le jour où l'on fait l'examen des âmes et qu'elle (?) puisse répéter (mes) paroles à Osiris ! Ceux aux sièges mystérieux, les gardiens des membres d'Osiris, ceux qui gardent les bienheureux, ceux qui tiennent enfermées les ombres des morts, ceux qui pourraient me faire du mal, qu'ils ne me fassent pas de mal ! Va, toi qui étais éloignée, à ton Ka (pour qu'il soit) avec toi, mon âme ! (Tu ne seras pas gardée) par les préposés aux membres d'Osiris, les gardiens des ombres des morts. Tu ne seras pas tenue éloignée par le ciel, (pas plus que) tu ne seras retenue prisonnière par la terre ; tu ne seras pas parmi ces génies hostiles. Tu es quelqu'un qui a l'usage de ses jambes ; tiens-toi loin de ton corps, en présence de la terre. Reculez à l'intérieur, gardiens des membres d'Osiris ! »

*Chapitre 92 du Livre des Morts
(d'après P. Barguet).*

L'anthropologie égyptienne distingue le *corps*, le *cœur*, le *nom* et l'*ombre*, comme éléments déterminants de la personne humaine. A quoi il faut ajouter d'autres éléments spirituels, le *ka*, le *ba*, l'*akh*. Cette complexité rend compte de tout le rituel funéraire fort compliqué de l'Égypte ancienne. En tout cas, l'idée du *ba* en mouvement est ici évoquée.

Les domaines de la vie après la mort, après le sommeil de la mort, étaient bien déterminés. Des *chemins* longent un fleuve de feu et dont le parcours était même précisé par des cartes géographiques : des portes devaient être franchies et les *gardiens* devaient être amadoués pour que le défunt obtienne des indications détaillées sur son itinéraire.

Beaucoup de religions nettement postérieures à l'Égypte antique développeront cette idée des « gardiens » des voies et portes célestes : on peut se référer par exemple à la *Pistis Sophia* de Valentin qui fait état d'un « fleuve de feu », de « face de chien » (Anubis), de « neuf

Gardiens dans le royaume de la lumière », des « châtiments qui sont dans l'Amenti » (*Amenti* étant un mot égyptien, assimilé à l'« enfer » chrétien), etc.

Une génération passe à une autre chez les humains. Dieu, qui connaît la nature des humains, se tient caché. Vénère Dieu sur son chemin, il n'y a pas de fleuve qui se laisse cacher ; il détruit la digue derrière laquelle il était caché. L'âme va vers le lieu qu'elle connaît, et elle ne s'égare pas loin de son chemin parcouru la veille.

C'est pourquoi, rends ta maison belle au lieu de repos des morts et rends ton siège magnifique dans la ville des morts, comme un homme juste, quelqu'un qui a fait ce qui est juste : c'est ce qui procure le repos de l'âme.

*Extrait de l'Enseignement pour Mérikaré
(d'après Friedrich Wilhelm von Bissing).*

L'*Enseignement pour Mérikaré*, rédigé par un roi de la X^e dynastie (la capitale est à Hérakléopolis, près du Fayoum), fait à l'allusion à la destruction de l'ancien cimetière d'Abydos au cours des troubles de la Première Période Intermédiaire (2280-2052 av. notre ère). Osiris devient le dieu de tous les morts et non plus des seuls pharaons défunts. Il se produisit ce que certains historiens ont appelé « démocratisation » du rituel funéraire royal.

Cet extrait de l'*Enseignement pour Mérikaré* formule un souhait : c'est bien de songer à l'équipement de sa tombe (thème permanent de l'au-delà), de la rendre belle, mais c'est la pratique de la justice qui rend un homme digne du royaume des bienheureux : c'est la justice en effet qui procure le repos de l'âme. Modeste ou somptueuse, la tombe ne compte pas en dernier ressort : c'est l'homme juste dont l'âme est une belle tombe qui sera reçu dans la lumière des âmes glorifiées.

Formule pour faire qu'un *oushebt* exécute les travaux pour quelqu'un dans l'empire des morts.

« Si je suis appelé, si je suis désigné pour faire tous travaux qui sont faits habituellement dans l'empire des morts, eh bien, l'embarras t'(en) sera infligé là-bas, comme quelqu'un à sa tâche. Engage-toi à ma place à tout moment pour cultiver les champs, pour irriguer les rives et pour transporter le limon de l'Orient vers l'Occident. »

« Me voici ! », diras-tu.

*Chapitre 6 du Livre des Morts
(d'après P. Barguet).*

Les *oushebti*, « serviteurs de leur maître », sont des petites figurines en forme de momie exécutées en cire, en bois, en terre, en pierre ou en faïence. Elles tiennent en main des outils pour la culture des champs. Sur le dos, elles portent un sac qui contenait peut-être des semences. Depuis la XIII^e dynastie, ces figurines portent des inscriptions.

Ce chapitre 6 du *Livre des Morts* donne des indications sur le but et la fonction de ces figurines qui étaient en quelque sort des remplaçants, du défunt, destinés à aider ce dernier dans les travaux qui surviendraient dans l'eau-delà.

Pendant 1500 ans, le *Livre des Morts* fut le « bréviaire » préféré du défunt. Les différents « chapitres » de ce livre (qui est un ensemble de formules déposées dans les tombes ou insérées dans les bandages de la momie, nous l'avons déjà précisé) n'ont été établis qu'au siècle dernier.

Séjourner par la majesté du grand dieu dans cette caverne
de « la fin des ténèbres primordiales ».

Ce grand dieu est né dans sa forme d'apparition de Khépri,
près de cette caverne.

Noun et Naounet apparaissent,
de même que Houh et Haouhet, près de cette caverne,
à la naissance de ce grand dieu, afin qu'il sorte de la Douat,
qu'il se pose dans la barque du jour
et qu'il sorte des cuisses de Nout.

Le nom de la porte de ce lieu est « Celle qui élève les dieux ».
Le nom de ce lieu est « Avec les ténèbres naissantes
et les naissances qui se produisent ».

Le nom de l'heure de la nuit au cours
de laquelle ce grand dieu se transforme
est « Celle qui contemple la perfection de Rê ».

La caverne secrète de la Douat
près de laquelle ce grand dieu est né,
afin qu'il sorte du Noun
et qu'il s'installe dans le corps de Nout.

Cela est fait comme ce modèle qui est peint
sur le côté est de la chambre cachée dans la Douat
C'est utile pour celui qui connaît cela, sur terre,
dans le ciel et dans la terre.

*Amdouat, 12^e heure, Introduction
(d'après Erik Hornung).*

L'*Amdouat*, « Ce qu'il y a dans la *douat* », c'est-à-dire dans le monde souterrain de l'au-delà, est un livre qui servit, pendant longtemps, de décoration canonique au caveau dans les tombes royales à partir de la XVIII^e dynastie (à partir donc de 1567 av. notre ère). Ce livre décrit le parcours souterrain du soleil de la nuit (le soleil nocturne) : « dans cette caverne ». Tout est indiqué : le nom de la porte de ce lieu, le nom de ce lieu même, le nom de l'heure de la nuit qui escorte le grand dieu.

Ainsi, la nuit est divisée en douze heures, en mots et en images. Le dieu Soleil se déplace dans sa barque. Un équipage divin accompagne le Soleil dans son périlleux voyage nocturne : *Noun*, Océan primordial et son épouse *Naounet*, *Houb*, l'Espace infini et son épouse *Haoubet*, tous dieux et déesses primordiaux, fort archaïques dans la pensée égyptienne, repris ici dans les livres du monde souterrain.

Symbole de renouveau, de rajeunissement et de renaissance, le Soleil est un guide rassurant et une aide efficace pour le mort. Chaque mort essaie de devenir pareil au soleil et de reparaître rajeuni chaque jour. La pensée funéraire égyptienne est nettement solaire.

Atteindre les noyés qui sont dans l'eau,

Passer près d'eux.

« Celui qui est dans le Noun », leur dit :

Ce sont des noyés, qui sont dans l'eau,

des nageurs qui sont dans le flot,

ceux qui ont vu Rê,

qui passe dans sa barque,

avec grand mystère.

Il s'occupe des dieux

et règle les affaires des « lumineux ».

Allons, debout ! Vous les fatigués,

voyez, Rê s'occupe de vous !

Rê leur dit :

Sortez la tête,

Vous qui avez plongé ! Ramez avec les bras,

Vous qui avez sombré ! Passez à toute vitesse sur votre parcours,

Vous qui nagez ! Respirez par le nez,

Vous qui êtes étendus ! Puissiez vous disposer de votre eau,

Puissiez-vous être satisfaits dans votre eau fraîche.

Votre progression appartient au Noun,

votre marche appartient au flot.

Vos âmes (Ba) qui sont sur terre sont satisfaites

avec ce que vous respirez, sans qu'elles ne périssent !

Vos repas d'offrande sont les offrandes de la terre (monde souterrain).

Cela leur est offert sur terre
comme à quelqu'un qui dispose de ses offrandes sur terre.

*Livre des Portes, 9^e heure, 58^e scène
(d'après Erik Hornung).*

Un des guides pour l'au-delà, à côté de l'*Amdouat*, du *Livre de la Vache céleste*, des *Litanies du Soleil (Râ/Rê)* et du *Rituel de l'Ouverture de la bouche*, à partir du Nouvel Empire (1567-1085 av notre ère), est le *Livre des Portes*.

L'au-delà céleste est toujours traversé en bateau, d'après la croyance des anciens Egyptiens. Il arrive que le mort se noie dans le flot dangereux. Noun et Râ (Rê) de le secourir.

Le repas funéraire (offrandes de pain, bière, vin, oies, etc.), déposé sur la tombe du défunt, est une très vieille pratique dans l'Egypte ancienne, qui entrevoyait et établissait un lien permanent, absolument vivant, dynamique, entre la vie terrestre d'ici-bas et le royaume de l'au-delà céleste.

O vous les vivants sur la terre qui venez dans cette nécropole ! Chacun de vous qui vient pour faire offrande dans cette nécropole, citez mon nom au moment de la libation d'eau ! Thor vous sera favorable à cause de cela.

Car il récompense celui qui agit pour qui ne peut plus agir. C'est Thor qui récompense celui qui fait quelque chose pour moi. A celui qui me donnera une offrande, son Ka sera favorable. A celui qui me fait quelque chose de mal, la même chose lui sera faite. Car je suis un homme dont on doit prononcer le nom.

Celui qui entend mes paroles sera triste à cause d'elles. Car j'étais un petit enfant qui a été enlevé avec violence, dont les années ont été abrégées parmi les enfants innocents, brutalement enlevé comme un petit, comme un homme qui a été arraché à son sommeil.

J'étais encore jeune quand j'ai été emmené vers la ville de l'éternité, vers le lieu de la glorification du monde souterrain. A cause de cela, si je suis arrivé devant le maître des dieux, je ne serai pas jugé. J'avais beaucoup d'amis parmi tous les gens de ma ville. Mais il n'y en a aucun qui puisse m'aider maintenant. Tous dans ma ville, hommes et femmes, portent grand deuil quand ils voient ce qui m'est arrivé, parce que j'étais si parfait selon eux. Tous les amis sont en pleurs ; mon père et ma mère souhaitent mourir ; mes frères ont la tête sur les genoux. Quand je serai arrivé dans ce pays de pénurie où les gens sont jugés devant le maître des dieux, on ne trouvera aucune faute. On me donnera du pain dans la Salle des deux vérités et de l'eau près du sycomore comme aux justifiés du monde souterrain.

Si vous voulez avoir une longue vie, si vous voulez suivre Sokaris et voir le visage de Rê au matin du jour de l'an quand il apparaît dans la grande

maison du temple d'Hermopolis, si vous voulez suivre Thot chaque beau jour du mois de Thot, si vous voulez entendre la voix de la jubilation dans le temple d'Hermopolis quand la Dorée (Hathor) apparaît pour montrer sa gentillesse, alors dites chaque fois que vous venez dans cette nécropole : pour ton Ka, de toutes les bonnes choses, petit enfant dont la vie a passé trop vite, de sorte qu'il n'a pu suivre son cœur sur terre.

*Texte de la tombe de Pétosiris,
à Touna el-Gébel (d'après Eberhard Otto).*

Dans la nécropole de Touna el-Gébel, à l'ouest d'Hermopolis Magna, capitale du 15^e nome de Haute Égypte, dans le désert, se trouve donc la tombe de Pétosiris, prêtre (fin du IV^e siècle av. notre ère).

Ce texte est en lui-même émouvant : un petit enfant qui meurt, encore dans l'innocence du jeune âge, ne sera pas jugé dans la salle des Deux-Maât où Osiris préside le tribunal des morts. Dans la théologie catholique, les enfants morts sans baptême ne vont pas aux Enfers mais dans les Limbes, parce que justement ils sont morts innocents. Cette idée de ne pas traduire les jeunes âmes devant le tribunal divin est ici clairement exprimée dans un texte égyptien.

Hermopolis Magna, en ancien égyptien *Shmounou* ou *Khmounou*, était le lieu principal du culte de Thot, qui représentait le défunt en tant qu'avocat, devant le tribunal d'Osiris.

VI

ÉLOGE DE LA VIE INTELLECTUELLE

Je voudrais faire en sorte que tu aimes les livres plus que ta mère, et je voudrais faire en sorte que (leur) excellence pénètre jusqu'à toi. Etre scribe est vraiment la plus grande de toutes les professions, il n'y en a point de semblable dans le pays. Lorsqu'il a commencé de grandir, même s'il est encore un enfant, déjà on le salue ; on l'envoie transmettre des messages, et il ne reviendra pas pour se vêtir du pagne (de travail).

Le maçon qui bâtit ; il est toujours exposé au vent ; il construit, vêtu d'un simple pagne, ses bras baignant dans l'argile ; tous ses vêtements sont maculés. Il doit manger son pain avec des doigts malpropres...

Vois-tu, il n'y a pas de métier qui soit exempt d'un chef, sauf celui de scribe, car le scribe est son propre chef. Si donc tu sais écrire, tout ira très bien pour toi ; il ne doit pas y avoir d'autres métiers à tes yeux. Un seul jour à l'école t'est déjà utile et ce qu'on y fait est éternel comme les montagnes.

Extrait de l'« Enseignement de Khéti ».

Ce texte est une apologie de la profession de scribe. Il magnifie l'importance sociale du scribe par rapport à toutes les autres professions (forgeron, menuisier, tailleur de pierres, arracheur-de-papyrus, potier, maçon, jardinier, travailleur des champs, tisserand, chasseur, courtier, cordonnier, blanchisseur, oiseleur, pêcheur, etc.). Cet extrait insiste surtout sur le métier de maçon.

L'*Enseignement de Khéti* (*Khety*) est copié sur plusieurs documents : papyrus Sallier II, pap. Anastasi XII, pap. Chester Beatty XIX, pap. Amherst, deux tablettes de bois au Musée du Louvre, nombreux ostraca d'époque ramesside (près de 98 connus, actuellement).

Un homme de Tjaret (Tjarou), ville située à la frontière nord-est du Delta, se rend à la Cour afin de confier son fils Pépi à l'école des scribes (l'Ecole des Livres), « parmi les enfants des hauts fonctionnaires, les premiers du Palais ». En chemin, Khéti — c'est son nom — expose à son fils un enseignement qui est devenu le livre le plus prisé dans les écoles : l'*Enseignement de Khéti*, qui date de la XII^e dynastie, mais qui est surtout connu par des copies datant de la XIX^e dynastie.

L'amour des livres, des études, l'éloge de la vie intellectuelle,

l'importance de l'éducation, le métier d'écrivain (au sens ancien et étymologique du terme), voilà ce que vante ce texte égyptien qui est révélateur de l'attitude des anciens Egyptiens par rapport à la vie intellectuelle. Ce texte est par conséquent d'une grande portée psychologique et pédagogique.

Les scribes sages, depuis le temps qui a succédé aux dieux, ceux dont les prophéties se sont réalisées, leur nom demeure pour l'éternité. On prononce leurs noms à cause des livres qu'ils ont composés tout le temps qu'ils vécurent. Il reste beau le souvenir de celui qui les a rédigés, pour toute l'éternité. Deviens un scribe, place ce projet dans ton cœur afin qu'il en soit ainsi de ton nom. Un livre, c'est plus précieux qu'une stèle peinte, qu'un mur couvert d'inscriptions. Cela établit des demeures et des pyramides dans le cœur de celui qui prononce leurs noms. Vraiment, c'est bénéfique dans la nécropole, un nom dans la bouche des hommes.

*Extrait d'un enseignement du Nouvel Empire
(d'après Siegfried Schott)*

« Apprendre » et « savoir », tel était l'idéal d'une société qu'on dit « agraire », « rurale », « paysanne », etc. Seules les études procurent la vraie immortalité, car le nom de l'auteur d'un livre « demeure pour l'éternité ».

Les images choisies pour dire tout cela sont non seulement belles mais encore fort suggestives : un livre est plus précieux qu'une stèle peinte, qu'un mur couvert d'inscriptions, etc.

Dans la pensée égyptienne, le *nom* d'un individu était considéré comme quelque chose de sacré, intrinsèquement lié à celui qui le porte. Le nom fait partie intégrante de la personnalité humaine. Il confère à un individu son statut social plénier. Or la manière la meilleure pour perpétuer son nom, donc de continuer de vivre d'une certaine façon, c'est d'écrire des livres. Idéal réalisé par l'ancienne Egypte elle-même qui demeure précisément « éternelle » à cause de ses nombreux écrits philosophiques, théologiques, sociologiques, historiques, religieux, médicaux, mathématiques, astronomiques, littéraires, poétiques, etc.

On me dit que tu délaisses l'écriture, et que tu titubés dans les plaisirs ; tu vas de ruelle en ruelle, et cela pue la bière là où tu te vautres (?) ; la bière chasse les hommes de ton voisinage, elle fait errer ton âme (?). Tu es comme un gouvernail tordu sur le navire qui n'obéit plus à aucune direction. Tu es comme une chapelle sans son dieu, comme une maison sans pain. On te surprend lorsque tu escalades un mur, après que tu aies cassé le bâton. Les gens s'enfuient devant toi, parce que tu leur infliges des blessures. Reconnais pourtant que le vin est abominable, et jure de laisser les boissons alcoolisées. N'aie pas de cruche de bière à l'esprit, et

oublie la bière forte. On t'apprend à chanter selon le fifre, et à iouler avec la flûte, à réciter des vers avec accompagnement de cithare et à chanter sur le *nedjekk*. Tu es dans le bordel, et les prostituées t'entourent ; tu te lèves, et tu fais des culbutes, tu t'assieds devant les jeunes filles et tu es barbouillé d'huile ; ta couronne de fleurs te pend au cou, et tu tambourines sur ton ventre. Tu titubes et tu tombes à plat ventre, tu es couvert d'ordures.

*Extrait du Papyrus Anastasi IV,
manuscrit scolaire du Nouvel Empire
(d'après Helmut Brunner)*

L'enseignement collectif à l'école est connu dans l'Égypte ancienne à partir du début du Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère). Des fonctionnaires de l'administration civile qui avaient reçu une formation de scribe dispensaient l'enseignement.

Le livre scolaire *Kémit* — pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture — était largement répandu au Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère). D'autres disciplines étaient enseignées, tels que les mathématiques, la sculpture et la peinture, la géographie et le sport. Une discipline stricte régnait dans les salles de classes d'école (jusqu'au Moyen Empire, l'éducation et l'instruction des enfants reposaient presque exclusivement entre les mains du père). Ce passage du Papyrus Lansing de la XX^e dynastie le prouve : « Tu m'as frappé sur le dos, et ainsi ton enseignement est entré dans mes oreilles. » Ce que confirme cet autre passage d'un manuscrit scolaire du Nouvel Empire, le papyrus Sallier I de la XIX^e dynastie : « Je te donne cent coups, mais tu n'y fais pas du tout attention. »

Cet extrait du Papyrus Anastasi IV est très parlant, tant les images pour décrire l'élève qui fait l'école buissonnière sont vivaces, chaudes, voire crues.

Le fils stupide, que son père n'a pas éduqué, est une statue de pierre. C'est pour un fils une belle destinée, qui contribuera à sa bénédiction, s'il retient l'enseignement et le désire vivement, alors qu'aucun enseignement n'a de succès si l'on y met de la répugnance... Celui qui écoute un reproche est épargné par un second ; car si on critique le caractère d'un enfant, c'est parce qu'il n'écoute pas. Thot, le grand dieu (de l'écriture) a placé le bâton sur terre, pour instruire les sots. Le jeune qui prend garde au scandale ne recevra aucun coup fâcheux. Un fils ne meurt pas sous les coups assénés par la main du père.

*Extrait du Papyrus Insinger
(d'après Friedrich Wilhelm von Bissing)*

Ce texte évoque plusieurs problèmes pédagogiques importants : l'autorité parentale dans l'éducation des enfants, le dressage du caractère de l'élève (sous les coups, au besoin), le fait que l'élève doit

participer aux divers enseignements qu'on lui dispense (« aucun enseignement n'a de succès si l'on y met de la répugnance »).

Le père devait inculquer à son fils l'éthique sociale enseignée, basée sur la *Maât*, la Vérité-Justice, qui doit modeler les comportements, et garantir réussite et prestige dans la vie personnelle.

Il y a là une profonde idée sur l'éducation des enfants qui implique leur insertion dans la société des adultes où ils auront à assumer, à leur tour, des responsabilités politiques, administratives, religieuses, etc.

Ainsi, l'éducation pharaonique, basée sur la philosophie de la *Maât*, n'a pas moins contribué à la grandeur de la civilisation égyptienne.

VII

TECHNIQUES ET SCIENCES

J'ai vu le métallurgiste au travail, à la gueule de sa fournaise. Ses doigts sont comme la peau d'un crocodile, il sent plus mauvais que le frai de poisson.

Le menuisier qui manie l'herminette, il est plus harassé encore que le paysan. Son champ à lui c'est le bois, et sa houe c'est le forêt. Au soir, il est exténué, car il a travaillé au-delà de ses forces et pourtant, la nuit, il y a encore de la lumière chez lui.

Le tailleur de pierres grave au ciseau toutes sortes de pierres dures. Lorsqu'il a terminé son travail, ses bras l'abandonnent, il n'en peut plus. Lorsqu'à la tombée du jour il s'assied, ses genoux et son dos sont brisés.

Le potier baigne dans son argile. Ayant cuit ses vases, il est plus crotté qu'un porc. Ses vêtements sont raides d'argile. L'air brûlant qui sort du four lui passe sur le visage. Il gâche l'argile avec ses pieds, et se brise à cette tâche.

Le maçon qui bâtit, il est toujours exposé au vent. Il construit, vêtu d'un simple pagne et ses bras baignent dans l'argile dont tous ses vêtements sont maculés. Il doit manger son pain avec des doigts malpropres.

Le tisserand vit dans son atelier. Il est plus mal à l'aise qu'une femme qui accouche. Les genoux repliés contre l'estomac, il suffoque. Passe-t-il un jour sans tisser, on le bat de cinquante coups de nerf, et il doit donner un pourboire à son portier pour pouvoir sortir à l'air.

Le cordonnier, dont le sort est bien misérable, porte perpétuellement ses cuves à tanner. Il n'en mène pas plus large que celui qui vit parmi les cadavres. Tout ce qu'il mange a un goût de cuir.

Extrait de l'Enseignement de Khéti.

L'*Enseignement de Khéti* (XII^e dynastie), on l'a vu, est une « satire des métiers » et des travailleurs manuels, avec une forte dose de caricature et d'humour, le tout fait pour décourager le jeune élève qui ne devra choisir que la profession de scribe.

Cela dit, ce texte est intéressant, car il fait état de plusieurs métiers qui formaient des corps spécialisés dans la société pharaonique. Ces corps de métiers étaient très anciens et très développés.

Vers 12000 av. notre ère, dans la vallée du Nil, l'art de la vannerie permettait déjà de réaliser des corbeilles et des nattes en fibres végétales. Dans les cultures néolithiques d'Égypte, on pratiquera, outre la vannerie et le tissage, de la tannerie pour fabriquer courroies, ceintures, pièces de vêtements, sandales, boucliers, outres, etc. Dans plusieurs représentations des tombes de l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère), on voit des scènes de production de cuir. Les « cuves à tanner » dont parle le texte servaient à ramollir les peaux trempées : dans ces grandes cuves se trouvait une solution d'urine ou de fumier ou un liquide contenant du tannin.

L'emploi de fusaïoles, en pierre ou en céramique, est attesté dans les différentes cultures préhistoriques d'Égypte. Dans les représentations figurées de l'Ancien Empire, on trouve aussi des métiers à tisser horizontaux. C'est au Nouvel Empire que les métiers verticaux entrèrent en usage. On pratiquait le simple filage. Le travail était presque exclusivement effectué par les femmes.

De l'Égypte pharaonique, on ne connaît que la pierre (grès, calcaire, granit). Mais celle-ci était pour bâtir les « monuments » des dieux et des morts. L'Égypte profonde était bâtie de briques sèches (maisons des villages, certaines parties des palais royaux). La brique cuite au four ne fait son apparition que vers 600 av. notre ère, sous le roi Néchao. Le mot français *adobe* qui vient de l'espagnol et qui signifie : « brique non cuite, séchée au soleil », dérive, à travers le temps et l'espace, du nom égyptien de la brique, *ḏbt*, copte *tōbē*.

La technique de la poterie remonte, elle aussi, à l'époque prédynastique. L'argile du Nil et la marne argileuse ou argile du désert étaient la matière première. Les vases, assiettes, écuelles, cuvettes, cruches, grandes jarres pour contenir céréales ou huile, furent, au début, modelés à la main. Le tour lent était connu depuis l'Ancien Empire au moins. Plus tard, au Nouvel Empire, il y aura le tour à rotation rapide. Il existait de grands fours de potiers pour cuire les pièces. Dès le milieu du IV^e millénaire avant notre ère, les poteries déjà cuites étaient peintes. La pierre, toujours au IV^e millénaire avant notre ère, servait à la fabrication de vases de luxe.

Les pierres à bâtir les plus importantes étaient le calcaire, le grès, la calcite, le granit, la diorite, le basalte et le porphyre. Le calcaire affleure du Caire jusqu'au sud de Louxor, en Haute Égypte. Près d'Assouan (Aswan), le granit était exploité dès la protohistoire.

A la fin du IV^e millénaire avant notre ère, les menuisiers égyptiens façonnaient le bois pour réaliser des produits manufacturés. Ils se servaient de scies, d'herminettes, de ciseaux, de couteaux à sculpter. La technique du placage était connue depuis le Nouvel Empire. La fabrication des chars de guerre et d'armes variées est significative de la haute qualité de la menuiserie au Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère).

Le « métal céleste », c'est-à-dire le fer météoritique, servait à

fabriquer des objets rituels et des bijoux, dans les temps très anciens de l'histoire égyptienne. Le minerai de fer ne prendra une grande importance qu'à partir de la XVIII^e dynastie. Les métaux précieux, or et argent, étaient fort utilisés au pays des pharaons. L'émaillage — soit la technique du cloisonné — était parfaitement maîtrisé (introduction de précieuses pâtes de verre dans des cloisons métalliques souvent compliquées, en or). Sur des métaux plus clairs, les métallurgistes égyptiens employaient la nielle, « l'argent noir », comme matériau de revêtement ou d'incrustation. Ils savaient souder à l'argent le cuivre, le bronze, l'argent et l'or natif ou blanc (électrum). Le riche mobilier funéraire de la tombe de Tout-Ankh-Amon avec ses cercueils en or impressionne, aujourd'hui encore, les visiteurs du Musée égyptologique du Caire.

J'ai inspecté la fabrication de deux battants de porte en cuivre, d'une seule pièce, sur laquelle il y avait le grand nom royal en électrum, sur l'ordre de Sa Majesté, le Roi de Haute et de Basse Egypte... Maatkaré (Hatshepsout), puisse-t-Elle vivre, et j'étais le chef de ces travaux.

*Inscription sur une statue d'Hapouseneb,
au Louvre.*

Grand prêtre d'Amon, Hapouseneb avait obtenu par ailleurs de la reine Hatshepsout (1504-1483 av. notre ère) de grandes charges civiles au niveau de l'Etat : il se désigne ici comme « chef » de travaux.

Si mention est faite de la coulée de pièces gigantesques et lourdes, ici deux battants de porte en cuivre, d'une seule pièce, c'est qu'il s'agissait à l'évidence d'une tâche particulièrement difficile : la biographie du grand prêtre d'Amon Hapouseneb relève le fait qui fut, pour lui, une grande responsabilité.

Le cuivre venait du Sinaï où l'on a trouvé des fours de fonte du cuivre, du désert oriental et de Nubie.

Mon Seigneur... Roi de Haute et de Basse Egypte (Mentouhotep) Neb-taouiré, qu'Il vive éternellement, m'envoya comme un dieu envoie un membre de soi-même pour ériger de manière durable son monument funéraire dans ce pays... Alors, Sa Majesté ordonna que je parte en campagne dans ce majestueux pays de montagnes (le Ouadi Hammamat) avec une armée d'hommes d'élite de tout le pays : terrassiers, artisans, carriers, sculpteurs, dessinateurs de contours, métallurgistes, marteleurs, orfèvres, trésoriers de la Grande Maison... bref, de chaque profession de la Maison du Roi. Après que j'ai fait de ce pays de montagnes un fleuve (= que je l'ai pourvu en eau) et du haut versant des ouadis un cours d'eau, alors je rapportai le « Seigneur de Vie » (sarcophage) qui entretient le souvenir pour toujours, qui est ami de l'éternité... Alors la troupe redescendit (dans la vallée du Nil), sans pertes, sans que même un seul homme ait

péri, sans qu'il manque une seule escouade, sans qu'un âne soit mort, sans qu'un artisan ait subi de dommage.

*Inscription du Moyen Empire provenant
d'une carrière de pierres du Ouadi Hammamat
(d'après Wolfgang Schenkel).*

Le dernier Mentouhotep (dans les débuts du xx^e siècle avant notre ère), Mentouhotep Nehtaouiré, envoya son vizir Amménémès-Amenemhat (qui va inaugurer en 1991 av. notre ère la XII^e dynastie) comme chef d'une des plus importantes expéditions qui ait jamais été envoyée aux carrières de pierre du Wadi (Ouadi) Hammamat : 10 000 hommes au total, qui avaient pour mission de fournir le sarcophage (le « Seigneur de Vie ») royal avec son couvercle.

Ainsi, le palais royal avait ses propres corps de métiers : terrassiers, artisans, carriers, sculpteurs, dessinateurs de contours, métallurgistes, marteleurs, orfèvres, trésoriers, tous « hommes d'élite de tout le pays ». L'expédition ne subit aucune perte en vie humaine ou en vie animale. C'est qu'elle fut bien organisée, planifiée, contrôlée. En usurpant le pouvoir, le vizir Amménémès montra les mêmes qualités d'organisateur, devenu Amménémès I^{er}, à un moment où le royaume pharaonique était en proie à de longs troubles.

Ce texte est instructif pour tous les métiers qu'il mentionne.

J'ai atteint le Liban... J'ai rapporté des (trunks) de 60 coudées de longueur... plus pointus que les barbes d'un épi... Je les ai rapportés des montagnes du pays du dieu (montagnes du Liban), je suis arrivé au Liban (sur la côte) et j'ai chargé les bateaux. J'ai navigué sur la mer avec bon vent et j'ai atteint le Pays (l'Égypte).

*Rapport concernant l'approvisionnement
en mâts du temple d'Amon à Karnak.
Tombe de Sennefer (Thèbes, n° 99).*

Maire de Thèbes à l'époque d'Aménophis II-Amenhotep II (1450-1425 av. notre ère), Sennéfer qui a une tombe à Sheikh Abd el-Gourna-Thèbes (avec d'autres nobles de la $XVIII^e$ dynastie : l'astronome du temple, Nakht ; le fonctionnaire du cadastre, Menna ; le vizir Ramose, etc.) fait ici un rapport de mission concernant son voyage au Liban pour aller chercher du bois, par mer, avec plusieurs bateaux.

Les arbres égyptiens (acacia, différents palmiers, peupliers, perséa, sycomores, saules) fournissaient du bois de médiocre qualité. Ainsi, pour la construction, depuis la fin du IV^e millénaire avant notre ère, le bois de qualité était importé du Liban. D'autres bois spéciaux provenaient d'Asie antérieure et d'Afrique elle-même.

Avec les beaux conifères du Liban, on fabriquait des bateaux, des

cerceux de première qualité, des mâts de pylônes, des portes de temples.

Elle fit ceci comme son monument pour son Père Amon, le Seigneur du Trône des Deux Terres à Karnak : elle Lui éleva deux grands obélisques faits de solide granit du sud dont le sommet, couvert du meilleur électrum de tous les pays étrangers, peut être aperçu des deux rives du fleuve. Leur lumière inonde l'Égypte quand, à son lever à l'horizon du Ciel, le Soleil apparaît entre eux. J'étais assise dans mon palais et je pensais à mon Créateur ; mon cœur m'induisit à Lui élever, dans la sublime salle à colonnes, entre les deux grands pylônes du Roi Thoutmosis I^{er}, deux obélisques dorés dont les pyramidions se confondraient avec le Ciel... Chacun d'eux consiste en un seul bloc de granit solide et sans failles, non de blocs assemblés. Ma Majesté en réalisa le travail depuis le premier jour du deuxième mois d'hiver de l'an 15 jusqu'au trentième jour du quatrième mois d'été de l'an 16. Cela prit sept mois de travail dans la carrière. J'ai agi pour Lui dans un esprit parfait, comme le fait un Roi pour tout dieu. C'était mon désir de les faire pour Lui et qu'ils soient couverts d'électrum... Dans ce but, j'ai donné de l'électrum de première qualité. Je l'ai pesé par sacs comme on le fait pour le grain... On ne pourra pas trouver quelqu'un qui, entendant cela, dise que ce que Moi j'ai dit est de l'exagération, mais il dira plutôt : « Comme ce travail Lui ressemble, comme il est juste en face de Son Père Amon ».

*Inscription sur la base de l'obélisque
d'Hatshepsout à Karnak.*

Pour l'exploitation — toujours à ciel ouvert — d'une pierre dure comme le granit, les Égyptiens détachaient la pierre en la martelant avec des percuteurs de dolérite afin de soustraire le bloc désiré qu'il fallait aussi détacher du fond. Des poutres de bois disposées dans les excavations faites sous la pièce à extraire évitaient des cassures prématurées ou incontrôlables.

La pierre extraite était ensuite travaillée à l'aide des ciseaux et des maillets.

En ce qui concerne le transport, les deux grands obélisques de la reine Hatshepsout (1504-1483 av. notre ère) furent chargés l'un derrière l'autre sur un bateau de plus de 60 mètres de long tiré par des remorqueurs.

C'est pour exprimer son amour filial à son père divin Amon-Râ que la reine Hatshepsout orna ainsi le temple du dieu de Karnak d'édifices, et d'obélisques, nés, dès le Prédynastique, du culte du soleil à son lever.

On construira une rampe de 730 coudées de long et de 55 coudées de large, contenant 120 compartiments remplis de bois et de roseaux, rampe de 60 coudées de haut (du côté supérieur), de 30 au milieu avec un fruit de 15 coudées. Sa chaussée a 5 coudées... Réponds-nous ! Combien faut-il de briques ?

*Extrait du Papyrus Anastasi I
(Nouvel Empire).*

Problème pratique qui décrit une technique de construction particulière : la rampe. En effet, pour la mise en place sur les chantiers d'énormes blocs de pierre — pesant parfois 2,5 tonnes en moyenne comme ceux des pyramides de Giza/Gizeh, les Egyptiens ne pouvaient utiliser que des rampes. Celles-ci étaient édifiées à l'aide de remblai et de briques. Sur ces rampes, on tirait les blocs de pierre sur des traîneaux jusqu'au lieu du chantier. Les rampes de construction étaient tracées perpendiculairement à un côté de la pyramide, dans la mesure du possible. Une rampe était nécessaire également pour l'érection, difficile, de grands monolithes, tels les piliers, colonnes et obélisques. Si 100 coudées valent 52,5 mètres, on voit que la rampe ici concernée était longue de plus de 38 kilomètres.

Ainsi, il (Amasis) construisit à Saïs, en l'honneur d'Athéna (Neith), des propylées tout à fait magnifiques, qui dépassent de loin les ouvrages faits par tous les autres, par leur hauteur et leur étendue, les dimensions et la beauté de leurs pierres. De plus, il fit dresser des statues colossales, d'énormes sphinx masculins et il fit venir des blocs de pierre gigantesques pour restaurer d'autres édifices... Mais ce que j'admire le plus, c'est ceci : il fit transporter depuis Eléphantine un édifice monolithique. Le transport prit trois années. Deux mille hommes, tous bateliers, durent s'y employer.

Hérodote, Histoires, Livre II, 175.

Inventeur de la déclaration obligatoire des revenus, le général Amasis, roi de la XXVI^e dynastie de 570 à 526 av. notre ère, dynastie qui avait établi sa résidence à Saïs (en ancien égyptien *Saou*), à quelque 30 kilomètres au nord-est de Tanta, dans le Delta, sur la branche de Rosette du Nil, est ici présenté par Hérodote (v. 484-v. 420 av. notre ère) comme un grand constructeur.

Saïs, ce haut-lieu du culte de la déesse Neith aux fonctions multiples (créatrice, mère de soleil, déesse archère, créatrice du tissage, patronne des huiles saintes), identifiée par les Grecs à Athéna, était déjà souvent mentionné dès le début de l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère).

C'est d'Eléphantine (1^{re} cataracte) que dépendaient les carrières orientales qui fournissaient le pays entier en granit gris ou rose, pour le travail des architectes et des sculpteurs.

Le Roi de Haute et de Basse Egypte, Neb-Maar-Rê (Amenhotep III) a construit ceci comme monument pour Son Père, Amon-Rê... en faisant élever pour Lui un temple nouveau en grès dans un lieu splendide de Thèbes, sans que l'on endommage les édifices précédents, temple embelli par un travail d'éternité, au moyen des tributs de tous les peuples étrangers, purifié (c'est-à-dire plaqué) d'électrum dans toute sa longueur, ses portes étant en électrum véritable et décorées de pierres précieuses (provenant) du tribut du pays du Sud, son sol entièrement couvert d'or, les vantaux de porte en bois de cèdre revêtus de cuivre d'Asie.

*Dédicace d'Amenhotep III au temple
de Montou à Karnak.*

Aménophis III/Amenhotep III (1408-1372 av. notre ère) avait des artistes fort raffinés. Son grand architecte, Amenhotep fils de Hapou, fut divinisé comme Imhotep, architecte du roi Djoser de l'Ancien Empire (III^e dynastie).

Grès, électrum, pierres précieuses, or, bois de cèdre, cuivre d'Asie antérieure, autant de matériaux pour bâtir le temple de Montou, dieu faucon de la Thébaïde.

J'ai produit de vastes étendues de boue (enduit) pour décorer leurs tombes (celles des Rois). C'était un travail que l'on n'avait pas encore exécuté auprès des ancêtres.

*Inscription provenant de la tombe d'Ineni
(Thèbes, n° 81).*

Le maître maçon Ineni (XVIII^e dynastie) dit avoir été le premier inventeur d'une technique particulière de construction : les enduits d'un crépi de limon.

En fait, le crépissage des murs à l'aide d'un mortier de limon est une technique ancienne, qui remonte à l'Ancien Empire. Le limon était fortement dégraissé au moyen d'éléments organiques. Très souvent, on ajoutait sur ce crépi une fine couche de plâtre (sable fin et eau).

Il creusa ses fondations... qui furent remplies de sable comme il se doit.
La corde a été rendue, son plan fut mesuré... L'équerre a été appliquée...
Sa longueur et sa largeur sont conformes à la nécessité (c'est-à-dire au canon des proportions). Sa hauteur et sa profondeur sont exactes.

*Inscription dédicatoire du temple d'Edfou.
(Epoque ptolémaïque).*

Edfou, capitale du 2^e nome de Haute Egypte, a des tombeaux datant de l'Ancien Empire : ce qui confirme l'antiquité de ce centre du culte d'Horus. Mais Edfou doit sa célébrité au temple immense, le

mieux conservé de tous ceux d'Égypte, construit à l'époque ptolémaïque. Commencé sous Ptolémée III Evergète en 237 av. notre ère, l'édifice fut achevé en 57 av. notre ère.

Ce texte est important dans la mesure où il montre que, pour les édifices religieux, donc des édifices divins, des *plans précis* étaient établis portant l'indication des mesures : la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur du temple. La mesure de base était la longueur de l'axe qui servait à déterminer la largeur et la hauteur de l'édifice, conformément « à la nécessité », c'est-à-dire au canon égyptien des proportions. Les tranchées de fondations étaient mesurées à l'aide d'une *corde à nœuds*, instrument de mesure de 100 coudées, soit 52,5 m : chaque nœud indiquait une coudée. L'orientation de l'axe était au préalable définie avec précision la nuit, à la mire, lors de l'observation astronomique de la position des étoiles : « La cordée a été tendue, son plan fut mesuré. » Les mesures indiquées sur le plan étaient vérifiées, contrôlées, en cours de construction, avec l'aide de la coudée, le niveau d'eau, l'équerre, le fil à plomb et la mire : « L'équerre a été appliquée... Sa hauteur et sa profondeur sont exactes. » Les architectes égyptiens avaient une solide formation mathématique.

Ne dérègle pas la balance, ne falsifie pas les poids, ne diminue pas les divisions de la mesure de grains. Ne fais pas pour toi des poids trop légers ; si tu l'aperçois qu'un autre falsifie, alors passe bien loin de lui. Garde-toi de frauder le boisseau et d'en falsifier les subdivisions. Ne fais pas comme si le boisseau débordait. Si tu constates qu'il est bien vide à l'intérieur, alors mesure avec lui, selon sa grandeur exacte, tandis que ta main l'égalise correctement.

De l'Enseignement d'Aménémopé.

L'*Enseignement d'Aménémopé* (XX^e dynastie), vers 1085 av. notre ère, a été certainement recopié sur un texte antérieur, plus ancien. En 30 chapitres, les maximes d'Aménémopé, fils de Kanakht, énumèrent les devoirs et obligations d'un fonctionnaire de l'État pharaonique :

- exactitude dans le calcul des impôts et l'établissement des bornes des champs à arpenter au profit des paysans ;
- incorruptibilité du tribunal ;
- charité envers les indigents ;
- foi en la dignité de tous les hommes, même pauvres et faibles ;
- destinée humaine entre les mains de la volonté divine, etc.

Certaines idées fondamentales de ces maximes ont été reprises, telles quelles, par les *Proverbes* du roi Salomon (v. 970-931 av. notre ère), fils de David, dans l'Ancien Testament.

La balance que l'on voit représentée dans la tombe (n° 181 à Thèbes) de Nebamon et Ipouty, sculpteurs de la Cour, est un

instrument techniquement raffiné : la balance est sur pied avec dispositif d'ajustement du poids (curseur). Une figure de la déesse Maât, patronne de l'exactitude, couronne le support de la balance.

Lorsqu'on avait franchi la rampe, on trouvait (à un plafond) un cercle d'or de 365 coudées de circonférence et d'une coudée d'épaisseur. A côté étaient inscrits, indiqués près de chaque coudée, les jours de l'année près desquels étaient notés les levers et les couchers naturels, ainsi que les interprétations qu'ils provoquaient des manifestations célestes, d'après les astrologues égyptiens.

Diodore de Sicile, à propos d'un « plafond astronomique » du Ramesséum.

Le Ramesséum, beau temple funéraire construit par Ramsès II (1301-1235 avant notre ère), fils de Sétî I^{er} et de Touy, se trouve au nord-ouest des Colosses de Memnon (deux statues assises d'Aménophis III, taillées chacune dans un seul bloc de grès et mesurant, sans le socle, plus de 15 m de haut), sur la rive gauche du Nil : c'est un très vaste monument, entouré d'une enceinte de briques, longue d'environ 300 mètres et large de 177 mètres.

Au Ramesséum donc (ce nom fut donné au siècle dernier au « Château-de-millions-d'années » du vainqueur de Qadesh), un plafond situe le calendrier en accord avec les données connues de l'astronomie pharaonique. Ce plafond devait être entouré de tant d'autres compléments dont le fameux « cercle d'or de 365 coudées de circonférence et d'une coudée d'épaisseur », que Diodore de Sicile (I,49) en parlait encore lorsqu'il visita ce « tombeau d'Osymandias » (nom altéré du prénom royal de Ramsès II, Ousermaâtrê). Notons que 100 coudées = 52,5 m.

Les prêtres égyptiens astronomes avaient l'habitude de fixer les heures de la nuit par l'observation du lever et du coucher de constellations déterminées à l'aide de l'alidade (règle graduée portant un instrument de visée) et du gnomon (cadran solaire). Il existait des listes des étoiles à observer, des documents écrits conservés « depuis un nombre d'années incroyable » (D. de Sicile, I,81).

Tout ce qui existe, tout ce que Ptah a fait, et ce que Thor a noté, le ciel et ses manifestations, la terre et ce qui est sur elle, ce que les montagnes dégorge et ce qu'arrose le Noun, toutes les choses sur lesquelles brille Rê et celles qui poussent sur le dos de la terre.

*Titre de l'onomasticon d'Aménémopé
(Nouvel Empire).*

Ce titre d'une liste de noms de choses (*onomasticon*, pl. *onomastica*,

en grec) nomme Ptah, Thot, Noun et Râ, tous les dieux créateurs de l'Égypte ancienne. Il y a comme en filigrane la maîtrise d'une théorie, l'existence d'une systématique pour tous les phénomènes naturels :

- *tout* ce qui existe.
- *le ciel* et ses manifestations,
- *la terre* et ce qui est sur elle,
- *les montagnes*,
- *toutes les choses* sur lesquelles brille le soleil,
- toutes les choses qui poussent *sur le dos de la terre*.

Une approche totalisante de tout le Réel, de tout ce qui existe, de tout ce qui est au ciel et sur la terre. Une vision cosmique de la totalité de ce qui est. La philosophie est aussi la pensée du Tout, du Cosmos en sa matérialité transcendante.

Il s'agit en effet d'une *encyclopédie* au sens propre du terme. Aménémopé (Aménopé), hiérogammate, entendait condenser en un seul ouvrage la somme du savoir humain. Voici le titre complet de ce vaste projet : « Début de l'enseignement pour ouvrir l'esprit, instruire l'ignorant et faire connaître tout ce qui existe, ce que Ptah a créé, ce que Thot a transcrit, le ciel avec ses éléments, la terre et son contenu, ce que crachent les montagnes, ce que charrie le flot, toute chose que Ré éclaire, tout ce qui poussa sur le dos de la terre, œuvre de l'hiérogammate de la Maison de Vie, Aménopé. »

Et l'auteur, esprit vraiment encyclopédiste, d'énumérer les éléments du ciel, de la terre et des eaux, les catégories sociales du pays, les pays étrangers, les villes d'Égypte, les différentes catégories d'édifices, de sols, de boissons et d'aliments.

Une Encyclopédie africaine, mille ans avant notre ère, préfigure ainsi l'entreprise de Diderot et de d'Alembert au XVIII^e siècle.

(Il est celui) qui a le cœur informé de ces choses que sinon on ignore ;
qui est clairvoyant s'il se plonge dans un problème ; celui qui garde la
modération dans l'action ; qui pénètre les écritures anciennes ; qui est
avisé pour dénouer les complications ; qui est réellement sage ; qui a ins-
truit son propre cœur... ; qui veille la nuit, tandis qu'il cherche les voies
correctes ; qui surpasse ce qu'il a fait la veille ; plus sage qu'un sage ; qui
s'est élevé lui-même à la sagesse ; qui demande conseil et fait en sorte
qu'on lui demande conseil.

*Inscription d'un Antef (12^e dynastie)
(d'après Helmut Brunner).*

Comment les anciens Égyptiens définissaient-ils le sage, le philosophe ? Ce texte d'un des Antef (les Antef et les Mentouhotep forment la XI^e dynastie, à partir de 2052 av. notre ère) est une réponse nette à cette grande question.

Le sage égyptien devait être informé de toutes choses, clairvoyant dans l'examen d'un problème, modéré dans l'action (éviter les excès, les précipitations, les incohérences). Il devait connaître la Tradition en étudiant les textes anciens. Il devait avoir une certaine expérience de l'existence humaine pour dénouer toutes questions compliquées. Il devait s'appliquer à la méditation, jour et nuit, pour trouver des « voies correctes ». Un insatisfait, toujours à la recherche du mieux et du meilleur. Un sage fait en sorte qu'on lui demande conseil pendant que lui-même en demande.

Tel est le portrait, vif et impressionnant, du philosophe dans l'Egypte antique. Un tel philosophe se devait de connaître la cause de toutes choses, naturelles, sociales et humaines. Un savant et un sage mêlés pour faire un philosophe du temps des pharaons.

Sa Majesté a ordonné que soit proclamé : le chef des artistes et prêtre-
 sem, le fils royal, Khaemouast, a fait durer le nom du Roi de Haute et
 de Basse Egypte après que son nom n'ait plus pu être trouvé dans le
 domaine de sa pyramide, car... Khaemouast souhaite ardemment rétablir
 le monument du Roi de Haute et de Basse Egypte tel que ce (Roi)-là
 l'avait fait autrefois, (monument) dont l'état menaçait ruine.

*Inscription de Khaemouast
 sur le monument funéraire de Shepseskaf.*

Il s'agit de Khâemouaset (« Celui qui apparaît rayonnant dans Thèbes »), fils de Ramsès II (1301-1235 av. notre ère) avec son épouse Isis-Nefret. Il fut fait grand prêtre de Ptah à Memphis, ce fils royal très proche de son père.

Les activités de Khâemouaset à Memphis furent importantes. Le prince s'intéressa en effet à la grandeur de son pays, à la restauration de monuments anciens. Sur ordre de son père Ramsès II, il fit restaurer les textes inscrits dans les pyramides royales des V^e et VI^e dynasties. Des travaux furent également accomplis dans les pyramides des rois Djoser (III^e dynastie), Shepseskaf (IV^e dynastie), Ouserkaf, Sahouré, Néouserré (V^e dynastie).

Activités d'historien, de philologue et d'archéologue, en somme d'égyptologue avant le mot !

En l'an 55 du règne de Ramsès II alors âgé de 80 ans, Khâemouaset mourut, laissant dans la mémoire collective du pays le souvenir d'un prince populaire, avisé, savant, initié aux secrets de la magie. Sa tombe fut découverte à Kafr el-Batran, non loin de la Grande Pyramide.

VIII

BEAUX-ARTS

Je connais le secret des paroles divines et je sais comment s'exécutent les cérémonies lors des fêtes. J'ai usé de toutes les ressources de la magie sans que rien ne m'ait échappé pour autant ; car je suis vraiment un artiste. Je connais les parties de ce qui est transformable et les estimations du juste calcul, (je sais) faire sortir et laisser entrer, si bien que les contours apparaissent et qu'un corps trouve sa juste forme. Je sais rendre le mouvement d'un homme qui se déplace aussi bien que d'une femme qui vient, l'attitude d'un oiseau pris au piège, l'élan de celui qui assomme un prisonnier isolé, lorsque l'œil regarde son vis-à-vis et que le visage de l'ennemi est défiguré par la peur ; je sais rendre le lever de bras de celui qui extermine un hippopotame autant que l'allure de celui qui court.

*Stèle d'Iri-Irou-sen, provenant d'Abydos,
Louvre, 11^e dynastie.*

La liste tardive (époque ptoléméique) de livres provenant du temple d'Edfou mentionne un livre divin, intitulé : *Instructions pour la décoration de la paroi et pour la peinture du corps*.

Ce traité d'esthétique devait donc contenir tous les modèles et tous les principes nécessaires pour réaliser des images, des décorations, des peintures, des dessins.

Mais, dès le Moyen Empire (2052-1778 av. notre ère), la stèle d'Iri-Irou-Sen (jadis Iritisen), aujourd'hui au musée du Louvre, érigée par son fils, est un document exceptionnel, unique en son genre.

Iri-Irou-Sen fut un initié, pénétré de « paroles divines », instruit de tous les secrets transmis par la tradition : « Je connais le secret des paroles divines... comment s'exécutent les cérémonies lors des fêtes... toutes les ressources de la magie. »

Les Anciens Egyptiens appelaient « livres divins » des cahiers de modèles, reportés sur papyrus dans la Maison de Vie, d'après des exemples anciens. Le contenu de ces livres était sacré. Les scribes (professeurs) des « livres divins » devaient être à la fois des artistes et des prêtres : les hiéroglyphes, les cérémonies rituelles, les fêtes religieuses, la magie, l'art, tout était enseigné, dans la Maison de Vie

(Ecole supérieure). Les choses de l'art, les règles du travail esthétique, tout cela était inséré dans un contexte culturel et idéologique précis.

Iri-Irou-Sen a donc été à la bonne école. Ce fut un artiste initié aux dons exceptionnels, sorti de l'école des secrets et connaissances de la création artistique. Sa stèle donne en détail une idée de la créativité et des connaissances de l'artiste égyptien, au ^{xx}^e siècle avant notre ère.

Cet artiste consommé (« je suis vraiment un artiste ») connaissait toutes les techniques, tous les principaux types de relief :

a) relief levé qui réclame un travail considérable, utilisé depuis la fin de la culture de Nagada II (Haute Egypte), au Chalcolithique (« Age du cuivre »), avec tout un déploiement, fort riche, de céramique peinte (la peinture préfigure des éléments de l'art de l'Ancien Empire) ;

b) relief dans le creux, qui apparaît sous la IV^e dynastie et qui oppose bien l'ombre et la lumière, — donc au temps des Snéfrou, Chéops, Chéphren et Mykérinos ;

c) « les contours apparaissent » : cela évoque le domaine de la ronde-bosse qui commençait toujours par le tracé sur les quatre côtés du bloc à travailler des lignes de construction (principaux axes) du quadrillage, conformément au canon de proportions (« sa juste forme ») ; puis, sur les quatre côtés, on dessinait les contours.

Iri-Irou-Sen fut probablement l'inventeur, au ^{xx}^e siècle avant notre ère, du quadrillage : « Il existe personne qui, grâce à une telle chose (technique), se distingue à ce point des autres hommes (artistes) que moi », dit-il de lui-même, à juste titre certainement.

Iri-Irou-Sen savait tout rendre, artistiquement : le mouvement d'un homme, la démarche d'une femme, l'attitude d'un oiseau angoissé pris au piège, l'élan de celui qui assomme un prisonnier isolé, l'œil qui regarde son vis-à-vis, le visage de l'ennemi défiguré par la peur, le lever de bras du pêcheur qui extermine un hippopotame, l'allure d'un homme qui court, etc., etc.

Avant Irou-Iri-Sen, au temps des pyramides, à la IV^e dynastie, l'artiste Nefermaât avait déjà inventé la technique des incrustations de pâtes colorées : « Ainsi, il a fait ses dieux dans une écriture indélébile. »

Dans la philosophie égyptienne, les couleurs et la forme d'un objet sont censées rendre la nature profonde de celui-ci. La signification symbolique des couleurs est une évidence aveuglante au pays des pharaons. L'idée de résurrection par exemple est associée à la couleur du sol fertile. Voilà pourquoi Osiris peut être dès lors vert, mais aussi noir. Le bleu est surtout la couleur des dieux. Le jaune, l'or, sont souvent synonymes d'immortalité. Le rouge est la couleur du désert : c'est la couleur du dieu Seth, des ennemis et des méchants. Ce passage d'un rituel qui montre l'importance attachée à la signification des couleurs dans l'Egypte pharaonique : « Je n'ai pas confondu l'une de tes couleurs avec celle d'un autre dieu. »

Les peintures qui ornent la tombe de Nakht, scribe du temple

d'Amon, à Gournâ (Thèbes), et exécutées vers le milieu de la XVIII^e dynastie (vers 1425 av. notre ère), sont de véritables tableaux de la vie agraire et sociale égyptienne : travaux champêtres, chasse et pêche dans la verdure des marais, musiciennes et danseuses d'un orchestre au banquet funéraire.

C'est à un certain Thoutmosis, un véritable maître-sculpteur, que l'on attribue le célèbre buste de la reine Néfertiti, épouse du roi Akhnaton : le buste de calcaire polychromé (musée de Berlin) est en effet une perfection artistique (l'énorme mortier s'équilibre audacieusement avec le cou gracile de la reine).

La statuaire égyptienne — qui est toujours conçue pour être vue de face — (« l'œil regarde son vis-à-vis »), a conquis le monde entier pour le charme sublime de ses grandes œuvres.

Les sculpteurs les plus célèbres de l'Antiquité, Télécès et Théodore, fils de Rhœcos, auteurs de la statue de l'Apollon Pythien à Samos, ont visité l'Égypte. La moitié de la statue d'Apollon, raconte-t-on, fut réalisée à Samos par Télécès, et l'autre à Ephèse par son frère Théodore. Lorsqu'on assembla les deux parties, elles s'adaptèrent si bien l'une à l'autre qu'on avait l'impression d'avoir affaire à une statue faite par un seul sculpteur. Cette façon de sculpter n'était toutefois pas du tout utilisée chez les Grecs ; les Égyptiens en revanche l'ont portée à un haut degré de perfection. En effet, ils n'évaluent pas à l'œil, comme les Grecs, les proportions des statues, mais, après avoir dégrossi le bloc de pierre, ils déterminent aussitôt les proportions qui s'imposent pour chaque partie de la statue, de la plus petite à la plus grande. On divisait la hauteur totale du corps en 21 parties et 1/4, à partir desquelles on fixait les proportions de chaque membre. Alors que les artistes ne s'étaient donc mis d'accord que sur la hauteur totale de la statue, ils exécutaient, chacun séparément, leur travail d'une façon si parfaitement homogène que l'on s'étonne de ce singulier savoir-faire.

Diodore de Sicile, vers 50 av. J.-C.

Apollon était le dieu grec de la Beauté, de la Lumière, des Arts et de la Divination. Ses attributs sont la lyre et l'arc.

Ce texte de Diodore de Sicile est très important dans la mesure où il donne quelques détails sur l'art égyptien. Le principe de base est le suivant : puisque les images doivent représenter les choses telles qu'elles sont et exprimer un caractère essentiel intemporel, et puisque chaque image est conçue dans un but précis, il faut alors tout « mesurer », tout « calculer », « construire » chaque partie de l'image : « Ils déterminent les proportions pour chaque partie de la statue, de la plus petite à la plus grande. »

Ainsi, l'axe fondamental pour la représentation de l'être humain,

debout ou assis, est une ligne droite perpendiculaire à la ligne du sol. Depuis la première dynastie (vers 3200 av. notre ère), cet axe a été divisé (pour les figures debout) en six sections dont l'unité de base est la mesure du poing. Grâce à d'autres lignes horizontales tracées au travers des six repères (au niveau des genoux, des fesses, des coudes, des aisselles, des épaules, du départ des cheveux), les proportions d'une statue humaine en hauteur ont été ainsi établies avec précision jusqu'à la XXV^e dynastie (vers 715 av. notre ère). Ainsi, pendant près de 26 siècles, l'artiste égyptien a quadrillé de façon exacte, régulièrement, l'homme, qui est bien dans ce cas « la mesure » selon la célèbre phrase du Grec Protagoras (v. 485-v. 410 av. notre ère), qui pensait plutôt à l'origine des connaissances humaines à partir des sensations et que, de ce fait, « l'homme est la mesure de toutes choses ».

A la fin de la XXV^e dynastie, pour mesurer l'être humain, on s'appuie sur la coudée royale (52,4 cm). La longueur totale de l'homme fut alors divisée en vingt-et-un carrés et un quart au lieu de dix-huit : jusqu'à la racine du nez, on compte déjà vingt-et-un carrés.

Diodore de Sicile, historien grec qui a voyagé en Egypte, cite *exactement la mesure précise du canon de la Basse Epoque* (715-330 avant notre ère). Le texte est clair : « On divisait la hauteur totale du corps en 21 parties et 1/4, à partir desquelles on fixait les proportions de chaque membre. »

Dès lors, il est à peine téméraire de soutenir que les sculpteurs grecs de l'époque archaïque (776-508 av. notre ère) se sont étroitement inspirés des modèles égyptiens : « L'idée de la statue anthropomorphe en ronde bosse peut bien leur être venue d'Egypte... » (Moses I. Finley, *Les premiers temps de la Grèce : l'âge du bronze et l'époque archaïque*, trad. de l'anglais par François Hartog, Paris, Flammarion, 1980, pp. 171-172).

La Grèce archaïque (et classique) était un monde sans palais. La forme du *kouros* (jeune homme nu, en marbre ou en bronze) apparaît vers 650 av. notre ère. Les premiers temples grecs en pierre apparaissent, eux, vers 600 av. notre ère. La grande statuaire grecque de l'époque classique s'éclipse d'elle-même devant les colosses de Ramsès II à Abou Simbel. Vers 800 av. notre ère, les Grecs empruntent l'alphabet phénicien, c'est-à-dire quand l'Egypte a derrière elle environ 3000 ans de tradition écrite continue. La pyramide à degrés de Djoser à Saqqara, à la III^e dynastie (2800-2700 av. notre ère), est uniquement faite de pierres de taille : la Grèce est encore au début de l'âge du bronze !

IX

ART D'AIMER

Si tu souhaites que dure une amitié, dans une maison où tu pénètres comme maître, comme frère ou comme ami, en quelque lieu que tu ailles, garde-toi d'approcher des femmes ; les choses dont elles s'occupent tournent mal. Aucun être n'est à l'abri de leurs pièges ; des milliers d'hommes sont ainsi détournés de ce qui leur est utile. On perd la raison pour un corps de froide faïence et il se transforme alors en brûlante cornaline. C'est un court instant, on atteint la mort de les avoir connues.

*Extrait de l'Enseignement de Ptahhotep -
(d'après Siegfried Schott).*

Au temps des pyramides, à l'Ancien Empire (2780-2280 av. notre ère), sous la V^e dynastie, Ptahhotep, maire et vizir sous le roi Isesi, a laissé une Sagesse (instruction, enseignement) de 37 chapitres, dont la première ligne est chaque fois en rouge. Il prodigue à son élève des instructions à propos de la bonne tenue à table, des avantages d'une bonne conversation, des différents comportements qu'il sied d'adopter envers un supérieur, un pair ou un subordonné. L'enseignement se termine par une réflexion sur l'utilité d'une telle éducation sociopolitique pratique. La propre vie de Ptahhotep dura 110 ans, dans la grâce du roi.

Dans ce passage, il est question de respecter les femmes des autres. La leçon s'adresse aussi bien au maître qu'au frère et à l'ami. Un tel respect fait durer l'amitié. Il faut aussi savoir que les femmes ont à leur disposition mille pièges pour « attraper » les hommes, et des milliers d'hommes ont été ainsi détournés de l'essentiel, en cédant aux plaisirs brefs d'un amour incertain : « On atteint la mort de les avoir connues. »

La femme était souvent appelée « maîtresse de la maison » dans la société pharaonique, et elle était juridiquement mise sur le même pied que l'homme. Elle pouvait disposer de propriétés et de revenus sans discrimination. Déjà sous l'Ancien Empire, il y avait eu des employés

administratifs féminins. La femme pouvait devenir même prêtresse dans les temples.

De façon générale, la monogamie était la règle fondamentale en Egypte. Dans la maison royale, les princesses étrangères n'avaient pas le statut d'épouses principales.

Réjouir le cœur, voir quelque chose de beau.
 Des réceptions, des danses, des chants,
 Se parfumer de myrrhe, s'enduire d'huile parfumée.
 Respirer une fleur de lotus.
 Du pain, de la bière, du vin, des douceurs et toutes choses à portée de main
 Pour le prince et vizir Rekhmiré
 Qui se trouve en compagnie de sa femme, celle que son cœur aime,
 La maîtresse de sa maison Mérit
 A ta santé ! Bois la belle ivresse.
 Vis un beau jour avec ce qu'Amon, le dieu qui t'aime, t'a donné.

*Poème de la tombe de Rekhmiré
 (traduction Siegfried Schott et Paule Krieger).*

La tombe de Rekhmiré (Thèbes, n° 100), vizir du roi Thoutmosis III (1504-1450 av. notre ère), est une véritable fresque historique qui renseigne par exemple sur la livraison des impôts, la réception des tributs de Nubie, les travaux des paysans, des artistes, des ouvriers (briquetiers, orfèvres, métallurgistes, fondeurs, etc.). Il y a aussi des scènes relatives aux rites de l'Ouverture de la Bouche (réanimation de l'énergie vitale d'un mort).

La scène du banquet de cette tombe consiste en une succession de scènes admirables : jeunes filles sveltes, élégantes, quelques-unes (les servantes) habillées avec des voiles transparents, coiffées avec les « rastats » de nos jours. Ces scènes sont consacrées à la purification et aux soins de beauté des hôtes de la fête.

L'atmosphère est effectivement à la fête, au *carpe diem* : « A ta santé ! Fais un jour agréable ! » (*n k3.t iri nfr r*). Rien n'y manque : myrrhe, huile parfumée, fleurs de lotus, onguents, etc. Les aliments énumérés correspondent à la vie aisée que l'on aspire à mener dans l'au-delà : pain, bière, vin, « toutes bonnes choses à portée de main ».

Les divertissements musicaux avec danseuses et musiciennes rehaussaient l'éclat de la fête. On jouait la harpe, le luth, la double flûte. La lyre fut introduite d'Asie sous le Nouvel Empire.

Ces scènes joyeuses dans les tombes avaient évidemment un caractère cultuel. Il s'agissait, pour le défunt, de recevoir la subsistance pour l'au-delà : le banquet funéraire est une affirmation de la continuité de l'existence terrestre dans l'au-delà.

L'unique, la bien-aimée, la sans-pareille,
La plus belle du monde,
Regarde-la, semblable à l'étoile brillante de l'an nouveau,
Au seuil d'une belle année.

Celle dont brille la grâce, dont la peau rayonne,
A des yeux au regard clair,
Et des lèvres au doux parler.
Jamais elle ne prononce une parole superflue.

Elle, dont le cou est long, la poitrine lumineuse,
Possède une chevelure de lapis véritable.
Ses bras surpassent l'éclat de l'or,
Ses doigts sont semblables aux calices de lotus.

Celle dont les reins sont alanguis, et les hanches minces,
Celle dont les jambes défendent la beauté,
Celle dont la démarche est pleine de noblesse, lorsqu'elle pose les pieds
sur la terre.
De son baiser me prend le cœur.

Elle fait que le cou de tous les hommes
Se tourne pour la regarder.
Et chacun, qu'elle salue, est heureux.
Il se sent le premier des jeunes gens.
Lorsque de sa demeure elle sort,
On pense voir celle qui est unique.

*Chants de la grande joie du cœur, Chant 1
(traduction Siegfried Schott et Paule Krieger).*

Quelque cinquante chants d'amour du Nouvel Empire (1567-1085 av. notre ère) ont été conservés. Ils expriment délicatement les tendres sentiments de l'amour qui précèdent la fondation d'une famille. Les *Chants de la grande joie du cœur*, les *Chants joyeux* ou *Les belles chansons joyeuses pour ton aimée, que ton cœur aime, lorsqu'elle vient des champs*, sont des poèmes lyriques qui dépeignent avec des couleurs gaies l'ardeur des sentiments personnels, parfois frémissants comme dans ce *Chant I* de la Grande Joie du Cœur.

La langue reçoit un traitement spécial. Des images réussies. La personne bien-aimée est décrite dans son entier : sa peau qui rayonne, ses yeux, ses lèvres, son cou, sa poitrine lumineuse, sa chevelure de lapis-lazuli, ses bras qui surpassent l'éclat de l'or, ses doigts semblables aux calices de lotus, ses reins alanguis, ses hanches minces ; ses jambes défendent sa beauté, sa démarche est pleine de noblesse : « Son baiser me prend le cœur. »

Poésie éclatante qui illustre la joie de vivre dans l'Égypte ancienne.

Jolie jeune fille égyptienne qui virevolte sur elle-même, dans la lumière du jour, sous le charme de sa grâce et de ses attraits !

Voici sept jours que je n'ai vu la bien-aimée.
La langueur s'est abattue sur moi.
Mon cœur devient lourd.
J'ai oublié jusqu'à ma vie.

Lorsque les médecins viennent vers moi,
Leurs remèdes ne me satisfont pas,
~~Les~~ magiciens ne trouvent pas d'expédients,
On ne décèle pas ma maladie.

Mais si l'on me dit : « Regarde, la voici », cela me rend la vie.
Son nom est ce qui me réconforte.
Les allées et venues de ses messagers
Est ce qui retient mon cœur à la vie.

La bien-aimée est meilleure pour moi que les remèdes,
Elle est pour moi plus qu'un formulaire,
Sa venue est mon amulette,
Lorsque je la vois, je reviens à la santé.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, mon corps devient jeune.
Lorsqu'elle parle, je deviens fort.
Lorsque je la prends entre mes bras, elle écarte de moi le mal.
Elle s'est éloignée de moi, depuis sept jours.

*Chants de la grande joie de cœur, Chant 7.
(traduction Siegfried Schott et Paule Krieger).*

Médecins, magiciens, et leurs remèdes, et leurs amulettes, tous leurs formulaires, ne peuvent pas guérir un cœur sans amour depuis sept jours : « Mon cœur devient lourd. J'ai oublié jusqu'à ma vie. »

Le seul remède efficace : le nom de la bien-aimée, ce qu'elle transmet aux messagers, sa venue : « Lorsque je la vois, je reviens à la santé. »

Le jeune amoureux revit, son corps devient ardent, il retrouve sa force, sa vitalité, il est guéri, lorsqu'elle ouvre les yeux, lorsqu'elle parle, lorsqu'il la prend dans ses bras.

Cette poésie est une musique, un chant, une danse : l'amour ne va pas sans poésie, sans mélodie, sans structure rythmique, sans mouvements physiques.

Il est remarquable que le poète insiste toujours sur le physique en tant que tel de la bien-aimée : ses yeux, son corps, etc. Les cosmétiques et les parures (longues coiffures, larges perruques, colliers, boucles

d'oreilles, longues robes de lin transparentes, ceinture étroite serrée autour des hanches, etc.), tout cela n'est pas évoqué pour chanter l'amour de la bien-aimée.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Si toute philosophie, pour aller à l'essentiel, suppose une conquête sur l'inconnu, une emprise sur le destin, si l'amour de la certitude intellectuelle et le goût de la perfection morale caractérisent également toute philosophie, si les savoirs et l'action, en ce monde-ci, tiennent pareillement de la philosophie en son effort d'imagination abstraite, de création d'idées neuves, surtout en sa permanente inquiétude de connaître l'homme, le temps, l'espace, le nombre, la nature des choses, etc., alors l'Egypte ancienne a beaucoup philosophé, à côté de ses mythes, de sa religion solaire, de ses œuvres proprement littéraires.

Il y a eu une activité philosophique spécifique dans l'Egypte pharaonique. Cet effort de questionnement radical face à la réalité rugueuse dura plus de vingt-cinq siècles, c'est-à-dire tout le temps et tout au long de la splendide civilisation pharaonique.

A l'origine de tout, et avant tous les éléments fondamentaux, avant le Dmiurge ou le Créateur lui-même, existait le *Noun*, imaginé comme une matière abyssale, aqueuse et vivante, posée comme l'Un-Substrat et lieu unique d'émergence plurale des éléments qui forment l'Univers, c'est-à-dire la totalité du réel connaissable. Le créé sort de l'incrée, agitation d'une eau presque impalpable. Idéogramme d'aucun hasard antérieur, le *Noun* n'a pas de commencement. Il est Cela où la matière et l'esprit progressent ensemble vers leur propre identité. Mais le *Noun* ne s'épuise pas dans ce qui sera à partir de lui. Il façonne silencieusement, dans l'amande de sa mystérieuse géométrie, toute durée, sans être pour autant d'aucune temporalité.

Si l'intelligence se fait un chemin d'abstrait pour tenter de comprendre et de s'expliquer l'Univers, c'est que l'homme et l'Univers appartiennent, dans le fond, à un même schème du devenir au sein du

Noun. Nous avons à faire, manifestement, à un ordre spéculatif de la pensée.

Par-delà cette vue théorique à allure généalogique de tout ce qui est et existe comme tel, il faut être sensible à l'unité radicale de l'ensemble de tous les éléments de l'Univers. Le *Noun* est le germe de l'être et de la pensée, comme de notre pensée de l'être. Voilà pourquoi les Africains de l'Égypte pharaonique ont senti et pensé la Nature comme un ordre cosmique, se renouvelant sans cesse, à la manière du soleil qui se lève et se couche chaque jour, et le monde est habitable malgré la nuit.

Ainsi la théorie du *Noun* qui fait que la vie préexiste dans la matière, mais ne se révèle comme force créatrice que lorsque l'intelligence (*Râ, Atoum*) — forme complexe et supérieure prise par le *Noun* lui-même en sa mutation structurale — implique à son tour une autre théorie, celle de la *Maât*, principe primordial qui ordonne toutes les valeurs, y compris par exemple la conduite de la guerre par Pharaon lui-même. Il est de l'ordre cosmique en effet, et de l'ordre de la Vérité-Justice, que Pharaon, pour tout ce qu'il est et symbolise, protège le pays du désordre, du chaos, de la famine, de la misère. Au demeurant, tout homme en société doit se conformer à la Justice et à la Vérité, à la *Maât*, Vertu suprême, guide et mesure de tout l'agir de l'homme.

La *Maât* est de l'ordre du « comme il faut », tandis que le *Noun* de l'ordre de « ce à partir de quoi » est advenu le monde tel qu'il est : le cosmos immense et l'humanité de la planète Terre, la structure primordiale avec toutes ses nervures essentielles et l'invention de la connaissance de soi qui ne va pas sans celle du devoir. Telle est la couche originelle de la philosophie pharaonique — dès le rythme majeur des pyramides — où le *Noun* traduit la notion de matière opérante et où la *Maât* représente, en hiéroglyphe parfait, la notion élevée de perfection morale. Matière dynamique et vivante, le *Noun* est essence de toute chose, et créé de lui-même le passage du non-être à l'être, le passage aéré de l'« avant » à l'« après », c'est-à-dire le passage de la somnolence de la conscience à l'éveil de la raison qui, par le verbe, nomme, désigne, classifie, ordonne, commande, bref fait être. Sorte d'harmonie préétablie au plan cosmique, la *Maât*, qui est Ordre, Vérité-Justice, Félicité suprême, invite l'homme en société à faire et à dire, à penser et à agir, à vivre et à mourir, selon le vrai, le normal, le juste milieu, bref selon la vertu, avec tout ce que ce mot implique, dans la mentalité négro-égyptienne, d'hiératique, de traditionnel et de transcendant, d'impératif, d'absolu.

A dire vrai, la pensée de la mort est bien secondaire dans l'Égypte ancienne. C'est la pensée du vivre et de l'agir selon la justice et la vérité qui est première, essentielle, motivant et justifiant tous les rituels, tous les codes. Il s'agit de maintenir toujours la vie, ici-bas et dans l'au-delà. La pureté du cœur est un bien incomparable. La tombe, parée et décorée, et les rites funéraires si proches de la mort soient-ils, tout cela

n'est jamais que simple auxiliaire au pays des Pharaons. C'est le destin stellaire qui procure la vie heureuse et éternelle à l'être humain, après son trépas, auprès des étoiles impérissables. Ce destin glorieux réservé aux âmes justes et intègres est inséparable de la philosophie morale de la *Maât*.

Le temple égyptien et tous les lieux cultuels — lacs, sanctuaires, pyramides, obélisques, palais — devront, eux aussi, tenir de l'ordre cosmique, de la *Maât*. C'est ainsi que tous les axes de ces édifices sacrés obéissent aux lignes énergétiques de l'Univers lui-même. Toujours cette soif et ce désir, neufs, vivaces, pour l'Égyptien de l'Antiquité, de s'intégrer dans le tout cosmique. De plus, les décorations aux murs et aux plafonds des temples célèbrent toujours l'Univers étoilé en sa perpétuelle et constante création continuée. Des fêtes de renouvellement des forces humaines et cosmiques ont toujours existé dans l'Égypte pharaonique nègre. Si les étoiles et les constellations ont tant retenu l'attention des philosophes et prêtres égyptiens, faisant d'eux des astronomes admirés de la Grèce antique, notamment d'Aristote, c'est que l'élan intellectuel de l'Égypte pharaonique nègre, rare en ces temps lointains, voulait s'identifier à la force et à la puissance du soleil qui fait tout exister sur terre.

De ce fait, la conception globale du *Grand Hymne au Soleil* du roi Akhnaton contient une philosophie qui s'identifie aux sciences naturelles. Comme, du reste, les mathématiques pharaoniques, d'après le titre même du *Papyrus Rhind*. Nous avons, ici et là, une même conception de base : les « choses » ont toutes des statuts, des catégories, mais il existe des agencements et des relations, étroites, dynamiques, parfois insoupçonnées, entre elles. Au plan, disons, ontologique, nous avons cette explication avec le texte d'Aknaton, et au plan épistémologique propre, le texte mathématique d'Ahmès invite à considérer le monde et tout le réel comme exploitable mathématiquement, par la puissance du nombre. Dans l'histoire de la pensée, ces conceptions philosophiques égyptiennes ont eu une longue et riche odyssée, étant donné leur passage — historique — de l'Égypte à la Grèce antique.

A cause de la *Maât* également, la maladie est un phénomène cosmo-biologique dans l'Égypte ancienne. En son corps et son affectivité, l'homme est un être complexe, mêlant en lui l'humain et le divin, le terrestre et le cosmique, le passager et l'immortel. Sauvons le tout, ont pensé les anciens Égyptiens : par la magie, les amulettes, les onguents et huiles sacrés, les fards et les paroles rituels, les médecines de toutes sortes, les prières, les incantations, la science expérimentale, la chimie, la chirurgie, la momification, les offrandes aux morts (fleurs, pains, bières, oies, etc.), les appels aux vivants, la sécurité de la tombe, etc. Une médecine totale, inquiète de la santé morale, sociale et physique du malade. Une médecine cosmique et psycho-somatique avant toutes les médecines du Proche-Orient ancien. Une médecine

dont la philosophie de base est par trop transparente, parce que justement liée à la théorie cosmique de la *Maât*, qui est, encore une fois, Ordre, Harmonie, Bonheur par excellence.

L'éloge de la vie intellectuelle est proprement obsédant dans l'Égypte ancienne. Vivre par l'esprit, c'est participer de l'ordre cosmique de la *Maât*. Le scribe égyptien n'est pas un simple copiste, mais un chercheur qui se préoccupe de l'immortalité de son nom. La vie de l'esprit est chose extraordinaire au pays des Pharaons. Écrire, c'est écrire selon les préceptes de la *Maât*, la Justice-Vérité.

C'est vraiment peu dire que de déclarer que l'art pharaonique est « ordre » et « beauté ». A cause de cette même philosophie de la *Maât*, l'art égyptien — chaque œuvre singulière — est toute une tension de nombreuses qualités essentielles, morales, philosophiques, esthétiques. Les architectes des pyramides étaient assurément versés dans toutes les sciences, l'histoire, la géographie, la physique, l'acoustique, la géologie, la mécanique, l'astronomie, la mathématique. En tant qu'initiés, ils devaient respecter les lois divines du canon national qui tient lui-même de la *Maât*. Ils devaient avoir de nombreuses qualités morales pour conduire tant d'hommes, des années durant, sur d'aussi difficiles chantiers. On peut valablement parler de « cosmologie artistique » selon la belle expression d'Etienne Souriau, s'agissant de l'art pharaonique qui est inséparable de la vérité. Et c'est sûrement en connaissance de cause que Platon loue les musiques instrumentales et vocales, la danse, les rites et cérémonies construits en une sorte d'art total aux bords du Nil.

Cheikh Anta Diop n'a jamais oublié de penser et de dire que la culture négro-africaine, depuis l'Égypte pharaonique, se situait bien évidemment dans l'ensemble des manifestations de l'humanité. C'est le décapage culturel opéré partout dans le monde moderne par l'Occident technologique qui amène chaque élite de chaque peuple atteint à résister contre la destruction totale. L'on sait aujourd'hui toute la vanité de ces épithètes de l'ethnographie coloniale : « exotique », « sauvage », « primitif », « non-civilisé », « prélogique », etc.

Des risques sont donc à prendre pour que l'Afrique moderne, qui se construit dans un monde implacable, ne se renie pas en sa culture spécifique, qui appartient également à l'homme universel. L'Égypte pharaonique nègre, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, relève intrinsèquement, par l'ethnie raciale de ses habitants et sa culture authentique, de l'ensemble de l'univers culturel négro-africain. Ainsi, la philosophie pharaonique constitue le premier moment historique de la longue tradition philosophique de l'Afrique noire contemporaine.

Il s'agit de bien peu de chose. De connaissance historique et de philosophie. Peut-être le monde moderne n'en a pas besoin pour se faire et continuer de progresser au double plan des sciences et des technologies. Mais l'histoire est, de la vie humaine, le sel et la valeur. L'histoire est en effet la raison que nous avons de vivre et que nous

nous donnons à nous-mêmes, la nommant diversement, soit par le Créateur, soit par la Nature, soit encore, de nos jours, par la Biologie, la Société ou la Culture.

En précisant cette question capitale, l'on peut dire, en embrassant toute la philosophie, que le bonheur est un des buts possibles de l'action humaine (d'où la problématique africaine contemporaine de « philosophie et développement »). On le voit à la naissance de la philosophie grecque, dans le stoïcisme, l'épicurisme, chez des philosophes européens des ^{xvii}^e, ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles, dans le marxisme, la psychanalyse, l'existentialisme, la philosophie analytique, la phénoménologie, où sont développées, de relais en relais, dans l'histoire de la pensée occidentale, les théories de la personne et du moi, de la douleur et du plaisir, des désirs, de l'angoisse, de la connaissance, de la mémoire, du langage, des rapports sociaux, des idées et concepts, de la liberté, de l'être, de l'action, des valeurs, de l'éthique, etc.

Nous sommes de plus en plus contraints à bâtir un projet culturel planétaire. Tout nous confirme dans cette persuasion.

L'Orient (Inde, Asie) apportera également sa part de construction, du fait de son grand et précieux héritage au plan de la conscience, de la connaissance et des techniques de l'intérieur. Le bouddhisme profond jouera certainement un rôle dans la prise de conscience actuelle d'une réalité psychique fort complexe. La science physique contemporaine s'intéresse activement aux sagesses orientales pour se donner un cadre conceptuel nouveau et large. Nous assistons à un autre déploiement de l'Esprit pour parler comme Hegel, si pénétrant lorsqu'il ne se mêle pas de l'évolution historique de l'humanité.

Il est évident aussi que les penseurs et philosophes de l'Islam qui ne comprennent pas moins la liberté et qui ont déjà déployé des « moments » extraordinaires d'énergie, d'intelligence, de conscience et d'effort, contribueront également à cette entreprise nouvelle de l'espèce humaine qui est la construction consciente et rationnelle, aujourd'hui, du savoir et du vouloir, pour la survie et le bonheur de l'humanité.

La modernité est là, massive, totale, globale, foisonnante. Prête à schématiser les comportements, les besoins, les efforts, le travail humain. Souvent, elle tourne le dos à la conscience claire. Mais l'humanité, à cause de ses nombreux héritages culturels, asiatiques, africains, européens, etc., retrouvera ses deux dimensions perdues : transcendance et communauté, sans abandonner pour autant ses forges, son enclume et son marteau, au point où en sont les projets scientifiques et technologiques qui nous embarquent déjà vers les millénaires futurs en cette fin du ^{xx}^e siècle.

L'absolu, physique et spirituel à la fois, pensé chez les anciens Africains de l'Égypte pharaonique comme *Noun* et *Maât*, interviendra nécessairement dans la lutte actuelle pour prôner la transcendance de

l'homme par rapport à tous les déterminismes de la nature et de la société. L'homme, je crois, a déjà séjourné dans le bonheur qu'il faudra, désormais, chaque jour, sans relâche, réinventer. L'homme peut encore faire corps avec le bonheur.

SOURCES ÉGYPTIENNES

TEXTES — EXTRAITS OU ENTIERS — RÉUNIS ET COMMENTÉS
DANS CET OUVRAGE

Textes des Pyramides, §§ 1040 et 1230, 1466, 2063 a-b, 782.
Livre des Morts, début chapitre 17, chap. 54, chap. 125
Papyrus Bremner Rhind
Inscription de Shabaka
Coffin Texts, Spell 1130
Grand Hymne à Aton
Texte dramatique d'Edfou
Stèle 826 du British Museum
Texte astronomique de Tanis
Livre de la Vache du Ciel
Maximes de Ptahhotep
Maximes de Kagemni
Dispute d'un homme avec son ba, lignes 130-141
Pyramide de Pépi 1^{er}, col. 15-20
Papyrus Lansing
Mésaventures d'Ounamon
Carte des « Mines d'or du Wadi Hammamat »
Papyrus Léningrad 115 (Moscou)
Scarabée d'Aménophis III (construction d'un lac de plaisance)
Histoire ou Conte du Sinouhé
Texte Temple d'Edfou, II, 31
Papyrus Boulaq
Décret du Couronnement de Thoutmosis 1^{er} : conclusion
Papyrus Ebers, 99, 1-2 (854 a)

Papyrus Ed. Smith, cas 21, 31, globe B du cas 7, cas 22

Papyrus Rhind, titre, problèmes 26, 79, 40, 67, 62, 51, 50, 41, 56, 58

Papyrus de Moscou, problème 10, problème 14

TEXTES DES « MATÉRIAUX COMPLÉMENTAIRES »

Hérodote, II, 124-125, 127-128

« *Stèle de la famine* », (III^e dynastie)

Inscription dans la tombe de Shepsesré (V^e dynastie)

Hymne à Sésostriis I^{er} (XII^e dynastie)

Stèles de Sésostriis III à Semna, à la 2^e cataracte

Stèle de Thoutmosis III à Gêbel Barkal, en aval de la 4^e cataracte

Stèle d'Aménophis II à Giza/Gizeh

Stèles frontières d'el-Amarna

Récit de la bataille de Qadesh, sous Ramsès II

Texte théogamique : temple funéraire de la reine Hatshepsout

« *Enseignement d'Amenemhat I^{er}* » (Moyen Empire)

Hymne à Ramsès II (XIX^e dynastie)

« *Stèle du mariage de Ramsès II* »

Inscription gravée dans la tombe d'Ouni (VI^e dynastie)

Papyrus de Turin, dit « *Papyrus de la conjuration* »

Décret de Pépi I^{er}, dit « *décret de Dahshour* » : fin VI^e dynastie

« *Lamentations d'Ipouér* » (Première Période Intermédiaire)

Scarabée commémoratif d'Aménophis III (la chasse royale)

Traité de paix entre les Hittites et Ramsès II

Annales de Thoutmosis III (XVIII^e dynastie)

Hymne de victoire de Merenptah (sur les « *peuples de la mer* »)

Inscription du tombeau de Méten (IV^e dynastie)

Disposition testamentaire de Penmérout (IV^e dynastie)

Décret du roi Néferikaré (V^e dynastie)

Papyrus Lansing (fin du Nouvel Empire)

Rapport d'un fonctionnaire du Nouvel Empire à son chef

Inscription de l'an 8 de Ramsès II (1301-1235 avant notre ère)

Décompte de salaires de Deir el-Médina/Deir el-Médineh

Salaire d'un travail à Deir el-Médina : *quittance* (Nouvel Empire)

Actes du procès des pilliers de tombes (fin XX^e dynastie)

Déposition d'un témoin dans une affaire de vol (Nouvel Empire)

« *Papyrus de la grève* » : l'an 29 de Ramsès III

Réclamation des ouvriers de la nécropole au vizir (Nouvel Empire)

Mésaventures/Voyage d'Ounamon : commerce extérieur
Lettres du roi Touthratta de Mitanni à Aménophis III
Lettres du roi Bournabourish de Babylone à Akhénoton
Hérodote, II, 158
Papyrus 1-350 du Musée de Leyde (XIX^e dynastie) : Hymne à Amon
Biographie de Bakenkhonsou, grand prêtre d'Amon, sous Ramsès II
Hymne à Khnoum d'Esna
Texte de la tombe de Khéti, à Assiout (Première Période Intermédiaire)
Texte du temple de Dendéra
Lettre d'un veuf à son épouse défunte
Inscription d'une statue de Nebnéterou, prêtre d'Amon
Textes des Pyramides, §§ 373, 676, 273-4
Chant du Harpiste (Première Période Intermédiaire)
Textes des Cercueils/Sarcophages, §§ 38, 118, 149
Livre des Morts, chap. 92, chap. 6
« Enseignement pour Mérikaré » (X^e dynastie)
Amdouat, 12 heure, Introduction
Livre des Portes, 9^e heure, 58^e scène
Texte de la tombe de Pétosiris, prêtre (fin IV^e siècle avant notre ère)
« Enseignement de Khéti » (XII^e dynastie) : apologie de la profession de scribe
Enseignement du Nouvel Empire : la vraie immortalité est procurée par les études
Papyrus Anastasi IV, manuel scolaire du Nouvel Empire
Papyrus Insinger : principes pédagogiques
« Enseignement de Khéti » : satire des métiers autres que celui de scribe
Inscription sur une statue d'Hapouseneb, grand-prêtre d'Amon, sous la reine Hatshepsout
Inscription du Moyen Empire : carrière du Wadi Hammamat
Texte de la tombe de Sennefer (Thèbes, n° 99), maire de Thèbes sous Aménophis II
Inscription sur la base de l'obélisque d'Hatshepsout, Karnak
Papyrus Anastasi I (Nouvel Empire) : construction d'une rampe
Hérodote, II, 175
Dédicace d'Aménophis III au temple de Montou, à Karnak
Inscription de la tombe d'Ineni (Thèbes, n° 81), maître maçon
Inscription dédicatoire du temple d'Edfou (Epoque ptolémaïque)
« Enseignement d'Aménémopé » (XX^e dynastie)
Diodore de Sicile, I, 49 : plafond astronomique du Ramesseum
Titre de l'onomasticon d'Aménémopé (Nouvel Empire) : l'Encyclopédie égyptienne

Inscription d'un Antef (XII^e dynastie) : définition du philosophe d'après l'Égypte pharaonique

Inscription de Khaemouast/Khâemouaset, fils de Ramsès II : « égyptologue » avant le mot

Stèle d'Iri-irou-sen (XI^e dynastie), Louvre : traité d'esthétique

Diodore de Sicile : canon de la Basse Époque

Enseignement de Ptahhotep (Ancien Empire) : « De la femme »

Poème de la tombe de Rekhmiré, vizir sous Thoutmosis III

Chants de la grande joie du cœur, Chant 1 (Nouvel Empire)

Chants de la grande joie du cœur, Chant 7

CHRONOLOGIE DE QUELQUES FAITS CULTURELS ET SCIENTIFIQUES

Vers 3500-3200 avant notre ère : apparition de l'écriture égyptienne, au temps des pharaons qui ont précédé la 1^{re} dynastie (Narmer, Ka, le roi Scorpion et Senedj).

Vers 3300 avant notre ère : le canon égyptien des proportions se trouve déjà dans la palette d'apparat du roi Narmer (Musée égyptien du Caire). Ce canon s'accorde à la loi de Maât, principe de l'ordre cosmique : les œuvres figurées étaient « justes » et « vraies » pour cela.

Au début du III^e millénaire avant notre ère, un calendrier est organisé d'après la course du soleil.

Ancien Empire (2780-2280 avant notre ère) :

— Clément d'Alexandrie (vers 150 — entre 211 et 216), Père de l'Eglise grecque et philosophe chrétien qui a montré comment la philosophie hellénique a préparé la voie au christianisme, attribue aux Egyptiens l'invention de la lampe : or, on en connaît depuis l'Ancien Empire.

— Imhotep, philosophe, médecin, prêtre, architecte, conseiller du roi Djoser, III^e dynastie (vers 2780 avant notre ère) : il a réalisé la première construction monumentale en pierre de taille, qui soit au monde, la pyramide à degrés du roi Djoser à Saqqara.

— La Grande Pyramide de Chéops (en égyptien *Khoufou*), second roi de la IV^e dynastie, vers 2620 avant notre ère. Contes des magiciens à la Cour du souverain.

— Le Sphinx, sculpté à même le roc, avec les traits de Chephren (en égyptien *Khaéfré*), quatrième roi de la IV^e dynastie.

— Nefermaat, artiste, invente la technique des incrustations de pâtes colorées (IV^e dynastie).

— Djedefhor, philosophe, auteur d'un *Enseignement* (IV^e dynastie). Ce sage était un des fils de Chéops.

— Invention du *papyrus* par les Egyptiens, papier de l'Antiquité. Les civilisations mésopotamiennes n'ont produit que des tablettes d'argile.

— Apparition de l'élément « fils de Râ/Rê » dans la titulature royale (V^e dynastie).

— *Niankh-Ptah*, artiste, maître de la tombe du philosophe Ptahhotep, à Saqqara (V^e dynastie).

— *Ptahhotep*, philosophe, vizir (Premier ministre), sous l'avant-dernier roi de la V^e dynastie, Isesi (vers 2450 avant notre ère).

— *Kagemni*, philosophe, auteur d'un *Enseignement*, V^e dynastie.

— *Iry*, peintre à Meir, nécropole de Qous (Cusae), ancienne capitale du 14^e nome de Haute Egypte : les tombes des monarques des VI^e et XII^e dynasties sont décorées de reliefs exquis (des scènes d'agriculture et de chasse).

— *Nefer* et *Kahai*, tous deux chanteurs à la Cour, sous la V^e dynastie (momie de Nefer trouvée en bon état à Saqqara).

— *Textes des Pyramides*, première apparition dans la pyramide d'Ounas (2310-2290 avant notre ère) à Saqqara.

— *Ankh-Mâ-Hor*, artiste, VI^e dynastie (ca 2280 avant notre ère).

— *Isi*, philosophe, prince d'Edfou, vénéré comme saint et dieu vivant depuis la VI^e dynastie (environ 2420-2280 avant notre ère) jusqu'à la Deuxième Période Intermédiaire (1778-1567 avant notre ère).

Première Période Intermédiaire (2280-2052 avant notre ère) :

— *Lamentations d'Ipouér* (*Ipou-our*), texte inscrit sur un papyrus (Musée de Leyde, I, 344, recto) dont la copie date de la XIX^e dynastie. *Premier essai sur le thème de la révolution sociale*, qui bouleverse tout.

— *Conte de l'Oasien plaideur*, au temps du roi Khéti III (X^e dynastie — vers 2120-2070 avant notre ère). En neuf palabres, le paysan volé Khounanoup dénonce les misères de la paysannerie et l'arbitraire de l'administration. Texte long de près de 430 lignes inscrit sur plusieurs papyrus (Musée de Berlin n° 3023, 3025, 10499).

Moyen Empire (2052-1778 avant notre ère) :

— *Dialogue d'un Désespéré avec son ba* (« âme »), texte conservé sur un seul manuscrit (Musée de Berlin), et datant de la XII^e dynastie. Allusion aux bouleversements sociaux de la Première Période Intermédiaire. Prise de conscience nouvelle de l'homme, en tant qu'individu.

— *Chants du harpiste* ou *Chants de banquets*, sculptés sur les parois des tombeaux à partir du Moyen Empire ; en grande vogue chez les scribes (écrivains) du Nouvel Empire. Le plus ancien de ces textes date de la XI^e dynastie, vers 2100 avant notre ère (tombe d'un roi Antef) ; une copie par laquelle le texte est connu date de la XIX^e dynastie (tombe de Paatenemheb). *Epicurisme 2000 ans avant Epicure*, philosophe grec (341-270 avant notre ère).

— *Conte/Roman de Sinouhé*, XII^e dynastie, au temps de Sésoustris I^{er} (1971-1928 avant notre ère) : l'œuvre littéraire égyptienne la plus connue qui servit, des siècles durant, comme modèle de style dans les écoles. Thèmes essentiels : l'exil, le mal du pays et le retour, la joie et l'anxiété. Sur l'exemplaire de Berlin, le texte hiéroglyphique est écrit en lignes horizontales et en colonnes verticales.

— *Iri-Irou-Sen* (Iritisen), sculpteur, dessinateur, inventeur du quadrillage

(stèle au Louvre), XI^e dynastie. L'artiste égyptien le mieux connu des égyptologues.

— *Conte du Naufragé*, XII^e dynastie : mission royale sur la mer Rouge vers le Sinaï, par très mauvais temps ; récit du seul survivant au naufrage à un serpent couvert d'or sur son île où était tombée jadis une étoile.

— *Papyrus de Kaboun*, milieu de la XII^e dynastie, donc quelque 19 siècles avant notre ère : fragments d'un ouvrage médical consacré aux *maladies des femmes*.

— *Papyrus de Moscou*, rouleau mathématique, écrit vers 1850 avant notre ère, contenant 25 problèmes. *Volume d'un tronc de pyramide* à base carrée (problème n° 14).

Deuxième Période Intermédiaire (1778-1567 avant notre ère) :

— *Papyrus Rhind*, rouleau de papyrus mathématique, conservé au British Museum, écrit par le mathématicien *Ahmès*, vers 1650 avant notre ère. En fait, copie d'un texte mathématique plus ancien (2000-1800 avant notre ère). Arithmétique, algèbre, géométrie et trigonométrie égyptiennes.

Nouvel Empire (1567-1085 avant notre ère) :

— *Première lutte de libération africaine* et même mondiale : Amosis contre la domination des Hyksos en Egypte. Une politique de conquête s'ensuivit : les cinq premiers pharaons de la XVIII^e dynastie édifièrent un empire qui s'étendit depuis l'Oronte en Syrie jusqu'à la IV^e cataracte du Nil en Nubie.

— *Papyrus Ebers*, ouvrage de médecine comportant 110 pages (l'édition de Wreszinski, 877 paragraphes). De loin, le plus gros effort qui ait été fait dans l'Antiquité, avant les Grecs, pour comprendre le corps humain. Débuts de la XVIII^e dynastie. *Traité de cardiologie*. *Prise du pouls*.

— *Papyrus Edwin Smith*, également des débuts de la XVIII^e dynastie : un traité de pathologie externe et de chirurgie osseuse. *Etude systématique des blessures, luxations et fractures* intéressant tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds.

— *Kemit*, « La Somme », *premier ouvrage scolaire du monde*, largement répandu au Nouvel Empire.

— *Livre des Morts*, à partir du Nouvel Empire : reflet des mille croyances funéraires des anciens Egyptiens, comme tous les autres textes funéraires d'Egypte.

— Sous Aménophis III (1408-1372 avant notre ère), Kadasman-Ellil de Babylonie demanda en mariage une princesse égyptienne. Ce fut sans détours qu'on lui répondit « que, depuis les temps les plus reculés, jamais n'avait été donnée à quiconque une fille royale d'Egypte ».

— *Amenhotep fils de Hapou*, architecte en chef d'Aménophis III. Il fut vénéré plus tard à l'égal d'un saint.

— Hatshepsout (1504-1483 avant notre ère) envoie une expédition vers Pount (Afrique orientale) : *la flore, la faune et les habitants de Pount* sont représentés dans une série de reliefs au temple funéraire de la reine à Deir el-Bahari.

— *Senenmout*, architecte et favori de la reine Hatshepsout (1504-1483 avant notre ère).

— *Nakht*, astronome du temple (tombe n° 52, Thèbes) : XVIII^e dynastie.

— *Menna*, fonctionnaire du cadastre (tombe n° 69, Thèbes) : XVIII^e dynastie.

— *Rehmiré*, vizir (Premier ministre), dans sa tombe (n° 100), à Thèbes, des peintures détaillées de l'activité des artisans, des ouvriers et des fonctionnaires. XVIII^e dynastie.

— *Nebamon* et *Ipouki*, sculpteurs à la Cour (XVIII^e dynastie).

— *Bak*, sculpteur à l'époque d'Akhnaton/Aménophis IV (1372-1354 avant notre ère) : il fut « chef des artistes pour les très grands monuments du peuple d'Aton à Akhétaton » (stèle conservée à Berlin).

— *Papyrus de Turin 55001*, espèce de *Kamasoutra de l'Egypte ancienne* (Nouvel Empire), genre des « Livres d'oreiller » qui provoqua l'indignation de Champollion ; ne fut publié pour la première fois qu'en 1973. Liberté dans le domaine des rapports sexuels et de l'érotisme.

— *Naissance du droit international* : traité de paix conclu entre Ramsès II (1301-1235) et le roi hittite Attousil (1280 environ avant notre ère).

— *Didia*, directeur des dessinateurs d'Amon sous Séthi 1^{er} (1312-1300 avant notre ère), avait succédé à son père dans cette charge (stèle au British Museum).

— *Ipouy*, sculpteur sous Ramsès II (1301-1235 avant notre ère).

— *Perimakhou*, architecte : Ramsès II (1301-1235 avant notre ère) l'envoya pour construire le palais d'un prince vassal de Hattousili III.

— *Ptahmose* (« Ptah l'a mis au monde »), maire de Memphis sous Ramsès II (1301-1235 avant notre ère). Musée de Leyde.

— *Paser* (« Le Dignitaire »), maire de Thèbes sous Ramsès III (1198—1166 avant notre ère). Il fut « supérieur des secrets dans le temple de Neith », « gardien des mystères du ciel, de la terre et de l'au-delà ».

— *Amenmose*, architecte sous Ramsès III (1198-1166 avant notre ère) : fameux urbaniste qui aménagea une étendue de terre jusque-là marécageuse dans le Nord-Ouest du Delta (statue conservée au Musée égyptien du Caire).

— *Papyrus Sallier I* (XIX^e dynastie) et *Papyrus Lansing* (XX^e dynastie), etc. : écrits scolaires qui traitent de l'instruction.

— *Ramsès III* (1198-1166 avant notre ère) : vers la fin de son règne, premières grèves de travailleurs à cause des problèmes économiques. XX^e dynastie. Le roi fut victime d'une conspiration de harem.

Basse Epoque (715-330 avant notre ère) :

— *Shabaka* (713-698 avant notre ère), fait recopier un très important texte philosophique de l'école de Memphis sur une stèle. British Museum. XXV^e dynastie.

— Sous Néchao II (610-595 avant notre ère), *premier périple de l'Afrique* par une flotte phénicienne. Début de la construction d'un canal du Nil à la mer Rouge.

— Vers 450 avant notre ère, l'historien grec Hérodote voyage en Egypte.

— *Nectanebo II* (360-324 avant notre ère), dernier pharaon indigène, devant la reconquête de l'Egypte par le roi perse Artaxerxès III (358-337 avant notre ère), réussit à fuir en Nubie. XXX^e dynastie.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie, toute sélective, comprend trois parties :

- I. *Egyptologie*
- II. *Egypte ancienne et le reste de l'Afrique Noire*
- III. *Philosophie africaine*

I. ÉGYPTOLOGIE

- ALDRED, C., *Tutankhamun's Egypt*, Charles Scribner's Sons, New York, 1972.
Voir notamment, pp. 75-80 « Scientists and Technologists ».
- AMÉLINEAU, E., *Pistis Sophia. Ouvrage gnostique de Valentin*, traduit du copte avec une introduction, Archè, Paris, 1975 ; 1^{re} édit., 1895.
- AMÉLINEAU, E., « La cosmologie de Thalès et les doctrines de l'Égypte », in *Revue de l'Histoire des Religions*, 1910, vol. 62.
- AMÉLINEAU, E., *L'Enfer égyptien et l'Enfer virgilien. Etude de mythologie comparée*, Imprimerie Nationale, Paris, 1914.
- AMÉLINEAU, E., *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne*, II^e partie, Ernest Leroux, Paris, 1916.
- ANTONIADI, E.-M., *L'Astronomie égyptienne*, Gauthier-Villars, Paris, 1934.
- ANTONIADI, E.-M., « L'Astronomie des prêtres égyptiens », in *Scientia*, juin 1936, pp. 297-304.
- ASTBURY, A.K., « The Manufacture of Linen in Ancient Egypt », in *The Egyptian Bulletin* (Londres), n° 14, septembre 1985, pp. 17-21.
- AUFÈRE, S., « Le cœur, l'annulaire gauche, Sekhmet et les maladies cardiaques », in *Revue d'Égyptologie* (Paris et Louvain), 36, 1985, pp. 21-34.

- BAILLET, J., *Introduction à l'étude des idées morales dans l'Egypte antique*, Paul Geuthner, Paris, 1912.
- BAILLET, A. et J., *La chanson chez les Egyptiens*, Le Caire, Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (IFAO), t. LXVI, 1934.
- BARGUET, P., *Le Livre des Morts des Anciens Egyptiens*, introduction, traduction, commentaire, Les Editions du Cerf, Paris, 1967. Collect. Littératures anciennes du Proche-Orient, n° 1.
- BARGUET, P., *Les Textes des Sarcophages égyptiens du Moyen Empire*, introduction, traduction, Les Editions du Cerf, Paris, 1986. Collect. Littératures anciennes du Proche-Orient, n° 12.
- BARUCQ, A. et DAUMAS, Fr., *Hymnes et Prières de l'Egypte ancienne*, Les Editions du Cerf, Paris, 1980. Collect. Littératures anciennes du Proche-Orient, n° 10.
- BORCHARDT, L., « Ein altägyptisches astronomisches Instrument », in *Zeitschrift für Ägyptische Sprache* (ZÄS), vol. 37, 1899, pp. 10-17, avec dessins.
- BORCHARDT, L., *Die Altägyptische Zeitmessung*, dans l'ouvrage édité par E. von Bassemann-Jordan, *Die Geschichte der Zeitmessung und der Uhren*, vol. I, Walter de Gruyter, Berlin, 1920.
- BOREUX, Ch., *Etudes de nautique égyptienne*, Le Caire, Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (IFAO), t. 50, 1925.
- BREASTED, J.-H., « The Philosophy of a Memphite Priest », in *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*, t. 39, 1901, pp. 39-54, avec planches. Il s'agit de l'« Inscription de Shabaka ».
- BREASTED, J.H., *Ancient Records of Egypt. Historical Documents from the earliest times to the persian Conquest*, The University of Chicago Press, Chicago, 1906-1907, 5 vol.
- BREASTED, J.H., *Development of Religion and Thought in Ancient Egypt*, New York, 1912.
- BREASTED, J.H., *The Edwin Smith Surgical Papyrus*, The University of Chicago Press, Chicago, 1930, 2 vol.
- BRESCIANI, Ed., *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, introduction, traduction et notes, Giulio Einaudi, Turin, 1969 ; préface de Sergio Donadoni.
- BRUGSCH, H., *Sa'an Sinsin. Sive Liber Metempsychosis veterum Aegyptiorum e duabus papyris funebribus hieraticis signis exaratis*, Chez Rud. Gaertner, Berlin, 1851. Il s'agit du *Livre des Respirations*, rédigé à la Basse Epoque à l'aide de matériaux bien plus anciens.
- BRUNNER, H., *Hieroglyphische Chrestomathie*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1965.
- BUCK, A. DE, *The Egyptian Coffin Texts*, vol. I-VII, Chicago, 1935-1961.
- BUDGE, E.A.W., *The Book of the Dead. The Papyrus of Ani*, Dover Publications, New York, 1967 ; 1^{re} édit., Londres, British Museum, 1895. Introduction, texte égyptien, translittération, traduction, bibliographie.
- BUTZER, K., *Early Hydraulic Civilization in Egypt. A Study in Cultural Ecology*, University of Chicago Press, Chicago, 1976.
- CARTER, H. et MACE A.C., *The Discovery of the tomb of Tutankhamen*, Dover

- Publications, New York, 1977 (1^{re} édit. Londres, 1923), introduction, par J.M. White, avec 105 illustrations.
- CHAMPDOR, A., *Le Livre des Morts. Papyrus d'Ani, de Hunefer, d'Anbaï du British Museum*, Editions Albin Michel, Paris, 1963, avec 79 photographies, 22 dessins et 2 planches en couleur.
- CHAMPOLLION LE JEUNE, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en 1828 et 1829*, nouvelle édition, Paris, Didier et Cie, 1868. Ouvrage toujours précieux.
- CHAMPOLLION LE JEUNE, *Grammaire égyptienne, ou Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée*, Paris, Firmin Didot, 1836, in-fol.
- CLÈRE, J.J., « Un texte astronomique de Tanis », in *Kémi. Revue de Philologie et d'Archéologie égyptiennes et coptes*, t. X, 1949, pp. 3-27, 5 fig.
- CLÈRE, J.J., « Le système des décades du Calendrier du Louvre (Louvre D 37) », in *Journal of Near Eastern Studies* (JNES), n° 9, 1950, pp. 143-152, 2 fig., 1 pl.
- COTTERELL, B., DICKSON, F.P. et KAMMINGA, « Ancient Egyptian Water-clocks : A Reappraisal », in *Journal of Archaeological Science* (JAS), vol. 13, n° 1, janvier 1986, pp. 31-50, 14 fig.
- COUR-MARTY, M., « La collection de poids du Musée du Caire revisée », in *Revue d'Égyptologie*, (Paris et Louvain), 36, 1985, pp. 189-200.
- DARESSY, G., « Deux clepsydres antiques », in *Bulletin de l'Institut égyptien*, n° 9, 1915, pp. 5-16.
- DAUMAS, Fr., « La valeur de l'or dans l'Égypte ancienne », in *Rev. Hist. Relig.* 1956, p. 1-17.
- DAUMAS, Fr., *La Civilisation de l'Égypte pharaonique*, Paris, Arthaud, 1967, 255 héliogravures, 8 planches en couleurs, 47 cartes et plans. Collect. Les Grandes Civilisations, dirigée par Raymond Bloch.
- DAUMAS, Fr., *La vie dans l'Égypte ancienne*, Paris, PUF, 1968. Collect. Que Sais-Je ?, n° 1302.
- DAUMAS, Fr., *Les dieux de l'Égypte*, Paris, PUF 1977. Collect. Que Sais-Je ?
- DAUMAS, M., édit., *Histoire générale des techniques*, tome I, Paris, PUF, 1962. Voir notamment : Égypte, pp. 147-182.
- DAVIES, N. de G., *The Rock Tombs of El Amarna*, Londres, AS of Egypt, 1908.
- DAVIS, V.L., « Identifying Ancient Egyptian Constellations », in *Arch. & Astronomy*, 9 : Supplément à *Journal for the History of Astronomy* (Chalfont St. Giles), 16, 1985, pp. 102-104.
- DESROCHES-NOBLECOURT, Chr., *Les religions égyptiennes*, dans l'ouvrage collectif *Histoire générale des religions*, édité par Aristide Quillet, Paris, 1947.
- DESROCHES-NOBLECOURT, Chr., *La femme au temps des pharaons*, Paris, Stock/Laurence Pernoud, 1987.
- DIOP, C.A., *Civilisation ou Barbarie. Anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence Africaine, 1981. Voir notamment la quatrième partie : « Apport de l'Afrique à l'humanité en sciences et en philosophie », pp. 291-482.

- DONADONI, S., *Testi religiosi egizi*, Turin, édit. UTET, 1970 . réédit. 1977, avec XIV pl. Traduction de textes : de l'Ancien Empire à l'époque grecque et à la fin du « paganisme ». Ouvrage repris de celui-ci du même auteur : *La religione dell'antico Egitto. Testi raccolti e tradotti*, Bari, Edit. Laterza, 1959.
- DOWS DUNHAM, *Naga-Ed-Dêr Stelae of the First Intermediate Period*, Boston, Museum of Fine Arts et Londres, Humphrey Milford, 1937, plusieurs planches.
- DRACHMANN, A.G., « Ktesibios, Philon and Heron, a study in ancient pneumatics », *Acta Historiae Scientiarum Naturalium et Medicinalium*, 4, 1948, pp. 1-197.
- DRACHMANN, A.G., *The Mechanical Technology of Greek and Roman Antiquity*, Copenhagen, Munksgaard, 1963.
- DRIOTON, Et., *Le théâtre égyptien*, Le Caire, IFAO, 1942.
- DRIOTON, Et., *Le texte dramatique d'Edfou*, Supplément aux Annales du Service des Antiquités de l'Egypte, Cahier n° 11, Le Caire, 1948.
- DRIOTON, Et., « Le théâtre dans l'ancienne Egypte », Extrait de la *Revue d'Histoire du Théâtre*, I-II, 1954 (45 pages).
- DRIOTON, Et. et VANDIER, J., *Les peuples de l'Orient méditerranéen. II. - L'Egypte*, Paris, PUF, 4^e édit., 1962, Collect. Clio-Introduction aux Etudes Historiques.
- DRIOTON, Et., « Un document sur la vie chère à Thèbes au début de la XVIII^e dynastie », in *Bulletin de la Société Française d'Egyptologie* (Paris), n° 12, février 1953, pp. 11-26.
- DRIOTON, Et., « Une allusion égyptienne à la légende de Rhéa rapportée par Plutarque », in *Bulletin de la Société Française d'Egyptologie* (Paris), n° 24, nov. 1957, pp. 39-43.
- EBBEL, B., *The Papyrus Ebers. The greatest egyptian medical document*, traduction, Copenhagen, Levin & Munksgaard et Londres, Humphrey Milford, 1937.
- EDWARDS, I.E.S., *Les Pyramides d'Egypte*, trad. de l'anglais par Denise Meunier, Paris, Librairie Générale Française, 1967.
- EGGEBRECHT, A., édit., *L'Egypte ancienne. 3 000 ans d'histoire et de civilisation au royaume des pharaons*, Paris, Bordas, 1986. Collect. Civilisations. Edition originale allemande, 1984. Ouvrage abondamment illustré.
- EMERY, W.B., *Archaic Egypt*, avec illustrations, Penguin Books, édit. de 1972.
- ERMAN, A., *L'Egypte des Pharaons*, trad. de l'allemand par Henri Wild, Paris, Payot, 1952, avec 1 carte, 57 fig. et 53 gravures hors-texte. Collect. Bibliothèque Historique.
- ERMAN, A., *La religion des Egyptiens*, trad. de Henri Wild, préface d'Etienne Drioton, avec 8 pl. et 186 croquis, Paris, Payot, 1952. Collect. Bibliothèque Historique. Le dernier chapitre traite de l'expansion de la religion pharaonique (dieux, morale, philosophie, temples, sculptures, culte et fêtes, mysticisme) en Europe.
- ERMAN, A., *The Literature of the Ancient Egyptians. Poems, Narratives and Manuals of Instructions, from the third and second millenia B.C.*, trad. de

- l'allemand par Aylward M. Blackman, New York, Benjamin Blom, 1971 ; 1^{re} édit. anglaise, 1927 ; édition originale, 1923 (*Die Literatur der Aegypter*).
- ERMAN, A. et RANKE H., *La civilisation égyptienne*, trad. de Charles Mathien, préface de B. van de Walle, Paris, Payot, 1963, avec 285 figures. Collect. Bibliothèque Historique. Chapitres XII, XIII, XIV et XV sur la religion, les morts, la science et les belles-lettres.
- FARRINGTON, B., *La science dans l'Antiquité. Grèce-Rome*, Paris, Payot, 1967 ; traduit de l'anglais par Henri Chéret. Collect. Petite Bibliothèque Payot.
- FAULKNER, R.O., *The Papyrus Bremner-Rhind (British Museum n° 10188)*, Bruxelles, Edition de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1933. Collect. Bibliotheca Aegyptiaca, n° III.
- FAULKNER, R.O., *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, Oxford, At the University Press, 2 vol., 1969.
- FRANKFORT, H., *Ancient Egyptian Religion. An Interpretation*, New York, Harper Torchbooks, 1961 ; édit., Columbia University Press, 1948, avec 31 illustrations.
- FRENKIAN, A.M., *L'Orient et les origines de l'idéalisme subjectif dans la pensée européenne. Tome I. - La doctrine théologique de Memphis (L'Inscription du roi Shabaka)*, Paris, Paul Geuthner, 1946. Influence de la pensée égyptienne sur la pensée grecque.
- GARDINER, A.H., *The Admonitions of an Egyptian Sage*, Leipzig, 1909.
- GARDINER, A.H., *Late-Egyptian Stories*, Bruxelles, Edition de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1932, reproduction anastatique en 1981. Collect. Bibliotheca Aegyptiaca, n° I.
- GARDINER, A.H., *The Attitude of the Ancient Egyptians to Death and the Dead*, Cambridge, 1935.
- GARDINER, A.H., *Late-Egyptian Miscellanies*, Bruxelles, Edition de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1937. Collect. Bibliotheca Aegyptiaca, n° VII.
- GARDINER, A.H., *Egyptian Grammar. Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, Oxford, Griffith Institute Ashmolean Museum et Londres, Oxford University Press, édit. de 1964.
- GERMAIN, G., *Genèse de l'Odyssée. Le fantastique et le sacré*, Paris, PUF, 1954. Voir notamment pp. 399-413 : « Le radeau d'Ulysse et la nautique égyptienne ».
- GHALIOUNGUI, P., *La médecine des pharaons. Magie et science médicale dans l'Egypte ancienne*, Paris, Robert Laffont, 1983 ; préface de François Daumas.
- GIGON, O., *Les grands problèmes de la philosophie antique*, Paris, Payot, 1961.
- GILBERT, P., *La poésie égyptienne*, Bruxelles, Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1949, 2^e édit., avec XV pl. hors-textes.
- GILLE, B., *Les mécaniciens grecs. La naissance de la technologie*, Paris, Édit. du Seuil, 1980, avec 31 illustr.
- GILLINGS, R.J., *Mathematics in the time of the Pharaohs*, Cambridge, The M.I.T. Press, 1972.

- GITTON, M., *La cosmogonie égyptienne*, dans l'ouvrage collectif *Histoire des Idéologies*, édit. par François Châtelet, tome I, Paris, Hachette, 1978.
- GODEL, R., *Platon à Héliopolis d'Égypte*, post-face de François Daumas, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1956.
- GOEDICKE, H., *The Report about the dispute of a man with his ba*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1970.
- GOURY, G., aîné, *Recherches historico-monumentales concernant les sciences, les arts de l'Antiquité et leur émigration d'Orient en Occident*, Paris, Firmin Didot, 1833.
- GOYON, G., « Le papyrus de Turin dit "des Mines d'or" et le Wadi Hammamat », in *Ann. Service Antiq. Egypt*, tome XLIX, Le Caire, 1949, pp. 337-392.
- GOYON, J.-C., *Rituels funéraires de l'ancienne Égypte. Le Rituel de l'Embaumement. Le Rituel de l'Ouverture de la Bouche. Les Livres des Respirations*, Paris, Les Éditions du Cerf, introduction, traduction, commentaires, 1972. Collect. Littératures anciennes du Proche-Orient, n° 4.
- GRAPOW, H. et alii, *Grundriss der Medizin der alten Aegypter*, 8 vol., Berlin, 1958-1962.
- GUERRIER, E., *Le principe de la pyramide égyptienne*, Paris, Robert Laffont, 1981, nombreuses figures.
- GUNN, B., *Studies in egyptian Syntax*, Paris, Paul Geuthner, 1924.
- HASSAN, S., *Hymnes religieux du Moyen Empire*, Le Caire, Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (IFAO), 1930.
- HELBIG, J., « Un nouveau papyrus astronomique », in *Chronique d'Égypte*, n° 31, pp. 69-78.
- HELCK, W., *Ägypten. Die Mythologie der alten Ägypter*, pp. 313-406, avec 17 fig., dans l'ouvrage collectif édité par Hans Wilhelm Haussig, *Götter und Mythen im Vorderen Orient*, Stuttgart, Ernest Klett Verlag, 1965.
- HICKMANN, H., *Musicologie pharaonique. Etudes sur l'évolution de l'art musical dans l'Égypte ancienne*, avec VI pl. et 85 fig., Librairie Heitz/Kehl (Rhin), 1956. Collection d'Études Musicologiques, vol. 34. Tableau historique et comparé, *in fine*.
- HOFFMAN, M.A., *Egypt before the Pharaohs. The Prehistoric Foundations of Egyptian Civilization*, New York, Alfred A. Knopf, 1984, tableaux, 84 pl.
- HORNUNG, E., *Licht und Finsternis in der Vorstellungswelt Altägyptens*, in « *Studium Generale* », 18, 1965, pp. 73-83.
- HORNUNG, E., *Der eine und die vielen. Ägyptische Gottesvorstellung*, Darmstadt, 1971, avec V pl. hors-texte.
- HORNUNG, E. et KEEL, O., *Studien zu altägyptischen Lebenslehren*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1979. Collect. Orbis Bibliocus et Orientalis, n° 28.
- HORRACK, P.J. DE, *Le Livre des Respirations d'après les manuscrits du Musée du Louvre*, texte, traduction et analyse, Paris, C. Klincksieck, 1877, avec 7 planches de texte hiéroglyphique.

- HURRY, J.B., *Imhotep, the Vizier and Physician of King Zoser*, Oxford, 2^e édit., 1928.
- IVERSEN, E., *Canon and Proportions in Egyptian Art*, Warminster, Aris & Phillips, 1975.
- JÉQUIER, G., *Le Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*, version abrégée publiée d'après les papyrus de Berlin et de Leyde avec variantes et traductions, Paris, Emile Bouillon, 1894.
- JÉQUIER, G., *Le Papyrus Prisse et ses variantes (Papyrus de la Bibliothèque Nationale, 183-194, Pap. Brit. Mus., n° 10371 et 10435, et Tablette Carnavon du Caire)*, 16 pl., Paris, Paul Geuthner, 1911.
- JÉQUIER, G., *Considérations sur les religions égyptiennes*, Neuchâtel, A La Baconnière, 1946, avec 101 figures.
- KEES, H., *Totenglauben und Jenbseitsvorstellungen der alten Ägypter*, Berlin, Akademie-Verlag, 1956, avec 7 planches hors-texte ; 1^{re} édit., Leipzig, 1926.
- KEES, H., *Der Götterglaube im alten Ägypten*, Berlin, Akademie-Verlag, 1956, X pl. hors-texte ; 1^{re} édit., Leipzig, 1941.
- KISCHKEWITZ, H., *Liebe Sagen Lyrik aus dem ägyptischen Altertum*, Leipzig, Philipp Reclam, 1976, illustr.
- KITCHEN, K.A., *Pharaoh triumphant. The Life and time of Ramses II*, Warminster, Aris and Phillips, nombr. fig., 1982.
- KITCHEN, K.A., *Ramesside Inscriptions*, Oxford, Blackwell, 6 vol., depuis 1969. Tous les textes d'époque ramesside en caractères hiéroglyphiques.
- LALOUETTE, Cl., *La littérature égyptienne*, Paris, PUF, 1981, Collect. Que sais-je ?, n° 1934.
- LALOUETTE, Cl., *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Egypte. Des Pharaons et des hommes*, traductions et commentaires, préface de Pierre Grimal, Paris, Gallimard, 1984. Collect. Connaissance de l'Orient, collection Unesco d'Œuvres Représentatives, n° 54.
- LALOUETTE, Cl., *L'Empire des Ramsès*, Paris, Fayard, 1985, avec plans et cartes.
- LANGE, H.O. et NEUGEBAUER, O., *Papyrus Carlsberg, n° 1. Ein hieratischdemonstrischer kosmologischer Text*, Copenhagen, 1940. Texte original ancien en hiératique, suivi d'une traduction mot à mot en démotique, parfois avec des commentaires : en certains cas, des formes cryptographiques dissimulent le sens réel.
- LANZONE, R.V., *Dizionario di Mitologia Egizia*, Turin, Fratelli Doyen, 1883-1885, 5 volumes.
- LAUER, J.-Ph., *Le Mystère des Pyramides*, Paris, Presses de la Cité, 1974, 74 fig., XVI pl. en couleur.
- LECA, A.-P., *La médecine égyptienne au temps des Pharaons*, Paris, Les Editions Roger Dacosta, 1971, XVI pl. en couleurs hors-texte, 108 fig. en noir.
- LECLANT, J., *Dans les pas des Pharaons*, Paris, Librairie Hachette, 1958, photographies d'Albert Raccach.

- LECLANT, J., *et alii*, *Le Monde Egyptien. Les Pharaons*, (I (1978), II (1979) et III (1980), Paris, NRF, Collect. L'Univers des Formes.
- LECLANT, J., *De l'égyptophilie à l'égyptologie : érudits, voyageurs, collectionneurs et mécènes*, Paris, Institut de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, extrait des *CRAI*, 4^e fasc., 1985.
- LECLANT, J., « Espace et temps. Ordre et Chaos dans l'Egypte pharaonique », in *Revue de Synthèse*, juillet-décembre 1969, 55-56, tome XC, pp. 217-239.
- LEFEBVRE, G., *Inscriptions concernant les Grands Prêtres d'Amon Romê-Roÿ et Amenhotep*, avec 2 pl., Paris, Paul Geuthner, 1929.
- LEFEBVRE, G., *Histoire des Grands Prêtres de Karnak jusqu'à la XXI^e dynastie*, avec 5 pl., Paris, Paul Geuthner, 1929.
- LEFEBVRE, G., *Grammaire de l'égyptien classique*, Le Caire, IFAO, 1940.
- LEFEBVRE, G., *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris, Maisonneuve, 1949.
- LEFEBVRE, G., *Tableau des parties du corps humain mentionnées par les Egyptiens*, Le Caire, IFAO, 1952.
- LEFEBVRE, G., *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique*, Paris, PUF, 1956, avec planches hors-texte.
- LESKO, B.L., *The remarkable women of Ancient Egypt*, Berkeley, B.C. Scribe Publications, 1978, nombr. illustr.
- LEXOVÁ, I., *Ancient Egyptian Dances*, Prague, 1935.
- LICHTHEIM, M., *Ancient Egyptian Literature. A Book of Readings*, vol. I. - *The Old and Middle Kingdoms* (1973), vol. II. - *The New Kingdom* (1976), Berkeley et Los Angeles, University of California Press.
- LOCKYER, J.N., *The Dawn of Astronomy. A Study of the Temple Worship and Mythology of the Ancient Egyptians*, Cambridge, The M.I.T. Press, 1973 ; 1^{re} édit., Londres, 1894 ; préface de Giorgio de Santillana ; nombr. illustr.
- LOCHER, K., « Probable Identification of the Ancient Egyptian Circumpolar Constellations », in *Archaeoastronomy*, 9 : Supplément à *Journal for the History of Astronomy* (Chalfont St. Giles), 16, 1985, pp. 132-153.
- LUCAS, A.E., *Ancient Egyptian Materials and Industries*, Londres, Arnold, 4^e édit. 1962 ; 1^{re} édit., 1926.
- MALININE, M., *Choix de textes juridiques en hiératique « anormal » et en démotique*, Paris, Honoré Champion, 1953.
- MALLET, D., *Les rapports des Grecs avec l'Egypte (de la conquête de Cambyse, 525, à celle d'Alexandre, 331)*, Le Caire, IFAO, 1922.
- MASSON-OURSSEL, P., *Histoire de la Philosophie. 1^{er} Fascicule supplémentaire. — La Philosophie en Orient*, Paris, PUF, 1957.
- MAYASSIS, S., *Le Livre des Morts de l'Egypte ancienne est un livre d'initiation, Matériaux pour servir à l'étude de la philosophie égyptienne*, Athènes, BAOA, 1953, 62 fig.
- MAYASSIS, S., *Mystères et Initiations de l'Egypte ancienne. Compléments à la religion égyptienne*, Athènes, BAOA, 1957, 107 fig.
- MAYER-AASTRUC, J.P., « Trigonométrie pharaonique des murs "à fruit" et des

- pyramides », in *Chronique d'Égypte*, t. XXXVI, n° 72, juillet 1961, pp. 321-325.
- MAYSTRE, Ch., *Les Déclarations d'innocence (Livre des Morts, chapitre 125)*, Le Caire, FAO, 1937.
- MAYSTRE, Ch., *Le Livre de la Vache du Ciel*, Le Caire, IFAO, 40, 1941.
- MERCER, S.A.B., *The Pyramid Texts in translation and commentary*, New York, 4 vol., 1952.
- MERCER, S.A.B., *The Religion of Ancient Egypt*, Londres, Luzac & Cie, 1949.
- MONICA, M. DELLA, *La classe ouvrière sous les Pharaons. Etude du Village de Deir el Medineh*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1975.
- MONTET, P., « Fragments d'une clepsydre de Nechao », in *Kémi*, 8, 1946, pp. 35-39.
- MONTET, P., *L'Égypte et la Bible*, Neuchâtel, A La Baconnière, 1959, nombr. illustr.
- MORENZ, S., *La religion égyptienne. Essai d'interprétation*, trad. de l'allemand par L. Jospin, Paris, Payot, 1962. Chap. VIII et X sur la création et l'avènement du monde.
- MORET, A., *Le rituel du culte divin journalier en Égypte*, Paris, Ernest Leroux, 1902.
- MORET, A., *Rois et Dieux d'Égypte*, Paris, A. Colin, 1922 ; chap. VII : « Homère et l'Égypte », pp. 237-273.
- MORET, A., *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, Albin Michel, 1926. Collect. L'Évolution de l'Humanité.
- NEUGEBAUER, O., *The exact Sciences in Antiquity*, New York, Dover Publications, 2^e édit., 1969. Égypte (maths et astronomie), pp. 71-96. 1^{re} édition, Princeton, 1951.
- NEUGEBAUER, O. et PARKER, R.A., *Egyptian Astronomical Texts. I. - The Early Decans*, Providence, Brown University Press, 1960.
- NEUGEBAUER, O. et PARKER, R.A., *Egyptian Astronomical Texts. II. - The Ramesside Star Clocks*, Providence, Brown University Press, 1964.
- NEUGEBAUER, O. et PARKER, R.A., *Egyptian Astronomical Texts. III. - Decans, Planets, Constellations and Zodiacs*, Providence, Brown University Press, 1969.
- NEWBERRY, P.E., *The life of Rekhmara, vizir of Upper Egypt under Thothmes III and Amenhetep II*, Westminster, 1900.
- PÄÄBO, Sv., « Preservation of DNA in Ancient Egyptian Mummies », in *Journal of Archaeological Science*, vol. 12, n° 6, novembre 1985, pp. 411-417, 5 fig.
- PARKER, R.A., *Calendars of Ancient Egypt*, Chicago, University of Chicago Press, 1950.
- PARKER, R.A., *Ancient Egyptian Astronomy*, dans l'ouvrage collectif édité par F.R. Hodson, *The Place of Astronomy in the Ancient World*, Londres, Oxford University Press, 1974, pp. 51-66.
- PEET, T.E., *The Rhind Mathematical Papyrus, British Museum 10057 and 10058*, Liverpool, et Londres, Hodder & Stoughton, 1923.
- PEET, T.E., *Mathematics in ancient Egypt*, Manchester, 1931.

- PIANKOFF, A., *Le « Cœur » dans les textes égyptiens depuis l'Ancien Empire jusqu'à la fin du Nouvel Empire*, Paris, Paul Geuthner, 1930.
- PIANKOFF, A., *Le Livre des Querets*, Le Caire, IFAO, 1946. Cet ouvrage, appelé aussi « Livre des Cavernes », est l'une des trois grandes compositions du Nouvel Empire, avec le *Livre de l'Amdouat* et le *Livre des Portes*, qui sont tous de grands textes funéraires égyptiens.
- PIANKOFF, A., *The Tomb of Ramses VI*, textes traduits avec introduction, édit. par N. Rambova, New York, Pantheon Books, 1954. Collect. Bollingen Series, XL.1.
- PIANKOFF, A., *The Shrines of Tut-Ankh-Amon*, textes traduits avec introduction, édit. sur N. Rambova, Princeton University Press, 1955, réédition en 1977. Collect. Bollingen Series, XL.2.
- PIANKOFF, A., *Mythological Papyri*, textes traduits avec introduction, contient un chapitre sur le symbolisme des papyrus par N. Rambova, New York, Pantheon, Books, 1957. Collect. Bollingen Series, XL.3. Il s'agit de papyrus funéraires ayant appartenu au clergé d'Amon de Thèbes de la XXI^e dynastie.
- PIANKOFF, A., *The Litany of Re*, textes traduits avec commentaires, New York, Pantheon Books, 1964. Collect. Bollingen Series, XL.4.
- PIANKOFF, A., *The Pyramid of Unas*, textes traduits avec commentaires, Princeton, Princeton University Press, 1968. Collect. Bollingen Series, XL.5.
- PIANKOFF, A., *The Wandering of the Soul*, textes traduits avec commentaires, ouvrage complété et préparé pour publication par Helen Jacquet-Gordon, Princeton, Princeton University Press, 1974. Collect. Bollingen Series, XL.6.
- POSENER, G., *Littérature et politique dans l'Egypte de la XII^e dynastie*, Paris, 1956, Bibliothèque de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, 307.
- POSENER, G., « Sur l'orientation et l'ordre des points cardinaux chez les anciens Egyptiens », in *Nachrichten des Akademie der Wissenschaften in Göttingen. I. - Philologisch-Historische Klasse*, 10, 1965, pp. 65-78.
- POSENER, G., *De la divinité du Pharaon*, Paris, Imprimerie Nationale, 1960. Collect. Cahiers de la Société Asiatique, XV.
- POSENER, G., *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, en collaboration avec Serge Sauneron et Jean Yoyotte, Paris, Fernand Hazan, 1959, 145 illustrations en couleurs, 170 illustrations en noir.
- POSENER, G., *L'Enseignement loyaliste. Sagesse égyptienne du Moyen Empire*, Genève, Librairie Droz, 1976, introduction, traduction et commentaire, transcription, et VII pl. hors-texte.
- PRATT, I., *Ancient Egypt*, New York, Sources of Information in the New York Public Library, t. I (1925), t. II (1942) : bibliographie des ouvrages et articles consacrés aux sciences exactes en Egypte : calendrier, astronomie, mathématiques, métrologie.
- PRITCHARD, J.B., *Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament*, Princeton, Princeton University Press, 1950.
- RENAN, E., *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'Histoire*

- phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, Paris, Mémoires de l'Institut Impérial de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXIII, 1858, pp. 241-334.
- RENAN, E., *Histoire du peuple d'Israël*, Paris, Calmann Lévy, 1887, t. I, 8^e édit. ; voir notamment le chapitre XI : « Influence de l'Égypte sur Israël », pp. 142-153.
- REVILOUT, E., *Les origines égyptiennes du Droit civil romain*, Paris, Paul Geuthner, 1912.
- REY, A., *La science dans l'Antiquité. I. - La science orientale avant les Grecs*, nouvelle édition, Paris, Albin Michel, 1942. Sur l'Égypte, pp. 205-335. Collect. L'Évolution de l'Humanité.
- ROCCATI, A., *La littérature historique sous l'Ancien Empire égyptien*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1982. Collect. Littératures anciennes du Proche-Orient, n° 11.
- ROMIEU, « Calcul de l'heure chez les anciens Égyptiens », in *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. 24, 1902, pp. 135-142, avec dessins.
- RUTTEN, M., *La science des Chaldéens*, Paris, PUF, 1960. Collect. Que Sais-Je ?, n° 893.
- SAINTE FARE GARNOT, J., *L'Appel aux vivants dans les textes funéraires égyptiens des origines à la fin de l'Ancien Empire*, Le Caire, IFAO, 1938.
- SAINTE FARE GARNOT, J., *L'Anthropologie de l'Égypte ancienne*, dans *Anthropologie religieuse*, édit. par C.-J. Bleeker, 1935, pp. 14-27. Suppléments à *Numen*, II.
- SAINTE FARE GARNOT, J., *La vie religieuse dans l'ancienne Égypte*, Paris, PUF, 1948. Collect. Mythes et Religions, n° 22.
- SALMON, P., *La politique égyptienne d'Athènes (VI^e et V^e siècles avant J.-C.)*, Bruxelles, Palais des Académies, 1965.
- SANDMAN, M., *Texts from the time of Akhenaten*, Bruxelles, Edition de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth, 1938. Collect. Bibliotheca Aegyptiaca, n° VIII.
- SAUNERON, S., *Les prêtres de l'ancienne Égypte*, Paris, Edit. du Seuil, 1957. Collect. Le Temps qui Court, n° 6.
- SAUNERON, S., *L'Égyptologie*, Paris, PUF, 1965. Collect. Que Sais-Je ?, n° 1312.
- SAUNERON, S. et STIERLIN, H., *Derniers temples d'Égypte. Edfou et Philae*, Paris, Chêne, 1975. Collect. Les Hauts Lieux de l'Architecture, dirigée par Henri Stierlin.
- SAUNERON, S. et YOYOTTE J., *La naissance du monde selon l'Égypte ancienne*, dans l'ouvrage collectif *La naissance du monde*, Paris, Edit. du Seuil, 1959, pp. 19-91. Collect. Sources Orientales, I.
- SCHÄFER, H., *Principles of Egyptian Art*, Oxford, Clarendon Press, 1974.
- SCHIAPARELLI, E., *Il Libro dei Funerali degli antichi Egiziani*, Rome, Actes de l'Accademia dei Lincei, 1890.
- SCHOTT, S., *Les chants d'amour de l'Égypte ancienne*, trad. de l'allemand par

- Paule Krieger, Paris, A. Maisonneuve, 1956, avec 24 fig. Collect. L'Orient Ancien Illustré. Collection dirigée par Charles Virolleaud.
- SCHOTT, S., « Le temple du Sphinx à Giza et les deux axes du monde égyptien », in *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie* (Paris), n° 53-54, février 1969, pp. 31-41, avec 2 fig. L'axe naturel de l'Égypte est aussi, selon le livre de l'Osireion, l'axe de l'Univers. Axes culturels des temples pharaoniques.
- SERTIMA, I. VAN, édit., « Blacks in Science : Ancient and Modern », New Brunswick et Londres, Transaction Books, 1984 ; 1^{re} édit. *Journal of African Civilizations*, 1983.
- SERTIMA, I. VAN, édit., « Black Women in Antiquity », New Brunswick et Londres, Transaction Books, 1986 ; 1^{re} édit. *Journal of African Civilizations*, 1984.
- SERTIMA, I. van, édit., « African Presence in Early Europe », New Brunswick et Londres, Transaction Books, 1986 ; 1^{re} édit. *Journal of African Civilizations*, 1985.
- SETHE, K., *Die altägyptischen Pyramidentexte*, Leipzig, J.C. Hinrichs, 1908-1922, 4 vol. ; réimpression, Hildesheim, 1969.
- SETHE, K., *Ägyptische Lesestücke. Texte des mittleren Reiches*, Hildesheim, Zürich et New York, Georg Olms Verlag, 1983 ; 1^{re} édit., Leipzig, 1928.
- SHORTER, A.W., *The Egyptian Gods. A Handbook*, Londres, Kegan Paul, Trench, Trubner & Cie, 1937.
- SIMPSON, W.K., *The Literature of Ancient Egypt. An Anthology of Stories, Instructions, and Poetry*, édit., avec une introduction par W.K. Simpson, avec des traductions par R.O. Faulkner, Edward F. Wente, Jr., William Kelly Simpson, New Haven et Londres, Yale University Press, 1973 ; 2^e édit., 1976.
- SOTTAS, H., *Etude critique sur un acte de vente immobilière du temps des Pyramides*, Paris, Paul Geuthner, 1913, II pl.
- SPELEERS, L., *Comment faut-il lire les Textes des Pyramides égyptiennes ?*, Bruxelles, Avenue Marie-José, 1934.
- STEINDORFF, G. et SEELE, K.C., *When Egypt ruled the East*, Chicago, The University of Chicago Press, 1957, avec 109 illustr.
- STIERLIN, H., *Le monde des pharaons*, Paris, 1978, Genève, 1982.
- STIERLIN, H. et ZIEGLER, Chr., *Tanis, Trésors des Pharaons*, Paris, Seuil, 1987, avec 117 illustr., préface de Jean Leclant.
- STRUVE, W.W. et TURAJÉFF, B.A., *Mathematischer Papyrus des staatlichen Museums der schönen Künste*, Quellen und Studien zur Geschichte der Mathematik, Abt. A, Band I, Berlin, 1930. Il s'agit du papyrus mathématique égyptien, écrit vers 1850 avant notre ère, et conservé au musée des arts de Moscou.
- TATON, R., *Histoire générale des Sciences* publiée sous la direction de René Taton, tome I : *La science antique et médiévale, des origines à 1450*, Paris, PUF, 2^e édition, 1957.
- TOMLIN, Fr., *Les grands philosophes de l'Orient*, trad. de G. Waringhien, Paris, Payot, 1952. Voir chap. I : « Les Egyptiens », pp. 19-76.

- URKUNDEN DES AEGYPTISCHEN ALTERTUMS, Leipzig, J.C. Hinrich'sches Buchhandlung, 1932-1961, 8 vol.
- VALBELLE, D., « Les ouvriers de la tombe ». *Deir el-Medineh à l'époque ramesside*, Le Caire, IFAO, 1985.
- VANDERSLEYEN, Cl., « De l'usage du relief dans le creux à l'époque ramesside », in *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie* (Paris), n° 86, oct. 1979, pp. 16-38, avec 12 fig.
- VANDIER, J., *La religion égyptienne*, Paris, PUF, 1949. Collect. Mana, tome I.
- VANDIER, J., *Manuel d'archéologie égyptienne*, Paris, A. et J. Picard, 1952-1978, 6 vol.
- VANDIER, J., *La Famine dans l'ancienne Egypte*, Le Caire, IFAO, 1936.
- VERCOUTTER, J., *Essai sur les relations entre Égyptiens et Préhellènes*, Paris, A. Maisonneuve, 1954, 40 fig. Collect. L'Orient Ancien Illustré, n° 6. Collection dirigée par Charles Viroilleaud.
- VERCOUTTER, J., *Mathématiques et Astronomie de l'Égypte antique* dans l'ouvrage collectif édité par René Taton, *Histoire générale des Sciences*, tome I, Paris, PUF, 1957, pp. 20-50, avec fig.
- VIREY, Ph., « Sur quelques données égyptiennes introduites par les Grecs dans le développement de leur mythe d'Hercule », in *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e série, t. VII, 1902, 14 pages, avec 8 fig.
- VIREY, Ph., « Sur d'anciennes peintures égyptiennes que l'on peut comparer à des scènes décrites par Aristophane dans sa comédie des "Oiseaux" », extrait des *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e série, t. XI, Mâcon, Protat Frères, 1906, 8 fig.
- VIREY, Ph., *La religion de l'ancienne Egypte*, Paris, Gabriel Beauchesne & Cie, 1910, avec 21 fig. Collect. Etudes sur l'histoire des religions, n° 4.
- VOGEL, K., *Die Grundlagen der ägyptischen Arithmetik*, Munich, 1929.
- WEILL, R., *Le Livre du « Désespéré »*. *Le sens, l'intention et la composition littéraire de l'ouvrage*, Le Caire, BIFAO, t. XLV, 1946, pp. 89-154.
- WESTENDORF, W., *Ursprung und Wesen der Maat, der altägyptischen Göttin des Rechts, der Gerechtigkeit und der Weltordnung* dans l'ouvrage *Festgabe für Dr. Walter Will*, Munich, 1966, pp. 201-225.
- WESTENDORF, W., *Aspekte der Spätägyptischen Religion*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1979.
- WILLIAMS, Ch., *The Destruction of Black Civilization. Great Issues of a Race from 4500 B.C. to 2000 A.D.*, Chicago, Third World Press, 1976.
- WILSON, J.A., *Egypt : The Nature of the Universe*, dans l'ouvrage collectif *The Intellectual Adventure of Ancient Man*, Chicago, Chicago University Press, 1946.
- WILSON, J.A., *L'Égypte. Vie et mort d'une civilisation*, traduit de l'américain par Elisabeth Julia, préface de Georges Posener, Paris, Arthaud, 1961, avec 45 héliogravures. Collect. Signes des Temps, n° 9.
- WOLDERING, I., *Egypte. L'art des pharaons*, Paris, Albin Michel, 1963.
- WOLF, W., *Die Kunst Ägyptens*, Stuttgart, Kohlhammer, 1957.

- WRZESINSKI, W., *Der Papyrus Ebers Umschrift, Übersetzung und Kommentar*, Leipzig, J.C. Hinrich, 1913.
- YOYOTTE, J., *Le Jugement des Morts dans l'Égypte ancienne*, dans l'ouvrage collectif *Le Jugement des Morts*, Paris, Editions du Seuil, 1961, pp. 15-80, avec bibliographie. Collection Sources Orientales, n° IV.
- YOYOTTE, J., *Trésors des Pharaons*, Genève, Skira, 1968.
- YOYOTTE, J., *Égypte ancienne*, dans l'ouvrage collectif *Histoire universelle*, Paris, Gallimard, 1956. Collect. La Pléiade.
- YOYOTTE, J., *Égypte ancienne*, dans l'ouvrage collectif *Histoire de l'art*, Paris, Gallimard, 1961. Collect. La Pléiade.
- ŽÁBA, Z., *L'Orientation astronomique dans l'ancienne Égypte, et la précession de l'axe du monde*, Prague, Editions de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, 1953, 7 fig., IV pl. hors-texte.
- ŽÁBA, Z., *Les Maximes de Ptahhotep*, Prague, Editions de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, 1956. Texte en hiéroglyphes, traduction et commentaire philologique.
- ZANDEE, J., *De hymnen aan Amon van Papyrus Leiden 1350*, Leiden, Rijksmuseum van Oudheden, 1947, XXXI pl.

II. ÉGYPTÉ ANCIENNE — AFRIQUE NOIRE

- ADAMS, W.Y., *Nubia : Corridor to Africa*, Londres, Allen Lane, 1977.
- ANSELIN, A., *La question peule et l'histoire des Égyptes ouest-africaines*, Paris, Editions Karthala, 1981.
- ARKELL, A.J., « Gold Coast copies of 5th-7th century bronze lamps », in *Antiquity*, 24, 1950, pp. 38-40.
- ARKELL, A.J., « The Influence of Christian Nubia in the Chad Area between, AD 800-1200 », in *Kush. Journal of the Sudan Antiquities Service* (Khartoum), 11, 1963, pp. 315-319.
- BAKR, M., « The Influence of the Ancient Egyptian Culture on Africa », in *International Conference on the Sudan in Africa*, Khartoum, 1968.
- BAKRE, A.A., *L'Égypte ancienne et l'Afrique nègre*, Dakar, 1966.
- BERTRAND, A., « Rapprochements entre les langues de certaines populations du Nord-Est de la Colonie et la langue égyptienne antique et identité de quelques objets et symboles rituels ou magiques, d'après les recherches de M^{lle} J. Tercats », in *Institut Royal Colonial Belge. Bulletin des Séances*, X, 1, 1939, pp. 62-83, avec 5 fig. Il s'agit des Mangbetu (Phala, Mèdgé, Budu, etc.) du Nord-Est du Zaïre.
- BILOLO, M., « Du "Cœur" h3tj ou jb comme l'unique lieu de création : propos sur la cosmogénèse héliopolitaine », in *Göttinger Miszellen*, 58, 1982, pp. 7-14.
- BILOLO, M., « De la portée révolutionnaire de nouveaux noms d'Amenophis IV », in *Göttinger Miszellen*, 77, 1984, pp. 7-12.

- BILOLO, M., « Die Begriffe "Heiliger Geist" und "Dreifaltigkeit Gottes" Angesichts der afrikanischen religiösen Überlieferung », in *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft* (Münster), 1, 1984. Tiré à part de 23 pages. Des faits négro-africains sont évoqués dans ces études.
- BIOLAKU, S.O., *The Lugard Lectures 1955*, Lagos, 1956.
- BLACKMAN, A.M., « Libations to the Dead in Modern Nubia and Ancient Egypt », in *Journal of Egyptian Archaeology* (Londres), vol. III, 1916, pp. 31-34, II pl. de 4 fig.
- BROSSES, Ch. de, *Du culte des dieux fétiches ou Parallèle de l'ancienne Egypte avec la religion actuelle de la Nigritie*, Paris, 1760.
- CADALVENE, Ed. de et BREUVERY, J. de, *L'Egypte et la Nubie*, Paris, Arthus Bertrand, 2 vol., 1841.
- CAPART, D., « L'origine africaine de la coiffure égyptienne », in *Reflets du Monde* (Bruxelles), 8, 1956, pp. 3-26, avec fig.
- DIKA AKWA NYA BONAMBELA, Prince, *Les Descendants des Pharaons à travers l'Afrique*, Yaoundé, Editions Osiris-Africa, 1985, avec de nombreuses illustrations.
- DIOP, C.A., *Nations nègres et Culture*. « De l'Antiquité nègre-égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique Noire d'aujourd'hui », Paris, Editions Africaines, 1^{re} édit., 1954 ; réédité en livre de poche, 2 vol., Paris, Présence Africaine, 1979.
- DIOP, C.A., *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?*, Paris, Présence Africaine, 1967.
- DIOP, C.A., *L'Antiquité africaine par l'image*, Dakar, IFAN-NEA, Numéro spécial de *Notes Africaines*, 1975.
- DIOP, C.A., *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines*, Dakar, IFAN-NEA, 1977.
- DIOP, C.A., « La métallurgie du fer sous l'Ancien Empire égyptien », in *Bulletin de l'Institut Fondamental de l'Afrique Noire* (IFAN), Dakar, tome XXXV, série B, n° 3, 1973.
- DIOP, C.A., « Pigmentation des anciens Egyptiens. Test par la mélanine », in *Bulletin de l'IFAN*, tome XXXV, série B, n° 3, 1973.
- DROST, « Mumifizierung in Africa », in *Jahrbuch des Museums für Völkerkunde zu Leipzig*, 20, 1964, pp. 250-269.
- DU BOIS, W.E.B., *The World and Africa : An Inquiry into the part which Africa has played in World History*, New York, International Publishers, édit. de 1972.
- EGHAREVBA, J.U., *A Short History of Benin*, Ibadan, Ibadan University Press, édit. de 1960. Origine égyptienne des Yoruba.
- FAIRMAN, H.W., « Ancient Egypt and Africa », in *African Affairs* (Londres), 1965, pp. 69-75.
- FRANC, L., *De l'origine des Pahouins. Essai de résolution de ce problème ethnologique*, Paris, Maloine, 1905.
- FRANKFORT, H., « The African Foundation of Ancient Egyptian Civilization »,

- in *Atti del 1° Congresso Internazionale di Preistoria e Protoistoria Mediterranea*, Florence, Naples, Rome, 1950, pp. 115-117.
- FROBENIUS, L., *Histoire de la civilisation africaine*, trad. par D' H. Back et D. Ermont, Paris, Gallimard, 3^e édit., 1952 ; édit. allemande originale, Zürich, 1933. Nombreuses illustrations.
- FROBENIUS, L., *Mythologie de l'Atlantide. Le « Poséidon » de l'Afrique Noire. Son culte chez les Yoruba du Bénin*, trad. du D' F. Gidon, Paris, Payot, 1949, avec 43 fig.
- GRAUWET, R., « Une statuette égyptienne au Katanga », in *Revue Coloniale Belge*, 9, n° 214, p. 622, avec 3 illustr.
- HAU, K., « A royal title on a Palace Tusk from Benin (Southern Nigeria) », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XXVI, série B, n° 1-2, 1964, pp. 21-39, 2 fig.
- HAU, K., « The ancient writing of Southern Nigeria », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XXIX, sér. B, n° 1-2, 1967, pp. 150-190, 4 fig., 12 pl.
- HEUSCH, L. DE, « Le rayonnement de l'Égypte antique dans l'art et la mythologie de l'Afrique occidentale », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), XXVIII, 1958, pp. 91-110.
- HOHENWART-GERLACHSTEIN, « Zur "Geschwisterche" im alten Aegypten und in Afrika », in *Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik*, 9, 1952, pp. 234-243.
- HOMBURGER, L., « Les dialectes coptes et mandés », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 30, 1929, pp. 1-57.
- HOMBURGER, L., « Les représentants de quelques hiéroglyphes égyptiens en peul », in *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. 23, fasc. 5, 1930, pp. 277-312.
- HOMBURGER, L., « Sur l'évolution de l'Égyptien éclairée par le Peul et le Mandé », in *L'Anthropologie* (Paris), XL, 1930, p. 110 (résumé).
- HOMBURGER, L., « La morphologie nubienne et l'égyptien », in *Journal Asiatique* (Paris), t. CCXVIII, n° 2, avril-juin 1931, pp. 249-279.
- HOMBURGER, L., *Études de linguistique négro-africaine. I. - Les formes verbales*, Chartres, Imprimerie Durand, 1939. Concordances entre les formes modernes et celles du néo-égyptien.
- HOMBURGER, L., *Les langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*, Paris, Payot, 1941 : voir chap. XII, pp. 302-337 : « De l'origine égyptienne des langues négro-africaines ».
- HOMBURGER, L., « De quelques éléments communs à l'égyptien et aux langues dravidiennes », in *Kémi. Revue de philologie et d'archéologie égyptiennes et coptes* (Paris), vol. XIV, 1957, pp. 26-33.
- HOMBURGER, L., « La linguistique et l'histoire de l'Afrique », in *Bulletin de l'IFAN* (Dakar), série B, 20, 1958, pp. 554-561.
- HOUSTON, D.D., *Wonderful Ethiopians of the Ancient Cushite Empire. Book I. - Nations of the Cushite Empire. Marvelous Facts from authentic Records*, Baltimore, Black Classic Press, 1985 ; 1^{re} édit., Oklahoma City, The Universal Publishing Company, 1926.
- HUARD, P., « Influences culturelles transmises au Sahara tchadien par le

- Groupe C de Nubie », in *Kush* (Khartoum), 15, 1967-1968, pp. 84-124, 10 fig.
- HUARD, P., « Contribution saharienne à l'étude de questions intéressant l'Égypte ancienne », in *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie* (Paris), 45, 1966, pp. 5-18.
- HUARD, P., LECLANT, J. et ALLARD-HUARD, L., *La culture des chasseurs du Nil et du Sahara*, 2 vol., Alger, CRAPE, 1980.
- HUARD, P. et ALLARD-HUARD, L., *Le cheval, le fer et le chameau sur le Nil et au Sahara*, Le Caire, Etudes scientifiques, sept.-déc. 1985.
- HUARD, P. et ALLARD-HUARD, L., « Limite occidentale des influences culturelles transmises au Sahara nigéro-tchadien par le groupe C de Nubie », in *Bulletin de l'IFAN*, t. 42, sér. B, n° 4, 1980, pp. 671-692, avec 10 fig.
- HULSTAERT, G., *La négation dans les langues congolaises*, Bruxelles, Librairie Falk fils, 1950. Collect. Institut Royal Colonial Belge, Mémoires, tome XIX, fasc. 4. Affixes et autres morphèmes négatifs de l'ancien égyptien se retrouvent tels quels dans les langues négro-africaines modernes du Zaïre (ex. Congo Belge).
- JEFFREYS, M.D.W., « The Diffusion of Cowries and Egyptian Culture in Africa », in *American Anthropologist*, 50, 1948, pp. 45-53.
- JEFFREYS, M.D.W., « Circumcision, its Diffusion from Egypt among the Bantu », in *Criteria*, 1, 1949, pp. 73-84.
- JEFFREYS, M.D.W., « Ikenga, The Ibo-ramheaded God », in *African Studies* (Johannesburg), 13, 1954, pp. 25-40.
- JÉQUIER, G., « La panthère dans l'Égypte », in *Revue d'Ethnologie et de Sociologie*, 4, 1913, pp. 353-373.
- JOMARD, « Sur les rapports de l'Éthiopie avec l'Égypte », in *Moniteur* (Paris), 18 décembre 1822.
- KEIMER, L., « L'Égypte, pays africain », in *Egypt Travel Magazine* (Le Caire), 28, novembre 1956, pp. 6-9, avec fig.
- KITCHEN, K.A., « Punt and how to get there », in *Orientalia*, 40, 1971, pp. 184-207.
- KUENTZ, Ch., « Les langues négro-africaines sont-elles d'origine égyptienne ? », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 36, 1935, pp. 79-89.
- LAFFONT, E., « Des cordophones congolais. Survie des harpes de l'antique Égypte dans les cordophones zande et mangbetu », in *Arts d'Afrique Noire* (Villiers-Le-Bel), n° 6, 1973, pp. 16-23, illustr.
- LAM, A.M., *Le Chevet : Égypte ancienne et Afrique Noire*, doct. 3^e Cycle, Université Paris IV, 1981.
- LAM, A.M., « Le pulaar viendrait-il de la vallée du Nil ? », in *Bulletin de l'IFAN*, t. 45, sér. B, n° 1-2, 1983, pp. 197-205.
- LECLANT, J., « Égypte-Afrique. Quelques remarques sur la diffusion des monuments égyptiens en Afrique », in *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie* (Paris), n° 21, juin 1956, pp. 29-41, carte, notes bibliographiques.

- LECLANT, J., *Le fer dans l'Égypte ancienne, le Soudan et l'Afrique*, in Actes du Colloque *Le Fer à travers les âges*, Nancy, 1956, pp. 83-91.
- LECLANT, J., « Égypte pharaonique et Afrique Noire », in *Revue Historique* (Paris), 86, n° 227, 1962, pp. 327-336.
- LECLANT, J., *Afrika*, dans *Lexikon der Ägyptologie*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, I, 1, 1972, pp. 85-94.
- LUCAS, J.O., *The Religion of the Yorubas. Being an Account of the Religious Beliefs and Practices of the Yoruba Peoples of Southern Nigeria, especially in relation to the Religion of Ancient Egypt*, Lagos, CMS Bookshop, 1948, avec de nombr. illustr.
- LUSCHAN, F. VON et SCHAEFFER, H., « Die angebliche ägyptische Figur aus Rhodesia », in *Zeitschrift für Ethnologie*, 38, 1906, pp. 891-904 avec fig.
- MAUNY, R., « La savane nilo-tchadienne, voie de pénétration des influences égyptiennes et orientales », in *4a Conferencia Internacional de Africanistas Occidentales*, Fernando Po, 1951 (Madrid, 1954), vol. II, pp. 85-115.
- MAUNY, R. et CARITÉ, D., « Découverte à Nouakchott d'un denier d'Alexandre », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), tome 53, 1983, pp. 181-183.
- MEEK, C.K., *A Sudanese Kingdom (Jukun-speaking People, Nigeria)*, Londres, 1931.
- MEYEROWITZ, E.L.R., *The Divine Kingship in Ghana and Ancient Egypt*, Londres, Faber and Faber, 1960.
- MONIOT, H., « L'Égypte et la Nubie devant l'Afrique profonde », in *Cahiers d'Études Africaines* (Paris), 7, 1967, pp. 202-210.
- MURRAY, M.A., « Egypt and Africa », in *Man*, 61, 1961, pp. 25-26.
- MUSEUR, M., « Les anciennes civilisations nubienues », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), XXXIX, 2, 1969, pp. 173-198.
- NAVILLE, Ed., « L'origine africaine de la civilisation égyptienne », in *Revue Archéologique*, II, 1913, pp. 47-65.
- NGOM, G., « Rapports Égypte-Afrique noire : Aspects linguistiques », in *Présence Africaine. Revue Culturelle du Monde Noir* (Paris), 1^{er} et 2^e trim. 1986, n° 137-138, pp. 25-57.
- OBENGA, Th., *L'Afrique dans l'Antiquité. Égypte pharaonique-Afrique Noire*, Paris, Présence Africaine, 1973, préface de Cheikh Anta Diop, XXVI pl. hors-texte.
- OBENGA, Th., « Égyptien ancien et négro-africain », in *Cahiers Ferdinand de Saussure* (Genève), n° 27, 1970-1972, pp. 65-92.
- OBENGA, Th., « Contribution de l'égyptologie au développement de l'histoire africaine », in *Présence Africaine* (Paris), n° 94, 1975, pp. 119-139.
- OBENGA, Th., *Parenté linguistique génétique entre l'égyptien (ancien égyptien et copte) et les langues négro-africaines modernes*, dans l'ouvrage collectif *Le Peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*, Actes du Colloque international tenu au Caire (Égypte), du 28 janvier au 3 février 1974, Paris, Unesco, 1978, pp. 65-71.

- OBENGA, Th., « Formation du pluriel en sémitique et en égyptien », in *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire* (Brazzaville), n° 5, 1980, pp. 31-38.
- OBENGA, Th., « "Bœuf", "Taureau", "Bétail" : en égyptien ancien et en négro-africain moderne », in *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire* (Brazzaville), n° 7, 1982, pp. 51-61, avec VI pl. hors-texte. Communication au Congrès de l'Association Internationale des Egyptologues, Canada, Toronto.
- OBENGA, Th., « De l'Etat dans l'Afrique précoloniale : le cas du royaume de Kouch dans la Nubie ancienne », in *Présence Africaine*, n° 127-128, 3^e et 4^e trim. 1983, pp. 128-148. Comparaison avec le royaume de Loango (Vili), au Congo maritime.
- OBENGA, Th., « Les origines africaines des Pharaons », in *Afrique Histoire. Le Magazine trimestriel de l'histoire africaine* (Dakar), n° 7, 1983, pp. 47-48.
- OBENGA, Th., « La Philosophie pharaonique », in *Présence Africaine* (Paris), n° 137-138, 1^{er} et 2^e trim. 1986, pp. 3-24.
- O'CONNOR, D., « Ancient Egypt and Black Africa. Early Contacts », in *Expedition*, 14, 1971, pp. 2-9.
- PAGEARD, R., « Civilisation mossie et Egypte ancienne », in *Genève-Afrique* (Genève), vol. II, n° 2, 1963, pp. 183-206.
- PARRINDER, G., « The Possibility of Egyptian Influence on West African Religion », in *Proceedings of the 3rd International West African Conference held at Ibadan, December 1949*, Lagos, 1956, pp. 61-67.
- PETRIE, W.M.Fl., « Egypt in Africa », in *Ancient Egypt* (Londres), Part III, 1914, pp. 115-127 ; Part IV, 1914, pp. 159-170 ; nombreuses illustrations dans le texte. Très important.
- ROPIVIA, M., « Les Fang dans les Grands Lacs et la Vallée du Nil. Esquisse d'une géographie historique à partir du Mvett », in *Présence Africaine* (Paris), n° 120, 4^e trim. 1981, pp. 46-58, carte.
- SAINT-CLAIR DRAKE, « Détruire le mythe chamitique, devoir des hommes cultivés », in *Présence Africaine*, Numéro spécial XXIV-XXV, tome I, février-mai 1959, pp. 215-230.
- SCHWEINFURTH, G., « Aegyptische Relikten im äthiopischen Sudan », in *Annales du Service des Antiquités de l'Egypte* (Le Caire), 8, 1907, pp. 184-191.
- SEGY, L., « The Ashanti Akua'ba Statues as Archetype, and the Egyptian "Ankh". A Theory of Morphological Assumptions », in *Anthropos* (Fribourg), vol. 58, 1963, pp. 839-867, nombr. illustr. dans le texte.
- SELIGMAN, C.G., *Egypt and Negro Africa. A Study in divine Kingship*, Londres, George Routledge & Sons, 1934, frontispice, 3 fig., I pl., carte.
- SELIQUER, Capit., « Eléments d'une étude archéologique des Pays-Bas du Tchad », in *Bulletin de l'IFAN* (Dakar), t. 7, 1945, pp. 191-201, II pl. Quatre voies anciennes menaient de la Vallée du Nil aux Pays-Bas du Tchad.
- SHINNIE, P.L., *Meroe. A Civilization of the Sudan*, Londres, Thames and Hudson, 1967. Collect. Ancient Peoples and Places. Un chapitre concerne Méroé et le reste de l'Afrique noire.

- TALBOT, P.A., *Life in Southern Nigeria. The Magic, Beliefs and Customs of the Ibibio Tribe*, Londres, MacMillan and C°, 1923, illustr., carte ; voir notamment les pages qui se rapportent au thème suivant : *Egyptian Parallels to Ibibio Beliefs and Rituals* (pp. 15-17, 87-89, 143, 164, 274-275).
- THOMAS, N.W., « What is the Ka ? », in *The Journal of Egyptian Archaeology* (Londres), vol. VI, 1920, pp. 265-273. Influences de l'Égypte pharaonique sur le reste de l'Afrique noire.
- TRIGGER, B.C., *Nubia under the Pharaohs*, Londres, Thames and Hudson, 1976, 74 photos, 43 fig., 10 cartes.
- TRIGGER, B.G., « Meroitic and Eastern Sudanic : A Linguistic Relationship », in *Kush. Journal of the Sudan Antiquities Service* (Khartoum), vol. XII, 1969, pp. 188-189.
- TRILLES, H., « Au sujet de la langue Fang et ses lointaines origines », in *Revue anthropologique* (Paris), 45^e année, n° 4-6, avril-juin 1935, pp. 106-125. Parenté de la langue fang (Sud-Cameroun, Guinée Équatoriale, Gabon) avec la langue égyptienne.
- TUCKER, A.N., « Babel en Afrique », in *Atomes* (Paris), n° 428, nov. 1967, pp. 646-651. Langue des Ik (Afrique orientale) apparentée à l'égyptien pharaonique.
- VOLNEY, C.F., *Voyage en Syrie et en Egypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Paris, Desenne et Volland, 2^e édit., 1787.
- VOLNEY, C.F., *Cœuvres complètes de Volney*, Paris, Firmin Didot frères, 1838.
- VYCICHL, W., « Ancient Egyptian "Ka" and "Ba" in Africa », in *Kush. Journal of the Sudan Antiquities Service* (Khartoum), vol. VIII, 1960, pp. 282-284.
- VYCICHL, W., « The Beja Language Tu Bedawiye. Its Relationship with old egyptian », in *Kush*, vol. VIII, 1960, pp. 252-264. Le *beja* est une langue couchitique, négro-africaine.
- VYCICHL, W., « L'allaitement divin du Pharaon expliqué par une coutume africaine », in *Genève-Afrique* (Genève), V, 2, 1966, pp. 261-265, avec fig.
- WAINWRIGHT, G.A., « Iron in Egypt », in *The Journal of Egyptian Archaeology* (Londres), vol. XVIII, 1932, pp. 3-15, 1 pl. de 4 fig.
- WAINWRIGHT, G.A., « Iron in the Napatan and Meroitic Ages », in *Sudan Notes and Records*, XXVI, 1945, pp. 5-36, carte.
- WAINWRIGHT, G.A., « Early foreign trade in East Africa », in *Man*, XLVII, 1947, pp. 143-148.
- WAINWRIGHT, G.A., « Pharaonic Survivals between Lake Chad and the West Coast », in *The Journal of Egyptian Archaeology* (Londres), vol. 35, 1949, pp. 170-175. Axes présentés par l'auteur : 1° Vallée du Nil-Tchad-Bénoué (Ifé-Bénin-Asante, etc.) ; 2° Vallée du Nil-Tchad-Congo (Mangbetu, Kuba, Kongo, Teke, Fang, Douala, Bemba, Luba, etc.) ; 3° Vallée du Nil-Zimbabwe.
- WAINWRIGHT, G.A., « The Egyptian origin of a ram-headed breastplate from Lagos », in *Man*, LI, 1951, pp. 133-135, fig.
- WESCOTT, J., « Did the Yoruba come from Egypt ? », in *Odù*, 4, 1958, pp. 10-15.

- WESCOTT, J., « Ancient Egypt and Modern Africa », in *Journal of African History* (Cambridge), 2, 1961, pp. 311-321.
- YOYOTTE, J., « Un document relatif aux rapports de la Libye et de la Nubie », in *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie* (Paris), n° 6, avril 1951, pp. 9-14. Etude d'une stèle de l'officier Ramosé sous Ramsès II.
- YOYOTTE, J., « Arts des Nubiens antiques. A propos du prêt de la RAU au Festival mondial des Arts nègres », in *Revue du Louvre et des musées de France*, n° 4-5, 1966, pp. 187-194, 8 fig. On lit à la page 187 : « Si l'on porte le regard vers les plus hautes époques de l'histoire, la terre d'Égypte apparaît comme une source privilégiée pour la connaissance du passé africain. »
- ZAYED, A.H., *Relations de l'Égypte avec le reste de l'Afrique*, chapitre 4 de *l'Histoire Générale de l'Afrique, II. - Afrique ancienne*, directeur du volume : G. Mokhtar, Paris, Unesco.

III. PHILOSOPHIE AFRICAINE

- ABANDA NDENGUE, J.-M., *De la Négritude au Négrisme. Essais polyphoniques*, Yaoundé, Editions CLE, 1970. Collect. Point de Vue, n° 1.
- ABRAHAM, W.E., *The Mind of Africa*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962 ; éd. Phoenix Books, 1966.
- ADOTÉVI, St., *Négritude et négrologues*, Paris, Ch. Bourgois, 1972. Collection. 10-18.
- AGBETIAFA, K., *Les Ancêtres et nous. Analyse de la pensée religieuse des Bê de la Commune de Lomé*, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Editions Africaines (NEA), 1985.
- AGBLEMAGNON, F.N., « Totalité et systèmes dans les sociétés d'Afrique Noire », in *Présence Africaine. Revue Culturelle du Monde noir* (Paris), n° 41, 2^e trim. 1962, pp. 13-22.
- AKYEAMPONG, D.A., « Les modules de base de la nature : comment on conçoit aujourd'hui la structure de la matière », in *Impact. Sciences et Société* (Paris, Unesco), n° 137, 1985, pp. 69-81. Célèbre physicien du Ghana, auteur de nombreux articles sur la théorie des particules élémentaires.
- AMON D'ABY, F.J., *Croyances religieuses et coutumes juridiques des Agni de la Côte-d'Ivoire*, Paris, Editions Larose, 1960, préface de H. Deschamps, VIII pl. hors-texte. L'âme et le double, les dieux, les perles, les songes et les présages, les guérisseurs, les prêtres et les sorciers, le rituel, les coutumes juridiques.
- ALLEGRET, E., *Les idées religieuses des Fang*, Paris, Ernest Leroux, 1904.
- ANDRIAMANJATO, R., *Le Tsiny et le Tody dans la pensée malgache*, Paris, Présence Africaine, 1957. Deux notions de la philosophie vécue du Malgache.
- ARINZE, Fr. A., *Sacrifice in Ibo Religion*, Ibadan, Ibadan University Press, 1970, avec illustr.
- AZOMBO-MENDA, S. et ENOBO KOSSO, M., *Les philosophes africains par les*

- textes*, Paris, Editions Fernand Nathan, 1978. Manuel contenant des textes d'Amo, Blyden, Senghor, Nkrumah, Césaire, Fanon, Cabral, Cheikh Hamidou Kane, Mveng, Towa, Eboussi Boulaga, Hichem Djait, A. Laroui, I. Sow, Njoh-Mouelle, Hountondji.
- AZOMBO-MENDA, S. et MEYONGO, P., *Précis de philosophie pour l'Afrique*, Paris, Editions Fernand Nathan, 1981. Matériel didactique pour l'enseignement de la philosophie en Afrique.
- BA, O., « L'expression du temps en "poulâr" et en "hassâniyya" », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XXXVI, sér. B, n° 4, 1974, pp. 853-875.
- BADINI, A., « Les éléments de la personne humaine chez les Môsè », in *Bulletin de l'IFAN*, t. 41, sér. B, n° 4, 1979, pp. 787-818.
- BAHOKEN, J.-C., *Clairières métaphysiques africaines. Essai sur la Philosophie et la Religion chez les Bantu du Sud-Cameroun. La connaissance de Nyambe, l'Etre suprême et les influences des idées philosophiques et religieuses sur la société et les institutions*, Paris, Présence Africaine, 1967. Ouvrage publié avec le concours du CNRS.
- BALIBUTSA, M., *Les perspectives de la pensée philosophique bantu-rwandaise après Alexis Kagame*, Butare, Editions Université Nationale du Rwanda, 1985.
- BAMUNOBA, Y.K. et ADOUKONOU, B., *La Mort dans la vie africaine*, Paris, Présence Africaine et Unesco, 1979. La mort dans la société adja-fon (Bénin), et en Afrique orientale.
- BIRINDA, prince, *La Bible secrète des Noirs selon le Bouity (Doctrine initiatique de l'Afrique équatoriale)*, Paris, Les Editions des Champs-Élysées, « Omnium Littéraire », 1952, avec illustrations par la Comtesse S. de Villermont et R. Kempf d'après l'Auteur, commentaires de Jean-René Legrand. Collect. L'Afrique Vous Parle, n° II.
- BLYDEN, E.W., *Christianity, Islam and the Negro Race* (1887), Edinburgh, At the University Press, édit. de 1967. Collect. African Heritage Books, n° 1.
- BODUNRIN, P.O., « Philosophy : Meaning and Method », in *Ibadan Journal of Humanistic Studies*, Ibadan, n° 1, avril 1981, pp. 12-27.
- BOLAJI IDOWU, E., *Olodumarè. God in Yoruba Belief*, Londres, Longman, 1970 ; 1^{re} édit. 1962 ; avec 17 planches, 1 carte du pays yoruba.
- BOLAJI IDOWU, E., *African traditional religion. A Definition*, Londres, SCM Press LTD, 1975 ; 1^{re} édit. 1973.
- BOOTH, N.S., « Time and Change in African Traditional Thought », in *Journal of Religion in Africa*, 7, 1975, pp. 81-91.
- BOTOLO MAGOZA MA DOBO, « La philosophie en Afrique », in *Zaire-Afrique* (Kinshasa), mai 1974, 14^e année, n° 85, pp. 261-273.
- BRENTJES, B., *Anton Wilhelm Amo. Der schwarze Philosoph in Halle*, Leipzig, Koehler & Amelang, 1976, avec 25 illustr.
- BRUEL, G., « Noms donnés par les populations de l'Oubangui et du Chari à des planètes, à des étoiles et à des constellations », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), II, 1, 1932, pp. 49-54.
- BUAKASA TULU KIA MPANSU, *L'Impensé du discours. « Kindoki » et « Nkisi » en pays kongo du Zaïre*, préface de B. Verhaegen, Kinshasa, Presses

- Universitaires du Zaïre, Bruxelles, « Centre d'Etude et de Documentation Africaines », 1973. Collect. Thèses en Sciences Humaines, n° 1.
- CALVET, L.-J., *La tradition orale*, Paris, PUF, 1984. Collect. : « Que Sais-Je ? », n° 2122. Voir chap. III : « Oralité, gestualité et mesure du monde », et chap. IV : « L'Univers pictural de la tradition orale ». La Croix d'Agadès est à rapprocher du signe *ankh* de l'ancienne Egypte signifiant « Vie ».
- CHABRELIE, L., « Notes sur quelques croyances des Sara », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), III, 2, 1933, pp. 315-318.
- CHÉRON, G., « La circoncision et l'excision chez les Malinké », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), III, 2, 1933, pp. 297-304. Sens profond du rituel, comparable à celui de l'Egypte pharaonique.
- CHEVALIER, A., « Les plantes magiques cultivées par les Noirs d'Afrique et leur origine », in *Journal de la Société des Africanistes*, VII, 1, 1937, pp. 93-106. Aromathérapie comme dans l'Egypte ancienne.
- CISSOKO, S.M., « L'intelligentsia de Tombouctou aux xv^e et xvi^e siècles », in *Présence Africaine* (Paris), nouvelle série bilingue, n° 72, 4^e trim. 1969, pp. 48-72.
- COCKER, M. DE, « Essai de parallélisme biblico-congolais », in *Zaïre. Revue congolaise* (Bruxelles), vol. IV, 3, mars 1950, pp. 277-298. Etude originale.
- COLLOMB, G., « Fragments d'une cosmologie Banzébi » (Gabon), in *Journal de la Société des Africanistes*, tome 53, 1983, pp. 107-118.
- CRAHAY, Fr., « Le "décollage" conceptuel : conditions d'une philosophie bantoue », in *Diogenes. Revue Internationale des Sciences humaines* (Paris), octobre-décembre 1965, n° 52, pp. 61-84.
- DAMMANN, E., *Les religions de l'Afrique*, trad. de l'allemand par L. Jospin, Paris, Payot, 1964. La transcendance, la pensée et la vie religieuse (idées sur le monde, la création, les temps mythiques), la pratique religieuse, les formes actuelles des religions africaines. Collect. Les Religions de l'Humanité.
- DELACAMPAGNE, Chr., *La philosophie ailleurs*, dans l'ouvrage collectif intitulé *Philosopher. Les interrogations contemporaines. Matériaux pour un enseignement*, sous la direction de Christian Delacampagne et Robert Maggiori, Paris, Fayard, 1980, pp. 473-482 ; voir sur « Le monde négro-africain », pp. 476-477.
- DENNETT, R.E., *At the Back of the Black Man's Mind*, Londres, MacMillan & Co, 1906, avec 21 pl.
- DIAGNE, P.F., *L'Europhilosophie face à la pensée du Négro-Africain. Suivi de Thèses sur épistémologie du réel et problématique néo-pharaonique*, Dakar, Editions Sankoré, 1981, Collect. Tutankhamon.
- DIAWARA, F., *Le Manifeste de l'homme primitif*, Paris, Bernard Grasset, 1972.
- DICKSON, K.A. et ELLINGWORTH P., édité., *Biblical Revelation and African Beliefs*, Londres, Butterworth Press, 1969.
- DIENG, A.A., *Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire*, Dakar, Editions Sankoré, 1978. Collect. Cabral-Fanon. La question de l'existence de la philosophie africaine.

- DIENG, A.A., *Contribution à l'étude des problèmes philosophiques en Afrique noire*, Paris, Nubia, 1983. L'Egypte pharaonique et les problèmes philosophiques de l'Afrique Noire.
- DIENG, A.A., *Le marxisme et l'Afrique Noire. Bilan d'un débat sur l'universalité du marxisme*, Paris, Nubia, 1985.
- DIETERLEN, G., « Note sur le génie des eaux chez les Bozo », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), XII, 1942, pp. 149-156.
- DIETERLEN, G., « Mécanisme de l'impureté chez les Dogon », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), XVII, 1947, pp. 81-90.
- DIETERLEN, G., *Essai sur la religion bambara*, Paris, PUF, 1951, préface de Marcel Griaule, 17 fig. dans le texte, VI pl. hors-texte. Mythes, cultes, rites, divination.
- DIETERLEN, G., « Classification des végétaux chez les Dogon », in *Journal de la Société des Africanistes*, tome XXII, 1952, pp. 115-158.
- DIETERLEN, G., « Mythe et organisation sociale au Soudan français », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), tome XXV, 1955, pp. 39-76.
- DIETERLEN, G., « Mythe et organisation sociale au Soudan français », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), tome XXV, 1955, pp. 39-76.
- DIKA-AKWA NYA BONAMBELA, *Bible de la sagesse bantoue*, Paris, Edit. Cam, 1955.
- DIMI, Ch.-R., *Sagesse boulou et Philosophie*, Paris, Editions Silex, 1982. Les Bulu, de l'ensemble beti, vivent dans une zone forestière au Sud-Cameroun.
- DYATLM, Nd., *Civilisation et science juridique en Afrique et dans le monde*, Yaoundé, Editions CLE, 1982. Collect. Etudes et Documents Africains. Etat, Droit, rôle et place de la femme dans la société africaine ; contraste avec l'aire culturelle nordique ou occidentale.
- EBOUSSI BOULAGA, F., *La crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie. Essai*, Paris, Présence Africaine, 1977. Collect. Situations et Perspectives.
- ELUNGU, P.E., « La Philosophie, condition du développement en Afrique aujourd'hui », in *Présence Africaine* (Paris), n° 103, 3^e trim. 1977, pp. 3-18.
- ELUNGU, P.E.A., *Eveil philosophique africain*, Paris, L'Harmattan, 1984.
- ESPARRE, P.-L., « Quelques aspects métaphysiques du "Bouiti Mitsongo" », in *Genève-Afrique* (Genève), VII, 1, 1968, pp. 53-57. Les Tshogho habitent le Gabon méridional.
- ETEKI'A MBUMUA, W.A., *Un certain humanisme*, Yaoundé, Editions CLE, 1970. Collect. Point de Vue, n° 3.
- EVEN, A., « Le caractère sacré des chefs chez les Babamba et les Mindassa d'Okondja (Moyen Congo) », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), VI, 2, 1936, pp. 187-196. Royauté et chefferie sacrées, partout dans l'Afrique noire, depuis l'Egypte pharaonique.
- FAURE, H.M., « Rites mortuaires chez les M'Bérés » (Congo), in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), tome I, 1, 1931, pp. 111-115. Des aspects du rituel funéraire pharaonique.

- FERNANDEZ, J.W., *Bwiti. An Ethnography of the Religious Imagination in Africa*, Princeton, Princeton University Press, 1982, nombr. illustr.
- FOMBA, N., « Sagesse grecque et sagesse africaine : connais-toi toi-même », in *Genève-Afrique*, V, 2, 1966, p. 266.
- FORDE, D., éd., *African Worlds. Studies in the Cosmological Ideas and Social Values of African Peoples*, Oxford, Oxford University Press, 1963, 1^{re} édit., 1954.
- FOTÉ, H.M., « De la paix perpétuelle dans la philosophie pratique des Africains », in *Présence Africaine* (Paris), n° 55, 3^e trim. 1965, pp. 15-31.
- FOTÉ, H.M., *La vision du beau dans la culture négro-africaine*, pp. 47-67 dans l'ouvrage collectif : *Colloque sur l'Art nègre*, tome I, Paris, Présence Africaine, 1967. Premier Festival mondial des Arts nègres, Dakar, 1-24 avril 1966.
- FOUDA, B.-J. et POKAM, S., *La philosophie camerounaise à l'ère du soupçon : le cas Towa*, Yaoundé, Editions Le Flambeau, 1980.
- FOURCHE, J.A.T. et MORLIGHEM, « Conception des indigènes du Kassaï sur l'Homme et la mort », in *Journal de la Société des Africanistes*, VII, 2, 1937, pp. 189-202.
- FOURCHE, T. et MORLIGHEM H., *Une Bible noire*, Bruxelles, Max Arnold, 1973. Ouvrage précieux qui concerne les Bantu de la zone centrale du Zaïre, province du Kasai, ouest du Lomami et sud du Sankuru : textes sur la création, l'univers, l'homme, la mort, etc.
- FRASER, D., éd., *African Art as Philosophy*, New York, 1974.
- GANAY, S. DE, « Rôle protecteur de certaines peintures rupestres du Soudan français », in *Journal de la Société des Africanistes*, X, 1939, pp. 87-98.
- GANAY, S. DE, « Graphies bambara des nombres », in *Journal de la Société des Africanistes*, XX, 2, 1950, pp. 295-307.
- GANAY, S. DE, « Notes sur la théodicée bambara », in *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CXXXV, n° 2 et 3, avril-juin 1949, pp. 187-213.
- GANAY, S. DE, *Les Devises des Dogons*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1942.
- GRIAULE, M., *Masques Dogons*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1938.
- GRIAULE, M., « blasons totémiques des Dogon », in *Journal de la Société des Africanistes*, VII, 1, 1937, pp. 69-78.
- GRIAULE, M., « L'arche du monde chez les populations nigériennes », in *Journal de la Société des Africanistes*, XVIII, 1, pp. 117-126.
- GRIAULE, M., *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemméli*, Paris, Editions du Chêne, 1948.
- GRIAULE, M., « L'image du monde au Soudan », in *Journal de la Société des Africanistes*, XIX, 2, 1949, pp. 81-88.
- GRIAULE, M., « Le vêtement dogon, confection et usage », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXI, 2, 1951, pp. 151-163.
- GRIAULE, M., « Le savoir des Dogon », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXII, 1952, pp. 27-42.

- GRIAULE, M., « Réflexions sur des symboles soudanais », in *Cahiers Internationaux de Sociologie* (Paris), vol. XIII, 7^e année, 1952, pp. 8-30.
- GRIAULE, M., « Philosophie et religions des Noirs », dans l'ouvrage collectif intitulé *Le Monde noir*, numéro spécial 8-9 de *Présence Africaine* dirigé par Théodore Monod, Paris, Présence Africaine, 1950, pp. 307-321.
- GRIAULE, M. et DIETERLEN, G., « Un système soudanais de Sirius », in *Journal de la Société des Africanistes*, XX, 2, 1950, pp. 273-294.
- GRIAULE, M. et DIETERLEN, G., *Signes graphiques soudanais*, Paris, Hermann & Cie, 1951. Collect. L'Homme. Cahiers d'Ethnologie, de Géographie et de Linguistique, n° 3.
- HAMPATÉ BA, A. et DAGET, J., « Notes sur les chasses rituelles bozo », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXV, 1955, pp. 89-98. Pharaon pratiquait aussi la chasse rituelle.
- HAMPATÉ BA, A. et CARDAIRE, M., *Tierno Bokar. Le sage de Bandiagara*, Paris, Présence Africaine, 1957. Puissance du verbe créateur.
- HAMPATÉ BA, A. et Dieterlen, G., *Koumen. Texte initiatique des pasteurs peul*, Paris, La Haye, Mouton & Cie, 1961. Collect. Cahiers de l'Homme. Ethnologie-Géographie-Linguistique, nouvelle série, I.
- HAMPATÉ BA, A. et DIETERLEN, G., « Les fresques d'époque bovidienne du Tassili N'Ajjer et les traditions des Peul : hypothèses d'interprétation », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXXVI, 1, 1966, pp. 141-157.
- HAMPATÉ BA, A. et MONOD, Th., « Vestiges d'un calendrier solaire au Soudan français », in *Première Conférence Internationale des Africanistes de l'Ouest. Comptes rendus*, t. II. Dakar, IFAN, 1951, pp. 227-230.
- HAZOUmé, G.L., *Idéologies tribalistes et nation en Afrique (le cas dahoméen)*, Paris, Présence Africaine, 1977. Collect. Situations et Perspectives.
- HEBGA, M.P., « Eloge de l'"ethnophilosophie" », in *Présence Africaine*, n° 123, 1982, pp. 20-41.
- HIGHTWATER, J., *L'Esprit de l'aube. Vision et réalité des Indiens d'Amérique*, Paris, Lausanne, Editions L'Age d'Homme, 1984, trad. de l'américain par Robert Tricoire ; 1^{re} édit., New York, 1981. Des faits négro-africains sont évoqués.
- HOLAS, B., « Remarques sur la valeur sociologique du nom dans les sociétés traditionnelles de l'Ouest africain », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXIII, 1953, pp. 77-86.
- HOLAS, B., « Fondements spirituels de la vie sociale sénoufo », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXVI, 1956, pp. 9-32.
- HOLAS, B., *La Pensée africaine. Textes choisis 1949-1969*, Paris, Paul Geuthner, 1972.
- HOUNTONDJI, P.J., *Sur la « Philosophie africaine ». Critique de l'ethnophilosophie*, Paris, François Maspero, 1977. Collect. Textes à l'appui. Articles publiés dans diverses revues, depuis 1969.
- HOUNTONDJI, P.J., « Histoire d'un mythe », in *Présence Africaine* (Paris), n° 91, 3^e trim. 1974, pp. 3-13.

- HOUNWANOU, R.T., *Le Fa. Une géomancie divinatoire du golfe du Bénin (pratique et technique)*, Lomé, NEA, 1984, préface de Abbhayas Mithrananda, avant-propos de Hosseh A. Orobiyi.
- HOWLETT, J., « La philosophie africaine en question », in *Présence Africaine* (Paris), n° 91, 3^e trim. 1974, pp. 14-25.
- HUARD, P. et MASSIP, J.-M., « Monuments du Sahara nigéro-tchadien. I. - Grands cercles et pierres levées », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XXIX, sér. B, 1-2, 1967, pp. 1-27, 7 fig.
- IYEKI, J.-F., *Essai sur la psychologie du Bonto*, Kinshasa, ONRD, 1970. *Bonto*, « être humain », en langue lomongo du Zaïre équatorial.
- JAHN, J., *Muntu. L'homme africain et la culture néo-africaine*, Paris, Edit. du Seuil, trad. de l'allemand par Brian de Martinoir, 1961 ; édit. originale, 1958. Collect. Les Univers.
- JANZEN, J.M. et MACGAFFEY, W., *An Anthology of Kongo Religion : Primary Texts from Lower Zaire*, Lawrence, University of Kansas Press, 1974.
- JESPERS, P., « Signes graphiques minyanka », in *Journal de la Société des Africanistes* (Paris), 49, 1, 1979, pp. 71-102. Les Minyanka habitent le Mali.
- JUNOD, H.Ph., « Essai sur les notions fondamentales de la pensée africaine-bantoue », in *Genève-Afrique*, VII, 2, 1968, pp. 83-90.
- KA MANA, « Les philosophies négro-africaines face au problème du développement », in *Zaire-Afrique* (Kinshasa), déc. 1977, 17^e année, n° 120, pp. 591-608.
- KAGAME, A., *La Philosophie Bantu-Rwandaise de l'Etre*, Bruxelles, Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, 1956. Collection des Mémoires de l'Académie, tome XII, I.
- KAGAME, A., *La Philosophie bantu comparée*, Paris, Présence Africaine/Unesco, 1976, 6 cartes de l'aire culturelle bantu hors-texte.
- KAGAME, A., *Aperception empirique du temps et conception de l'histoire dans la pensée bantu*, dans l'ouvrage collectif introduit par Paul Ricœur : *Les Cultures et le Temps*, Paris, Payot/Unesco, 1975, pp. 103-133, avec 1 carte.
- KARP, I. et BIRD, Ch.S., édit., *Explorations in African Systems of Thought*, Bloomington, Indiana University Press, 1980.
- KASHAMURA, A., *Famille, sexualité et culture. Essai sur les mœurs sexuelles et les cultures des peuples des Grands Lacs africains*, Paris, Payot, 1973. Collect. Bibliothèque Scientifique.
- KEITA, L., « Two Philosophies of African History : Hegel and Diop », in *Présence Africaine* (Paris), n° 91, 3^e trim. 1974, pp. 41-49.
- KELLER, I., « Knowledge and Theories of Astronomy on the part of the Isubu natives of the Western slopes of the Cameroon Mountains, in German West Africa (Kamerun) », in *Journal of the African Society*, IX, oct. 1903 (réédit. 1963), pp. 59-61, avec illustrations.
- KHALDÛN, Ibn, *Discours sur l'histoire universelle (al-Muqaddima)*, traduction nouvelle, préface et notes par Vincent Monteil, Beyrouth, 1967-1968, 3 vol.

- KINYONGO, J., « Essai sur la fondation épistémologique d'une philosophie herméneutique en Afrique : le cas de la discursivité », in *Présence Africaine*, n° 109, 1^{er} trim. 1979, pp. 11-26. Dans la discursivité des contes, proverbes et mythes, se trouve le fondement du discours philosophique africain.
- KOSSOU, B.T., *Se et Gbe. Dynamique de l'existence chez les Fon*, Paris, La Pensée Universelle, 1983, avant-propos de Louis-Vincent Thomas. Propédeutique à la métaphysique des Fon (Bénin).
- KOUASSIGAN, G.A., *Afrique : Révolution ou diversité des possibles*, Paris, L'Harmattan, 1985. Mise en cause de l'idéologie du développement mimétique.
- LABATUT, R., « Contribution à l'étude du comportement religieux des Wooda'be Dageeja du Nord-Cameroun », in *Journal de la Société des Africanistes*, 48, 2, 1978, pp. 31-62.
- LABURTHE-TOLRA, Ph. et BUREAU, R., *Initiation africaine. Supplément de philosophie et de sociologie à l'usage de l'Afrique noire*, Yaoundé, Editions CLE, 1971. Collect. Etudes et Documents africains.
- LACROIX, P.-F., éd., *L'expression du temps dans quelques langues de l'Ouest Africain (Etudes lexicales)*, Paris, SELAF, 1972. Collect. Bibliothèque de la SELAF, n° 29.
- LALLEMAND, S. et ISSIFOU, H.A., « Un rite agraire chez les Kotokoli du Nord-Togo : la fête Suwa », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXXVII, 1, 1967, pp. 73-86.
- LALÉYÉ, I.-P., « La philosophie, l'Afrique et les philosophes africains : triple malentendu ou possibilité d'une collaboration féconde ? », in *Présence Africaine* (Paris), n° 123, 3^e trim. 1982, pp. 42-62.
- LALOU, Cl. « La musique de deux chants liturgiques yoruba », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXXV, 1, 1965, pp. 109-140.
- LEBEUF, A. et J.-P., « Monuments symboliques du palais royal de Logone-Birni (Nord-Cameroun) », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXV, 1955, pp. 25-34.
- LEBEUF, J.-P., « La circoncision chez les Kotoko dans l'ancien pays Sao », in *Journal de la Société des Africanistes*, VIII, 1, 1938, pp. 1-10.
- LEBEUF, J.-P., « Les rites funéraires chez les Fali », in *Journal de la Société des Africanistes*, VIII, 2, 1938, pp. 103-122.
- LEBEUF, J.-P., « Notes sur la circoncision chez les Kouroumba du Soudan français », in *Journal de la Société des Africanistes*, XI, 1941, pp. 61-84. Pratique rituelle de la circoncision dans toute l'Afrique noire, depuis l'Egypte pharaonique.
- LEBEUF, J.-P., « Le nom chez les Fali », in *Journal de la Société des Africanistes*, IX, 1, 1939, pp. 103-117. Importance « métaphysique » du nom, dans toute l'Afrique noire, depuis l'Egypte ancienne.
- LALÉYÉ, I.-P., « La philosophie, l'Afrique et les philosophes africains : triple malentendu ou possibilité d'une collaboration féconde ? », in *Présence Africaine* (Paris), n° 123, 3^e trim. 1982, pp. 42-62.

- LE CŒUR, C., « Le Tibesti et les Têda : une circoncision », in *Journal de la Société des Africanistes*, V, 1, 1935, pp. 41-60. Toujours la circoncision rituelle pharaonique.
- LE GUÉRINEL, N., « Note sur la place du corps dans les cultures africaines », in *Journal de la Société des Africanistes*, 50, 1, pp. 113-119.
- LEIRIS, M., « Rites de circoncision namchi », in *Journal de la Société des Africanistes*, IV, 1, pp. 63-80. La circoncision fut aussi un rite dans l'Égypte ancienne.
- LEIRIS, M. et SCHAEFFNER, A., « Les rites de circoncision chez les Dogons de Sanga », in *Journal de la Société des Africanistes*, VI, 2, 1936, pp. 141-162.
- LHOTE, H., « Les peintures pariétales d'époque bovidienne de Tassili. Éléments sur la magie et la religion », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXXVI, 1, 1966, pp. 7-28.
- LIGERS, Z., « La chasse à l'hippopotame chez les Bozo », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXVII, 1, 1957, pp. 37-66. Techniques et méthodes qui rappellent celles de la chasse à l'hippopotame des représentations de l'ancienne Égypte.
- LIGERS, Z., « La chasse à l'éléphant chez les Bozo », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXX, 1, 1960, pp. 95-100.
- MABONA, A., « Aspects de la philosophie africaine », in *Présence Africaine*, n° 30, février-mars 1960, pp. 40-59.
- MABONA, M., « La spiritualité africaine », in *Présence Africaine*, n° 52, 4^e trim. 1964, pp. 157-161.
- MARTINS, J., *Sabedoria Cabinda. Símbolos e Provérbios*, Lisbonne, JIU, 1963, nombr. illustr. Sorte de dictionnaire de symboles écrits des Woyo.
- MASOLO, D.A., « Some aspects and perspectives of african philosophy today », in *Africa* (Rome), année XXV, n° 3-4, sept.-déc. 1980, pp. 414-448.
- MAURIER, H., *Philosophie de l'Afrique Noire*, Bonn, Anthropos-Institut, 1976. Collect. Studia Instituti Anthropol., n° 27. Problématique de la philosophie africaine ; forme de la pensée africaine ; catégories ; dynamique de la relation ; symbolisme africain ; rituels africains.
- MAZRUI, A.A., *World Culture and the Black Experience*, University of Washington Press, Seattle et Londres, 1974. Collect. The John Danz Lectures.
- MBARGANE GUISSÉ, Y., « Pensée égyptienne et philosophie grecque : transfert et plagiat. Critique à Cheikh Anta Diop », in *Ethiopiques. Revue trimestrielle de culture négro-africaine*, nouvelle série, 3^e trim. 1985, vol. III, n° 3, pp. 88-100.
- MBITI, J., *Religions et philosophie africaines*, trad. de l'anglais par Christiane Le Fort, Yaoundé, Editions CLE, 1972. Collect. Etudes et Documents africains. L'édition originale anglaise est de 1969. Etude systématique des croyances et des mentalités africaines, leurs lignes de force communes.
- MOLET, L., « Aspects de l'organisation du monde des Ngbandi (Afrique Centrale) », in *Journal de la Société des Africanistes*, XLI, 1, 1971, pp. 35-70.

- MUJYNYA, E.N., *L'Homme dans l'univers « des » Bantu*, Lubumbashi, Presses de l'Université Nationale du Zaïre, 1972, avec des illustrations de Rudi Pillen.
- MUSEY, M., « Quelques remarques sur la philosophie africaine contemporaine », in *Genève-Afrique*, XIX, 2, 1981, pp. 136-143.
- NDAW, A., *La pensée africaine. Recherches sur les fondements de la pensée négro-africaine*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines, 1983, préface de Léopold Sédar Senghor. Analyse thématique des éléments constitutifs de la pensée négro-africaine, des savoirs et des représentations.
- NDINGA, C.-S., « L'idée de développement dans la littérature philosophique africaine », in *La Revue de Sciences Sociales* (Brazzaville), n° 7, juillet-septembre 1986, pp. 7-15.
- NEVEUX, M., *Religion des Noirs. Fétiches de la Côte-d'Ivoire*, Alençon, Imprimerie Laverdure, 1923, 9 fig., II planches.
- NGOMA-BINDA, « Pour une orientation authentique de la philosophie en Afrique : l'herméneutique », in *Zaire-Afrique* (Kinshasa), 17^e année, 1977, pp. 143-158.
- NGUEMA-OBAM, P., *Aspects de la religion fang. Essai d'interprétation de la formule de bénédiction*, Paris, Edit. Karthala, ACCT, 1983.
- NGUVULU, A., *L'humanisme négro-africain face au développement*, Kinshasa, Editions Okapi, 1971, avec illustrations.
- NIANGORAN-BOUAH, G., « Idéologie de l'or chez les Akan de Côte-d'Ivoire et du Ghana », in *Journal de la Société des Africanistes*, n° 48, 1, 1978, pp. 127-140. Similitude avec l'idéologie de l'or dans l'Egypte ancienne.
- NICOLAS, G., « Essai sur les structures fondamentales de l'espace dans la cosmologie Hausa », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXXVI, 1, 1966, pp. 65-108.
- NJOH-MOUELLE, E., *De la médiocrité à l'excellence. Essai sur la signification humaine du développement*, Yaoundé, Editions CLE, 1970. Collect. Etudes et Documents africains.
- NJOH-MOUELLE, E., *Jalons II. L'Africanisme aujourd'hui*, Yaoundé, CLE, 1975. Collect. Point de Vue, n° 16.
- NJOH-MOUELLE, E., *Développer la richesse humaine*, Yaoundé, CLE, 1980. Collect. Etudes et Documents africains.
- NJOH-MOUELLE, E., *Considérations actuelles sur l'Afrique. Questions posées par H. Mono-Ndjana*, Yaoundé, Editions CLE, 1983.
- NKRUMAH, K., *Le Consciencisme. Philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement, avec une référence particulière à la Révolution africaine*, trad. de l'anglais par L. Jospin, Paris, Payot, 1964. Collect. Bibliothèque Scientifique.
- NKRUMAH, K., *Le Consciencisme*, traduction revue d'après l'édition anglaise de 1969, par Starr et Mathieu Howlett, Paris, Présence Africaine, 1976.
- NTITE MUKENDI, « Langues africaines et vision du monde (« La Philosophie bantu comparée » d'Alexis Kagame) », in *Présence Africaine*, n° 103, 3^e trim. 1977, pp. 91-108.

- OKONDA OKOLO, « Tradition et destin : horizons d'une herméneutique philosophique africaine », in *Présence Africaine*, n° 114, 2^e trim. 1980, pp. 18-26.
- OKPEWHO, I., *Myth in Africa. A Study of its aesthetic and cultural relevance*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- OKPEWHO, I., « Myth and Rationality in Africa », in *Ibadan Journal of Humanistic Studies*, n° 1, avril 1981, pp. 28-49.
- ONYEWUENYI, I.C., « A Philosophical Reappraisal of African Belief in Reincarnation », in *Présence Africaine* (Paris), n° 123, 3^e trim. 1982, pp. 63-78.
- OUANE, I.M., « Notes sur les Dogons du Soudan français », in *Journal de la Société des Africanistes*, XI, 1941, pp. 85-94.
- PARRINDER, G., *La religion en Afrique occidentale illustrée par les croyances et pratiques des Yorouba, des Ewe, des Akan et des peuples apparentés*, trad. de Jacques Marty, préface d'Edwin Smith, Paris, Payot, 1950. avec 1 carte, Collect. : « Bibliothèque Scientifique ».
- PARYS, J.M. van, *Aspects de la philosophie aujourd'hui en Afrique noire*, Le Caire, Etudes scientifiques, juin 1979. Philosophie africaine contemporaine : la question Tempels, résolution de la sous-commission de philosophie du II^e Congrès des écrivains et artistes noirs en 1959, controverse au sujet de l'ethnophilosophie, consciencisme de Kwame Nkrumah, philosophies politiques (L.S. Senghor, J.K. Nyerere).
- PAULME, D., « La divination par les chacals chez les Dogon de Sanga », in *Journal de la Société des Africanistes*, VII, 1, 1937, pp. 1-14. Les images du « chacal » Anubis et autres dieux funèbres incarnés dans des canidés noirs (la couleur noire étant le symbole de la renaissance et non du deuil, dans l'Egypte ancienne) abondent au pays des pharaons.
- PAULME, D., « Sur quelques rites de purification des Dogon (Soudan français) », in *Journal de la Société des Africanistes*, X, 1940, pp. 65-78. Les rites de purification des anciens Egyptiens survivent dans ceux, identiques, des Dogon du Mali.
- PEPPER, « Musique et pensée africaines », in *Présence Africaine* (Paris), n° 1, nov.-déc. 1947, pp. 149-157.
- PLANCQUAERT, M., *Soixante mythes sacrés yaka récoltés par M. Plancquaert*, Tervuren (Belgique), Musée Royal de l'Afrique Centrale, 1982.
- PODLEWSKI, A.M., « Notes sur des objets sacrés traditionnels Mboum (Adamaoua, Cameroun) », in *Journal de la Société des Africanistes*, 48, 2, pp. 102-120.
- QUENUM, M., *L'Afrique noire. Rencontre avec l'Occident*, Paris, Fernand Nathan, 1958, préface de Gaston Monnerville, VIII planches. Des analyses originales à propos de l'humanisme africain.
- RAA, E., « The Moon as a Symbol of Life and Fertility in Sandawe Thought », in *Africa*, 39, 1969, pp. 24-33.
- RANGER, T.O. et KIMAMBO, I.N., édit., *The Historical Study of African Religion with special reference to East and Central Africa*, Londres, Heinemann, 1972, 6 cartes. Des religions et rituels préhistoriques aux interactions entre

la religion africaine et le christianisme au xx^e siècle, en passant par les cultes royaux, les idéologies politiques précoloniales, les rites de possession et de passage, les crises au cours du xix^e siècle.

RAPONDA-WALKER, A. et SILLANS, R., *Rites et croyances des peuples du Gabon*, Paris, Présence Africaine, 1962.

ROUCH, J., *La religion et la magie songhay*, Paris, PUF, 1960, VIII, pl. hors-texte. Mythes, textes rituels, objets rituels, cultes, magie ; avec une carte des principaux noms de lieux.

ROUGET, G., *La Musique de l'Afrique*, dans *Histoire de la Musique I*, Paris, NRF, 1960. Collect. Encyclopédie de la Pléiade.

ROUGET, G., « Notes et documents pour servir à l'étude de la musique yoruba », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXXV, 1, 1965, pp. 67-108.

ROULON, P., « La conception gbaya du corps humain », in *Journal de la Société des Africanistes*, 50, 1, pp. 59-106. Conception aussi complexe que dans l'Égypte pharaonique.

ROUMEGUÈRE-EEBERHARDT, J., *Pensée et société africaines. Essais sur une dialectique de complémentarité antagoniste chez les Bantu du Sud-Est*, Paris/La Haye, Mouton & C^o, 1963, 9 fig. Collect. Cahiers de l'Homme. Ethnologie-Géographie-Linguistique, nouvelle série III.

ROUMEGUÈRE-EEBERHARDT, J., « Le signe du début » de Zimbabwe. Facettes d'une sociologie de la connaissance, Paris, Editions Publisud, 1982 ; ouvrage publié avec le concours du CNRS. Collect. Pensée et Société.

SCHNELL, R., « Sur quelques plantes à usage religieux de la région forestière d'Afrique Occidentale », in *Journal de la Société des Africanistes*, XVI, 1946, pp. 29-38.

SCHNELL, R., « Sur quelques croyances et pratiques concernant les serpents », in *Journal de la Société des Africanistes*, XIX, 2, 1949, pp. 89-98. Plantes magiques ou sacrées, serpents, béliers, scarabées sacrés, babouins, « chacals », faucons et aigles, crocodiles sacrés, etc., tout cela se trouve dans l'Égypte ancienne et dans le reste de l'Afrique noire : « contexte » culturel et psychologique tout à fait identique.

SCHWEEGER-HEFEL, A., « Les insignes royaux des Kouroumba (Haute-Volta) », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXXII, 2, 1962, pp. 275-324. Royauté sacrée dans l'Égypte pharaonique et le reste de l'Afrique noire, avec les mêmes insignes royaux.

SENGHOR, L.S., « L'esthétique négro-africaine », in *Diogenes* (Paris), n° 16, 1956, pp. 43-61.

SENGHOR, L.S., « De la négritude. Psychologie du Négro-africain », in *Diogenes* (Paris), n° 37, 1962, pp. 1-16.

SILLA, O., « Religion traditionnelle et techniques thérapeutiques des Lebu du Sénégal », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XXX, sér. B, n° 4, 1968, pp. 1566-1580.

SIMMONS, W.S., « The supernatural word of the Badyaranke of Tonghia (Senegal) », in *Journal de la Société des Africanistes*, XXXVII, 1, 1967, pp. 41-72.

SINE, B.D., « Esquisse d'une réflexion autour de quelques éléments de

- “philosophie” wolof », in *Présence Africaine*, n° 91, 3^e trim. 1974, pp. 26-40. Concepts de vérité, de justice ; puissance de la parole.
- SMET, A.J., *Philosophie africaine. Textes choisis I. - Textes choisis II et bibliographie sélective*, Kinshasa, Presses Universitaires de Kinshasa, 1975, préface de Mgr T. Tshibangu. Textes concernant la négritude, le négritisme, l’« African personality » ; philosophies bantu ; philosophies de la culture africaine ; critiques et perspectives.
- SMET, A.J., *Histoire de la philosophie africaine contemporaine. Courants et problèmes*, Kinshasa, Département de Philosophie et Religions Africaines, 1980. Collect. Cours et Documents, n° 5.
- SOUSBERGHE, L. DE, « A propos de “La Philosophie Bantoue” », in *Zaire. Revue Congolaise* (Bruxelles), vol. V, 8, oct. 1951, pp. 821-828.
- SOUZA, G. DE, *Conception de vie chez les « Fon »*, Cotonou, Les Editions du Bénin, s.d., avec de nombreuses illustrations.
- SURGY, A. DE, « La partition des unités cycliques de temps en pays Evhé (Togo et Ghana) », in *Journal de la Société des Africanistes*, XLV, 1975, pp. 37-68.
- SYLLA, A., *La philosophie morale des Wolof*, Dakar, Editions Sankoré, 1978. Collect. : « Tutanxamon ».
- SYLLA, A., « Création et imitation dans l’art africain traditionnel », in *Bulletin de l’IFAN*, t. 45, sér. B, n° 1-2, 1983, pp. 24-80.
- TEMPELS, P., *La Philosophie bantoue*, Paris, Présence Africaine, 2^e édition, trad. du néerlandais par A. Rubbens, 1961, illustrations ; 1^{re} édit. originale 1945 ; 1^{re} édit. française 1949 ; préface d’Alioune Diop : « Niam M’paya ou De la fin que dévorent les moyens ». Voir également : François BONTINCK, *Aux origines de « La Philosophie Bantoue »*. *La correspondance Tempels-Hulstaert (1944-1948)*, trad. du néerlandais et annotée, Kinshasa, 1985. Collect. Bibliothèque du Centre d’Etudes des Religions africaines, n° 10.
- STOLLER, P., « The World and the Cosmos : “Zarma Ideology” revisited », in *Bulletin de l’IFAN*, t. 40, sér. B, n° 4, 1978, pp. 863-878.
- SY, M.O., « Considération sur les principes constitutifs de la personnalité chez les négro-africains », in *Bulletin de l’IFAN*, t. XXXIII, sér. B, n° 1, 1971, pp. 14-62.
- THEUWS, Th., « Naître et mourir dans le rituel luba », in *Zaire. Revue Congolaise* (Bruxelles), vol. XIV, 2-3, 1960, pp. 115-173.
- THEUWS, Th., « Le réel dans la conception luba », in *Zaire. Revue Congolaise* (Bruxelles), vol. XV, 1, 1961, pp. 3-44. Eléments constitutifs de l’être humain : l’haleine de la vie, le sang, la voix, la parole, le nom, les ombres, etc. Relations étroites entre vivants et morts.
- THOMPSON, R.F., *L’éclair primordial. Présence africaine dans la philosophie et l’art afro-américains*, trad. de l’américain par Odile Demange, Paris, Editions Caribéennes, 1985 ; 1^{re} édit. originale 1983.
- TORT, P. et DÉSALMAND, P., *Sciences humaines et philosophie en Afrique. La différence culturelle*, Paris, Hatier, 1978. Choix de textes d’auteurs assez variés concernant l’anthropologie culturelle.

- TOWA, M., *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, Editions CLE, 1971. Collect. Point de Vue, n° 8. L'une des premières critiques de l'ethnophilosophie par un philosophe africain.
- TOWA, M., *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, Editions CLE, 1979. Collect. Point de Vue, n° 18. Retour fécond à l'Egypte pharaonique.
- VETO, M., « Le rôle de l'homme dans les mythes de mort chez les Bantou de l'Afrique orientale et du Congo », in *Zaire. Revue Congolaise* (Bruxelles), vol. XV, 1, 1961, pp. 75-93.
- VOGEL, S.M., *Baule Art as the Expression of a World View*, Ph. D. diss., New York University, 1977.
- WANE, M., « Réflexions sur la dimension sacrée chez les Toucouleur », in *Bulletin de l'IFAN*, t. 39, sér. B, n° 2, 1977, pp. 386-404.
- WIREDU, K., *Philosophy and an African Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980. Ouvrage composé d'articles. Important pour la pensée et la culture africaines contemporaines.
- WRIGHT, R.A., éd., *African Philosophy: An Introduction*, Washington, University Press of America, 2^e éd., 1979. Etudes d'Henri Maurier, Richard A. Wright, Lancinay Keita, Henry Olela, John A.A. Ayode, Helaine K. Minkus, J.E. Wiredu, Thomas J. Blakeley, Ifeanyi A. Menkiti, Benjamin Ewuku Oguah, Diana E. Axelsen, Benjamin Neuberger. Ouvrage important.
- WYMEERSCH, P., « Comprendre les symboles : Aspects du symbolisme africain », in *Africa* (Rome), année XXXVIII, n° 1, mars 1983, pp. 53-76.
- ZAHAN, D., « Aperçu sur la pensée théogonique des Dogon », in *Cahiers Internationaux de Sociologie* (Paris), vol. VI, 1949.
- ZAHAN, D., « Etudes sur la cosmologie des Dogon et des Bambara du Soudan français. — I. - La notion d'écliptique chez les Dogon et les Bambara. II. - Graphies de voyages mythiques chez les Bambara » (par Solange de Ganay), in *Africa* (Londres), vol. XXI, janv. 1951, n° 1, pp. 13-23, avec des figures.
- ZAHAN, D., *La Viande et la Graine. Mythologie dogon*, Paris, Présence Africaine, 1969.
- ZAHAN, D., « Un gnomon soudanais », in *Africa* (Londres), vol. XX, n° 2, 1950, pp. 126-131.
- ZAHAN, D., *Religion, spiritualité et pensée africaines*, Paris, Payot, 1970. L'homme et la divinité, la vie, la mort et le temps ; initiation et connaissance ; l'homme à l'échelle du monde ; mystique et spiritualité. Collect. « Bibliothèque Scientifique ».
- ZAHAN, D., « Principes de médecine bambara », in *Zaire. Revue Congolaise* (Bruxelles), vol. XI, 9-10 nov.-déc. 1957, pp. 967-977. Conception cosmobiologique de la maladie chez les Bambara.
- Systèmes de pensée en Afrique Noire*, Paris, CNRS, Laboratoire associé 221, Ecole Pratique des Hautes Etudes, V^e section, cahier 1975. Observations des africanistes Luc de Heusch, Germaine Dieterlen, Jean Rouch, Danielle Jonckers, Nicole Echard, Guy Le Moal, Suzanne Lallemand, Albert de Surgy, Raymond Verdier, Jeanne-Françoise Vincent, sur la religion et la

société, la pensée historique et mythique, les conduites rituelles, les cultes de possession, l'écriture divinatoire, la sorcellerie, etc.

La Philosophie africaine, Actes de la 1^{re} Semaine Philosophique de Kinshasa, Kinshasa, Faculté de Théologie Catholique, 1977, vol. 1. Etudes de Tshiamalenga Ntumba, Ntedika Konde, Mutuza Kabe, A.J. Smet, Nkombe Oleko, T.K.M. Buakasa, M. Mbalu, etc.

« La philosophie en Afrique », numéro spécial de la revue *Recherche — Pédagogie et Culture*, janvier-mars 1982, n° 56. Articles de V.Y. Mudimbe, M. Towa, K. Ngangura, G. Vilasco, P. Hountondji, Ngoma Binda. La revue est éditée à Paris.

Rapport de Synthèse. Séminaire International sur la philosophie et le développement des sciences en Afrique, Cotonou (Bénin), 18-23 décembre 1978. Congrès tenu à l'initiative du Conseil Interafricain de Philosophie. Texte ronéot.

« Philosophies africaines », n° spécial de la revue *Les Etudes Philosophiques* (Paris), octobre-décembre 1982. Etudes de Kouadio Dibi, Paulin J. Hountondji, Jean Kinyongo, Claude Rivière, Gérard Deledalle.

Revue philosophique de Kinshasa, Kinshasa, à partir de juin 1983. N° 1 : articles de Tshiamalenga Ntumba, Mudiji-Malamba Gilombe, K. Ngangu-ra, Ngimbi Nseka, M. Phoba, N. Misenga, W. Badika, T.K.M. Buakasa.

Cahiers de Philosophie de l'Université de Bangui (RCA), à partir de février 1983, rénéot. Groupe de philosophes centrafricains animé par le doyen Jean-Paul Ngoupandé.

Makanisi. Revue de Philosophie, Université Marien Ngouabi, Brazzaville, n° 1, 1986. Revue animée par les philosophes Congolais : Jean-Luc Aka-Evy, Batheas-Mollomb, Jean-Claude Bayakissa, Patrice Boukaka, Richard-Gérard Gambou, Oswald Gatore, Gabriel Gouissani, Joseph Kouka-Campo, Patrice Malonga, David Mavouangui, Nestor Mawa, Laurent Mvoula-Moukouari, Christian-Sédar Ndinga, Prosper Ngakegni, Théophile Obenga, Sévère Sianard. Cette revue est dirigée par Abel Kouvouama et Charles Koukou.

Revue sénégalaise de philosophie, depuis 1982 : principal animateur le Professeur Aloyse-Raymond Ndiaye (Université de Dakar).

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

- ADAMS III, H.H., 300.
 ADEMUWAGUN, Z.A., 342.
 ADLY, A., 341.
 AGBETIAFA, K., 182, 185.
 AHMÈS, 358, 361, 362, 364, 365, 399, 511, 521.
 ALLAINES, Cl. d', 330, 342.
 ALEMBERT, d', 496.
 AMÉLINEAU, E., 19, 51, 223.
 AMO, A.W., 9, 15.
 ANAXAGORE, 128.
 ANAXIMANDRE, 48, 73.
 ANAXIMÈNE, 48, 73.
 ANNA, A. d', 263.
 APULÉE, 14.
 ARCHIMÈDE, 13, 361, 364.
 ARISTARQUE, 13.
 ARISTIPPE, 13, 14.
 ARISTOTE, 27, 35, 50, 51, 53, 60, 102, 121, 128, 129, 133-135, 137, 157, 158, 164, 165, 184, 217, 220-223, 228, 243, 265, 309-311, 341, 355, 361, 362, 426, 511.
 ÂRYABHATA, 365.
 ASSMANN, J., 440, 466.
 AUBENQUE, P., 184.
 AUGUSTIN, saint, 14, 35, 36, 50.
 AVICENNE, 341.
 AVIENUS, 14.
 AYOADE, J.A.A., 342.
 BABA, A., 15.
 BADAWI, A., 18.
 BADIDJA, Ibn, 14.
 BAGAYOGO, M., 15.
 BAIZE, P., 300.
 BALBIN, 14.
 BARGUET, P., 50, 341, 435, 477, 478.
 BARUCQ, A., 462.
 BATTUTA, Ibn, 14.
 BEDAUX, R.M.A., 264.
 BÉRARD, V., 342.
 BERNARD, Cl., 426.
 BINGER, capit., 262, 264.
 BION LE BORYSTHÉNIEN, 14.
 BISSING, Fr. W. von, 470, 478, 485.
 BLACKMAN, A.M., 215, 218.
 BLYDEN, Ed. W., 9, 15, 18.
 BOLL, M., 426, 427.
 BOLLAND, R., 264.
 BOSER-SARIVAXÉVANIS, 264.
 BOSSUET, 473.
 BOURGUET, du, 264.
 BOURQUIN, C., 426.
 BREASTED, J.H., 327, 328, 337, 340, 342.
 BRÉHIER, E., 50.
 BRELET-RUEFF, Cl., 341.
 BRENTJES, B., 18.
 BROCA, 340.
 BROCHARD, V., 103.
 BRUEL, G., 300.
 BRUNNER, H., 485, 496.
 BRUNSCHVIG, L., 184, 185.
 BUCK, A.A. de, 38, 50, 98, 247, 253, 442.
 BUDGE, E.A.W., 50.

- CAMPS, G., 263.
 CARNOT, 381.
 CÉSAR, J., 277.
 CHADWICK, J., 223.
 CHAMPOLLION, J.Fr., 16, 22, 216, 217, 223, 522.
 CHARON, J.E., 51.
 CHASSINAT, E., 267, 463.
 CHÂTELET, Fr., 103, 135.
 CHUQUET, N., 426.
 CICERON, 35, 50, 134, 135, 158, 184.
 CISSÉ, Y., 342.
 CLARKE, S., 107.
 CLAUDIUS MAXIMUS, 14.
 CLÉMENT D'ALEXANDRIE, 519.
 CLÈRE, J.J., 119, 124.
 COHEN, M., 222.
 COLLETTE, J.P., 223, 426, 427.
 COPERNIC, 276, 299.
 CORNFORD, Fr. M., 135.
 CUSE, N. de, 366.
- DAUMAS, Fr., 102, 185, 341, 462.
 DAUMAS, M., 225, 263.
 DAVIES, N. de G., 83.
 DAYTON, J., 263.
 DEBRU, A., 342.
 DELACROIX, H., 343.
 DELAVEAU, P., 341.
 DEMETRIUS DE PHALÈRE, 13.
 DÉMOCRITE, 128, 380.
 DESCARTES, R., 361, 366.
 DIARRA, A., 341.
 DIDEROT, 496.
 DIETERLEN, G., 39, 49-51, 71, 102, 264, 300, 301.
 DIODORE CRONOS, 13.
 DIODORE DE SICILE, 299, 431, 495, 501, 502.
 DIOGÈNE DE LAËRTE, 299.
 DIOP, C.A., 8, 9, 19, 221, 297, 299, 300, 301, 406, 426, 427, 512.
 DIOPHANTE, 366, 377, 378.
 DRIOTON, Et., 107.
- EBBEL, B., 305, 311.
 EGGBRECHT, A., 432.
 EMBODEN, W.E., 341.
 ENGELBACH, R., 107.
 EPICÈTE, 101, 103.
- EPICURE, 51, 164, 520.
 ERASISTRATE, 309.
 ERATOSTHÈNE, 14, 229, 361.
 ERMAN, A., 102, 215, 218.
 ESCHYLE, 128.
 ESPAGNAT, B. d', 51.
 EUCLIDE, 13, 358, 363.
 EUDOXE DE CNIDE, 221, 233.
 EVEHÈMÈRE, 14.
- FARRINGTON, B., 18.
 FAULKNER, R.O., 215, 218.
 FELKIN, R.W., 325.
 FÉVRIER, J., 222.
 FINCH, Ch. S., 342.
 FINLEY, M.L., 502.
 FOURCHE, T., 102.
 FRENCHMAN, M., 347, 352.
 FREUD, S., 322, 323.
 FRONTON, 14.
- GALIEN, Cl., 311, 329.
 GANAY, G. de, 71, 102.
 GARDINER, A.H., 26, 48, 134, 205, 213, 215, 219, 263, 268, 293, 299, 438.
 GAUTHIER, R.A., 184.
 GHALIOUNGUY, P., 341.
 GHYKA, M.C., 426, 427.
 GIGON, O., 184.
 GILIE, B., 135.
 GILLINGS, R.J., 426.
 GIRARD, R., 183.
 GITTON, M., 135, 184.
 GOEDICKE, H., 190.
 GOLLNHOFFER, O., 342.
 GORDIEN, 14.
 GRAMME, Z., 381.
 GRAPOW, H., 324.
 GRÉGOIRE XIII, pape, 277.
 GRIAULE, M., 15, 18, 50, 51, 117, 134, 261, 293, 296, 300, 301.
 GUERRIER, E., 434.
 GUITEL, G., 426.
 GUSDORF, G., 50, 102.
- HADOT, P., 102.
 HARRISON, I.E., 342.
 HARVEY, W., 311, 341.
 HASSAN, A.Y. al., 18.

- HEATON, E.W., 184.
 HEBERDEN, 310.
 HEGEL, Fr., 7, 134, 513.
 HÉGÉSÍAS, 13.
 HEIDEGGER, M., 7, 60, 102.
 HEISENBERG, W., 427.
 HELCK, W., 437, 440, 445.
 HÉRACLITE, 48, 118, 134.
 HÉRODOTE, 233, 235, 324, 342, 363, 431, 434, 460, 522.
 HÉROPHILE, 309.
 HÉSIODE, 272.
 HIPPARQUE, 270.
 HIPPOCRATE DE CHIO (mathématicien), 128.
 HIPPOCRATE DE COS (médecin), 309, 323, 324, 329, 342.
 HOFFMAN, M.A., 50.
 HÖLDERLIN, 115, 134.
 HOMÈRE, 221, 235, 272, 324, 342.
 HOPFNER, Th., 51.
 HORACE, 192.
 HORNUNG, E., 479, 481.
 HOUEI, L., 365.
 HUNKE, S., 341.

 IDOWU, E.B., 468.
 IFAH, G., 427.
 IMBESI, A., 341.

 JACOTTET, Ph., 342.
 JAGU, A., 184.
 JAMBLIQUE, 135, 233, 426.
 JANKÉLÉVITCH, V., 179, 185.
 JAVOLENUS PRISCUS, 14.
 JONCKHEERE, 312.
 JOSÈPHE, Fl., 18.
 JOUANNA, J., 342.
 JOYCE, T.A., 102, 264, 427.
 JUNG, C., 323.
 JUNKER, 69.
 JUNOD, H.A., 291, 300.

 KĀSHĪ, al., 365.
 KEES, H., 471.
 KEITA, L., 19.
 KHALDŪN, Ibn, 14, 18.
 KRIEGER, P., 504-506.
 KUENTZ, Ch., 441.

 LABAT, R., 426.
 LABOURET, H., 229, 263.
 LAMB, V., 264.
 LAUER, J.-Ph., 30, 50.
 LEBEUF, J.-P., 51.
 LECA, A.P., 341.
 LECLANT, J., 17, 30, 50, 155, 183, 185, 199, 427.
 LEFEBVRE, G., 215, 218, 299, 307, 341, 342, 435.
 LEGESSE, A., 300.
 LEGRAND, G., 51.
 LEIBNIZ, G.W., 15, 361.
 LEXA, Fr., 341.
 LICHTHEIM, M., 89, 102, 215, 218.
 LILJO, 277.
 LIMA, M., 183.
 LINNÉ, C., 102.
 LITTRÉ, E., 342.
 LOLLIANUS AVITUS, 14.
 LORET, V., 272.
 LOWIE, R., 300.
 LUCRÈCE, 51.
 LYNCH, B.M., 290, 300.

 MABILLE, P., 50.
 MACK, J., 264.
 MACROBE, 14, 273, 299.
 MĀDHAVA, 365.
 MAIRET, G., 103, 135.
 MALEBRANCHE, 361.
 MANÉTHON, 13.
 MARC-AURÈLE, 184.
 MARTIN, Th.H., 50.
 MARY, A., 195, 201.
 MASSON-OURSSEL, P., 72, 102.
 MAUSS, M., 51.
 MAYSTRE, Ch., 142.
 MENNINGER, K., 427.
 MENZEL, B., 264.
 MERCATOR, G.K., 229.
 MESSIHA, G., 347, 351, 353.
 MESSIHA, K., 347, 352.
 MÉTIUS, A., 365.
 MIELI, A., 18.
 MOÏSE, 217, 218.
 MOKHTAR, G., 347, 351.
 MONCEAUX, P., 18.
 MONOD, Th., 18.
 MONTEIL, V., 18.

- MONTET, P., 184.
 MORET, A., 103, 362, 426.
 MORGAGNI, G., 329.
 MORGAN, Th. H., 102.
 MORLIGHIEM, H., 102.
 MVENG, E., 263, 431.
- NAFIS, Ibn an-, 311, 341.
 NDAW, A., 103.
 NEHER, A., 223.
 NEUGEBAUER, O., 299, 300.
 NEWTON, I., 358.
 NIANGOURAN BOUAH, G., 51.
 NIETZSCHE, Fr., 7, 134.
 NILAKANTHA, 365.
 N'KRUMAH, K., 8.
- OENOPIDE, 221.
 OLEKO, Nk., 184.
 OLELA, H., 19.
 ORTIGUES, Ed., 201.
 OTTO, E., 482.
- PAGELS, H., 102.
 PARRINDER, G., 50.
 PAULLINI, Fr., 323.
 PEET, T.E., 357, 358, 406.
 PERTINAX, 14.
 PICTON, J., 264.
 PLANTIKOW-MÜNSTER, M., 465.
 PLATON, 30, 31, 34, 35, 49, 51, 103, 105, 118, 134, 156-158, 164, 168, 184, 192, 201, 203, 217, 219-223, 228, 232, 233, 241, 243, 272, 361, 362, 512.
 PLINE L'ANCIEN, 212, 258, 263.
 PLOTIN, 74.
 PLUTARQUE, 13, 299.
 PORPHYRE, 233, 235.
 PORTAL, Fr., 19.
 POSENER, G. 102, 222.
 PROCLUS, 363.
 PROTAGORAS, 502.
 PTAHHOTEP, 13, 149, 155, 520.
 PYTHAGORE, 16, 127, 157, 221, 233, 235, 272, 365, 366, 371, 380, 426.
- RAY, J.D., 216, 222.
 RECORDE, R., 376.
 REY, A., 358, 426, 427.
 ROBBINS, L.H., 290, 300.
 ROBIN, L., 184.
 ROCHEMONTEIX, 267.
 ROEDER, G.G., 142.
 ROMANT, B., 185.
 ROMILLY, J. de, 184.
 ROSCOE, J., 325, 326, 342, 427.
 ROUMEGUÈRE-EBERHARDT, J., 50.
 RUDHARDT, J., 51.
 RUTILIUS NUMATIUS, 14.
 RYAN, L., 300.
- SA'DI, A., es-, 18.
 SALOMON, 494.
 SAUNERON, S., 16, 19, 222, 223, 342.
 SCHACHT, J., 341.
 SCHELLING, 134.
 SCHENKER, W., 490.
 SCHOTT, S., 469, 473, 484, 503-506.
 SCHUHL, P.-M., 341.
 SERTIMA, I. van, 300, 342, 354, 427.
 SERVEDE, M., 311.
 SETHE, K., 30, 33, 69, 257, 357, 367.
 SEXTÉ L'EMPIRIQUE, 13.
 SHARIF, M.M., 18.
 SHAW, Th., 260.
 SILLANS, R., 342.
 SIMPSON, W.K., 89, 102, 215, 218.
 SOCRATE, 13, 134, 157-159, 164, 195, 217, 219, 362.
 SOLON, 101, 219, 220, 221, 232.
 SOURIAU, Et., 512.
 SOUZA, G. de, 468.
 SPINOZA, 168, 185, 361.
 STRABON, 299, 300.
 SYMMAQUE, 14.
- TATÂWI, M. al-dîn at-, 341.
 TATIUS, A., 273, 299.
 TATON, R., 299, 341, 426.
 TEMPELS, Pl., 11, 18.
 THALAMAS, A., 18.
 THALÈS, 16, 41, 48, 73, 221, 272, 273, 363, 380.
 THÉODORE L'ATHÉE, 13.
 TOMLIN, Fr., 18.
 TORDAY, E., 102, 264, 427.
- RAMOUX, Cl., 102.
 RAMUS, 361.
 RANKE, H., 102.

TRISTANI, J.-L., 103.
TROMBE, F., 102.
TSIRA, N.N. Ph., 282, 389.

VALENTIN, 477.
VANDIER, J., 299.
VERCOUTTER, J., 16, 17, 358, 426.
VERDIER, R., 342.
VERGIAT, A.M., 300.
VERNET, J., 342.
VIDAL-NAQUET, P., 223.
VIGIE, B., 263.
VINCI, L. de, 366.
VINDICIANUS, 14.
VOLUSIANUS, 14.

WARREN, D.M., 342.
WARUSFEL, A., 426, 427.
WERNICKE, 340.
WILSON, J.A., 102.
WIREDU, K., 15, 18.
WOLF, W., 435-438.
WOLFF, Chr., 15.
WRESZINSKI, W., 305, 521.
WRIGHT, A., 19.

YAHUDA, A.S., 318.
YOYOTTE, J., 185, 222.

ŽÁBA, Z., 152, 299.
ZAHAN, D., 51, 201, 300.
ZASLAVSKY, Cl., 427.
ZELLER, D.L., 326, 342.

Table des matières

<i>Préface</i>	7
<i>Introduction</i>	13
LANGUE ET ÉCRITURE ÉGYPTIENNES	21
APERÇUS DE GRAMMAIRE ÉGYPTIENNE	25
I. L'Univers avant l'Univers actuel	27
Le non-crée initial	29
L'avant cosmique	33
Le Noun, Eau primordiale	37
L'Oeuf initial	43
Éléments fondamentaux : Eau, Feu et Air	47
II. Ontologie et Cosmogenèse	53
Comment l'Existant vint à l'Existence	55
La naissance du monde selon les philosophes de Memphis (l'Inscription de Shabaka)	65
L'Économie de la Nature ou le grand hymne à Aton	77
Les quatre faits excellents accomplis par Râ au temps de la création	97
III. Du Temps - Du Ciel	105
Le Temps, une norme transempirique	107
Vitesse de la Lumière et distances astronomiques de l'Univers	111
Une liste égyptienne des décans	119
Durée du jour et de la nuit à différents moments de l'année	123
De la nature du Ciel	131
IV. Les valeurs - L'Éthique	137
La Délivrance de l'humanité	
Comment la puissance et la beauté féminine sont apparues dans la civilisation humaine (« La destruction de l'humanité »)	139
Extraits des maximes du Vizir Ptahhotep	149
Extraits des maximes de Kagemni	161
Maât, code égyptien des vertus cardinales	169

V. De la Mort et de l'Immortalité	187
Au sujet de la Mort	189
Le destin stellaire de l'homme après la mort	199
VI. Éloge de la vie intellectuelle	203
Éloge de la vie intellectuelle	205
Le rôle civilisateur de l'Égypte	213
VII. Cartographie - Navigation - Chimie du textile	225
Carte des « Mines d'Or »	224
Géographie égyptienne : la vallée du Nil	231
Géographie égyptienne : le Proche-Orient	239
Dimensions d'un navire du Moyen Empire	247
Construction d'un lac de plaisance	253
Industries chimiques du textile	257
VIII. Astronomie	265
Orientation astronomique et géométrie des édifices	267
Calendriers égyptiens	275
IX. Médecine	303
Le Système circulatoire	305
Hématome du rocher	327
Lésion de la moelle épinière	331
Les Égyptiens ont pratiqué la dissection	335
Aphasies de compréhension et d'expression	339
X. Aéronautique	345
Aéronautique expérimentale en Afrique	347
XI. Mathématiques	355
Conception égyptienne des mathématiques	357
Connaissance de la technique du calcul algébrique	367
La notion de logique mathématique pharaonique	373
Métrologie	383
Calcul de la surface du triangle	397
Calcul de la surface du cercle	401
Surface d'une demi-sphère	405
Calcul du volume du cylindre	409
Volume d'un troc de pyramide	413
Calcul de l'angle d'inclinaison d'une pyramide	417
Preuve du calcul de l'angle d'inclinaison d'une pyramide	423

MATÉRIAUX COMPLÉMENTAIRES

I. Quelques faits historiques	433
--	-----

II. <i>Institution pharaonique</i>	439
III. <i>Économie, agriculture, artisanat</i>	449
IV. <i>Dieux et temples</i>	461
V. <i>Tombeau et au-delà</i>	469
VI. <i>Éloge de la vie intellectuelle</i>	483
VII. <i>Technique et sciences</i>	487
VIII. <i>Beaux-Arts</i>	499
IX. <i>Art d'aimer</i>	503
CONCLUSION GÉNÉRALE	509

SOURCES ÉGYPTIENNES

<i>Textes</i> (extraits ou entiers) réunis et commentés dans cet ouvrage	515
<i>Textes</i> des « Matériaux complémentaires »	516

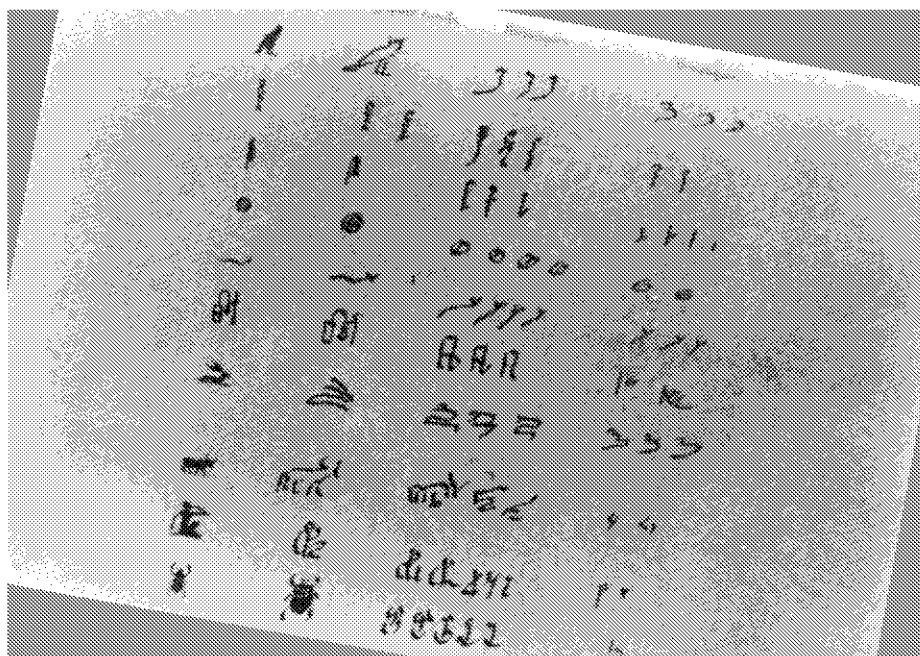
CHRONOLOGIE

<i>Chronologie de quelques faits culturels et scientifiques</i>	519
---	-----

BIBLIOGRAPHIE

I. <i>Égyptologie</i>	523
II. <i>Égypte ancienne — Afrique noire</i>	536
III. <i>Philosophie africaine</i>	543
INDEX DES NOMS D'AUTEURS	559
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES	565
PLANCHES HORS-TEXTE	569

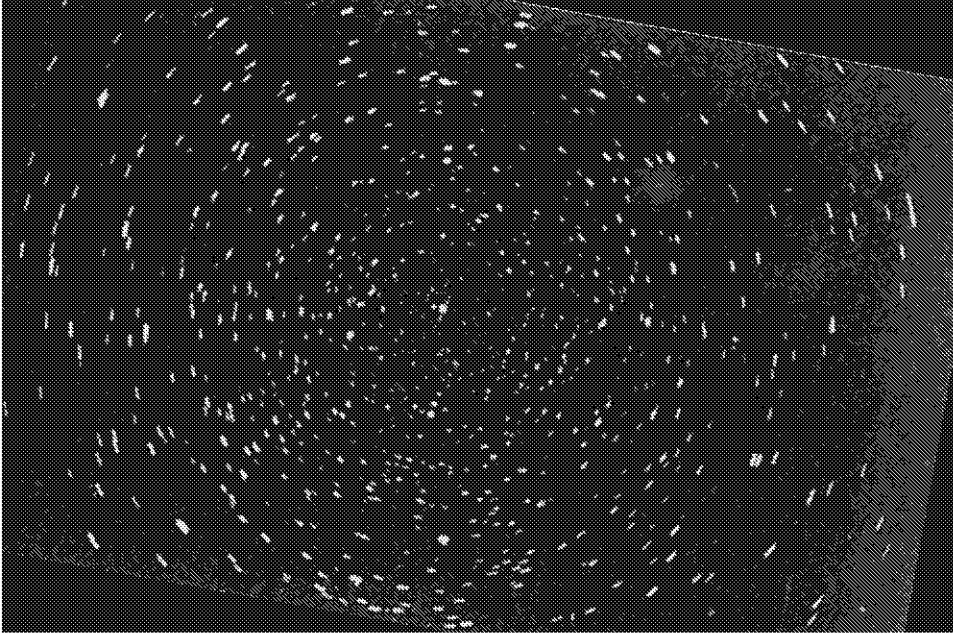
PLANCHES HORS-TEXTE



PL. I. - Tableau comparatif des signes de l'écriture égyptienne. Plus de 3000 ans séparent les hiéroglyphes du démotique. Il s'agit toujours de l'évolution d'une seule écriture, apparue tout d'abord sous forme hiéroglyphique.



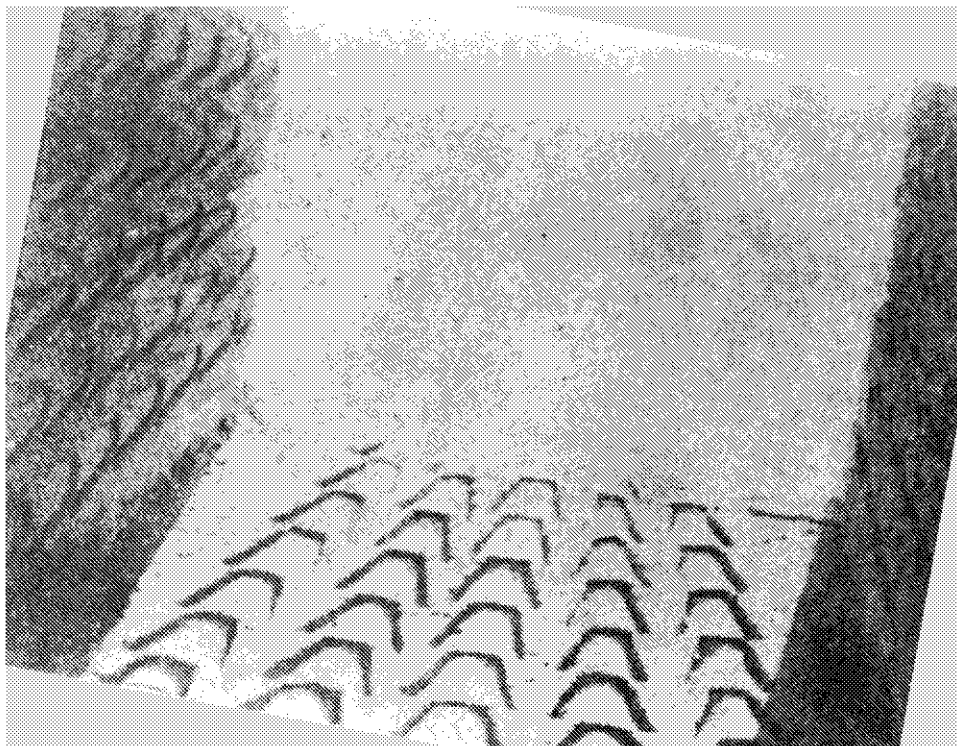
PL. II. - Représentation du monde : couvercle d'un sarcophage datant de la XXX^e dynastie (378-359 av. notre ère). La déesse Nout, présentée dans certaines vieilles « traditions héliopolitaines » comme la mère d'Osiris, d'Isis, de Nephthys et de Seth, figure la voûte céleste. A l'extérieur, c'est-à-dire au-dessus de l'image de Nout, c'est le monde sans lumière et sans bruit : l'état qui précéda la création. Entre les bras, les jambes et le corps de la déesse, c'est le monde connu : l'Egypte et les régions qui l'entourent représentées sous une forme circulaire. Les nomes de la Basse Egypte sont enregistrés à la suite en commençant en bas, le Nord et en allant vers la droite, l'Ouest. La déesse est penchée vers l'Ouest : elle avale le soleil et le remet au monde sous la forme d'un disque ailé. Les deux axes du monde sont bien indiqués : l'axe naturel de l'Egypte qui est aussi l'axe de l'Univers. *Sarcophage n° 14.7.1. au Metropolitan Museum of Art de New York.*



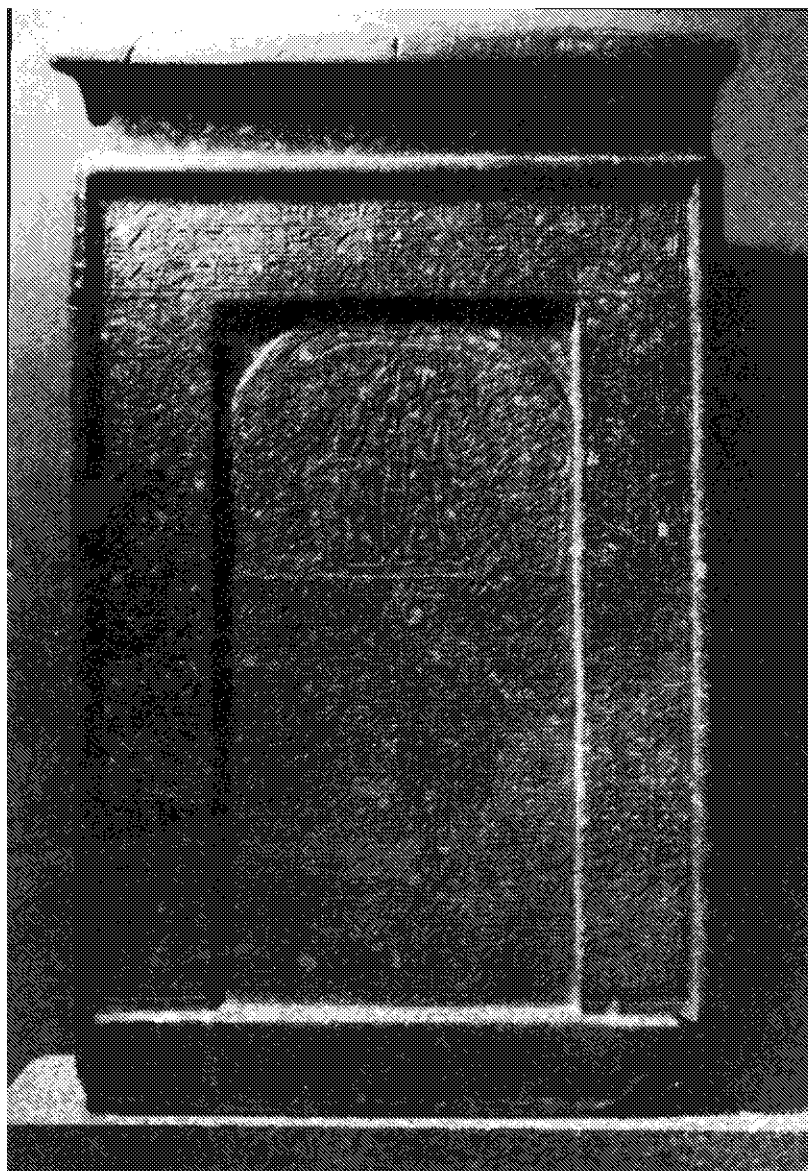
PL. III. - Pour les anciens Egyptiens, la région circumpolaire où courent sans répit, éternellement, les « Etoiles Impérissables », était le royaume d'immortalité : le défunt est en effet pour l'éternité comme l'étoile qui ne s'éteindra pas. Le défunt se transformait en esprit lumineux, c'est-à-dire en étoile. Cette photographie moderne montre une partie de la marche éternelle des étoiles circumpolaires qui restent toujours au-dessus de l'horizon. (Photo Curtis Leseman). *Source* : Dr Edwin C. Krupp, *Echoes of the ancient Skies*, New York, édit. de 1984, p. 104).



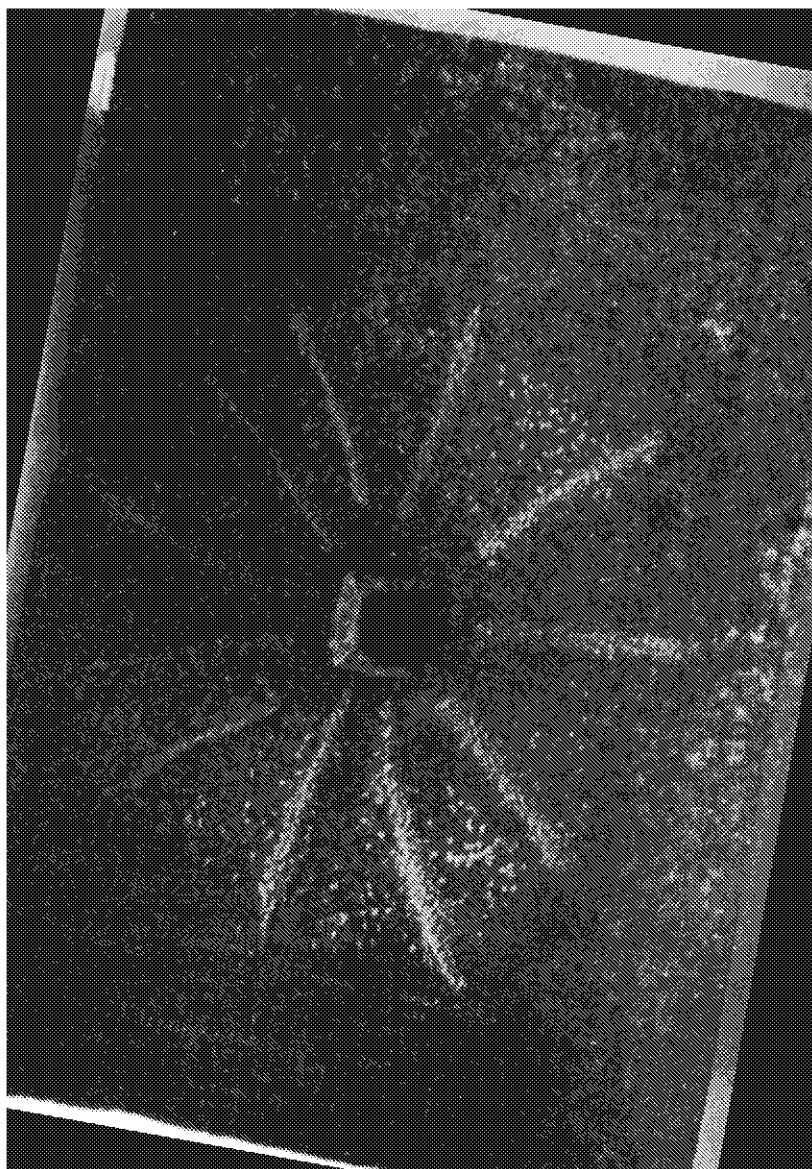
PL. IV. - Fragment de balustrade de temple amarnien, en calcaire dur : offrande royale à Aton, dieu représenté uniquement par le disque solaire qui émet des rayons terminés par des mains. La main du rayon qui arrive au nez du roi Akhnaton (ou de la reine Nefertiti) donne la vie (*ankh*). Les rayons sont schématisés comme des traits, des lignes droites, des trajectoires lumineuses rectilignes. (*Musée égyptien du Caire*).



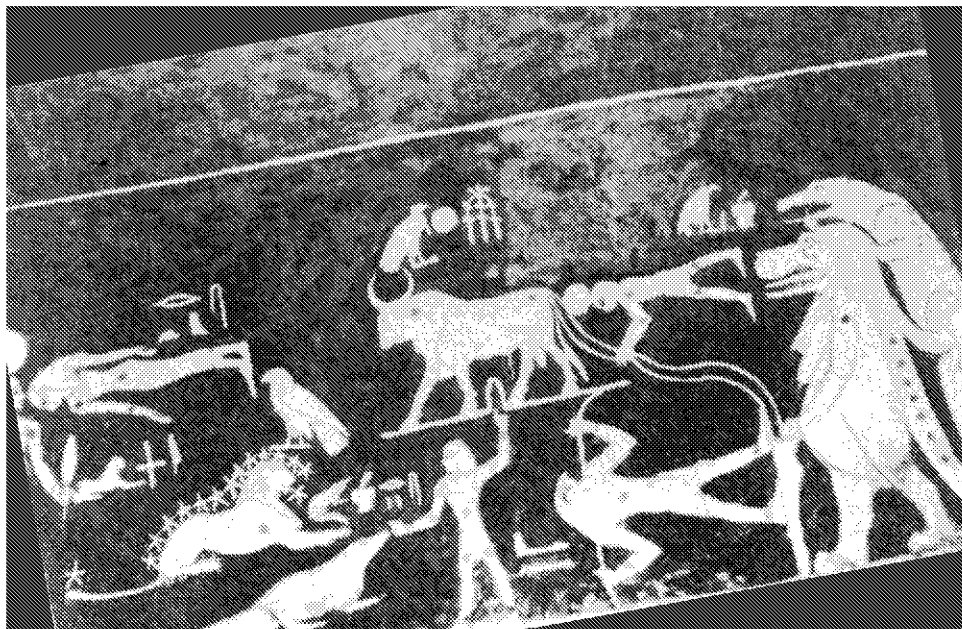
PL. V. - A Dendéra, au temple de la Naissance d'Isis, née précisément, disent les textes, « sous forme d'une femme noire et rose, douée de vie, douce d'amour », la lumière du soleil illumine le sanctuaire par une lucarne : cette photo montre les rayons solaires gravés sur les parois intérieures de la lucarne. Les trajectoires lumineuses des rayons solaires ne sont pas schématisées « rectilignes » comme sur le relief d'Akhnaton (pl. IV). mais « ondulatoires ». Le schéma présente en effet des « ondes », des sinuosités qui indiquent des vibrations qui se propagent dans l'espace jusqu'à atteindre le fond du sanctuaire où la déesse Nout, aidée par les vaches célestes, est en train de mettre au monde Isis.
Source : François Daumas, Le Temple de Dandara, Le Caire, 1970, avant-dernière page.



PL. VI. - Stèle des deux « directeurs des travaux d'Amon », Souty et Hor, qui vivaient au temps d'Aménophis III Nebmarê (1408-1372 av. notre ère : durée de règne), père d'Aménophis IV — Akhnaton. Ce texte exceptionnel fait état de la vitesse de la lumière et des distances astronomiques de l'Univers : il a été traduit et commenté dans cet ouvrage. *Source* : Stèle au British Museum (Londres), n° 826.



PL. VII. - Texte philosophique de l'Ancien Empire (2789-2260 av. notre ère), recopié sur une grande stèle de granit, assez dégradée aujourd'hui. Il s'agit de la naissance du monde selon les prêtres-philosophes de Memphis. Stèle au British Museum (Londres), n° 498 (« Shabaka Stone »). Texte traduit et commenté dans cet ouvrage.



PL. VIII. - Constellations voisines du pôle céleste Nord : la Grande Ourse (*msh.tyw*) est expressément nommée et figurée par un taureau. Quelques constellations zodiacales sont aussi représentées et mentionnées : Scorpion (*srkt*), Lion (*m3i*). *Source* : Plafond de la tombe de Sêti 1^{er} (1312-1300 av. notre ère), second roi de la XIX^e dynastie, père de Ramsès II (Vallée des Rois, Thèbes, Haute Egypte).



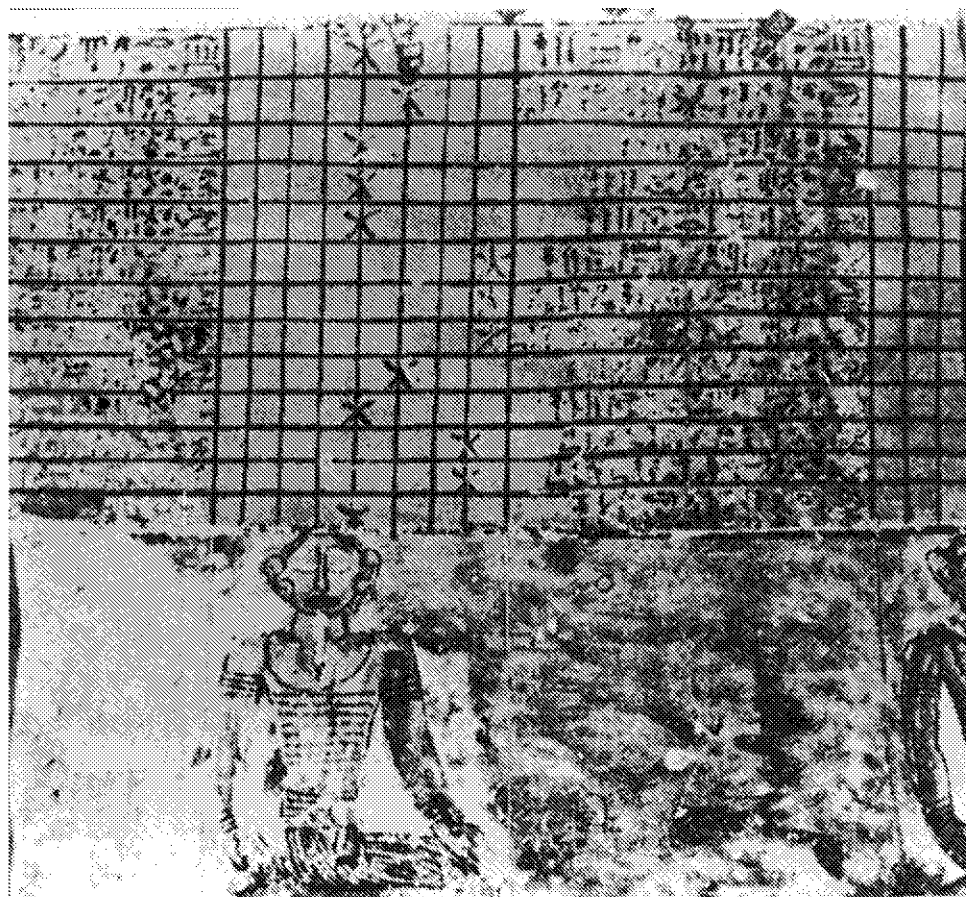
PL. IX. - Détail d'une table astronomique au plafond de la tombe de Senenmout, architecte du temple funéraire de la reine Hatshepsout (1504-1483 av. notre ère). Osiris navigue sur sa barque céleste et tourne sa tête de sa sœur Isis, qui le suit, comme Sirius (Isis) suit Orion (Osiris) à travers le ciel Sud. *Source* : tombe de Senenmout, Deir el-Bahari, rive gauche du Nil, en face de Karnak.



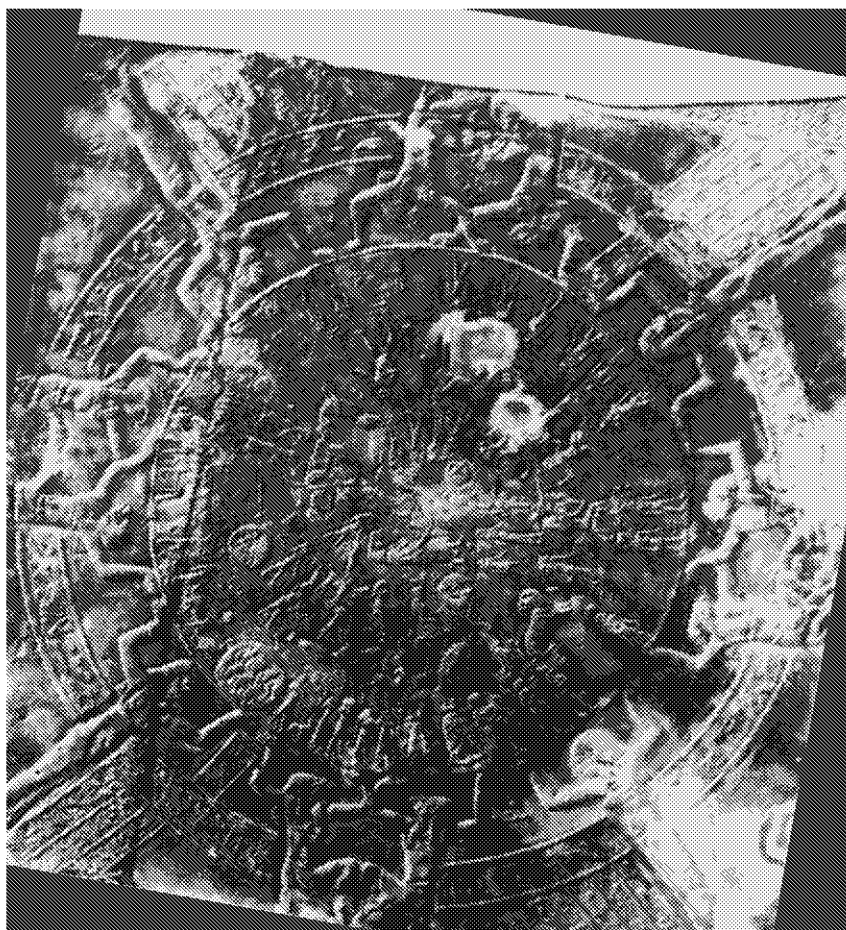
Pl. x. - Partie centrale du plafond astronomique du Ramesseum, temple funéraire construit par Ramsès II (1301-1235 av. notre ère), pour Amon et pour lui-même. Ce plafond astronomique donne un calendrier qui date de l'époque où l'année fixe et l'année vague coïncidaient à nouveau : c'est son intérêt exceptionnel.
Source : Ramesseum, à l'Ouest de Thèbes, au nord-ouest des Colosses de Memnon (Haute Egypte).



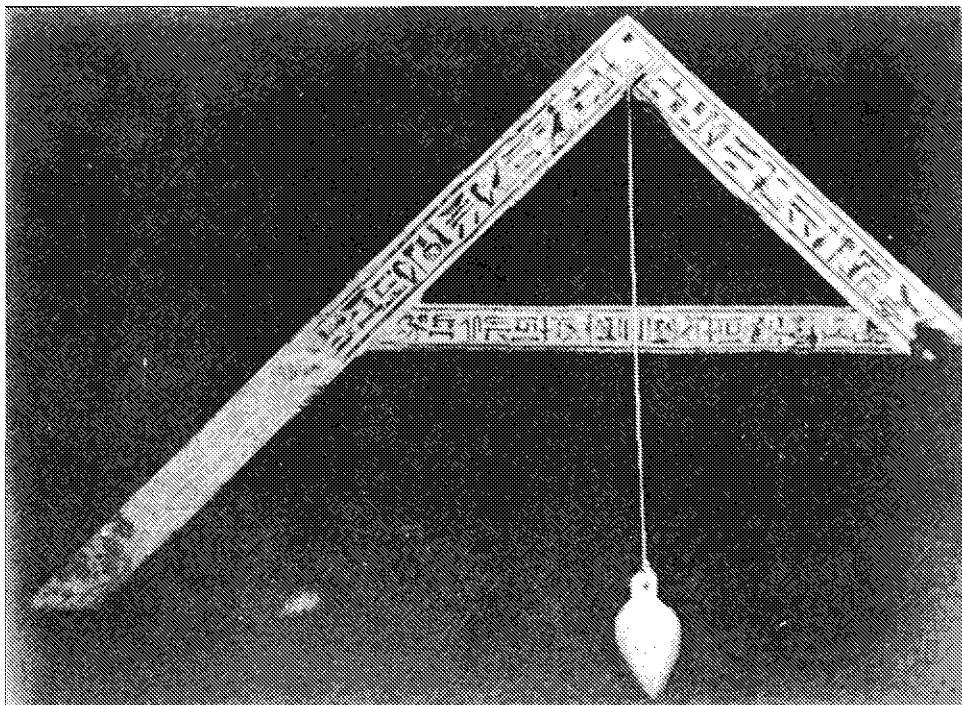
PL. XI. - La Clepsydre de Karnak au Musée égyptien du Caire, n° 37.525, en albâtre, pâte de verre opaque bleu turquoise, cornaline. La clepsydre est sans doute la plus vieille horloge du monde. Celle-ci date de la fin de la XVIII^e dynastie : Aménophis III (1408-1372 av. notre ère). L'intérieur de la clepsydre comporte sur sa paroi interne 12 colonnes de 11 trous plus ou moins espacés, correspondant aux 12 heures de la nuit, étalonnées suivant les 12 mois de l'année : lorsque l'eau qui a rempli la clepsydre jusqu'au bord au coucher du soleil atteignait le niveau de la première marque du mois concerné, la seconde heure de la nuit commençait. Des scènes astronomiques sont figurées à l'extérieur de cet instrument à mesurer le temps : le registre inférieur illustre les 12 mois de l'année, représentés par des divinités ; les constellations de l'hémisphère boréal sont représentées au registre médian (Grande Ourse, Scorpion, etc.), et le registre supérieur donne une liste des décans et représente quelques planètes (constellation d'Orion, Isis-Sirius, Jupiter, Saturne, Mercure, Vénus).



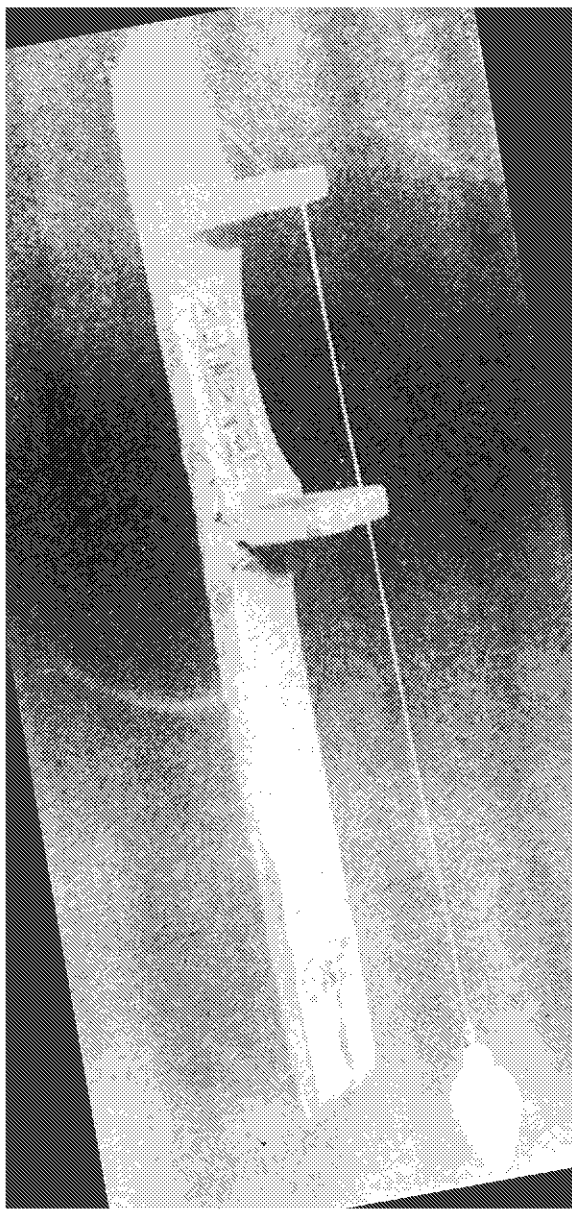
PL. XII. - Cette horloge stellaire donne la position des étoiles pendant les 12 heures de la nuit pour toute l'année, à intervalle de 15 jours. Les étoiles sont disposées autour du prêtre-astronome. Les textes précisent la position des étoiles par rapport au corps de l'astronome aux 12 heures de la nuit. Par exemple : « 2^e heure, l'étoile Petef, au-dessus du cœur ; 3^e heure, l'étoile Ary, au-dessus de l'œil gauche », etc. Les Egyptiens ont donc noté que des constellations apparaissent régulièrement aux mêmes heures pendant dix jours, d'où leur nom : décan. On en compte trente-six. Ces listes sont les plus anciens textes astronomiques connus actuellement dans l'histoire de l'humanité : les premiers remontent en effet à la IX^e dynastie (environ 2150 av. notre ère), inscrits sur des sarcophages. La table stellaire ici reproduite provient de la tombe de Ramsès VII (XX^e dynastie : de Ramsès IV à Ramsès XI, 1166-1085 av. notre ère).



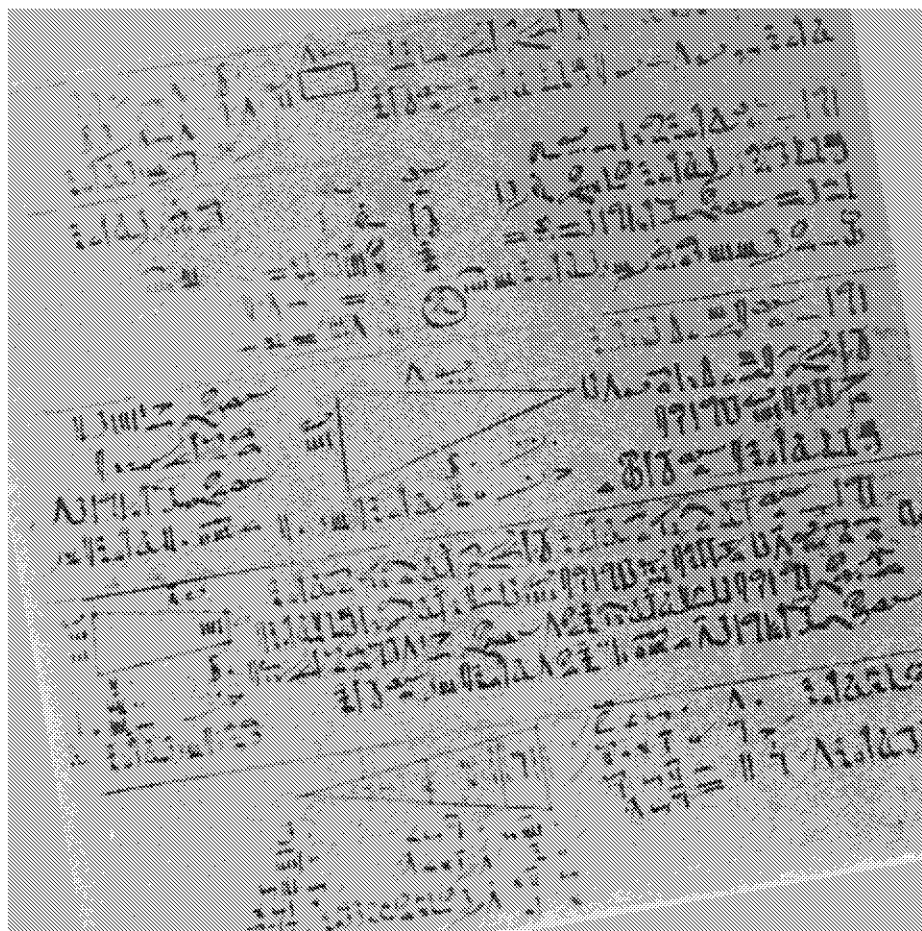
PL. XIII. - Zodiaque du temple de Dendéra : tableau des constellations dans lesquelles se lève le soleil aux différents moments de l'année. (Musée du Louvre, D.A.E., D. 38).



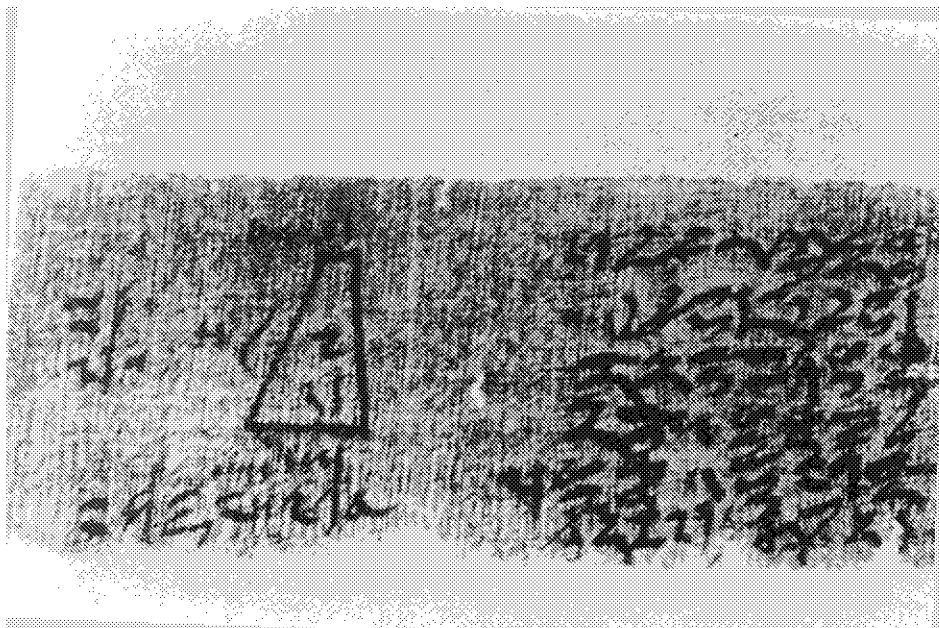
PL. XIV. - Niveau en forme d'équerre provenant de la tombe de Sennedjem à Deir el-Medineh (Thèbes-Ouest, tombe n° 1), actuellement au Musée égyptien du Caire, n° 27.258. Date probable de cet instrument de précision : première moitié du règne de Ramsès II (1301-1235 av. notre ère). Il est fait de trois règles de bois assemblées : un trou percé dans l'angle permet de suspendre le fil à plomb ; des traits-repères sont gravés, au recto et au verso, au milieu de la barre transversale et sur la diagonale de l'angle supérieur. Cet instrument servait aux géomètres égyptiens à bien déterminer l'horizontalité d'une surface. Les textes sont des invocations à Ptah, pour qu'il accorde un bel enterrement à Sennedjem, et à Rê-Horakhty-Toum, pour qu'il fasse de Sennedjem un esprit lumineux dans le ciel et puissant sur la terre.



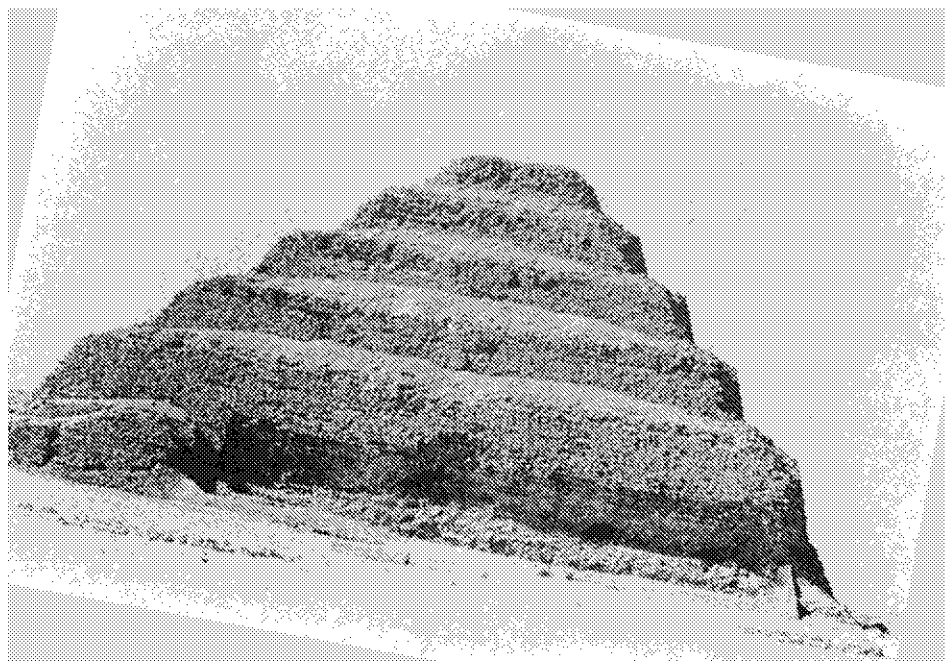
PL. XV. - Fil à plomb perfectionné, avec peson en calcaire, la planchette de bois peinte (fond jaune) ; les lignes qui encadrent le texte sont rouges, les hiéroglyphes noirs. Cet instrument de précision pour s'assurer la verticalité est au nom du « Serviteur du Maître des Deux-Terres, Sennedjem, juste de voix. ». Il date probablement de la première moitié du règne de Ramsès II. (Musée égyptien du Caire, n° 27. 260).



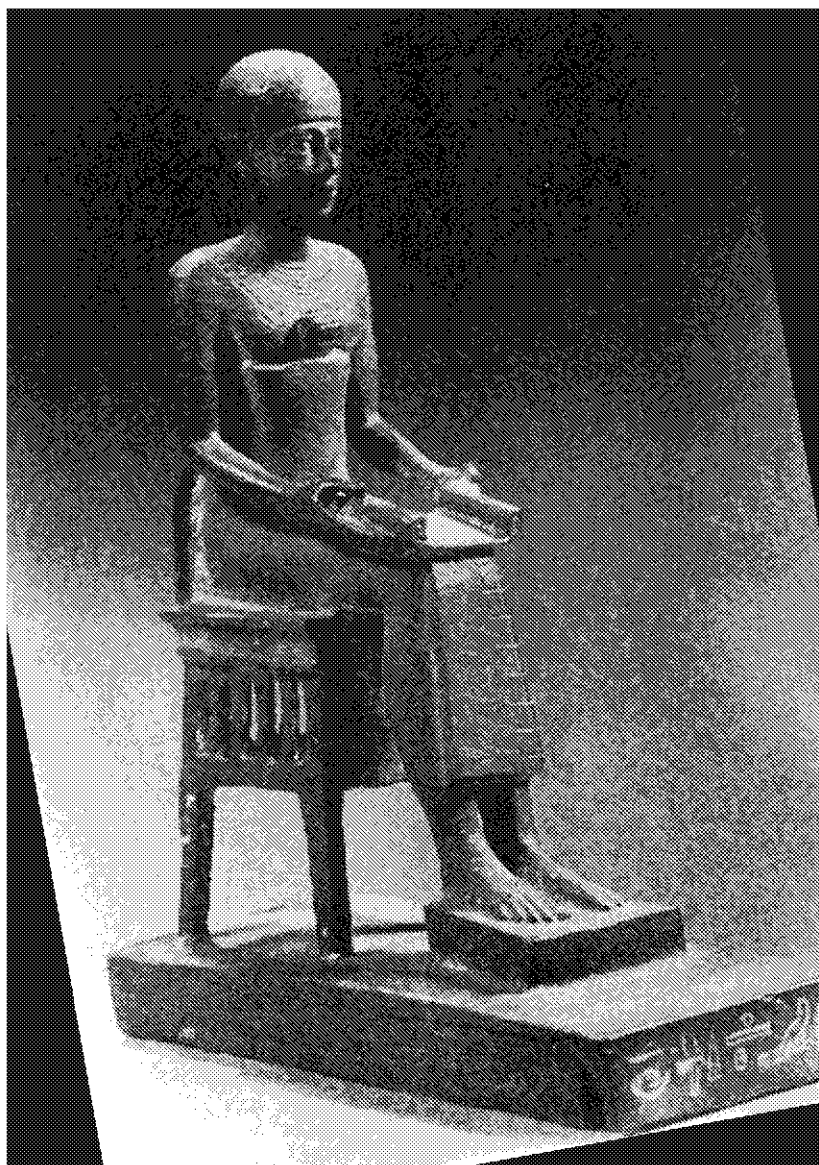
Pl. XVI. - Papyrus Mathématique Rhind (British Museum, n° 10057 et 10058). Sur cette page, de haut en bas, nous avons : le problème n° 49 traite de la surface d'un rectangle de longueur 10 et de largeur 2 ; le problème n° 50 concerne la surface d'un cercle de diamètre 9 ; le problème n° 51 est relatif à la surface d'un triangle de hauteur 13 et de base 4 ; le problème n° 52 traite de la surface d'un trapèze dont la grande base est 6, la petite base 4 et la hauteur 20 ; enfin, le problème n° 53 implique la connaissance du théorème de Thalès, mathématicien et philosophe grec de l'Ecole ionienne, né à Milet (fin du ^{vi} s. — début du ^{vi} avant notre ère). Le mathématicien égyptien Ahmès, lui, a tracé ces figures géométriques sur papyrus au milieu du ^{xvii} siècle av. notre ère.



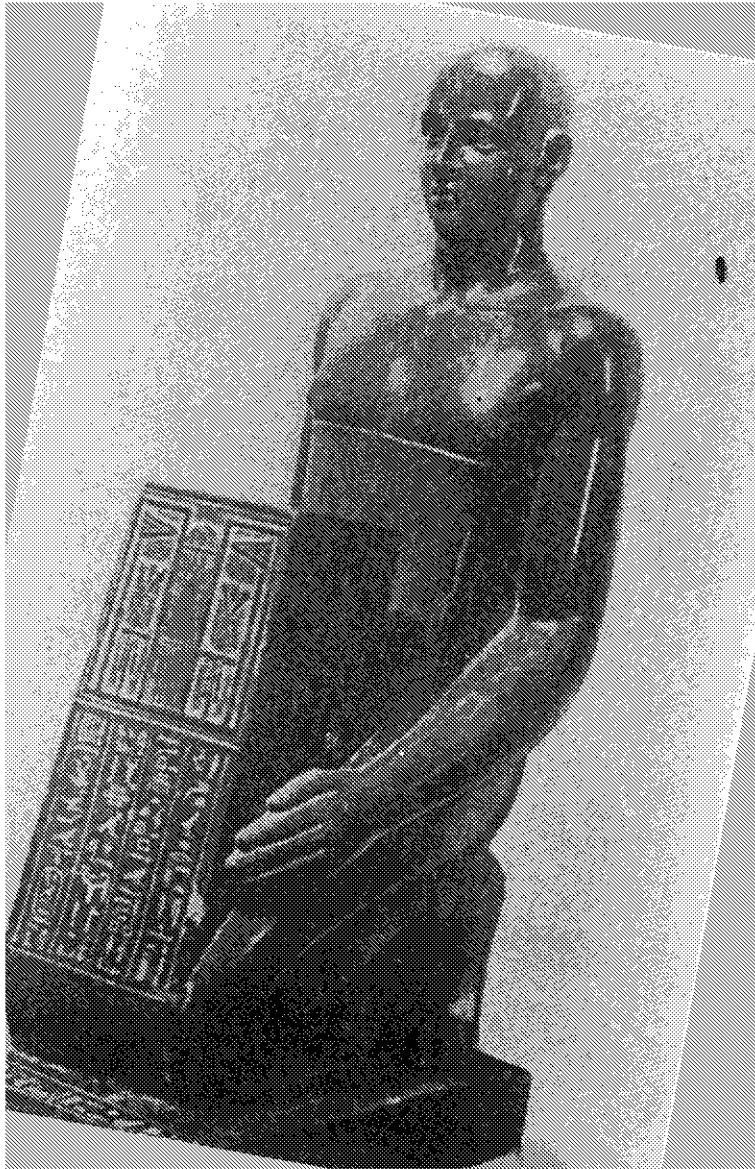
PL. XVII. - Problème n° 14 du Papyrus mathématique de Moscou qui traite du volume d'un tronc de pyramide : il s'agit ici des six dernières lignes du problème avec la figure, tracée par le scribe. La solution est exacte, puisque le scribe conclut : « Tu as bien trouvé » (*gm. k nfr*). Source : W.W. Struve, *Mathematischer Papyrus des Staatlichen Museums der Schönen Künste in Moskau*, in « Quellen und Studien zur Geschichte der Mathematik », Part A, Quellen, 1, 1930).



PL. XVIII. - Pyramide à six degrés de calcaire blanc, la « résidence d'éternité » du roi Djoser (vers 2630-2611 avant notre ère), au début de la III^e dynastie à Saqqarah. Elle fut élevée en une trentaine d'années. L'architecte, Imhotep (« Celui qui vient en paix »), fut aussi vizir (Premier ministre), premier prêtre ritualiste, sage, scribe et astronome. La pyramide à degrés est la première construction monumentale en pierre de taille dans l'histoire scientifique et culturelle de l'humanité. (*Photo Munoz de Pablos, Paris*).



PL. XIX. - Imhotep, le constructeur de la pyramide à degrés du roi Djoser, fut considéré au Nouvel Empire comme le fils de Ptah. A la Basse Epoque, il devint dieu de la médecine, vers lequel affluèrent les malades de l'Egypte entière. Il fut assimilé au dieu grec Asklépios. Le sage divinisé est ici assis sur une chaise, et déroule un papyrus posé sur ses genoux. *Source* : Musée égyptien du Caire, n° CG 38047 = JE 22206. La statuette est en bronze incrusté d'argent. Elle provient de Saqqarah, Sérapéum, et date de la Basse Epoque (IX^e - IV^e siècle av. notre ère).



PL. XX. - Statue naophore agenouillée du Musée du Vatican, en basalte (n° Inv. : 166). Il s'agit du médecin Psametek — Seneb dont voici les titres : *wr sinw*, « Chef des médecins » (1^{re} et 4^e lignes du naos, ainsi que sur le pilier dorsal) ; *wr ibh pr-3*, « Chef des dentistes du palais royal » (2^e ligne du naos) ; *smsw sinw*, « Doyen des médecins » (sur le plat du socle). Cette statue date de la Basse Epoque (715-330 av. notre ère). Référence : Dr. F. Jonckheere, *Les Médecins de l'Egypte Pharaonique*, Bruxelles, F.E.R.E., 1958).



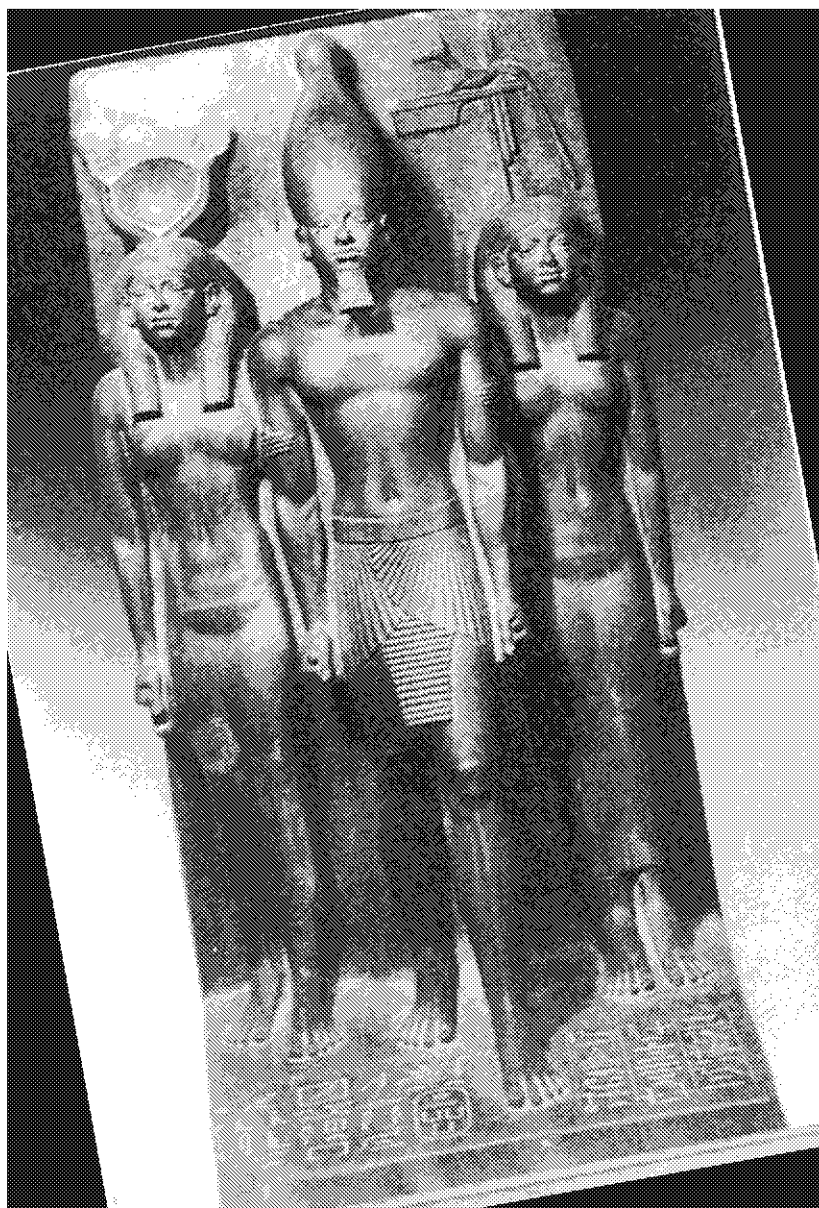
PL. XXI. - Fragment de paroi tombale provenant de Saqqarah et datant de la Basse Epoque (715-330 av. notre ère). Il s'agit de Wayi (Awa, Ouayi, Wâ), médecin spécialisé dans les maladies du ventre et dans les maladies des yeux, ainsi que l'indiquent clairement ses titres : « *sinw h.t irty* », c'est-à-dire « médecin pour le ventre et pour les yeux ». Il y avait en effet des spécialistes parmi les praticiens de l'Egypte antique, comme nous l'apprend par ailleurs Hérodote : « les uns sont médecins pour les yeux, d'autres pour la tête, pour les dents, pour la région abdominale » (Hérodote, II, 84).
Référence : J.E. Quibell, *Excavations at Saqqara*, t. II (1906-1907), Le Caire, 1908, p. 73, et planche VIII, fig. 4.



PL. XXII. - Tête de massue du roi appelé « Scorpion », du nom de l'animal représenté près de son visage. Le Pharaon est en train de creuser, rituellement, la tranchée de fondation d'un temple, la houe en main. C'est incontestablement le premier document iconographique dans l'histoire de l'humanité montrant un tel rite de fondation, sans ambiguïté. Ce fragment en calcaire date en effet de la période prédynastique (environ 4000 3200 av. notre ère) (*Photo Ashmolean Museum, Oxford*).



PL. XXIII. - Khéops, Chéops ou Souphis (en égyptien : *Khwi.f.wi*, *Khoufoui*. « Qu'il me protège »), second roi de la IV^e dynastie, vers 2650 av. notre ère. C'est lui qui fit élever la Grande Pyramide de Gizeh (hauteur 143 m, côté 215 m). La « Barque de Chéops », trouvée en 1954 au pied du versant Sud de la Grande Pyramide, est longue de 40 m environ. Figure en ivoire du souverain égyptien au Musée égyptien du Caire (Photo A. Burges et B. Sandkühler).



PL. XXIV. - Triade unissant le roi Mykérinos ou Mycérinus ou encore Mykérinus (en égyptien *Mn-K3w-Rc*, Menkaourê, Menkaourâ, « Que la volonté de Râ s'établisse ») : à droite du roi, la déesse Hathor, la divine mère céleste, symbolise l'ensemble des dieux protégeant le roi ; à gauche, la divinité du 17^e nome de Haute Egypte portant l'emblème du nome sur la tête, personnifie la fécondité du sol. Ainsi, deux mondes sont représentés, étroitement liés : le monde terrestre et le monde céleste, c'est-à-dire l'ensemble du circuit solaire dans lequel les deux déesses introduisent le roi en l'enlaçant, pour le conduire à l'éternité. Statue-groupe en schiste, avec traces de peinture. Musée égyptien du Caire (JE 40679). Ancien Empire, IV^e dynastie, vers 2470 av. notre ère, Gizeh, temple bas de la pyramide de ce pharaon.



Pl. XXV. - Statue en basalte de la déesse Isis, symbole de la féminité et de la maternité. épouse d'Osiris, mère d'Horus, dont le roi égyptien est l'incarnation. Aux époques hellénistique et romaine, Isis devint une divinité universelle. De nos jours encore, elle reste le symbole de l'Égypte ancienne. Cette statue provient de Saqqarah, tombeau de Psammétique, « directeur des scribes royaux », et date de la 26^e dynastie, vers 530 av. notre ère. *Source* : Musée égyptien du Caire, n° CG 38884.

